11. h. 1[illegible]

LE

GÉNIE DE VIRGILE.

DE L'IMPRIMERIE DE PH. HARDY,
rue Saint-Jacques, n° 71.

11. L. 172

11

LE

GÉNIE DE VIRGILE,

OUVRAGE POSTHUME

DE MALFILATRE,

PUBLIÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES,

AVEC DES NOTES ET ADDITIONS

PAR P. A. M. MIGER.

> Je n'ai pas prétendu traduire, mais analyser; j'ai voulu donner l'abrégé des poésies sur lesquelles j'ai travaillé. MALF., *Disc. prél.*

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1810.

Digitized by Google

11.2.174

CONSIDÉRATIONS

SUR LE POÈME ÉPIQUE,

OU

ANALYSE RAISONNÉE

DU TRAITÉ DU P. LE BOSSU SUR CETTE MATIÈRE.

Il n'est rien que les poëtes n'aient célébré ; les Dieux, les Rois, les Héros, les Belles, l'Amour, les Bergers, les Arts, etc., furent tour à tour le sujet de leurs vers : de là le poëme épique, l'ode héroïque ou légère, l'églogue et l'idylle, le poëme didactique. Ils ont mis sur le théâtre les mœurs des hommes ; ils ont fait revivre sur la scène les personnes célèbres : de là la comédie et la tragédie. Tous ces poëmes ont des règles tirées de leur nature, et que les critiques ont exposées, non comme des princes despotiques qui donnent des lois arbitraires, mais comme des législateurs sages dont les lois sont fondées sur l'observation du génie des peuples, de la nature des climats, etc. Telle a été ou telle a dû être l'intention de ceux qui se sont érigés en législateurs dans la république des lettres, et en particulier de ceux qui ont fait des poétiques. Mais combien de pédans ou d'écoliers se sont crus en droit de gouverner les poëtes à leur fantaisie, de leur frayer une route sur le Parnasse, de gêner leur marche et d'en faire des esclaves ! Les esprits médiocres se sont soumis

à ces usurpateurs du pouvoir d'Apollon ; les vrais poëtes les ont méprisés et n'ont suivi que leur génie. Le génie, en effet, est le véritable Apollon ; c'est une heureuse alliance d'un sentiment vif et profond, d'un jugement solide, d'une brillante imagination, et d'un esprit agile et pénétrant. Un homme doué de ces qualités réunies sera, suivant le goût particulier qui le détermine, un grand orateur, un grand peintre, un grand poëte, un maître en sculpture, en architecture, en musique ; mais aura-t-il besoin de règles et d'exemples ? Je réponds, qu'aidé de ces secours, il fera dans son art des progrès plus sûrs et plus rapides. Sans parler ici d'Aristote, qu'on n'entend point assez pour apprécier son mérite, Horace et Boileau fournissent aux jeunes gens des règles dont on ne peut, généralement parlant, s'écarter sans être en danger de s'égarer et de se perdre. Ces règles, au reste, supposent toujours le talent et ne le donnent jamais. Or le talent est rare, et plus rare qu'on ne pense, j'entends celui des beaux arts et non pas des arts mécaniques. La nature l'a voulu ainsi : elle a donné à chacun de nous une disposition aux arts nécessaires ; et il n'est point d'homme si borné qui ne puisse devenir, jusqu'à un certain point, charpentier ou maçon, lorsqu'il est instruit par un maître ou par le besoin. Il en est autrement à l'égard des arts agréables, parce qu'après tout ils ne sont pas nécessaires, à parler rigoureusement. Les hommes qui ont du talent pour ces derniers et sur-tout pour la poésie, sont les favoris du ciel : *Pauci quos æquus amavit Jupiter.* Ils sont faits pour s'élever au-dessus de la nature humaine ; mais il est utile de les guider dans leur vol, et de leur donner des conseils, comme le dieu de la lumière en donnoit à Phaéton, prêt à franchir la carrière des airs. Le talent sans l'étude, dit Horace, et l'étude sans le talent, ne peuvent rien produire : il faut que l'un et l'autre concourent au même but.

C'est donc un grand service que les critiques ont rendu

11. h. 174

aux poëtes, que de tracer pour eux des règles. Les plus importantes sont celles qui regardent la tragédie et le poëme épique, parce que ces ouvrages sont eux-mêmes plus importans et plus considérables que les autres espèces de poésie. Le poëme épique sur-tout a le premier rang, puisqu'il vit d'images et des figures les plus hardies, et que la tragédie, du moins dans son langage, n'ose pas toujours prendre un essor aussi sublime. Disons un mot de sa nature et des principales règles qu'on doit observer dans sa composition; règles dont quelques-unes peuvent convenir également à la tragédie, comme il sera aisé au lecteur de le remarquer.

C'est rarement dans l'étymologie des mots qu'il faut chercher leur véritable signification. Le mot *épique* vient du grec, et veut dire proprement un *discours* : mais ce qu'on appelle poëme épique est un récit en vers d'une action héroïque, ou, si l'on veut, d'aventures héroïques. Afin d'éviter toute équivoque, fixons le sens du mot *héros*. Les anciens donnoient ce nom aux hommes fameux par leurs grandes actions, sur-tout à ceux qui étoient fils de quelque divinité, ou qui, nés de race mortelle, étoient, après leur mort, mis au rang des dieux. S'ils pouvoient prétendre à l'immortalité, on les nommoit demi-dieux, même de leur vivant; nous en avons mille exemples dans l'Histoire Romaine. Nous appelons, peut-être abusivement, héros ceux qui se distinguent par des qualités éclatantes, par des actions illustres, et sur-tout militaires.

Par la définition que je viens de donner du poëme épique, il est aisé de connoître sa nature, et de voir en quoi il diffère de tout autre poëme. C'est un *récit*, et par là il diffère de la tragédie et de la comédie : ce récit est en vers, ce qui le distingue du roman, qui est un *récit* d'aventures, mais en prose, comme le Télémaque. Ce récit en vers ne contient qu'une action, ou des aventures héroïques, et dès-lors il ne doit pas être confondu avec

d'autres poëmes qui peuvent être des récits en vers d'aventures non héroïques. Tout ce qui n'est pas grand ne sera pas le sujet d'un poëme épique ; et le *Roland furieux*, quoique tant estimé, ne sera jamais comparé à la *Jérusalem délivrée*, comme un ouvrage de la même nature. Le Lutrin et le Vert-Vert ne sont pas des poëmes épiques ; ce sont d'excellens poëmes dans leur genre. Je sais qu'il ne faut jamais disputer sur les noms : mais je sais aussi que les noms sont faits pour distinguer les choses qui doivent être distinguées les unes des autres, et qui le sont réellement par elles-mêmes. Une action illustre racontée en style plaisant, ou moitié héroïque et moitié badin, cesse alors d'être regardée comme une action illustre : un héros couvert de l'habit d'arlequin n'est point dans ce moment envisagé comme un héros. L'usage a voulu que le mot *épique* signifiât, dans notre langue, la même chose qu'*héroïque ;* laissons-lui cette signification, et ne rendons point ce nom inintelligible, à force de le prodiguer à des ouvrages qui n'ont rien d'héroïque, ou qui ne le sont pas entièrement. Le *Vert-Vert* est un récit en vers charmans d'une aventure plaisante : on en pourroit dire à peu près autant du *Lutrin*, autre chef-d'œuvre : mais, encore une fois, ce ne sont point des poëmes héroïques, ni par conséquent épiques. Le *Mahomet* et le *Tartuffe* ont beaucoup de ressemblance : les deux principaux personnages sont fourbes, hypocrites et méchans ; tous deux abusent de la religion et font servir le ciel même de voile à leurs affreux desseins. Ces pièces sont dramatiques, et se jouent tous les jours sur notre théâtre : est-on pour cela en droit de conclure que le *Tartuffe* est une tragédie tout aussi bien que *Mahomet?* Dira-t-on que ce n'est qu'une dispute de noms, puisque le nom de *tragédie*, à considérer son étymologie, ne signifie que le *chant du bouc*, et ne doit pas plus être affecté à *Mahomet* qu'au *Tartuffe?* Ne suffit-il pas que nous entendions par ce mot, grec dans son origine, mais dont le sens est détourné

chez nous; ne suffit-il pas, dis-je, que nous entendions une espèce de poëme dramatique bien différente de celle que nous appelons comédie? Il seroit sans doute à desirer que tous les noms portassent avec eux leur signification : mais puisque c'est une chose impossible, particulièrement dans une langue dérivée, tenons-nous-en à celle que l'usage leur a donnée, et ne la changeons point; ce seroit le moyen de ne nous plus entendre.

On demande quelles qualités doit avoir le poëme épique pour être parfait? Le père Le Bossu, chanoine de Sainte-Geneviève, a fait un long traité pour répondre à cette question : on y trouve d'excellentes choses; mais l'auteur se trompe souvent dans son systême. Il établit d'abord, pour principe incontestable, que tout poëte épique doit avoir, avant tout, le dessein d'enseigner quelque *vérité importante*. Rien de plus faux qu'une pareille supposition. Je ne veux pas dire que l'instruction doive être bannie de l'épopée; il seroit même impossible de l'en exclure, puisqu'elle en découle nécessairement, et qu'une grande action ou des aventures héroïques portent toujours l'instruction avec elles. Se peut-il que des personnages agissent, pour ainsi dire, devant nos yeux sans nous instruire par leur exemple, sans exciter en nous ou de l'admiration pour leur courage et leur patience, ou de l'aversion pour le vice lorsqu'ils s'y abandonnent, ou de l'amour pour la vertu lorsqu'ils la pratiquent? Quelles que soient leurs mœurs, elles nous servent de leçon, sans que pour cela l'auteur ait entrepris son poëme tout exprès pour corriger les nôtres. Cette première erreur du P. Le Bossu l'entraîne dans beaucoup d'autres qui en sont une suite nécessaire. Suivant lui, lorsqu'un poëte s'est bien pénétré d'une grande vérité morale, il doit songer à l'enseigner, et à la présenter sous l'écorce d'une fable. « Il y a trois sortes de fables, dit-il : les unes sont mises sous des noms d'hommes et de dieux, et s'appellent *raisonnables*; les autres sont seule-

ment sous des noms de bêtes, et tirent leur nom, *moratæ*, des mœurs humaines qu'on leur attribue; et celles de la troisième espèce mêlent ensemble ces deux sortes de personnages, et sont dites *mixtes*.

« Les fables épiques sont *raisonnables*. Je ne crois pas que la liberté qu'Homère s'est donnée dans l'Iliade, de faire parler un cheval une fois seulement, doive faire mettre cette fable au rang des mixtes. Je conterois plutôt cet incident entre les machines et les miracles, comme on lit en l'Histoire Romaine que cela est quelquefois arrivé, et comme nous le savons de l'ânesse de Balaam. »

Il emploie d'autres raisonnemens plus longs pour prouver puérilement et sans nécessité que la fable d'Homère est de l'espèce des fables *raisonnables*, et ne doit point être comprise dans la classe des *mixtes*. Il nous apprend encore qu'elle est *vraisemblable*, ce qui n'est pas nécessaire à la fable en général. Ce n'est pas assez qu'elle soit raisonnable et vraisemblable, il faut encore, pour la distinguer des autres espèces, qu'*elle imite une action entière et importante*, qu'*elle soit longue et racontée en vers; mais*, ajoute-t-il, *aucune de ces propriétés ne la fait changer de nature, et ne la rend moins fable que toutes celles qui portent le nom d'Ésope.*

Voici ses parties, la *vérité* et la *fiction* : *la vérité qui lui sert de fondement, et la fiction qui déguise allégoriquement cette vérité, et qui lui donne la forme de fable.* Pour prouver ceci, le P. Le Bossu a recours fort inutilement à l'autorité d'Aristote, qu'il interprète comme il le juge à propos. Aristote dit que la fable est la *composition des choses*. Deux choses en effet la composent; reprend notre religieux, ce sont la *vérité* et la *fiction*. Il est plaisant qu'il se serve d'un passage obscur d'Aristote pour appuyer une vérité reconnue et triviale.

Mais ce qui est véritablement comique, c'est le tour qu'il prend pour rendre un poëte épique *créateur*, lors

même que ce poëte prend dans l'histoire ou dans une fable déjà connue l'action qu'il chante. On ne devineroit jamais comment il le rend véritablement l'*inventeur* de cette action déjà existante ou connue avant lui. Écoutons-le lui-même.

« Mais si l'action imitée est prise de l'histoire, pourra-t-elle passer pour fiction? C'est la même difficulté, si elle est tirée d'une fable déjà connue, puisque, de cette manière, le poëte l'auroit aussi peu inventée et aussi peu feinte, que s'il l'avoit trouvée dans l'histoire; et toutefois si l'auteur ne l'a pas feinte, on pourra lui disputer le nom de Poëte.

« Nous répondons à cela que le poëte doit feindre une action générale, qu'il doit ensuite chercher dans l'histoire ou dans les fables connues les noms de quelques personnes à qui une action pareille soit arrivée véritablement ou vraisemblablement, et qu'il doit mettre enfin son action sous ces noms. Ainsi elle sera feinte véritablement, et inventée par l'auteur, et elle paroîtra prise dans l'histoire ou dans une fable plus ancienne. Ceci sera expliqué dans la suite par l'exemple d'une fable composée sur cette méthode. »

Je transcrirai ici un chapitre de ce traité, pour faire voir que si le P. Le Bossu s'est trompé dans son principe, il raisonne avec beaucoup de justesse, lorsqu'il s'agit de l'exposer et de le développer. Rien de plus ingénieux ni de plus vrai que ce qui suit. Ce n'étoit assurément pas un homme médiocre que ce savant auteur.

MANIÈRE DE FAIRE UNE FABLE.

« La première chose par où l'on doit commencer pour faire une fable, est de choisir l'instruction et le point de morale qui lui doit servir de fond, selon le dessein et la fin que l'on se propose.

« Je veux, par exemple, exhorter deux frères ou d'autres personnes qui ont quelque bien en commun à demeurer toujours unis ensemble pour le conserver. Voilà la fin de la fable, et la première chose que j'ai dans la pensée.

« Pour cet effet, j'entreprends de leur bien imprimer dans l'esprit cette maxime, que la mauvaise intelligence ruine les familles et toutes sortes de sociétés. Cette maxime que je choisis est le point de morale et la vérité qui sert de fond à la fable que je veux faire.

« Il faut ensuite réduire cette vérité morale en action, et en feindre une générale et imitée sur les actions singulières et véritables de ceux qui se sont ruinés par leur mauvaise intelligence. Je dis donc que quelques personnes étoient unies ensemble pour conserver un bien qui leur appartenoit en commun. Elles se brouillent les unes avec les autres, et cette division les abandonne sans défense à un ennemi qui les ruine.

« Voilà le premier plan d'une fable. L'action que ce récit présente, a quatre conditions : elle est universelle, elle est imitée, elle est feinte, et elle contient allégoriquement une vérité morale. Ce plan comprend donc les deux parties essentielles qui composent la fable, je veux dire, la vérité et la fiction. Tout cela est commun à toutes sortes de fables.

« Les noms que l'on donne aux personnages commencent à spécifier une fable. Ésope leur donne des noms de bêtes, Deux chiens, dit-il, unis pour la garde d'un troupeau, se battent, et le laissent sans défense au loup, qui en enlève ce qui lui plait. Ces noms sont les plus simples de tous. L'action reste toujours générale, et la fiction paroit toute entière.

« On peut déguiser sa fiction, rendre l'action plus singulière et faire la fable raisonnable par des noms d'hommes inventés à plaisir. Pridamant et Oronte, frères d'un second

lit, étoient riches par le testament de leur père. Ils ne peuvent s'accorder dans le partage de leurs biens, et ils s'obstinent de telle sorte l'un contre l'autre, qu'ils ne donnent que les derniers de leurs soins à leur intérêt commun contre Clitandre, leur aîné du premier lit. Celui-ci fomente adroitement leur querelle, et entretient leur négligence, pour ce qui le regarde, feignant de ne rien espérer que quelque augmentation modique, par des accommodemens qu'il leur propose sans les presser. Cependant il gagne les juges et tous ceux qui étoient chargés de cette affaire; fait casser le testament, et retire tout le bien dont on avoit voulu gratifier ses frères à son désavantage.

« Cette fable est raisonnable et vraisemblable; mais parce que les noms sont feints aussi bien que les choses, et que l'action n'est que particulière, et de familles communes, elle n'est ni épique, ni tragique : elle peut seulement être employée en une comédie. Aristote nous apprend que les poëtes comiques inventent et les choses et les noms.

« Pour faire à la mode cette fable comique, quelque Dorise auroit été promise à Clitandre; mais le testament auroit fait changer le dessein de son père, et il voudroit la forcer à prendre l'un de ces deux riches étourdis qu'elle n'aimeroit point. Le ridicule y trouveroit aussi régulièrement telle place qu'il plairoit au poëte. Mais reprenons notre suite.

« La fiction peut être tellement déguisée sous la vérité de l'histoire, que ceux qui ignorent l'art du poëte croiront qu'il n'a point fait de fiction. Pour bien faire ce déguisement, il faut chercher dans l'histoire les noms de quelques personnes à qui l'action feinte soit vraisemblablement ou véritablement arrivée, et la raconter sous ces noms connus, avec des circonstances qui ne changent rien au fond ni à l'essence de la fable et de la morale, comme dans l'exemple suivant.

« Dans la guerre qu'eut le roi Philippe-le-Bel contre les

Flamands, l'an 1302, il mit son armée sous la conduite de Robert, comte d'Artois, qui en fut général, et de Raoul de Nesle son connétable. Lorsqu'ils furent dans la plaine de Courtrai, en la présence des ennemis, le connétable dit qu'il étoit si facile de les ruiner par la faim, qu'il n'étoit pas à propos de hasarder tant de noblesse contre cette populace vile et désespérée. Le comte rejeta fièrement cet avis, le taxant de lâcheté et de perfidie. *Nous verrons, repartit le connétable en colère, qui de vous ou de moi sera le plus fidèle et le plus brave;* et il pique en même temps droit aux ennemis, entrainant après soi toute la cavalerie française. Cette précipitation et la poudre qu'ils élevoient les empêcha de voir un large et profond canal, derrière lequel les Flamands s'étoient postés. Les Français s'y précipitèrent misérablement. L'infanterie fut tellement étourdie de cette perte, qu'elle se laissa tailler en pièces par les ennemis.

« C'est ainsi que la fiction peut être d'accord avec la vérité même, et que les préceptes de l'art ne se contredisent point, quand ils ordonnent de commencer par feindre une action, et qu'ils conseillent ensuite de la tirer de l'histoire; il importe peu, pour la fiction et pour la fable, que ces personnages soient nommés chiens, ou Oronte et Pridamant, ou bien Robert d'Artois et le comte de Nesle, ou enfin Achille et Agamemnon.

« Il est temps que nous la proposions en sa juste étendue, sous ces deux derniers noms dans l'Iliade; elle est trop courte pour une épopée sous les noms précédens. »

Il fait voir ensuite la conformité de la fable de l'Iliade avec celle-ci, et soutient qu'elle est véritablement, et à parler à la rigueur, une fable proprement dite, puisqu'elle cache une vérité sous le voile de la fiction, en un mot, puisqu'elle est allégorique. Il passe ensuite à l'Odyssée, dont il dit la même chose. Je ne disputerai pas contre lui sur cet article. Homère peut avoir eu dessein d'enseigner à

ses lecteurs des vérités importantes; je doute cependant qu'il ait fait, avant de composer ses poëmes, toutes les réflexions que le P. Le Bossu lui fait faire. A l'égard de Virgile, ce même auteur lui prête aussi des vues que ce grand homme n'eut assurément jamais.

Ce qu'il y a de très-probable, c'est que Virgile entreprit l'Énéide, 1° parce que ce sujet lui parut heureux et susceptible des plus beaux ornemens; 2° pour flatter Auguste qu'il peint trait pour trait en la personne d'Énée; 3° pour rendre l'origine des Romains plus illustre, en consacrant dans ses vers ce que la tradition lui avoit transmis du voyage d'Énée en Italie. Mais il n'a jamais eu dans la tête toutes les petites idées que lui suppose le P. Le Bossu. Si quelqu'un de nos poëtes composoit un beau poëme sur l'établissement de Clovis dans cette partie des Gaules appelée aujourd'hui la France, son premier dessein ne seroit pas de donner des règles de politique aux rois de France. La première chose que fait un auteur, c'est d'examiner si son sujet est beau, fécond, et propre à être embelli. La première règle est de plaire. Si ce sujet a les conditions qu'il demande, il le traite, et songe à instruire par les exemples qui s'offrent naturellement dans le cours de son ouvrage. Virgile, né pour le poëme épique, chercha un sujet, et il eut le bonheur d'en trouver un qui ouvroit un vaste champ à son génie : mais ce même sujet intéressoit sa nation, et lui donnoit occasion de faire sa cour à l'empereur; c'étoit une double raison de le préférer à tout autre. Mais il n'avoit pas commencé par imaginer un héros qui fût, comme Auguste, *nouveau monarque, fondateur d'un empire, législateur, pontife et grand capitaine.* Je n'en croirai point ce génovéfain, lorsqu'il nous dit ensuite :

« La nécessité de ramasser toutes ces choses en un corps et sous les allégories d'une seule action, fait voir combien il y a de différence entre les desseins d'Homère et celui de Virgile..... Voici l'assemblage que Virgile a fait de toutes

ces espèces, et la fiction générale qui, avec les vérités qu'elle déguise, fait la fable et l'ame de son poëme.

« Les dieux sauvent un prince de la ruine d'un puissant état, et le choisissent pour en conserver la religion, et pour rétablir un empire plus grand et plus glorieux que le premier. Ce même héros est aussi élu volontairement pour roi par ceux qui étoient restés du débris de ce royaume. Il les conduit dans des terres d'où ses ancêtres étoient sortis, et il s'instruit en chemin de tout ce qui est nécessaire pour un roi, pour un pontife et pour le fondateur d'une monarchie. Il arrive, et il trouve encore en ce nouveau pays les dieux et les hommes disposés à le recevoir et à lui donner des sujets et des terres. Mais un prince voisin, à qui l'ambition et la jalousie fermoient les yeux à la justice et aux ordres du ciel, s'oppose à son établissement, et est soutenu par la valeur d'un roi dépouillé de ses états pour ses cruautés et pour son impiété. Cette opposition et la guerre où ce pieux étranger est forcé, rendent son établissement plus juste par le droit de conquête, et plus glorieux par la victoire et par la mort de ses ennemis.

« *Ce projet étant ainsi dressé, il restoit encore à chercher dans l'histoire ou dans les fables reçues quelques héros dont on empruntât les noms, et auxquels le poëte pût faire jouer ses personnages.* La nécessité de s'accommoder aux mœurs et à la religion de son pays, l'invitoit à en chercher dans l'Histoire Romaine. Mais quelle action y pouvoit-il prendre, qui pût lui fournir un changement dans l'état et un établissement qui lui fût propre ? Brutus avoit chassé les rois et mis le peuple dans ce qu'on appeloit alors la liberté; mais ce nom étoit odieux et injurieux à Auguste, et cette action étoit directement opposée au dessein que le poëte avoit d'appuyer le rétablissement de la monarchie. Romulus avoit fondé Rome, mais il en avoit cimenté les murs par le sang de son frère; et sa première action avoit été le meurtre d'Amulius, son oncle, que l'on ne pouvoit

assez dissimuler; et puis, il étoit difficile de faire voyager ces héros. » En un mot, il falloit, suivant la pensée de notre critique, faire voir *un grand empire ruiné sans que le héros y eût en rien contribué, et ce même empire plus glorieusement rétabli par la vertu et par la bonne conduite du héros.*

« Virgile, continue-t-il, n'a donc point trouvé dans l'Histoire Romaine un prince qui pût vraisemblablement soutenir son premier personnage; il a dû en chercher ailleurs..... Il a eu recours à un héros de l'Iliade, suivant le conseil d'Horace; et pour rendre cet étranger conforme à la religion des Romains, il a feint qu'il en étoit venu apporter en Italie toutes les cérémonies, et y établir les dieux que depuis l'on y a adorés. Il a heureusement achevé cette conformité pour les coutumes et pour les mœurs, en ne faisant qu'un peuple des Troyens et des Italiens..... *Énée est son premier personnage; Turnus est le rival d'Enée, et l'on voit en Mézence un cruel tyran, ennemi des dieux et des hommes.* »

Je prie le lecteur de faire attention à ces dernières paroles, qui regardent Mézence. Il falloit, dans l'opinion du P. Le Bossu, que Virgile donnât des leçons à Auguste, comme au *fondateur d'un grand empire, pour lui inspirer, aussi bien qu'à ses successeurs, le même esprit et la même conduite qui avoient fait cet empire si grand; il devoit donc* leur faire voir *les avantages qu'un gouvernement doux et modéré a sur une conduite dure, sévère, et qui n'inspire que la crainte.* « Cette instruction a deux parties, comme chacune de celles d'Homère. La première comprend les malheurs qui accompagnent les règnes tyranniques et violens; et la seconde, le bonheur qui suit de la douceur du gouvernement. Homère a mis toutes les deux parties de chaque fable en la même personne. Achille est premièrement séparé de ses confédérés, et puis réuni: Ulysse est absent de chez lui, et puis il y retourne; il n'y

a aucun inconvénient à cela. Mais Virgile ne pouvoit faire voir en la même personne un héros qui, par ses violences et ses impiétés, perdroit ses états, et qui ensuite se rétabliroit glorieusement par sa piété et par sa justice. Cette inégalité de mœurs et de conduite n'eût pas été supportable, et sur-tout dans la brièveté qu'exige le récit d'un poëme épique. L'on n'auroit point dû se fier à un si prompt changement, sans y soupçonner une feinte, et sans craindre un plus prompt retour à la tyrannie. Le poëte a donc dû faire deux persounages différens pour soutenir les deux parties de cette instruction exemplaire. » Ainsi, il falloit de toute nécessité que Mézence ou quelque autre tyran fût peint dans l'Énéide, pour faire contraste avec un héros pieux, afin qu'Auguste et ses successeurs trouvassent sous l'enveloppe de cette fable les deux vérités que le poëte avoit entrepris de leur enseigner. Les instructions que donne Homère dans chacun de ses deux poëmes ont deux parties; il est donc nécessaire que celle de Virgile en ait deux. Rien de plus clair. On confirme tout cela par l'autorité d'Aristote, car il n'est rien qu'on ne puisse trouver dans Aristote; il est si peu facile à comprendre, qu'on l'interprète comme on veut, et qu'on lui fait dire ce qu'il n'a peut-être jamais pensé. C'est ainsi que les jansénistes citent sans cesse S. Augustin pour faire valoir leurs opinions:

> Sans doute il aura lu dans son saint Augustin
> Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin.
>
> Boileau, *Lutr.*, ch. IV.

Homère et Virgile, s'ils revenoient au monde, seroient bien étonnés de se voir imputer des idées aussi bizarres, et de voir qu'ils ont donné lieu aux règles ridicules que l'on ose, d'après eux, prescrire à tous les poëtes épiques à venir. Ces règles cependant sont entre les mains de tout le monde; et le livre du P. Le Bossu lui a fait une si

grande réputation, que, sur la foi de son nom, les jeunes gens pourroient se remplir la tête de principes faux et absurdes. J'ai cru leur rendre service en relevant ces erreurs dans mon ouvrage, et en les exhortant à lire Virgile et Homère, sans s'arrêter à examiner les opinions qu'ils ont fait naître. Ces opinions sont anciennes, pour la plupart, et l'on en doit une grande partie aux scholiastes. Tous ces critiques sont d'ordinaire très-savans; mais, en vérité, ils ont bien peu de goût.

Le traité du P. Le Bossu, dans lequel on trouve, après tout, d'excellentes choses, ainsi que je l'ai déjà remarqué, est divisé en six livres. Dans le premier, on traite de la nature de l'épopée et de la fable, qui, selon lui, en est l'ame : dans le second, de sa matière ou de l'action épique : dans le troisième, de la forme ou de la narration : dans le quatrième, des mœurs et du caractère des personnes humaines : dans le cinquième, des machines, ou de la présence et de l'action des divinités : dans le sixieme, des pensées et de l'expression.

En suivant cet ordre, nous aurons occasion de dire, mais en peu de mots, notre sentiment sur ces différens objets, et, par ce moyen, sur tout ce qui regarde le poëme épique.

Nous ne parlerons point du premier livre, dont nous avons tiré ce qui est rapporté ci-dessus. Ce livre est consacré tout entier à établir le systême de l'auteur sur la nature du poëme épique, qu'il fait consister dans la fable proprement dite. Notre dessein n'est pas de réfuter une idée qui se réfute d'elle-même. Passons tout de suite au livre second, où il parle de la matière du poëme épique.

DE LA MATIÈRE DU POÈME ÉPIQUE.

La matière du poëme épique n'est autre chose que l'*action*, selon lui, et il est aisé de voir qu'il ne se trompe

pas à cet égard. Ce n'est pas en effet le panégyrique d'un héros, tiré de sa vie, que le poëte se propose de faire. Il ne veut pas chanter Achille, Ulysse, Énée, c'est-à-dire, la personne et la vie de ces héros, mais quelqu'une de leurs actions ou de leurs aventures.

Cette action doit être *une, entière, grande* et *importante;* elle doit avoir une certaine durée. Pour que l'action soit *une*, tous les épisodes qu'on emploie doivent être tirés de son sein et non d'ailleurs. Je ne suivrai point l'auteur dans la recherche qu'il fait de la nature de l'épisode, et de ce que ce mot signifioit chez les anciens. Chez nous, il veut dire un *incident* que le poëte lie à l'action principale. Les poëmes *épisodiques* sont ceux qui sont chargés d'incidens vicieux, et dont par conséquent l'unité est détruite. Un épisode, pour être bon, doit avoir un rapport nécessaire avec l'action principale, ou plutôt en faire partie, être un de ses membres, et composer un tout avec les autres membres du même corps. Chacun des épisodes est inutile, et conséquemment froid, s'il n'a pas une liaison nécessaire avec les autres; il faut que les premiers amènent les suivans, qu'ils en soient la cause ou du moins l'occasion. Rien ne peut être mis au hasard dans un poëme épique, tout doit se suivre, tout doit être enchaîné. Le P. Le Bossu veut encore que les épisodes ne soient point achevés. Ceci a besoin d'explication : voici celle qu'il donne.

« Pour concevoir cette doctrine, dit-il, il faut remarquer qu'une action peut être entière et achevée en deux manières. La première est de l'achever toute entière, par rapport aux principales personnes qui y ont intérêt, et dans les principales circonstances que l'on y emploie; la seconde façon est de l'achever seulement par rapport à quelques personnes et dans quelques circonstances moins principales. Cette seconde manière laisse à l'action son *unité* régulière; l'autre la détruit. »

Voici un exemple de chacune. Ménélas et Pâris font

entre eux un combat singulier, à condition qu'Hélène demeurera au vainqueur, et que dès-lors la guerre sera terminée. « Quoique la colère d'Achille, dit notre auteur, ait donné lieu à ce duel (comme on peut le voir dans l'Iliade), et quelque intérêt qu'il y puisse prendre, néanmoins il est visible que Ménélas, Pâris, Hélène, en sont tellement les premiers personnages, que si cette action eût été achevée à leur égard, elle eût été entièrement achevée. Elle n'auroit point fait une partie de l'action et de la vengeance d'Achille, mais une action complète qui auroit détruit cette vengeance, et rendu sans effet la colère de ce héros. Homère donc n'a point achevé cette action : Pâris trop pressé se sauve, et Ménélas est blessé d'un coup de flèche par Pandare. Ainsi Achille commence d'être vengé, et cet incident devient un épisode.

« Virgile a traité d'une autre manière l'épisode de Didon. Il l'a achevé de telle sorte, que l'unité de son action principale est demeurée dans toute la régularité que l'art y demande. L'adresse de ce grand poëte est d'avoir fait que Didon, en qui cet épisode est achevé, n'en fût point le premier personnage, et que son mariage ne fût qu'une simple circonstance d'une action qui n'est point achevée, et qui toutefois est l'ame et le seul fondement de cette action particulière. En un mot, Énée est le héros de cet épisode, qui n'est inventé que pour empêcher l'établissement de ce héros en Italie. »

Stace, dans son poëme de la *Guerre de Thèbes*, a péché contre cette unité : aussi son ouvrage est-il un monstre. Personne n'ignore le sujet de cette fameuse guerre où périrent tant de héros. Étéocle ne vouloit pas céder le trône à Polynice, quoique Polynice dût régner à son tour. Ce dernier épouse la fille d'Adraste, roi d'Argos, et son beau-père marche vers Thèbes pour l'assiéger. Tandis que les Argiens sont en chemin, ils rencontrent dans un bois Hypsipile seule avec un jeune nourrisson qu'elle allaitoit.

Comme ils sont pressés par la soif et qu'ils ne trouvent aucune fontaine, elle leur en indique une qui ne tarit jamais, et les y conduit. Mais, par une imprudence impardonnable, elle n'emporte point avec elle son nourrisson, elle le laisse seul sur l'herbe. Après que les Grecs ont éteint leur soif, ils veulent connoître leur bienfaitrice; alors elle s'amuse à leur raconter son histoire. Elle est de Lemnos. Vénus, irritée contre les habitans de cette île qui ne lui rendoient aucuns honneurs, inspira aux hommes un dégoût général pour les femmes, et aux femmes méprisées une si grande fureur contre les hommes, qu'elles résolurent de les massacrer tous. La seule Hypsipile sauva secrètement le roi Thoas, son père, et le fit passer dans l'île de Chio, où il fut élu roi. Pour elle, on la mit sur le trône de Thoas. Jason et les Argonautes, qui alloient vers ce temps-là à Colchos, furent obligés, par une tempête, de relâcher dans l'île où régnoit Hypsipile. Elle eut de Jason deux enfans, et à peine elle les avoit mis au monde, qu'elle fut obligée de fuir la colère des Lemniennes, qui apprirent alors qu'elle avoit sauvé son père. Elle se sauve elle-même sur les bords de la mer pour échapper à leur fureur. Des pirates l'enlevèrent et la conduisirent au roi Lycurgue, qui en fit la nourrice de son fils Archémorus.

Tel est le récit qu'Hypsipile fait aux Argiens, et qui occupe un livre entier de la *Thébaïde*. Le jeune *Archémorus*, qui étoit resté seul pendant ce temps-là, contre toute vraisemblance, est tué par un dragon. Elle revient à lui, attirée par ses derniers gémissemens, et le trouve mort. L'armée grecque tue le serpent, et honore *Archémorus* par de magnifiques funérailles et par des jeux. Ces cérémonies remplissent encore un autre livre du poëme.

Cet épisode déplacé donne lieu au P. Le Bossu de faire les réflexions suivantes :

Il n'est pas tiré du fond du sujet : premier défaut. Quel rapport ont ensemble la colère de Vénus, les fureurs des

femmes de Lemnos et leurs assassinats, les amours d'Hypsipile et de Jason, et la fuite de cette reine, avec la querelle d'Étéocle et de Polynice? C'est ici le monstre d'Horace. En second lieu, cet épisode n'est point lié à l'action principale; il n'est ni nécessaire, ni même vraisemblable. Quelle partie du sujet amène nécessairement ce long incident? Y a-t-il dans toute la *Thébaïde*, c'est-à-dire, dans la guerre que se font les deux frères rivaux et dans la marche d'Adraste, la moindre chose qui soit ou la cause, ou l'effet de la colère de Vénus contre Lemnos, et de l'amour de Jason pour Hypsipile? Mais, dira-t-on, la guerre des frères Thébains est la cause de la marche du roi d'Argos : cette marche, à son tour, est l'occasion de la mort du jeune prince. Le P. Le Bossu répond sensément qu'il n'y a là aucune nécessité ni aucune vraisemblance. La rencontre de cette illustre nourrice n'étoit point nécessaire à la *Thébaïde;* elle y est liée, mais mal : on pouvoit y coudre également toute autre aventure, puisqu'elle ne contribue en rien à l'action; elle est tout à fait postiche. Quand je dis qu'elle est liée à la *Thébaïde*, je m'exprime improprement. Adraste écoute le récit que lui fait Hypsipile. Quel rapport ce récit a-t-il aux intérêts des princes Thébains? Si tous ceux que le roi d'Argos rencontre sur son passage venoient lui raconter leurs aventures chaque fois qu'il fait halte, qu'en pourroit-on conclure pour ou contre Étéocle ou Polynice? Rien. Mais Adraste pourroit s'ennuyer, et le lecteur s'impatienter; c'est tout le fruit de pareils épisodes. L'étourderie de la nourrice, qui expose son nourrisson à mille dangers, dans une forêt remplie de monstres, sort de la vraisemblance; et cette imprudence, qui donne lieu à la mort d'Archémorus et aux jeux funèbres qui la suivent, est une faute du poëte, loin de lui servir d'excuse. Enfin cet épisode est achevé : troisième défaut. Ce n'est pas une partie du poëme; il ne dépend en aucune manière de l'action; il ne tient ni à ce

qui précède, ni à ce qui suit; il est isolé, il tombe, pour ainsi dire, des nues; c'est une action particulière, étrangère à tout le reste, action entière, et encadrée, on ne sait pourquoi, dans une autre action. Ces deux actions, en un mot, ne sont pas mieux liées ensemble que ne l'étoit l'argile avec le fer dans la composition de cette fameuse statue colossale que le prophète Daniel vit en songe. L'épisode d'Olinde et de Sophronie dans le premier livre de la *Jérusalem délivrée*, est dans le goût de celui d'Hypsipile dans le huitième de Stace.

Un autre défaut considérable de la *Thébaïde*, c'est qu'après le dénouement et l'achèvement parfait de l'action, le poëte en recommence une autre. Les deux frères sont morts, la guerre de Thèbes est finie; il n'est plus question de la querelle des fils d'Œdipe que Stace avoit prise pour sujet, et malgré cela on combat. Qui? demanderez-vous. Ce ne sont ni Étéocle et Polynice, ni Adraste, ni les autres *chefs devant Thèbes;* on ne veut plus rendre à Polynice la couronne que lui refusoit Étéocle; tous deux ne sont plus, et le sujet de leur division a péri avec eux. Qui est-ce donc qui fait la guerre, et pourquoi? Créon, frère de Jocaste, prince ambitieux et cruel, succède à Étéocle, fait mourir Antigone, fille d'Œdipe, et se rend odieux à ses sujets. Les dames Argiennes, lasses de ses cruautés, appellent à leur secours Thésée, roi d'Athènes. Ce héros assiège Thèbes, et fait mourir le tyran. Cette action, tout à fait différente de l'autre, est jointe avec elle, et toutes deux ensemble ne composent qu'un même poëme, appelé par Stace la *Thébaïde*. Où est l'unité de cet ouvrage?

DE L'INTÉGRITÉ DE L'ACTION.

Ce n'est pas assez qu'elle soit *une*, il faut encore qu'elle soit *entière* et *achevée*, c'est-à-dire, qu'elle ait un commencement, un milieu et une fin. C'est un tout, et elle

n'en seroit pas un sans ces conditions. « Ce sont trois parties dont chacune est imparfaite et en suppose toujours quelque autre. Le commencement ne suppose rien devant soi, et il exige quelque chose après. La fin, au contraire, n'exige plus rien après soi, mais elle suppose quelque chose qui la précède; et le milieu suppose quelque chose qui a précédé, et il exige une suite..... Étéocle et Polynice étoient également fils d'Œdipe, roi de Thèbes, et ses héritiers. Ils s'étoient accordés de régner alternativement par année. Étéocle ayant commencé, et passé son année, refuse de céder à son frère. Polynice trouve de l'appui dans Argos, et vient disputer son droit à la tête d'une armée. Voilà un commencement juste : il exige une suite; mais l'on ne demande rien au-dessus. C'est donc une irrégularité d'avoir mis devant ce commencement le récit de tout ce qui avoit précédé, en remontant jusqu'à la fondation de Thèbes, et jusqu'au ravissement d'Europe.

« La querelle de ces deux frères est achevée par leur mort. Voilà une fin juste. Le lecteur ne demande point qu'on lui raconte ce que devint Créon, successeur d'Étéocle. Stace a donc eu tort d'en faire une partie de son poëme.

« Il n'a pas moins manqué quand il a mis au milieu de ce poëme l'histoire d'Hypsipile; car ce récit, indépendamment de l'action thébaine, ne suppose rien devant soi, et n'exige rien après, et par conséquent cette action n'est ni le milieu, ni aucune autre partie de la querelle des deux frères, ni du sujet du poëme. Voilà des exemples à éviter : en voici que l'on doit imiter. »

L'auteur de ce traité cite pour modèle l'Iliade. Achille passe de la tranquillité à la colère : voilà le commencement; il ne suppose rien, et il exige une suite de cette même colère. Cette suite ce sont les malheurs des Grecs si souvent vaincus, la mort de leurs plus illustres capitaines, et enfin celle de Patrocle, qui tombe sous la valeur d'Hector, et la vengeance qu'Achille tire du héros

Troyen. La fin est le retour d'Achille à la tranquillité; ce qui commence d'arriver lorsqu'il se réconcilie avec Agamemnon : je dis ce qui *commence d'arriver*, car pour être tranquille, il faut qu'il ait auparavant tiré vengeance du vainqueur de Patrocle. Toute sa colère n'est appaisée qu'après qu'il s'est laissé fléchir par les larmes du vieux Priam. Le P. Le Bossu passe ensuite à l'Odyssée, dans laquelle il trouve les mêmes conditions, et ensuite à l'Énéide.

Le commencement et la cause de l'action de ce poëme sont le renversement de Troye. Il faut donc que le poëte en parle. Si l'on remontoit plus haut, c'est-à-dire, à la cause du renversement de cette ville et du siége qui l'a précédé, on seroit obligé de faire l'histoire de l'enlèvement d'Hélène par Pâris; mais cela n'étoit pas nécessaire. Cette histoire étoit connue de tout l'univers, et d'ailleurs ce n'étoit point la guerre de Troye qui faisoit le sujet du poëme; c'eût donc été une double action. Je le répète, il ne doit être question que des suites de la ruine de cette ville. Elle est détruite, voilà la vraie cause du départ d'Énée. Virgile laisse donc à part tout ce qui avoit précédé cette destruction. Il rapporte seulement ce grand événement qui fut la source de ses travaux. Les Grecs, dit-il, fatigués d'un siége aussi long qu'inutile, eurent recours à un dernier stratagême, et là dessus il parle du cheval de bois, cause immédiate et prochaine de l'embrasement d'Ilion. Ce n'est pas tout à fait ainsi que le P. Le Bossu s'explique à ce sujet; mais je n'ai pas résolu d'adopter tous ses sentimens, quoique je suive à peu près l'ordre qu'il suit lui-même dans son trop long traité. Je profite de ce qu'il a de meilleur, et je fonds mes idées avec les siennes; je prends aussi la liberté de m'en écarter très-souvent, et d'en omettre une très-grande partie qui me paroissent tout au moins inutiles ou peu importantes. Il pouvoit réduire son ouvrage au quart, et il seroit devenu meilleur et plus utile.

Virgile ne commence pas son récit par le commencement

de l'action de son poëme, et en cela il a fait sagement, comme nous le verrons dans la suite.

Le milieu de cette action sont ses courses sur mer et la guerre qu'il essuya dans le *Latium*. Il suit, comme on le voit, du commencement, c'est-à-dire, de la prise de Troye, et de la volonté des dieux, autre cause antérieure à tout, et dont ce n'est pas ici le lieu de parler. Ce même milieu exige une fin et la prépare. La fin, c'est la mort d'Amate et de Turnus, le changement de Junon à l'égard des Troyens, et la paix faite aux conditions qu'Énée demandoit. Il étoit parti de Troye parce qu'elle étoit en cendre, et que le ciel le destinoit à la rétablir en Italie: il surmonte tous les obstacles qui s'y opposoient, obtient Lavinie et ses états par la mort de son rival et d'Amate. Lavinie, le royaume de Latinus, étoient le prix du vainqueur; et dès qu'Énée n'a plus d'ennemis, le lecteur sait, sans que Virgile le dise, que ce héros est paisible possesseur de ce qu'il a desiré. Mais ce n'étoit pas seulement afin qu'il trouvât un asile dans le Latium qu'il y est arrivé par l'ordre des Destinées, c'étoit afin qu'il y jetât par lui-même et par ses descendans les fondemens du plus puissant empire qui fut jamais. Il est donc nécessaire que le lecteur sache si les desseins des dieux furent accomplis dans toute leur étendue : il étoit donc besoin que Virgile ajoutât encore quelque chose à son Énéide, pour satisfaire cette curiosité naturelle à ses lecteurs. Cette frivole objection a fait croire à quelques écrivains ignorans que si ce grand poëte avoit vécu, il auroit encore ajouté douze autres livres à son Énéide, et l'auroit conduite jusqu'au temps d'Auguste, dont il auroit aussi chanté les exploits, apparemment dans le même ouvrage. C'est ce qu'on lit dans l'histoire de sa vie, par le faux Donat, et ce n'est pas le moins absurde des contes que rapporte cet écrivain.

Virgile tient dans l'Énéide, telle que nous l'avons, tout ce qu'il a promis dans la *Proposition*. Il seroit ridicule de

vouloir qu'il fît élever par Énée, dans un nouveau livre, la ville de *Lavinium* (*). Il suffit que ce héros n'ait plus rien qui s'oppose à l'édification de cette ville. Ce qui a pu tromper quelques lecteurs, c'est peut-être ce vers du commencement du premier livre :

Multa quoque et bello passus dùm conderet urbem,
Inferretque deos Latio.

On l'a souvent mal entendu, et je suis surpris que l'abbé Desfontaines l'ait traduit ainsi : *Il eut beaucoup à souffrir des fureurs de la guerre, tandis qu'il transportoit ses dieux dans le Latium, et qu'il y élevoit les murs d'une ville qui*, etc. Quelle est cette ville? Ce ne peut être celle qui fut commencée sous le nom de *Troye*, aussitôt après l'arrivée des Troyens en Italie; car cette ville (liv. 7), bien loin d'avoir été le *berceau du nouvel empire des Latins*, ne fut bâtie que comme une espèce de camp, *castrorum in morem... humili designat mœnia fossâ* (ibid.), et il n'en est plus question dans la suite. Est-ce *Lavinium?* Mais Énée ne bâtit cette ville qu'après la mort de Turnus : comment donc pouvoit-il alors avoir *beaucoup à souffrir des fureurs de la guerre? Dum*, en cet endroit, veut dire la même chose que *donec* (jusqu'à ce que), comme *donec* signifie souvent la même chose que *dum*. Horace dit, *donec gratus eram tibi*, tandis que je te plaisois.

Pour que l'Énéide fût entièrement finie, ces conditions

(*) Maphée Végio, Italien, écrivain du quinzième siècle, a eu la témérité d'ajouter à l'*Énéide* un treizième livre, dans lequel il fait entrer le mariage d'Énée et de Lavinie, la pompe funèbre de Turnus, la douleur des Rutules, et l'apothéose du héros. Tout cela est inutile, puéril et froid.

(*Note de l'Éditeur.*)

n'étoient donc pas nécessaires; il suffisoit que le lecteur fût averti que les dieux destinoient Énée à fonder *Lavinium*, et Ascagne à bâtir *Albe*, etc. Or c'est ce qui est annoncé dans le cours du poëme, avec beaucoup d'art, par la bouche même de Jupiter. Comment, après une promesse si positive, le lecteur auroit-il encore quelque doute sur l'accomplissement de ces événemens postérieurs à l'arrivée du héros et à sa victoire?

Hic (Eneas) tibi . . . . . .
Bellum ingens geret Italiâ populosque feroces,
Contundet, moresque viris et mœnia ponet;
Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,
Ternaque transierint Rutulis Hiberna subactis.
At puer Ascanius. . . . . . .
Triginta magnos volvendis mensibus orbes
Imperio explebit, regnumque ab sede Lavinâ
Transferet, et longam multâ vi muniet Albam.

Ce n'est pas tout. Jupiter continue de prédire tout ce qui suivra la mort d'Ascagne; *trois cents ans se passeront, pendant lesquels les descendans de ce héros donneront des lois; jusqu'à ce qu'une princesse de ce même sang, consacrée au culte de Vesta, mettra au monde deux jumeaux, fils du dieu Mars.* Il parle de leur éducation, de la fondation de Rome par Romulus qui appellera de son nom les Latins et les Troyens réunis. Vénus apprend encore de Jupiter les conquêtes de ce peuple hors de l'Italie, du côté de l'Orient et du côté de l'Occident; la gloire future de Jules-César, descendant d'Iule, son apothéose, et le siècle d'Auguste qui succèdera à des temps de trouble, et où l'on verra fermer les portes de la guerre. Les principaux événemens de l'Histoire Romaine ne sont-ils pas gravés sur le bouclier d'Énée? Le roi Évandre ne parcourt-il pas avec Énée les lieux où depuis fut bâtie la ville de Rome,

où le Capitole fut fondé? etc. Ce père des Romains ne voit-il pas passer devant ses yeux la plus grande partie de sa postérité dans les champs Élysées? Jamais poëte n'eut plus d'art que Virgile, et jamais nation n'a été célébrée avec plus d'adresse et de pompe que la nation romaine. On peut donc assurer que l'action de ce beau poëme a un commencement, un milieu et une fin bien marqués, et conséquemment qu'elle forme un tout complet, et ne laisse rien à desirer du côté de l'*intégrité*. Il nous seroit aussi facile de prouver qu'elle est *une*. C'est une seule action entreprise par un même héros, et conduite heureusement à sa fin, malgré tous les obstacles qu'il a à surmonter. Ces obstacles naissent de la haine de Junon, et forment divers épisodes naturels, qui, liés entre eux, et sortis du sein même du sujet, ne sont en aucune manière *achevés*, dans le sens que nous avons dit. Ce ne sont pas, comme on le voit sans peine, des actions particulières et indépendantes du sujet, enchâssées sans nécessité dans l'action principale; ce sont les membres naturels de ce corps, bien développé et parfaitement proportionné dans toutes ses parties.

Ce que nous avons dit du commencement, du milieu et de la fin d'une action, demande encore plus de développement. Le commencement dépend des causes de l'action. Les causes vagues et indéterminées sont les *humeurs* de ceux qui agissent; les causes plus précises sont leurs *intérêts*; enfin les plus immédiates sont les *desseins même que l'on prend de faire une chose ou de l'empêcher*. Ces causes sont considérées ou dans le héros du poëme, ou dans ceux qui prétendent s'opposer à son entreprise. Elles sont ou divines ou humaines. Les Destinées appellent le héros Troyen en Italie; Junon, au contraire, fait tout ce qu'elle peut pour l'empêcher d'y aborder, ou pour retarder son arrivée; les Destinées veulent qu'il y fonde *Lavinium*, et que sa nation s'y établissse; Junon lui suscite une guerre pour l'accabler, si elle le peut, ou pour différer du moins l'exé-

cution de ses desseins. D'un côté sont les Destinées, Vénus et Énée, fils de cette déesse, tous veulent que Troye renaisse en Italie; de l'autre, Junon, Turnus et Amate, veulent les traverser. Voilà donc des humeurs, des intérêts, des desseins contraires. Nous verrons tout à l'heure qu'il y a dans l'Énéïde deux parties, et que chacune d'elles a son commencement, son nœud et son dénouement, sans que pour cela l'action cesse d'être une. Or les causes *pour* et *contre*, que nous avons rapportées, sont le commencement de l'action et de chacune des parties de l'action. De ce commencement ou de ces causes contraires naissent aussi des efforts contraires; les uns de la part du héros et de tout ce qui prend son parti; les autres de la part de ceux qui veulent renverser ses desseins; et ces efforts sont le milieu de l'action, ou ce qu'on appelle le nœud. Ce nœud, cette difficulté, *dure autant que l'esprit du lecteur est suspendu sur l'événement de ces efforts contraires. La solution ou le dénouement commence lorsqu'on commence à voir cette difficulté levée et ces doutes éclaircis.*

Rendons ceci sensible par un exemple. Le Destin veut que Troye périsse et qu'Énée la fasse renaître de ses cendres dans l'Italie; Énée veut lui-même relever les murs de sa patrie et obéir aux ordres du Destin. Si Énée traversoit la mer sans difficulté et jetoit sans opposition les fondemens de la grandeur romaine, il n'y auroit là ni nœud, ni dénouement; ce ne seroit pas une action dans le sens que nous l'entendons, et l'établissement d'Énée ne mériteroit pas d'être chanté. Il en est tout autrement. Énée veut porter Troye dans le Latium; le Destin l'ordonne, Junon s'y oppose : voilà les causes divines et humaines de cette action, et ce qu'on peut appeler son commencement. De ces desseins qui se heurtent et s'entrechoquent, se forme la difficulté, le nœud général. La mort d'Amate commence le dénouement, qui est achevé par celle de Turnus.

Toutes ces oppositions prises ensemble sont donc le

nœud général de l'action : mais comme il y a deux parties dans cette action, chacune a son commencement, son nœud et son dénouement. La première partie est le voyage d'Énée en Italie; la seconde est son établissement dans cette contrée. Les volontés contraires de Jupiter, d'Énée et de Junon, sont le commencement de la première; les efforts opposés qui suivent de ces volontés différentes, et sur-tout de l'épisode de Didon, que Junon engage, par le moyen de Vénus, à vouloir retenir Énée à Carthage, en sont le nœud principal; la jalousie et les plaintes d'Iarbe adressées à Jupiter, les ordres absolus de ce dieu envoyés par Mercure, le rétablissement de la flotte troyenne, sont le commencement du dénouement, qui est achevé au départ d'Énée. Je ne puis être du sentiment du P. Le Bossu, qui prétend que ce nœud n'est tout à fait dénoué que lorsqu'Énée a vu Didon aux enfers, et qu'il est assuré par conséquent de la mort de cette princesse. Sans cela, suivant cet auteur, il devoit toujours craindre qu'elle ne le suivît comme sa femme: il étoit trop honnête homme pour avoir deux femmes vivantes, et ne pouvoit donc épouser Lavinie du vivant de Didon : il pouvoit, à la rigueur, répudier celle-ci, parce que le divorce étoit permis en Italie; mais son caractère de probité l'en empêchoit.

M. l'abbé Desfontaines dit pour toute réponse à cette objection : *Anciennement tout homme pouvoit répudier sa femme; ce qui étoit encore plus permis aux princes, qui même, sur cet article, sont toujours au-dessus des lois.* Ce n'est pas là répondre. Le P. Le Bossu savoit bien que le divorce étoit en usage dans l'antiquité; mais il prétend que, malgré cela, un homme de bien comme Énée ne se seroit pas autorisé de cette loi. Il me paroît bien étrange que ni le P. Le Bossu, ni l'abbé Desfontaines, n'aient pas fait attention que cette loi n'a lieu que lorsqu'on veut répudier sa femme, et qu'Énée n'avoit point épousé Didon. Elle n'avoit aucuns droits sur lui; qu'auroit-elle donc été

faire en Italie? quels titres auroit-elle apportés en sa faveur pour s'opposer au mariage d'Énée et de Lavinie? Ne lui a-t-il pas dit nettement qu'il n'est pas son époux et qu'il n'a jamais eu dessein de l'être? *Nec conjugis unquam prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.* (Enéid. 4.) Jamais elle n'est regardée dans Virgile que comme la maîtresse du prince Troyen, quoiqu'elle prétende colorer sa faute du nom d'hyménée; cet hyménée n'étoit que commencé, et on sait ce que veut dire par là le poëte : *Conjugium vocat, hoc prætexit nomine culpam.... Per connubia nostra, per incœptos hymenæos.* Rousseau dit :

Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle;
Ce fut sa faute, en un mot :
A quoi songeoit cette belle,
De prendre un *amant* dévot?

Le commencement de la seconde partie est le même que celui de la première; ce sont toujours les desseins opposés de Jupiter et de Junon, et le projet constant d'Énée d'obéir au Destin; car ce n'est pas de lui-même qu'il s'est déterminé à chercher un asile dans l'Ausonie. S'il eût été maître de son sort, il seroit resté dans la Phrygie, où il auroit relevé les murs de Troye.

Me si fata meis voluissent ducere vitam
Auspiciis, et sponte meâ componere curas;
Urbem Trojanam primùm dulcesque meorum
Relliquias colerem, Priami tecta alta manerent,
Et recidivâ manu posuissem Pergama victis.

Æneid. IV.

Le nœud consiste aussi dans les efforts de Junon contre les Troyens, efforts qui sont une suite de ses desseins; il

consiste dans la guerre qu'elle suscite aux Troyens, et dont Turnus est l'instrument; il consiste dans l'aversion d'Amate pour Énée, et dans la protection qu'elle accorde à Turnus qui est son parent. Le dénouement de cette dernière partie et de tout le poëme commence, comme je l'ai dit, à la mort de la reine, et finit à celle de Turnus. Il n'est pas besoin de faire remarquer que chacun de ces nœuds est naturel et tiré du sujet, et que ni l'un ni l'autre dénouement n'est forcé.

Je n'oublierai pas d'observer que l'action conserve toujours son unité, malgré les deux parties qu'elle contient. Le premier dénouement n'est que la solution du premier nœud, et non celle de l'action; l'action, bien loin de cesser et de se dénouer, s'embrouille encore davantage. Énée ne trouve presque plus d'obstacle à son arrivée en Italie, mais il en trouve de terribles à son établissement; aussi le poëte dit-il, dans le 7e livre : *Major rerum mihi nascitur ordo, majus opus moveo.* Le dernier dénouement de la première partie, car il y en a plusieurs, puisqu'il s'y trouve plusieurs nœuds, ce dernier dénouement, dis-je, est la dernière navigation des Troyens de la Sicile en Italie. Mais est-il la fin de l'action, c'est-à-dire de l'entreprise d'Énée? Non, sans doute. Loin que le trouble cesse lorsqu'on touche la terre du Latium, cette arrivée est le commencement, la source des nouveaux obstacles qui s'opposent aux vœux du fils d'Anchise. Il peut y avoir plusieurs nœuds dans un poëme, et par conséquent plusieurs dénouemens; mais il ne faut pas les confondre avec l'achèvement, qui est *la fin du dernier dénouement.* Le dénouement commence aussitôt après la formation du nœud; il a donc de l'étendue : mais l'*achèvement est un point sans étendue et sans durée;* il n'y en a donc qu'un dans une action.

« L'achèvement n'est pas toujours dans la solution du nœud qui avoit paru le plus général, comme seroit, dans

l'Énéïde, le dessein de Junon. Cette déesse cesse d'agir, mais Énée ne cesse point; il a encore Turnus en tête. En effet, puisque le poëte ne chante point l'action de Junon, mais celle d'Énée, le poëme et l'action restent encore sans être achevés, lors même que cette divine ennemie est en repos. Tout l'achèvement est donc renfermé dans la mort de Turnus, parce qu'elle fait cesser l'action d'Énée. »

Les deux parties de l'Énéïde ne font donc point deux actions. Didon meurt; tout est achevé pour elle, mais elle n'est pas l'héroïne du poëme, c'est Énée qui en est le héros, et rien n'est achevé pour lui. Ses malheurs et ses dangers ne sont point finis; il n'a point exécuté l'ordre des dieux dont il étoit chargé. Ces deux grands épisodes sont liés ensemble par un nœud commun qui est la vengeance de Junon.

La plupart des héros de la seconde partie sont tout autres que ceux de la première. Il n'est point question dans les cinq premiers livres de Turnus ni d'Amate, et Virgile ne parle d'eux que dans le sixième. En cela, suivant le père Le Bossu, il est moins heureux qu'Homère. *Mais*, dit-il, *il est vrai aussi qu'il a disposé son action d'une manière qui semble justifier ce retardement... On n'est pas obligé d'introduire tous ses personnages au commencement de l'épopée avec autant d'exactitude que dans le premier acte d'une pièce de théâtre, où l'on doit au moins faire connoître tous ceux qui ont quelque part considérable dans l'intrigue.* La raison qu'il apporte de cette différence, c'est *que le poëme épique est plus long, sans comparaison, que le dramatique, et que l'on a beaucoup plus de facilité à ménager les incidens et la présence des personnages.* Il a raison. L'épopée est un récit, et l'on peut charger l'action de beaucoup d'incidens, tous amenés, nécessaires ou vraisemblables; les ranger tous successivement, et ne nommer les personnages que lorsqu'ils vont être nécessaires, afin d'éviter la confusion : au lieu que les incidens et les épi-

sodes de l'action tragique étant moins nombreux, à cause de la brièveté du poëme qui ne souffre presque point de récits, le spectateur doit connoître ceux qui agissent, même avant qu'ils n'aient paru. C'est à quoi le poëte dramatique pourvoit dans une exposition claire. *Le sujet ne peut être assez tôt expliqué*. En expliquant le sujet, il faut parler nécessairement des principaux personnages. Un seul incident, un seul épisode d'un poëme épique, peut être le sujet d'une tragédie : un des membres de l'épopée devient donc aisément le corps entier dans le genre tragique. Tout étant proportionné, il y a donc une grande différence entre la longueur de l'épopée et celle de la tragédie; et il seroit étonnant que les héros du dernier acte, par exemple, ne fussent pas ceux du premier ou du second. Dès que ce sont les mêmes, on doit les annoncer en commençant, afin qu'ils ne paroissent pas tombés des nues. Pour Virgile, non seulement il est excusable, comme le prétend le père Le Bossu, non seulement la disposition de son action *semble le justifier;* mais il seroit très-blâmable, et même très-ridicule, s'il eût agi autrement. Il est question dans les premiers livres de la navigation d'Énée, de ses aventures chez Didon et ailleurs : que pouvoit-il dire alors d'Amate et de Turnus qu'Énée ne connoît pas, et qu'il ne doit connoître que dans la septième année depuis son départ de la Troade? Pourquoi donc le P. Le Bossu prétend-il que la poëte latin est en cela moins heureux que le poëte grec? Quelle minutie! Tout ce qui est dans Homère doit-il être regardé comme une règle? Le P. Le Bossu fait des règles de tout.

Ce qu'il dit de la conduite de Virgile dans les nœuds qu'il forme, me paroît heureusement observé. « Dans la première partie, Virgile, dit-il, s'est accommodé à l'humeur de son héros, comme Homère s'est accommodé à l'humeur d'Achille. Celui-ci étoit fougueux et emporté; Agamemnon l'irrite par des emportemens injurieux. Énée

au contraire est d'une humeur tendre ; le poëte latin se sert des bienfaits, des bons traitemens et des passions les plus douces et les plus engageantes pour l'arrêter à Carthage.

« Dans la seconde partie, l'opposition de Turnus et celle de Mézence ne sont pas moins justes; car l'amour et la reconnoissance engageoient Énée à ne pas quitter une reine à qui il avoit tant d'obligations, et s'opposoient à son embarquement pour l'Italie ; et l'impiété de Mézence et de Turnus étoit un obstacle à l'établissement des dieux et de la religion. Enfin, l'amour de Turnus pour Lavinie, et la préférence qu'Amate donnoit à ce héros Italien sur Énée, sont encore d'autres obstacles naturels et pris du sujet même, puisque Amate devoit préférer son parent à un étranger qu'elle ne connoissoit point, et qu'une princesse aussi bien faite que Lavinie, et qui étoit unique héritière d'un grand royaume, ne pouvoit pas être sans amans. »

Il fait encore une autre observation aussi juste sur le dénouement de l'Énéide, et montre combien il est naturel, et tiré du sujet même et des circonstances. Je citerai ce passage, qui sera aussi instructif pour nos lecteurs, c'est-à-dire, sur-tout pour les jeunes gens, qu'il est honorable pour le prince des poëtes latins dont il fait voir le goût et la sagesse.

Énée ne voit point d'autre obstacle que Turnus. Les fougues de ce rival entrainant au combat les Italiens contre les Troyens, font perdre au héros autant de sujets qu'il meurt de soldats dans les deux partis, puisqu'il est roi des uns, et que dans peu il sera aussi roi des autres. Que doit donc faire en cette occasion un prince aussi vaillant qu'Énée, et qui a tant d'affection et de tendresse pour ses sujets ? N'est-ce pas la chose du monde la plus naturelle, de témoigner qu'il est prêt de vider seul à seul, contre Turnus, la querelle que celui-ci lui fait pour ses intérêts particuliers ? Turnus est découragé; il entend les reproches qu'ils lui font

de les exposer ainsi pour lui seul, et de n'oser lui-même répondre à Énée qui l'appeloit : peut-il refuser d'accepter le défi d'Énée? Ce duel et le dénouement de toute l'action arrivent ainsi naturellement, et par une suite comme nécessaire de la disposition de la fable.

C'est ici que le P. Le Bossu peut se servir de l'autorité d'Aristote : la règle que prescrit ce philosophe est facile à entendre, et indispensable dans un poëme épique; c'est que *tout ce qui finit le poëme doit naître de la constitution de la fable, de telle sorte, que ce ne soit qu'une suite nécessaire ou vraisemblable de tout ce qui a précédé.*

Il suit de ce que nous venons de dire, que l'action épique, comme l'action tragique, doit n'être qu'un tout, *un, simple* et *entier;* que l'action doit se nouer, pour ainsi dire d'elle-même, et se dénouer naturellement; que les différentes parties doivent se tenir, et que le tout ne finit que lorsque la dernière partie est parfaitement achevée.

On me dira qu'il y a dans l'*Odyssée* deux actions, et par cette raison point d'unité. Ulysse veut retourner dans sa patrie; Neptune s'oppose à son retour : enfin pourtant, malgré Neptune, il arrive à Ithaque. Voilà une action finie et dénouée. Tout de suite Homère en recommence une autre : il n'est plus question de passer les mers ni d'en craindre le dieu; Ulysse a touché la terre. Il entreprend désormais de se faire reconnoître de sa femme et de ses sujets, et de remonter sur son trône; mais il a tout à redouter de ceux qui veulent s'emparer de son royaume en épousant Pénélope : voilà la difficulté, voilà le nœud de cette nouvelle action. Minerve le protège, et, par son secours, il triomphe de tous ceux qui pouvoient lui nuire : voilà le dénouement. Cette seconde action est aussi heureusement achevée que la première; mais ce sont deux actions.

Il est vrai que ces deux parties de l'*Énéide* paroissent mieux enchaînées que les deux parties de l'*Odyssée*. Énée n'éprouve des traverses et ne trouve des obstacles dans l'exé-

cution de ses desseins que par la vengeance de Junon, qui hait les Troyens, et qui voudroit empêcher les restes de cette nation de fonder un empire en Italie, empire qui doit être fatal à Carthage, qui est sous sa protection. C'est donc la même ennemie qui persécute le héros; elle est donc le nœud commun des deux parties du poëme; mais il n'y a point deux actions : et à examiner de près cette question, on verra que la véritable action, le véritable sujet, c'est la fondation ou plutôt le rétablissement de Troye dans le Latium. Il falloit qu'Énée y parût pour exécuter cette grande entreprise; une divinité le traverse : c'est donc en effet une seule et unique action, et j'avoue qu'il paroît y avoir plus d'ensemble, plus d'unité dans l'*Énéïde* que dans l'*Odyssée*; mais il ne faut pas conclure sur la première apparence que l'*Odyssée* renferme deux actions.

La guerre de Troye est finie, les Grecs sont vainqueurs. Chacun des rois alliés songe à retourner dans son royaume; mais tous, après dix ans d'absence, doivent trouver dans leurs états beaucoup de changemens. Ulysse en trouvera dans les siens plus que tous les autres; Homère nous en avertit dès le commencement de l'*Odyssée*. Le lecteur sait alors que ce n'est pas tout pour ce héros d'aller de la Phrygie dans l'île d'Ithaque. Quel est son véritable dessein en y allant? c'est d'y reprendre son sceptre et d'y revoir Pénélope : sans cela, il seroit inutile de chercher cette partie de la Grèce. Ulysse régnoit paisiblement, il quitte son royaume pour défendre la cause commune; il veut redevenir ce qu'il étoit, tranquille possesseur de ce même royaume; mais pour cela, il faut repasser la mer, et délivrer Pénélope de tous ceux qui prétendoient à sa main et à la couronne d'Ithaque. Voilà ce qu'Ulysse doit exécuter : il n'aura donc point rempli son dessein tant qu'il ne sera pas rétabli sur son trône; l'action est donc *une* et simple, quoique les obstacles soient de différente nature. On doit donc dire que l'*Odyssée* a deux parties; le voyage d'Ulysse sur mer, pendant lequel il triomphe de

la vengeance de Neptune; et son rétablissement dans ses états, pour lequel il doit vaincre les *prétendans*, ses rivaux. Si l'action n'est pas *une* du côté des obstacles, elle l'est du côté du dessein du héros, dessein toujours traversé.

Ceux qui ont écrit que le *Télémaque* étoit une suite du quatrième livre de l'*Odyssée* se sont grossièrement trompés; une action entièremeut achevée ne demande point de suite et n'en peut avoir. Homère avoit chanté le père, M. de Fénélon décrit les aventures du fils : ce sont deux sujets séparés. On est tombé dans une erreur aussi sensible lorsqu'on a donné à ce roman le nom de poëme : outre que l'ouvrage n'est pas en vers, condition nécessaire à tout poëme, on ne trouve dedans aucun nœud général. Télémaque, conduit par Minerve, quitte Pénélope pour aller chercher son père; il lui arrive quelques aventures, et il revient comme il étoit parti. D'ailleurs, quand son projet pourroit passer pour une *action*, dans le sens que nous donnons à ce mot, cette action n'a rien d'assez important pour mériter le nom d'action épique. Tout ce qu'on voit, c'est que Minerve veut servir de précepteur à un jeune homme; ce qui irrite Vénus, dont ce jeune homme méprise l'empire et dédaigne les plaisirs. Vénus va trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de perdre Télémaque. Par la permission de ce dieu, le pilote qui conduit le vaisseau que monte le héros Grec, s'égare dans sa route, et au lieu de faire voile en Ithaque, il aborde à Salente. Voilà tout le mal que fait Vénus; les autres aventures n'ont ensemble aucune liaison; rien n'est nécessaire, rien n'est enchaîné, rien ne sort du foud du sujet, parce que le sujet ne comporte rien : aussi M. Marmontel, dans la préface qu'il a mise à la tête de la *Henriade*, parle-t-il ainsi de ce roman moral : *C'est, sans contredit, le premier de tous les romans; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poëmes, je ne dis pas seulement* parce que les aventures qu'on y rapporte sont presque toutes indépendantes les unes des

autres, *et parce que le style, tout fleuri et tendre qu'il est, seroit trop uniforme; je dis, parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la mesure, la rime, les inversions, en un mot, rien de ce qui constitue cet art si difficile de la poésie, art qui n'a pas plus de rapport avec la prose, que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.*

Ne terminons point cet article sans dire quelque chose des différentes espèces d'actions. Elles sont simples ou composées : quand je dis *simples*, ce n'est pas, dans le sens que j'ai donné à ce terme, en disant que l'action doit être *une* et *simple;* on lui donne ce nom ici, par opposition à *composée*. Ceci deviendra plus clair par ce qu'on va lire. C'est ainsi que s'exprime l'auteur dont nous empruntons une partie de nos réflexions :

« Les divers effets que le dénouement produit, et les états différens où il réduit les personnes, divisent les actions en diverses espèces.

« Le dénouement se peut faire en changeant la fortune de quelqu'un en une contraire; soit de bonne en mauvaise, comme celle d'Œdipe; soit de mauvaise en bonne, comme celle de Cinna. Œdipe semble être innocent, et au moment qu'il se croit maître de deux royaumes, il se trouve coupable d'un inceste et d'un parricide, et il se voit misérable, aveugle et banni; Cinna, au contraire, est condamné, et n'attend plus qu'un cruel supplice, et il se voit, contre son espérance, délivré de la mort, rétabli en ses dignités, et possesseur d'Émilie.

« Quelquefois ces deux changemens contraires arrivent en une même action, comme dans l'*Héraclius :* Phocas est précipité du trône lorsqu'il s'y croit le mieux affermi, et Héraclius y monte en la place du tyran qui alloit le faire mourir.

« Quel que soit ce changement, double ou simple, heureux ou malheureux, il est nommé *péripétie*.

« Quelquefois il arrive par la reconnoissance d'une ou de

plusieurs personnes qui jusqu'alors avoient été inconnues, comme dans l'*Œdipe* et dans l'*Héraclius;* quelquefois il se fait sans reconnoissance, comme dans le *Cinna.*

« Mais, de quelque manière que les choses soient terminées, soit qu'il y ait péripétie sans reconnoissance, soit qu'il y ait reconnoissance sans péripétie, soit que toutes les deux y soient ensemble, cela fait une espèce d'action que l'on nomme *implexe*, ou *impliquée*, ou *mêlée.* Que si le dénouement est sans reconnoissance et sans péripétie, s'il n'est qu'un simple passage du trouble et de l'action au repos et à la tranquillité, alors ces actions et ces fables sont appelées *simples.*

« Quelquefois aussi, par une subdivision des fables où il y a péripétie, Aristote a donné le nom de *simples* à celles où la péripétie est simple et seulement d'un côté, comme dans le *Cinna;* et le nom de *doubles* à celles où la péripétie est double, comme dans l'*Héraclius.*

« Selon cette dernière division, la fable de l'*Odyssée* est double, puisque le dénouement fait passer Ulysse et ceux de son parti d'un état misérable à une honnête tranquillité, et qu'il jette ses rivaux de la joie dans une mort honteuse. Cette même action est donc aussi implexe : non seulement elle est dénouée par cette double péripétie, mais encore par la reconnoissance d'Ulysse.

« Il n'y a ni reconnoissance ni péripétie dans l'*Iliade.* Deux chefs d'un même parti se querellent et puis se raccommodent après avoir fait tous deux des pertes considérables : Achille perd Patrocle, son ami, et Agamemnon perd sa gloire et son autorité; il est vaincu par les Troyens, ses ennemis, et il se voit forcé de se soumettre à Achille, son inférieur, de reconnoître sa faute, et de lui en faire satisfaction. Dans la seconde partie, deux ennemis se battent, et celui que l'on savoit être le plus foible, et qui le connoissoit lui-même, est en effet vaincu et mis à mort. Cette action donc est toute simple.

« On ne voit rien de plus impliqué dans les nœuds de l'*Énéide* que dans ceux de l'*Iliade*. Didon, qui meurt si malheureusement, n'a point paru plus heureuse avant cette catastrophe. Son amour pour Énée la remplit d'abord de trouble et d'inquiétude, son mariage les augmente, et y ajoute la crainte mortelle qui lui fait prévoir sa perte et toutes les douleurs de sa mort. Si elle a eu quelque bonheur quand elle a vengé son premier mari, qu'elle a puni la perfidie de son frère et qu'elle a fait un établissement si glorieux, ce bonheur a précédé l'arrivée des Troyens à Carthage, et par conséquent, étant hors de l'action, il ne peut y mettre de péripétie, il ne se passe rien entre Énée et Turnus qui soit plus impliqué que ce qui arrive dans la querelle d'Achille et d'Hector : ainsi l'action de l'*Énéide* est toute simple, sans péripétie et sans reconnoissance.

« Ce n'est pas que l'*Énéide* soit absolument sans péripétie; il y en a en quelques moindres épisodes. Dans le combat du ceste, on voit Entelle abattu aux pieds de son ennemi : chacun le croit vaincu, et Darès commence à triompher, lorsque le dépit rendant à ce vieux athlète les forces que l'âge lui avoit ôtées, il se relève tout à coup; et Darès se trouve si inégal et tellement accablé, qu'il ne peut faire la moindre résistance. Mais la qualité de ces épisodes ne retombe point sur l'action entière; la fable n'est *implexe* proprement que quand la péripétie ou la reconnoissance se trouve dans le dénouement principal, qui est la fin de toute l'action. »

DE LA DURÉE DU POÈME ÉPIQUE.

Aristote a fixé le temps de l'action tragique à vingt-quatre heures; mais comme celle du poëme épique est plus longue, sa durée doit être plus considérable, cependant il ne la détermine pas. Homère et Virgile ne l'ont pas étendue au-delà d'une année au plus, à compter depuis le commencement

de la narration du poëte dans l'*Odyssée* et dans l'*Énéide*. L'action, dans ces deux poëmes, dureroit incomparablement plus long-temps si on la faisoit commencer au récit que font l'un et l'autre héros. Cependant le P. Le Bossu prétend que l'on peut lui donner cette dernière étendue; de sorte que l'*Odyssée* comprend huit ans et demi, et l'*Énéide* près de sept ans. Pourquoi croit-il pouvoir accorder aux poëtes épiques cette permission? C'est que la tragédie *étant pleine de passions, et par conséquent d'une violence qui ne peut durer, elle demande un temps plus court; et que l'épopée en exige un plus long pour donner aux habitudes le temps de s'imprimer dans l'esprit et dans l'ame des lecteurs, si elles sont bonnes, ou de s'en déraciner si elles sont mauvaises.*

On voit toujours cet écrivain revenir à son premier principe; savoir, que l'épopée est faite uniquement pour corriger les mœurs. Il a dit dès le commencement : *L'épopée est plus pour les mœurs et pour les habitudes que pour les passions : celles-ci naissent tout à coup, et leur violence est de peu de durée; mais les habitudes sont plus tranquilles, et cessent ou s'impriment plus lentement : donc l'action épique ne pouvoit être renfermée en un jour, comme celle du théâtre; il lui falloit un espace plus juste et plus long que celui de la tragédie, qui est pour les passions.*

C'est sur le caractère des héros des trois poëmes qu'il en règle la durée. Les passions ne durent pas long-temps, comme on l'a dit; rien n'est long-temps extrême. Il étoit naturel que la colère d'Achille, qui étoit violente et portée à l'excès, ne durât pas long-temps, ni conséquemment l'action. C'est par une raison contraire que l'*Odyssée* et l'*Énéide* devoient être plus ou moins bornées dans leur durée. L'*Iliade* ne dure qu'environ cinquante jours, et l'*Odyssée* plusieurs années; car il faut que le sage Ulysse ait le temps de donner des leçons morales et politiques. C'est pour cela pareillement que Virgile étend presque autant l'*Énéide* : il

falloit qu'Énée, recommandable par sa piété et sa modération, eût le loisir d'en fournir des exemples; il devoit graver lentement dans l'ame des lecteurs ses instructions, afin qu'elles y durassent plus long-temps.

Pour moi, je pense qu'il n'y a sur la durée d'une action épique d'autre règle que celle du temps nécessaire pour qu'elle s'accomplisse. Pourvu que le récit n'ennuie pas, et que l'esprit du lecteur soit toujours agréablement réveillé; pourvu que le cœur soit remué, et que l'intérêt bien ménagé ne nous laisse point le temps de nous refroidir, on n'examine point si ce qu'on a vu d'événemens a rempli trop ou trop peu de temps. Toutes ces prétendues règles sont de l'invention des pédans. M. de Voltaire s'en moque avec raison. On veut que l'action ne dure pas plus d'un an; mais, dit-il, *les Anglais ont un poëme épique dont le héros est trompé par le diable et par sa femme en un jour.* Il est vrai cependant que le sujet que Milton a choisi est peut-être le seul de son espèce, et qu'il se trouveroit bien peu de grandes actions, dans l'ordre de la nature, qui ne demandassent qu'un jour pour être accomplies, et qui néanmoins fournissent assez de matière pour un poëme épique. Un tel sujet ne tire point à conséquence, et sort autant de l'ordre commun des choses que les amours d'Adam et d'Ève et leurs caresses, qui n'ont rien que de pur et d'innocent : aussi, pour me servir des termes de M. de Voltaire, *comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie.* Cela n'empêche pourtant pas que les poëtes épiques ne puissent donner à leur action toute l'étendue qu'ils jugent à propos, ou plutôt toute celle qu'elle demande naturellement. La plupart des observations du P. Le Bossu et des autres, que nous rapportons ici, n'y sont placées que pour faire voir à ceux qui liront notre ouvrage, qu'il ne faut pas s'arrêter à la décision magistrale des critiques. Nous leur indiquons les règles qu'ils doivent suivre et celles qu'ils doivent mépriser; mais je ne puis trop répéter

que c'est aux jeunes gens sur-tout que j'adresse mes réflexions; les autres, dont le goût est formé, n'en ont pas besoin, et ils peuvent se dispenser de les lire. Je pense que l'on pourra trouver dans mes remarques quelque utilité, quand je n'aurais fait qu'exhorter ceux qui ont du talent à secouer le joug que les rhéteurs, les commentateurs et autres, se sont avisés d'imposer aux poëtes, nés libres et indépendans. Ils s'efforcent criminellement d'étouffer le génie naissant sous un amas indigeste de préceptes et de leçons. Ils ignorent que le génie est un Protée, et qu'il se dérobe, sous mille formes différentes, aux liens qu'on lui jette pour l'arrêter. Si le P. Le Bossu a le défaut de chercher trop souvent ses préceptes dans Aristote, il ne faut pas néanmoins le confondre avec de faux savans; c'est un homme d'esprit et de goût, qui s'égare quelquefois; les autres ne sont que des hommes de collége, qui *distinguent* toujours, *définissent* toujours, prouvent toujours et ne sentent jamais.

Un pédant, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille auteurs, retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote,
La raison ne voit goutte et le bon sens radote. (Boil.)

La plupart, calculateurs froids et secs, analysent lentement un poëme ancien, s'appesantissent dessus comme sur un livre de géométrie, et proposent le résultat de leur examen comme des lois poétiques; mais ce qu'il y a de vraiment grand dans ces ouvrages, ce qui peut être nommé sublime, échappe à leurs observations. Ils croient follement avoir saisi l'esprit dans son vol; ils s'imaginent avoir estimé sa force et l'étendue qu'il parcourt : ils se trompent, l'esprit n'est soumis ni au calcul ni à l'équerre. Allez maintenant,

Géomètres, armés de compas et de règles,
Mesurez la hauteur où s'élèvent les aigles;

Mesurez : et soudain, loin de vos foibles yeux,
L'oiseau de Jupiter se perdra dans les cieux.

DE L'IMPORTANCE DE L'ACTION.

Elle peut être importante, ou par elle-même, ou par le héros, ou enfin par l'un et l'autre. Une querelle qui a des suites funestes et qui divise deux hommes, n'est pas en elle-même une chose importante ; mais cette querelle survient entre Achille et Agamemnon, et elle entraîne la perte de la plus brillante partie de l'armée grecque : alors elle devient plus grave et plus noble. Un homme veut retourner dans son pays, après une longue absence, et se venger de ses ennemis qui avoient profité de cette absence pour mettre le trouble dans sa maison, c'est une chose assez peu intéressante ; mais cet homme est Ulysse, l'ennemi le plus terrible des Troyens, c'est un héros célèbre et connu ; il jette sur l'action un éclat qui la rend digne de toute notre attention. C'est ainsi à peu près que raisonne le P. Le Bossu, en supposant toujours que le fond de l'action est une vérité cachée sous l'allégorie d'une fable. Que ce soit un loup et un renard, un chien et un chat, Ulysse ou Diomède, il n'importe ; c'est toujours une fable qui enseigne une vérité, et dont ils sont les acteurs. Si cette vérité est d'un usage commun, si elle n'est pas grande par elle-même, on la rend plus illustre et plus digne de l'épopée en prenant pour héros un personnage célèbre ; en un mot, ou l'action ennoblit le héros, ou le héros ennoblit l'action. Peut-être cependant on pourroit inventer l'un et l'autre ; mais alors il faudroit avoir bien de la ressource dans son génie pour intéresser le lecteur et exciter en lui l'admiration, qui est l'effet de l'épopée. Je croirois même que le mieux seroit toujours de choisir un héros connu, ou une action qui ne fût pas chimérique, pour donner à l'épopée plus de poids et de vraisemblance.

Au reste, le P. Le Bossu raisonne toujours suivant le principe qu'il a adopté, lorsqu'il distingue l'action du héros, et qu'il considère ces deux objets séparément. Je serois tenté de croire qu'Homère n'a point songé d'abord aux tristes effets de la discorde entre des personnages quelconques, avant de choisir pour sujet *la colere d'Achille*, ni à prendre Achille pour son héros, avant de lui attribuer cette colère fatale ; il n'a point séparé ces deux choses. Sans doute que de son temps on se souvenoit d'une fameuse querelle survenue entre ces deux chefs de l'armée grecque, et des suites qu'elle avoit eues, et qu'Homère a entrepris de chanter ce sujet. Il en est de même de l'*Odyssée* : il a chanté Ulysse poursuivi par Neptune, et qui triomphe de la fureur de ce dieu, ainsi que des ennemis qui avoient mis tout en désordre dans son royaume. Or ces deux sujets, celui de l'*Odyssée* et celui de l'*Iliade*, chacun d'eux étant pris sans séparer l'action du héros, sont grands et dignes de l'épopée : ils existoient avant lui, il en a fait choix. Ce n'est point simplement Ulysse, ce n'est point non plus un homme retournant dans son pays, qu'il a entrepris de célébrer ; mais c'est Ulysse qui retourne en Ithaque, et se remet en possession de ses états, malgré Neptune et malgré les amans de Pénélope. De même qu'il n'a pas eu dessein d'immortaliser simplement Achille, ni de faire voir, en général, que la division entraine après elle de grands malheurs ; Achille, et Achille en colère, voilà son sujet. Il est important, il est illustre ; c'est un fameux héros qui, par vengeance, laisse périr une partie de la Grèce assemblée dans une terre étrangère : un tel sujet méritoit bien la peine qu'un tel poëte a prise de le traiter. S'il l'a embelli d'épisodes de son invention, comme il est probable, le fond de l'action, ainsi que le héros, ne sont pas sans doute chimériques. M. de Voltaire a chanté la réduction de Paris, par Henri IV ; il n'a imaginé ni l'action, ni le héros, et ne les a point considérés l'un sans l'autre : mais il a orné son sujet, il a donné à son poëme une juste étendue. Henri IV,

par son action mémorable, ainsi que par toutes ses vertus, étoit très-grand ; il l'a rendu plus grand encore.

On me demandera ce qui est illustre dans le sujet que Milton a choisi, ou le héros, ou l'action. Je répondrai que c'est l'un et l'autre, pris ensemble ou séparément. Adam est le premier homme qui ait jamais existé, et le père commun du genre humain futur. Un tel personnage est assurément très-noble par lui-même; mais ce n'est pas Adam seul que l'on chante, c'est Adam péchant. Cette action est grande, et de la dernière importance. Nos Français, prêts à rire de tout, disent sans doute que cela n'a rien de grand en soi, et qu'un homme qui mange une pomme est quelque chose d'assez peu considérable; mais ils changent bientôt de langage, quand on leur représente que cet homme, qui pour une pomme cause tant de bruit, commet une action qui le fera maudire lui et sa postérité; que ce n'est pas un fruit mangé qu'il faut considérer, mais la désobéissance criminelle d'un être récemment créé, lequel se révolte en sortant du néant contre le Tout-Puissant qui l'en a tiré; que dès-lors il est chassé pour toujours, lui et ses descendans, du lieu de délices qu'il devoit habiter à jamais; que toute sa race, enveloppée dans le crime et dans la punition, va connoître les douleurs, les chagrins, les maladies, le travail pénible, et enfin la mort, l'affreuse mort, qui étoit étrangère à sa nature. Certes, il n'est rien au monde de plus grand, de plus important, non seulement pour un peuple, pour un siècle, mais pour tous les hommes de tous les lieux et de tous les âges. Si Milton avoit su régler un peu mieux les saillies de son imagination, s'il avoit eu autant de goût que de génie, s'il n'avoit monstrueusement outré ses peintures, exagéré ridiculement des objets déjà assez élevés par eux-mêmes, il seroit autant au-dessus de Virgile, d'Homère et du Tasse, que son sujet est au-dessus de ceux de ces poëtes. Il faudroit aussi qu'il les eût égalés dans l'art difficile et peu connu de la versification, sans quoi le plus

bel ouvrage n'est pas distingué du plus médiocre. Je ne sais s'il excelle dans cette partie, je m'en rapporte aux Anglais et à ceux à qui leur langue est familière.

Quant à l'*Énéide*, son action, ou, pour parler plus clairement, l'entreprise d'Énée est belle, grande et auguste; il s'agit de fonder Rome, c'est-à-dire la capitale du monde, la reine des nations, de porter en Italie l'ancienne religion de Troye, de vaincre les peuples du pays, et de leur donner des lois. Aussi Virgile fait-il bien sentir dans un seul vers toute l'importance de cette action et le mérite de son héros, par ce beau vers qui seul vaut une longue tirade :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

Le P. Le Bossu rapproche de ce vers celui-ci de Stace, dans la *Thébaïde* :

Bellum est de paupere regno.

Et il se moque avec raison de l'ignorance de ce poëte, qui a la maladresse de dégrader lui-même le sujet qu'il a choisi :

Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage en cette entreprise ? (La Fontaine.)

En parlant de l'importance du sujet, il n'est pas hors de propos d'examiner si, comme le prétend le P. Le Bossu, le poëte doit écrire pour son pays; c'est-à-dire, si c'est son pays qu'il doit envisager en écrivant. Il sembleroit, à l'entendre, qu'un Grec ne devoit songer, en composant, qu'à instruire les Grecs et qu'à leur plaire; qu'un Français ne doit songer qu'à des lecteurs français, etc. Je sais qu'un poëte de notre nation sera lu par des Français, plutôt que par d'autres, et qu'il doit épurer son langage, de peur de blesser leurs oreilles; mais ce n'est pas du langage qu'il s'agit ici, c'est du fond même des choses. Homère *devoit s'accommoder aux mœurs, aux coutumes et au génie des Grecs, ses*

auditeurs, les attacher à la lecture de son ouvrage, et se gagner leur approbation par leurs louanges, autant que le pouvoient permettre les fautes où il doit (dans l'Iliade) *nécessairement faire tomber ses personnages. Il s'est admirablement acquitté de ces devoirs, en faisant que ces princes braves, et ces peuples qui demeurent victorieux, fussent Grecs, et les pères de ceux qu'il vouloit flatter.*

Je demanderois au P. Le Bossu pourquoi Homère devoit flatter les Grecs? Il le pouvoit sans doute; il étoit Grec lui-même : mais pourquoi y étoit-il obligé? pourquoi falloit-il qu'il se conformât à leurs mœurs, à leurs coutumes, etc.? Ne pouvoit-il choisir un héros étranger? Non, répondra-t-il. il falloit qu'Homère, qui étoit dans l'obligation d'instruire les Grecs, prît un Grec pour son héros. Quiconque fait un poëme épique, entreprend d'enseigner une vérité, et ceux que l'on veut instruire doivent être nos compatriotes. Sans relever encore une fois la fausseté de ce principe, *un poëte épique enseigne nécessairement et par devoir une vérité;* voyons s'il est vrai que l'on soit obligé d'instruire ses concitoyens exclusivement, comme semble l'insinuer cet auteur. A-t-il eu raison de dire : *L'école s'arrête aux vertus et aux vices en général : les instructions qu'elle donne sont pour tous les états, pour tous les peuples et pour tous les siècles? Le poëte a plus de soin de son pays, et des nécessités pressantes où il voit ses citoyens. C'est pour cela qu'il choisit quelque point de morale le plus propre et le plus juste qu'il puisse se l'imaginer; et, pour le persuader, il emploie moins la force du raisonnement que l'insinuation et le plaisir, s'accoutumant aux coutumes et aux inclinations particulières de ses auditeurs, et à celle que l'on a en général d'être loué. Voyons comment Homère a satisfait à toutes ces choses.*

Ainsi tout poëte épique est indispensablement obligé d'instruire, et d'instruire ses concitoyens. Ne voilà-t-il pas de beaux principes? Et si quelque Italien s'avisoit, par

malheur, de chanter l'action de quelque Espagnol, par exemple, on ne pourroit le regarder comme un poëte épique? Voilà une étrange alternative! Défions-nous toujours de ces règles hasardées, et de tout systême littéraire. Ne rayons pas du tableau des poëmes épiques le *Paradis perdu*, parce qu'il n'est point écrit exprès pour instruire, au moins à ce que j'imagine, et parce que les héros, savoir, Adam, Eve, les Anges, les Diables et le Serpent, n'étoient point Anglais.

Un excellent critique, qui prétendoit que le plaisir seul des lecteurs, et non pas leur instruction, étoit ce que tout poëte devoit se proposer, et qui conséquemment avoit une idée plus juste de la poésie et de la poésie épique que le P. Le Bossu, pensoit cependant comme ce dernier, que l'on devroit prendre dans l'*Histoire de France* un sujet, si l'on vouloit réussir dans un poëme épique écrit en français. Ce qu'il dit mérite d'être rapporté, et son raisonnement a un côté vrai; mais je ne suis pas tout à fait de son sentiment:

« Un sujet peut être intéressant en deux manières: en premier lieu, il est intéressant de lui-même, et parce que ses circonstances sont telles qu'elles doivent toucher les hommes en général; en second lieu, il est intéressant par rapport à certaines personnes seulement, c'est-à-dire, que tel sujet qui n'est capable que de s'attirer une attention médiocre de la part du commun des hommes, s'attire cependant une attention très-sérieuse de la part de certaines personnes. Par exemple, un portrait est un tableau assez indifférent pour ceux qui ne connoissent pas la personne qu'il représente; mais ce portrait est un tableau précieux pour ceux qui aiment la personne dont il est le portrait. Des vers remplis de sentimens pareils aux nôtres, et qui dépeignent une situation dans laquelle nous sommes, ou même une situation dans laquelle nous aurions été autrefois, ont pour nous un attrait particulier. Le sujet qui renferme les principaux événemens de l'histoire d'un certain peuple est

plus intéressant pour ce peuple-là que pour une autre nation. Le sujet de l'*Énéide* étoit plus intéressant pour les Romains, qu'il ne l'est pour nous; le sujet du poëme de la *Pucelle d'Orléans* est plus intéressant pour nous que pour les Italiens. Je ne parlerai pas plus au long de cet intérêt de rapport, et particulier à certains hommes comme à certains temps, d'autant qu'il est facile aux peintres et aux poëtes de connoître si les sujets qu'ils entreprennent de traiter intéressent beaucoup les personnes devant lesquelles ils doivent produire leurs ouvrages.

« Je me contenterai donc de faire deux réflexions à ce sujet. La première est qu'il est bien difficile qu'un poëme de quelque étendue, et qui ne doit pas être soutenu par le pathétique de la déclamation, ni par l'appareil du théâtre, réussisse, s'il n'est pas composé sur un sujet qui réunisse les deux intérêts; je veux dire sur un sujet capable de toucher tous les hommes, et qui plaise encore particulièrement aux compatriotes de l'auteur, parce qu'il parle des choses auxquelles ils s'intéressent le plus; on ne lit pas un poëme pour s'instruire, mais pour son plaisir, et on le quitte quand il n'a point un attrait capable de nous attacher. Or il est presque impossible que le génie du poëte soit assez fertile en beautés, et que le poëte puisse les diversifier encore avec assez de variété pour nous tenir attentifs, pour ainsi dire, à force d'esprit, durant la lecture d'un poëme épique. C'est trop oser que d'entreprendre à la fois d'exciter et de satisfaire notre curiosité; c'est trop hasarder que de vouloir nous faire aimer des personnages qui nous sont pleinement indifférens, avec assez d'affection, pour être émus de tous leurs succès et de toutes leurs traverses. Il est bon que le poëte se prévaille de toutes les inclinations et de toutes les passions qui sont déjà en nous, principalement de celles qui nous sont propres comme citoyens d'un certain pays, ou par quelque autre endroit. Le poëte qui introduiroit Henri IV dans un poëme épique, nous trouveroit déjà affectionnés à son héros

et à son sujet : son art s'épuiseroit peut-être en vain, avant qu'il nous eût intéressés pour un héros ancien, ou pour un prince étranger, autant que nous le sommes déjà pour le meilleur de nos rois.

« L'intérêt de rapport, ou l'intérêt qui nous est particulier, excite autant notre curiosité, il nous dispose du moins autant que l'intérêt général à nous attendrir comme à nous attacher. L'imitation des choses auxquelles nous nous intéressons, comme citoyens d'un certain pays, ou comme sectateurs d'un certain parti, a des droits tout puissans sur nous. Combien de livres de parti doivent leur première vogue à l'intérêt particulier que prennent à ces livres les personnes attachées à la cause pour laquelle ils parlent ! Il est vrai que le public oublie bientôt les livres qui n'ont d'autre mérite que celui de prendre l'essor en certaines conjonctures : il faut que le livre soit bon dans le fond pour se soutenir ; mais s'il est tel, s'il mérite de plaire à tous les hommes, l'intérêt particulier le fait connoître beaucoup plus tôt. Un bon livre fait, à la faveur de cet intérêt, une fortune et plus prompte et plus grande : d'ailleurs il est des intérêts de rapport qui subsistent long-temps, et qui peuvent concilier à un ouvrage, durant plusieurs siècles, l'attention particulière d'un grand nombre de personnes. Tel est l'intérêt que prend une nation au poëme qui décrit les principaux événemens de son histoire, et qui parle des villes, des fleuves et des édifices, sans cesse présens à ses yeux. Cet intérêt particulier auroit fait réussir la *Pucelle* de Chapelain, si le poëme n'eût été que médiocre.

« Il est vrai que toutes les nations de l'Europe lisent encore l'*Énéide* de Virgile avec un plaisir infini ; quoique les objets que ce poëme décrit ne soient plus sous leurs yeux, et quoiqu'elles ne prennent pas le même intérêt à la fondation de l'empire romain que les contemporains de Virgile, dont les plus considérables se disoient encore descendus des héros qu'il chante. Les fêtes, les combats et les lieux dont il parle,

ne sont connus à plusieurs de ses lecteurs que par ce que lui-même en raconte. Mais l'*Énéïde*, l'ouvrage du poëte le plus accompli qui jamais ait écrit, a, pour ainsi dire, des moyens de reste de faire fortune; quoique ce poëme ne nous touche plus que parce que nous sommes des hommes, il nous touche encore assez pour nous attacher. Mais un poëte ne sauroit promettre à ses ouvrages une fortune pareille à celle de l'*Énéïde*, qui est celle de toucher, sans cet intérêt qui a un rapport particulier au lecteur, à moins d'une grande présomption, principalement s'il compose en français. »

Le même auteur dit dans un autre endroit : « Un poëme épique étant l'ouvrage le plus difficile que la poésie française puisse entreprendre, à cause du génie de notre langue et de la mesure de nos vers, il importeroit beaucoup au poëte qui oseroit en composer un, de choisir un sujet où l'intérêt général se trouvât réuni avec l'intérêt particulier. Qu'il n'espère pas de réussir, s'il n'entretient point les Français des lieux fameux dans leur histoire, et s'il ne leur parle point des personnages et des événemens auxquels ils prennent déjà un intérêt, s'il est permis de parler ainsi, national; tous les endroits de l'*Histoire de France* qui sont mémorables ne nous intéressent pas même également : nous ne prenons un grand intérêt qu'à ceux dont la mémoire est encore assez récente. Les autres sont presque devenus pour nous les événemens d'une histoire étrangère, d'autant plus que nous n'avons pas le soin de perpétuer le souvenir des jours heureux à la nation par des fêtes et par des jeux anniversaires, ni celui d'éterniser la mémoire de nos héros, ainsi que le pratiquoient les Grecs et les Romains. Combien peu y eu a-t-il parmi nous qui s'affectionnent aux événemens arrivés sous Clovis et sous la première race de nos rois! Pour rencontrer dans notre histoire un sujet qui nous intéresse vivement, je ne crois pas qu'il fallût remonter plus haut que Charles VII.

« Il est vrai que les raisons que nous avons alléguées pour montrer qu'on ne devoit point prendre une action trop ré-

cente pour le sujet d'une tragédie, prouvent aussi qu'une action trop récente ne doit pas être le sujet d'un poëme épique. Que le poëte choisisse donc son sujet en des temps qui soient à une distance convenable de son siècle; c'est-à-dire, en des temps que nous n'ayons pas encore perdus de vue, et qui soient cependant assez éloignés de nous, pour qu'il puisse donner aux caractères la noblesse nécessaire, sans qu'elle soit exposée à être démentie par une tradition encore trop récente et trop commune.

« Quand bien même il seroit vrai que nos mœurs, nos combats, nos fêtes, nos cérémonies et notre religion, ne fourniroient point aux poëtes une matière aussi heureuse que celle que fournissoit à Virgile le sujet qu'il a traité, il ne seroit pas moins nécessaire d'emprunter de notre histoire les sujets des poëmes épiques; ce seroit un inconvénient, mais il en épargneroit un plus grand, le défaut d'intérêt particulier : mais la chose n'est pas ainsi. La pompe d'un carrousel et les événemens d'un tournois sont des sujets plus magnifiques par eux-mêmes que les jeux qui se firent au tombeau d'Anchise, et dont Virgile sait faire un spectacle si superbe. Quelles peintures ce poëte n'auroit-il pas faites des effets de la poudre à canon dans les différentes opérations de guerre dont elle est le ressort! Les miracles de notre religion ont un merveilleux qui n'est pas dans les fables du paganisme. Qu'on voye avec quel succès Corneille les a traités dans *Polyeucte*, et Racine dans *Athalie*. Si l'on reprend Sannazar, l'Arioste et d'autres poëtes, d'avoir mêlé mal à propos la religion chrétienne dans leurs poëmes, c'est qu'ils n'en ont point parlé avec la dignité et la décence qu'elle exige; c'est qu'ils ont allié les fables du paganisme aux vérités de notre religion; c'est qu'ils sont, comme dit Despréaux, follement idolâtres en des sujets chrétiens. On les blâme de n'avoir pas senti qu'il étoit contre la raison, pour ne rien dire de plus fort, de se permettre, en parlant de notre religion, la même liberté que Virgile pouvoit

prendre, en parlant de la sienne. Que ceux qui ne voudroient pas faire le choix du sujet d'un poëme épique tel que je le propose, allèguent donc leur véritable excuse : c'est que le secours de la poésie des anciens leur étant nécessaire pour rendre leur verve féconde, ils aiment mieux traiter les mêmes sujets que les poëtes grecs et les poëtes latins ont traités, que des sujets modernes où ils ne pourroient pas s'aider aussi facilement du style et de l'invention des premiers. »

Je conviens avec M. l'abbé Dubos, de qui sont ces réflexions, que le sujet de l'*Énéide* étoit plus intéressant pour les Romains, qu'il ne l'est pour nous ; que les Italiens trouveroient moins d'intérêt dans le sujet de la *Pucelle d'Orléans*, que n'en trouveroient les Français ; mais je ne pense pas comme lui, qu'il est bien difficile qu'un poëme de quelque étendue, qui n'est point soutenu par le pathétique de la déclamation, ni par l'appareil du théâtre, réussisse, s'il n'est pas composé sur un sujet qui réunisse les deux intérêts dont il parle. Je ne pense pas qu'il soit presque impossible que le génie du poëte soit assez fertile en beautés, et que ces beautés soient assez variées par lui, pour nous tenir attentifs, pour ainsi dire, à force d'esprit, durant la lecture d'un poëme épique.

Accordons à ce critique ce qui est vrai ; savoir, que le héros de la *Henriade* (ouvrage qui n'existoit point lorsque l'abbé Dubos publia son livre) doit prévenir en faveur du poëme, parce que tout Français doit regretter de n'avoir pas vu ce bon roi ; mais ne le croyons pas lorsqu'il dit que l'auteur d'un poëme épique français ne doit pas espérer de réussir, s'il n'entretient point ses compatriotes des lieux fameux dans leur histoire. Il seroit bien étonnant qu'un Français n'osât prendre le sujet d'un poëme héroïque ailleurs que dans l'*Histoire de France*. Je ne conçois pas comment un écrivain aussi judicieux que cet abbé a pu dire qu'il est nécessaire pour nous d'emprunter de nos annales

l'action et le héros épique. Il est sûr qu'il nous intéresseroit plus vivement que tout autre : mais suffit-il d'intéresser seulement sa nation?

Que l'on chante un héros de notre pays, nous lirons le poëme avec plus de plaisir; que l'on prenne dans l'histoire le sujet, il aura plus de poids et deviendra plus intéressant que s'il étoit imaginaire, voilà ce que je crois incontestable : mais doit-on pour cela proscrire tout sujet qui n'est tiré, ni de notre histoire, ni de l'histoire en général? c'est ce que je ne puis croire. Énée, suivant presque tous les savans, n'a jamais mis le pied en Italie; Virgile s'est contenté, pour choisir ce héros, de ce que la tradition avoit transmis aux Romains de son temps au sujet de son prétendu voyage. Il n'est donc point nécessaire que l'action imitée ait eu de la réalité, il suffit qu'on parvienne à la faire regarder comme réelle, et qu'elle paroisse l'avoir été aux yeux du commun des lecteurs; la vraisemblance suffit, sans le secours de la vérité historique : il s'agit de plaire, et non pas d'instruire. Mais le sujet d'invention ne doit pas nécessairement paroître pris de l'histoire de la nation du poëte : cela est si vrai, que nous lisons encore aujourd'hui l'*Énéïde* avec un plaisir infini, et que nous nous intéressons à Énée, à Didon, au vieil Anchise, quoiqu'ils ne soient pas nés en France, et qu'ils ne soient jamais entrés dans le pays que nous habitons. M. l'abbé Dubos a senti la force de cette objection, et il a cru y répondre en disant que cet exemple ne tire point à conséquence; que l'*Énéïde* est l'ouvrage du poëte le plus accompli qui fut jamais; que ce poëme avoit des moyens de reste de faire fortune, et qu'aucun auteur ne doit se promettre de réussir comme Virgile, sans l'aide de l'intérêt particulier, à moins d'une grande présomption, principalement s'il écrit en français. N'est-ce pas là une belle réponse? Et que diroient ceux qui pensent comme M. l'abbé Dubos, s'il se trouvoit un auteur français qui eût le génie et le talent de Virgile? Je

sais tout ce qu'on peut me répliquer : on se retranchera sur la peine qu'un tel poëte auroit à vaincre les difficultés qu'il rencontreroit dans la langue, dans notre fausse délicatesse, etc., etc.; mais, en attendant que je réponde à mon tour à tout ce qu'on a dit tant de fois sur cet article, j'ose penser que ce n'est pas à nous à croire qu'un poëme épique fût impossible à un auteur français, quoiqu'il traitât un sujet étranger.

Si ceux qui pensent là-dessus autrement que moi, se donnoient la peine de considérer qu'il n'est pas nécessaire de connoître tel ou tel héros pour qu'il nous intéresse, ils changeroient peut-être de sentiment. Laissons à part la versification, la poésie, les images, ne parlons que du héros d'un poëme : je demande pourquoi il ne nous attacheroit pas, du moins autant qu'un héros de roman. Le *Cleveland* de M. l'abbé Prévôt, la *Clarice* de Richardson, ne nous font-ils pas l'impression la plus vive et la plus profonde, quoique ces personnages soient non seulement étrangers pour nous, mais encore chimériques. Pourquoi, dans un ouvrage écrit d'un style plus élevé, auquel on joindroit l'harmonie des vers, la magnificence de la poésie la plus noble, pourquoi, dis-je, un héros qui vient à bout d'une grande action, ne pourroit-il exciter autant d'intérêt ? C'est à l'auteur à nous affectionner à celui qu'il fait agir; il faut pour cela qu'il ne se contente pas de le rendre simplement admirable : on aime rarement ce qu'on admire. Peu de gens savent se faire aimer et admirer à la fois; il est nécessaire pourtant que le héros épique fasse l'un et l'autre, et que le poëte répande dans son ouvrage autant de sentiment et de grace que de pompe et de grandeur.

Quoiqu'il doive nous intéresser au principal héros du poëme, soit lorsqu'il sait le rapprocher quelquefois de l'humanité par des foiblesses, soit lorsqu'il le peint bienfaisant, il peut encore nous intéresser à d'autres personnages pour nous tenir toujours attentifs. On admire Énée et on le plaint,

lorsqu'il est en butte aux fureurs de Junon et aux traits des Latins; mais on prend part aussi aux malheurs de Didon.

On m'objecteroit en vain que le poëme épique est moins susceptible de certains détails que le roman; que la passion de l'amour y est maniée avec moins de finesse, parce qu'on y peint plus à grands traits; ce sont ces grands traits même qui font une vive impression dans l'ame du lecteur, qui le remuent, qui l'agitent, qui le pénètrent. L'amour, par lui-même, c'est-à-dire sans jalousie, sans fureur, sans obstacles, n'est digne que de l'églogue; mais les autres passions qui l'accompagnent le rendent bien plus intéressant; il nous attache véritablement, lorsqu'il est malheureux ou tragique, lorsqu'il est suivi des remords et du désespoir, lorsqu'il a de grandes suites, qu'il déchire le cœur des rois et des héros, et entraine leur perte ou la ruine de leurs états. C'est alors qu'on plaint ces illustres victimes, qu'on frémit sur leur sort et qu'on partage leurs larmes. Aussi je ne crois pas qu'on puisse mettre aucun roman en comparaison avec le quatrième livre de l'*Enéide*.

Quel intérêt la reine de Carthage ne fait-elle pas naitre! Quel est le lecteur qui n'est pas attendri sur ses malheurs, de quelque pays qu'il soit? Nous avons honte des pleurs que de petits romans nous font verser; mais ceux que nous donnons à la fin cruelle de l'amante d'Énée n'ont rien qui nous fasse rougir; ils coulent en quelque sorte d'une source plus noble, parce que l'amour dans Virgile n'est ni fade ni doucereux; parce que les circonstances le font sortir de la classe des amours ordinaires; parce que tout ce qui concerne les personnages de ce tableau est grand, héroïque et digne de notre attention. Cet exemple seul prouve assez que le poëme épique peut être au moins aussi intéressant que le roman le mieux fait: d'où il est aisé de conclure que si un roman réussit bien sans ce que nous appelons l'intérêt particulier, le poëme épique doit avoir le même avantage.

Je dis plus: l'action épique, qui doit être grande et importante, le sera davantage à mesure que l'intérêt sera

moins particulier. Plus tous les hommes seront intéressés à cette action, et plus elle aura de grandeur et d'importance. Notre amour propre mal entendu rapporte tout à notre pays, ou, pour mieux dire, à nous en particulier; cet amour propre ne pouvoit souffrir que Copernic fît tourner la terre autour du soleil; on vouloit absolument que ce grand astre se promenât dans les airs pour apporter le jour à notre petit globe : l'homme, roi du monde, n'étoit pas fait pour se déplacer, il étoit le centre de l'univers, tout devoit se rapporter à lui, et les corps célestes en mouvement étoient obligés, comme ses vassaux, de le servir et de l'éclairer. Un poëte philosophe rendra son sujet le plus général qu'il sera possible; il ne se conformera pas à ce petit préjugé national, qui fait toujours regarder comme le centre du monde le pays où l'on est né; il nous intéressera comme hommes en parlant à tous les hommes, en écrivant pour le genre humain. S'il y avoit une langue commune à tous les peuples de la terre, il écriroit son poëme en cette langue. Quoique l'instruction ne soit pas la fin qu'il doit se proposer, celle qui résulte nécessairement d'un aussi grand ouvrage ne seroit perdue pour personne; personne aussi ne seroit privé du plaisir, qui est la première chose que l'on cherche dans la lecture d'un ouvrage de poésie. Malheur à celui qui n'écrit que pour son pays! malheur à celui qui n'écrit que pour son siècle! Le poëte doit travailler pour tous les lieux et pour tous les temps; il doit penser, lorsqu'il compose, que son ouvrage est pour l'univers et pour l'éternité; s'il n'a pas ces grandes idées dans la tête, il ne sera jamais que médiocre. Et qu'est-ce qu'un poëte médiocre, et sur-tout un poëte épique? Aimons notre pays, à la bonne heure, mais aimons aussi nos voisins, et les voisins de nos voisins; en un mot, que nul homme ne soit exclus de notre bienveillance. Lorsque nos ouvrages seront écrits pour tous ceux que renferme la terre, croyons qu'ils plairont aussi à nos concitoyens. M. de Fénélon disoit :

J'aime mes parens plus que moi-même, j'aime mes compatriotes plus que mes parens; mais j'aime le genre humain plus que mes compatriotes : son amour, suivant l'observation d'un très-habile homme qui étoit son ami (*), croissoit à mesure qu'il s'éloignoit du centre.

Je l'ai déjà dit, il n'est peut-être point de plus beau sujet de poëme épique que le *Paradis perdu*, parce qu'il intéresse tout l'univers. Un célèbre allemand a chanté avec beaucoup de succès *la Mort d'Abel;* ce sujet est beau, mais moins que le premier, parce qu'il est moins général. Un de nos compatriotes, déjà très-connu (**), entreprend de célébrer le *czar Pierre*, cet empereur que l'Europe honore, à juste titre, du nom de *Grand*, et qui a, pour ainsi dire, créé une nouvelle nation. Tous ces auteurs n'ont eu aucun égard à la règle que veut prescrire M. l'abbé Dubos; les héros de leurs poëmes ne sont point nés parmi eux.

Il seroit à souhaiter que quelque Français eût le courage de chanter *Christophe Colomb*, ou *la Découverte du nouveau monde*. Qu'importe que le héros ne soit pas Français? Gènes, sa patrie, et l'Espagne, qui accepta ses services, liroient l'ouvrage avec plus de satisfaction que nous; mais notre nation et toutes les autres seroient-elles insensibles au plaisir de le lire? Quoi! parce que Colomb n'est né,

---

(*) M. Porée, prêtre, de l'académie des Belles-Lettres de Caen, frère du célèbre P. Porée, jésuite. Il étoit bibliothécaire de M. de Cambrai, et il méritoit à tous égards d'être son ami.

(**) Il est question ici de Thomas, qui, depuis, est mort sans avoir terminé son poëme. Les fragmens qu'on en a publiés en 1802 contiennent l'histoire des voyages du Czar en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France : ils font regretter que l'auteur ait laissé cet ouvrage imparfait.

(*Note de l'Éditeur.*)

ni à Paris, ni à Rome, ni à Londres, les Anglais, les Français, les Romains, ne trouveroient-ils aucun attrait dans l'ouvrage qui rappelleroit ses grandes actions? En vérité, c'est avoir une trop mauvaise idée du genre humain que de soutenir une pareille opinion. Cette matière est bien autrement importante que la querelle d'Achille et d'Agamemnon, que le retour d'Ulysse et son rétablissement dans son royaume, et même que la fondation de Rome. L'Europe entière et l'Asie sont intéressées à la découverte de l'Amérique. Une moitié du monde sortie, pour ainsi dire, du sein des eaux, de nouveaux hommes, dont on ne soupçonnoit pas même l'existence, des mœurs nouvelles pour nous parmi ces hommes, de nouvelles plantes, des animaux jusqu'alors inconnus, d'autres cieux, d'autres étoiles; que de moyens de perfectionner la géographie, l'astronomie, la morale, la politique, l'histoire naturelle, la marine, la navigation, en un mot, tous les arts et toutes les sciences! quel champ vaste, fécond, varié, ouvert à la poésie! quelle matière encore toute neuve! L'auteur de ce grand ouvrage pourroit dire plus justement encore que Lucrèce,

Avia Pieridum peragro loca nullius ante
Trita solo.

Comment appliquer ici les règles du P. Le Bossu, qui prétend, toujours d'après Aristote, que le héros de l'épopée doit être couronné? Colomb, si l'on en croit quelques écrivains, étoit d'une famille obscure, quoique d'autres lui donnent une origine plus brillante. Eh! qu'importe? s'il ne tire aucun lustre de ses parens, ses descendans tirent de lui un éclat immortel. Quant à l'action du poëme qu'on pourroit entreprendre sur ce sujet, elle ne seroit point illustrée par le héros, mais il seroit ennobli par elle. Quel homme à peindre que ce Colomb! que deviennent les Hercule, les Jason, devant lui? que ces personnages si vantés dans la

Fable sont peu de chose en comparaison de ce héros unique ! quelles vues ! quelle science dans un siècle d'ignorance ! quelle hardiesse pour affronter une mer jusqu'alors inconnue ! quelle patience pour entreprendre et pour conduire à fin son projet, malgré tous les refus des têtes couronnées, malgré le préjugé universel qui faisoit regarder son opinion comme une extravagance ! quelle fermeté dans l'exécution ! quelle constance, lorsque son équipage se mutine ! quelles ressources dans les périls dont cette mutinerie le menace ! quelle confiance en ses lumières, lorsqu'il annonce le jour où la terre doit paroître ! quelle grandeur d'ame au milieu des persécutions que lui suscite l'envie ! Non, il n'est dans la nature aucun sujet préférable, ni même comparable à celui que je propose (*). Il a sans doute de grandes difficultés ; mais un grand poëte les surmonteroit, et ressembleroit en cela à son héros :

Ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Le peu de succès d'une femme illustre qui a tenté cette vaste carrière ne devroit point nous rebuter ; on sait

---

(*) Il existe dans presque toutes les langues des poëmes épiques en l'honneur de Ch. *Colomb* : deux en latin, de Lorenzo *Gambara* et de Huberto *Carrara* ; un en italien, de Th. *Stigliani* ; un en anglais, de M. Joël *Barlow* ; un en danois, de M. *Baggesen* ; deux en françois, de Mme *Dubocage* et de M. *Lesuire*. Tous ces essais n'ont pas été heureux, et ce beau sujet attend toujours un poëte. Quel dommage que Malfilâtre n'ait pas eu le temps d'exécuter lui-même le plan qu'il avoit conçu ! nourri du génie des anciens, il auroit vraisemblablement soutenu avec gloire le poids d'un si grand ouvrage.
(*Note de l'Éditeur.*)

qu'un poëme épique, ni même une tragédie, ne sont point du ressort d'une femme, quelque esprit, quelque talent qu'on lui suppose, sur-tout si cette femme est Européenne. Son sexe et son éducation sont deux obstacles peut-être invincibles : je le croirai du moins jusqu'à ce que je sois détrompé par un exemple.

En parlant des qualités de l'action, je ne puis m'empêcher de relever encore une erreur grossière du P. Le Bossu. « J'ai déjà remarqué, dit-il, qu'Horace parle de guerres et de généraux dans la matière de l'épopée. » Qu'est-ce que le P. Le Bossu veut dire par là ? que la matière de l'épopée sont les guerres exclusivement ? Mais, en examinant les modèles qu'il propose, on voit que cette condition n'est point du tout nécessaire. Quelle guerre Ulysse entreprend-il dans l'*Odyssée ?* peut-on donner ce nom au carnage qu'il fait dans sa maison, de ceux qui avoient voulu abuser de son absence pour se rendre maîtres d'Ithaque et de Pénélope ? Notre critique se sauve comme il peut, en disant que du moins la qualité du héros doit être *celle de guerrier*, et là-dessus il fait voir qu'Achille, Ulysse, Énée, étoient tous trois guerriers ; d'où il conclut que Virgile et Homère ont trouvé et suivi la règle d'Aristote et d'Horace. Horace dit, en parlant de la matière du poëme épique, *Res gestæ, Regumque ducumque ;* mais ce grand maître n'entend pas parler exclusivement. Le P. Le Bossu et tant d'autres prennent tout à la lettre ; jamais ils ne se servent de leur raison, l'autorité est tout pour eux. Horace assurément veut dire, par ce passage, qu'on doit prendre pour sujet de l'épopée des personnages illustres et de grandes actions. Les préceptes des critiques avoués sont, dans la république des lettres, comme les lois dans un état ; ils sont précis, mais il faut remonter jusqu'à leur esprit, et voir dans quel sens on doit les entendre.

DE LA FORME DU POÈME ÉPIQUE,

OU DE LA NARRATION.

« Il y a, dit le P. Le Bossu, deux manières de faire connoître une action passée. L'une est simple et historique, lorsqu'un homme en fait le récit à ses auditeurs, sans forcer leur imagination, mais en les laissant persuadés qu'ils lisent un livre, ou qu'ils entendent raconter une chose. L'autre est plus industrieuse; l'auteur ne paroît point, et ne dit rien de lui-même : il ressuscite par un charme innocent, et il fait paroître ceux qui ont fait l'action qu'il veut représenter ; il leur remet dans la bouche ce qu'ils ont dit, il les force à refaire ce qu'ils ont fait, et il transporte, en quelque façon, ses auditeurs aux temps et aux lieux où cette action a été faite. Ainsi il ne la leur fait pas connoître par un simple récit, comme un historien; mais il les en fait témoins, et la leur rend connue par elle-même.

« Les actions que les poëtes imitent sont des matières également susceptibles de ces deux formes, dont chacune fait une espèce différente de l'autre. Celles qui sont sous la forme la plus artificieuse et la plus active, portent le nom de poëmes *dramatiques*, exprimant leur nature par ce terme; et celles qui ne sont représentées que par le récit du poëte qui y parle comme un historien, sont, à cause de cela, nommés poëmes *épiques* ou *épopées*.

« Quelque égard qu'ait le poëte dramatique aux spectateurs, les personnes qu'il introduit dans son poëme, et qui seules y agissent, ne connoissent aucunement ceux devant qui le poëte les fait parler, et même elles ne savent ce qu'elles feront et ce qui réussira de leurs projets; elles ne peuvent donc, ni en avertir les spectateurs, ni leur demander audience, ni les remercier. Si bien que cette espèce de poëme, à proprement parler, n'a point de parties hors

de l'action représentée : elle fait seule la comédie et la tragédie entières et parfaites, telles que nous les avons aujourd'hui ; je veux dire, sans prologue, sans épilogue, et sans ces autres accompagnemens qui, s'étant perdus, ou étant laissés à la liberté du poëte, n'ont rien changé à la nature et à l'intégrité du poëme, lorsqu'on les met ; ils sont hors de la tragédie et hors de l'action, n'étant point faits par les acteurs.

« Mais dans l'épopée, où le poëte parle, il ne dit rien qui ne soit partie du poëme ; de même qu'un orateur ne se contente pas d'apporter ses raisons, et de réfuter celles de son adversaire : de plus, il dispose ses auditeurs, il leur demande audience, et à la fin, il excite les passions propres à sa cause. Rien de tout cela n'est regardé comme étranger à son discours : l'exorde, la proposition et la péroraison, en sont de véritables parties, quoique moins nécessaires que la narration et la confirmation. »

Il en est de même de l'épopée : avant que le poëte commence le récit étendu de son action, il la propose en général, et il invoque les divinités qui la lui doivent inspirer ; cela fait trois parties qui ont toujours été considérées comme nécessaires : savoir, *la proposition*, *l'invocation* et *la narration ;* nous pouvons y en joindre une quatrième, qui n'est ni moins nécessaire ni moins en usage ; « c'est le *titre* ou l'inscription du poëme. »

Le P. Le Bossu n'oublie aucune des parties d'un poëme en général, et distingue celles qui sont nécessaires de celles qui ne le sont pas. La dédicace, l'épilogue, dit-il, ne sont pas nécessaires, et il le dit, parce qu'il n'en trouve point dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*, ni dans l'*Enéïde ;* mais si, par hasard, Virgile et Homère s'étoient avisés d'en faire usage dans leurs poëmes épiques, il ne manqueroit pas de les recommander comme des parties indispensables de ces sortes d'ouvrages. Il consacre un chapitre tout entier à parler du *titre* qui leur convient. Trois autres par-

ties essentielles, selon lui, occupent chacune leur chapitre; ce sont la *proposition*, l'*invocation* et la *narration*.

La Proposition. La proposition est cette première partie du poëme, où l'auteur propose en peu de mots ce qu'il doit dire dans le corps de son ouvrage. Considérons ce que le poëte propose, et comment il le propose.

La proposition doit contenir la matière du poëme et les personnes qui agissent, soit divines, soit humaines. Homère propose dans l'*Iliade* la colère d'Achille; mais il faut bien prendre garde au vrai sens de ses paroles. La colère est une passion, et ce n'est point une passion que le poëte chante, mais une action. La colère de son héros est active, si je puis le dire, elle cause la perte d'une multitude de Grecs; il ne faut donc pas la séparer des effets qu'elle produit. Aussi Homère dit-il : *Je chante cette colère qui a causé de si grandes pertes aux Grecs, et tant de morts illustres.* On sait de reste ce que proposent les auteurs de l'*Odyssée* et de l'*Énéide*. Si un poëme comprend deux parties, plus ces deux parties seront clairement énoncées dans la proposition, plus elle sera parfaite : quand on a lu celle de l'*Énéide*, on sait de quoi il s'agit dans l'ouvrage; et il est toujours nécessaire qu'on nous dise de quoi on va nous entretenir. Les personnes qui agissent, les principales du moins, sans lesquelles il n'y auroit point d'action, doivent être aussi nommées ou indiquées dans la proposition. Virgile indique Énée, et nomme Junon dès le commencement de son poëme, en même temps qu'il propose l'action; il parle aussi des ordres du Destin, qui chassoient le héros, de la Troade, en Italie : *Fato profugus;* et sans cela, il ne pouvoit faire entendre ce qu'il vouloit chanter. Pour les personnages subalternes, il en fera mention à mesure qu'il en sera besoin : il n'est question ici que de ce qui peut faire connoître la matière de l'*Énéide*, sans aucun détail. Un homme voit sa patrie en cendres, il va la rétablir dans une autre contrée, mais

pour obéir au Destin : Junon le traverse dans cette entreprise; voilà ce que Virgile a dessein de chanter, et il nous l'annonce; il a même l'attention de nous donner une idée du caractère de cet homme, *insignem pietate virum*. Quand nous avons vu cette proposition, nous sommes tout de suite au fait; elle est claire, précise et courte, comme elle doit l'être : elle a encore une autre qualité bien expressément recommandée par tous les gens de goût, c'est la simplicité. Cette simplicité doit régner également et dans les pensées et dans l'expression. *Je chante les combats*, dit Virgile, *et ce héros qui, fugitif par l'ordre des Destins, vint le premier des rivages de Troye aborder les champs de Lavinium*, etc. Quoi de plus simple que ce début? Horace nous avertit de ne pas commencer comme ce poëte inepte dont il cite le premier vers :

Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.

« Je chanterai les destins de Priam et cette fameuse guerre », et il ajoute :

Quid tanto dignum feret hic promissor hiatu?
Parturient montes, nascetur ridiculus mus.
Quantò rectiùs hic, qui nil molitur ineptè;
Dic mihi, Musa, virum captæ post tempora Trojæ
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphatem, Scyllamque, et cum Cyclope Charybdim.

« Que produira-t-il qui réponde à ces promesses fastueuses? Les montagnes vont enfanter; vous verrez naître un rat. Que j'aime bien mieux celui qui nous dit modestement : *Muse, chante ce héros qui, après la ruine de Troye, a vu les mœurs et les villes de différens peuples.* Il ne jette pas tout son feu d'abord, pour ne laisser ensuite que de la

fumée; mais du sein de la fumée il veut faire sortir une lumière brillante. Bientôt il va faire éclore des merveilles, Antiphate, Scylla, Charybde et le Cyclope? »

La Fontaine raconte agréablement la fable de la montagne en travail, et il en fait la même application :

Une montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : *Je chanterai la guerre*
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup; mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.

(Liv. V, fab. x.)

Stace et Claudien sont tombés dans ce défaut impardonnable. Voici comment le dernier commence son poëme de l'*Enlèvement de Proserpine.*

Inferni raptoris equos afflataque curru
Sydera Tænario, caligantesque profondæ
Junonis thalamos audaci promere cantu
Mens congesta jubet. Gressus removete profani.
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit et totum spirant præcordia Phœbum.

Ces vers, il faut l'avouer, ont de l'éclat et sont bien faits; mais il est à craindre que cette pompe ne séduise les jeunes auteurs, qui seront trop éblouis pour voir que des vers si

ronflans sont déplacés dans un début. On est choqué de voir un homme possédé, pour ainsi dire dès le commencement de son poëme, au lieu d'être inspiré. Je crois voir un charlatan qui, monté sur deux tréteaux, exalte aux yeux des sots ses prétendus secrets merveilleux, et nous assourdit les oreilles à force de crier en vantant son orviétan. Il faut qu'un auteur allume en quelque sorte son feu poétique, qu'il s'échauffe par degrés, pour nous attacher nous-mêmes insensiblement. Je suis de sang froid quand je commence à lire, et je suis tout étonné de voir un homme tout hors de lui-même, qui écume d'enthousiasme et se débat sur le trépied. Peut-être que, comme la Pythonisse, il voit des choses admirables; mais moi qui ne vois rien, je ne puis partager ses transports, et je serois tenté d'en rire. Au lieu que s'il avoit eu l'art de m'exposer son sujet avec netteté, de me faire faire connoissance avec ses personnages, qu'on me permette cette expression, je m'intéresserois à eux peu à peu, je les suivrois pas à pas avec curiosité, et la chaleur des expressions du poëte se communiqueroit à mes sens; leur énergie me paroîtroit naturelle, parce que je serois ému moi-même et accoutumé à la vue des plus grands objets. Si le jour éclatant du midi venoit frapper tout d'un coup nos yeux, lorsque nous sommes plongés dans les ténèbres, notre vue n'en seroit-elle pas blessée? La nature, qui nous traite en mère, et qui traite en marâtre certains peuples du Midi, nous fait passer successivement de la nuit au crépuscule, du crépuscule àl'aurore, et nous accoutume ainsi à souffrir au milieu du jour toute la force et toute la vivacité des rayons du soleil. Ce qui est extrême dure peu, nous l'avons déjà dit. Craignez de fatiguer votre pégase, en le pressant imprudemment aussitôt qu'il vous reçoit sur son dos,

De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
Il ne *jette* en tombant son maître sur l'arène.

C'est ce qui arrive à tous les poëtes ampoulés. Claudien s'épuise d'abord, et devient languissant avant d'être au milieu de sa carrière. L'ardeur de Stace est bientôt ralentie, quoiqu'il ait montré au premier aspect tant de fierté, qu'il surprenoit ses lecteurs, et sembloit les subjuguer par ce ton plein de hauteur, dans l'*Achilléide :*

Magnanimum Æacidem formidatamque tonanti
Progeniem et patrio vetitam succedere cœlo
Diva refer.

« Muse, entretiens-moi du magnanime fils d'Æacus, qui a, par sa naissance, épouvanté le maître du tonnerre, et à qui les dieux ont fermé l'entrée du ciel, d'où il tiroit son origine. »

Je demande si Stace pouvoit dire quelque chose de plus fort dans le cours de son poëme ? Non, sans doute; il devoit donc nécessairement tomber, et par conséquent refroidir son lecteur.

Lucain, qui ne va que par sauts et par bonds, comme un apprenti cavalier, entonne ce grand vers au commencement de sa *Pharsale :*

Bella per Emathios plusquàm civilia campos, etc.

Et Brebœuf, son digne traducteur, gagné par cette espèce de fureur contagieuse, fait retentir ainsi sa trompette *plus qu'épique :*

Je chante cette guerre en cruautés féconde,
Où Pharsale jugea de l'empire du monde.

Ces poëtes boursoufflés sont sujets, dans leur enthousiasme gascon, à laisser échapper beaucoup de pensées fausses. Que veut dire ce *plusquàm civilia ? Rien n'est beau que*

le vrai, le vrai seul est aimable. S'il est sûr, comme plusieurs le prétendent, que les tragédies attribuées à Sénèque, soient en effet de cet auteur, parent de Lucain, il faut convenir que l'esprit d'enflure et de déclamation étoit comme naturel à cette famille, originairement espagnole. Le grand Corneille, pour le dire en passant, s'étoit un peu gâté par la lecture de ces deux poëtes, au-dessus desquels il étoit bien élevé par son génie. Il a eu le malheur, quoiqu'il fût si riche de son propre fonds, de leur emprunter beaucoup de pensées et d'expressions, et de former souvent son style sur le leur. C'est ce que lui reproche Boileau :

> Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
> Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Le P. Le Bossu remarque très-judicieusement que ces fougues de l'esprit, que cette ivresse brûlante peut être bonne dans une ode héroïque, parce que ces poëmes sont de peu d'étendue, et que l'enthousiasme se soutient mieux jusqu'au bout. Horace, qui condamnoit ces excès dans les premiers vers d'un poëme épique, prend souvent le ton le plus haut dans ses odes :

> *Odi profanum vulgus et arceo.*
> *Favete linguis. Carmina non priùs*
> *Audita Musarum sacerdos*
> *Virginibus puerisque canto.* (Lib. II, od. I.)

J'en pourrois citer mille autres exemples. Il est à remarquer que Claudien, dans les vers déjà rapportés, dit presque les mêmes choses qu'Horace. Ce dernier, comme on le voit, parle assez avantageusement de lui-même (et il le pouvoit en qualité de poëte lyrique, et en qualité d'excellent poëte qui sent ce qu'il vaut); mais Stace, qui se vante à outrance, ne pouvoit le faire par aucune de ces raisons.

Un poëte épique ne devroit jamais parler de lui-même; il ne doit être occupé que des grands objets qu'il chante: mais enfin s'il fait un retour sur lui, ce ne doit pas être pour s'encenser impudemment. Qui peut souffrir que Stace, dans son *Achilléide*, rappelle son poëme de la *Thébaïde*, et se vante d'avoir mérité, par cet ouvrage, que Thèbes le regarde comme un autre Amphion? On ne sera jamais tenté de confondre les foibles vers de ce maigre poëte avec les accens de cet Amphion, qui bâtit Thèbes au son de sa lyre. Ouvre-moi, s'écrie-t-il, ô Apollon! ouvre-moi de nouvelles sources, j'ai épuisé les premières:

Tu modò, si veteres magno deplevimus haustu,
Da fontes mihi, Phœbe, novos . . . . .
Meque inter prima parentum
Nomina, cumque suo memorant Amphione Thebæ.

Ce dernier poëme n'est pas meilleur que l'autre, quoiqu'il ait eu beaucoup de réputation dans son temps (*). On commençoit dès-lors à dégénérer de la simplicité précieuse des auteurs du siècle d'Auguste, et à perdre ce goût si pur qui règne dans les ouvrages d'Horace et de Virgile. Il est fort à craindre que la révolution qui se fit alors dans l'empire des lettres, n'arrive aussi de nos jours. On l'a souvent

(*) Stace vivoit sous l'empire de Domitien, auquel il dédia ses poëmes, qui lui valurent l'estime de cet empereur. Domitien avoit étudié la philosophie et les belles-lettres sous le père de Stace. Ce poëte mourut à Naples environ cent ans après Jésus-Christ.

Claudien florissoit dans le quatrième siècle. Arcadius et Honorius lui firent élever une statue, honneur qui ne fut point accordé à Virgile. La latinité de Claudien n'est pas toujours pure; mais il a de l'harmonie dans ses vers.

dit, le siècle de Louis XIV ressembloit à celui d'Auguste; mais comme la gloire des lettres diminua peu à peu sous les empereurs qui suivirent celui d'Auguste, pour s'éclipser enfin totalement dans la nuit de la barbarie, ne devons-nous pas trembler à notre tour que le règne du génie ne soit passé pour nous, et que si nous gagnons du côté de l'esprit et de la philosophie, le flambeau de la grande poésie ne soit prêt à s'éteindre pour jamais? Quelle est la cause de ce changement? Il y en a plus d'une. Je renvoie mon lecteur à ce que dit à ce sujet M. l'abbé Dubos, dans ses *Réflexions sur la Poésie et la Peinture;* et à celles de M. Raimond de Saint-Marc, sur les causes de la naissance, de l'accroissement et de la décadence du goût. C'est ainsi que M. de Montesquieu avoit considéré les causes de la naissance, de la grandeur et de la décadencee de l'empire romain. Les états ont leurs changemens, dont les politiques recherchent les causes : la république des lettres a les siens, dont on ne peut trop sonder la source. Nous serions heureux si enfin on parvenoit à empêcher ou à retarder du moins sa destruction, qui semble prochaine. On croiroit que les arts, et en particulier la poésie, sont sur le point de nous abandonner, et de s'envoler chez les Allemands. Leurs ouvrages ne sont pas remplis comme les nôtres de traits d'esprit et de finesse; mais on y trouve de la grandeur, des images, du sentiment et cette noble simplicité, la compagne inséparable du génie. C'est donc dans nos mœurs qu'il faut sur-tout chercher la cause de l'altération sensible de notre poésie. Nous sommes frivoles et superficiels, polis et froids, spirituels et brillans; mais que nous sommes éloignés de cette simplicité dont je ne puis trop parler, que je ne puis trop regretter! Comment penseroit-on fortement, comment sentiroit-on profondément dans Paris, où tout n'est que luxe, magnificence, faste et vanité, mais d'où la vraie grandeur semble exclue? Ce n'est pas l'esprit, c'est l'ame qui est la source de la haute poésie,

et, je rougis de le dire, l'ame a trop perdu de sa vigueur; on court après l'art, et l'on néglige la nature. Suivons-la, tâchons de nous en rapprocher; c'est la mère du vrai goût qui seul peut faire vivre tout écrit :

Scribendi rectè sapere est et principium et fons.

Mais j'anticipe sur ce qui sera examiné plus à loisir dans la suite de ces Réflexions. Passons à la seconde partie de l'épopée, suivant le P. Le Bossu.

L'invocation. Dans son systême, l'invocation est nécessaire dans tout poëme épique, parce que *le merveilleux* lui est essentiel. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il a raison sur ce dernier point; mais, en le supposant accordé, je ne vois pas qu'il soit en droit d'en conclure que l'invocation est une partie nécessaire au poëme épique, et qui doit absolument entrer dans sa composition. Quoi! parce que Vénus, Mars et Jupiter, agissent dans mon poëme, je ne puis me dispenser de les invoquer, ou du moins je ne puis m'empêcher d'invoquer la Muse qui préside au genre de poésie que j'ai choisi! Si j'y manque, je n'aurai point fait un poëme épique; car c'est une condition nécessaire, essentielle, indispensable. Je rapporte les termes de cet auteur, sans cela on croiroit que je le fais parler à mon gré, ou que je ne l'ai pas bien compris. Cet endroit est propre plus qu'aucun autre à faire voir combien le traité du P. Le Bossu peut être dangereux pour quiconque n'a pas le goût formé. On y verra qu'il regarde des minuties comme des choses de la dernière importance, et que sa raison principale est toujours fondée sur l'autorité. Un enfant croit tout ce qu'il entend dire à ses parens, et, pour le faire croire aux autres, il ne manque pas de leur répéter, *mon père l'a dit*: c'est ainsi qu'en use le P. Le Bossu. Propose-t-il quelque règle, il la croit infaillible; *Homère*, dit-il, *a donné cet exemple; Virgile agit*

ainsi, etc. *O servum pecus !* Je prie mes lecteurs de faire attention à ce qui suit, et que j'ai copié, mot pour mot, du traité de ce génovefain :

« Homère mêle l'invocation avec la proposition en ses deux poëmes. Il ne dit pas qu'il racontera l'action d'Achille, ou celle d'Ulysse : il prie sa Muse de faire ces récits. Virgile a fait séparément ces deux parties ; il propose premièrement ce qu'il veut chanter, et ensuite il prie la Muse de le lui apprendre. Il met en cette seconde partie le caractère du héros, qui appartient plus proprement à la première ; cela fait voir qu'il importe peu qu'elles soient séparées l'une de l'autre, ou mêlées ensemble.

« Mais, de quelque manière que ce soit, le poëte ne peut omettre l'invocation ; il dit des choses qu'il ne sauroit pas, si quelque divinité ne les lui avoit pas inspirées. Il doit à ses lecteurs cet exemple d'une piété et d'une vénération qui est le fondement de toute la morale, et des instructions qu'il prétend leur donner dans sa fable ; et puisqu'enfin les divinités doivent être de la partie, il n'est pas raisonnable qu'il ose les faire agir, sans en avoir pris congé d'elles-mêmes : de sorte que l'intérêt de la divinité, celui des auditeurs et celui du poëte, rendent l'invocation une partie indispensablement nécessaire.

« Aussi l'auteur s'adresse souvent aux dieux dans la suite de son ouvrage ; soit pour commencer une matière nouvelle, comme fait Virgile, lorsqu'en son septième livre, il entre dans la seconde partie de son dessein ; soit pour raconter quelque action miraculeuse et trop au-dessus de la vraisemblance ordinaire, comme dans la métamorphose des navires d'Énée en Nymphes ; soit pour révéler des secrets que Dieu semble avoir voulu cacher à la curiosité des hommes, comme ce qui se passe dans les enfers, où Énée est conduit par la Sibylle ; soit enfin en d'autres occasions.

« Mais la principale invocation est celle du commence-

ment. Nous devons y connoître deux choses; la première, est ce que le poëte demande; et la seconde, quelle est la divinité à qui il s'adresse.

« Ce que nous cherchons dans la première question, est de savoir si le poëte doit demander que toute sa matière lui soit inspirée, ou seulement une partie. La pratique différente de nos auteurs nous oblige à faire cette réflexion.

« Homère a si bien joint la proposition avec l'invocation dans l'*Iliade*, qu'il invoque sa Muse pour tout ce qu'il propose sans réserve.

« Il avoit commencé de même dans l'*Odyssée*, mais après le dénombrement qu'il a fait de plusieurs choses qu'il demande à sa Muse, il se retranche enfin, et la prie seulement de lui en dire une partie.

« Virgile s'est rangé à ce dernier parti; ce qu'il a de particulier, c'est qu'il ne demande pas, en général, une partie de son sujet; mais il détermine précisément quelle partie il prie sa Muse de lui inspirer : c'est la plus secrète et la plus difficile à connoître. Après avoir assez exactement proposé toute sa matière, il s'adresse à sa Muse, et il la prie de lui en apprendre les causes.

« Il y a une raison assez naturelle de cette conduite; car, puisque le poëte suppose que son action est véritable, et qu'il écrit comme s'il vouloit la faire passer pour telle, il doit supposer qu'une aventure si illustre et si importante n'a pu être ensevelie dans l'oubli : ainsi l'histoire ou la renommée lui en auront appris une partie. Il donne cette idée à ses lecteurs, lorsqu'il ne demande pas tout aux Muses. Peut-être aussi que nos poëtes ont fait cela pour partager le travail, et pour avoir l'honneur de chanter avec ces divinités. N'est-ce pas ce que fait Virgile dans sa huitième églogue? Il chante la moitié de sa maison, et il prie les Muses de poursuivre et de chanter l'autre partie, parce qu'il ne peut pas tout faire.

« Quoi qu'il en soit, on voit, par cette pratique, ce qu'il

est permis de faire. Voilà ce que le poëte demande; voyons à qui il s'adresse.

« L'invocation est rendue propre au poëme, étant adressée ou à la divinité qui préside au sujet que l'on traite, ou à celle qui préside à la poésie en général.

« Ovide, en ses *Métamorphoses*, fait la première sorte d'invocation; il ne nomme aucun dieu; il s'adresse à tous ceux qui ont contribué aux miraculeuses transformations qu'il entreprend de décrire.

« Le poëte Lucrèce fait de même dans son poëme *de la Nature des choses;* il invoque Vénus, parce qu'elle préside aux productions de la nature.

« C'est encore ainsi que Virgile en a usé en ses *Géorgiques;* il nomme en particulier tous les dieux qui se mêlent de l'agriculture, et, comme s'il craignoit d'en avoir omis quelqu'un, il les invoque tous en général.

« Mais lui et Homère nous ont donné un autre exemple dans leurs épopées; ils ont seulement invoqué les Muses, et ainsi ils ont distingué les divinités qui président à la poésie, d'avec celles qui président aux actions des poëmes, et qui en sont les personnages.

« Au reste, il ne faut pas s'imaginer que ces divinités invoquées soient considérées par les poëtes mêmes comme des personnes divines, dont ils attendent un véritable secours. Sous ce nom de Muse, ils souhaitent le génie de la poésie, et toutes les conditions et les circonstances nécessaires pour exécuter leur entreprise; ce sont des allégories et des manières de s'exprimer poétiquement, comme quand on fait des dieux du Sommeil, du Calme, de la Renommée, de la Terreur, et de semblables descriptions des choses naturelles ou morales. Aussi les Muses sont-elles de tous les âges, de tous les pays et de toutes les religions; il y a des Muses chrétiennes, comme de païennes; il y en a de latines, de grecques et de françaises; il y en a de nouvelles qui commencent tous les jours de paroître en faveur de ceux qui,

dédaignant les antiquités trop rebattues, osent inventer des choses toutes nouvelles.

« Lorsque Virgile écrivoit ses églogues, il invoquoit les Muses siciliennes, parce qu'il imitoit Théocrite; et ce poëte sicilien ayant réussi, le latin desiroit un génie aussi heureux que celui de cet insulaire.

« Les Muses du philosophe Lucrèce étoient nouvelles, et n'avoient inspiré personne. Avant lui, l'on n'étoit point encore entré dans les jardins où ce poëte épicurien a cueilli tant de fleurs immortelles, et les eaux de ses fontaines poétiques ne sont point celles où les poëtes précédens s'étoient désaltérés : il est le premier qui en ait goûté les douceurs.

« Mais la doctrine de cet auteur ne laisse aucun lieu de douter de quelle nature sont les divinités qu'il invoque. Au commencement de son poëme, après s'être adressé à Vénus, comme à la déesse qui seule fait tout dans la nature des choses dont il va traiter, il enseigne d'abord, *qu'il n'y a point de dieux qui se mêlent des choses humaines.* Voilà le premier fondement de son ouvrage; et la religion, selon lui, est une erreur qui nous abuse. Quelles seront donc ces Muses, et cette Vénus à qui il s'est adressé? A-t-il invoqué des divinités pour lui inspirer qu'il est impossible que les divinités l'inspirent? et les a-t-il priées de lui apprendre que c'est une erreur de les prier, et un abus d'en attendre quelque chose? Les autres poëtes ne sont pas si déraisonnables; et Horace, qui avoit été quelque temps dans ces pensées, avoit raison de donner le nom de folie à cette sagesse épicurienne.

« Nous conclurons ce chapitre en ramassant en peu de mots tout ce que nous y avons vu de l'invocation; et nous dirons que l'invocation peut être mêlée avec la proposition, et qu'elle en peut être séparée; qu'elle est toujours une partie nécessaire du poëme épique, et qu'elle est une prière adressée au génie allégorique de la poésie, sous le

nom de Muse, ou de quelque autre, dont le poëte demande d'être inspiré, soit dans tout ce qu'il a entrepris de raconter, soit seulement en quelque partie. »

Il me semble que le P. Le Bossu se contredit lui-même : rapprochons ses idées. *Le poëte*, dit-il, *ne peut omettre l'invocation ; il dit des choses qu'il ne sauroit pas, si quelque divinité ne les lui avoit inspirées*. Mais si je demande quelles sont ces divinités, il me répond : Ce sont les Muses, divinités allégoriques. Elles ne sont pas *considérées par les poëtes comme des personnes divines dont ils attendent un véritable secours ; sous ce nom de Muse, ils souhaitent le génie de la poésie, et toutes les conditions et les circonstances nécessaires pour exécuter leur entreprise.*

Ainsi, d'un côté, il faut que quelque divinité révèle au poëte ce qu'il ne peut savoir sans son secours ; de l'autre, il ne faut pas croire que cette divinité soit une divinité, c'est un être allégorique, ce n'est rien même, pour parler clairement. Si on regarde les Muses comme des êtres non existans et purement allégoriques, si ce sont des manières de parler, comment se peut-il faire que le poëte soit dans l'obligation absolue d'avoir recours à elles ? En second lieu, c'est un singulier *exemple d'une piété et d'une vénération* envers la divinité, que l'invocation des êtres allégoriques, auxquels le poëte ni le lecteur ne croient pas, et ne doivent pas croire. Ose-t-on soutenir après cela qu'une telle prière soit essentiellement nécessaire et indispensable ?

L'exemple de Lucrèce prouve contre le P. Le Bossu. Si ce poëte a invoqué les Muses et Vénus, ce n'étoit assurément pas qu'il regardât cette invocation comme nécessaire, il ne vouloit pas donner à ses lecteurs un exemple de piété et de religion, puisqu'il prétend, au contraire, détruire tout culte rendu aux dieux. Ce sont donc des personnages allégoriques auxquels il s'adresse : les Muses sont l'esprit poétique, Vénus n'est rien autre chose que la nature ou la volupté ;

il lui donne un corps fantastique, et la dépeint avec les couleurs les plus brillantes de la poésie, bien sûr que personne ne la regardera comme une véritable déesse. Or c'est de là même que je puis conclure que l'invocation n'est d'aucune nécessité, puisqu'il est fort indifférent d'invoquer ou de n'invoquer pas des dieux dont on seroit bien fâché que l'existence fût regardée comme réelle. Tous les jours nous prions les Muses de nous inspirer; c'est une façon de parler, c'est un vieil usage auquel se conforment ceux qui le jugent à propos. M. de Voltaire, *dans sa Henriade*, appelle à son secours la *Vérité*, autre personnage allégorique; mais étoit-il forcé de le faire? Quand on va chanter quelque grande action, et que des divinités y jouent un grand rôle, si on les invoque, ce n'est tout au plus que par une raison de convenance.

L'auteur de l'*Anti-Lucrèce* invoque Dieu lui-même, parce qu'il chante Dieu et ses ouvrages. Voici le début de ce beau poëme :

Magnum opus aggredior, Quinti, de numine summo
Dicturus. Quid enim toto præstantius orbe est
Quàm sator et princeps orbis? Quid dignius omni
Et curâ et studio et nostræ conamine mentis?
Quid, si metimur vires, magis arduum et audax
Quàm rem infinitam brevibus comprendere chartis,
Rem causam rerum, veram rem; quam sua partim
Ostendunt celantque opera, et caligine luci
Permixtâ, veluti solem trans nubila monstrant.

Indè hominum mentes sæpè in diversa feruntur
Num fati nexu an positæ vi legis eant res?
Hinc alios dubitare quidem, at nescire videmus
Cur dubitent; optare tamen ne funditus esset
Arbiter humani generis, judexque tremendus.
Quin alios pellax Epicuri dogma secutos,
Fortunæ arbitrio mundum permittere, et omnem

Conculcare metum, vitæ mortisque futuræ
Securos. Tantum potuit suadere libido!

Hos contrà bellum gerimus; sectæque superbæ
Relliquias vanâ pro libertate rebelles,
Et celebrem, quo se jactat mala turba, poëtam
Obruere est animus, Musasque ad vera vocare.
Sed quid ego hic Musas? Te causa et regula Mundi
Omnipotens, æterna Dei sapientia, Virtus,
Et Mens et Ratio, vitæ dux optima nostræ,
Ipsaque lux animi, te solam in vota vocabo.

Je rends en français ce morceau, avec ma liberté ordinaire :

Je forme un grand projet, je vais parler de Dieu.
Quel être, Quintius, dans ce vaste univers,
Quel être est comparable à cet Être suprême
Par qui seul tout existe, et qui vit par lui-même?
Quel objet est plus noble et peut mériter mieux
D'un esprit élevé les efforts curieux?
Mais quel projet hardi pour un foible mortel
D'embrasser dans ses vers l'Infini, l'Éternel,
L'auteur de ce grand tout qui ne peut le comprendre!
La nature l'annonce à qui la veut entendre;
Les œuvres de ce dieu sont des traits de clarté
Qui percent à demi sa sainte obscurité.
Tel que l'astre du jour, nos regards le découvrent
Dans le nuage épais que ses rayons entr'ouvrent.

De là, chez les humains ces systèmes divers
Sur l'agent inconnu qui règle l'univers.
D'un aveugle Destin ce monde est-il l'ouvrage?
Est-il celui d'un Maître intelligent et sage?
Les uns veulent douter, et détournent les yeux
Loin du jour importun qu'il répand autour d'eux;

D'un juge dont sans cesse ils craignent la puissance
Ils voudroient par le doute abolir l'existence.
Les autres, d'Épicure insensés partisans,
Adoptent sur sa foi ses dogmes séduisans;
Esclaves révoltés, brisent enfin leurs chaînes,
Et du monde au hasard abandonnent les rênes.

C'est eux, c'est Épicure et ses fiers sectateurs,
Dont je veux renverser les dogmes imposteurs :
De cette ligue impie écrasons ce qui reste;
Mais sur-tout foudroyons leur poëte funeste,
Ce dieu de l'athéisme, Encelade orgueilleux,
Qui montoit en vainqueur sur le trône des dieux.

Et vous, Muses.... Que dis-je ? ô Sagesse profonde!
Source du vrai, lumière ineffable et féconde!
Viens, prête-moi ta force et combats avec moi.
Pour ta cause, grand Dieu, je n'implore que toi :
Toi seul tu peux remplir, ô mer inépuisable!
Ce desir naturel d'une ame insatiable,
Ce desir d'embrasser la pure vérité,
Mouvement éternel d'un cœur illimité.

Ceux qui regardent le *Télémaque* comme un poëme épique ne sont pas aussi difficiles que le P. Le Bossu, et ils lui donnent sans façon ce beau titre, quoiqu'on n'y trouve aucune espèce d'invocation, ni même de proposition. Je me rangerois volontiers de leur côté, si je n'étois retenu que par cette minutie. La proposition s'y trouve d'ailleurs dans la bouche de Télémaque, lorsqu'il dit à Calypso : *O vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse (quoiqu'à vous voir, on ne puisse vous prendre que pour une divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers? Quel est donc votre père que vous cherchez? reprit la déesse. Il se nomme Ulysse, dit Télémaque,*

c'est un des rois qui, etc..... *Je cours toutes les mers avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est..... Si vous savez, ô déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.* L'auteur, dans son récit, avoit déjà dit que Calypso avoit compris que l'un des deux hommes qui avoient échoué auprès de son île étoit Télémaque; mais que, *quoique les dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plait; et Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypso.*

Rien de si adroit que cette exposition du sujet faite en action. Si le P. Le Bossu l'eût trouvée dans Homère, il nous auroit dit : *La proposition se trouve quelquefois dans l'invocation, comme on le voit dans l'*Odyssée *et dans* l'Iliade; *quelquefois elle en est séparée; de sorte que la proposition se trouve la première, et l'invocation ensuite : Virgile est mon garant dans l'*Énéide. *On peut, au reste, se passer d'invocation, comme dans le Télémaque, poëme composé aussi par Homère; et quant à la proposition, la mettre en forme d'exposition, faite en partie par le poëte, et en partie par le héros, ainsi qu'il paroît par le même poëme.* Il auroit, d'après cet exemple, multiplié les règles; mais comme, par malheur, le Télémaque est un ouvrage moderne, on n'en peut rien conclure qui ait force de loi, quand même il auroit toutes les parties qui constituent un poëme : s'il les avoit cependant, et qu'il ne tînt qu'à une proposition et une invocation pour qu'il eût toutes les qualités que demande le poëme épique, il seroit aisé de satisfaire le P. Le Bossu, et de commencer ainsi :

Je chante ce héros dont l'œil de la Sagesse
Au milieu des écueils éclaira la jeunesse;

Qui de vingt nations vit les mœurs et les lois,
Et par ses malheurs même apprit l'art des grands rois. (*)

Toi, Génie éternel, qui dirigeois sa route,
Inspire-moi, du haut de la céleste voûte,
Ou descends dans mon sein pour animer mes chants;
Les accens de ma voix en seront plus touchans.
La vertu, dont le joug paroissoit trop austère
A l'homme, dans mes vers, sera sûre de plaire:
Pour la faire goûter on doit l'aimer d'abord,
Et l'esprit parle mieux quand le cœur est d'accord.

Ulysse étoit parti. Calypso consternée
Aux plus tendres regrets étoit abandonnée;
Elle avoit en horreur la lumière des cieux,
Et demandoit la mort, comme un bienfait des dieux.
Inutiles souhaits! la mort fuyoit loin d'elle,
Et, pour combler ses maux, elle étoit immortelle.
Les échos étonnés se taisoient dans les bois,
Et ne répondoient plus aux doux sons de sa voix;
Seulement, au milieu d'un silence farouche,
Le nom d'Ulysse encore échappoit de sa bouche.
Témoins de ses chagrins, mais sans la consoler,
Ses nymphes la servoient et n'osoient lui parler.
Seule elle alloit souvent porter sa rêverie
Sur le gazon naissant de son île fleurie;
Mais, loin de modérer le trouble de son cœur,
Ces beaux lieux ne faisoient qu'irriter sa douleur;

(*) Ce vers ressemble à celui-ci qui se trouve au commencement de la *Henriade*:

Et par ses malheurs même apprit à gouverner.

Le vers qui le précède est la traduction de celui-ci:

Qui mores hominum multorum vidit et urbes.

Et lui parlant toujours de son amant volage,
De ses plaisirs passés lui rappeloient l'image.
Immobile souvent sur ses rochers déserts,
Elle arrosoit de pleurs le rivage des mers.
Là, des eaux tristement parcourant la surface,
Ses avides regards cherchoient encor la trace
De ce vaisseau jaloux, qui, fuyant sur les flots,
Pour jamais à ses yeux enleva son héros.

Soudain elle aperçut sur les plaines profondes
Les débris d'un navire abymé dans les ondes,
Un gouvernail, un mât, des cordages flottans, etc.

Ce que nous avons dit suffit pour détromper ceux qui auroient pensé, sur la foi du P. Le Bossu, que l'*invocation* étoit une partie essentielle du poëme épique. Elle peut avoir lieu dans l'épopée, lorsqu'on y fait intervenir les divinités; reste à savoir si leur intervention est toujours nécessaire; c'est ce que nous discuterons dans la suite, et nous verrons en même temps quelle est la nature des divinités païennes, ou plutôt poétiques, suivant ce critique. Il mérite assurément la peine que nous prenons de le contredire souvent et de le réfuter : on ne feroit pas cet honneur à un médiocre écrivain.

La Narration proprement dite. Nous voici parvenus au corps du poëme, ou à la narration proprement dite.

« Toutes les parties de l'épopée dont nous venons de parler, dit notre auteur, n'en sont que les préludes. Nous entrons maintenant dans le corps du poëme, et dans ce qui proprement porte le nom de narration. Cette narration est en effet le récit que fait le poëte de son action entière, épisodiée avec toutes ses circonstances et tous ses ornemens. C'est dans cette partie où l'on doit voir l'action commencée, continuée et achevée; c'est elle qui enseigne les causes de tout ce qu'on lit : on y propose et on y résout les nœuds et

les difficultés ; les personnes divines et humaines y doivent faire connoître leurs intérêts, leurs mœurs et leurs qualités, par leurs actions et par leurs discours, et tout cela doit être décrit avec la beauté, la majesté et la force du vers, du style, des pensées, des comparaisons et des autres ornemens convenables au sujet en général, et à chaque chose en particulier..... Nous verrons premièrement les qualités de la narration ; secondement, l'ordre que nos poëtes y ont gardé, et en troisième lieu, sa durée ; c'est-à-dire, combien ils ont donné de temps aux aventures qu'ils ont racontées eux-mêmes en chacun de leurs poëmes, car nous avons déjà dit combien ils en ont donné aux actions entières.

« Nous commencerons donc par les qualités de la narration : elle doit être *agréable, vraisemblable, touchante, admirable et active.* »

Elle doit être agréable. Quelles sont les sources de ses agrémens. « L'agréable, dans la narration épique, est une qualité nécessaire qui attache à la lecture du poëme avec une espèce de plaisir que l'on prend même aux passions les plus terribles, les plus fâcheuses et les plus affligeantes. Cet effet peut naître, ou du poëme seul, ou du rapport que le poëte met entre ses auditeurs et ses personnages, et de l'intérêt qu'il donne à ceux-là dans l'action qu'il raconte. »

L'auteur blâme Stace de s'être privé d'un de ces avantages ; c'est-à-dire, du rapport que le poëte met entre ses auditeurs et ses personnages, en cherchant les sujets de ses poëmes dans les pays étrangers. Virgile et Homère, selon lui, ont été bien plus sages, puisqu'ils ont choisi des héros grecs et romains. Nous avons déjà dit notre sentiment à ce sujet ; et ce n'est point pour la raison alléguée par le P. Le Bossu, que Stace nous paroît blâmable, mais parce qu'il n'a pas les autres qualités nécessaires à un poëte épique ; c'est-à-dire, parce qu'il n'a point l'art d'ordonner le tableau général de son poëme, ni celui de le colorier habilement.

Les agrémens que le poëme fournit de soi-même, continue le P. Le Bossu, c'est-à-dire indépendamment des auditeurs, sont de trois manières. Les uns sont tirés de la beauté des vers, de l'élocution et des pensées ; d'autres dépendent des personnes que l'on introduit dans le poëme, de leurs mœurs, de leurs passions et de leurs intérêts bien ménagés ; et les troisièmes sont dans les choses que l'on décrit, et dans la manière de les proposer.

Nous parlerons bientôt des passions, ensuite des mœurs, et enfin des pensées et des expressions. Disons maintenant quelque chose de cette espèce d'agrément, qui consiste dans les choses même que l'on décrit, et dans la manière de les proposer :

Premièrement, il n'est pas nécessaire que tous les personnages d'un poëme y aient des intérêts séparés, parce que leur nombre et leur multitude embarrassent l'esprit du lecteur, et chargent sa mémoire : l'intérêt d'ailleurs est nécessairement moindre, lorsqu'il est partagé entre plusieurs personnages. Cependant il faut avoir soin de ne point décrire d'action ou d'aventure un peu longue, sans personnages intéressés ou assez importans. Acheménide, par exemple, au troisième livre de l'*Enéide*, fait un récit auquel il est intéressé ; mais comme ce Grec n'est pas un personnage important, son récit n'est que de quarante vers, et toute la flotte d'Énée y est intéressée, puisque toutes les troupes sont encore en danger de périr sur le rivage des Cyclopes, où tant de compagnons d'Ulysse avoient été dévorés par Polyphême. Cette narration auroit été froide par-tout ailleurs, parce qu'elle n'auroit pas eu plus de rapport avec l'action principale, que n'en a le récit d'Hypsipile dans la *Thébaïde*.

Secondement, les mœurs et les passions sont une autre source d'agrémens. Des personnages qui n'ont aucun caractère sont froids et languissans encore plus que ceux qui ne sont pas intéressés dans l'action générale du poëme. C'est

une règle commune aux peintres comme aux poëtes ; *ut pictura poësis erit.* Chaque peintre donne un caractère marqué à chacune de ses figures, et ces caractères doivent être aussi variés que les attitudes.

Troisièmement, le grand art consiste à nous entretenir de choses agréables, ou à rendre telles celles qui ne le sont pas de leur nature. Les premières sont aisées à distinguer ; ce sont les grands tableaux, les merveilles, les combats, les descriptions de jeux ou de tempêtes et autres semblables ; les autres par elles-mêmes sont froides, abstraites ou peu intéressantes : il faut que le poëte examine si elles peuvent devenir agréables, sans quoi il les abandonne :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Il faut, en second lieu, qu'il les enchaîne à son action, et qu'elles y semblent annexées et même nécessaires ; il faut, de plus, qu'elles jettent de l'éclat ou de la variété dans l'ouvrage. La doctrine de Platon et des Pythagoriciens, par exemple, exposée dans le sixième livre de l'*Énéide*, est un système dogmatique qui ne paroît assurément pas favorable à la poésie. Voyez cependant comment Virgile, qui, comme le dit le P. Le Bossu, nous devoit des exemples de toutes les perfections, a traité cette matière sèche et stérile en apparence. On cessera d'en être surpris, lorsqu'on fera réflexion à la manière dont il a chanté la culture de la terre, le soin des troupeaux et tous les détails de la vie rustique, dans le plus parfait de ses ouvrages. Un poëte médiocre, en pareil cas, n'eût pas été supportable ; c'est la remarque du P. Le Bossu, qui applique ici à Virgile ce qu'Aristote dit quelque part d'Homère. Le même religieux explique ainsi l'artifice de Virgile, dans cet endroit du sixième livre.

« Premièrement, il rend cette doctrine nécessaire, pour

concevoir les merveilles qui la suivent ; il fait plus, car il en fait une partie vraisemblable de sa fable et de son sujet, puisqu'elle est le fondement de la religion, des lois et de la morale qu'Énée va établir en Italie, en qualité de pontife et de législateur. En troisième lieu, avant que de la proposer à ses lecteurs, il la leur fait desirer aussi bien qu'à Énée ; car ils sont sans doute portés de la même curiosité que le poëte donne si naturellement à son héros. Ils voient avec le même étonnement que lui des personnes qui doivent naître long-temps après, et ce que le héros demande à Anchise, ils le demandent à Virgile : *Est-il possible qu'il y ait ici des ames disposées à retourner sur la terre, et à se revêtir encore une fois de la pesanteur d'un corps ?* Et ils écoutent avec plaisir la promesse que le poëte leur fait par la bouche d'Anchise, de contenter leur curiosité sur ce point. L'auteur ne dogmatise pas lui-même ; mais il fait que cela se dit entre deux personnes de la première considération dans son poëme, et qui toutes deux y avoient grand intérêt ; enfin, il est fort peu de temps sur cette matière, il ne lui donne que trente vers. »

On voit par là avec quelle sagacité le P. Le Bossu découvre la source des vraies beautés qui sont dans les poëtes, et qu'il ne cesse d'être un très-bon critique, que lorsqu'il revient à l'opinion fondamentale de son systême ; savoir, que tout doit tendre à l'instruction. A tout autre égard, il montre beaucoup de justesse dans ses raisonnemens et de profondeur dans ses vues. C'est ainsi, sans vouloir le charger d'aucun ridicule par cette comparaison, c'est ainsi que Don Quichotte ne cessoit d'être raisonnable, que lorsqu'il étoit question de chevalerie errante. Voilà où mène l'esprit systématique ; il est dangereux en littérature, et bien davantage en beaucoup d'autres matières. On veut ramener tout à un principe unique, que l'on regarde comme bien incontestable ; mais il y a très-peu de choses assez certaines pour servir de fondement à un systême.

Un des écueils de la narration, c'est-à-dire une des causes qui la font languir, et qui refroidissent le lecteur, ce sont les assemblées où l'on tient conseil : c'est souvent aussi ce qui contribue à rendre la tragédie ennuyeuse. Que des magistrats, que des guerriers délibèrent avec gravité, que chacun d'eux se lève et propose à loisir son avis, quand même ce seroit sur des matières importantes, cela ralentit la vivacité de l'action. Il faut beaucoup d'adresse au poëte pour empêcher le lecteur ou l'auditeur de se morfondre. Le mieux est de faire intervenir, comme le conseille très-sagement le P. Le Bossu, quelque personnage vif, impatient, qui anime ces sortes de scènes par des contestations et des emportemens. Je ne puis, à ce propos, m'empêcher de blâmer les longues harangues de Nestor, dans l'*Iliade*. Il dit d'excellentes choses; mais il faut avouer aussi avec M. de Voltaire, que c'est un bavard outré, quoique sublime. M. de Voltaire, au contraire, fait dialoguer vivement ses personnages, lors même qu'ils sont en délibération : les passions différentes échauffent ces discours, qui, sans ce secret, ressembleroient à nos plaidoyers, c'est-à-dire, qui seroient plus raisonnés qu'éloquens. L'amour de la patrie et de la liberté est une espèce de fanatisme qui exalte, pour ainsi dire, l'ame de Brutus; la haine qu'il a conçue pour le nom des rois est une passion violente, qui s'étend jusqu'à la personne de Porsenna,

Ce tyran protecteur d'un tyran comme lui.

Cette haine, dans une ame aussi fière que celle de Brutus, dégénère en une sorte de mépris pour les deux rois, et ce mépris l'empêche de déférer à l'avis de son collègue, qui vouloit que l'ambassadeur Arons fût renvoyé sans être entendu. Il vient, disoit Collatinus, pour épier le génie de Rome, pour connoître nos forces, nos ressources, découvrir enfin notre côté foible : il verra ce qui nous manque.

C'est pour cela, répond Brutus, qu'il faut le recevoir. Il apprendra que, malgré le peu de secours qui nous reste, nous sommes assez grands pour ne rien redouter; que notre force est dans notre audace, et que des peuples qui ne craignent rien sont à craindre;

Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.

Qui des deux est le plus hardi, ou Collatinus, qui veut faire à l'ambassadeur d'un ennemi formidable l'affront de ne pas l'écouter, ou Brutus, qui le méprise assez pour lui montrer l'état de foiblesse où est la ville, et pour le braver en même temps, en refusant l'offre de la paix que ce ministre propose? Ce ne sont pas là de ces froids plaidoyers où l'on pèse mûrement les raisons, où l'on discute lentement le *pour* et le *contre.* Tout ici respire, si je puis m'exprimer ainsi, la grandeur romaine; ce ne sont que mouvemens de haine implacable, que transports d'amour pour Rome; l'esprit semble n'avoir aucune part à ce que se disent les interlocuteurs, c'est de l'ame seule et de la passion que naissent les objections et les réponses. Voyez dans *Mahomet* l'entrevue de cet imposteur sublime et de l'inflexible Zopire. L'un veut absolument régner et changer les lois et la religion de son pays; l'autre refuse avec une fermeté inébranlable de le recevoir, de seconder ses entreprises et de lui pardonner. Cette scène est un des dialogues les plus vifs et les plus éloquens que je connoisse. Après la mort de Henri III les états de la ligue s'assemblent, selon M. de Voltaire, pour lui choisir un successeur. Potier se lève et fait un discours pour soutenir les droits de Henri IV. Ce n'est pas une harangue de collége, ce ne sont point de belles phrases, ni des tours brillans et fleuris. Lisez ce beau morceau, vous le trouverez plein de feu et d'énergie. Potier fait aux ligueurs assemblés les reproches les plus hardis; il ose s'adresser à Mayenne lui-même et

lui déclarer qu'il s'oppose à son élection. Toute réponse à ce discours eût été froide ; aussi M. de Voltaire n'en fait-il faire aucune, il se tire d'embarras par un coup de l'art :

A ce hardi discours aucun n'osoit répondre,
Par des traits trop puissans ils se sentoient confondre ;
Ils repoussoient en vain de leur cœur irrité
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit et la crainte agitoient leurs pensées,
Quand soudain mille voix, jusqu'au ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruis confus :
Aux armes ! citoyens, ou nous sommes perdus.

. . . . . .

C'étoit du grand Henri la redoutable armée,
Qui, lasse du repos et de sang affamée,
Faisoit entendre au loin ses formidables cris,
Remplissoit la campagne et marchoit vers Paris.

(*Henriade*, ch. VI.)

Le même poëme nous offre encore un bel exemple de l'éloquence avec laquelle M. de Voltaire fait parler ses personnages dans les délibérations, éloquence qui empêche la narration de devenir languissante. Après la bataille d'Ivry, Henri IV fait le siége de Paris. Mayenne assemble un conseil de guerre. L'auteur ne s'arrête pas à nous faire part des sentimens des différens généraux ; il introduit d'Aumale, personnage fier et emporté, que les lenteurs d'un siége impatientent, et qui s'indigne de se voir enfermé avec les ligueurs dans l'enceinte d'une ville. On ne me saura pas mauvais gré de rapporter ici les vers de M. de Voltaire :

Les ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblés :
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenoit fièrement ce langage intrépide :

Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher;
C'est là qu'il faut montrer une fureur heureuse.
Je connois des François la fougue impétueuse,
L'ombre de leurs remparts affoiblit leur vertu;
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles;
J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles.
Héros, qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
Peuple, qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots : les ligueurs en silence
Sembloient de son audace accuser l'imprudence :
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte et leur refus.
Hé bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez les dangers; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte.
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte,
Il s'avance : un héraut, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas
Et crie à haute voix : *Quiconque aime la gloire,*
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend, ennemis, paroissez !

(Ch. X.)

Le discours intrépide de d'Aumale est d'autant mieux placé dans cette circonstance, qu'il n'est point inutile, c'est-à-dire, que les actions suivent les paroles. Ce héros ne se borne pas à étaler son zèle et à faire parade de son courage; il ne peut supporter la prudence du conseil assemblé, il la traite de lâcheté : son ardeur fougueuse l'emporte

à un combat singulier avec le vicomte de Turenne, combat dans lequel il est tué. C'est un des plus beaux épisodes de la Henriade, et où il y a le plus de vraie poésie. Homère, qu'on a tant loué, et qui mérite aussi de l'être à tant d'égards, met trop souvent de prolixes harangues et des maximes de morale ou de politique dans la bouche de ses héros. Que madame Dacier l'admire par cette raison, que le P. Le Bossu en prenne occasion de nous démontrer que la fin d'Homère et de tout poëte épique est de nous enseigner les vérités que nous ignorons; pour moi, quand les partisans du poëte grec devroient me traiter de blasphémateur, j'oserai dire que ces défauts méritent d'être repris, et qu'ils font tort à l'Iliade. C'est dans ces momens qu'Homère dort : *Quandoque bonus dormitat Homerus.* Je conviens cependant avec le P. Le Bossu, que la querelle d'Achille et d'Agamemnon, au premier livre de l'Iliade, n'est pas un de ces morceaux qui puissent être censurés : il mérite au contraire les plus grands éloges, il est digne d'Homère. Tous les caractères de ce poëme sont parfaitement bien soutenus, mais celui d'Achille, en particulier, est tracé de main de maître. Un tel personnage est du genre de ceux qu'un poëte doit introduire dans les assemblées où il est question de peser les intérêts communs. Autant ils seroient à rejeter d'un conseil, si l'action étoit réelle et non imitée, autant on doit faire en sorte de les y admettre dans un poëme. Quand les autres raisonnent de sang froid, Achille, *ennemi de tout conseil timide,* doit dire :

> C'est trop perdre le temps en des discours frivoles;
> Il faut des actions, et non pas des paroles.
>
> (*Iphigénie en Aulide.*)

Quand on lit, dans le dixième livre de l'Énéide, la dispute de Vénus et de Junon devant Jupiter et en présence de tous les dieux, on oublie que c'est un récit fait par le

poëte, on croit être transporté au plus haut du ciel, et entendre ces deux grandes ennemies s'attaquer, se répondre : ce n'est pas une discussion paisible; ce sont les reproches les plus vifs, les invectives les plus piquantes de deux femmes qui, sans perdre cependant rien de leur dignité, défendent chacune sa cause avec force, emploient les figures les plus énergiques pour la faire valoir et pour réfuter les raisons qu'on leur oppose. Vénus est plus touchante; elle prie Jupiter de protéger Énée contre la fureur implacable de Junon : mais avec quelle fierté, avec quelle hauteur et quelle dérision amère la reine des dieux lui répond! Vénus dit : Les Troyens sont assiégés dans leurs foibles retranchemens que Turnus force et remplit de carnage;

Et inundant sanguine fossæ.
Æneas ignarus abest. Numquamne levari
Obsidione sines? etc.

elle finit comme elle avoit commencé, c'est-à-dire, en prenant le ton de suppliante, ou plutôt sa plainte, quoique vive et pathétique, est toujours touchante :

Xanthum et Simoënta
Redde, oro, miseris, iterumque revolvere casus
Da, Pater, Iliacos Teucris.

Mais les paroles de Junon marquent son caractère altier, colère et vindicatif :

Tum regia Juno
Acta furore gravi : Quid me alta silentia cogis
Rumpere, et obductum verbis vulgare dolorem?
Ænean hominum quisquam divûmque subegit
Bella sequi, aut hostem Regi se inferre Latino?
Italiam petiit fatis auctoribus, esto,
Cassandræ impulsus furiis. Num linquere castra

Hortati sumus, aut vitam committere ventis?
Num puero summam belli, num credere muros?
Tyrrhenamve fidem et gentes agitare quietas? etc.

. . . . . .

Æneas ignarus abest, *ignarus et absit.*
Est Paphos Idaliumque tibi, sunt alta Cithera:
Quid gravidam bellis urbem et corda aspera tentas?

Nous ferons mieux connoître dans la suite ce morceau qui peut passer pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Je ne dirai qu'un mot ici pour en faciliter l'intelligence à ceux qui n'auroient pas leur Virgile à la main. Énée, chargé de soutenir la guerre contre Turnus, est allé demander du secours à Évandre, qui avoit amené une troupe d'Arcadiens, et qui régnoit sur eux, dans le lieu même où Rome fut depuis bâtie. Par le conseil d'Évandre, il se met à la tête des Tyrrhéniens, qui avoient chassé Mézence leur roi, à cause de ses tyrannies. Comme Mézence s'est joint à Turnus, Énée se joint aux Tyrrhéniens, qui prennent avec joie la défense des Troyens. Pendant qu'Énée est absent pour cette importante négociation, les Troyens, assiégés dans leur camp, ont fait une sortie contre les Rutules, malgré la défense qu'Énée leur avoit faite de sortir de leurs retranchemens. Leur imprudence leur coûta cher. Turnus s'étant introduit dans leur camp, en les poursuivant, en fait un carnage horrible; mais enfin, pressé par le nombre, et voyant la porte du camp refermée, il se jette dans le Tibre qu'il traverse à la nage, et rejoint son armée. C'est alors que Jupiter assemble tous les dieux, et qu'il tâche de réconcilier Junon et Vénus. Celle-ci se plaint des cruautés de sa rivale envers Énée et les Troyens. « Énée, dit-elle, est absent, et il ignore le carnage que Turnus a fait dans son camp. » Dans la suite de son discours, elle prie le roi des dieux de lui permettre de sauver Iule de la mort, si Énée et les Troyens doivent être exterminés. « Je le trans-

porterai, dit-elle, à Paphos, dans l'Idalie, ou à Cithère; ces lieux le cacheront, ils me sont consacrés. »

Est Amathus, est celsa mihi Paphos, atque Cythera,
Idaliæque domus. Positis inglorius armis
Exigat hic ævum.

Junon répond : « Est-ce moi qui ai engagé votre Énée à laisser à un enfant la garde de son camp? Est-ce par mes conseils qu'il se joint aux Tyrrhéniens révoltés contre leur roi, et qu'il trouble la tranquillité de l'Italie?..... Énée est absent, dites-vous; qu'il le soit. Vous avez des retraites sûres à Paphos, à Cithère et à Idalie; cachez-y ce héros. Pourquoi l'envoyez-vous contre une nation aguerrie et contre des ennemis redoutables? »

Tel est le sens du discours de cette déesse, dont nous ne parlons qu'en passant, et pour donner une idée de la manière dont Virgile fait dialoguer les personnages. Je me rappelle aussi les discours de Drancès et de Turnus, au livre onzième. Le roi Latinus, voyant qu'il n'a aucun secours à espérer de la part de Diomède, établi en Italie, assemble son conseil pour délibérer sur l'intérêt et les dangers de l'Etat. Drancès, ennemi de Turnus et jaloux de sa gloire, parle le premier, et dit, que si tout le monde garde le silence, c'est que Turnus est redouté, mais que pour lui il parlera hardiment contre ce même Turnus, dont la témérité et la fuite (Turnus en effet avoit paru fuir dans le dernier combat, mais c'étoit plutôt une preuve de son courage que de sa timidité, puisqu'il avoit poursuivi un fantôme qu'il prenoit pour Énée, avec lequel il vouloit se mesurer, comme on peut le voir au livre X), ont mis la nation à deux doigts de sa perte. Drancès ajoute qu'il faut conclure la paix avec Énée, lui accorder tout ce qu'il demande, et sur-tout la main de Lavinie : il prie Turnus de ne pas préférer son intérêt particulier à l'intérêt public,

et le conjure, en cas qu'il ait toujours envie de continuer la guerre, de s'exposer seul, et d'accepter le combat singulier qu'Énée lui propose. « Pour vous, dit-il, si votre courage, si le soin de votre renommée, si la dot de Lavinie ne vous permettent pas de rechercher la paix, marchez à l'ennemi, exposez-vous vous-même. Faut-il que nous soyons les victimes de vos querelles, et que nous tombions dans les champs de Mars, nous, ames viles, troupe ignoble que personne ne prendra soin d'ensevelir et de pleurer? Allez, si vous avez hérité de la valeur de vos ancêtres, si vous êtes leur sang, allez combattre seul l'ennemi qui vous appelle. »

La fureur de Turnus s'enflamme à ces paroles : il gémit de douleur, comme Achille *qui verse des pleurs pour un affront;* enfin il répond à son adversaire. Nous mettrons ici sa réponse toute entière, et nous nous servirons de la traduction de l'abbé Desfontaines, en attendant que nous donnions à ce morceau plus de force en le versifiant. « Ta bouche, Draucès, est toujours éloquente lorsque la guerre demande des bras; et quand on convoque les chefs de la nation, tu te rends toujours le premier à l'assemblée. Cependant il ne s'agit pas de nous étourdir de ces grands mots que tu prodigues sans danger, lorsqu'entre l'ennemi et toi il y a un rempart, et que le sang ne coule point à tes yeux. Tonne ici, avec ton éloquence ordinaire, et traite-moi de lâche, toi dont le bras vainqueur a immolé tant de Troyens, et a jusqu'ici décoré nos campagnes de tant de glorieux trophées. Mais l'ennemi n'est pas loin, il environne nos murs : allons le chercher l'un et l'autre, et éprouvons qui de nous deux a plus de valeur. Marchons. Qui t'arrête? Ton courage martial ne sera-t-il jamais que dans tes discours pleins de veut, et n'as-tu d'ardeur que pour fuir? J'ai été mis hors de combat! indigne calomniateur! Quelqu'un peut-il me faire ce reproche, à moi qui fais enfler le Tibre du sang troyen, à moi qui ai fait tomber

la maison d'Évandre et éteint sa race, et qui ai mis en fuite tous les Arcadiens? Ai-je été lâche aux yeux de Bitias et Pandore, en cette journée où, enfermé dans le camp des Troyens, j'en ai plongé dans le Tartare une grande foule? Tu prétends qu'il n'y a plus de salut pour nous dans la guerre! Va tenir ce langage insensé au chef des Troyens et à ton parti; continue de semer l'alarme en ces lieux, de vanter les forces d'une nation deux fois vaincue, et de rabaisser celle des Latins; soutiens qu'Achille, que Diomède et tous les capitaines grecs, ont redouté les armes troyennes; dis aussi qu'à leur arrivée dans ces lieux l'Aufide épouvanté suspendit le cours de ses ondes. L'imposteur feint de me craindre; mais sa crainte simulée n'est que pour me rendre odieux. Cesse de trembler, Drancès, jamais cette main ne sera souillée de ton sang; que ton ame vile reste dans ton corps, elle est digne d'un pareil séjour.

« Je viens maintenant, grand roi, à la matière qui fait le sujet de la délibération. Si vous n'avez plus de confiance en nos armes, si nous sommes sans ressources, si une seule défaite nous a entièrement abattus, et si nous ne pouvons plus espérer aucune faveur de la fortune, demandons la paix, et tendons au Troyen des mains désarmées et suppliantes. Ah! que dis-je? s'il nous restoit quelque vestige de notre ancien courage, pourrions-nous prendre ce honteux parti? Heureux ceux qui auroient péri dans le combat, pour n'être pas les témoins d'une si indigne lâcheté! Mais si nous avons encore des moyens de continuer la guerre; si nous pouvons lever de nouvelles troupes dans le Latium; si des villes et des peuples d'Italie nous promettent leurs secours; si la victoire des Troyens les a affoiblis; si le champ de bataille a été couvert de leurs morts, et si leur perte a égalé la nôtre, pourquoi nous décourager dès le commencement de cette guerre? pourquoi trembler avant le son de la trompette? Le temps et les diverses conjonctures changent heureusement la face des affaires : la for-

tune se fait un jeu de voler d'un parti à un autre, et elle a souvent relevé ceux qu'elle avoit abaissés. Le roi des Étoliens nous refuse son appui! eh! n'avons-nous pas dans nos intérêts Messape, l'heureux Tolumnius, et tant d'autres grands capitaines d'Italie? Ce sera une gloire pour nous de nous être soutenus avec nos seules forces. Mais la reine des Volsques, la célèbre Camille, ne vient-elle pas à notre secours, et ne nous amène-t-elle pas une brillante cavalerie? Cependant, si je suis le seul obstacle à la paix, si les Troyens demandent un combat singulier entre leur roi et moi, et si ce parti vous plait, je ne suis pas encore assez haï de la victoire pour abandonner de si grandes espérances par le refus d'un combat. Je marcherai avec confiance contre ce rival, fût-il un autre Achille, et dût-il combattre avec des armes forgées par Vulcain. Turnus prétend ne le céder à aucun des plus célèbres guerriers; il se dé ue aujourd'hui pour vous et pour le roi son beau-père. Énée m'appelle seul au combat; c'est ce que j'ambitionne. Si les dieux sont contre nous, il ne faut pas que le brave Drancès périsse; s'il y a de la gloire à acquérir, elle ne doit pas être pour lui. »

Il n'y a personne qui ne connoisse ce bel endroit des *Métamorphoses*, où Ulysse et Ajax se disputent les armes d'Achille. Ovide a opposé à un héros emporté l'éloquence insinuante du plus ingénieux de tous les Grecs. Ce morceau est un modèle achevé que devroient étudier ceux qui se destinent au barreau, et qui doivent un jour plaider de grandes causes.

Le P. Le Bossu avertit de placer ces sortes de délibérations, quelque vives qu'elles soient, dans des endroits où elles ne puissent pas interrompre la suite de l'action : sans cette précaution on impatiente le lecteur, qui attend la continuation des événemens qui l'intéressent. J'ajouterai une remarque qui a beaucoup de rapport à celle du P. Le Bossu, c'est que les descriptions les plus magnifiques sont

froides et même insupportables, lorsqu'on s'attend à voir le récit d'un action annoncée. L'auteur de Télémaque est tombé dans cette faute, à ce qu'il me semble. Je ne sais si tous les lecteurs penseront comme moi sur cet article; mais la première fois que je lus cet ouvrage inimitable, je fus tenté de passer trois ou quatre pages sans les lire, dans cet endroit où Télémaque prend pour la première fois les armes que Vulcain avoit fabriquées. C'est qu'on y voit une longue description de tout ce que le dieu du feu avoit gravé sur les armes du jeune Grec, et que cette description est mal placée, quoique belle. Pendant que la discorde règne dans le camp des rois alliés contre Adraste, roi des Daunïens, leur ennemi vigilant et infatigable fait une marche secrète et les surprend : il fait mettre le feu à leur camp pendant la nuit, et fait un carnage horrible de leur armée.

« Cependant, dit l'auteur, Nestor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée; que la flamme, poussée par les vents, s'avançoit tojours; que les troupes étoient en désordre, et que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines, et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp, pour éviter cet incendie. »

Celui qui lit le Télémaque de suite, et qui a eu tout le temps de s'intéresser au héros et aux alliés, qui les voit dans le péril le plus pressant, est curieux de savoir si cette surprise nocturne n'entraîne point leur perte et leur destruction totale : il voudroit se transporter sur ce théâtre d'horreur, il est impatient d'apprendre des nouvelles de cet événement. C'étoit donc à l'auteur à satisfaire cette curiosité qu'il avoit excitée, à presser son récit, à omettre tout ce qui pouvoit être omis, et à ne songer qu'au danger des rois, sur lequel tout le monde a les yeux. Que vont-ils faire? Voilà ce que je veux apprendre. Au

lieu de me satisfaire avec promptitude, et d'entretenir, pour ainsi dire, le feu de l'intérêt, on détourne mon attention sur des objets tout à fait étrangers; on ne profite pas de l'émotion que l'on a fait naître dans mon ame; on me refroidit par une description dont je me passerois volontiers. Les alliés, devenus en quelque sorte mes amis, sont à la veille d'être tous égorgés : je marche, moi lecteur, ou du moins je voudrois marcher à leur secours; mon ardeur m'emporte vers eux pour les sauver, je ne vois, je n'entends qu'eux, c'est à eux seuls que je m'intéresse; et vous choisissez précisément ce temps pour me faire une description détaillée de tout ce qui étoit gravé sur le bouclier d'un des combattans! Je me persuade que tout homme impartial sera de mon sentiment, s'il se donne la peine de joindre ce qui suit à ce que je viens de citer.

« Télémaque, qui étoit abattu et inconsolable, oublie sa douleur; il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui, paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain, dans les cavernes fumantes du mont Etna. »

Vous vous attendez à voir agir Télémaque, revêtu de ses armes, mais l'auteur vous occupe d'autres objets.

« Ces armes, ajoute-t-il, étoient polies comme une glace et brillantes comme les rayons du soleil; dessus étoit gravée la fameuse histoire du siége de Thèbes. On voyoit d'abord le malheureux Laius, qui, ayant appris, par la réponse de l'oracle d'Apollon, que son fils, qui venoit de naître, seroit le meurtrier de son père, livra aussitôt l'enfant à un berger pour l'exposer aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Puis on remarquoit le berger qui portoit l'enfant sur la montagne de Cytheron, entre la Boétie et la Phocide. Cet enfant sembloit crier et sentir sa déplorable destinée : il avoit je ne sais quoi de naïf, de tendre et de gracieux qui rend l'enfance si aimable. Le berger qui le portoit sur

des rochers affreux paroissoit le faire à regret, et être touché de compassion; des larmes couloient de ses yeux : il étoit incertain et embarrassé, puis perçoit les pieds de l'enfant avec son épée, les traversoit d'une branche d'osier, et le suspendoit à un arbre, ne pouvant se résoudre, ni à le sauver contre l'ordre de son maître, ni à le livrer à une mort certaine; après quoi il partit, de peur de voir mourir ce petit innocent qu'il aimoit.

« Cependant l'enfant alloit mourir faute de nourriture : déjà ses pieds, par lesquels tout son corps étoit suspendu, étoient enflés et livides.

« Phorbas, berger de Polybe, roi de Corinthe, qui faisoit paître dans ce désert les grands troupeaux du roi, entendit les cris de ce petit enfant; il y accourut; il le détache, il le donne à un autre berger, afin qu'il le porte à la reine Mérope, qui n'a point d'enfant : elle est touchée de sa beauté; elle le nomme Œdipe, à cause de l'enflure de ses pieds percés; le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé des dieux en leur place. Ensuite on voyoit Œdipe déjà grand, qui, ayant appris que Polybe n'étoit pas son père, alloit de pays en pays pour découvrir sa naissance.

« L'oracle lui déclara qu'il trouveroit son père dans la Phocide, il y va; il y trouve le peuple agité par une grande sédition : dans ce trouble il tua Laïus son père sans le connoître. Bientôt on le voit encore qui se présente à Thèbes; il explique l'énigme du sphinx : il tue le monstre. Il épouse la reine Jocaste, sa mère, qu'il ne connoit point; et elle le croit Œdipe, fils de Polybe. Une horrible peste, signe de la colère des dieux, suit de près un mariage si détestable. Là, Vulcain avoit pris plaisir à représenter les enfans qui expiroient dans le sein de leurs mères; tout un peuple languissant, la mort et la douleur peintes sur les visages; mais ce qui étoit de plus affreux, étoit Œdipe, qui, après avoir long-temps cherché le sujet du courroux des dieux,

découvre qu'il en est lui-même la cause. On voyoit sur le visage de Jocaste la honte, et la crainte d'éclaircir ce qu'elle ne vouloit pas connoître; sur celui d'Œdipe, l'horreur et le désespoir : il s'arrache les yeux, et il paroît conduit comme un aveugle par sa fille Antigone. On voit qu'il reproche aux dieux les crimes dans lesquels ils l'ont laissé tomber. Ensuite on le voyoit s'exciter lui-même pour se punir; et, ne pouvant plus vivre avec les hommes, en partant, il laissoit son royaume aux deux fils qu'il avoit eus de Jocaste, Étéocle et Polinice, à condition qu'ils règneroient tour à tour, chacun leur année; mais la discorde des frères paroissoit encore plus horrible que le malheur d'Œdipe. Étéocle paroissoit sur le trône, refusant d'en descendre pour y faire monter à son tour Polinice. Celui-ci ayant eu recours à Adraste, roi d'Argos, dont il épousa la fille, Agria, s'avançoit vers Thèbes avec des troupes innombrables : on voyoit par-tout des combats autour de la ville assiégée. Tous les héros de la Grèce étoient assemblés dans cette guerre, et elle ne paroissoit pas moins sanglante que celle de Troye.

« On y reconnoissoit l'infortuné mari d'Ériphyle; c'étoit le célèbre devin Amphiaraüs, qui prévit son malheur, et qui ne sut s'en garantir : il se cache pour n'aller point au siége de Thèbes, sachant qu'il ne peut espérer de revenir de cette guerre, s'il s'y engage. Ériphyle étoit la seule à qui il eût osé confier son secret. Ériphyle son épouse, qu'il aimoit plus que sa vie, et dont il se croyoit tendrement aimé, séduite par un collier qu'Adraste, roi d'Argos, lui donna, trahit son époux Amphiaraüs : on la voyoit qui découvroit le lieu où il s'étoit caché. Adraste le menoit malgré lui à Thèbes. Bientôt, en y arrivant, il paroissoit englouti dans la terre, qui s'entr'ouvroit tout-à-coup pour l'abymer. Parmi tant de combats, où Mars exerçoit sa fureur, on remarquoit avec horreur celui des deux frères, Étéocle et Polinice : il paroissoit sur leur visage je ne sais

quoi de hideux et de funeste, le crime de leur naissance étoit comme écrit sur leur front; il étoit facile de juger qu'ils étoient dévoués aux furies infernales et à la vengeance des dieux. Les dieux les sacrifioient pour servir d'exemple à tous les frères dans la suite de tous les siècles, et pour montrer ce que fait l'impie Discorde quand elle peut séparer des cœurs qui doivent être si étroitement unis. On voyoit ces deux frères pleins de rage qui s'entre-déchiroient; chacun oublioit de défendre sa vie pour arracher celle de son frère : ils étoient tous deux sanglans, percés de coups mortels, tous deux mourans, sans que leur fureur pût se ralentir, tous deux tombés par terre et prêts à rendre le dernier soupir; mais ils se traînoient encore l'un contre l'autre, pour avoir le plaisir de mourir dans un dernier effort de cruauté et de vengeance. Tous les autres combats paroissoient suspendus par celui-là. Les deux armées étoient consternées et saisies d'horreur à la vue de ces deux monstres: Mars lui-même détournoit ses yeux cruels pour ne pas voir un tel spectacle.

« Enfin on voyoit la flamme du bûcher sur lequel on mettoit les deux corps de ces deux frères dénaturés. Mais, ô chose incroyable! la flamme se partageoit en deux, la mort même n'avoit pu finir la haine implacable qui étoit entre Étéocle et Polinice; ils ne pouvoient brûler ensemble; et leurs cendres, encore sensibles aux maux qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre, ne purent jamais se mêler. Voilà ce que Vulcain avoit représenté avec un art divin sur les armes que Minerve avoit données à Télémaque.

« D'un autre côté, le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la déesse qui rassembloit les peuples épars çà et là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres : elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, et de tirer de son sein fécond leur nourriture; elle leur

présentoit une charrue, et y faisoit atteler des bœufs : on voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue ; puis on apercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec la faux coupoit les doux fruits de la terre, et se payoit de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, et à faire naitre tous les plaisirs.

« Les nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une rivière, auprès d'un bocage : Pan jouoit de la flûte ; les faunes et les satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé sur son thyrse, et tenant d'une main une vigne ornée de pampre et de plusieurs grappes de raisin ; c'étoit une beauté molle, avec je ne sais quoi de passionné et de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée et abymée dans la douleur, sur un rivage inconnu. Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits, de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses lassés du travail de la journée ; les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, et quelques-uns dansoient au son d'un chalumeau : tout représentoit la paix, l'abondance et les délices ; tout paroissoit riant et heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons ; les lions, ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux : un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette, et cette aimable peinture rappeloit tous les charmes de l'âge d'or. »

On ne trouve rien dans cette description qui ne soit agréable ; tout y est varié et très-bien peint. Mais, *non erat hic locus*, rien n'est bon qu'autant qu'il est à sa place.

J'ai tant d'impatience de voir ce qui doit arriver, que je suis réellement fâché contre l'auteur qui m'entretient de toutes ces belles choses si à contre-temps.

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,

et je ne suis content que lorsque je suis arrivé à ces mots : « Télémaque ayant pris ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, etc. » Si la description étoit courte, on pourroit tolérer ce défaut, mais elle est très-longue, et j'ai cru devoir la mettre sous les yeux du lecteur, afin de lui donner un exemple plus sensible du mauvais effet des descriptions lorsqu'elles sont déplacées. Ce n'est jamais dans un morceau intéressant et lorsqu'on doit courir à l'événement, qu'il faut en faire usage. Elles peuvent être regardées à peu près comme les intermèdes dans les pièces de théâtre; elles doivent amuser le lecteur en le délassant : mais le lecteur ne veut point être *amusé*, ou plutôt il ne l'est pas et ne peut l'être par ce qui détourne son attention mal à propos; il ne peut souffrir qu'on lui fasse une peinture des beautés de la campagne, ni l'histoire d'Œdipe, tandis qu'il est occupé de choses intéressantes. Après la bataille de Pharsale, Pompée fuyant devant César, étoit peu sensible aux agrémens et aux délices de la vallée de Tempé. Le lecteur tremble pour les alliés qu'il voit en déroute; il est presque lui-même un de ces rois; il songe au salut commun, et vous lui présentez des tableaux amusans, comme s'il avoit l'esprit libre! Quand on a eu le secret de me faire prendre un vif intérêt à quelque chose, il ne faut pas m'abandonner dans la plus grande chaleur de cet intérêt. Ce n'est pas ainsi qu'en a usé Virgile dans l'*Enéïde*. Énée revenoit de la cour du roi Évandre, et, accompagné des troupes auxiliaires qu'il avoit obtenues, il alloit se joindre aux Rutules révoltés avec raison contre leur tyran. Monté sur une hauteur, d'où il apercevoit déjà leur armée,

il fait halte, et ordonne à ses soldats fatigués de se reposer à l'ombre du bois dont cette colline est couverte. C'est ce temps-là que prend Vénus pour aborder son fils auprès d'un fleuve où il étoit assis, et pour laisser suspendues à un chêne les armes brillantes qu'elle lui a fait faire. Énée, qui a choisi ce lieu et ce temps pour se délasser, a tout le loisir de considérer l'ouvrage admirable de Vulcain et les traits principaux de l'Histoire Romaine que ce dieu a gravés sur le bouclier. Le lecteur, qui a suivi le héros dans sa marche et qui est bien aise de reprendre haleine avec lui, parcourt avec plaisir ces différens tableaux, d'autant plus agréables d'ailleurs, qu'Énée doit naturellement s'y intéresser. Ainsi le sage Virgile n'interrompt point le récit d'une action vive pour décrire les armes du fils de Vénus; il prend, pour nous entretenir de ces objets, un temps *vide*, si je puis m'exprimer de la sorte, un temps où l'on n'a rien à faire de plus important. C'est par cet art, qui semble lui être particulier, qu'il répand dans tout le corps de son poëme des ornemens toujours variés, d'un dessin et d'un coloris différens, mais qui tous heureusement placés, habilement rangés, flattent la vue, et ne se nuisent jamais les uns aux autres. C'est ainsi que les couleurs dont l'arc-en-ciel est composé, quoique réellement différentes par leur nature, font un ensemble agréable à nos yeux, parce que chacune occupe la place qui lui convient, et se trouve liée à celles qui l'environnent, par des passages, par des nuances imperceptibles.

Une autre cause de l'ennui des lecteurs, c'est la répétition du même récit. On ne doit jamais leur raconter ce qu'ils savent déjà. *On ne trouvoit pas cela si mauvais du temps d'Homère*, dit le P. Le Bossu. Je ne sais pas trop pourquoi. Je pense que, dans tous les temps, une répétition fréquente de ce qu'on a vu ou entendu, sur-tout celle d'un récit, est fastidieuse et rebutante. Mais comme le P. Le Bossu a vu Homère tomber dans ce défaut, il n'a pu croire que c'en

fût un ; Homère ne peut pas se tromper. Il est pourtant certaines répétitions qui ne sont point désagréables, et auxquelles on trouve même une espèce de grace. Quand Jupiter, dans Homère, envoie un ordre à quelqu'un, celui qui est chargé de porter cet ordre, répète les paroles même du maître des dieux. Virgile l'a imité dans le quatrième livre de l'*Énéïde*. Jupiter parle ainsi à Mercure, lorqu'il l'envoie vers Énée :

. . . . *Celeres defer mea dicta per auras*

. . . . . .

Si nulla accendit tantarum gloria rerum,
Nec super ipsa suâ molitur laude laborem,
Ascanione Pater romanas invidet arces?

. . . . . .

Nec prolem Ausoniam et Lavinia respicit arva?

Mercure vole à Carthage et dit à Énée les mêmes choses, et répète presque les mêmes paroles :

Ipse deûm tibi me claro demittit Olympo
Regnator cœlum et terras qui numine torquet;
Ipse hæc ferre jubet celeres mandata per auras.
Quid struis? aut quâ spe Lybicis teris otia terris?
Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
Nec super ipse tuâ moliris laude laborem;
Ascanium surgentem et spes hæredis Iuli
Respice, cui regnum Italiæ Romanaque tellus
Debentur.

On trouve enfin dans l'écriture-sainte, sur-tout dans les livres de l'ancien testament, des répétitions sensibles; et il paroit qu'anciennement elles étoient en usage. Beaucoup de personnes pensent, par cette raison et par plusieurs autres, qu'Homère avoit lu les livres de Moise. C'est une opinion qu'il ne m'appartient pas d'examiner, et dont je

laisse la discussion aux savans. Il suffit de remarquer en passant que ces sortes de répétitions, bien loin d'ennuyer, sont au contraire fort agréables. Celles des mots, comme tout le monde le sait, lorsqu'elles ne sont pas trop fréquentes, ont de l'agrément. Telle est celle-ci d'Ovide :

Ad Pelagi Nymphas, Pelagi gratissima Nymphis,
Ibit, etc.

Mais ces ornemens du style ne sont pas ici de mon sujet, et je n'ai prétendu parler que des répétitions de pensées, sur-tout de celles qui remettent plusieurs fois sous les yeux le même récit. Le P. du Cerceau, jésuite, a fait une pièce dramatique intitulée l'*Enfant prodigue*, où, s'il m'en souvient bien, les erreurs de ce jeune homme, son départ de la maison paternelle, et tout le détail de son histoire, sont répétés jusqu'à l'ennui. Virgile ne fait pas plusieurs fois un même récit. Celui de la prise de Troie, de la fuite d'Énée et de ses compagnons, en un mot, de tout ce qui précède l'arrivée des Troyens à Carthage, est fait dans le second et le troisième livre : aussi l'auteur a-t-il soin d'éviter habilement toute occasion de l'entamer avant le second livre, ou de le recommencer après le troisième. Vénus se présente à son fils, au premier livre, il la prend pour une chasseuse. Elle lui raconte l'histoire de Didon, afin de l'engager à demander à cette reine l'hospitalité. Mais il étoit naturel qu'elle le priât à son tour de lui dire quelque chose de ses aventures. C'étoit donc ici le lieu de faire faire par Énée le long récit qui remplit deux livres; mais comme ce n'étoit pas le dessein du poëte, et que ce récit auroit été infructueux pour le héros, et n'auroit en rien contribué à l'avancement de l'action (au lieu qu'il sert à rendre Didon sensible au mérite et aux malheurs d'Éuée), Virgile fait dire simplement à Énée son nom, son pays, la cause de sa fuite, le lieu où il tend; il lui fait raconter par quelle

aventure il est jeté sur la côte de Carthage, et cela très-sommairement, et dans l'espace de neuf ou dix vers. Mais le lecteur pourroit être surpris que cette chasseuse interrompe le discours d'Énée, il est si naturel de demander à un aventurier le récit de ce qu'il a souffert ! Virgile a prévenu cette objection; le lecteur sait que cette chasseuse est Vénus, et que par conséquent elle est instruite de tout cela. Aussi ne presse-t-elle point le héros de continuer :

Nec plura querentem
Passa Venus, medio sic interfata dolori est.

Énée lui-même reconnoît bientôt qu'elle n'a pas dû marquer plus de curiosité; il s'aperçoit enfin que cette fille prétendue Tyrienne est la déesse sa mère.

C'est par de tels coups de l'art que les grands maîtres se sauvent et savent surmonter les obstacles que présente à chaque pas leur fable : ils parent à tous les inconvéniens avec tant d'adresse, que le lecteur ne s'en aperçoit pas, parce qu'il n'avoit pas aperçu l'embarras : aussi quand nous lisons ces beaux ouvrages, nous sommes tentés de croire que nous en aurions bien fait autant. *Cela est tout simple*, disons-nous, *cela est naturel : que trouve-t-on là de si merveilleux ? cela va tout seul.* Un lecteur attentif observe les choses de plus près, et reconnoît que si ce qu'on lit est tout simple et tout naturel, c'est en cela même que l'auteur est admirable, et qu'il a dû lutter contre des difficultés que l'œil vulgaire ne soupçonne pas :

Ut sibi quivis
Speret idem, sudet multum frustraque laboret
Ausus idem.

Le P. Le Bossu remarque encore qu'il étoit en quelque sorte nécessaire qu'Énée, dans le troisième livre, racontât à Andromaque tout ce qui lui étoit arrivé depuis la prise

de Troye; mais qu'il en est empêché par l'arrivée d'Hélénus, époux d'Andromaque. Il y a bien de l'adresse à l'avoir fait survenir pour interrompre une conversation dont le lecteur se passera bien, puisqu'il est au fait de tout; c'est à Andromaque à la recommencer, si elle veut, pendant le temps qu'Énée passe chez elle, et le poëte peut se dispenser d'en faire mention davantage. Voyez comme tout cela est conduit, et comme naturellement le héros se trouvoit engagé à entrer dans le détail de son histoire, si le devin Hélénus n'eût fait oublier ce premier entretien par sa présence. Le poëte s'étoit mis à l'étroit, mais il savoit bien les moyens de s'en tirer : Andromaque avoit commencé par faire part de son sort à Énée, il étoit donc convenable qu'il payât cette confidence par une autre, d'autant plus qu'elle l'interroge à son tour :

Sed tibi qui cursum venti, quæ fata dedêre?
Aut quis te ignarum nostris Deus appulit oris?
Quid puer Ascanius? superatne et vescitur aurâ
Quem tibi jam Troja. . . . . . .
Ecquæ jam puero est amissa cura parentis?
Ecquid in antiquam virtutem animosque viriles
Et pater Æneas et avunculus excitat Hector?
Talia fundebat lacrymans longosque ciebat
Incassùm fletus : quum sese à mœnibus heros,
Priamides multis Helenus comitantibus affert,
Agnoscitque suos, lætusque ad limina ducit, etc.

L'action doit être vraisemblable. A l'égard de la vraisemblance, elle est nécessaire dans l'épopée comme dans la tragédie.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas. (Boil.)

Une chose peut être vraie et vraisemblable, ou n'être ni l'une ni l'autre, et alors c'est une *merveille absurde;* elle peut aussi être ou vraisemblable seulement, ou seulement vraie. Ce qui est vrai indépendamment de la vraisemblance est du ressort de l'histoire. Le poëme épique et l'action dramatique demandent plutôt le vraisemblable que le vrai. Ce qui n'est ni l'un ni l'autre peut appartenir aux fables d'Ésope; car elles ne sont pas vraies ni vraisemblables, et sans la vérité cachée qu'elles renferment, on les prendroit pour des absurdités. La philosophie morale n'enseigne que le vrai; mais comme elle doit persuader, elle doit y joindre le vraisemblable.

S'il m'est permis de dire ce que je pense à l'égard du poème épique, je crois que le vrai sans le vraisemblable n'y peut entrer; mais qu'au contraire, sans s'embarrasser de ce qui est vrai historiquement, il exige de la vraisemblance : c'est ce que nous avons répété d'après le P. Le Bossu. Il paroitroit se contredire ensuite lorsqu'il s'exprime ainsi :

« A ce que nous avons dit de l'épopée nous pouvons ajouter que dans le fond de sa nature elle use de la vérité et de la vraisemblance, comme la morale, et que dans ses expressions et ses manières, elle prend une liberté qui a beaucoup de rapport à celle d'Ésope. Il est vraisemblable qu'Énée, allant en Italie, souffrit une effroyable tempête qui le jeta en Afrique, où il se sauva. C'est une vérité morale que Dieu éprouve et semble quelquefois abandonner les gens de bien, et qu'il les retire enfin des dangers où il avoit permis qu'ils fussent engagés : cela est non seulement vrai, mais aussi vraisemblable; mais les discours de Junon et d'Éole, celui de Neptune aux vents Borée et Zéphire, ont aussi peu de vérité et de vraisemblance que l'entretien du Rat de ville et du Rat de village. »

Le P. Le Bossu se trompe à plusieurs égards : d'abord, quand il dit que dans le fond de sa nature l'épopée use de la vérité et de la vraisemblance. Quel est le sens de cet

auteur ? C'est toujours que non seulement l'enveloppe générale du poëme épique cache une vérité morale, mais encore que chacune de ses parties en contient quelqu'une. N'est-il pas ridicule de prétendre que Virgile veut, par la tempête qui jette Énée en Afrique, et par le calme qui la suit, nous enseigner que Dieu éprouve les gens de bien, et les retire enfin des dangers auxquels il les a exposés? On peut en tirer cette pieuse conséquence, si l'on veut; mais je ne croirai jamais que Virgile ait songé à nous donner cette instruction. Le P. Le Bossu se trompe, en second lieu, lorsqu'il soutient que dans ses expressions et ses manières l'épopée prend une liberté qui approche beaucoup de celle d'Ésope; c'est-à-dire que ses expressions et ses manières, en un mot, tout ce qu'on peut appeler le corps de l'épopée, dont la vérité est l'ame, n'est ni vrai ni vraisemblable. Quoi ! les discours de Junon et d'Éole, ceux de Neptune aux vents, ont aussi peu de vraisemblance que l'entretien du Rat de ville et du Rat des champs ! Non, sans doute, ils n'en ont pas davantage pour nous autres chrétiens, qui ne croyons point aux dieux du paganisme; mais si les païens n'étoient pas persuadés de l'existence d'Éole, par exemple, ils ne révoquoient point en doute celle de Junon et de Neptune : la mythologie, c'est-à-dire la théologie des Grecs et des Romains, ne permettoit pas de regarder Jupiter, Apollon, etc. comme des êtres allégoriques. Il n'est pas question de savoir ce que les philosophes pensoient là-dessus, c'est à l'opinion commune qu'il faut avoir égard. Ainsi les discours de Junon et du dieu de la mer dans le premier livre de l'*Enéïde*, étoient, pour le grand nombre des lecteurs, sinon vrais, du moins vraisemblables. Nous examinerons plus à loisir, en son lieu, l'opinion du P. Le Bossu sur les divinités des poëtes anciens; revenons à notre sujet. « Pour descendre dans le particulier, dit notre auteur, et pour parler plus exactement et plus méthodiquement de la vraisemblance des narrations épiques, nous la rapporterons à quelques chefs,

et nous la verrons selon la théologie, selon la morale, selon la nature, selon la raison et selon l'opinion. »

Suivant lui, tout est vraisemblable selon la théologie, parce que tout est possible à Dieu. C'est par ce moyen que les poëtes font rentrer dans la vraisemblance tout ce qu'il leur plaît de feindre contre l'ordre commun de la nature. Il parlera plus amplement sur cet article à celui des Machines.

Selon la morale, la vérité et sur-tout la vraisemblance sont nécessaires. On condamna, dit-il, autrefois un poëte pour avoir fait dire sur le théâtre, par un personnage supposé honnête homme, cette maxime contraire à l'honnêteté : *Quand ma langue jure, mon esprit ne jure pas.* Cela s'appelle pécher contre la vraisemblance morale : il n'est nullement vrai, il n'est point du tout vraisemblable qu'un honnête homme tienne un pareil langage, et cela est moralement impossible.

Il faut aussi que la vraisemblance naturelle règne dans un poëme épique. Énée trouve des cerfs en Afrique, et cependant, dit-on, la nature ne produit point de cerfs dans cette partie du monde. C'est donc une faute dans Virgile? Je réponds que cela n'est point contre la vraisemblance pour le commun des hommes, et que les savans seuls savent le contraire de ce que le poëte avance : ainsi la vraisemblance n'est point choquée. On fait à Virgile d'autres reproches contre la vraisemblance naturelle; mais ce détail nous mèneroit trop loin. Il a eu tort, si, en rapportant quelques faits qui ne soient pas dans l'ordre de la nature, il a parlé en même temps contre l'opinion de tous les hommes; car c'est elle qui est la règle de la vraisemblance poétique; mais je ne crois pas qu'il soit tombé dans cette faute : il n'a point mis les poissons dans les bois, ni les tigres sur le haut des arbres. Tout ce qui est reçu communément est vraisemblable, ou plutôt il est vrai en poésie, fût-il faux d'ailleurs; mais, d'un autre côté,

ce qui n'est pas dans la nature ne peut être donné comme vraisemblable si le public ne le regarde pas comme vrai.

Il ne faut jamais choquer la raison, si on veut conserver la vraisemblance. Il n'est personne qui croie qu'un seul homme surpris dans des embûches par cinquante braves, en tue quarante-neuf et fasse grace au dernier. Ce fait absurde est rapporté dans la *Thébaïde*. On le croiroit s'il eût fait intervenir quelque dieu, protecteur de son héros. C'est ainsi que Minerve seconde Ulysse lorsqu'il fait un si grand carnage des amans de Pénélope. On rend ses héros ridicules en croyant les rendre grands : c'est le défaut ordinaire de Sénèque le Tragique.

L'on ne doit pas non plus écrire des choses que l'expérience dément. Scaliger a cru trouver cette faute dans Homère, qui dit, au dixième livre de l'*Iliade*, que le tonnerre grondoit tandis que la neige tomboit sur la terre. Scaliger auroit raison si cela n'étoit jamais arrivé, comme il le croit; mais la neige accompagnoit le tonnerre lorsque le feu du ciel tomba sur la flèche de l'église de Châlons, et sur celle de l'abbaye de Chally, proche Senlis : Homère, conclut le P. Le Bossu, pouvoit avoir vu la même chose.

L'opinion commune, la tradition, la renommée, sont des règles de vraisemblance en poésie, comme nous l'avons dit ci-dessus. Que Pénélope n'ait pas été chaste, que la fameuse Hélène n'ait jamais vu Troye, comme plusieurs auteurs l'ont écrit, n'importe; ce n'est point la vérité historique que le poëte doit suivre, mais ce que l'on raconte et ce que l'on croit ordinairement. C'est l'affaire de l'historien de ne nous rapporter que ce qui est; pour le poëte, il écrit ce qui a pu être, ce qu'a pu dire ou faire tel ou tel héros en certaine rencontre, véritable ou imaginée. Son but est de plaire et d'amuser, et il ne peut y parvenir qu'en supposant ce qui peut produire cet effet. Cest pourquoi il dispose sa fable, il arrange les événemens à son gré, mais toujours d'une manière conforme à la vraisemblance : ainsi,

il se fait une loi de respecter les opinions accréditées, et de se servir de la tradition, sûr d'être cru et de plaire, quoi qu'il en puisse être. Les physiciens et les naturalistes ne connoissent point de phénix; mais son existence est reçue et comme constatée parmi le peuple; c'en est assez, cette brillante fiction sera l'ornement de nos poëmes, et quiconque nous feroit un reproche de l'avoir employée, seroit un ignorant et un homme absolument étranger sur le Parnasse.

J'ai dit que le poëte n'étoit pas historien; mais lorsque le sujet qu'il traite est tiré de l'histoire, et que ce trait d'histoire est connu, il doit se conformer à ce qu'on sait là-dessus, et ne pas altérer les principales circonstances de son action. Je dis les principales, car il se trouve des incidens particuliers que l'on peut supprimer, changer, mettre les uns devant ou après les autres, selon qu'on le juge à propos, et cela sans blesser la vraisemblance. Voici ce que dit à ce sujet M. de Voltaire dans une de ses remarques sur la *Henriade* :

« Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuvième chant (*), et de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront : cette matière mérite d'être éclaircie.

« Ce chant contient trois faits principaux : 1° les états de Paris; 2° le siège de cette ville; 3° la conversion de Henri IV, qui occasionna la réduction de cette ville (mais ce dernier article est réservé pour le chant dixième dans les éditions ordinaires.)

« Selon la vérité de l'histoire, Henri I : Grand assiégea Paris

---

(*) Cette note étoit faite pour les premières éditions de la *Henriade ;* l'auteur y a fait depuis des changemens considérables, et cette note ne se trouve plus faite pour ce chant.

quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590, au mois d'avril; le duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de septembre. La ligue, long-temps après, en 1593, assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon, qu'elle avoit reconnu sous le nom de Charles X, et qui étoit mort depuis deux ans et demi; et sur la fin de la même année 1593, au mois de juillet, le roi fit son abjuration dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594.

« De tous ces événemens, on a supprimé l'arrivée du duc de Parme et le prétendu règne de Charles, cardinal de Bourbon : il est aisé de s'apercevoir que faire paroître le duc de Parme sur la scène eût été avilir Henri IV, le héros du poëme, et agir précisément contre le but de l'ouvrage; ce qui seroit une faute impardonnable.

« A l'égard du cardinal de Bourbon, ce n'étoit pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture, tel que ce cardinal; il seroit aussi inutile dans le poëme qu'il le fut dans le parti de la ligue. En un mot, on passe sous silence le duc de Parme, parce qu'il étoit trop grand; et le cardinal de Bourbon, parce qu'il étoit trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siége, parce que si on les eût mis dans leur ordre, on n'auroit pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du héros, on n'auroit pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussitôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs, les états de Paris ne sont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la poésie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, et qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pourrois, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III, parce que la vie et la mort de Henri III

n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées.

« Les états de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siége de Paris; ce sont deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle résolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le hasard auroit pu les assembler avant le siége comme après, et ils sont bien mieux placés avant le siége dans le poëme : de plus, il faut considérer qu'un poëme épique n'est pas une histoire; on ne sauroit trop présenter cette règle aux lecteurs qui n'en seroient pas instruits :

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
Qui, chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps :
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue;
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue,
Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtrai :
Apollon de son feu leur fut toujours avare. »

M. de Voltaire dit fort bien, dans un autre endroit, que si cette permission d'arranger à son gré les événemens d'un poëme, lorsqu'ils ne sont pas essentiels, n'étoit point accordée aux auteurs, il leur seroit absolument impossible de réussir, parce qu'il n'y a dans l'histoire aucune action tellement disposée, qu'on en pût faire un poëme épique sans y rien changer. Il s'exprime encore ainsi ailleurs : « Ce sont là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés, il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées, qu'il les rapporte à la même époque; en un mot, qu'il forme un tout de diverses parties : sans cela, il est absolument impossible de composer

un poëme épique fondé sur une histoire. » Dans *l'Idée de la Henriade*, qu'il a placée au-devant de ce poëme, on lit cette observation : « Le poëme est fondé sur une histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux; les autres, moins respectables, ont été ou retranchés ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un poëme : on a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une gazette ampoulée. » Lucain, comme le dit M. de Marmontel dans la préface qu'il a faite pour la *Henriade*, a suivi scrupuleusement l'histoire.... au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des temps, transporté les faits, etc. La même permission est donnée aux auteurs tragiques ; ils peuvent plier les événemens aux règles du théâtre, comme toutes les personnes de bon goût et de bon sens en conviennent. Nous ne nous sommes étendus sur cette matière et servi de l'autorité des hommes illustres, que pour l'instruction des jeunes gens, dont on doit éclaircir les doutes et lever les scrupules. Ces réflexions sont longues, sans doute, et pourront paroître minutieuses à quelques personnes. Nous répétons la même chose plus d'une fois; mais je répondrai comme faisoit, en pareil cas, l'abbé de St.-Pierre : *Vous vous plaignez de mes redites, disoit-il; vous y avez donc fait attention ? c'est ce que je demandois.*

On fait une faute contre la vraisemblance que le P. Le Bossu nomme *vraisemblance de rencontre*, lorsqu'on emploie plusieurs événemens vraisemblables chacun en particulier, mais qui ne peuvent se *rencontrer* ensemble vraisemblablement. Ces fautes, ajoute-t-il, s'étendent assez loin; car elles enveloppent la multitude des choses merveilleuses, dont chacune en particulier seroit régulière, mais qui vraisemblablement ne peuvent être ramassées en si grand nombre et en si peu d'espace. Dans les *Mille et une Nuits*, les faits sont non seulement presque tous incroyables en eux-mêmes, mais ces faits incroyables sont

accumulés si monstrueusement, qu'ils augmentent encore le défaut de vraisemblance : aussi ces mauvais romans sont-ils le rebut des personnes qui aiment le vrai et qui ne se nourrissent pas de merveilles absurdes. Ceux même qui en sont avides, comme les enfans, s'en dégoûtent bientôt, à mesure que leur raison mûrit et que leur jugement se forme. Les romans de M. l'abbé Prévot sont assurément écrits bien différemment, aussi les lit-on avec une avidité insatiable. Un poëme sera encore défectueux et peu vraisemblable, lorsque les événemens n'auront pas été préparés avec art, et paroîtront subitement, comme s'ils tomboient du ciel : l'attention dont le lecteur a besoin pour chercher la cause de ces événemens lui ôte tout le plaisir qu'il auroit s'il les voyoit naître avec vraisemblance d'une cause déjà connue. Tout, dans Virgile, est heureusement enchaîné, tout se tient, et les événemens qui arrivent ont des causes dont le lecteur est suffisamment instruit, sans que pour cela ces événemens soient tellement prévus qu'ils ôtent le plaisir qu'ils doivent causer lorsqu'ils arrivent. Dès le premier livre de *l'Énéide*, ce qui doit arriver au quatrième est préparé : Vénus substitue l'Amour au petit Ascagne, pour enflammer Didon ; ainsi l'on n'est pas surpris de la passion de cette reine. Quel plaisir cependant ne fait pas le récit, ou, pour mieux dire, la vive peinture des amours de Didon et d'Énée ! M. de Fénélon s'est servi d'un artifice semblable : Vénus fait descendre l'enfant Cupidon dans l'île de Calypso, qui devient amoureuse de Télémaque, et la nymphe Eucharis brûle des mêmes feux, parce qu'elle a reçu aussi sur ses genoux cet enfant redoutable.

Le vraisemblable est l'ame de la poésie, comme le vrai est celle de l'histoire : mais comment accorder le vraisemblable avec l'*admirable*, ou, si l'on veut, avec ce qu'on appelle le *merveilleux ?* Le merveilleux règne toujours dans le poëme, et il s'entend non seulement de ce qui arrive

par l'intervention ou par le pouvoir des dieux (nous examinerons s'il faut toujours se servir dans l'épopée de ce qu'on est convenu de nommer la *machine*); il s'entend, dis-je, non seulement des faits auxquels les êtres supérieurs à notre nature ont part, mais encore de tout ce qui nous paroît extraordinaire en général. On demande jusqu'à quel point il est permis de le pousser sans détruire le vraisemblable : les meilleures règles, dit le P. Le Bossu, sont, premièrement, le bons sens, et ensuite les exemples des grands auteurs, auxquels il est à propos de comparer ceux qui ont mal réussi à cet égard. Mais il avertit qu'il est nécessaire aussi, pour faire un juste discernement, de bien connoître les mœurs, les coutumes et le génie des peuples et des siècles; *car* ajoute-t-il, *ce qui est beau dans Homère, pourroit avoir été mal reçu dans les ouvrages d'un poëte du temps d'Auguste.*

Pour ne laisser rien à desirer sur cette matière, citons le témoignage et les raisons de M. l'abbé Dubos; elles peuvent jeter sur cette question beaucoup de lumière.

« Que des personnes plus hardies que moi, dit-il, osent marquer les bornes entre la vraisemblance et le merveilleux, par rapport à chaque genre de poésie, par rapport au temps où l'on suppose que l'événement est arrivé, enfin par rapport à la crédulité plus ou moins grande de ceux pour qui le poëme est composé; il me paroît trop difficile de placer ces bornes. D'un côté, les hommes ne sont point touchés par les événemens qui cessent d'être vraisemblables parce qu'ils sont trop merveilleux; d'un autre côté, des événemens si vraisemblables qu'ils cessent d'être merveilleux ne les rendent guère attentifs. Il en est des sentimens comme des événemens : les sentimens où il n'y à rien de merveilleux, soit par la noblesse ou par la convenance du sentiment, soit par la précision de la pensée, soit par la justesse de l'expression, paroissent plats; tout le monde, dit-on, auroit pensé cela : d'un autre côté, les sentimens trop merveilleux

paroissent faux et outrés. Le sentiment que Durier prête à Scévola, dans la tragédie qui porte ce nom, quand il lui fait dire, en parlant du peuple Romain, que Porsenna, auquel il parle, vouloit affamer :

Se nourrira d'un bras et combattra de l'autre,

devient aussi comique par l'exagération qu'il renferme, qu'aucun trait de l'Arioste.

« Il ne me paroît donc pas possible d'enseigner l'art de concilier le vraisemblable et le merveilleux ; cet art n'est qu'à la portée de ceux qui sont nés poëtes, et grands poëtes ; c'est à eux qu'il est réservé de faire une alliance du merveilleux et du vraisemblable, où l'un et l'autre ne perdent pas leurs droits. Le talent de faire une telle alliance est ce qui distingue éminemment les poëtes de la classe de Virgile des versificateurs sans invention et des poëtes extravagans ; voilà ce qui distingue ces poëtes illustres des auteurs plats et des faiseurs de romans de chevalerie, tels que sont les *Amadis*. Ces derniers ne manquent pas certainement de merveilleux ; au contraire, ils en sont remplis : mais leurs fictions sans vraisemblance, et les événemens prodigieux à l'excès, dégoûtent les lecteurs dont le jugement est formé, et qui connoissent les auteurs judicieux.

« Un poëme qui pèche contre la vraisemblance est d'autant plus vicieux que son défaut est sensible à tout le monde. Nous avons une tragédie de M. Quinault, intitulée *Le faux Tibérinus*, où le poète suppose que Tibérinus, roi d'Albe, étant mort dans une expédition, un de ses généraux, afin d'empêcher le découragement des troupes, dérobe à leur connoissance la mort du roi. Pour mieux cacher l'accident, il fait soutenir à son propre fils le personnage du roi Tibérinus, à la faveur d'une ressemblance parfaite qui se trouvoit entre le roi et Agrippa ; c'est le nom de ce fils qui passe pour Tibérinus. Son père suppose encore, pour mieux

cimenter l'imposture, que le roi mort a fait tuer secrètement Agrippa. Tout le royaume d'Albe s'y méprend un an durant, et le dénouement de la pièce, laquelle fournit, d'acte en acte, des situations merveilleuses, est encore très-intéressant. Cependant on ne comptera jamais cette tragédie parmi celles qui font l'honneur de notre théâtre; elle ne touche que par surprise, et l'on désavoue son émotion propre dès qu'on fait réflexion à l'extravagance de la supposition sur laquelle toutes les situations merveilleuses de la tragédie sont fondées. On n'a presque point de plaisir à revoir une pièce qui suppose que la ressemblance du roi Tibérinus et d'Agrippa fut absolument si parfaite, même du côté de l'esprit, que l'amante d'Agrippa, après avoir eu de longues conversations avec lui, continua à le prendre pour Tibérinus.

« J'avouerai cependant qu'un poëme sans merveilleux me déplairoit encore plus qu'un poëme fondé sur une supposition sans vraisemblance; en cela je suis de l'avis de M. Despréaux, qui préfère le *Voyage du Monde de la Lune*, de Cyrano, aux poëmes sans invention de Motin et de Cotin.

« Comme rien ne détruit plus la vraisemblance d'un fait que la connoissance certaine que peut avoir le spectateur que le fait est arrivé autrement que le poëte ne le raconte, je crois que les poëtes qui contredisent dans leurs ouvrages des faits historiques très-connus, nuisent beaucoup plus à la vraisemblance que le vrai; mais nous ne réglons pas notre croyance touchant les faits sur leur vraisemblance métaphysique ou sur le pied de leur possibilité, c'est sur la vraisemblance historique. Nous n'examinons pas ce qui devoit arriver plus probablement, mais ce que les témoins nécessaires, ce que les historiens racontent; et c'est leur récit, et non pas la vraisemblance, qui détermine notre croyance : ainsi nous ne croyons pas l'événement qui est le plus vraisemblable et le plus possible, mais ce qu'ils nous disent être vraisemblablement arrivé. Leur déposition étant la

règle de notre croyance sur les faits, ce qui peut être contraire à leur déposition ne sauroit paroître vraisemblable : or, comme la vérité est l'ame de l'histoire, la vraisemblance est l'ame de la poésie. »

Il faut toujours se souvenir que l'abbé Dubos ne parle que des faits *très-connus*. Un poëte seroit ridicule s'il supposoit Darius vainqueur d'Alexandre, ou Rome détruite par les Carthaginois ; il n'est aucun lecteur qui ne sache précisément le contraire, et qui ne soit en droit d'accuser l'auteur de mensonge et d'imposture. Je l'ai déjà dit, tout ce qui est reçu en histoire, en géographie, en chronologie, doit être respecté par les poëtes, à moins que ce ne soient des choses de peu d'importance et connues de peu de personnes. L'abbé Dubos reprend Racine d'avoir souvent violé cette règle si sage dans ses tragédies : Junia Calviua, par exemple, qui joue un si grand rôle dans *Britannicus*, et que le poëte nous donne pour une jeune fille modeste, timide et sans expérience, et qui est reçue, à la fin de la pièce, au nombre des vestales par la faveur du peuple, dont elle obtient une dispense d'âge pour entrer dans ce collége des prêtresses; cette même Junia Calvina ne pouvoit être présente à la mort de Britannicus, puisqu'elle avoit été exilée, vers la fin du règne de Claude, comme coupable d'inceste avec son frère. Elle n'étoit rien moins que vertueuse, et Tacite en parle comme d'une *effrontée*. Loin d'être sans expérience au temps de la mort du jeune Britannicus, on sait qu'elle avoit été mariée, plus de sept ans auparavant, à Lucius Vitellius, frère de celui qui fut depuis empereur. Elle n'avoit pas besoin de dispense d'âge pour être admise parmi les vestales, mais elle avoit passé l'âge où les vestales pouvoient être reçues au service des autels. On rit quand on connoît bien cette Junia dont Racine fait une vestale. Enfin, le peuple ne lui donna pas et ne put lui donner de dispense d'âge, parce que le temps étoit passé où le peuple faisoit les lois. Voilà bien des fautes, et il est étonnant que

Racine ait pu se les permettre; mais il comptoit apparemment trop sur l'ignorance où étoient la plupart de ses spectateurs à l'égard de tous ces détails. Je lui passerois plus aisément d'avoir ressuscité Narcisse pour en faire un des personnages de sa pièce, quoique cet affranchi, ministre des débauches et des cruautés de Claude, eût été mis à mort, par l'ordre d'Agrippine, sur la fin du règne de cet empereur. Bérénice portoit le nom de reine, titre affecté souvent aux filles des rois, mais elle n'avoit point de royaume, et cependant Racine parle souvent dans sa *Bérénice*, des états de cette princesse. C'est une faute, si l'on veut; mais elle ne vaut pas la peine d'être relevée. Tout le monde connoît cette belle scène où Mithridate, dans la tragédie qui porte son nom, révèle à ses deux fils ses grands projets. Il veut attaquer les Romains à Rome :

> Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :
> On ne vaincra jamais les Romains que dans Rome.

Il calcule le temps qui lui sera nécessaire pour ce fameux voyage. Le lieu de la scène est aux environs d'Asaph et du détroit de Cassa; c'est de là qu'il doit partir, et il dit à ses fils :

> Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
> Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?

« Il en pouvoit bien douter, dit un prince qui a commandé des armées sur les bords du Danube, et qui, comme Mithridate, a conservé sa réputation de grand capitaine dans l'une et l'autre fortune, puisque la chose est réellement impossible. L'armée navale de Mithridate... avoit près de trois cents lieues à faire avant que de débarquer sur les rives du Danube : des vaisseaux qui naviguent en flotte, et qui n'ont d'autres moyens d'avancer que des rames et des voiles, ne sauroient se promettre de faire cette route en moins de

huit ou dix jours. M. Racine, sans craindre d'ôter le merveilleux de l'action de Mithridate, pouvoit bien encore accorder six mois de marche à son armée, qui avoit sept cents lieues à faire pour arriver à Rome. Le vers qu'il fait dire à Mithridate,

Je vous rends dans trois mois aux pieds du Capitole,

révolte ceux qui ont quelque connoissance de la distance des lieux. Quoique les armées grecques et romaines marchassent avec plus de célérité que les nôtres, il est toujours vrai qu'il n'y a point de troupes qui puissent, durant trois mois, sans jamais séjourner, faire chaque jour près de huit lieues, sur-tout en passant par des pays difficiles et ennemis, ou du moins suspects, tels qu'étoient la plupart des pays que Mithridate avoit à traverser. Ces sortes de critiques courent dans le monde, sur-tout quand une pièce est nouvelle, et souvent on les fait valoir contre un poëte encore plus qu'elles ne devroient valoir. »

L'abbé Dubos trouve aussi dans Corneille des fautes de ce genre, et je renvoie le lecteur à son livre. Il y rapporte plusieurs endroits des poëtes anciens, qui sont répréhensibles du côté de la vraisemblance chronologique. Il cite Aristote, qui reproche à Sophocle d'avoir fait annoncer dans la tragédie d'*Électre*, qu'Oreste s'étoit tué aux jeux pythiens, parce que ces jeux ne furent institués que plusieurs siècles après Oreste. Nous ajouterons que Sophocle n'a pas moins péché contre la vraisemblance géographique. En voici un exemple tiré de la tragédie intitulée *Les Trachiniennes*. La scène, comme le titre l'annonce, se passe à Trachine : Hercule, qui est à Cenée, a reçu de la part de Déjanire la robe fatale qui lui cause la mort. Cette tunique a été envoyée de Trachine à Cenée vers la fin du troisième acte, et dès la seconde scène du quatrième, Hyllus arrive, et s'écrie en voyant Déjanire : *Ah ! ma mère, puissiez-vous ou n'être pas ma mère ou cesser de vivre, ou plutôt être moins*

criminelle! vous avez tué aujourd'hui mon père et votre époux. Il lui raconte ce qui vient de se passer sous ses yeux. J'étois, dit-il, à Cenée, où mon père élevoit un temple en l'honneur de Jupiter, et traçoit le dessin du bois sacré. Lychas est venu le trouver avec la cassette qui renfermoit ce funeste présent, etc. « Il y a ici, dit le P. Brumoy, une faute assez difficile à justifier... En effet, l'intervalle de Cenée à Trachine est un détroit trop considérable pour le passer dans un aussi court espace de temps que Sophocle le suppose pour le voyage et le retour d'Hyllus et de Lychas. Comment Hyllus a-t-il pu, en quelques heures, aller trouver son père, le voir occupé à des dessins d'architecture pour ériger un temple, assister à un sacrifice où se trouve encore Lychas au retour de Trachine, être, en un mot, témoin de tout ce qui s'est passé, et revenir avec son pere pendant la durée de deux actes? Cela paroît forcé, sur-tout dans une tragédie grecque, où l'action n'est jamais interrompue; mais Sophocle, si scrupuleux d'abord sur toutes les vraisemblances, comptoit sans doute sur l'éloignement de ces lieux par rapport à Athènes, où le grand nombre des spectateurs n'y regardoit pas de si près, et se prêtoit à la vraisemblance géographique, quand elle ne lui paroissoit que médiocrement blessée. Ainsi et plus encore le font aujourd'hui les spectateurs, quoique mieux instruits, en voyant plusieurs tragédies où les circonstances des lieux sont souvent beaucoup moins ménagées. »

Que conclure de toutes ces observations et de ces exemples? Que si on ne pardonne qu'avec peine aux plus grands maîtres les fautes qu'ils font contre la vraisemblance, celles des jeunes auteurs sont tout à fait impardonnables. Ce n'est pas tout que d'avoir de la verve, du feu et de grandes idées; en un mot, ce n'est pas tout d'être poëte pour être grand poëte, il faut encore avoir long-temps médité sur son art, et avoir acquis les connoissances accessoires. L'histoire, la géographie, la chronologie, toutes les parties de la philo-

sophie, l'histoire naturelle, la chimie, en un mot, toutes les sciences servent à nourrir la poésie ; il seroit donc à souhaiter que ceux qui ont droit de prétendre à la palme poétique en eussent au moins une teinture ; *mais*, comme le dit l'abbé Dubos, *il est plus facile aux poëtes de traiter cette exactitude de pédanterie, que d'acquérir les connoissances nécessaires pour ne point faire de fautes pareilles à l'erreur qu'Aristote reproche à Sophocle.*

Nous remarquerons, avant de finir ce chapitre, que les anciennes fables accréditées ont en poésie autant de vraisemblance que l'histoire, et qu'il n'est pas permis à un poëte de les altérer à un certain point. Les actions des Hercule et des Thésée, les faits inouis et si vantés des temps héroïques, sont, généralement parlant, des exagérations, et peuvent être regardés comme *merveilleux ;* mais tout cela est consacré, et il n'est pas plus permis à un poëte de faire faire des exploits ordinaires et peu surprenans à Hercule ; il faudra qu'il parcoure la terre, qu'il abatte les monstres, qu'il dompte les géants,

> Et les couleuvres étouffées
> Seront les jeux de son berceau.

Ce héros, s'il étoit le sujet d'un poëme épique, ou s'il y étoit introduit épisodiquement, devroit y paroître comme un colosse qui foule la terre, et cache son front dans les nuées, tel qu'il se présenta dans l'assemblée des dieux, au temps de son apothéose :

> *Sic ubi mortales Tyrinthius exuit artus*
> *Parte sui meliore viget majorque videri*
> *Cœpit et augustâ fieri gravitate verendus.*
>
> (Ovid. Metam.)

ou tel qu'il s'élevoit, lorsqu'il soutint le ciel, pour soulager Atlas. Mais si on vouloit le faire agir dans une tragédie, ce

n'est pas ainsi qu'il faudroit le représenter. On verra, par cet exemple, combien il y a de différence entre la vraisemblance tragique et la vraisemblauce épique. Elle vient de ce que les yeux sont juges dans le premier genre, et que, dans l'autre, on s'en rapporte à l'oreille. Souvent un récit exagéré ne paroît pas ridicule, quoique les événemens qu'il contient révoltassent, si on en étoit le témoin oculaire. Qui de nous pourroit s'empêcher de rire, s'il voyoit, par exemple, Turnus soulever sans peine un rocher que douze hommes ne seroient pas capables de porter, et le lancer contre Énée. On ne croiroit point cette espèce de prodige, et on prendroit l'acteur pour un charlatan et un imposteur qui fascineroit les yeux de ceux qui le regardent : mais ce même fait, dans le récit de Virgile, paroît merveilleux, sans paroître ridicule, sur-tout quand on se rappelle la force prodigieuse des hommes dans les siècles les plus reculés, dont les poëtes ont fait mention :

Saxum circumspicit ingens,
Saxum antiquum, ingens, campo quod fortè jacebat,
Limes agro positus, litem ut discerneret arvis.
Vix illud lecti bis sex cervice subirent
Qualia nunc hominum producit corpora tellus.
Ille manu raptum trepidâ torquebat in hostem,
Altior insurgens, etc.

On lit, avec un plaisir mêlé d'admiration, ce beau récit du huitième livre de l'*Énéide*, qui renferme la victoire d'Hercule sur le brigand Cacus. On se prête à l'illusion et à je ne sais quel enchantement qui élève l'ame, lorsque le héros renverse dans la mer une partie du rocher qui couvroit la caverne de Cacus, et qu'il se jette au milieu de la fumée pour étouffer le monstre qui la vomissoit à grands flots. Ce tableau, bien exécuté, feroit le plus grand effet sur la toile ou sur le théâtre de l'Opéra ; mais il seroit déplacé sur la

scène française. Elle veut que la vraisemblance la plus exacte soit gardée, et tout ce qui est gigantesque n'est pas fait pour elle. Mais l'Opéra est le pays des chimères, et tout y plait, depuis les aventures de la chevalerie errante jusqu'aux exploits de Thésée et d'Alcide, qu'on pourroit, après tout, regarder comme les premiers chevaliers errans. Tout cela est également du ressort de la peinture, parce que les fables sont de son domaine. On me demandera si, après cela, Hercule pourroit être admis dans la tragédie proprement dite? si on doit l'en exclure tout à fait? Non, sans doute. Thésée, suivant la Fable, fut long-temps avec Philoctète, le compagnon de ce grand homme; et cependant M. de Châteaubrun n'a pas fait difficulté de faire une tragédie intitulée *Philoctète*. On voit tous les jours sur notre théâtre Thésée, dans la tragédie qui porte le nom de *Phèdre*. C'est néanmoins ce célèbre Thésée qui descendit aux enfers, comme tout le monde le sait, et qui voulut, avec Pirithoüs, enlever Proserpine. Racine a bien senti qu'un homme dont on auroit cette idée ne peut se montrer à des spectateurs français, parce qu'il ne leur paroîtroit jamais aussi grand qu'ils se l'imaginent, d'après ce qu'ils ont ouï dire de ses actions. Ces rois d'Orient, qui sont assez barbares et assez malheureux pour se cacher à leurs sujets, et qui passent pour des dieux dans leur esprit, parce qu'ils sont invisibles comme eux, détruiroient ou affoibliroient de beaucoup l'opinion qu'on a de leur personne, s'ils se communiquoient davantage. Qu'on me permette cette expression, l'oreille est crédule, mais l'œil la détrompe. C'est en conséquence de cette réflexion que Racine a fait de son Thésée un portrait un peu différent de celui de l'antiquité; il n'est pas descendu réellement dans le royaume de Pluton, mais seulement le bruit s'en est répandu, et la vérité est qu'il a été enfermé

Dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.

C'est avec l'art de ce grand poëte qu'on parvient à ressusciter dans la tragédie ces hommes extraordinaires, et à les rendre grands sans les rendre ridicules. Racine avoit assez de génie pour ne pas priver la scène d'un sujet aussi beau que l'est *la Mort d'Hercule;* mais il auroit adouci les traits de ce héros. Les Grecs savoient mieux que nous son histoire, et cependant ils l'ont admiré sur le théâtre d'Athènes. Remarquez que, dans ce beau morceau des *Trachiniennes*, qui plaisoit si fort à toute l'antiquité, Hercule, en retraçant ses travaux, ne fait point mention du ciel porté sur ses épaules : rien n'auroit été plus absurde. Comment, en effet, un homme que l'on voit, et qui n'excède pas la hauteur ordinaire des hommes, auroit-il l'impudence d'assurer que le ciel s'est reposé sur sa tête ? *Hâc cœlum cervice tuli.* Ovide pouvoit le lui faire dire, parce qu'Ovide met la chose en récit. Chez Sophocle, il parle de sa descente aux enfers, dont il a tiré Cerbère : ce trait est plus croyable que l'autre; mais je ne conseillerois pas à un auteur français de le supprimer entièrement. Pour les autres, ils n'excèdent pas de beaucoup les actions des sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, qu'on lit dans l'*Histoire des Voyages.* On pourroit donc aujourd'hui rendre Hercule moins géant, et plus grand homme. La hauteur, la fierté de son caractère devroit sans doute être conservée; mais sur-tout dans un siècle aussi philosophe que le nôtre, il seroit à propos de lui supposer beaucoup d'humanité : ce seroit ce noble penchant qui le porteroit à exécuter avec plaisir les ordres sévères de Junon et d'Euristhée. Obligé, par la haine de sa marâtre, de purger la terre de monstres et de soulager les malheureux, son devoir s'accorderoit avec son inclination bienfaisante; il seroit alors exempt du ridicule répandu sur les Amadis et les pourfendeurs de géans, puisqu'il n'entreprendroit pas ses travaux de propos délibéré, comme les chevaliers qui alloient sans besoin courir les champs pour prendre en main la défense des dames et de leur honneur : il y seroit forcé

par une déesse impitoyable. S'il mettoit à fin les plus terribles aventures, ce seroit pour remplir sa destinée, ce seroit par inclination, ce seroit par le secours de Jupiter : dès-lors tout ridicule seroit banni du sujet, il rentreroit dans la vraisemblance, il auroit une grandeur réelle, et non pas extravagante et illusoire, et il conserveroit le charme et la magie des fables, magie dont Racine a tiré un si grand parti dans sa *Phèdre*. Pour finir en peu de mots, le merveilleux, pourvu qu'il ne soit pas absurde, est bien placé dans un poëme épique, et rarement dans la tragédie, à moins qu'on ne sache le rendre très-vraisemblable et conforme aux idées adoptées communément. Tout ce qu'on voit de loin doit être d'une grandeur démesurée, selon les lois de l'optique et les règles de la perspective, et les héros du poëme ne sont vus en effet que dans un lointain ; mais il n'en est pas de même de ce que le théâtre offre immédiatement à notre vue. Parlons maintenant des passions qui sont communes aux pièces dramatiques et à l'épopée ; ce que dit à cet égard le P. Le Bossu me semble très-judicieux.

La Narration doit être touchante. « La narration épique doit être admirable ; mais cette beauté ne lui suffit pas, il faut qu'elle soit touchante et passionnée, qu'elle emporte l'esprit du lecteur, qu'elle le remplisse d'inquiétude, qu'elle lui donne de la joie, qu'elle le jette dans la terreur, et qu'elle lui fasse ressentir la violence de tous ces mouvemens pour des sujets qu'il sait lui-même être feints et inventés à plaisir. Horace, qui l'ordonne ainsi aux poëtes, ne peut toutefois s'empêcher de les admirer, quand ils s'en acquittent bien, et d'égaler leur adresse à la puissance des magiciens.

« Les passions sont donc nécessaires aux grands poëmes ; mais toutes ne sont pas également nécessaires ou convenables à tous. La comédie a la joie et les surprises

agréables pour sa part ; la tragédie, au contraire, a la terreur et la compassion : le poëme épique tient comme un milieu qui embrasse toutes ces passions, ainsi qu'on le voit dans la tristesse du quatrième livre de l'*Énéide*, et dans les jeux et les divertissemens du cinquième. La passion propre à cette espèce de poëme est l'admiration ; elle est moins contraire aux passions des deux autres espèces. Nous admirons avec joie les choses qui nous surprennent agréablement ; et nous admirons avec terreur et avec douleur celles qui nous épouvantent et qui nous attristent. »

Ainsi aucune sorte de passion ne peut être exclue de l'épopée ; mais il faut savoir les exciter à propos. Par exemple, il seroit ridicule de faire naître la compassion pour un héros ennemi. Le P. Le Bossu remarque avec sagacité que la mort de Camille ne fait pas verser de larmes, ou du moins qu'elle ne touche pas autant, à beaucoup près, que celle de Pallas ou d'Euryale. Les plaintes de la mère de ce jeune homme et celles d'Evandre, père de Pallas, attendrissent les lecteurs presque autant que le feroit cet épisode mis en action sur le théâtre. M. de Voltaire dit que Virgile a peut-être mal fait de ne pas rendre Turnus assez odieux : sa mort fait de la peine, et on est un peu révolté contre Énée, qui tue de sang-froid un jeune homme qui lui tend les bras en suppliant. Ce que dit M. de Voltaire est vrai, quoique M. l'abbé Desfontaines veuille nous prouver le contraire. Ce critique ne nous persuadera jamais que nous ne sommes pas touchés de voir tuer Turnus, lorsque nous sentons que nous en sommes touchés véritablement ; il ne pourra nous faire voir que nous avons tort d'avoir de la pitié. Il est vrai que le baudrier de Pallas, qui frappe les regards d'Énée, et lui rappelle la mort de ce jeune prince, rallume tout à coup sa fureur et l'anime à la vengeance ; mais, malgré ce coup de l'art, on plaint toujours Turnus : il étoit désarmé, il demandoit la vie. Au reste, ce n'est pas à moi à prononcer, je dis simple-

ment l'impression que m'a faite cet endroit ; je dis que j'éprouve un mouvement de compassion pour Turnus, et que je m'intéresse à lui, lorsque ce héros, blessé et hors de combat, parle ainsi à son vainqueur :

. . . Equidem merui, nec deprecor, inquit :
Utere sorte tuâ : miseri te si quâ parentis
Tangere cura potest, oro (fuit et tibi talis
Anchises genitor) Dauni miserere senectæ :
Et me, seu corpus spoliatum lumine mavis,
Redde meis. Vicisti, et victum tendere palmas
Ausonii vidêre : tua est Lavinia conjux.
Ulteriùs ne tende odiis.

« J'ai mérité la mort, et je ne te demande point la vie, jouis de ton avantage ; mais si mon père malheureux peut exciter ta pitié, prends pitié de sa vieillesse, et souviens-toi de ton père Anchise. Rends mon corps à Daunus et aux miens, si tu me prives de la lumière. Tu m'as vaincu, je cède, et les Ausoniens ont vu Turnus te tendre les mains. Lavinie est à toi ; ne pousse pas plus loin ta haine. »

C'est ainsi que le vieux Priam, pour fléchir Achille, et obtenir de lui le corps d'Hector, lui rappelle le souvenir de son père Pélée. Aussi Achille, tout cruel, tout vindicatif, tout inexorable qu'il est, cède à l'éloquence touchante du vieillard, et se laisse attendrir. Énée ne pouvoit s'empêcher de céder aussi aux prières de Turnus, lui qui avoit tant aimé son père Anchise, qui l'avoit porté autrefois sur ses épaules, et qui conservoit si précieusement sa mémoire et son image :

Stetit acer in armis
Æneas volvens oculos, dextramque repressit.
Et jam jamque magis cunctantem flectere sermo
Cœperat ; infelix humero cum apparuit ingens

Balteus, et notis fulserunt cingula bullis
Pallantis pueri, victum quem vulnere Turnus
Straverat, atque humeris inimicum insigne gerebat.

Ce baudrier fatal est ce qui le condamne, en empêchant Énée de songer à autre chose qu'à la mort de l'aimable Pallas. Aussi la douleur du Troyen, à cet aspect, et sa colère subitement réveillée, le rendent excusable ; car c'est dans le premier moment qu'il tue son ennemi, en ne disant que deux mots, ce qui marque le goût du prince des poëtes. Un autre, Homère peut-être lui-même, lui auroit fait prononcer une harangue en cette occasion :

Ille oculis postquam sævi monumenta doloris
Exuviasque hausit, furiis accensus, et irâ
Terribilis : Tune hinc spoliis indute meorum
Eripiare mihi ? te hoc vulnere Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit.
Hæc dicens, etc.

Virgile n'a donc point eu tort ; Énée ne commet pas une action lâche ; mais je persiste toujours à dire que je suis fâché de la mort de Turnus, et que peut-être le lecteur seroit plus satisfait, s'il pouvoit haïr le rival d'Énée.

Ce qui empêche encore qu'il ne nous paroisse aussi odieux qu'à son vainqueur, c'est qu'après qu'il eut tué Pallas, au livre dixième, bien loin de le traiter avec inhumanité, comme Achille traite Hector, il dit aux Arcadiens : « Souvenez-vous de mes paroles, et rapportez-les fidèlement à Évandre ; je lui renvoie Pallas, tel qu'il mérite de le revoir. Je permets qu'on lui rende les honneurs du bûcher et la consolation de la sépulture. Il lui en coûte bien cher, pour avoir reçu Énée dans son royaume : »

Arcades hæc, inquit, memores mea dicta referte :
Evandro qualem meruit Pallanta remitto.

Quisquis honos tumuli, quidquid solamen humandi
Largior : haud illi stabunt Eneïa parvo
Hospitia.

J'aurois mieux aimé, s'il m'appartient de dire mon sentiment, que Turnus eût exercé sur le corps de ce jeune prince quelques cruautés. On le verroit ensuite avec plaisir puni sans pitié par Énée, parce qu'il auroit été sans pitié lui-même auparavant. Mais toute la faute qu'il commet lorsqu'il a tué Pallas, c'est de triompher peut-être avec trop de faste, et de s'enorgueillir de sa prospérité : il oublie que la guerre et la fortune ont leurs vicissitudes.

« Il appuie son pied gauche sur le corps de son ennemi, et lui enlève son énorme baudrier..... Il se pare de cette dépouille, et triomphe avec orgueil. O que l'esprit des hommes est aveugle sur l'avenir ! que leur cœur, enivré des heureux succès, sait peu se modérer ! Un jour viendra que Turnus souhaitera d'avoir épargné Pallas, et de racheter chèrement sa victoire : cette dépouille et l'honneur dont il est si fier, lui deviendront odieux : »

Lævo pressit pede talia fatus
Exanimum, rapiens immania pondera Baltei :
. . . . . .
Quo nunc Turnus ovat spolio, gaudetque potitus.
Nescia mens hominum fati sortisque futuræ,
Et servare modum, rebus sublata secundis !
Turno tempus erit, magno cum optaverit emptum
Intactum Pallanta, et cum spolia ista diemque
Oderit.

Quoique toutes les passions puissent entrer dans l'épopée, il en est cependant de particulières à chaque poëme. Tout respire la colère et la vengeance dans l'*Iliade ;* les passions sont plus douces dans l'*Énéide* : tout cela dépend du carac-

tère du héros principal. Comme Ulysse est sage et prudent, et par conséquent moins asservi aux passions, Homère, de peur que son poëme ne languisse, y emploie la machine, c'est-à-dire le merveilleux, plus que dans l'*Iliade*.

Le P. Le Bossu examine deux choses par rapport aux passions; la première est de disposer les lecteurs à les recevoir, et l'autre de les leur faire sentir.

On ne parvient pas à disposer les esprits à l'impression des passions que l'on veut exciter, sans beaucoup d'art. Les lecteurs et les auditeurs sont ordinairement tranquilles, lorsque vous commencez à les entretenir. Si vous commencez brusquement par des figures violentes, ils ne seront point émus, parce qu'ils ne peuvent partager des mouvemens qui leur sont étrangers. On ne passe pas subitement de la tranquillité à un état d'agitation, si ce n'est lorsqu'on est menacé de quelque péril personnel. Mais il s'agit ici de l'émotion qu'on veut faire naître dans l'ame des autres, ce qui est bien différent. Préparez-les d'abord, et marchez, pour ainsi dire, quelque temps de compagnie avec eux, afin de les conduire insensiblement aux passions, à la colère, à la terreur, etc. Mais si vos lecteurs ou vos auditeurs sont déjà dans ces dispositions, il n'est plus question de les disposer, comme on le voit, mais de les entretenir dans ces dispositions. Ainsi, lorsque Catilina entra pour la dernière fois dans le sénat, Cicéron, qui s'aperçut de l'indignation causée par sa présence, et qui vit les pères conscrits s'éloigner de la place où le traître étoit assis, étoit dispensé de commencer avec modération son discours, pour amener tout doucement ses auditeurs au point de détester Catilina : cet effet étoit déjà produit, il falloit donc profiter de cette disposition, et entretenir la haine et l'espèce de fermentation de tous les esprits. Aussi le consul débute avec vivacité : « *Quousque tandem abutêre patientiâ nostrâ, Catilina?* Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? »

Cette règle me paroit très-bonne; mais il me semble

qu'Ovide ne devoit pas la suivre dans son plaidoyer d'Ajax, au treizième livre des *Métamorphoses*, comme le voudroit le P. Le Bossu. Les chefs de l'armée devant lesquels il parloit étoient tranquilles sans doute; et Ajax, pour exciter en eux la même indignation qu'il éprouve, auroit dû les disposer adroitement. Cela est vrai encore; mais le P. Le Bossu ne considère pas qu'il eût été ridicule de supposer à l'impétueux Ajax tant de tranquillité; c'eût été détruire l'idée qu'on avoit donnée de son caractère. Vraiment on ne prétend pas qu'Ajax fût un habile orateur; mais on prétend faire agir et parler Ajax autrement qu'Ulysse. En vérité, il faut être bien pédant, pour vouloir que le plus violent des Grecs, après Achille, connût et observât toutes les règles de l'art oratoire. Cette remarque du P. Le Bossu prouve bien que ceux qui se mêlent de faire des règles, feroient des ouvrages bien froids et bien médiocres, s'ils composoient eux-mêmes ce qu'ils enseignent à composer. Si Ovide se fût conformé à cette loi, le plaidoyer d'Ajax eût été d'un rhéteur, mais non d'un guerrier fougueux, il eût contrasté avec son caractère, ce qui est absurde. Ce qui m'étonne, c'est qu'Ovide ait eu assez de génie pour soutenir d'un bout à l'autre le ton que prend et que doit prendre Ajax en débutant : il falloit qu'il eût dans l'ame autant de chaleur que ce héros. On sait comment il commence :

Agimus, proh! Jupiter, inquit,
Antè rates causam, et mecum confertur Ulysses!
At non Hectoreis dubitavit cedere flammis, etc.

Il termine son discours avec la même fierté : « Pourquoi tant de paroles? qu'on nous juge par les actions. Jetez les armes d'Achille au milieu des ennemis, nous irons les chercher Ulysse et moi, et vous les donnerez à celui qui les rapportera : »

Denique, quid verbis opus est? spectemur agendo.

Arma viri fortis medios mittantur in hostes,
Inde jubete peti, et referentem ornate relatis.

Ulysse étoit véritablement orateur; c'étoit le plus éloquent des rois alliés : aussi il commence et finit son plaidoyer bien autrement qu'Ajax. Tout, jusqu'à son geste et à son attitude, tend à disposer en sa faveur les Grecs, et à lui attirer les suffrages de l'assemblée. Son silence même est éloquent; il songe à toucher ses auditeurs, et à adoucir peu à peu les esprits que les dernières paroles d'Ajax avoient échauffés :

Finierat Telamone satus vulgique secutum
Ultima murmur erat : donec Laërtius heros
Astitit, atque oculos paulum tellure moratos
Sustulit ad proceres expectataque resolvit
Ora sono; neque abest facundis gratia dictis.

Il déplore la mort d'Achille; *mais puisqu'il n'est plus*, dit-il en essuyant ses yeux, comme s'ils eussent été mouillés de pleurs, *qui peut mieux succéder à Achille que celui sans lequel Achille n'eût pas secouru la Grèce?* Il continue sur ce ton, retrace ses exploits, ses veilles, ses soins; fait souvenir les Grecs que c'est lui qui a enlevé le palladium aux Troyens, et que, sans ce coup hardi, Troye eût été imprenable; enfin, il finit par ces mots : *Si vous ne m'accordez pas ces armes, voici qui doit les obtenir*, et en même temps il leur montre la statue de Minerve.

Il n'est pas surprenant qu'il ait emporté le prix qu'il demandoit, et que méritoit son éloquence. C'est ainsi qu'Ovide a fait un chef-d'œuvre, en faisant coutraster les caractères des deux rivaux, et qu'il répand dans tout ce beau morceau une variété agréable, en évitant l'uniformité de style que le P. Le Bossu n'auroit pas manqué d'y mettre.

Il y a bien plus de goût dans ce que dit ce même reli-

gieux, touchant les défauts qui empêchent l'effet des passions dans l'ame des lecteurs:

« La seconde chose que nous croyons nécessaire pour bien manier les passions, et pour les faire sentir aux auditeurs, est de les mettre dans le poëme pures et dégagées de tout ce qui peut en empêcher l'effet :

« Il faut donc éviter la polymathie, ou le trop d'histoires, trop de fables, trop d'actions, les aventures trop partagées et difficiles à retenir, et les intrigues que l'on ne peut aisément comprendre; tout cela embrouille l'esprit, et demande tant d'attention, qu'il n'en reste plus pour les passions : l'ame veut être libre et dégagée pour les bien sentir. Nous nous délivrons de nos véritables tristesses, en nous appliquant à d'autres choses. Combien plus ces applications gênantes seront-elles contraires aux feints mouvemens des poëmes ! Entre ces obstacles qui ruinent les passions, les passions mêmes ne sont pas les moindres : les unes combattent et détruisent les autres; et si l'on met ensemble un sujet de joie et un sujet de tristesse, on ne fera bien sentir aucun des deux. Horace nous avertit que toute la licence poétique ne s'étend point jusqu'à ce mélange : *Sed non ut placidis coeant immitia.* »

Enfin, si l'on veut que la passion ait tout son effet, il ne faut arrêter les yeux du lecteur que sur ce qui est capable de l'exciter, et ne jamais trop détourner son attention : on doit aussi prendre garde de partager l'intérêt entre trop de personnes. Je crois avoir déjà donné ces conseils ci-dessus, c'est pourquoi je ne pousserai pas plus loin mes réflexions sur cette matière. La lecture de Virgile et de Racine apprendra mieux que ce que je pourrois dire, l'art de faire naître et d'entretenir les passions; art sans lequel le poëme le mieux écrit seroit toujours froid et insipide :

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto,
Et quocumque volent animum auditoris agunto.

(Hor. Art. poet.)

Il dit encore ailleurs :

Ille per extensum funem mihi posse videtur
Ire poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
Ut magus.

La Narration doit être agissante. On voit, par ce que nous venons de dire, que plus la narration épique approchera de la tragédie, et plus elle sera parfaite. Le *récit* est ce qui distingue davantage ces deux genres de poésie ; mais moins les choses sont en récit, plus elles tiennent de la nature de l'action. Le poëte doit sans doute parler quelquefois lui-même ; mais il fera parler ses personnages autant qu'il sera possible : alors nous oublions le poëte pour ne songer qu'aux interlocuteurs, et sa narration en devient plus *agissante;* ce qui produit presque le même effet que si nous entendions ses héros sur un théâtre. C'est là le graud art de Virgile ; il ne s'amuse pas à faire des descriptions, des peintures poétiques à contre-temps ; il vous présente, pour ainsi dire, ses personnages, et il vous laisse avec eux. Ce n'est pas lui qui vous raconte l'histoire de la prise de Troye, c'est Énée ; c'est aussi Énée qui vous fait le récit de tout ce qu'il a eu à souffrir sur la mer et dans les endroits différens où l'a poussé la colère de Junon. Ce sont presque toujours Énée, Anchise, la Sibylle, qui parlent dans le sixième livre : en un mot, Virgile ne prend la parole que dans les temps où il est nécessaire qu'il le fasse pour l'intelligence des événemens dont il doit rendre compte au lecteur.

Mais lorsque c'est lui-même qui parle, il réunit toutes les grandes qualités nécessaires pour la narration. J'ai, par hasard, jeté les yeux sur ce qu'en dit l'abbé Desfontaines, et comme il me seroit impossible de m'exprimer aussi bien que lui à ce sujet, je vais mettre ici ses propres paroles.

Ce passage ne peut qu'être agréable, et nous vivons dans un siècle où il sera de la plus grande utilité. Si la plupart des auteurs de nos jours avoient fait les mêmes réflexions, ou s'ils avoient fait une sérieuse attention à celles qu'on va lire, ils auroient évité tous les défauts qui rendent la lecture de leurs poëmes éphémères ennuyeuse ou froide. Je le répète encore, le meilleur poëte est celui qu'on lit. Je dirai en passant avec le P. de la Sante, jésuite :

Quand certain bel-esprit met au jour quelque ouvrage
Tissu de traits brillans l'un sur l'autre entassés,
Je suis presque tenté de dire en son langage :
Quand on a trop d'esprit on n'en a pas assez.

Le P. de la Sante auroit bien fait d'éviter ce défaut qu'il reproche aux poëtes modernes. Ce n'est pas l'esprit qui manque à nos écrivains, disoit Rousseau ; mais ce qui leur fait tort, c'est l'affectation d'en montrer à chaque ligne.

Si vous aimez l'esprit, on en a mis par-tout.

Or c'est cette affectation qui rend la narration vicieuse, et qui l'empêche d'être simple et naturelle. Mais il est temps de faire part à nos lecteurs de ce que dit sur cet article l'abbé Desfontaines, en parlant de la narration de Virgile :

« C'est sur-tout dans la narration qu'excellent les bons auteurs de l'antiquité. Nous en avons des modèles admirables, non seulement dans les grands historiens, tels que Tite-Live, Salluste, Jules-César (et non Tacite, qui narre obscurément et en bel-esprit métaphysicien), mais encore dans les poëtes, tels que Térence, Phèdre, Horace et Virgile. La narration doit toujours être simple, parce que celui qui rapporte un fait doit avoir l'air d'un témoin, et en prendre le ton. Que seroit-ce que la déposition d'un témoin qui paroîtroit étudiée, affectée, brillante ? ne seroit-elle pas ridicule ? Le seroit-elle moins, si elle étoit ampoulée, figurée

et chargée des ornemens de l'éloquence ? Le rhéteur seroit regardé comme un imposteur. Telles sont ces histoires en style périodique, enflé ou précieux, qui ont paru de nos jours. S'amuser à semer à pleines mains des sentences et des moralités dans une narration, comme font certains romanciers et même certains poëtes, c'est aller directement contre la fin de celui qui narre, qui est de se rendre croyable dans son récit. Virgile n'a pas ignoré que les sentences sont un grand ornement dans un poëme; mais il a su aussi qu'elles ne devoient pas être prodiguées, du moins de la part du poëte, et il a mieux aimé les mettre sans affectation dans la bouche de ses personnages. Jamais Virgile ne s'interrompt, comme il arrive encore à la plupart de nos auteurs modernes; il se hâte toujours d'arriver à l'événement, selon la loi d'Horace; c'est-à-dire, à la fin de son récit, sans chercher à l'étendre par des circonlocutions ou des réflexions déplacées; enfin, on ne trouve point chez lui ce que les Latins appellent *luxuries*. Sa narration a toute la brièveté et toute la clarté que les maîtres peuvent exiger. Jamais il ne dit trop, et il dit toujours assez; ses récits sont rapides, sans obscurité, et jamais il ne se répète, toujours élégant et toujours varié. Cette brièveté de Virgile, jointe à la clarté et à la variété, fait qu'il est impossible qu'il ennuie un homme d'esprit.

« Virgile n'omet jamais ce qu'il y a de beau et de principal sur chaque sujet; il n'y a point de livres de son poëme qui se ressemblent, et il n'y a non plus aucunes parties qui rentrent l'une dans l'autre. Tous les exploits de guerre contenus dans les six derniers livres sont différens : c'est un siége, un assaut, un combat de cavalerie, un autre d'infanterie, une embuscade, une irruption, une attaque imprévue, une défense vigoureuse, un carnage nocturne, des batailles générales, des combats singuliers; et dans ces combats d'homme à homme, si ordinaires dans l'antiquité entre les capitaines distingués, que de variété, que d'images,

que d'attitudes différentes ! Dans ces détails, on admire la féconde imagination du poëte. Homère met une grande diversité dans ses combats; mais elle est plus anatomique que pittoresque. Virgile ne blesse ni ne tue jamais ses guerriers de la même manière; il ne décrit pas, comme Homère, qui devoit savoir l'anatomie parfaitement, des coups donnés en telle et telle partie, et passant par tel ou tel endroit des cavités du corps humain. Virgile, aussi savant peintre qu'Homère, et plus agréable dessinateur, s'applique à décrire différemment toutes les attitudes de ses combattans. Aucun d'eux ne combat comme un autre, et si le genre du combat n'a rien d'assez singulier, il a soin de raconter en peu de mots quelques particularités d'un des deux rivaux, afin d'empêcher le lecteur de s'ennuyer. C'est en partie ce qui me fait dire qu'il y a plus de vraie poésie, plus de génie et d'invention dans la seconde division de l'*Énéide* que dans la première. Avec quelle rapidité ne raconte-t-il pas ces fameux événemens de l'Histoire Romaine, gravés sur le bouclier d'Énée ! S'il s'étend davantage sur le combat naval d'Actium, on sent son motif, et on convient qu'il n'y a pas un mot inutile, pas une circonstance froide ou insipide.

« C'est que Virgile, malgré la vivacité et l'élévation de son génie, a été de tous les anciens poëtes le plus judicieux : ainsi il a réuni dans un degré éminent (ce qui est presque un prodige) le jugement et l'imagination. Un poëte qui n'a que de l'imagination est sujet à écrire bien des impertinences; et celui qui excelle par un jugement solide est souvent glacé et ennuyeux ; c'est néanmoins l'accord de ces deux facultés de l'ame, dans un degré rare et infiniment supérieur, qui fait les grands poëtes; si l'une des deux manque, on n'est que médiocre. Tels ont été parmi nous un Corneille, un Racine, un Molière, un Despréaux, un Rousseau; et tels chez les Latins, un Horace et un Virgile, préférablement à tous les autres. »

C'est donc, en grande partie, par la narration qu'on peut

reconnoître les grands poëtes, et les distinguer de ceux qui sèment leurs ouvrages d'ornemens ambitieux. Un écolier s'amusera à décrire sans sujet un bois, un autel de Diane, un ruisseau qui serpente entre des fleurs, ou l'arc-en-ciel qui nous annonce la pluie : tous ces objets sont agréables, mais que font-ils dans un poëme, où il est question d'autre chose? Ce sont des lambeaux de pourpre cousus mal à propos pour éblouir les yeux. Disons vrai, le poëte qui s'arrête, comme une femmelette, à tous ces colifichets, est sottement amoureux de lui-même, et veut briller et attirer les regards, au lieu de les fixer sur ses personnages. Il ressemble à ces faiseurs d'oraisons funèbres ou de panégyriques, qui pensent bien moins à faire regretter un illustre mort, ou à faire admirer un saint qu'ils proposent pour modèle, qu'à réunir sur l'orateur les suffrages de l'auditoire. Rendez, autant que vous le pourrez, votre narration agissante et dramatique. Voici le conseil que donne à ce sujet Aristote : *Homère, qui mérite tant de louanges dans le reste, est surtout admirable en ce qu'il a été le seul de tous les poëtes qui ait reconnu ce qu'il devoit faire : car le poëte doit peu parler. L'imitation poëtique consiste bien moins en ce que le poëte dit, qu'en ce qu'il fait dire à ses personnages. Les autres poëtes paroissent par-tout dans leur ouvrage d'un bout à l'autre; ils imitent rarement, et ils ne poussent pas loin leur imitation. Homère fait tout le contraire; après avoir dit fort peu de chose de lui-même, il troduit incontinent un homme ou une femme, ou quelque autre chose qui a des mœurs ; il ne met rien qui n'ait des mœurs.*

Ces derniers mots d'Aristote donnent la torture au P. Le Bossu. Il prend à la lettre le mot de *mœurs*, et conclut que, pour être agissante, la narration doit enseigner la morale, les lois, la religion; c'est-à-dire, que non seulement il faut que le poëte fasse parler ses héros, ou du moins les fasse agir, mais qu'il est besoin que ce qu'ils disent, ou ce qu'ils

font, tende à l'instruction. Il donne une autre explication qui me paroît plus satisfaisante : il se peut que, par ce passage, Aristote entende qu'Homère, après avoir dit lui-même peu de chose, introduit des personnages parlans ou agissans. Or, pour qu'ils aient ces qualités, il a soin de donner une ame à tout ; et dès-lors tout agit, tout a des *mœurs*, c'est à-dire, ressemble aux hommes qui se fâchent, qui rient, qui se plaignent : voilà le sens étendu que l'on peut donner à ce que le philosophe grec appelle des *mœurs*. Les hommes seuls (pour s'exprimer exactement) auroient pu être agissans et parlans, et ce sont les seuls des êtres que nous connoissons qui aient cette faculté. Mais Homère introduit ses dieux, qu'il représente assez semblables aux hommes, quoique d'une nature plus excellente ; et, pour mettre plus d'action dans son poëme, il prête la pensée, la parole et des actions morales à tout ce qui existe. Ainsi le cheval Xantus parle dans l'*Iliade* comme font les animaux dans les *Fables d'Esope* ; les Prières sont personnifiées, ainsi que les Grâces ; ce sont des divinités allégoriques. Des génies, des demi-dieux peuplent les bois, les eaux, les airs, les villes et les campagnes. Virgile fait la même chose ; Mézence parle à son cheval *Rhébus :*

Rhœbe diù, res si qua diù mortalibus ulla est,
Viximus.

Le cheval Ethon pleure la mort du jeune Pallas :

Post bellator equus positis insignibus Æthon
It lacrymans guttisque humectat grandibus ora.

Les Vents sont aussi personnifiés, et il leur faut un roi pour les gouverner ; sans lui, leur furie est si grande, qu'ils ravageroient tout l'univers. Tout cela a non seulement la vie et le mouvement, mais la pensée, qui détermine les actions et qui les rend morales.

Le résultat de tout ceci, c'est que la narration épique doit être, en quelque manière, dramatique et agissante, et qu'elle peut l'être de deux manières; soit lorsque le poëte parle lui-même, et qu'il raconte si vivement les actions de ses personnages, qu'il semble peindre plutôt que raconter, et qu'on croit voir plutôt que d'entendre; soit lorsqu'il cesse de parler, et que ses personnages prennent la parole, de sorte qu'on l'oublie pour ne regarder qu'eux, comme s'ils étoient présens sur un théâtre, et que là ils nous entretinssent eux-mêmes de leurs aventures. Pour donner encore plus de vivacité à la narration, il faut que tout soit animé, s'il se peut, et que les choses les plus insensibles reçoivent une ame de la main du poëte, comme l'argile grossière reçut la vie lorsque Prométhée souffla dans son sein le feu qu'il avoit dérobé. Tout poëte doit être créateur en ce sens. Mais cette matière sera le sujet d'une ample discussion.

Le P. Le Bossu remarque que, pour rendre la narration plus agissante, il faut que les préceptes des sciences et des arts soient en action. Il a raison, et il ne se trompe qu'en supposant toujours que tout ce qui est en action renferme des préceptes; car c'est là sa chimère: il y revient sans cesse. A l'en croire, non seulement le poëte épique enseigne la morale; mais s'il dit quelque chose qui puisse se rapporter à quelque science ou à quelques-uns des arts, c'est qu'il a eu dessein de nous apprendre ce qu'il en savoit. Le projet d'Homère n'étoit point d'abord de nous occuper agréablement par une brillante fiction, lorsqu'il fait venir Thétis qui console Achille de la mort de Patrocle, et qui prend sur elle le soin d'embaumer son corps. Vous ignoriez que le sel préserve les corps de la corruption, et Homère vouloit vous l'apprendre; c'étoit là ce qu'il avoit dans la tête: en un mot, il cherchoit les moyens de vous dire poétiquement ce qu'il connoissoit de la propriété de l'eau de la mer. Ainsi il a fait de la mer une déesse. Écoutez là dessus notre génovéfain: Le passage déjà cité d'Aristote *ne semble*

point favorable aux simples explications des sciences ou des arts qui sont sans mœurs et sans action, et qui ne touchent point la morale. Je le crois bien : on riroit d'un poëte épique qui voudroit nous donner purement et simplement des leçons d'astronomie ou de géographie. Il faut en parler, non pas *ex professo*, mais autant qu'il est besoin pour l'intelligence ou l'embellissement de sa fable; alors l'instruction se trouve jointe dans son ouvrage à l'agrément. Mais ce n'est que par hasard, et sans que cette instruction soit la fin du poëte, comme le prétend le père Le Bossu. *Si*, dit-il, *on veut parler* des sciences et des arts *en poëte* (comme si quelqu'un étoit assez fou ou assez ignorant pour former ce dessein dans un poëme épique), *il faut imiter Homère, et cacher ces choses sous les noms et les actions de quelques personnes feintes.* Ne sembleroit-il pas que les poëtes épiques seroient chargés de faire une Encyclopédie? Ce n'est pas cependant qu'on ne pût consacrer dans l'épopée les connoissances en tout genre du siècle où l'on vit; mais il faudroit que cela fût traité en grand, et que le sujet le demandât. Par exemple, bien loin de blâmer un auteur qui donneroit une idée générale des arts et des sciences de l'Europe, dans un poëme dont Pierre-le-Grand seroit le héros, je le blâmerois, au contraire, s'il n'en avoit rien dit : le sujet l'exige en quelque manière. Le czar visite toutes les cours de l'Europe, en simple particulier, pour s'instruire dans tous les arts avant d'instruire son pays. Il est donc impossible que le chantre de ce grand homme ne parle point des arts; mais il faut, comme je viens de le dire, qu'il le fasse *en grand.* Cette matière est neuve pour la poésie, c'est un champ dans lequel le poëte suit son héros; mais ce champ sera sec et stérile, ou se couvrira de fleurs et de moissons, suivant l'habileté de celui qui entreprend de le défricher. Au reste, il ne faudroit pas s'appesantir sur ces détails; il seroit à propos de donner une idée des arts et des sciences, comme le czar n'en

a pris qu'une teinture, pour être ensuite en état d'exécuter les grandes choses qu'il a faites, et que le poëte auroit à célébrer. Telle a été sans doute la pratique d'Homère; il avoit beaucoup voyagé :

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Il semoit dans ses poëmes ce qu'il avoit recueilli, mais sans profusion et d'une main légère, et encore falloit-il que la matière et les circonstances le demandassent. Ce n'étoit point pour nous enseigner le secret d'enbaumer les cadavres qu'il fait venir Thétis dans l'*Iliade*, c'étoit pour répandre dans son poëme les ornemens dont il étoit susceptible. Qui ne seroit pas révolté d'entendre parler ainsi le P. Le Bossu?

« Homère ne dira pas que le sel a la force de conserver les cadavres sans corruption et sans pourriture, et que les mouches y font incontinent naitre des vers : mais il dira qu'Achille, voulant venger la mort de Patrocle avant que de rendre à son corps les derniers devoirs, appréhende que les chaleurs de la saison ne le corrompent, et que les mouches qui se sont attachées à ses plaies n'y fassent naitre des vers. Il ne dira pas simplement que la mer lui présentoit le remède contre la pourriture qu'il craignoit; mais il fera de la mer une divinité, il la fera parler; en un mot, il dira que la déesse Thétis consola Achille, et lui dit qu'il lui pouvoit laisser ce soin, et qu'elle alloit parfumer ce corps d'une ambroisie qui le conserveroit une année entière sans corruption. C'est ainsi qu'Homère enseigne aux poëtes à parler des arts et des sciences. On voit en cet exemple que les mouches sont la cause de la corruption et des vers qui s'engendrent dans les chairs mortes. On y voit la nature du sel, et l'art de conserver les cadavres sans corruption; mais tout cela est exprimé poétiquement et avec toutes les conditions nécessaires à cette imitation qui, selon Aristote,

est essentielle à la poésie. Tout est réduit en action. On fait de la mer une personne qui parle et qui agit; et cette prosopopée est accompagnée de passion, de tendresse et d'intérêt. Enfin il n'y a rien là qui n'ait des mœurs.

« Cet exemple suffit; il est simple, commun et fort aisé à comprendre. On pourroit, par divertissement, en tirer un autre d'une science beaucoup plus secrète. Les chimistes ont trop bonne opinion de leur philosophie, et trop d'estime pour Virgile, pour se persuader qu'il ait entièrement ignoré les curiosités de leur art. Il y en a qui trouvent qu'il a exprimé aussi nettement qu'eux-mêmes quelques-unes de leurs plus belles opérations. Ces messieurs ne se contentent pas de métaphores et d'allégories communes, comme les poëtes : ils poussent ces figures et ces déguisemens jusqu'aux dernières obscurités de l'énigme. Il n'y a donc nul inconvénient de prendre le héros de l'*Énéide* pour un homme qui cherche cet or qui est produit par une nature étrangère, et qui est multiplié et reproduit sans cesse depuis qu'une fois on l'a trouvé. Le fondement de cette heureuse découverte est la piété, le travail, le génie et la faveur du ciel. Rien de tout cela ne manque à Énée, mais il faut deviner beaucoup de choses. C'est pourquoi le devin Hélénus envoie Énée à la Sibylle. Il suit ses instructions, et il voit les deux oiseaux de Vénus : ce sont deux extraits du vitriol; car ce minéral vert qui les contient, est une espèce de cuivre (couperose, *cuprum ærosum*) à qui l'on donne le nom de cette déesse. Je laisse le reste dans les livres où le hasard me l'a fait lire : du moins on conviendra assez de la justesse des avis que la Sibylle donne à Énée sur la difficulté de cette découverte, et sur le peu de gens qui y réussissent; et qu'enfin, comme elle dit, cette entreprise n'est pas l'entreprise d'un homme sage. » (*)

(*) Il s'agit du rameau d'or dont Virgile fait mention au

Quoique le P. Le Bossu, en rapportant ce que pensent quelques chimistes, n'ait pas l'air d'être bien persuadé de la vérité de leur opinion, cependant il paroît qu'il ne la croit pas tout à fait insoutenable. La sienne est-elle beaucoup mieux fondée? Et, systême pour systême, qui nous a dit que Virgile enseigne plutôt la morale que la chimie? Le P. Le Bossu allègue des autorités et beaucoup de raisons en sa faveur ; mais qu'il lise ce que les chimistes disent pour appuyer leur sentiment, il se trouvera accablé d'une multitude d'argumens auxquels il n'aura rien à répondre. Moïse, Hermès et beaucoup d'autres, possédoient le secret de transmuer les métaux en or ; rien de plus vrai : tous les sages qui sont parvenus à cette importante découverte, et qui ont écrit sur cette matière, se sont enveloppés de voiles impénétrables. Les prêtres Égyptiens furent les dépositaires de cette science mystérieuse : tout cela peut être. Mais Homère avoit voyagé, il avoit eu de longues conférences avec ces prêtres ; je l'accorde encore : voilà une raison pour soutenir que l'*Iliade* et l'*Odyssée* contiennent l'art de la chimie ou de l'alchimie. A ce raisonnement si convaincant on en joint un autre de la même force. Voyez-vous, dit-on, dans Homère, Mercure, Vénus, le Soleil, Saturne? etc. Le vulgaire ignorant prend bonnement tout cela pour des divi-

---

sixième livre de l'*Énéïde*. La Sibylle ne dit pas que c'est le travail d'un insensé de chercher ce rameau, mais seulement de vouloir descendre aux Enfers. Voilà comme on détourne le sens des auteurs pour leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit. Au reste, ajoute-t-elle, si vous persistez dans votre dessein, apprenez ce qu'il faut faire auparavant. Faites en sorte de trouver ce rameau qui croît sur un arbre dont la nature lui est étrangère : *Quod non sua seminat arbos.* Primo avulso non deficit alter *aureus; et simili frondescit virga metallo... Maternas agnoscit aves... et viridi sedêre solo.*

nités. On le laisse dans son erreur, il prend l'écorce pour l'arbre; et c'est ce qu'on a prétendu : le sens caché de ces noms n'est connu que des vrais sages ; ils savent que Mercure, qui descend du ciel et qui porte les messages des autres dieux, n'est au fond que le vif-argent, dont l'agilité est extrême. Vénus est le cuivre, Mars le fer; et nous savons pourquoi il est fils de Junon : Saturne n'est autre chose que le plomb, etc. C'est à la faveur de cette équivoque heureuse qu'on est parvenu à abuser le peuple, et que les initiés aux mystères ont pu écrire tout le procédé alchimique, sans que le commun des hommes se doutât que les dieux prétendus, leur génération, leurs alliances, leurs querelles, leurs combats, étoient l'enchaînement de nos opérations. Les philosophes seuls avoient des yeux, et devinoient aisément une énigme dont les autres n'avoient pas le mot, et personne, eux exceptés, ne soupçonnoit qu'il y eût du mystère dans des livres qui paroissent si clairs. De l'ignorance du vrai sens de ces écrits est née l'idolâtrie; les peuples grossiers ont cru que Jupiter pouvoit suspendre Junon dans l'air, lui attacher deux enclumes sous les pieds, par le moyen de deux mules d'aimant qu'elle portoit, et la lier enfin avec une chaîne d'or; que ces enclumes étoient l'ouvrage de Vulcain; que lui seul pouvoit délier la déesse, et qu'il y consentit, à condition qu'on lui donneroit Vénus pour épouse. Ne sont-ce pas là, continue-t-on, des contes absurdes, si on s'arrête au sens que présentent les mots? J'en conviens. Mais la ceinture de Vénus, sur laquelle on voyoit les Grâces demi nues, les Ris et les Jeux, cette charmante ceinture, est-ce aussi une absurdité? Le nectar et l'ambroisie ne sont-ils pas une des plus agréables fictions que l'on ait pu trouver dans l'ignorance où l'on étoit de la spiritualité, de la simplicité, de l'unité, de l'impassibilité de la nature divine? Pourquoi veut-on que ce soient là des voiles? Si c'en est, on perdroit peut-être beaucoup à les lever, du moins du côté du plaisir. Au reste, je con-

viens que les métaux différens portent, dans le langage des chimistes, les noms de Jupiter, de Saturne, etc. Ne disputons point des noms; les alchimistes se sont aussi servis de ces noms divers, j'en tombe d'accord : je veux bien pareillement qu'à l'aide de ces noms, dont on est convenu, on explique les opérations et la marche de la chimie et de l'alchimie. Mais pourquoi m'assure-t-on hardiment qu'Homère a fait des traités de cette science sous le nom de poëmes épiques? Qui peut avoir révélé à ces messieurs le dessein d'Homère? Ne sont-ils point à leur tour trompés par l'équivoque des noms? Oh! mais, répondent-ils, nous voyons clairement ce qu'il veut dire, nous avons la clé de ses ouvrages, et vous en conviendriez, si vous étiez aussi savans que nous dans ces sciences secrètes. Je ne suis point injuste, j'avoue avec plaisir qu'un de ceux qui soutiennent qu'Homère est alchimiste dans ses poëmes, est un de ces hommes rares nés pour l'avancement des sciences, et qu'on peut le regarder, en quelque sorte, comme le restaurateur de la chimie en Europe. Mais, malgré le respect sincère que je lui porte, je prends la liberté de lui dire avec franchise qu'il changeroit de sentiment au sujet des écrits du poëte Grec, s'il étoit lui-même aussi bon poëte ou aussi bon connoisseur en poésie qu'il est excellent chimiste. Je demande en effet comment il se peut que des poëmes aussi longs que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, soient d'un bout à l'autre suivis, enchaînés, agréables, sublimes, intéressans, quand on les prend à la lettre, et qu'outre cela ils aient en même-temps, depuis le commencement jusqu'à la fin, un autre sens caché qui présente par ordre tous les secrets d'une science, tous ses procédés, toutes ses opérations, avec précision, avec méthode, sans que le sens littéral gêne jamais celui qui est enveloppé, ou que ce dernier gêne le sens que tous les lecteurs y trouvent naturellement? Comment l'esprit d'un seul homme a-t-il été capable de combiner ainsi deux choses si différentes en conservant au poëme son air

libre, et au traité qu'il renferme ses qualités et ses justes proportions? Je soutiens que si cela pouvoit être par un hasard singulier, ou par un miracle, dans toute la force du mot, il s'ensuivroit nécessairement qu'Homère auroit fait un poëme sans être poëte : il n'auroit tout au plus que le mérite de la versification; car pour ce qui regarde l'ordonnance du poëme, elle est toute déterminée par l'ordre qu'il suit dans son traité; ses expressions sont coulantes, ce sont des expressions d'alchimie : ayant à enseigner la suite invariable et l'ordre que gardent les opérations de cette science, il ne dépendoit pas de lui d'y rien changer; il étoit donc asservi à décrire chacune de ces opérations en particulier, telle qu'elle est, et de plus à la placer dans le rang qu'elle devoit occuper dans son traité : il n'étoit pas le maître de mettre l'une avant l'autre, s'il vouloit faire un traité régulier et non pas confus et monstrueux. Or, c'est de la place qu'occupe dans le traité cette opération que dépend celle que cet épisode occupe dans l'ouvrage considéré comme poëme. Il n'étoit donc pas libre de transporter cet épisode dans une autre partie de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* : il s'est donc trouvé tout placé nécessairement, et de lui-même, sans que le poëte ait pu faire autrement. Il ne faut donc pas lui savoir gré s'il est dans le lieu qui lui convient; le hasard l'a voulu. Quand on fait un traité, on ne consulte pas l'imagination, il faut suivre l'ordre que demande la matière qu'on traite, et chacune des divisions et des subdivisions, qui sont les membres de cet ouvrage bien distribué; le tout devient, en changeant de nom, une des parties, un des membres du poëme. Or, si chacun d'eux se trouve bien placé dans le poëme, on en est redevable au hasard, puisqu'on n'a pu faire autrement. Les expressions, comme je l'ai dit, et les noms dont on se sert en chimie, sont les seuls dont Homère a pu faire usage dans son traité. N'admirez donc plus ces expressions hardies, brillantes, dont le poëme est rempli; il étoit obligé de les employer pour se faire en-

tendre des alchimistes, des sages : quand on traite d'une science, il faut bien se servir des termes consacrés. Que reste-t-il donc à Homère en qualité de poëte? Rien du tout : il n'a ni le mérite de l'invention, ni celui de la distribution, ni celui du coloris. Le Ciel avoit voulu, la Providence avoit arrangé qu'il feroit un traité qui auroit un commencement, un milieu et une fin, et que le commun des hommes ne verroit dans cet ouvrage qu'un poëme dont le commencement, le milieu et la fin, quadreroient parfaitement avec ces mêmes parties dans le traité. Je défie tous les chimistes du monde de détruire ce raisonnement, et de me dire comment Homère s'y est pris pour conserver le mérite poétique lorsqu'il n'avoit réellement dessein que d'être alchimiste, ou comment, s'il vouloit être l'un et l'autre, il a pu faire en lui cet accord sans un secours surnaturel? Si vous me répondez que chaque partie de l'*Odyssée*, par exemple, n'est pas faite pour renfermer le détail secret d'une opération alchimique, mais qu'il s'en trouve de temps en temps dans tout le corps de l'ouvrage, je vous demanderai pourquoi tout l'ouvrage n'est pas consacré à de pareilles explications, et pourquoi Homère a eu la bizarrerie de regarder Saturne tantôt comme du plomb et tantôt comme un dieu? Que peut-il résulter de là? quelle unité y aura-t-il dans l'ouvrage? quel ensemble peut être parfait lorsqu'il est composé de pièces si disparates? Ce ne seroit plus qu'un pur galimatias, que le vain assemblage des fantômes que voit un malade dans ses rêves, en un mot, que le monstre d'Horace, qui est à la fois femme, oiseau, cheval et poisson. J'ai cru devoir une fois réfuter en forme des systêmes ridicules, que je suis fâché de voir adoptés par des hommes pleins d'esprit et de lumières. On a voulu et l'on veut tous les jours me persuader ces chimères, qu'un très-grand nombre de jeunes gens de beaucoup de mérite regardent comme réelles. S'il étoit permis à tout le monde de proposer ainsi des systêmes, chacun pourroit se per-

suader qu'Homère et Virgile auroient chanté allégoriquement les sciences ou les arts qu'il aimeroit. L'astronome soutiendroit qu'ils ont fait un traité d'astronomie : Mercure, Apollon ou le Soleil, Diane ou la Lune, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, ne sont-ils pas des corps célestes? C'est de leur nature, de leur arrangement, de leur marche diurne et annuelle qu'il est traité dans ces grands auteurs. A la vérité, les trois quarts du genre humain y sont trompés : le vulgaire ne saisit pas l'esprit de ces ouvrages, il prend chaque chose daus le sens qui se présente d'abord; mais le vulgaire n'est pas digne d'être admis à tous ces secrets :

Odi profanum vulgus et arceo.

Voilà comment pourroient raisonner les astronomes, et ils trouveroient mille autres moyens d'étayer leur opinion. Il est des hommes qui soupçonnent du mystère par-tout; ils ne peuvent se persuader qu'on leur parle sans hiéroglyphes, ni qu'on veuille leur dire seulement ce qu'on paroît leur dire. Nous n'avons pas dans notre langue de poëme plus délicat, plus agréable, que le *Vert-Vert* : j'ai vu des gens qui, loin de s'arrêter au sens littéral de cet ouvrage charmant, le regardoient comme allégorique. Cet oiseau-là, disoient-ils, n'est pas un oiseau : M. Gresset a voulu chanter quelque aventure secrète; tout le monde en conviendra. Que leur répondre? Rien. Le sens littéral (et il n'y en a pas d'autre) est perdu pour eux; toutes ces beautés ne les flattent point : plaignons-les, ils ne devroient jamais lire les poëtes.

Si les anciens ont introduit les dieux de leur temps dans leurs poëmes épiques, c'étoit pour les rendre plus vifs, pour donner à leur action plus de feu et plus d'éclat; c'étoit, en un mot, afin que leur narration devint plus agissante, et approchât davantage de la nature du drame. Par cette

même raison, et non point dans la vue de nous instruire, ils firent usage de l'allégorie :

Tout prit un corps, une ame, un esprit, un visage.

La narration doit être continue. Mais ce n'est pas assez pour la narration d'être agissante, elle doit encore être continue. Ceci demande un peu d'explication.

Une action peut être très-longue, en la prenant depuis son commencement jusqu'à sa fin; elle peut durer plusieurs années, et les événemens qu'elle renferme sont souvent séparés les uns des autres par de grands intervalles de temps. Il est, au contraire, des actions qui s'accomplissent dans un espace de temps fort court, et dont tous les événemens se succèdent avec rapidité et avec continuité. L'action de l'*Iliade* ne remplit pas plus de cinquante jours, et chacun des événemens dont elle est composée, est tellement voisin de celui qui le précède et de celui qui le suit, qu'il ne se trouve jamais entre eux de temps vide. « Apollon irrité, dit le P. Le Bossu, met la peste dans l'armée des Grecs; Agamemnon appaise sa colère : les soldats se guérissent (*tandis qu'Achille et Agamemnon se querellent*); et puis on combat. Patrocle et Hector sont tués : on fait leurs funérailles, et l'action finit ainsi en moins de cinquante jours, sans interruption et sans discontinuité. » Il n'en est pas de même de l'action de l'*Enéide*. Troye est renversée. Énée rassemble ceux qui avoient échappé au carnage; il équippe une flotte de vingt vaisseaux au pied du mont Ida, et proche la ville d'Antandre. Il part au commencement de l'été :

Vix prima incœperat æstas,
Et pater Anchises dare fatis vela jubebat.
Littora tum patriæ lacrymans portusque relinquit
Et campos ubi Troja fuit.

Il va d'abord dans la Thrace; mais un prodige lui fait

abandonner cette contrée. A peine il y avoit jeté les fondemens d'une ville, que Polydore, fils de Priam, tué par Polymnestor, roi de Thrace, et enseveli sous une grêle de traits, qui depuis s'étoient changés en arbrisseaux, l'avertit du fond de son sépulcre de quitter une terre où régnoient l'avarice et la cruauté. Il fait voile à Délos, pour consulter Apollon. L'oracle lui ordonne de chercher l'*ancienne mère* des Troyens. Anchise conclut que le dieu entend par là l'île de Crète, d'où Teucer de Scamandre, chassé en quelque sorte par une famine, emmena la troisième partie du peuple en Phrygie, y transporta le culte de Cybèle, donna au mont voisin le nom d'Ida, en mémoire de celui de Crète, et au Xanthe celui de Scamandre que portoit son père. Trompés par la réponse équivoque qu'ils ont reçue, les Troyens abordent l'île de Crète, et commencent à s'y établir. Mais une peste qui ravage cette colonie naissante, les avertit de chercher d'autres terres. Les dieux pénates, qu'Énée transportoit avec lui, lui apparoissent en songe, et lui apprennent que l'Italie est le lieu où les Destins l'appellent. Il lève l'ancre, et dans le cours de sa navigation il touche aux îles Strophades, où la harpie *Céléno* le menace des plus grands malheurs, et lui annonce qu'il mangera ses tables avant de pouvoir arriver en Italie. On relâche au promontoire d'Actium, où l'on célèbre des jeux; ensuite au port de Chaonie, partie de l'Épire, où régnoient Andromaque et le devin Hélénus. Ce roi avertit ses compatriotes d'éviter la côte d'Italie la plus prochaine, parce que plusieurs Grecs s'y étoient fixés, et de faire le tour de la Sicile, au lieu de s'exposer à périr dans le détroit qui sépare cette île de l'Italie, détroit rendu si redoutable par les écueils de Charybde et de Sylla. Le héros suit les conseils d'Hélénus; et après s'être heureusement garanti de tous ces dangers et de la rencontre des Cyclopes, il se trouve à Drepane, ville et port dans la partie occidentale de la Sicile, où régnoit le vieux Aceste, prince Troyen

d'origine. C'est là qu'il perd son père Anchise. Junon prie Éole d'exciter une tempête contre la flotte d'Énée, lorsqu'il tournoit ses voiles vers l'Italie. Il perd un de ses vaisseaux, et se rend à Carthage, ville naissante et voisine de la côte d'Afrique, où il a été jeté. Didon, reine de Carthage, le reçoit favorablement, et s'enflamme pour lui : mais Jupiter ne veut pas qu'il partage le trône de cette princesse; Mercure vient de la part du maître des dieux lui ordonner de s'embarquer. Il obéit, et abandonne son amante, qui, de désespoir, se donne la mort. Une nouvelle tempête l'oblige de relâcher au port de Drépane, et il y célèbre par des jeux l'anniversaire de la mort d'Anchise. Il laisse en Sicile une partie de ceux qui l'avoient suivi depuis la Troade, c'est-à-dire, les femmes et les vieillards qui ne pouvoient ou ne vouloient plus s'exposer à de nouveaux périls. Avec le reste de ses compagnons il traverse la mer jusqu'à la ville de Cumes, après avoir perdu dans le trajet son pilote Palinure, qui, surpris par le sommeil, est tombé dans les flots. La Sibylle le conduit aux enfers, où il trouve son père Anchise, dont l'ombre l'avoit plusieurs fois averti en songe d'entreprendre ce voyage. Anchise lui montre les héros qui doivent naître de lui, et dont les ames erroient dans l'Élysée, en attendant qu'elles fussent unies à des corps. Virgile se conforme ici à l'opinion de Platon et de Pythagore. Énée sorti du séjour des morts se rembarque et descend enfin sur le rivage du Latium, à l'embouchure du Tibre. Le roi Latinus, qui régnoit sur cette contrée, averti par les dieux de leurs desseins sur Énée, veut lui céder ses états et Lavinie, sa fille unique : mais Amate, femme de Latinus, et Turnus, parent d'Amate, et à qui elle a promis Lavinie, s'opposent aux volontés du vieux roi. Leur cœur est rempli de rage et de jalousie par la furie Alecto, que Junon avoit envoyée pour semer la discorde dans le Latium, et irriter tous les peuples voisins contre les Troyens. Latinus, accablé d'années, n'a plus assez de

force ni d'autorité pour faire exécuter ses ordres, il abandonne les rênes du gouvernement, et laisse Énée et Turnus se battre pour sa fille, sûr *d'avoir un gendre, quoi qu'il en arrive*, comme le dit M. de Voltaire. Aidé du tyran Mézence, que les Tyrrhéniens ses sujets avoient chassé, et qu'ils poursuivoient à cause de ses cruautés, Turnus attire à son parti d'autres peuples d'Italie. Les Thyrrhéniens se joignent à Énée et aux troupes que ce héros avoit obtenues d'Évandre, roi d'Arcadie, établi depuis quelque temps dans ces contrées. Après de longs combats où l'avantage avoit été souvent égal, après des siéges, des assauts, des batailles, des surprises nocturnes, Énée et Turnus conviennent de terminer la guerre par un combat singulier. Ce combat est décisif, et Turnus en mourant cède à son rival Lavinie et les états dont elle est l'héritière.

Telle est l'analyse de l'*Énéïde*, que j'ai trouvé à propos de placer ici, d'autant mieux qu'elle étoit nécessaire, puisqu'il est question de la comparer à celle de l'*Iliade*, qui la précède. C'est par cette comparaison que l'on comprendra nettement ce que j'entends par une action courte et continue, et par une action longue et sans continuité. L'*Iliade* est de la première espèce; l'*Énéïde* est de la seconde. Dans l'*Iliade*, tous les événemens sont pressés, et tous les jours mis à profit, si je puis user de cette expression; dans l'*Énéïde*, au contraire, il y a beaucoup de jours, et même souvent beaucoup de mois, de repos et de cessation entre les événemens. Les jours sont marqués par Homère; Virgile n'a pas même l'attention de marquer les mois ni les saisons. On découvre, en général, qu'il fait partir son héros des bords de la Phrygie au commencement de l'été, et qu'il le fait aborder à Carthage le septième été après son départ. C'est Didon qui nous l'apprend, lorsqu'elle lui dit à la fin du premier livre :

Nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas.

Mais sait-on combien il passe de temps dans chacun des pays où la fortune le promène? Rassemblez tous les événemens que j'ai rapportés, mettez-les l'un à la suite de l'autre, et vous concluerez qu'ils pouvoient arriver tous en bien moins de six ans et demi, qui sont les bornes de la durée de toute l'action. Combien donc Énée a-t-il dû rester de temps oisif pendant ce long espace? Il a eu sûrement le loisir de s'ennuyer quelquefois et de se plaindre de la cruauté de Junon, qui l'arrêtoit si souvent, tantôt sur une côte, tantôt sur une autre, qui enchaînoit sa valeur, qui le retardoit à chaque pas dans le cours de ses entreprises, et le retenoit dans l'inaction.

Or ces temps d'inaction, qui se trouvent souvent entre deux événemens, étant absolument perdus pour le héros, et ne courant point à l'événement, interrompent la continuité de l'action, c'est-à-dire cette suite, cette *série* qui doit régner d'un bout à l'autrre. Le lecteur veut qu'on ne le laisse jamais dans l'ignorance de ce qui arrive au héros, dès que le poëte a commencé une fois son récit. Il faudroit pourtant le laisser dans cette ignorance désagréable, ou se résoudre à raconter des détails souvent bas et petits, si on prenoit un héros tel qu'Énée, par exemple, dès le commencement de son entreprise; il faudroit dire combien il est resté de temps dans la Thrace, ce qu'il faisoit, tandis que la mer n'étoit pas navigable, ce qui l'occupoit pendant l'hiver, etc.; en un mot, il seroit nécessaire de nous instruire de tout ce qui arrive dans les temps intermédiaires, c'est-à-dire dans les intervalles des événemens intéressans. La grande règle, en un mot, la règle fondamentale et indispensable de la *narration épique*, est de satisfaire notre curiosité, lorsqu'on est parvenu à l'exciter, et de ne nous laisser jamais perdre notre héros de vue. On nous doit compte de tout ce qui le regarde, de tous ses momens, pour ainsi dire, depuis qu'on a commencé à nous le présenter. Remarquez bien (ceci est essentiel) que je ne dis pas depuis

qu'il est né, ou depuis que l'action est commencée, j'entends seulement depuis l'instant où on l'a offert à nos yeux pour la première fois, dans quelque situation qu'on l'ait fait voir. Cette règle, je le répète, est indispensable dans la *narration épique;* je pourrois peut-être ajouter qu'elle s'étend jusqu'à la tragédie, et dire que si nous voyons par nous-même au théâtre ce qui se passe dans les actes, il est nécessaire aussi qu'on nous informe de ce que nous ne pouvons pas voir, je veux dire de ce qui se passe dans les entre-actes. Mais comme le grand Corneille a décidé que le poëte tragique n'étoit pas obligé de nous rapporter ce qui se fait derrière la scène, je respecte son autorité, sans oser lui opposer des raisons : je dirai seulement que le poëte qui ne profite pas de ce privilége a plus de mérite que ceux qui usent de la permission donnée par le législateur du théâtre. Revenons au poëme épique.

Quand le poëte a mis, en quelque sorte, devant nous le héros, il ne lui est donc plus permis de le faire éclipser; il faut que nous suivions tous ses pas dans le récit que fait l'auteur. Nous voulons donc savoir tout ce qui suit la circonstance dans laquelle on nous l'a montré d'abord; mais souvent aussi il seroit nécessaire que nous fussions instruits de ce qui a précédé cette circonstance, parce que souvent elle en dépend. Rendons ceci plus clair par un exemple. Virgile, en commençant son poëme, nous offre Énée quittant la Sicile, et naviguant en pleine mer. Voilà la première fois que je vois le héros, voilà la première circonstance dans laquelle il m'est présenté. Dés-lors il est défendu à Virgile d'omettre aucune des circonstances où il se trouvera dans la suite jusqu'à la fin de son entreprise; mais je voudrois et je dois savoir aussi ce qui a précédé le temps où il part de Sicile. Il faudroit donc reprendre les choses depuis son départ de Troye, ou plutôt depuis la ruine de cette ville; mais, comme je l'ai dit, tous ces événemens ne se tiennent pas assez; il y a des temps intermédiaires

qui ne sont pas assez remplis pour faire une suite continue de narration pour le poëte. Ainsi, d'un côté, il ne peut faire lui-même ce récit, parce qu'il seroit obligé d'entrer dans des détails indignes de la majesté épique; et de l'autre, il est dans la nécessité d'instruire son lecteur du commencement de l'action, qui dure déjà depuis six années. Que fera-t-il? Homère, dans l'*Odyssée*, s'est servi d'un moyen qui peut être ici très-utile. Au commencement de son poëme, il fait partir Ulysse de l'île d'Ogygie, où il avoit passé sept ans avec Calypso, et le fait arriver dans l'île des Phéaques. Quoique ces peuples n'eussent aucun intérêt à la fortune d'Ulysse, qui les excitât à lui demander le récit de ses aventures, cependant, dit le P. Le Bossu, le poëte y supplée en donnant à ces fainéans un grand amour pour les récits romanesques. Ainsi Ulysse raconte aux Phéaciens son départ de Troye, ses longues erreurs, son séjour d'un an dans l'île de Circé, et celui qu'il avoit fait dans celle de Calypso. C'est le héros qui entretient ses auditeurs dans cette occasion, ce n'est pas le poëte qui parle à ses lecteurs. Or le héros, qui est supposé raconter dans l'espace de quelques heures ce qui s'est passé pendant sept ou huit ans, est dispensé de s'appesantir sur les détails; il glisse dessus légèrement, et ne raconte que les principaux faits, ceux, en un mot, qui méritent l'attention des personnes qui l'écoutent. Au lieu que si le poëte lui-même avoit entrepris cette narration, il n'auroit pas eu la liberté de presser ainsi et de ramasser, pour ainsi dire, en gros ces mêmes faits; il auroit dû les orner, les embellir, leur donner un juste développement. Or je demande quel effet produiroit un récit qui contiendroit l'espace de sept ou huit années, si tout ce qui est arrivé pendant ce temps-là étoit circonstancié avec exactitude? Je suppose même, ce qui n'est pas vraisemblable, que les événemens arrivés se fussent succédés sans interruption, et fussent tous importans; dans cette suppposition, la narration en seroit trop longue, et ressembleroit aux

volumes énormes et innombrables des *Cyrus* et des *Cléopatre* : ils embarrasseroient, par leur multiplicité, l'esprit du lecteur, et fatigueroient son attention. Boileau a dit avec beaucoup de goût :

> **N'offrez pas un sujet d'incidens trop chargé :**
> **Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,**
> **Remplit abondamment une *Iliade* entière.**
> **Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.**

Si, au contraire, les incidens étoient en petit nombre, j'entends les incidens intéressans, comment le poëte oseroit-il occuper son lecteur de tout le reste, dès-lors qu'il n'y auroit plus rien qui valût la peine d'être répété? Et s'il passoit sous silence ce qui ne peut intéresser, comment joindroit-il les faits principaux dans sa narration, puisqu'il omettroit ce qui est intermédiaire? La trame de cette narration cesseroit donc d'être continue, il manqueroit des anneaux à la chaîne; le poëte ne nous tiendroit pas ce qu'il nous a promis, et laisseroit des nuages sur la conduite de son héros de temps en temps; il nous le déroberoit souvent, tandis que ce même héros doit sans cesse occuper dans le récit épique le devant du tableau. Je dis dans le récit épique, et j'entends par là celui du poëte seul, mais non pas celui que peut faire le héros; car ce dernier n'est point proprement le récit du poëme, celui qui le constitue épique, et le rend différent de la tragédie; c'est plutôt une narration abrégée qui contient tout ce qui a précédé, pour l'intelligence de ce qui suit; c'est une exposition de ce qu'on peut appeler l'*avant-scène*, ou, si l'on veut, un prologue pour mettre le lecteur au fait, et dont on se sert, afin que rien ne soit obscur ni embarrasant pour lui dans le récit qu'on lui promet. Pourvu qu'on me fasse connoître ce qui est antérieur au récit du poëte, c'est ce que je demande, et il m'importe peu que ce soit par une narration du héros, ou par quelque autre

moyen. Si, par exemple, il eût été possible à Virgile de me faire connoître ce que j'ignore des aventures d'Énée avant son départ de Sicile, de me le faire, dis-je, connoître autrement que par la narration de son héros, cela seroit égal pour le lecteur. Je suppose qu'Énée, au lieu de raconter à Didon l'embrasement de Troye, et tout ce qui a suivi jusqu'à son arrivée en Afrique, eût pu voir dans les peintures du temple de Junon, à Carthage, toute l'histoire de Troye, et la sienne propre jusqu'à ce moment; si, en parcourant ces divers événemens, il les avoit remarqués les uns après les autres, en sorte que le lecteur en eût été informé suffisamment par cette voie indirecte (*), Virgile auroit eu la liberté de la

(*) Je ne propose ici ce moyen que pour faire mieux comprendre ma pensée : je sais bien que rien n'eût été plus ennuyeux pour nous que d'entendre Énée remarquer cette longue suite d'événemens qu'on supposeroit représentés dans les peinture du temple. Ils sont en si grand nombre, qu'ils remplissent deux livres entiers, quoique le récit d'Énée soit vif et pressé; combien cette énumération auroit-elle été froide, si Énée l'avoit faite d'un bout à l'autre à mesure qu'il en avoit occasion en parcourant les tableaux du temple! D'ailleurs, se seroit-il amusé à les repasser tous à haute voix sans sujet, lui qui devoit les savoir mieux que personne? Virgile, toujours plein de goût, ne lui fait parcourir des yeux que les principaux traits de l'histoire du siége de Troye, ceux en particulier où il a quelque part, afin de donner au lecteur, en passant, une idée de la bravoure et du caractère de son héros, ou ceux qui regardent d'autres personnages illustres dont il n'est pas fait mention dans le second et le troisième livre; car Virgile évite les répétitions. A l'égard du reste, qui demande plus de temps, il le met dans la bouche d'Énée, mais non pas sans sujet. Didon n'étoit pas simplement curieuse, elle commençoit à sentir un penchant secret pour le héros; il est donc naturel qu'elle cherche

choisir aussi bien que celle qu'il a prise, à l'exemple d'Homère. Il est donc vrai que le récit du héros n'est point par lui-même essentiel, mais qu'il le devient par la difficulté de trouver un autre moyen naturel de faire savoir au lecteur les circonstances de l'action qui ont précédé, et qu'il ne doit pas ignorer. Ainsi toutes les fois qu'un poëte ne se proposera, pour la matière *de son récit*, que la partie de l'action qui est la plus proche de la fin, comme ont fait Homère dans l'*Odyssée*, et Virgile dans l'*Enéïde*, il doit faire raconter

---

à le connoître plus particulièrement. Mais ce récit d'Énée, qui ne paroît fait que pour la reine, est fait réellement pour le lecteur, qui s'aperçoit d'autant moins de l'artifice, qu'il étoit en quelque sorte nécessaire que cette histoire fût racontée à Didon, et que cette narration contribue, en grande partie, à enflammer de plus en plus la princesse, et à préparer ainsi les événemens qui suivent, savoir l'épisode du quatrième livre, où l'on trouve la source ou la cause des querelles de Rome et de Carthage. Cet épisode, si convenable au dessein que Virgile avoit de flatter les Romains, n'est point forcé, comme on le voit; c'est une suite de la colère de Junon contre les Troyens, et de la protection que Vénus leur accordoit; comme la fuite d'Énée, au cinquième, en est une des volontés de Jupiter. Ajoutons que les peintures que voit Énée dans le temple, lui donnent du courage pour se présenter à une reine qui est si bien informée du sort des Troyens, et qui, par conséquent, doit le connoître de réputation. Ainsi tout contribue à instruire adroitement le lecteur sans qu'il s'aperçoive qu'on veut le faire, et tout est en même temps fait pour le poëme; chaque mot est utile à sa place pour l'enchaînement des faits. Virgile sait lier tout, rendre tout nécessaire au plan de son ouvrage; toutes choses y entrent comme matériaux utiles, même celles qui sembleroient d'abord n'y entrer que dans la vue d'instruire le lecteur de ce qu'il doit savoir pour comprendre le reste.

le commencement de cette action par son héros, ou par un personnage digne de l'attention des auditeurs, ou chercher quelque autre moyen *indirect* de donner à son lecteur les lumières qu'il a droit d'exiger.

Virgile n'en a point trouvé d'autre que celui dont Homère s'étoit servi dans l'*Odyssée;* et lors même qu'il l'a emprunté, il l'a rendu encore plus vraisemblable que n'avoit fait le poëte Grec. Ulysse n'entretient les Phéaciens de ses aventures passées que pour satisfaire leur vaine curiosité; il est vrai que par là il parvient à les intéresser à son sort, et à en obtenir un vaisseau pour retourner en Ithaque. Mais la raison qui engage Didon à demander un pareil récit à Énée, est bien plus forte et plus naturelle; elle a sa source dans le cœur de cette princesse, qui veut être instruite de tout ce qui touche un grand homme comme Énée, pour lequel l'amour l'intéresse déjà. Ce motif est bien plus vraisemblable, bien mieux tiré du sujet même, et beaucoup plus puissant que la seule curiosité des insulaires chez lesquels Ulysse aborde en sortant de l'île de Calypso. L'auteur du *Télémaque*, qui fait aborder son héros chez cette même déesse, a bien imité Virgile à cet égard, comme à tant d'autres. Le chantre fameux du grand Henri n'est pas aussi heureux, s'il m'est permis de le dire, dans le récit qu'il fait, par son héros, à Élisabeth des troubles de la France et de l'origine de la guerre civile qui la désoloit. Je ne parlerai point du peu de vraisemblance qu'on a trouvé dans le voyage supposé d'Henri IV à Londres, en qualité d'ambassadeur; défaut qui est assez plaisamment relevé dans la *Henriade travestie*, où l'on dit que Valois, pressé par d'Aumale, pendant l'absence de Bourbon, se repentit

D'avoir de son beau-frère
Fait un plénipotentiaire.

Je remarquerai seulement que ce récit, qui contribue, si

l'on veut, à attendrir la reine sur le sort de la maison de France, au point de prêter à Bourbon des troupes auxiliaires, ne devoit pas être demandé par elle *avec impatience*, malgré l'art avec lequel M. de Voltaire tâche de le rendre vraisemblable :

Élisabeth alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déjà, dit-elle au roi, la prompte Renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée;
Mais sa bouche, indiscrète en sa légèreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité :
J'ai rejeté toujours ses récits infidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-moi le nœud qui vous joint avec lui;
Daignez développer ce changement extrême,
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même :
Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits,
Songez que votre vie est la leçon des rois.

Si Henri IV avoit parlé à quelque prince étranger, ce *développement* eût été nécessaire; mais il parloit à une reine dont les états sont très-voisins de la France, et qui avoit dû cent fois entendre ces récits. En vain les partisans de la ligue coloroient leur révolte du prétexte de la religion, une femme d'esprit comme Élisabeth, et aussi politique qu'elle l'étoit, devoit ne pas s'aveugler sur leur dessein, et voir clairement que ce faux zèle, qui en imposoit au peuple, cachoit l'ambition de Mayenne, qui aspiroit à la royauté. Elle ne pouvoit ignorer que le foible Valois, chassé du Louvre par ses sujets révoltés, n'avoit pu trouver d'appui que dans la générosité de Bourbon, dont il avoit été l'ennemi et le persécuteur;

enfin, que Bourbon lui-même avoit dû, autant par intérêt que par grandeur d'ame, prêter son bras à Valois, pour soutenir le trône de ce prince, qui pouvoit un jour devenir le sien. Le fanatisme seul aveugloit la moitié de la France sur les causes de tant de malheurs; mais Élisabeth, qui assurément n'étoit pas fanatique, ne pouvoit se tromper sur ces mêmes causes. Il est des secrets qui ne sortent jamais du conseil des princes, et qui changent la face d'une partie du monde, sans qu'on puisse les pénétrer; mais ceux dont il s'agit ici n'étoient pas de ce nombre, et il étoit aussi facile de savoir la cause de la Saint-Barthélemi, que d'en savoir l'histoire. Quoi qu'il en soit, si la description qu'en fait M. de Voltaire n'étoit pas nécessaire à la rigueur, elle est si belle, que ce seroit grand dommage de la retrancher de ce poëme, dont elle fait un des principaux ornemens.

Les actions qui sont de peu de durée, et dont les incidens sont voisins les uns des autres, peuvent, au contraire, être racontées entièrement par le poëte; telle est l'*Iliade*, dont la narration est continue, parce que l'action l'est aussi. L'ordre dans lequel se fait la narration de l'*Iliade* est *naturel;* l'ordre de la narration des autres poëmes est *artificiel.*

Le P. Le Bossu demande quelle doit être la durée de la narration. Cette question paroît d'abord assez frivole. Qu'importe, dira-t-on, qu'elle dure six mois, un an ou même deux? J'avoue que cela peut sembler peu important: je croirois cependant qu'il ne faudroit pas trop l'étendre, et voici ma raison, qui est une suite de ce que nous avons dit. Il est clair que la durée de la narration est celle des événemens *que le poëte a entrepris de raconter lui-même*, soit qu'il fasse le récit de toute l'action, comme dans l'*Iliade*, soit qu'il ne fasse que celui d'une partie de cette même action, comme dans l'*Énéïde*. Or nous avons fait voir que ces événemens doivent être en petit nombre, et se succéder

rapidement dans l'action même, afin que la narration soit continue :

N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé.

Mais comment de grands événemens, en petit nombre, et qui se succèdent rapidement, peuvent-ils occuper beaucoup de temps ?

Qu'ils en remplissent peu, et se terminent dans l'espace d'un jour, comme dans le *Paradis perdu* de Milton, cela est sûrement très-possible, parce que presque tous les personnages qui agissent dans ce poëme singulier, agissent promptement, et franchissent dans un instant l'immensité de l'univers et l'espace des cieux. Ainsi, pourvu que l'action puisse avec vraisemblance s'exécuter en un jour, ou même en un quart d'heure, on auroit tort de chicaner là-dessus un auteur. Le nombre des chants n'est point fixé ; mais il faut, ce me semble, que la lecture d'un poëme épique passe de beaucoup, pour la durée, celle d'une historiette. Autrement, quelque grande que fût l'action, elle n'auroit pas, à mon gré, un développement convenable. Quand on emploie le merveilleux, comme a fait Milton, les événemens les plus étonnans peuvent demander très-peu de temps dans l'exécution ; mais il en faut davantage à les lire, et un poëme entrepris pour les célébrer doit être un corps vaste et bien proportionné, où tout soit peint et narré avec assez de détail et de développement. Un poëme épique est comme un monument d'architecture, il lui faut une certaine grandeur, une certaine étendue qui frappe les yeux de loin, et dont la hauteur majestueuse impose, en quelque sorte, et commande le respect : ce n'est pas un petit édifice, un pavillon, un lieu de plaisance. Que d'autres fassent leurs efforts pour marquer les bornes qu'on doit mettre à la narration, c'est une tâche qui me paroît trop pénible ; c'est même, pour mieux dire, une entreprise impossible. On examine combien il se passe de temps depuis la sortie d'Ulysse de l'île des Phéaciens, ou

depuis le départ d'Énée de la Sicile, jusqu'à la fin des deux actions. Mais cette mesure de temps peut-elle passer pour une règle certaine? L'une des deux narrations est moins longue que l'autre : on prend pour règle celle qui occupe le plus de temps, et on nous défend de prolonger la nôtre au-delà. Quelle pédanterie! quoi! il me sera défendu de donner à ma narration un ou deux mois de durée plus que Virgile ou Homère n'en ont donné à la leur! parce quils n'ont point passé une année, il ne me sera pas permis d'aller au-delà, si mon action le demande! Je dirois des faiseurs de règles, qui puisent toutes ces lois gênantes et tyranniques dans la pratique des anciens, ce qu'on a dit des imitateurs : *C'est un troupeau d'esclaves. O imitatores, servum pecus!* Ce n'est donc point pour trouver une règle sur ce point que je chercherai avec le P. Le Bossu combien dure la narration de Virgile ; c'est seulement pour jeter plus de lumière sur l'*Énéide*, qui, en quelques endroits, est un peu obscure, parce que le poëte a négligé de marquer assez nettement le temps qu'il donnoit à certains événemens. On voudroit savoir, par exemple (et cette curiosité est naturelle), si Énée reste long-temps à Carthage, s'il y passe l'été, l'automne et l'hiver, ou s'il y arrive et s'en éloigne dans le même été : on verroit par là si Didon s'est abandonnée à lui trop promptement et avec imprudence, ou si elle ne lui a entièrement cédé qu'après un certain temps ; on verroit comment il se retrouve en Sicile un an après la mort de son père, et plusieurs autres choses qui laissent des nuages dans l'esprit du lecteur. Tout ce qu'on raconte doit être clair ; je suis persuadé que Virgile auroit répandu plus de jour sur ces endroits obscurs, s'il avoit eu le loisir de mettre la dernière main à l'*Énéide*.

Le P. Le Bossu tâche d'éclaircir les difficultés qui se trouvent à cet égard dans ce beau poëme ; il rapporte les différentes opinions, et ensuite il propose la sienne. Rapportons ses paroles; cette petite discussion n'est sûrement pas inutile.

« On peut dire premièrement que la narration de l'*Énéide* est d'un an et quelques mois. Voici comment : Énée, étant parti de Sicile après y avoir rendu les derniers devoirs à son père, y rentre un an après, et y célèbre son anniversaire au jour même qu'il étoit mort. *Il y a un an juste*, dit Énée, *que nous avons fait les funérailles de mon père, et nous voici retournés au jour même auquel il est mort :*

Annuus exactis completur mensibus orbis,
Ex quo reliquias, divinique ossa parentis
Condidimus terrâ, mæstasque sacravimus aras.
Jamque dies, ni fallor, adest, etc. (Æn. lib. V.)

Vix è conspectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant læti, etc.

« Si bien que la narration commençant lorsqu'Énée partit de Sicile après la mort de son père, voilà déjà un an entier, jusqu'aux jeux du cinquième livre : ainsi tout le temps qu'il faut pour le reste de ce livre, pour le sixième et pour les guerres d'Italie, sera ajouté à l'année.

« On peut réduire cette narration dans l'année précise, en disant que ces vers allégués du cinquième livre nous apprennent bien *qu'il y a un an juste qu'Énée a enterré Anchise en Sicile ;* mais que ni ces vers-là, ni autres, ne disent pas qu'il soit parti de Sicile incontinent après cette action. On peut donc en toute liberté supposer qu'il y est demeuré autant de temps qu'il lui en a fallu depuis pour son établissement en Italie : d'où on conclura que la narration est dans l'année de douze mois, et qu'elle ne les excède point.

« L'une et l'autre de ces opinions suppose que l'hiver est compris dans cette narration, et qu'*Énée l'a passé tout entier en Afrique avec Didon*, comme le poëte le fait dire formellement en ce vers par la Renommée :

Nunc hiemem inter se luxu, quàm longa, fovere.

« Une troisième opinion prétend que le mot d'*hyems* en ce vers ne doit pas être interprété pour *la saison de l'hiver;* et qu'il y signifie la même chose que dans les autres endroits de ce même livre qui ont du rapport à celui-là. Or, dans ces autres endroits, il ne signifie point l'hiver, mais une *saison* que le lever d'Orion rendoit *orageuse.*

Dum pelago desævit hyems, et aquosus Orion.
Quin etiam Hyberno moliris sidere classem.

« Et cela même arrive en été, parce que cette constellation se lève vers le solstice d'été. Si bien que le poëte auroit seulement voulu dire qu'Énée donna à l'amour de Didon tout le temps que le lever d'Orion, qui dure plus de six semaines, lui rendit la mer suspecte, et lui servit de prétexte pour ne pas si promptement exécuter les ordres des dieux qui l'appeloient en Italie. L'on réduira donc la narration de l'*Énéide* en une seule campagne, la faisant commencer en été, et finir avant la fin de l'automne de la même année. Cette opinion est fondée sur quelques expressions de Virgile, qui semblent plus précises que les précédentes, et moins sujettes à diverses interprétations. Énée part de Sicile, et est jeté sur les côtes d'Afrique en été, et cet été est déjà le septième depuis la prise de Troye; c'est ce que le poëte dit par la bouche de Didon, lorsqu'elle reçoit ce héros à Carthage: *Voici déjà le septième été depuis que vous errez sur tant de terres et sur tant de mers.*

Nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas.
(Æn. lib. I.)

« Il ne passe à Carthage ni l'hiver, ni même aucune partie de l'automne; mais il en part avant que l'été soit fini. Il arrive en Sicile, et il y fait l'anniversaire d'Anchise à la fin du même été auquel il étoit arrivé à Carthage; puisque le

poëte dit que c'étoit encore le septième. *Voici déjà la fin du septième été, depuis la ruine de Troye :*

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas.
(Æn. lib. V.)

« Enfin le poëme finit avant l'automne, puisque la veille de la mort de Turnus, les bois avoient encore toutes leurs ombres et toutes leurs feuilles. Le poëte dit que Turnus se mit en embuscade *dans une vallée que l'épaisseur des feuilles et des ténèbres rendoit propre à ce dessein :*

Est curvo anfractu vallis accommoda fraudi,
Armorumque dolis ; quam densis frondibus atrum
Urget utrinque latus. (Æn. lib. XI.)

« Ainsi la narration de l'*Enéide* ne contiendra qu'une campagne, et sera toute renfermée dans les deux saisons de l'été et de l'automne, commençant au solstice et au lever d'Orion, qui jeta Énée en Afrique, et finissant avant que les premiers froids de l'automne eussent commencé à dépouiller les arbres de leurs feuilles : »

Cùm subito assurgens fluctu nimbosus Orion
In vada cæca tulit. (Æn. lib. I.)
Autumni frigore primo
Lapsa cadunt folia. (Æn. lib. VI.)

Il faudroit donc supposer qu'Anchise étant mort sur la fin de l'été précédent, Énée étoit demeuré chez Aceste pendant l'automne, l'hiver et le printemps, et n'étoit sorti de Sicile qu'au commencement de l'été suivant ; qu'il avoit employé environ deux mois à Carthage ; enfin, qu'étant retourné en Sicile, il y arriva précisément une année après la mort de son père, c'est-à-dire vers la fin de l'été. Son voyage en Italie et ses guerres remplissent le reste du temps jusqu'à la moitié de l'automne à peu près.

Le P. de la Rue donne un an à la narration de Virgile; mais le P. Mambrun, de la même société, qui a fait une dissertation latine sur le poëme épique, lui donne seize mois. *Anchise*, dit-il, *mourut en Sicile dans le printemps; Énée en partit dans la même saison, et fut jeté en Afrique par la tempête. Je dis qu'il quitta la Sicile dans cette saison; car qu'auroit-il fait dans cette île, quand il eut perdu son père? Les Destins l'appeloient en Italie, et il n'avoit garde de demeurer oisif à la cour d'Aceste.* Ce ne sont pas là précisément les paroles du P. Mambrun, mais c'est le fond de ses pensées. Il ajoute qu'Énée, sorti de Sicile au printemps, passa en Afrique le reste de cette saison, l'été, l'automne, l'hiver, en un mot, près d'un an, et ne retourna en Sicile qu'au printemps, lorsque l'année étoit révolue depuis la mort d'Anchise; enfin, suivant cet écrivain, le héros Troyen employa quatre mois, après cela, à faire le trajet en Italie, et à surmonter tous les obstacles que lui opposoient Amate et Turnus : ajoutez ces quatre mois à l'année que nous venons de compter depuis la mort d'Anchise, vous aurez seize mois, qui sont la durée de la narration de l'*Énéide*.

Mais il me semble que le P. Mambrun suppose *gratis* une chose qui n'est point constatée, et même qui est absolument hasardée. Où le P. de la Rue et lui ont-ils pris qu'Anchise mourut au printemps? Dans quel bon auteur le mot *æstas* a-t-il signifié le printemps? On embrouille tout par des interprétations forcées. C'est ainsi que M. l'abbé Desfontaines, qui se pique d'une exactitude si scrupuleuse à conserver le vrai sens du texte dans sa traduction, se donne néanmoins la liberté de traduire ce vers, qui marque le temps où Énée partit de la Troade,

Vix prima incœperat æstas

par ces mots, *au retour du printemps*. Il me semble que c'est marquer peu de respect pour l'original. *Prima*, appa-

remment, joint à *æstas*, lui a paru ne signifier que le commencement de la belle saison. Dans tous les autres endroits où *æstas* se trouve avec une épithète numérique, comme *septima*, par exemple, pour éviter toute difficulté, il traduit ce mot par *année*. Je sais que les poëtes compteut souvent les années par les étés ou les printemps, etc.; nous en avons mille exemples. La Fontaine dit :

Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ, *par deux fois vingt étés*.

Mais dans les endroits de Virgile, dont nous parlons, *æstas* est mis exprès pour signifier la saison de l'été. Voyez si Virgile, lorsqu'il s'agit du temps de la navigation d'Énée, compte jamais autrement que par *æstas* : c'est qu'Énée étoit parti en *été*,

Vix prima incœperat æstas. (Æn. lib. III)

et que le retour de chaque été annonçoit une année de plus exactement complète.

Te jam septima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas.
(Æn. lib. I.)

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas.
(Æn. lib. V.)

Pourquoi Virgile ne dit-il jamais *hyems septima*, par exemple, *septimus autumnus?* Pourquoi se sert-il toujours du mot *æstas?* C'est que son héros ayant commencé sa course dans cette saison, il est naturel de s'en servir pour compter les années de son expédition avec précision.

Le P. Mambrun aura sans doute fait ce raisonnement : Énée a passé l'hiver à Carthage, cela est certain. Il quitte cette côte : ses compagnons, pressés de fuir, coupent

dans la forêt du bois, et en font des rames, sans avoir le temps d'en ôter les feuilles :

Frondentesque ferunt remos et robora sylvis
Infabricata, fugæ studio.

On étoit donc alors au commencement du printemps, puisque les arbres avoient des feuilles. Énée va tout de suite en Sicile, et il trouve qu'il y a un an que son père est mort. Son père est donc mort au printemps. Cependant, dans ce même livre, Iris, sous la figure de Béroë, dit aux femmes Troyennes :

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas.

On n'étoit point dans l'été, mais dans le printemps. *Æstas* veut donc dire ici la même chose que *ver* (M. l'abbé Desfontaines, comme nous l'avons vu, a déjà traduit ainsi le même mot), ou bien il signifie simplement *septimus annus;* ou enfin, on doit entendre par là que le septième *été* étoit passé, et qu'on approchoit du huitième. C'est l'interprétation du P. de la Rue.

Mais le P. de la Rue a tort de donner un sens aussi forcé que celui-là au texte qui est clair et précis. On étoit alors dans l'été, *vertitur æstas.* Le *frondentes remos* ne désigne pas plus le printemps que l'été et l'automne. Il reste donc à savoir dans quelle saison on étoit, et Virgile le dit nettement : c'étoit dans l'été. Mais si cela est, Énée n'a donc point passé l'hiver à Carthage ; car le *frondentes remos* devroit désigner le printemps. Il faut donc en revenir à l'opinion du P. Le Bossu. Ségrais, dans sa préface sur *l'Énéide*, qu'il a traduite en vers français, avoue qu'Énée a passé l'été, l'automne et l'hiver, en Afrique ; mais il nie que ce prince soit sorti de Sicile au printemps. C'est dans cette saison, dit-il, qu'Anchise étoit mort, au mois de mars ; mais son fils passa encore quatre mois dans cette île,

soit à radouber sa flotte, soit à attendre un temps favorable, et ne mit à la voile qu'au mois de juillet, temps auquel il fut jeté sur la côte de Carthage. Revenu en Sicile au printemps, il célèbre l'anniversaire de la mort d'Anchise, et le reste du temps lui suffit jusqu'au mois de juillet pour ses guerres, qui ne lui coûtèrent pas plus de trois ou quatre mois de temps. C'est ainsi que Ségrais, approuvé en cela par le P. de la Rue, réussit à renfermer la narration de l'*Énéide* dans l'espace d'une année, espace qui s'accorde avec la règle : *legitimo spatio.*

Je me rendrois beaucoup plus volontiers aux raisons du P. Le Bossu, non pour trouver une règle sur la durée de la narration, mais pour expliquer plus naturellement ce qui paroissoit inexplicable dans l'*Énéide.* Voici comme il confirme son sentiment par de nouvelles preuves :

« Je dirai toutefois que, dans cette incertitude, deux raisons me donnent plus d'inclination pour une seule campagne que pour une année entière.

« La première est la pratique d'Homère, que le poëte Latin s'est ordinairement proposé pour exemple, et qui a été estimé des savans comme le plus excellent modèle des poëtes. Cette raison m'est d'autant plus propre en ce traité du poëme épique, qu'il est fondé sur le rapport qui se trouve entre la pratique de Virgile, celle d'Homère, les règles d'Horace et celles d'Aristote. »

Ces raisons me paroissent plus pédantesques que solides et valables ; celles qui suivent sont, à ce qu'il me semble, beaucoup meilleures :

« L'autre raison m'est encore plus propre ; c'est que cette réduction à une seule campagne est plus conforme à l'idée que j'ai proposée ici de la fable, et du dessein de Virgile dans ce poëme.

« Nous avons considéré Énée comme législateur, et comme le fondateur de la religion des Romains. Il est si exact à observer toutes les cérémonies qui se faisoient pour

les morts, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en ait omis une aussi considérable qu'est celle du deuil, sur-tout à la mort de son père, pour qui il n'épargne rien. Cette haute piété qu'il a envers lui fait une des principales conditions de son caractère, et règle presque par-tout le caractère général du poëme.

« Or le deuil des Romains consistoit en deux choses; l'une est sa durée; elle étoit de dix mois : l'autre est que les Romains, dans ce temps funeste et de mauvais augure, n'entreprenoient rien de conséquence. Comment donc Énée auroit-il osé entreprendre son établissement en Italie, qui étoit alors l'unique chose qui fût de conséquence pour lui? Ainsi il faudroit qu'il fût demeuré en Sicile dix mois entiers après la mort de son père, et qu'ayant été arrêté moins de deux mois à Carthage, il fût retourné en Sicile pour y célébrer l'anniversaire de cette mort au même jour auquel elle étoit arrivée.

« Cela s'accorde fort bien aux expressions du poëte, que nous avons alléguées; car l'anniversaire arrive à la fin du septième été, un mois et plus après le solstice et le lever d'Orion. Énée donc étant parti en été pendant le lever de cet astre, qui lui suscita la tempête du premier livre, il ne peut être parti le même été auquel Anchise est mort; mais il a dû partir le suivant, qui est le septième, comme dit le poëte, et le même auquel il retourna en Sicile pour l'anniversaire : ainsi il aura nécessairement passé l'automne, l'hiver, et le printemps entier, en Sicile, et y sera demeuré plus de neuf mois avant que d'en partir pour Carthage; et il n'aura point passé l'hiver ni aucune autre saison entière à Carthage, mais il y sera entré et en sera sorti pendant le même été.

« Dans les autres opinions, je ne trouve ni la conformité de Virgile avec Homère, ni l'observation du deuil romain, à laquelle je croirois volontiers qu'Énée étoit aussi obligé qu'à tant d'autres cérémonies où il est si exact. Mais ces

raisons, qui sont bonnes pour moi, ne seront pas peut-être bonnes pour d'autres : je les propose comme j'y suis obligé; c'est aux philosophes et aux critiques d'examiner les choses, de proposer les raisons et de les faire nettement concevoir, et c'est au lecteur à conclure. »

DES MŒURS.

On entend par ce terme *des inclinations naturelles ou acquises, qui nous portent à des actions bonnes, mauvaises ou indifférentes* : c'est la définition que donne le P. Le Bossu. Ces inclinations ont leur source et leur principe dans l'ame, comme l'amour des sciences et de la vertu, ou elles viennent de notre constitution physique, comme la colère et la volupté, et nous sont communes avec les animaux. Elles sont aussi, comme on vient de le dire, ou naturelles ou acquises, ce qu'il faut observer soigneusement; leurs effets sont les actions, comme la nature et l'*art* sont leurs causes : selon que les mœurs sont bonnes, mauvaises ou indifférentes, les actions sont vertueuses, vicieuses ou indifférentes.

Il faut distinguer les vertus des qualités et des vices. Les vertus rendent toujours gens de bien ceux qui les possèdent, les vices rendent méchans ceux en qui ils se trouvent, mais les simples qualités ne produisent aucun de ces effets. Ainsi la piété, la justice et les autres, se distinguent aisément par nos actions, elles portent toujours au bien; mais au contraire nos actions sont corrompues par l'injustice et l'impiété, qui nous portent toujours au mal. La vaillance et l'adresse ne sont que des qualités qui peuvent se trouver dans un homme vertueux ou dans un homme vicieux, et par elles-mêmes elles ne rendent personne ni bon ni méchant.

Nos mœurs peuvent avoir des causes intérieures ou extérieures. Les causes intérieures sont la complexion, le sexe, les passions, et les actions même par le moyen desquelles on contracte des habitudes; les causes extérieures

sont Dieu, le climat où l'on est né, et tout ce qui peut nous donner des inclinations que sans cela nous n'aurions point eues.

Tout ceci est tiré presque en entier du livre du P. Le Bossu, et nous ne jugeons pas à propos de le suivre dans tout ce qu'il a dit sur cette matière. Il étale beaucoup d'érudition, souvent fort inutile, et tire de temps en temps des conclusions très-fausses de ce qu'il a mal entendu dans les différens auteurs qu'il cite. En voici un exemple. Il compte les astres parmi les causes extérieures de nos inclinations, et prétend que c'est le sentiment des poëtes. Il attribue cette opinion particulièrement à Virgile, sur un passage qu'il n'a pas entendu.

« Les astres, dit-il, et principalement les signes et les planètes, sont la seconde cause des mœurs. Le poëte marque la force qu'elles ont sur la complexion des hommes, quand, par la bouche de Didon, il en tire une preuve que les Tyriens ne sont pas assez grossiers pour ignorer l'estime que l'on doit à la vertu :

Non obtusa adeo gestamus pectora, Pœni,
Nec tam aversus equos Tyriâ sol jungit ab urbe. »

Il n'est point ici question des règles de l'astrologie, comme le pense ridiculement cet écrivain : Didon, nouvellement établie à Carthage, faisoit garder soigneusement les côtes, de peur de surprise. Les Troyens, battus de la tempête, veulent aborder cette partie de l'Afrique, et dans l'incertitude de leurs desseins, les soldats Carthaginois les saisissent et les conduisent à leur reine. Les capitaines Troyens se plaignent de cet accueil barbare : Didon leur répond, que la foiblesse de ses états naissans l'oblige à ces précautions contre les étrangers. Au reste, ajoute-t-elle, rassurez-vous ; votre nation ne m'est point inconnue, les malheurs de Troye sont parvenus jusqu'à nous. Croyez que les Phéniciens ne sont

pas assez grossiers pour ne pas prendre part à votre sort : nous ne sommes point des barbares insensibles; le soleil naissant ne refuse point à la ville de Tyr sa lumière ni sa chaleur. Tel est le sens que l'on donne d'ordinaire à cet endroit. Les physiciens ont cru que les peuples des pays froids n'avoient pas l'esprit aussi ouvert que les Orientaux et que ceux du Midi : Didon, pour montrer que ses sujets ne sont ni grossiers ni incapables de rendre justice au mérite, représente aux Troyens que Tyr, leur patrie, est éclairée des premiers regards du soleil. Y a-t-il dans tout cela le moindre rapport aux idées des astrologues? ces vérités ne sont-elles pas du ressort de la physique? pourquoi donc le P. Le Bossu conclut-il de ce passage, que, selon Virgile, les astres, les signes et les planètes, sont les causes des inclinations. Voyez encore ce qu'il ajoute :

« Mais est-ce par hasard que ce poëte, qui d'ailleurs étoit savant dans l'astronomie, fait agir les planètes en faveur de son héros, conformément aux règles des astrologues? De sept, il y en a trois de favorables; Jupiter, Vénus et le Soleil : toutes trois agissent ouvertement, dans le poëme, en faveur d'Énée. Il y en a trois dont les influences sont malignes; Saturne, Mars, et la Lune ou Diane : si elles agissent, c'est en effet contre le héros; mais elles paroissent de telle sorte, que l'on peut dire que Virgile les a cachées sous l'horizon. Enfin Mercure, dont on dit que la planète est bonne avec les bonnes, et mauvaise avec les mauvaises, agit ouvertement comme les bonnes planètes; mais il n'agit jamais seul, c'est toujours Jupiter qui l'envoie. Voilà comment le poëte fait l'horoscope de l'empire Romain en sa naissance. »

Quelle subtilité! que d'érudition perdue! que de peine pour trouver dans un auteur ce qui n'y est point et ce qu'il n'a sûrement pas songé à y mettre! Que le ciel me préserve de tant de pénétration! Lorsque je lis un poëte, je ne me persuaderai jamais que chaque vers soit une énigme : je

veux avoir du plaisir, mais non pas me fatiguer à deviner sans cesse :

Mon esprit prompt à se détacher
Ne suit pas un auteur qu'il faut toujours chercher.

Voilà la distinction que fait le P. Le Bossu entre les mœurs et les caractères : « Entre les inclinations, il y en a qui sont plus particulières à chaque rencontre, et qui n'ont lieu qu'en certaines occasions, comme la valeur, la clémence, la libéralité. D'autres sont plus universelles et se font voir partout, comme la débonnaireté et la violence; car un homme peut être violent et emporté, non seulement dans la guerre, mais dans un conseil et dans toutes sortes de rencontres, comme Achille; ou doux et débonnaire, même dans les fureurs d'un combat, comme Énée. Nous donnerons le nom de *caractère* à cette espèce de mœurs générales et universelles, et nous en parlerons en particulier. »

Ainsi les *caractères* sont aussi des mœurs, mais plus universelles, qui sont de tous les temps, de toutes les circonstances, qui paroissent toujours, qui sont inhérentes à notre ame, comme les traits de chaque homme sont toujours les mêmes malgré le plus ou le moins d'embonpoint, malgré les changemens que peuvent apporter au visage les maladies, la vieillesse, et malgré les passions douces ou violentes. En un mot, les traits du visage sont ce qui le distingue d'un autre, soit qu'il paroisse riant, soit qu'il porte l'expression de la tristesse; le fond des traits, indépendamment de tout cela, est toujours le même. Disons-en autant du caractère; ce sont les traits de l'ame; et soit que l'ame éprouve, selon les occasions, de la tristesse ou de la joie, par exemple, les mêmes traits lui restent, ils se font reconnoître, ils sont ineffaçables. Je suppose que le fond du caractère de Paul soit la cruauté, cet instinct percera toujours dans toutes les circonstances de sa vie, lorsqu'il aura sujet de se réjouir, ou quand il aura lieu de s'abandonner à la tristesse. Dans

sa tristesse, il voudra que tout se ressente de la mauvaise humeur où il est : il battra ses valets, si c'est un seigneur ; il fera voler leurs têtes à coups de sabre, s'il est despote. Dans sa joie, il prendra plaisir à voir des exécutions sanglantes; comme Néron et tant d'autres monstres, ses divertissemens feront le désespoir public : au sein de la volupté même, ses caresses feront trembler celle qu'il aime.

Mais laissons un moment ce chapitre pour dire quelque chose des mœurs proprement dites. On sait en quoi consiste leur bonté morale; mais il ne faut pas la confondre avec leur bonté poétique. Introduisez dans une tragédie des scélérats, comme Mahomet; dans une comédie, des fripons comme le sont les valets; dans un poëme épique, des tyrans comme Mézence; les mœurs de ces personnages ne sont pas bonnes moralement, comme on le voit; mais elles peuvent être bonnes poétiquement, si elles ont les conditions suivantes :

Elles doivent être, 1° bien marquées; 2° convenables; 3° semblables ou ressemblantes; 4° égales. Expliquons ceci.

1° Les mœurs sont bien marquées, ou, si l'on veut, *il y a des mœurs dans un poëme*, comme dit Aristote, *si les discours et les actions font connoître une inclination;* c'est-à-dire, que l'on connoisse si bien, si clairement, les inclinations des personnages parlans ou agissans, que l'on devine d'avance à quoi ils se détermineront dans telle ou telle circonstance.

2° Pour rendre les mœurs *convenables*, il est nécessaire de savoir qu'elles sont différentes selon la complexion des personnes, leur sexe, leur âge, leur naissance, leur éducation et leur condition : un roi ne doit agir ni parler qu'avec dignité; un enfant ne doit point être grave; une fille ne peut avoir la force et le courage d'un homme, à moins qu'on n'en fasse une amazone. Mais laissons à part les exceptions, ce sont ici des règles générales. Un paysan peut avoir des sentimens, mais il ne les exprimera point avec une certaine

délicatesse; il peut être franc dans ses procédés, mais ses manières d'agir sentent un peu la rudesse, et sa franchise ne ressemble point à celle d'un homme mieux élevé qui aura le même fond de caractère. C'est aux poëtes à bien saisir et à bien marquer toutes ces *convenances*, cette *conformité* des mœurs des personnages imités avec celles des originaux qui sont dans la nature.

3° Elles sont *semblables* lorsqu'elles s'accordent avec ce que la fable reçue ou l'histoire ont publié des personnages. Achille doit être fier, impatient; Alexandre, ambitieux, avide de conquérir. Le poëte doit aussi connoître les mœurs des différens peuples, et les rendre *semblables* à ce que l'histoire ou la renommée en ont dit. Une troupe de Phrygiens ou de Lydiens n'auroit pas eu des mœurs convenables dans un poëme, si on les avoit supposés endurcis aux travaux, nés pour la guerre, ennemis de la mollesse. Cela pouvoit se faire par exception; mais, en général, on auroit eu le plus grand tort si on avoit dit sérieusement, en parlant des Troyens qui abordèrent en Italie : *Cette multitude de soldats, qui vient des champs de la Phrygie, fera trembler les Latins par son activité infatigable, par son ardeur guerrière, par son caractère ennemi du repos et des plaisirs.* Les Latins auroient ri de cette rodomontade, parce que le luxe asiatique et la mollesse phrygienne étoient passés en proverbe. On auroit pu seulement faire cet éloge des compagnons d'Énée, non pas en les considérant comme nés dans la Phrygie, mais en les regardant comme des hommes éprouvés et aguerris par dix ans de combats et par toutes les peines qu'ils avoient essuyées dans le cours d'une longue navigation. Sans cela, Turnus auroit pu dire d'Énée ce qu'en dit Iarbe au quatrième livre :

Et nunc ille Paris cum semiviro comitatu
Mæonia mentum mithrâ crinemque madentem
Subnexus, etc.

« Ce nouveau Pâris, avec sa troupe efféminée et ses cheveux parfumés, etc. »

On a reproché à Racine d'avoir fait de tous ses héros des galans, des courtisans de Versailles. M. de Voltaire dit, dans son *Temple du Goût*, après avoir parlé de Corneille :

Plus doux, plus délicat, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte :
Ils ont tous le même mérite;
Et l'Amour, qui marche à leur suite,
Les croit tous courtisans Français.

C'est faute de connoître les mœurs des différentes nations, que Campistron, l'élève et le singe de Racine, a parlé si honorablement de la sincérité des Grecs, dans deux vers qu'on peut regarder comme la parodie de deux autres qu'on lit dans les œuvres de son maître. Voici ceux de Racine :

Je parlerai, madame, avec la fermeté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Campistron dit en style prosaïque :

Je parlerai, seigneur, avec la fermeté
D'un *Grec* qui ne sait pas farder la vérité.

Les Grecs étoient fourbes et dissimulés, c'étoient les Normands de ce temps-là : ceux qui le savent ne peuvent s'empêcher de rire d'un pareil discours.

4° Les mœurs doivent être *égales;* c'est-à-dire, que ce seroit une ignorance grossière que de donner, sur la fin d'un poëme, à ses personnages des mœurs tout autres que celles

qu'ils ont eues dans le commencement. Les inclinations bien décidées ne changent point ainsi : on peut bien changer de conduite, mais non de ce que nous appelons *mœurs*. Un enfant, je le sais, peut prendre des inclinations différentes à mesure qu'il avance en âge ; mais un poëme n'est point l'histoire de la vie de tel ou tel. Si un poëme épique embrassoit l'espace de vingt ans, et qu'on eût fait voir un des personnages âgé, dans le commencement, de cinq ans, il devroit avoir à vingt-cinq, c'est-à-dire à la fin de l'ouvrage, des inclinanations moins puériles que celles qu'on lui a supposées d'abord ; mais un poëme pareil seroit ridicule, suivant les bornes que nous avons données à l'épopée. Ascagne, à la fin de l'*Énéide*, a près de huit ans de plus qu'il n'avoit lorsqu'il partit de Troye ; il a donc des inclinations un peu moins *enfantines* : mais Ascagne ne paroît point sur la scène lorsqu'il n'est qu'enfant ; on le nomme seulement, et l'on se garde bien de faire mention de ses inclinations, la chose est trop peu importante. Énée, dans le récit qu'il fait à Didon, parle de sa tendresse pour cet enfant : je le conduisois, dit-il, par la main, tandis que je portois mon vieux père sur mes épaules : voilà tout ce qu'il en dit et tout ce qu'il peut en dire.

> Ne présentez jamais de basse circonstance :
> N'imitez pas ce fou, qui traversant les mers,
> Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
> L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
> Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres ;
> *Peint le petit enfant qui va, saute, revient,*
> *Et, joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient ;*
> Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Saint-Amand s'applaudissoit sans doute d'avoir si bien marqué les mœurs de chaque âge (*ætatis cujusque notandi sunt tibi mores*) ; mais il ignoroit que jamais il ne faut les marquer sans nécessité ni avec bassesse. Quelle différence entre cet

endroit et celui où Homère nous présente un tableau si touchant, lorsqu'Astyanax est effrayé à la vue du panache flottant sur le casque d'Hector, et se cache dans le sein de sa mère! Andromaque et le héros, malgré la tristesse de leurs adieux, ne peuvent s'empêcher de sourire. Voilà la nature en beau; voilà, si j'ose le dire, les mœurs de l'âge le plus foible bien marquées par un grand maître.

Vous voyez celles de la jeunesse dans Horace, *Art poét.* :

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque et aprici gramine campi.
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.

Ce n'est point à l'autorité qu'il faut s'en rapporter sur cet article, non plus que sur tous ceux qui sont du ressort de la raison et du goût; mais si Horace a cherché dans la nature, s'il a puisé dans cette source commune les règles qu'il donne, si les mœurs sont telles dans tous les âges qu'il les décrit, il faut convenir que tout poëte doit donner à ses personnages, suivant les âges différens, les mœurs générales qu'Horace leur donne. Virgile, qui, dans son récit épique, prend Ascagne précisément dans sa jeunesse, s'accorde bien, sans y songer, avec Horace, ou plutôt avec la nature. Énée et Didon font une chasse, au quatrième livre de l'*Énéide* : le jeune Ascagne se plaît à galopper sur un cheval fougueux, à devancer les uns et les autres et à parcourir les plaines, *gaudet equis*; il voudroit exercer son jeune courage contre des lions et des sangliers, au lieu de poursuivre les daims et les chevreuils, troupeaux timides dont il est si facile de triompher :

At puer Ascanius mediis in millibus, acri
Gaudet equo, jamque hos cursu jam præterit illos,
Spumantemque dari pecora inter inertia, votis
Optat aprum, et fulvum descendere monte leonem.

Voilà un desir de gloire bien digne du fils d'un héros. Mais ces inclinations se démentent-elles ? Non : quoique dans un âge encore tendre, Ascagne fait paroître bientôt après, dans les combats, la même ardeur, le même courage, dont on avoit vu les premiers élans dans cette chasse, qui n'est que l'image de la guerre. On en voit un exemple au neuvième livre : *Alors*, dit Virgile, *Ascagne se signala pour la première fois dans les combats; ce jeune Ascagne, qui jusqu'alors n'avoit fait la guerre qu'aux hôtes fugitifs des forêts, fit mordre la poudre au redoutable Numanus, surnommé* Rémulus :

Tum primùm bello celerem intendisse sagittam
Dicitur, antè feras solitus terrere fugaces
Ascanius, fortemque manu fudisse Numanum
Cui Remulo cognomen erat.

Ce fut à cette occasion qu'Apollon lui dit ce peu de mots dont on a fait depuis un proverbe :

Macte novâ virtute puer, sic itur ad astra.

Nous n'en dirons pas plus sur les conditions que doivent avoir les mœurs; nous les avons suffisamment expliquées, et le lecteur verra aisément que la raison demande qu'elles *paroissent* et soient bien marquées, qu'elles soient *convenables, semblables* et toujours *égales.*

Mais on voudra savoir quelles mœurs on peut donner à ses personnages : faut-il qu'elles soient moralement bonnes?

Voici ma réponse : Nous appelons les personnages d'une épopée ou d'une tragédie les *héros* du poëme, et lorsque nous parlons en singulier, comme quand nous disons le *héros*, nous entendons par là le premier personnage : il ne faut pas se laisser tromper par ce nom équivoque, ni le faire valoir plus qu'il ne vaut dans cette occasion. Si on s'en tenoit à l'idée que ce mot nous présente en général, on croiroit

qu'il signifie un personnage recommandable par ses vertus et ses qualités extraordinaires, et dès-lors on concluroit que le premier personnage du poëme doit être parfait. Mais ce mot ne veut pas dire ici ce qu'il veut dire quand on le prend absolument et en lui-même ; les Anciens ne le donnoient point au principal personnage de leurs poëmes, et ils n'étoient point en danger de se tromper à cet égard. Ne nous imaginons donc point que les héros de nos poëmes épiques, non plus que ceux de nos tragédies, doivent être des personnages parfaits, et dont les mœurs aient, à parler rigoureusement, toute la bonté morale possible. Il faut bien se donner de garde aussi d'en faire des scélérats. Ceci, au reste, ne doit s'entendre que du personnage dominant ; car, pour les autres, ils peuvent être aussi moralement vicieux que le poëte le juge à propos pour son action. C'est pour cela qu'Horace n'exclut point du poëme ces personnages. Il faut, dit-il, les représenter tels qu'ils sont, si ce sont des personnages d'ailleurs connus, fussent-ils aussi perfides qu'Ixion, aussi dénaturés que Médée : *sic Medea ferox... perfidus Ixion.* Mais on doit avoir l'attention de ne les pas rendre méchans sans nécessité.

Lorsque tous ces personnages, soit qu'ils aient la bonté morale, soit qu'ils soient moralement vicieux, sont placés à propos dans votre ouvrage, lorsque leurs mœurs sont bien *marquées*, bien *convenables*, parfaitement *semblables* à ce que l'on connoît, et toujours *égales*, elles sont *bonnes*, prises poétiquement, c'est-à-dire que le poëte a réussi à les peindre comme il le devoit. Le tableau de Médée égorgeant ses enfans peut être très-bon, très-excellent, et l'on dira qu'il est de la plus grande beauté, si l'action est fidèlement et vivement exprimée, quoique cette action soit très-mauvaise, très-odieuse et très-horrible.

Mais, je ne puis trop le répéter, si le premier personnage d'un poëme épique peut n'avoir pas toute la bonté morale, il ne doit pas pour cela être donné pour un homme odieux.

Ne chantez pas Néron ni Caligula. J'ai cru devoir appuyer sur ce dernier article, d'autant plus que le P. Le Bossu pourroit séduire les jeune poëtes par un conseil tout contraire. Il avoue bien que jamais il ne faut rendre un personnage méchant sans nécessité; mais il pense que si un personnage méchant, fût-ce le plus éminent du poëme, étoit nécessaire à la fable, on ne devroit pas faire difficulté de le choisir. Il regarde, et nous l'avons déjà dit, la fable épique comme celles d'Ésope : l'une et l'autre ne diffèrent que par la qualité des êtres qui servent de personnages; mais au fond cela ne change rien à la fable, sa nature est toujours la même. Si donc je veux enseigner allégoriquement cette vérité connue, que *la raison du plus fort est toujours la meilleure,* je puis le faire ou par une fable raisonnable, en prenant pour personnages des hommes, ou par une fable appelée *morata,* en me servant d'animaux. Ce sera toujours une fable proprement dite, quoique l'une et l'autre soient de différente espèce : l'une sera *raisonnable et épique,* si je prends pour personnages un tyran puissant, et un roi juste, mais sans défense, que ce tyran dépouille avec violence après l'avoir chicané long-temps; l'autre sera *morata,* et ressemblera à celles d'Ésope, si j'introduis un loup qui, après avoir cherché inutilement à trouver des torts à un foible agneau, se sert enfin de sa force pour l'égorger impitoyablement :

> Là-dessus, au fond des forêts
> Le loup l'emporte et puis le mange
> Sans autre forme de procès.

Si l'idée que le P. Le Bossu s'est faite de la fable épique étoit fondée, si son système étoit vrai, il auroit raison de prétendre en effet que le principal personnage peut être vicieux; mais, par malheur pour lui, il s'est bien trompé : ce n'est point pour enseigner quelque point de morale aux

lecteurs, c'est pour les amuser agréablement. Or, suivant ce principe incontestable, le héros d'un poëme épique ne peut être un scélérat. Quel plaisir, en effet, trouverions-nous à voir, pendant douze ou vingt-quatre chants, un monstre dont la vue seule fait horreur, et qui occuperoit sans cesse la place la plus éminente du tableau? En vérité, ce seroit avoir une trop mauvaise opinion des lecteurs que de croire qu'ils pussent se plaire à de pareils spectacles. On a beau nous dire qu'on ne nous montre dans un tel héros la difformité du vice que pour nous le faire haïr et nous porter à la vertu, il est toujours sûr que si ce motif est louable, il n'a pas lieu ici, où il ne s'agit pas de nous instruire, mais de nous plaire. Je doute même qu'en admettant le systême du P. Le Bossu, et quelque envie que l'on eût d'être porté au bien et de former ses mœurs à la vertu, on pût supporter patiemment dans un long poëme un objet aussi dégoûtant que le vice personnifié. Ne croyons donc point notre religieux critique lorsqu'il soutient comme une vérité constante, *que la raison et la nature du poëme, la pratique d'Homère et les preceptes d'Aristote et d'Horace, nous enseignent qu'il n'est pas nécessaire que le héros d'un poëme soit homme de bien et vertueux, et qu'il n'y a aucune irrégularité à le faire aussi perfide qu'Ixion, aussi dénaturé que Médée et aussi brutal qu'Achille.*

Voilà où entraîne l'esprit de systême : on est réduit à la nécessité de tirer d'un faux principe les conséquences les plus absurdes dès qu'elles en découlent naturellement. Le P. Le Bossu prétend qu'Achille est un mal-honnête homme, ou, si l'on veut, qu'il n'est point homme de bien. Quel homme de bien, dit-il, a jamais dit à son général qu'il est *un chien, un ivrogne?* etc. *La conduite d'Achille tend ouvertement à la révolte; ce n'est qu'un brutal, et Horace dit qu'il est fou.* Je confesse qu'Achille seroit un très-mauvais modèle à proposer aux héros : aussi Homère n'a-t-il pas eu dessein de le donner pour tel. Le P. Le

Bossu en convient avec nous; mais je ne conviendrai point avec lui qu'Achille n'est pas un homme de bien; cette expression est trop forte, et paroît signifier peut-être plus que le P. Le Bossu n'a voulu lui faire signifier en effet. Je sais que ce héros a un défaut qui entraîne après lui les plus grands malheurs, qui fait commettre les plus affreuses injustices et les cruautés les plus inouies; mais songeons que de ces injustices et de ces cruautés il ne faut pas conclure qu'Achille soit véritablement injuste et cruel; cette conclusion seroit très-fausse. On est quelquefois révolté contre Achille, comme lorsqu'il renvoie à Agamemnon les chefs que ce général lui avoit députés, et qu'il les renvoie sans vouloir accepter la paix qu'ils venoient lui proposer. On est indigné, lorsqu'après avoir tué Hector, il l'attache à son char et le traîne chaque jour autour des murailles de Troye. Mais si l'on considère ce qui avoit porté Achille à se venger d'Agamemnon et d'Hector; si l'on se souvient que cet Agamemnon avoit commencé par lui faire l'affront le plus sanglant qu'on puisse faire à un homme de cœur, c'est-à-dire par lui enlever honteusement et sans sujet une captive que le fils de Thétis aimoit tendrement, et qui lui appartenoit; si enfin on veut faire réflexion que ce n'étoit pas par haine pour Hector, mais par amour pour Patrocle, qu'il traitoit ainsi le corps du prince Troyen, de ce prince qui avoit privé de la vie ce qu'Achille avoit au monde de plus cher; on convient qu'un caractère aussi ardent que celui-là devoit sentir avec la dernière vivacité des traits aussi cruels. Je dis plus : on ne le justifie pas, mais on le plaint, mais on partage ses larmes et souvent son courroux. Ajoutez à cela, que, malgré son ressentiment contre Agamemnon, il ne prend point les armes pour le combattre, qu'il ne révolte point l'armée, qu'il ne trahit point la cause de ce roi des rois; il se contente de ne pas le défendre. Et en effet y étoit-il obligé, même par les lois de l'honneur? Je sais

que l'armée grecque souffre de cette mésintelligence; mais n'étoit-ce pas la faute d'Agamemnon, autant et plus encore que celle d'Achille? et Horace, que Le P. Le Bossu cite à cette occasion, Horace qui, suivant cet écrivain, dit crûment et grossièrement qu'Achille étoit fou, ne dit en effet autre chose, sinon que l'imprudence des deux rois retomboit sur toute la Grèce : *Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.* Je ne puis m'empêcher d'être un peu piqué de la mauvaise foi de ce génovéfain, qui attribue au seul Achille ce que le poëte Latin dit également d'Agamemnon. Ce n'est pas la seule fois qu'il détourne ainsi le sens des auteurs, pour leur faire dire ce qu'il pense et leur prêter ses vues et ses idées : je le prouverois par plus d'un exemple; mais ce n'est pas là ce que je me suis proposé, il me suffit de le combattre quelquefois, non pour le vain plaisir de le réfuter, mais pour l'intérêt de la vérité et l'instruction de mes lecteurs aussi bien que pour la mienne.

J'ajouterai à ce que j'ai dit, que le caractère d'Achille est le plus beau qu'un poëte puisse choisir. On a remarqué cent fois qu'un héros sage et parfait est souvent ennuyeux, et qu'un héros purement vicieux n'étoit propre qu'à exciter l'indignation. Comme on ne cherche que le plaisir du lecteur et du spectateur, dans la tragédie et dans l'épopée; comme ce plaisir a sa première source dans l'émotion, dans *l'irritation* des passions, dans *l'intérêt* que l'on prend à ce que l'on voit et à ce qu'on lit, il faut donc trouver le secret d'exciter cet intérêt et de remuer les passions, et pour cela on doit faire choix d'un héros qui ait des défauts avec de grandes qualités. S'il étoit toujours malheureux sans être jamais coupable, on le plaindroit moins qu'on ne se révolteroit contre le ciel; mais si ses défauts l'entraînent dans des malheurs, nous le plaignons d'autant plus, qu'il nous ressemble davantage, et qu'il a, comme nous, des foiblesses, lui qui d'ailleurs

est si fort au-dessus de nous par des qualités éclatantes. Nous sommes secrètement flattés que celui auquel nous ne pouvons atteindre se rabaisse quelquefois jusqu'à nous; il blesse moins alors notre amour propre; et moins il le blesse, et plus nous sommes disposés à le plaindre et à lui pardonner ses fautes, et même sa supériorité. Homère n'a sans doute jamais écrit ces réflexions, il n'a jamais développé tout cela; mais il l'a senti. Les génies raisonnent peu, ils sentent et ils voient; ils sont, comme les prophètes, *des hommes voyans : Ego vir videns.*

Il n'est donc pas douteux que le caractère du héros de *l'Énéide* ne vaut pas le caractère du héros de *l'Iliade;* je dis poétiquement, et non pas moralement, quoique Énée ait aussi de belles qualités et plaise peut-être davantage à certains esprits. Mais avant de l'examiner plus en détail, déterminons avec plus de netteté ce que l'on entend par caractère. Je me sers des paroles du P. Le Bossu :

« De ce que nous avons dit, nous pouvons conclure que dans le poëme épique le caractère n'est proprement aucune vertu ni aucune qualité en particulier, mais un composé de plusieurs, qui sont mêlées en différent degré, suivant la nécessité de la fable et l'unité de l'action, avec les ornemens et la beauté dont il est capable.

« Toutes les qualités simples qui entrent dans ce composé ne peuvent pas avoir un même rang ni être égales entre elles; parce que l'une l'emportant en une autre rencontre, et une autre en une autre rencontre, le caractère paroîtra changeant; et le poëme, aussi bien comme le héros, semblera un corps animé de plusieurs esprits. Il faut donc qu'il y en ait une première qui règne sur toutes les autres, et qui soit leur ame; et il faut que celle-là trouve place partout : de même qu'un seul héros mis en divers tableaux doit être reconnu par-tout, et porter les mêmes traits sur son visage, quelque différentes que soient ses postures et ses passions. Cette première qualité est la colère dans

Achille, l'art de dissimuler dans Ulysse, et la débonnaireté dans Énée : chacune de celles-là peut par excellence porter le nom de caractère en ces héros.

« Mais elles n'y peuvent être seules, il faut nécessairement que quelque autre leur donne de l'éclat et les embellisse autant qu'elles en sont capables, soit en couvrant les défauts qui s'y rencontrent par des qualités illustres et brillantes, comme le poëte a fait la colère d'Achille en la couvrant d'une extrême valeur; soit en les faisant entièrement rentrer dans une véritable et solide vertu, comme on le voit dans les deux autres. La dissimulation d'Ulysse est une partie de sa prudence, et la débonnaireté d'Énée est sur-tout employée à soumettre aux dieux la volonté de ce héros. Pour faire cette union, nos poëtes ont mis ensemble les qualités que la nature a fait les plus compatibles, la vaillance avec la colère, la piété avec la bonté, et la prudence avec la dissimulation. Cette dernière union étoit nécessaire pour la bonté d'Ulyse; car, sans cela, sa dissimulation auroit pu dégénérer en malice et en fourberie.

« De plus, la fable exigeoit la prudence dans Ulysse et la piété dans Énée, comme nous avons vu : les poëtes n'avoient pas, en cela, la liberté du choix; mais Homère pouvoit ne point faire Achille vaillant; la lâcheté de ce héros n'auroit rien ôté de la justesse de sa fable. Ainsi, c'est la nécessité d'embellir ce caractère, et de ne point faire Achille mauvais inutilement, qui lui a fait donner le titre de vaillant.

« Cette vaillance donc, aussi bien que la prudence et la piété dans les deux autres poëmes, qui sont les secondes qualités dont nous avons parlé, font la bonté de chaque héros, et communiquent cette même bonté au poëme entier; mais si, d'une part, cette seconde qualité orne la première, de l'autre, elle reçoit une détermination qui lui donne des bornes plus resserrées et plus justes. Un héros peut avoir une vaillance pacifique, généreuse et romaine,

qui pardonne aisément les injures à ceux qui se soumettent; telle est la vaillance d'Énée : il peut aussi avoir une vaillance colère, cruelle, brutale et inexorable, qui ne pardonne jamais, et qui aime mieux faire tomber sa vengeance sur ses amis que d'épargner un seul enuemi; voilà la vaillance et le caractère d'Achille.

« Que si l'on considère ces deux qualités séparément, pour connoître celle à qui principalement il appartient de porter le titre de caractère, l'on excluera bientôt la vaillance, puisqu'elle n'est point essentielle à la fable, puisqu'Achille n'en fait rien paroître et la tient sans action pendant plus de la moitié du poëme, et puisqu'enfin le poëte ne la chaute pas. Mais il chante la colère, et cette colère est nécessaire à la fable; elle règne du moins autant pendant l'absence d'Achille, que lorsqu'il est réuni aux Grecs et qu'il combat en personne. Ainsi la prudence n'est pas la principale partie du caractère d'Ulysse, puisque le poëte ne chante pas un homme prudent, mais un homme qui se change en toutes sortes de formes. Nous pouvous dire que la débonnaireté d'Énée est sa première qualité, quoique le terme dont le poëte se sert signifie également la débonnaireté et la piété.

« A ces deux qualités il en faut joindre une troisième qui les soutieune, et qui pousse le caractère dans toute sa force. Un prince sera en vain bon et pieux, prudent et dissimulé; s'il n'est vaillant et brave, il rencontrera plusieurs obstacles invincibles. Énée auroit été chassé par Turnus, et Ulysse auroit succombé en cent rencontres, sans la vaillance : la vaillance est donc nécessaire pour produire les grands desseins et pour les faire exécuter. Mais il n'est pas besoin de nous arrêter plus long-temps sur ce sujet, les suites en sont assez claires.

« Concluons donc que le caractère du héros, dans le poëme épique, est un composé de trois sortes de qualités. Celles de la première espèce sont nécessaires et essentielles

à la fable ; celles de la seconde en sont les embellissemens ; la vaillance, qui soutient les unes et les autres, fait la troisième espèce. La première, qui est la principale, doit être quelque qualité universelle qui trouve place en toutes sortes d'occasions et de rencontres, et qui fasse par-tout reconnoître le héros.

« Dans le caractère des autres personnages il y a aussi quelque composition ; car une seule qualité ne peut faire assez justement distinguer une personne d'avec les autres, si elle n'est déterminée par quelque autre qui la rende propre et singulière ; mais il n'est pas nécessaire que la vaillance ou quelque noble inclination entre en ces moindres caractères. Je ne vois rien de noble ni de bon dans Thersite, dans Amate, ni en tant de fainéans de *l'Odyssée ;* et sans parler de ces fainéans ni de Drancès, en qui les poëtes n'ont point mis de vaillance, les femmes, que l'on introduit dans les poëmes, donnent une exclusion trop manifeste à la nécessité de cette qualité guerrière. »

Le lecteur distinguera sans peine ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans ce raisonnement. Parce qu'on trouve trois qualités qui entrent dans la composition du caractère d'Ulysse ou d'Énée, n'est-il pas plaisant de conclure que le caractère de tout héros épique doit être composé de trois qualités? Mais si le P. Le Bossu a bien conclu, il s'ensuit que le caractère d'Achille n'est pas bon, puisqu'il n'est composé que de deux sortes de qualités, de la *colère* et de la *vaillance* : c'est une inadvertance singulière de la part de ce critique. La vaillance d'Achille, dit-il encore, n'étoit pas nécessaire à la fable ; elle n'est ici que pour l'embellissement. Ceci est encore une suite de son systême, dans lequel la colère seule suffisoit. Mais, encore une fois, le P. Le Bossu se trompe dans son systême, et la vaillance du héros étoit aussi nécessaire au poëme que sa colère, puisque le lecteur ne pouvoit voir *avec plaisir* un homme toujours irrité, mais lâche, présenté sans cesse à ses yeux

d'un bout de l'ouvrage à l'autre. En un mot, le caractère d'Achille est un composé de colère et de vaillance, comme celui du lion. Mais, dit-on, cette vaillance n'est que pour l'oruement, pour l'embellissement. Je réponds que l'ornement, l'embellissement, sont nécessaires, et que, sans cela, il n'y a point de poëme épique. Il faut un caractère brillant au héros, et cela de toute nécessité : voilà la première règle, la plus inviolable, la plus essentielle, fondée sur la fin de la poésie en général et de l'épopée en particulier; et cette fin est de plaire et d'amuser. Quoique Achille soit oisif dans la plus grande partie du poëme, et que sa colère seule paroisse agir tandis que sa vaillance se repose, il n'en est pas moins vrai que, sans cette vaillance, il n'y auroit point d'action. Si Achille n'eût pas été le plus vaillant des Grecs, je demande si sa colère eût été préjudiciable à son parti? Qu'auroient perdu les rois confédérés par sa retraite? Rien. Ce n'auroit pas été cette retraite qui auroit été la cause des avantages que les Troyens remportoient; sa présence n'auroit changé presque en rien la fortune; et Achille, irrité simplement, et refusant son secours à l'armée, n'auroit été la cause d'aucun événement, et par conséquent n'eût point mérité d'être chanté par Homère.

Concluons donc, à notre tour, que le caractère d'Achille est la colère et la vaillance, et que sans l'une ou l'autre de ces qualités il n'y avoit plus d'action : il n'est donc point possible de séparer l'une de l'autre. De même dans l'*Odyssée*, ce n'est point simplement un homme dissimulé que le poëte a voulu célébrer, ce n'est point un homme prudent, ce n'est point un homme vaillant, mais un *héros* (*) *prudent et dissimulé*, ou, pour mieux dire, Ulysse, dont le carac-

(*) Je prends ici le mot *héros* dans le sens qu'on lui donne plus ordinairement parmi nous, et il signifie un homme connu par ses belles actions, sur-tout militaires.

tère étoit si connu. Homère a jugé à propos de chanter ce prince, dont le caractère et les aventures ont un certain éclat, moins éblouissant, mais peut-être plus agréable que celui de l'*Iliade*. Il est à présumer que ce grand poëte n'a pas eu d'abord le dessein de former ses lecteurs à la dissimulation et à la prudence, c'est une leçon dont les Grecs n'avoient pas besoin.

Pour Énée, dit le P. Le Bossu, la première de ses qualités, celle qui par excellence mérite le nom de caractère, c'est la débonnaireté; la seconde est la piété, et la troisième c'est la vaillance, et Virgile a composé son caractère de ces trois qualités, parce que sa fable le demandoit. Le P. Le Bossu a raison. Je n'entends pas par *fable* ce qu'il entend lui-même; ce mot signifie ici le poëme déjà disposé et ordonné suivant le dessein du poëte. Or, il est très-probable que Virgile, ayant trouvé un sujet aussi favorable que le sien, et ayant conçu l'idée de flatter les Romains et Auguste, aura donné à son Énée le caractère de l'empereur. C'est en ce sens que sa fable demandoit (je ne dis pas exigeoit) un tel caractère. Virgile ne pouvoit-il pas en effet donner à Énée un caractère moins débonnaire et plus fier, sans en exclure cependant la clémence et la générosité; un caractère, en un mot, pareil à celui de Jules-César, qui étoit vaillant, actif, vigilant, redoutable dans les combats, mais doux, généreux, bienfaisant, aimant à pardonner? Ne pouvoit-il pas le charger des dieux de Pergame sans le rendre aussi religieux qu'il l'est? Jules-César, qui ne se piquoit pas d'une si grande piété, n'étoit-il pas souverain pontife? Énée s'attache à Didon; mais ne pouvoit-il pas s'y attacher comme ce même Jules-César, qui se laissa séduire par Cléopâtre, et qui étoit aussi porté à l'amour que Marc-Antoine? Mais ce qui relève infiniment César, c'est que, malgré le penchant décidé qu'il avoit à la volupté, jamais l'amour dans son cœur ne balança un moment la gloire. Il n'auroit pas eu besoin, pour quitter Didon, de

l'ordre de Jupiter ni de l'apparition de Mercure. Un tel caractère eût été, ce me semble, plus fier, plus noble, plus hardi, plus digne de l'épopée que celui d'Euée, et le plan de l'*Énéide* eût cependant toujours été le même. J'ai donc pu dire que ce plan ne demandoit pas de toute nécessité un caractère tel que celui que Virgile donne à son héros. Mais le poëte ne se contente pas de flatter Auguste en le faisant louer par Jupiter même, au premier livre, et en élevant jusqu'au ciel la bataille d'Actium et ses autres exploits : c'étoit assez pour son dessein; mais il a voulu encore faire un éloge aussi délicat que sublime de ce même Auguste, en le faisant, pour ainsi dire, le héros de son poëme. Je ne m'amuserai pas, avec les scoliastes, à chercher dans chaque vers des allusions à Auguste; mais il y en a de si marquées, qu'il est impossible de s'y méprendre, et tout le caractère d'Énée est précisément celui de l'empereur. Auguste n'étoit pas naturellement brave; aussi la bravoure n'est-elle pas ce qu'il y a de plus remarquable dans Énée. Cependant il ne faut pas croire qu'Énée paroisse jamais lâche ou timide; mais c'est plutôt un sage, un ami de l'humanité, qui combat malgré lui, qu'un guerrier fier et superbe comme Achille, ou même comme Turnus. On pourroit lui appliquer, à quelques égards, ce que dit M. de Voltaire du célèbre Mornay :

> Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
> S'avance d'un pas grave et non moins intrépide.
> Incapable à la fois de crainte et de fureur,
> Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
> D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
> Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire;
> Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
> Condamne les combats, plaint son maître et le suit.

Auguste étoit très-dévot, ou du moins il vouloit passer pour tel; il n'en avoit pas été moins cruel; mais ces deux choses

sont très-compatibles. Il est vrai que dans la suite il fit oublier les cruautés et les proscriptions du triumvirat.

Si ce défaut d'un certain éclat, que je prends la liberté de relever dans le caractère d'Énée, peut, à juste titre, être reproché à Virgile, je l'attribuerai donc, non pas à la nécessité où étoit ce poëte de faire ce caractère pour sa fable, mais au dessein qu'il avoit conçu de peindre Auguste dans la personne de son héros. D'où je puis inférer, en passant, que la trop grande envie de flatter nos compatriotes, ou les princes vivans, nuit souvent à la beauté de nos poëmes épiques; et qu'il s'en faut beaucoup que l'auteur d'un ouvrage de cette espèce soit obligé de s'asservir au goût particulier de sa nation et de la louer, comme l'avance ailleurs le P. Le Bossu. Auguste sans doute étoit flatté de se reconnoître dans les traits d'Énée; c'étoit un plaisir piquant pour son siècle de remarquer le rapport du caractère d'Énée avec cet empereur, sur lequel Rome, l'Italie et tout le monde connu, avoient les yeux. Mais ce même rapport n'est plus sensible pour nous et ne nous dédommage pas des beautés qui manquent dans le caractère du prince Troyen : tant il est vrai qu'il ne faut jamais sacrifier à des considérations particulières, telles que le desir de louer ses contemporains, ce qui rendroit un poëme plus parfait et plus digne de la postérité.

Comme le caractère d'Énée n'est pas aussi brillant qu'il auroit pu l'être, par la raison que je viens d'en apporter, Virgile a bien senti qu'il ne devoit pas être, en quelque sorte, éclipsé par celui des autres héros du poëme. C'est peut-être pour cela qu'on ne connoît guère que par leur nom le fidèle Achate, le brave Gias et le fort Cloanthe : aucun des compagnons de ce prince ne fait rien de mémorable, aucun ne paroît sur la scène avec éclat et ne mérite l'attention du lecteur. Ce sont des subalternes qu'on aperçoit à peine dans l'enfoncement du tableau, tandis qu'Énée attire lui seul tous les regards; ou, pour me servir d'une

comparaison poétique, ce sont de foibles roseaux au-dessus desquels il s'élève comme un grand chêne, de toute la tête, *et toto vertice suprà est.*

M. de Voltaire allègue un autre motif de la conduite de Virgile dans cette partie, et nous pouvons joindre sa raison à la nôtre :

« J'ai entendu souvent, dit-il, reprocher à Virgile de la stérilité dans l'invention : on le compare à ces peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères Homère a jetée dans son *Iliade;* au lieu que dans l'*Énéïde* le fort Cloanthe, le brave Gias et le fidèle Achate, sont des personnages insipides, des domestiques d'Énée, et rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paroît juste; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Énée, et Homère, l'oisiveté d'Achille. Le poëte Grec étoit dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros; et comme son talent étoit de faire des tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point.

« Virgile, au contraire, sentoit qu'il ne falloit point affoiblir son principal personnage et le perdre dans la foule. C'est au seul Énée qu'il a voulu et qu'il a dû nous attacher; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue : toute autre méthode auroit gâté son poëme.

« Si Virgile avoit été moins sage, si, au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent, il avoit peint la témérité emportée d'Ajax et de Diomède, qui combattent contre des dieux, il auroit plu davantage à ces critiques; mais il mériteroit peut-être moins de plaire aux hommes sensés. »

M. de Voltaire a raison sans doute. Tout homme sensé aimera mieux le courage calme d'un chef prudent que la

témérité d'Ajax et de Diomède : il leur est bien préférable, à considérer les choses de sang froid. Mais ce n'est pas avec des yeux philosophes que l'on considère le héros d'un poëme ; il lui faut plus d'éclat que de perfection : il est comme ces figures qui ne doivent être vues que dans l'éloignement ; si vous en approchez de trop près, elles vous paroissent informes et monstrueuses, et leurs couleurs sont trop vives et trop chargées ; mais, à une juste distance, tout est proportionné, les teintes des couleurs sont adoucies, et vous voyez un tout harmonieux. Tout ce qui paroît tenir du prodige ou de l'enchantement plaît mieux en poésie que ce qui est simple et raisonnable. Ce n'est pas que je prétende approuver des extravagances ; mais des héros un peu au-dessus de la hauteur naturelle font plus de plaisir au lecteur, dans un poëme, que des personnages prudens, sages et parfaits. Dans l'histoire, Socrate et Newton sont pour moi les premiers hommes du monde ; mais placés l'un et l'autre à la tête d'une armée, donnez-leur une vaillance assortie, si l'on peut s'exprimer de la sorte, à leur caractère, je dis qu'Alexandre et Charles XII figureront mieux que ces philosophes dans l'épopée. On peut nous reprocher ce goût comme une bizarrerie, comme une foiblesse ; je conviendrai de tout : mais il n'en est pas moins vrai que le poëte, s'il veut être lu, est dans l'obligation de se prêter à cette foiblesse, à cette bizarrerie. Le caractère de Jules-César est, sans contredit, plus poétiquement beau que celui d'Énée : il s'en faut cependant qu'il soit aussi bon, aussi moralement parfait. Ce n'est pas le plaisir de la raison que nous cherchons dans les poëtes, mais celui de l'imagination ; je ne puis assez le répéter. Notre siècle philosophique est plus contraire à la poésie qu'on ne pense communément, nous perdons en plaisir ce que nous pouvons gagner en connoissances. Il n'est pas besoin qu'un héros de poëme épique soit un modèle de sagesse et de prudence : au lieu de tant de modération,

je ne serois pas fâché de lui trouver plus de chaleur dans l'ame, et peut-être qu'Énée en a trop peu. Convenons néanmoins qu'un Ajax et un Diomède auroient été peu propres à l'entreprise d'Énée : mais disons encore une fois que le caractère du premier des Césars donné par Virgile à son Énée, auroit jeté sur tout l'ouvrage un certain éclat qui paroît lui manquer.

Voici les trois reproches principaux que l'on fait ordinairement au héros de Virgile. C'est, dit-on, un prince foible, un amant sans foi, un dévot scrupuleux. Le premier reproche paroît le mieux fondé : les autres ne le sont pas. M. l'abbé Desfontaines, lorsqu'il travailloit, en 1741, à sa traduction de Virgile, écrivoit à M. Le Franc, auteur de Didon : *Je vous avoue que le caractère misérable d'Enée me dégoûte bien. Un auteur qui donneroit aujourd'hui un pareil caractère à son héros, soit dans un poëme, soit dans un roman, seroit sifflé. Énée est un homme foible et un dévot insipide.* Comment M. l'abbé Desfontaines a-t-il pu ensuite faire l'éloge le plus complet de ce même caractère dans son *Discours sur l'Énéide?* Je mettrai sous les yeux du lecteur ce qu'il dit à ce sujet, et ce que pensent à cet égard M. Le Franc et M. le président Bouhier : le lecteur jugera ensuite. « C'est ce jugement exquis de Virgile, dit le premier, qui l'a dirigé dans le dessin et le coloris des caractères de son poëme. Un homme de beaucoup d'esprit, et grand poëte, a pensé autrement, et a regardé Virgile comme un mauvais modèle pour les caractères. Je le prie de trouver bon que je m'éloigne ici de son sentiment, et que j'entreprenne la justification de mon auteur. Virgile, dit-il, en cela bien inférieur à Homère, nous a présenté des héros toujours médiocres et, le plus souvent, méprisables. C'est une vérité, ajoute-t-il, généralement reconnue. Je ne crois point être partisan outré de Virgile, et cependant je ne reconnois pas cette prétendue vérité. Scaliger, M. de Segrais, M. Dryden, sont bien éloignés aussi

d'avoir cette idée des caractères répandus dans l'*Énéide*. Examinons d'abord celui d'Énée.

« Énée est un prince pieux, et, si l'on en croit M. de Saint-Évremont, il eût été plus propre à fonder un ordre de moines qu'un empire. Mauvaise plaisanterie, qui pourroit aussi être faite sur le grand Numa-Pompilius, et même sur l'empereur Auguste. Il est indubitable que c'est cet empereur que Virgile a voulu peindre dans la personne d'Énée, à l'exemple des peintres d'histoire, qui donnent souvent aux personnages de leurs tableaux des ressemblances particulières qui ont rapport à ceux qu'ils ont en vue. La religion d'Énée est donc un caractère de commande, pour ainsi dire, parce qu'Auguste, de qui Énée est l'image, étoit un prince très-religieux, selon tous les historiens. D'ailleurs Énée n'est pas seulement un grand capitaine et un conquérant, c'est un politique, un législateur, un fondateur d'empire : or qui ne sait que la religion est un des principaux appuis de la politique, parce qu'un peuple sans religion seroit indocile et n'auroit aucun frein dans une infinité de choses qui échappent nécessairement à l'animadversion des magistrats et à la sévérité des lois? Par le caractère de piété que Virgile donne à son héros, il a trouvé l'occasion d'insérer dans son ouvrage tout ce qui concerne la religion de l'ancienne Rome, son origine, ses rites, ses cérémonies, et, en quelque sorte, toute son histoire; ce qui rend le poëme de l'*Enéide* infiniment précieux pour les personnes qui sont curieuses des usages de l'antiquité. Ce qui peut révolter aujourd'hui un Français, est ce qui a autrefois charmé un Romain; et ce que l'ignorant dédaigne, est ce que le savant admire le plus.

« Quelqu'un dira-t-il qu'Énée n'est pas un homme d'une haute sagesse et d'une prudence consommée, d'une équité parfaite et d'une douceur admirable? Il seroit démenti par tous ceux qui ont lu attentivement l'*Énéide*. Énée, considéré du côté des qualités morales et politiques, est donc un

très-grand homme qui soutient son noble caractère depuis le commencement jusqu'à la fin.

« Mais, dit-on, Énée n'a point celui d'un honnête homme. Après avoir été si bien reçu à Carthage avec les débris de sa flotte, après avoir été comblé des bontés de la reine, après s'être juré l'un à l'autre une foi mutuelle, il la quitte brusquement, et sa fuite barbare est la cause de la mort de cette amante, indignement trahie et abandonnée. Ce reproche est mieux fondé, je l'avoue, que celui qui concerne la grande piété du héros. Je vais néanmoins tâcher de justifier Virgile sur cet article.

« Si Virgile n'avoit pas dépeint Énée comme un prince extrêmement religieux, et soumis par conséquent aux ordres du ciel, l'abandon de son amante et sa fuite de Carthage auroient pu être regardés comme un caprice, comme une inconstance et comme une très-coupable ingratitude; mais il ne quitte Didon qu'en obéissant à Jupiter qui lui envoie Mercure par deux fois, pour lui faire savoir sa volonté expresse : *Naviget; hæc summa est.* Mettons-nous dans le point de vue d'un païen, et jugeons alors du parti que prend Énée, qui est celui d'obéir. Qu'il me soit permis de mettre ici, pour un moment, en parallèle la vérité avec le mensonge, et un trait de l'histoire sacrée avec une fiction profane. N'est-ce pas l'obéissance aux ordres du Très-Haut qui nous empêche de regarder Abraham comme un père dénaturé à l'égard de son fils Isaac? Abraham ayant reçu clairement, de la part de Dieu, l'ordre de lui sacrifier son fils, n'hésite point à l'offrir comme une victime à celui qui est l'arbitre souverain de nos jours. Les païens avoient le même respect pour les volontés de Jupiter, que les Hébreux pour les ordres du vrai Dieu. Je suis persuadé, pour cette raison, que cette objection, que nous faisons aujourd'hui contre le quatrième livre de l'*Enéide*, ne vint jamais à l'esprit d'un Romain lorsque le poëme commença à paroître.

« Je dirai plus. Les Romains n'avoient pas les mêmes idées que nous sur la galanterie et sur les égards dus au beau sexe. Ils répudioient, sans raison et par pur caprice, ou au moins sur de légers prétextes, les femmes qu'ils avoient épousées, dont ils avoient des enfans, et qu'ils avoient aimées le plus tendrement. L'inconstance en amour n'étoit donc pas un crime à Rome, et Virgile, qui écrivoit pour les Romains de son siècle, ne devinoit pas qu'un jour il s'établiroit dans le monde des maximes plus conformes à la saine morale, et qu'on passeroit pour criminel de quitter une femme à laquelle on s'étoit attaché. Si on sépare l'action d'Énée du motif religieux qui la lui fait faire, elle est très-condamnable selon nos mœurs; mais elle ne l'est point du tout par rapport au siècle d'Auguste. Ce prince n'avoit-il pas lui-même répudié sa femme pour épouser Livie, du vivant de son mari? Marc-Antoine n'avoit-il pas renvoyé sa femme Octavie, sœur d'Auguste, dont il avoit eu des enfans? Rien n'étoit plus commun chez les Romains que les femmes délaissées. N'imputons donc point à Virgile, comme une faute, d'avoir fait abandonner Didon par Énée: jugeons de son procédé en Romains. Voudra-t-on toujours apprécier Homère et Virgile sur le pied des maximes et des usages modernes? J'aimerois autant reprocher aux héros de l'*Iliade* et de l'*Énéide* de s'amuser à lancer des dards, des flèches et des pierres, au lieu de se servir de fusils, de canons et de bombes.

« Considérons encore qu'Énée quitte Didon à regret et malgré lui, et que la volonté suprême de Jupiter le livre aux plus cruelles inquiétudes. Il combat contre lui-même; il voudroit demeurer à Carthage, et passer sa vie avec la reine; mais

Fata obstant, placidasque viri Deus obstruit aures.

les Destins s'y opposent, et un dieu bouche les oreilles du héros tendre et compâtissant. S'il paroit inflexible, il n'est

pas insensible : mais l'ordre de Jupiter le rend ferme et inexorable :

Ille Jovis monitis immota tenebat
Lumina, et obnixus curam sub corde premebat.

« Il proteste qu'il se souviendra toujours de Didon, et que tant qu'il vivra et qu'il conservera de la mémoire, jamais il n'oubliera ses bienfaits :

Nec me meminisse pigebit Elisæ
Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus.

« Enfin, il est très-touché des pleurs de la reine, et il voudroit les pouvoir sécher :

Lenire dolorem
Solando cupit, et dictis avertere curas
Multa gemens, magnoque animum labefactus amore.

« Mais il faut obéir au ciel :

Jussa tamen divûm exequitur classemque revisit.

« Pour condamner Virgile, il faut nécessairement supposer que la fidélité en amour est le plus grand et le plus essentiel de tous les devoirs, et qu'il est plus criminel de le violer que de désobéir au ciel ; ce qui n'est pas soutenable, dans quelque religion que ce soit. Mais, dit-on, la reine de Carthage étoit devenue l'épouse du prince Troyen, et il étoit obligé de lui être éternellement attaché. L'ordre du Ciel est encore la réponse à cette objection. Mais, de plus, comme je l'ai dit, l'idée de séparation et de divorce étoit très-familière aux Romains. Ainsi, en supposant Didon femme d'Énée, il a pu, par de simples vues de politique, renoncer à elle et la quitter, suivant les mœurs

romaines : d'ailleurs Énée ne l'a point épousée dans les formes et suivant les rites de la religion :

Nec conjugis unquam
Pretendi tædas, aut hæc in fœdera veni.

« Scipion oblige Massinisse de renoncer à Sophonisbe, et on n'est point choqué, à la représentation de la pièce de Corneille, de cet ordre barbare du général romain.

« Un autre procès que la critique intente à Virgile, est de faire assez souvent, dans les premiers livres de son poëme, verser des larmes à son héros. Mais Achille, dans l'*Iliade*, ne pleure-t-il pas, tout fier, tout inexorable qu'il est, aussi souvent que le héros de l'*Énéide?* Ajoutez que celui-ci n'est pas un simple guerrier, c'est un prince humain, sage, prudent, compatissant, doux, généreux, qui allie les vertus civiles avec les vertus guerrières. Il verse des larmes, parce qu'il est tendre et sensible, et que son cœur n'est pas comme celui des princes vulgaires. Les larmes ne sont un signe de foiblesse qu'aux yeux de ceux qui ont peu de sentiment, et il n'appartient qu'au systême extravagant des stoïciens de condamner les pleurs, en traitant la pitié de bassesse et la commisération de pusillanimité. Énée pleure donc en voyant ses anciens amis et ses parens représentés dans les peintures du temple de Carthage : il déplore le triste sort de tous ces guerriers. L'image d'Hector, tué par Achille et trainé autour des murs de Troye, lui arrache des larmes. Il gémit sur la triste fin de son pilote Palinure qu'il aimoit. Il pleure encore la mort de Pallas, tué dans le premier combat, jeune prince, fils unique de son allié le roi Évandre, qui le lui avoit confié. Voilà les occasions où Énée pleure. A-t-on bonne grace de dire qu'Énée pleure toujours? Il pleure moins fréquemment qu'Achille, et plus à propos.

« Énée, dit-on, pâlit, frémit, soupire, gémit au milieu

d'une tempête : c'est donc un homme foible, un poltron. J'ai répondu à ce reproche dans ma remarque seizième sur le premier livre : ce n'est point la frayeur de la mort qui fait frémir Énée, mais le genre de mort dont il est menacé. Et c'est encore ici qu'il faut avertir le lecteur de ne pas juger des mœurs anciennes par les mœurs d'aujourd'hui ; ce qui est néanmoins le fondement ordinaire de toutes les critiques que les modernes font des auteurs de l'antiquité. Or les anciens regardoient comme la plus triste et la plus funeste de toutes les morts, de mourir dans l'eau : ils croyoient qu'alors l'ame étoit noyée avec le corps, en supposant que l'ame étoit une flamme légère que l'eau éteignoit ; c'est ce qu'ils appeloient proprement périr, parce qu'alors l'homme étoit détruit tout entier, et qu'il n'en restoit rien. Or cet anéantissement paroissoit terrible à la nature ; et les plus braves, prévenus de cette idée, perdoient courage, sans honte, à la vue d'un naufrage dont ils étoient menacés. Ce n'est point la mort qui effraie le prince Troyen, puisque, dans le temps qu'il gémit, il envie le sort de ceux qui ont versé leur sang et perdu la vie sous les murailles de Troye, en combattant pour sa défense. Ne doit-ce pas être pour Énée une pensée bien triste de voir tous les malheureux restes d'Ilium, échappés aux flammes, près de périr dans les ondes ? Il gémit ; il tremble moins pour lui que pour tous ceux de sa suite, pour son fils, pour ses amis et pour tous ses compatriotes en général.

« Le caractère d'Énée est donc à couvert de toute critique juste et sensée : c'est un caractère parfait, qui allie la bonté avec la fermeté, l'austérité avec la douceur, la valeur avec la politique ; c'est un prince religieux, dont l'ambition n'est point effrénée, qui sait triompher pour obéir au ciel, et pour se rendre digne de sa haute destinée. Il est aussi brave que Turnus, son rival, mais d'une autre espèce de bravoure, puisqu'elle est prudente et réfléchie, qu'elle n'est ni féroce, ni fougueuse, comme celle de son

ennemi. Dire que le héros de l'*Iliade* est au-dessus du héros de l'*Énéide*, c'est une pensée très-fausse, puisque le héros de l'*Iliade* est très-vicieux, et qu'au contraire celui de l'*Énéide* est un prince accompli, de quelque côté qu'on le considère. »

Malgré tout ce que peut dire M. l'abbé Desfontaines, on est choqué de voir Énée à chaque instant pleurer, pâlir, frissonner, tendre les mains au ciel. On trouve par-tout :

Ingemit et duplices tendens ad sydera palmas....
Obstupui, steteruntque comæ et vox faucibus hæsit.....
Sic fatur lacrymans, etc. etc.

Achille, dit-on, l'indomptable Achille, pleure aussi : mais quelle comparaison peut-on faire entre les larmes qu'il répand et celles que verse Énée? il ne pleure jamais que de dépit et de rage ; c'est l'orgueil qui lui arrache des pleurs, et jamais aucun autre sentiment, si vous en exceptez ses regrets à la mort de son cher Patrocle. Bien loin de paroître foible dans ces occasions, il montre encore plus de fierté.

Achille déplairoit moins bouillant et moins prompt;
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

Mais tous les sentimens d'Énée sont exprimés par ses larmes. Que diroit-on de César s'il eût fait la même chose, s'il eût frissonné et tremblé lorsque sa petite barque étoit sur le point de périr près des côtes d'Épire ? *Songe*, dit-il au matelot, que la tempête effrayoit, *songe que tu portes César et sa fortune.* Quelle différence de caractère !

A l'égard de la fuite d'Énée, qui abandonne la malheureuse Didon, elle nous paroît une perfidie. Mais il faut considérer que ce n'est ni volontairement, ni par dégoût, ni par inconstance, qu'il s'éloigne de Carthage; c'est malgré lui, et je le plains au lieu de le blâmer. On ne regardoit

pas chez les anciens la piété comme une foiblesse. Les plus braves ne se croyoient pas déshonorés pour obéir aux dieux, et dès que ces dieux avoient parlé, tout le monde se soumettoit; chacun, sans hésiter, renonçoit à ses plus chers intérêts. Nous en avons un exemple encore bien frappant dans l'*Iphigénie* d'Euripide. Achille, peu amoureux, à la vérité, d'Iphigénie, qu'il voyoit pour la première fois, mais touché de compassion pour cette jeune princesse et pour sa mère qui avoit embrassé ses genoux, Achille, furieux contre Agamemnon qui, sous prétexte de lui donner sa fille, l'avoit attirée en Aulide pour la sacrifier, paroît sur le théâtre, suivi de soldats, et jure d'empêcher ce barbare sacrifice, malgré les Atrides. Qui ne croiroit, après cela, qu'il va sauver la princesse de la mort? Cependant la religion l'en empêche. Iphigénie se dévoue, et Achille respecte assez ce dévouement religieux pour la laisser aller à l'autel. Il fait plus : à peine y est-elle arrivée, à peine s'est-elle dévouée volontairement, qu'Achille, *Achille lui-même prend une coupe remplie d'eau sacrée, et s'avance vers l'autel :* « *O déesse*, dit-il, *fille de Jupiter, vous qui prenez plaisir à la chasse des bêtes féroces, vous qui faites briller l'astre de la nuit*, acceptez cette victime qu'Achille, Agamemnon et toute l'armée, vous présentent. Le pur sang d'Iphigénie va couler sur vos autels; daignez, en sa faveur, accorder à nos vœux une heureuse navigation, *et la prise de Pergame.* » Quel héros moderne, dans un cas pareil, se conduiroit comme Achille? Racine a rendu son Achille bien moins dévot, et il a bien fait; mais il ne faut pas blâmer Euripide d'en avoir usé autrement, ni par conséquent Virgile. Énée étoit obligé d'obéir aux dieux et de quitter Didon, il n'étoit pas son époux; mais quand il l'auroit été, l'obéissance n'étoit pas moins pour lui un devoir; il eût été coupable s'il eût bravé les ordres de Jupiter : mais aussi ils étoient nécessaires pour le justifier. Sans cela, quoi qu'en dise M. l'abbé Desfontaines, c'étoit un amant sans foi, ou un époux parjure.

Que signifie ce langage, en supposant Didon femme d'Énée: *Il a pu, par de simples vues de politique, renoncer à elle et la quitter, suivant les mœurs romaines?* Je sais que le divorce étoit permis et fréquent à Rome, je sais qu'Auguste lui-même en avoit donné des exemples : mais, malgré cela, les Romains pouvoient-ils croire qu'une action fût bonne par la seule raison qu'elle étoit permise? Ils savoient au fond ce qu'ils devoient penser d'un homme qui abandonne lâchement une femme qui lui a tout immolé, jusqu'au soin de sa réputation; qui l'a comblé de bienfaits lui et les siens, lorsqu'il manquoit de tout :

Ejectum littore, egenum
Excepi, et regni demens in parte locavi.

Depuis quand la reconnoissance n'est-elle plus un devoir? Dans quelle religion peut-on s'en dispenser sans scrupule? Le divorce pouvoit être bon et avoir lieu dans certains cas, et on sait pourquoi il a été en usage chez les Romains et parmi d'autres peuples : mais les Romains éclairés ne pouvoient s'empêcher de voir que la permission de répudier sa femme autorisoit souvent des abus monstrueux; ils avoient des idées aussi saines que nous sur ce point de morale, et je suis sûr qu'aucun d'eux n'eût pu s'empêcher d'être indigné contre Énée, en lisant le poëme de Virgile, si ce héros eût abandonné de son propre mouvement une jeune reine, sa bienfaitrice, après avoir triomphé et lâchement abusé de sa foiblesse. Mais, encore une fois, les ordres absolus du Ciel étoient une raison très-suffisante alors pour le disculper : peut-être devoit-il ne pas flatter la passion de la reine, lui qui savoit que les Destins l'appeloient en Italie, et qui en avoit été si positivement instruit par le devin Hélénus : mais quel cœur ne se plait pas à s'aveugler, pour se livrer à son plus doux penchant? Il osa espérer sans doute que, malgré les oracles qu'il avoit

reçus, les dieux le laisseroient jouir à Carthage des bontés de Didon, recevoir sa main et partager son trône; car on aime toujours à se flatter, fût-on bien instruit de l'avenir? Junon elle-même, malgré la connoissance qu'elle avoit du sort futur de Carthage, ne faisoit-elle pas tous ses efforts pour arrêter les Troyens en Afrique, et rendre sans effet les arrêts des Destins? *Si qua fata sinant.* Quoi qu'il en soit, cet épisode est assurément le plus beau qui soit dans aucun poëme, et, comme dit M. de Marmontel,

Didon sur-tout n'eut jamais de rivale.

Concluons donc que si Énée peut passer, à quelques égards, pour un homme foible, il ne peut au moins être regardé comme un amant perfide ni comme un dévot scrupuleux. Mais afin de mettre le lecteur en état de prononcer plus sûrement, ne dissimulons rien, et faisons-lui part, comme nous l'avons promis, des raisons *pour* et *contre* alléguées par MM. Bouhier et Le Franc. Le premier s'exprime en ces termes dans la préface de sa traduction en vers du quatrième livre de l'*Énéide*.

« Il me reste à justifier Virgile de quelques reproches que lui a faits depuis peu un homme de beaucoup d'esprit. Si l'on en croit son jugement, Didon, dans l'*Énéide*, se livre trop légèrement à son amour pour un étranger qui n'est, à le suivre de près, qu'un amant sans foi, un prince foible et un dévot scrupuleux. Les moyens qu'on emploie pour le faire partir devoient être plus forts et plus éloquens. C'est Mercure qui vient lui rendre froidement un discours assez médiocre de Jupiter. Énée obéit sans savoir pourquoi : sa fuite est odieuse; il s'esquive comme un homme qui auroit fait un mauvais coup.

« Mais comment a-t-on pu traiter de prince foible un héros aussi vaillant, aussi intrépide qu'Énée est représenté dans l'*Énéide?* En quelle occasion a-t-il montré quelque

foiblesse indigne de son caractère? Sera-ce parce que Virgile l'a dépeint quelquefois versant des larmes? Mais Achille, l'indomptable Achille, n'en verse-t-il pas dans Homère quand on lui enlève Briséïs? Ne pleure-t-il pas amèrement en apprenant la mort de son cher Patrocle? Le terrible Ajax n'en fait-il pas de même en d'autres occasions? Qui oseroit traiter de foibles ces fameux guerriers? De leur temps, l'école des stoïciens n'avoit pas encore appris aux hommes à regarder d'un œil sec les plus grands revers : on suivoit alors sans honte les mouvemens de la nature, soit pour la tristesse ou pour la joie.

« L'épithète de *dévot scrupuleux* convient encore moins à Énée, à moins qu'on ne regarde comme un vain scrupule sa déférence pour ce commandement absolu de Jupiter, de quitter incessamment Carthage :

Naviget, hæc summa est; hic nostri nuntius esto.

« Cela s'appelle-t-il *un discours médiocre?* Et depuis quand exige-t-on de l'éloquence dans des ordres souverains? Je m'étonne donc qu'on ait dit qu'Énée avoit obéi sans savoir pourquoi; on auroit bien plutôt dû, ce me semble, louer Virgile de nous avoir en cela donné un exemple mémorable de la soumission respectueuse qu'avoient à la volonté des dieux les héros même du paganisme. Blâmer cette morale dans les poëtes, n'est-ce pas autoriser le sentiment de Platon, qui vouloit qu'on les proscrivît de toute république bien policée?

« Quelque grand que soit, en cette occasion, l'exemple du respect d'Énée pour les dieux, je le trouve encore fort au-dessous de celui que nous fournit l'*Iliade* en la personne d'Achille. Représentons-nous, en effet, ce prince fougueux, transporté de colère contre Agamemnon, et ayant déjà l'épée à la main pour laver dans le sang du chef des Grecs l'affront qu'il en avoit reçu. Minerve accourt dans l'instant

pour lui défendre de passer outre : que fait alors l'inflexible, l'inexorable Achille? Écoutons Homère :

J'obéis, dit Achille; et ma fureur extrême
Cède, quoiqu'à regret, à cet ordre suprême :
L'aveugle déférence aux volontés des dieux
Est de tous les encens le plus cher à leurs yeux.

« Voilà sans doute un dévot bien plus scrupuleux qu'Énée : il ne balance point, comme l'amant de Didon, sur le parti qu'il doit prendre, il ne s'amuse pas même à se plaindre d'Agamemnon; au premier ordre de la déesse, les armes lui tombent, pour ainsi dire, des mains; en quoi Homère donne à ses lecteurs la plus belle leçon que la religion puisse dicter. Croiroit-on que ces traits, qui faisoient l'admiration des anciens, fussent aujourd'hui l'objet de la critique des modernes?

« Voyons présentement s'il est vrai qu'Énée ait mérité le nom d'amant sans foi, et que Didon se soit trop légèrement livrée à son amour pour un étranger. Pour juger ainsi de cette reine, il faut n'avoir pas fait attention à l'art dont Virgile s'est servi, non seulement pour la rendre digne d'excuse, mais même pour faire sentir qu'il ne lui avoit pas été moralement possible de ne point succomber.

« Dès le commencement de l'*Énéide*, on voit que Vénus avoit formé le dessein d'inspirer à Didon la plus vive passion pour Énée, et qu'elle avoit ordonné à l'Amour de n'y rien épargner.

Incendat Reginam, atque ossibus implicet ignem.

« On y voit, de plus, que la déesse, dans cette vue, avoit rendu au héros l'éclat de sa première beauté et toutes les graces de la jeunesse : aussi Junon dit-elle à ce sujet,

qu'il n'étoit pas surprenant qu'une femme n'eût pu résister à cette puissance réunie de deux divinités :

Una dolo divûm si fœmina victa duorum est.

« D'ailleurs, quoique Énée fût étranger à Carthage, son nom et son rang y étoient parfaitement connus; Didon étoit même déjà prévenue en sa faveur par ce qu'elle avoit ouï dire de sa naissance et de ses grandes actions :

Quis genus Æneadum, quis Trojæ nesciat urbem?

« C'est pour donner à la chose une entière vraisemblance que Virgile a eu l'adresse de supposer que dans ce magnifique temple que Didon avoit fait construire à Carthage en l'honneur de Junon, on voyoit toute l'histoire du siége de Troye représentée en peinture : est-il donc extraordinaire que cette reine regardât comme un époux digne d'elle un des principaux héros de cette guerre? pouvoit-elle même tant soit peu soupçonner que, dans la triste situation où il se trouvoit, il renonceroit à la couronne qu'elle vouloit partager avec lui?

« Le reproche d'amant sans foi paroîtroit plus spécieux si Énée s'étoit véritablement lié à Didon par quelque engagement solennel; mais, loin qu'on en trouve aucun vestige dans toute la narration de Virgile, Énée y donne nettement, et peut-être un peu trop cruement à entendre à cette princesse qu'il n'avoit pas eu intention de l'épouser :

Nec conjugis unquam
Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.

Déclaration qui m'a paru si dure, que j'ai cherché à l'adoucir dans ma traduction. J'observe même que quand la reine dit à Énée tout ce qu'il y a de plus touchant pour l'empêcher de partir, elle le conjure de rester, non pas au

nom d'un mariage accompli, mais seulement d'un hymen projeté : *per inceptos hymenæos.* Mais, de plus, quand il lui auroit réellement donné sa foi, n'en auroit-il pas été suffisamment délié par le commandement absolu de Jupiter?

« Il n'est donc pas vrai que sa fuite soit odieuse : quand elle auroit été clandestine, cela ne pourroit lui être justement reproché ; mais elle ne le fut nullement : si Énée voulut d'abord en cacher les apprêts, ce ne fut que pour avoir le temps d'y préparer la reine, et pour attendre le moment favorable de lui annoncer ce funeste départ. Peut-on dire que prendre d'aussi sages précautions, ce soit s'esquiver comme un homme qui a fait un mauvais coup?

« Rendons plus de justice à ce charmant épisode de *l'Énéide;* il n'y en a peut-être point, dans aucun poëme, qui soit ni mieux conduit ni plus intéressant. Depuis dix-huit siècles on le regarde, avec raison, comme un chef-d'œuvre de l'art; et la critique la plus scrupuleuse y est tout au plus blessée d'y voir une reine manquer à son devoir. Mais on doit considérer que les choses s'y passent d'une telle manière, qu'il semble que ce soit plutôt la faute des dieux que la sienne. En tout cas, elle l'expie, cette faute, par une mort généreuse; et en s'y condamnant elle-même, elle répare suffisamment ce que sa conduite pouvoit avoir eu d'irrégulier. »

M. Le Franc répond ainsi à M. le président Bouhier, et ses raisons me paroisent très-bonnes, à plusieurs égards :

« Après avoir présenté le sujet de Didon par le beau côté, en voici le vice et les inconvéniens : Didon, dans l'*Énéide*, se livre trop légèrement à son goût pour un étranger, qui n'est, à le suivre de près, qu'un amant sans foi, qu'un prince foible, qu'un dévot scrupuleux. J'ai dû nécessairement abandonner Virgile dans le caractère de mon héros : j'ai même osé donner des bornes à l'exces-

sive piété d'Énée; je l'ai fait parler contre l'abus des oracles et l'impression dangereuse qu'ils font souvent sur l'esprit des peuples. J'ai voulu qu'il fût religieux sans superstition; qu'il agît toujours de bonne foi, soit avec les Troyens quand il veut demeurer à Carthage, soit avec Didon quand il se dispose à la quitter; en un mot, qu'il fût prince et honnête homme.

« J'écrivis, en 1734, que Virgile *étoit un mauvais modèle* pour les caractères. L'expression est dure, et ne convenoit point à mon âge ni à mon peu d'expérience. Je la rétracte aujourd'hui par respect pour Virgile, en pensant toujours de même par respect pour la vérité.

« Un écrivain illustre, et que j'honore à tous égards, a pris vivement contre moi le parti du prince des poëtes Latins; il m'a fait l'honneur d'employer à me réfuter une partie de la préface qu'il a mise à la tête d'un de ses ouvrages. J'attendois pour lui répondre une occasion de le faire à propos : elle se présente aujourd'hui naturellement, il ne trouvera pas mauvais que je la saisisse. Dailleurs, je fais gloire de penser comme lui sur les anciens en général et sur Virgile en particulier : c'étoit un poëte incomparable, et qui avoit reçu de la nature un privilége exclusif pour l'art des vers; car, dans quelque langue que ce soit, il n'est point de versification qui approche de la sienne. Mais ce poëte incomparable, ce versificateur unique, avoit aussi ses défauts; et sa partie foible étoit l'art des caractères. M. le P. B. n'en convient pas; ce que jose reprendre dans Virgile, il le trouve admirable; et je sais que son sentiment est d'un très-grand poids :

Si Pergama dextrâ
Defendi possem, etiam hâc defensa fuissent. »

M. Le Franc rapporte ici ce que nous avons lu dans M. le président Bouhier, c'est-à-dire les exemples d'Achille et

d'Ajax, qui pleurent dans *l'Iliade*, et il ajoute : « Ces citations sont exactes, l'application ne l'est pas : les guerriers de *l'Iliade* pleurent quelque fois, je l'avouë; mais de quelle manière et dans quelles circonstances? ce n'est point à tout propos, comme Énée, qui pleure plus souvent et plus abondamment lui seul que tous les guerriers d'Homère ensemble.

« Diomède, l'un des combattans aux jeux funèbres de Patrocle, dans la course des chars, pleure de rage quand Apollon lui fait tomber le fouet de la main; Agamemnon pleure de dépit et de douleur dans le conseil de guerre qu'il tient pendant la nuit pour annoncer aux chefs de l'armée, battus et poursuivis par Hector jusque dans leurs retranchemens, qu'il faut promptement lever le siége et reprendre le chemin de la Grèce; Achille pleure quand Eurybate et Talthybius, hérauts d'Agamemnon, eurent emmené Briséis.

« Qui ne voit d'abord que ce ne sont point là des pleurs de foiblesse ni de pusillanimité? Ces attendrissemens continuels ne supposent pas une grande fermeté d'ame : on voit des personnes qui expriment tous leurs sentimens par des larmes; le plaisir, la douleur, la joie, l'admiration, les font pleurer. Ce sont de fort honnêtes gens dans la société civile, mais ce seroient de médiocres personnages dans un poëme épique : le don des larmes sied mal à un héros.

« Mme Dacier prétend que Virgile a puisé dans Homère jusqu'à l'idée même du sien : Énée dit à Pandare, fils de Lycaon, que la colère des dieux est terrible; c'est d'après ce mot qu'a été formé le principal caractère de l'*Énéide*. Cette remarque de Mme Dacier n'est point frivole, et renferme beaucoup de sens en peu de mots. Énée joue dans l'*Iliade* un rôle assez subalterne, quoiqu'il y ait pourtant ses traits distinctifs, comme les autres; car, en fait de personnages, tout est peint, tout est vivant dans Homère;

mais, en qualité de poëte Grec, il a cru devoir par-tout déprimer les Troyens. Énée, près de combattre Diomède, se croit déjà vaincu, et n'a d'espérance qu'en la vitesse de ses chevaux; Diomède, au contraire, compte si audacieusement sur la victoire, qu'il ordonne d'avance à Sthénélus de courir aux chevaux de son ennemi et de les mener au camp. L'opposition de ces deux caractères est frappante; de pareils coups de pinceau ne sont pas communs chez Virgile. Ne pourroit-on pas dire qu'il n'a pas assez perdu de vue, dans son poëme, la médiocrité d'Énée dans l'*Iliade?* Souvent on est foible avec beaucoup de valeur; et tel est, si je ne me trompe, le héros de l'*Énéide.*

« Le reproche d'amant sans foi ne paroît pas plus solide à M. le P. B. que celui de prince foible : il faudroit, selon lui, qu'Énée *se fût lié à Didon par quelque engagement solennel; mais on n'en trouve, ajoute-t-il, aucun vestige dans toute la narration de Virgile.* Je lis ou j'entends bien différemment le quatrième livre de son poëme : j'y aperçois non seulement des vestiges, mais des preuves plus claires que le jour de tous les faux sermens qu'Énée a faits à Didon.

« Établissons, en premier lieu, si c'est ici un prince ferme et raisonnable, un père de famille qui doit de bons exemples à son fils, un chef de nation et le fondateur désigné du plus grand empire de la terre, ou bien un aventurier, un séducteur de princesses. Dans ce dernier cas, il a pu croire que les bontés de la reine, et les sermens dont on est prodigue en pareille occasion, et qu'il ne lui avoit pas refusés, au moins dans la grotte, ne l'engageoient que médiocrement avec elle. Mais on jugera autrement si l'on ne considère en lui, suivant le dessein de Virgile, qu'un personnage grave, qu'un prince toujours occupé de ses infortunes passées, de son état présent et de l'oracle des dieux; qu'un père soigneux de l'éducation de son fils, et qui lui enseigne de

bonne heure à supporter courageusement les revers et les travaux :

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem,
Fortunam ex aliis.

« Il semble qu'un homme de ce caractère ne doive point abuser de la foiblesse d'une femme, d'une reine, de sa bienfaitrice. Pourquoi flatter sa passion ? pourquoi souffrir qu'elle parle publiquement de mariage consommé ?

Nec jam furtivum Dido meditatur amorem,
Conjugium vocat.

« Il y a plus : on ne peut douter qu'il ait promis à cette princesse de régner avec elle à Carthage. Jupiter en est alarmé ; il envoie Mercure, qui trouve Énée au milieu des architectes et des ouvriers, donnant des ordres pour le plan des fortifications et la disposition des édifices, et ne pensant en aucune façon aux préparatifs de son départ, ce qui lui attire des reproches très-vifs de la part du messager des dieux.

« Je finis cette discussion, déjà beaucoup trop longue, en me couvrant du bouclier de l'académie de la Crusca, l'une des plus respectables compagnies littéraires de l'Europe. Voici comme elle s'explique sur le caractère d'Énée, dans son apologie du *Roland furieux*, de l'Arioste, contre le Dialogue de Camillo Pellegrini, sur la poésie épique :

« *Quel personnage pour Enée, qui étoit d'un âge mûr, et qui avoit un fils déjà grand, auquel il devoit donner de bons exemples, de courir les aventures galantes, et de faire l'amour comme un jeune homme dans le temps qu'il étoit chargé des entreprises les plus importantes, et que les dieux lui avoient révélé qu'ils le destinoient à fonder l'empire Romain ! Quelle trahison d'abandonner indignement une reine qui, après l'avoir tiré de la misère, l'avoit reçu dans*

ses bras, et comblé de mille biens! Et c'est une raison puérile (è scusa da bambini) *et contre toute vraisemblance, de prétexter les ordres de Jupiter*, etc.

« Les expressions de l'original sont moins mesurées que celles de la traduction.

« Le fameux Rousseau a peint Énée d'après nature, ou, pour mieux dire, d'après Virgile, dans une ode que tout le monde connoît :

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin? »

Tant d'autorités prouvent au moins que mon sentiment, dans cette dispute littéraire, n'est ni absurde ni singulier.

Malgré le respect que je dois à une compagnie littéraire aussi célèbre que l'académie de *la Crusca*, j'oserai dire que les ordres de Jupiter sont une raison assez forte pour justifier le héros de l'*Énéide*, et qu'il seroit entièrement inexcusable, s'il eût désobéi. On ne veut pas se mettre à la place des anciens; c'est le vrai moyen de porter des jugemens faux de leurs ouvrages. Je renvoie ceux qui ne seroient pas persuadés de la nécessité de se prêter aux idées des Grecs et des Romains, à ce que dit sur cette matière le P. Brumoy, dans son *Théâtre des Grecs*. Le départ d'Énée est, à mon avis, non seulement excusable, mais nécessaire. On ne peut le justifier aussi facilement de s'être livré à son amour pour la reine; mais je me couvre à mon tour du bouclier de Boileau, qui seul vaut une académie, comme Achille valoit une

armée. Il ne veut pas que le héros d'un poëme épique soit parfait,

Toutefois, aux grands cœurs donnez quelques foiblesses,

dit cet excellent critique.

A ces petits défauts marqués dans sa peinture, (*)
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.

Je me flatte d'avoir fait prendre à mes lecteurs une idée suffisante du caractère d'Énée. Au reste, l'humeur douce que lui donne Virgile, cette *débonnaireté*, pour me servir des termes du P. Le Bossu, est la source d'un grand nombre de beautés répandues dans tout le poëme. Avec quel plaisir ne voit-on pas ce prince, ami de l'humanité, tendre et compatissant, au milieu même des combats et dans l'horreur du du carnage! Jamais on ne le perd de vue, et le P. Le Bossu a fait, sur l'adresse du poëte à conserver l'unité de caractère du héros, une remarque pleine de goût et de fiuesse. Le caractère d'un personnage doit être un et simple, dit-il, *simplex duntaxat et unum;* c'est-à-dire que, dans toutes les rencontres différentes, le même caractère doit paroître toujours; comme les traits caractéristiques d'un personnage représenté par un peintre dans des attitudes et avec des passions contraires, sont toujours assez marqués pour le faire reconnoître. Énée, dans les six premiers livres, est doux, humain, généreux, et il se trouve dans des circonstances où ce caractère peut librement paroître. Dans l'embrasement de Troye, il porte son père sur ses épaules, il se charge de ses dieux, et conduit le jeune Ascagne; on voit en lui un fils plein de respect et de tendresse, un prince religieux, un

(*) D'*Achille* : c'est du portrait de ce héros, fait par Homère, que parle Despréaux.

bon père. La reconnoissance pouvoit tout sur un cœur comme le sieu ; aussi s'attache-t-il à Didon par reconnoissance. C'étoit en de telles circonstances que son caractère pouvoit paroître et se développer dans toute son étendue. Mais les six derniers livres sont d'une autre espèce que les premiers, ils ne respirent que la guerre, la confusion, le sang et le carnage ; ce n'est pas là l'occasion de faire valoir la douceur, la bonté, la complaisance : c'est un champ ouvert à la seule valeur. Celle d'Énée paroîtra donc toute entière, et on perdra de vue ce caractère distinctif qui le fait reconnoître ; c'est-à-dire, son inclination douce et tendre. Ainsi il n'y aura plus d'unité de caractère ; on aura vu d'abord le pieux, le paisible Énée ; le vaillant, le terrible Énée va donc désormais paroître sur la scène, et attirer nos regards. Comment reconnoîtrons-nous, dans ces deux positions différentes, le même personnage ? à quels traits sera-t-il distingué ? Quiconque a bien lu l'*Enéide* peut facilement répondre. Ce héros, fier et redoutable, qui vole dans les combats, ne peut être confondu avec Achille, par exemple ; il est vaillant, sans doute, mais sa vaillance est celle d'Énée, on le retrouve par-tout. Il n'insulte point, comme le héros Grec, à ses ennemis vaincus, ou s'il le fait quelquefois, ce n'est point avec un air barbare et cruel, ce n'est point de sang froid. Il n'auroit pas traîné le corps d'un guerrier ennemi autour d'une ville tous les matins à la même heure : il a pitié de ceux qu'il se voit obligé de faire tomber sous les coups de son épée foudroyante ; il s'attendrit sur l'aimable Lausus,

Sur ce prince si jeune et si tôt moissonné.

Cet épisode est habilement ménagé pour mettre ici dans tout son jour la bonté d'Énée, que son courage sembloit éclipser. Mézence, le cruel, l'impie Mézence, est blessé par Énée, et tout prêt à succomber. Lausus, fils du tyran, tremblant pour les jours de son père, accourt vivement,

prend sa place, et pare tous les coups du Troyen, pendant que Mézence s'éloigne et se dérobe à la mort. Achille, indigné de voir échapper Mézence, auroit tourné toute sa fureur contre Lausus, et l'auroit outragé après l'avoir tué. Énée, au contraire, ne peut s'empêcher d'admirer celui qui lui enlève, pour ainsi dire, sa victime; il a regret d'être obligé de le punir d'une si belle action, il voudroit lui sauver la vie; il l'avertit même de se retirer, et de ne pas s'exposer à une mort certaine :

Lausum increpitat, Lausoque minatur.
Quò moriture ruis, majoraque viribus audes?
Fallit te incautum pietas tua.

La résistance de Lausus l'irrite à la fin, il le combat, il le frappe; mais à peine l'a-t-il vu tomber, qu'il le plaint; une tendresse filiale, qu'il connoissoit si bien lui-même, le touche; il gémit et lui tend la main : *Que peut faire Énée*, dit-il, *pour honorer ta vertu et ton heureux naturel? Je te rends les armes que tu aimois, et je veux, si ce soin peut consoler ton ombre, te renvoyer au tombeau de tes pères.* Alors il appelle les compagnons de Lausus, il les aide lui-même à lever ce héros malheureux qui, étendu à terre, souilloit ses beaux cheveux dans les flots de son sang :

At verò ut vultum vidit morientis et ora,
Ora modis Anchisiades pallentia miris,
Ingemuit miserans graviter, dextramque tetendit,
Et mentem patriæ subiit pietatis imago.
Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis,
Quid pius Æneas tantâ dabit indole dignum?
Arma, quibus lætatus, habe tua, teque parentum
Manibus et cineri, si qua est ea cura, remitto.
. . . . . *Increpat ultro*
Cunctantes socios, et terrâ sublevat ipsum
Sanguine turpantem comptos de more capillos.

Mais, afin que ce caractère éclate davantage, et qu'il domine par-tout, Virgile se donne bien de garde de pousser les autres aussi loin qu'ils peuvent aller : celui d'Énée est le seul qu'il laisse se déployer sans obstacles. Il n'en est pas de même de Turnus; la fierté de ce prince et sa fougueuse valeur auroient pris le dessus, et frappé plus vivement les yeux que la piété et la valeur modérée du héros Troyen. Aussi le poëte met-il, en quelque façon, un frein à l'impétuosité de Turnus, et l'empêche de devenir extrême. Ce caractère ardent, s'il ne dépendoit de personne, s'il étoit tout à fait libre, et toujours secondé par la fortune et la victoire, seroit trop intraitable, et dès-lors le plus remarquable du poëme; mais il dépend, à certains égards, de Latinus, et sa hauteur est obligée quelquefois de plier; il faut, malgré lui, qu'il ait des ménagemens pour un roi dont il aime la fille, pour un roi qui ne lui doit rien, et dont il espère tout. Les succès de son rival rabaissent aussi quelque chose de sa fierté, de sa vaine présomption; il entend les plaintes des Latins, qui ont droit de lui reprocher leurs pertes : rien n'est plus capable que tout cela de rabattre cet orgueil inflexible, et de rendre Turnus moins éblouissant.

Mézence même, quoiqu'il joue un rôle moins considérable, pouvoit aussi paroître trop important, et détourner du principal héros l'attention du lecteur, si l'atrocité de son caractère eût paru dans toute sa force. Que fait Virgile? Il raconte d'abord toutes les horreurs dont ce tyran s'étoit rendu coupable autrefois, afin de le faire bien connoître; mais lorsqu'il le fait agir dans le poëme, il trouve le secret d'affoiblir cet affreux caractère, de lui ôter une partie de sa vigueur, et de tempérer la vivacité des couleurs dont il le peint. Que dis-je? il nous intéresse même pour lui, en lui donnant beaucoup de tendresse pour son fils. C'est ainsi qu'il parvient à faire régner dans tout le poëme les passions douces, et à nous ramener ainsi indirectement à ce qui compose le caractère principal : la tendresse, l'amitié, l'amour, sont

donc ce qui fait, pour ainsi dire, le fond de tous ses tableaux particuliers, qui, réunis ensemble, forment ce qu'on peut appeler le tableau général, ou le corps du poëme. La couleur douce, si on veut me passer cette expression, est donc la couleur dominante, et tous les caractères s'assimilent plus ou moins à celui d'Énée, et s'en rapprochent autant qu'il est possible. Considérez l'épisode attendrissant d'Euryale et de Nisus, l'amitié de ces deux héros, et les regrets de la mère d'Euryale, de cette mère infortunée qui, malgré sa vieillesse, avoit suivi son cher fils jusqu'en Italie. Voyez les adieux qu'Évandre fait à son fils; la mort de ce jeune prince, ses funérailles, les plaintes touchantes de son père, tout cela confirme ce que j'ai dit. Ce qui règne dans l'*Iliade*, c'est la colère, parce qu'on chante celle d'Achille. Diomède, Ajax, Hector, ne sont pas des héros amoureux, ce sont les plus fiers, les plus indomptables caractères; tout, dans ce poëme, est marqué au coin de la haine, tout annonce la fureur, le courage emporté, la vengeance et les combats. Ainsi, non seulement le caractère d'Achille est fidèlement conservé, mais tout est soumis à ce caractère, tout s'en rapproche; *et color unus*.

Ce n'est pas que l'on exclue pour cela les contrastes, qui font mieux sortir les caractères différens; on avertit seulement de ne pas pousser trop loin les caractères des autres héros du poëme, de peur qu'ils n'effacent le premier de tous, et de lui donner plus d'éclat en lui subordonnant tout ce qui pourroit l'affoiblir. Mézence fait assurément un contraste avec Énée; mais on s'occuperoit plus du premier que du dernier, il frapperoit davantage, en un mot, si Virgile l'eût fait paroître avec toute sa méchanceté. Ce n'étoit pas assez pour ce grand poëte, il fait entrer l'amour paternel dans ce cœur féroce, et rapproche insensiblement tous les caractères de celui de son héros, auquel on revient de toutes parts.

Tandis que ce barbare, blessé par Énée, et secouru par

Lausus, est allé laver sa plaie sur le bord du Tibre, il s'agite, il est inquiet du sort de son fils, il prie ses amis de s'en informer, et de lui en apprendre des nouvelles. Il le voit enfin porté vers lui par des soldats. Dès qu'ils ont frappé de loin sa vue, il a deviné son malheur; ils approchent, le malheureux père couvre ses cheveux blancs de poussière, élève ses mains vers le ciel, et s'attache enfin au corps de son cher Lausus : « *O mon fils !* dit-il, *ai-je pu aimer la vie au point de te laisser affronter pour moi un ennemi si redoutable ? Quoi ! c'est à tes blessures que je dois mon salut, et ma vie est le prix de ta mort ! Ah ! c'est d'aujourd'hui que mon exil m'est cruel, c'est maintenant que la douleur de ma profonde blessure se fait sentir ! C'étoit à moi de mourir, ô mon cher fils ! à moi qui t'ai déshonoré par mes crimes, à moi qui, par mes cruautés, ai forcé mes sujets à me chasser du trône et du royaume de mes pères. Je devois succomber sous la haine de mes peuples, je devois me livrer entre leurs mains, pour expier mes forfaits, et me dévouer à tous les genres de mort les plus cruels. Et je vis ! et je n'ai pas renoncé à la vue des hommes et du soleil ! je n'ai pas perdu ma coupable vie ! mais je la perdrai.* » Tout ce morceau excite la pitié du lecteur pour ce monstre qu'on détestoit un moment auparavant. Il fait amener son cheval, il lui parle, comme c'étoit l'usage dans ces temps anciens; et rien de plus pathétique (si l'on veut se prêter aux mœurs de ces hommes plus voisins que nous de la nature), rien, dis-je, de plus touchant que le discours qu'il adresse à ce coursier, compagnon et témoin de ses travaux militaires : « *Ou tu rapporteras aujourd'hui*, dit-il, *les dépouilles et la tête d'Énée, ou tu mourras avec moi; car je ne crois pas que tu veuilles passer au service des Troyens.* » Malgré sa blessure, il monte sur son cheval, et va combattre Énée. Il lui lance une grêle de traits qui tous sont parés, et qu'Énée arrache de son bouclier les uns après les autres. Le héros

Troyen prend son temps, lance sa pique contre le cheval de Mézence, et lui perce les tempes : le cheval se cabre, et tombe sur son maître. Énée accourt; où est Mézence, et son orgueil féroce? Mézence abattu voit l'épée de son ennemi suspendue sur sa tête, et lui parle ainsi : *Cruel! pourquoi m'insulter dans mon malheur, et me menacer de la mort? Tu peux me la donner sans crime; je ne suis pas venu t'attaquer pour te demander la vie; et Lausus, mon cher fils, n'a pas scellé avec toi, par sa mort, un pareil traité. Mais si l'on doit quelque grace aux vaincus, permets du moins que mon corps soit enseveli. Je sais combien mes sujets me détestent; défends-moi contre leur fureur, et mêle dans le même tombeau mes cendres avec celles de mon fils.* Il dit, et reçoit le coup de la mort qu'il attendoit.

N'est-il pas vrai qu'on ne peut se défendre d'un mouvement de compassion pour Mézence, et que, tout féroce qu'il est, il devient intéressant lorsqu'il est malheureux, et dès qu'on lui trouve des sentimens que la nature avoue? C'est alors qu'il a quelque ressemblance avec Énée, et que l'on reconnoît en partie Énée dans Mézence; ou, pour exprimer ma pensée dans les termes du P. Le Bossu, Virgile *se sert si heureusement* de l'amour du tyran pour son fils, que *cette passion naturelle fait encore éclater la tendresse, et qu'elle rend le caractère d'Énée vainqueur des fureurs de ce barbare.* En un mot, le lecteur qui entrevoit dans Mézence de la tendresse, et qui en est touché, en est plus disposé à aimer le caractère d'Énée, qui n'est que tendresse et qu'humanité. Ainsi tout rappelle à chaque instant l'idée de ce héros, lors même qu'on s'occupe des autres personnages.

DES MACHINES.

Le P. Le Bossu distingue trois sortes de personnes divines : les unes sont théologiques, et ont été inventées pour expli-

quer la nature de Dieu ; les autres sont physiques, et elles représentent les choses naturelles ; les dernières enfin sont morales, et elles sont les figures des vertus et des vices : toutes, selon lui, sont allégoriques, ce que je ne crois assurément pas. Il se peut faire que, dans les temps les plus reculés et avant Homère, les sages, pour exprimer leurs pensées sur la nature divine, et pour expliquer ses différens attributs, tels, par exemple, que sa puissance et sa volonté, attributs qui sont inséparables dans Dieu, se soient servis de quelques noms allégoriques, et que, par Junon, ils aient entendu sa justice, et par Vénus, sa miséricorde : encore ceci est-il supposé *gratis*, et sans aucune preuve. Il se peut faire encore que, par une suite de temps, le peuple, dont les philosophes s'étoient cachés, ou qui avoit perdu l'idée attachée primitivement à ces noms, les ait pris pour des noms de divinités différentes et réellement distinctes. Je ne disputerai point, et j'accorderai là-dessus tout ce qu'on voudra ; mais je nierai que les poëtes, en introduisant Jupiter et Vénus dans leurs ouvrages, aient prétendu en faire des personnages purement allégoriques : ils ont bien pu, en qualité de philosophes, les regarder comme tels. Homère étoit probablement assez éclairé pour savoir que ce n'étoient là que des fables ; mais lorsqu'il a nommé Jupiter dans l'*Iliade*, il a sûremeut prétendu que les Grecs entendissent par là le souverain maître du ciel, de la terre et des autres dieux. Ses lecteurs reconnoissoient ce Jupiter, et le prenoient à la lettre pour une divinité. Ils avoient douze grands dieux, appelés dieux du conseil, *dii consentes*, à la tête desquels il étoit ; les autres étoient Neptune, Mars, Mercure, Junon, Vesta, Diane, Minerve, Cérès et Vénus. Les Romains y en ajoutèrent huit autres, qu'ils nommoient dieux choisis, *dii selecti*, Janus, Saturne, le Génie, le Soleil, la Lune, Pluton, et l'ancienne Vesta, ou la Terre, appelée aussi Cybèle. Que quelques-uns de ces dieux ne fussent, à proprement parler, autre chose que des attributs

de la divinité, c'est de quoi le commun des lecteurs ne s'embarrassoit pas beaucoup. Les païens croyoient seulement que c'étoient autant de dieux, telle étoit leur religion; et lorsqu'ils lisoient dans Homère que Minerve renversa le dieu Mars en combattant contre lui, ils ne disoient pas, *cela signifie que la sagesse est plus forte que la violence*, mais, sans y entendre aucune finesse, ils admiroient Minerve, et la mettoient au-desssus du dieu de la guerre. Or c'étoit pour de tels lecteurs qu'Homère écrivoit, et il ne s'amusoit pas à cacher un sens moral dans ses vers, et des vérités qu'ils n'y auroient jamais découvertes. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans Homère des allégories; mais il me semble que s'il ne faut pas les exclure entièrement de ses poëmes, il ne faut pas non plus en soupçonner par-tout, ni se donner la torture pour découvrir dans ses ouvrages ce qui n'y est point. Jouissez des agrémens que vous offre à chaque page le sens littéral, et ne perdez point un plaisir certain, pour avoir le plaisir pédantesque de deviner, et de ne trouver dans Homère que ce que vous y avez mis. Que de peines se donnent tous les jours les gens à systêmes pour prêter leurs visions et leurs chimères à Homère et à Virgile! Qui pourroit, par exemple, s'empêcher de rire en lisant ce que le P. Le Bossu a écrit sur les allégories prétendues de l'*Énéide?* Il admet, comme nous l'avons dit, trois sortes de personnes divines et d'allégories, les théologiques, les physiques et les morales. Voici, suivant lui, un exemple des allégories théologiques:

« Dans l'assemblée des dieux, par laquelle Virgile ouvre son dixième livre, Jupiter, Junon, Vénus et le Destin, que nous y pouvons joindre, sont des personnages du premier genre, c'est-à-dire, qui représentent la nature divine séparée en quatre personnes, comme en autant de différens attributs. Jupiter est la puissance de Dieu, le Destin est sa volonté, à laquelle sa puissance même est soumise, parce que Dieu ne fait jamais que ce qu'il veut. Le Destin donc

détermine Jupiter, qui de soi-même est indifférent, et qui peut autant faire pour le parti de Turnus, que pour Énée et pour les Troyens. Vénus est la miséricorde divine, et l'amour que Dieu a pour les hommes vertueux, qui ne lui permet pas de les oublier dans les maux qu'ils souffrent sur la terre, et qui le porte à les en garantir et à les récompenser. Enfin, Junon est sa justice; elle punit jusqu'aux moindres fautes, elle n'épargne pas les plus gens de bien qui, n'étant pas sans quelques défauts, en sont sévèrement punis en cette vie, où la justice et la colère temporelle de Dieu éclatent souvent contre eux et les persécute, pour ne rien laisser en eux que les vertus, les mérites et la matière des récompenses. Ces récompenses leur sont ainsi réservées dans le ciel, où cette justice vindicative n'a plus lieu, et où elle ne les empêche pas d'entrer, comme Jupiter le dit à Junon en parlant d'Énée.

« Le poëte s'accommode à notre façon grossière de concevoir les choses divines, et à la foiblesse de notre esprit, qui nous fait imaginer ces vertus en Dieu, comme opposées l'une à l'autre. La Miséricorde reproche à la Justice sa dureté; qu'elle n'est jamais contente de tout ce qu'elle fait souffrir aux hommes de bien, et qu'elle ne leur donne aucun repos sur la terre; et la Justice, au contraire, accuse la Bonté et la Miséricorde d'être cause de tous les crimes qui se commettent, parce qu'elles protègent les criminels, et qu'elles leur font espérer l'impunité. »

M. de Voltaire, dans son *Essai sur la Poésie épique*, se moque avec raison de tous les chercheurs d'allégories. Dans le poëme de la *Lusiade*, Le Camoueus introduit le fameux Vasco de Gama dans une île enchantée. La description des plaisirs de cette île est trop obscure pour amuser les honnêtes gens, et le merveilleux de ce morceau trop absurde pour satisfaire des lecteurs sensés. Mais comme il n'est rien qui ne puisse être expliqué et justifié par l'allégorie, il est bon de savoir qu'un traducteur du Camouens a décou-

vert dans tout cela un sens qu'on n'y avoit pas rencontré avant lui. Écoutons M. de Voltaire :

« C'est là (dans l'île enchantée) que Vénus, aidée des conseils du Père Éternel, et secondée en même temps des flèches de Cupidon, rend les Néréides amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement; chaque Portugais embrasse une Néréide, et Thétis obtient Vasco de Gama pour son partage. Cette déesse le transporte sur une haute montagne, qui est l'endroit le plus délicieux de l'île, et de là lui montre tous les royaumes de la terre, et lui prédit les destinées du Portugal.

« Le Camouens, après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette île et des plaisirs où les Portugais sont plongés, s'avise d'informer le lecteur que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont Vénus est la déesse, et où des Nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours, ressemble plus à un *musicò* d'Amsterdam, qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du Camouens prétend que, dans ce poëme, Vénus signifie la sainte Vierge, et que Mars est évidemment Jésus-Christ. A la bonne heure, je ne m'y oppose pas; mais j'avoue que je ne m'en serois pas aperçu : cette allégorie nouvelle rendra raison de tout. On ne sera plus tant surpris que Gama, dans une tempête, adresse ses prières à Jésus-Christ, et que ce soit Vénus qui vienne à son secours. Bacchus et la Vierge Marie se trouveront tout naturellement ensemble. »

Le Tasse, qui sentoit lui-même combien les enchantemens et la magie faisoient de tort à son poëme, voulut aussi les faire passer à la faveur de l'allégorie. Mais il ne songeoit pas que ces sortes d'interprétations sont ou froides, ou ridicules; pour moi, j'aimerois encore mieux du merveilleux burlesque, et dépourvu de raison, tels que les chansons du *Perroquet auteur* et *la Forêt enchantée*, que toutes les

explications forcées à l'ombre desquelles le Tasse s'efforce de faire adopter ses imaginations.

J'aime mieux Bergerac en sa burlesque audace.

« Le Tasse, dit M. de Voltaire, semble avoir reconnu lui-même sa faute, et il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules et bizarres, si fort à la mode alors, non seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étoient absolument incompatibles avec la gravité de la poésie épique. Pour se justifier, il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout son poëme étoit allégorique.

« L'armée des princes chrétiens, dit-il, représente le corps et l'ame : Jérusalem est la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail, et avec beaucoup de difficulté; Godefroi est l'ame; Tancrède, Renaud, etc., en sont les facultés; le commun des soldats sont les membres du corps; les Diables sont à la fois figures et figurés, *figura e figurato;* Armide et Ismène sont les tentations qui assiègent nos ames; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnemens, *falsi sillogismi*, dans lesquels nos passions nous entrainent.

« Telle est la clé que le Tasse ose donner de son poëme; il en use, en quelque sorte, avec lui-même, comme les commentateurs ont fait avec Homère et avec Virgile : il se suppose des vues et des desseins qu'il n'avoit pas probablement quand il fit son poëme, ou si, par malheur, il les a eus, il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si ridicules. »

Je suis plus content de ce que le P. Le Bossu appelle des divinités physiques et morales, que de celles qu'il nomme théologiques. « Éole, dit-il, est la puissance de la nature, qui ramasse autour des montagnes et dans leur sein les vapeurs et les exhalaisons dont les vents sont formés, et qui, ayant comme digéré ces matières à certain degré de chaleur et de sécheresse, leur fait prendre ces mouvemens et ces agita-

tions violentes que nous appelons les vents : c'est ainsi qu'Éole en est le maître. Ces vapeurs et ces exhalaisons s'élèvent dans l'air représenté par Junon : c'est donc cette déesse à qui le dieu des vents a l'obligation de sa nourriture divine :

Tu das epulis accumbere divûm.

« Il n'est pas nécessaire de dire ce que signifient les personnes d'Eurus et de Zéphire, ni celle de Neptune, qui leur parle.

« Nous avons un exemple des divinités morales dans le combat de Turnus contre Énée. Les Furies et les Dires que Jupiter envoie contre Turnus, ne sont autre chose que les reproches de sa conscience, qui lui représente ses crimes et son impiété. Le roi Latinus le lui avoit prédit dès le commencement de la guerre, l'avertissant que, s'il méprisoit les dieux si insolemment, lorsqu'il avoit encore la liberté de ne se point opposer à leurs ordres, il se verroit enfin obligé, mais trop tard, de reconnoître sa faute et leur puissance :

Te, Turne, nefas, te triste manebit
Exitium : votisque deos venerabere seris. (Æn. VII.)

« L'orateur Romain confirme clairement la vérité de cette interprétation. *Ne croyez pas*, dit-il, messieurs (il parle dans le sénat contre Pison) *ne croyez pas que les dieux envoient des Furies avec des torches ardentes pour épouvanter les criminels, comme les poëtes vous le font voir sur le théâtre. L'injustice, la méchanceté et les crimes, sont les bourreaux de chaque scélérat; il n'y a point d'autres Furies, point d'autres feux, point d'autres flambeaux, qui leur fassent perdre l'esprit, et qui leur causent ces terreurs et ces égaremens où ils tombent.* Voilà l'image de Turnus, dans son dernier combat. Stace a aussi fort bien exprimé en peu de mots la nature de ces tristes divinités, qui ne sont

point ailleurs qu'au-dedans de nous, et qui nous y tourmentent par la vue des crimes que nous avons commis.

« On voit, dans la pratique de Virgile, deux choses qui confirment cette doctrine : la première est que ces Dires ne sont employées que contre ceux qui le méritent ; ce sont ceux-là seuls qu'elles épouvantent ; la seconde chose est qu'il faut encore que ceux à qui elles sont envoyées reconnoissent qu'il y a des dieux qui punissent les crimes, parce que les athées ne sont pas sujets à ces reproches de leur conscience, ni à se troubler des crimes qu'ils ont commis contre des dieux qu'ils ne croient point ; ils ne peuvent être effrayés par la peur des supplices d'une autre vie : ainsi il n'y a pas de Dires ni de Furies pour eux. Voilà pourquoi le poëte n'en emploie point contre Mézence, quoiqu'il fût beaucoup plus criminel que Turnus. »

Joignons à ces réflexions celles de Boileau (*Art Poétique*, ch. III) :

Là, pour nous enchanter tout est mis en usage,
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité,
Minerve est la prudence et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

On voit par ces vers que Boileau ne pensoit pas, comme le P. Le Bossu, que Vénus fût la miséricorde divine ; cette idée bizarre ne pouvoit venir que dans la tête d'un religieux.

Mais ces mêmes vers nous donneront lieu de faire quelques observations. Boileau semble croire que Minerve et Vénus ne veulent dire que la Prudence et la Beauté, et que ce sont des divinités allégoriques. Il faut remarquer cependant que ce célèbre critique ne s'exprime pas avec assez de netteté. J'avoue que, dans un poëme moderne et profane, ces deux personnages ne seroient qu'allégoriques, et que même nous autres chrétiens nous ne les regardons pas autrement dans les ouvrages des anciens. Mais si nous voulions avoir du plaisir à la lecture de ces mêmes ouvrages, il faudroit nous faire païens pour le moment, et considérer Vénus et Minerve comme deux déesses réellement existantes, et qui sont mères, l'une de la Beauté, l'autre de la Sagesse; en un mot, c'étoit l'idée qu'en avoient ceux pour qui ces poëmes furent composés, c'est-à-dire, les Grecs et les Romains. Tous, à la vérité, n'étoient pas bien persuadés de l'existence de Mars, d'Apollon, etc., mais le plus grand nombre y croyoit, et c'est pour le plus grand nombre que les poëtes écrivent. Toute religion a eu ses philosophes, mais ils ne sont pas dans la classe commune des lecteurs. Jupiter, Mars, Vénus, Apollon, Neptune, Pluton, etc., étoient publiquement adorés à Rome; on leur immoloit des victimes, on leur adressoit des prières; on n'avoit donc garde de les prendre pour des êtres allégoriques. Il ne s'agit pas, dans cette question, de remonter à l'origine de ces fables; il se peut bien, comme on l'a dit, que ces noms n'aient signifié d'abord que des êtres abstraits et métaphysiques, tels que la Prudence et la Beauté; mais lorsque Virgile a écrit, le paganisme étoit établi, l'idolâtrie étoit en vigueur. Il faut donc convenir que les Romains connoissoient les principaux personnages divins qui agissent dans l'*Énéide*, tels que Junon, Jupiter, et qu'ils ne doutoient pas plus de la naissance de Minerve ou de Mars, que les Juifs (s'il est permis de faire cette comparaison) ne doutoient de la création des esprits célestes, tels que Michel, Raphaël, etc.

A l'égard des divinités du second et du troisième ordre, dans le sens du P. Le Bossu, c'est-à-dire, physiques et morales, il n'est pas aisé de déterminer celles qui, dans le paganisme, étoient ou n'étoient pas allégoriques. Les Grecs et les Romains admettoient-ils un enfer, et l'existence de l'ame après la mort? qu'entendoient-ils par le mot *ame?* que pensoient-ils de son état après la dissolution du corps? Le Tartare, les Champs Élysées, étoient-ils un dogme reçu et adopté de tout le monde? ou regardoit-on ce qu'on en racontoit comme des fables? Les différentes sectes de philosophes ne nuisoient-elles point à cette créance? Il ne m'appartient pas de résoudre ces questions; mais, si l'on en juge sur l'apparence, on croyoit chez les Grecs à Pluton et aux divinités infernales; la Grèce racontoit des merveilles des Champs Élysées, au rapport même de Virgile:

Quamvis Elisios miretur Græcia campos.

Les Furies mêmes avoient un temple à Athènes, comme il est aisé de le voir dans les *Euménides* d'Eschile. Les philosophes, comme Cicéron, avoient la liberté de s'expliquer là-dessus, et de dire que les Furies véritables étoient les remords de la conscience; mais le peuple, qui ne pénètre pas si loin, rendoit hommage de bonne foi aux Euménides, et croyoit que ces filles de la Nuit, armées de fouets et de flambeaux, tourmentoient les coupables dans les enfers, et souvent même sur la terre. On peut dire la même chose des Parques, qui filoient la vie des hommes, de Caron, qui passoit les morts dans sa barque. Ce n'étoient pas probablement des allégories parmi les peuples païens, et du moins ces choses étoient parmi plusieurs des points dogmatiques. Les Pénates, les Lares, les Faunes, les Satyres, les Nymphes, étoient l'objet de la vénération du vulgaire. Éole peut passer pour une divinité allégorique, je ne m'y oppose pas; on peut mettre au même rang Zéphire, Notus, Eurus, Borée, tous les vents, en un mot; mais je ne pense

pas que Neptune fût pour les anciens un dieu allégorique, et rien de plus; et le P. Le Bossu se trompe, quand il nous en donne cette idée. Si Boileau paroit mettre au nombre des allégories Jupiter, Neptune, etc., il faut entendre dans quel sens il en parle : il veut dire que tout est personnifié par les poëtes, et que les causes physiques sont prises pour des divinités, afin de rendre les poëmes plus animés, plus *vivans*. Il n'examine pas notre question, c'est-à-dire, si les poëtes sont les inventeurs des fables, ou s'ils mettent en œuvre les fables déjà reçues; il ne dit point, comme le P. Le Bossu, pénétrez le sens caché d'un poëme, cherchez ce que signifient Junon et Minerve; mais il donne aux poëtes le conseil d'animer tout, en personnifiant la Prudence, la Beauté, etc. Que ces personnages fussent réels pour les Grecs, il n'en est pas moins vrai que pour nous ils sont allégoriques, et ne signifient que ce qu'ils ont signifié primitivement. Imitez, dit Boileau, Virgile et Homère; ils vivoient dans une religion qui leur faisoit regarder le soulèvement impétueux de la mer comme un effet du courroux de Neptune, et les éclats du tonnerre comme la voix de Jupiter (*) irrité. Grace à ces fictions, qui passoient pour des vérités parmi leurs lecteurs, ils empêchoient leur poésie de languir, et trouvoient sous leur main des fleurs toujours écloses. Faites de même, et quoique vos lecteurs ne croient plus à ces fables, ne les rejetez pas; ce seront pour eux des allégories, et pour vous un moyen d'égayer, d'orner votre poésie; elle sera plus vive lorsque, au lieu de dire les choses simplement et sans détour, vous userez d'expressions figurées, et que tout prendra sous votre pinceau un corps, une ame, un esprit,

(*) Le mot *Jupiter* signifie souvent, dans Virgile, la même chose que la pluie ou l'air; mais ce n'est pas sûrement lorsque le conseil des dieux s'assemble, et que Jupiter leur annonce ses volontés, lorsqu'il envoie Mercure à Énée, etc.

un visage. Voilà le sens des vers de Boileau ; autrement, il auroit ignoré que ce qui nous paroît allégorique ne l'étoit point pour les anciens, et il auroit cru faussement que Jupiter, dans l'*Énéide*, n'offroit aux lecteurs Romains que les effets de l'air, ce qu'on ne peut supposer.

Il y avoit cependant, même pour les anciens, des divinités allégoriques. De ce nombre sont sans doute les trois Grâces peintes sur la ceinture de Vénus, avec les Ris et les Jeux ; on peut croire que la Discorde étoit aussi un être métaphysique, et qu'elle étoit pour eux ce qu'elle est pour nous. Écho, cette nymphe cachée dans les rochers, étoit apparemment alors comme aujourd'hui l'effet de la voix réfléchie et renvoyée à nos oreilles. On ne comptoit point parmi les divinités les qualités ou les vertus morales personnifiées, et ceux qui lisoient Ovide ne prenoient point à la lettre ces expressions :

Fugère Pudor, Pietasque, Fidesque.

On savoit bien ce qu'on devoit penser des Prières, quoique Homère en fasse des déesses louches, ridées, humbles, tremblantes, qui suivent d'un pied inégal et chancelant la superbe Até, c'est-à-dire, l'Injure.

On pourroit encore aujourd'hui composer un poëme profane, où l'on introduiroit les divinités du paganisme, Mars, Saturne, Mercure, en leur conservant le caractère qu'elles avoient anciennement ; et ce poëme pourroit être allégorique, comme le *Télémaque*, ou non allégorique, comme l'*Énéide*. Quoique nous ne reconnoissions point ces dieux chimériques, cependant la lecture des anciens poëmes nous a tellement familiarisés avec eux, qu'ils ont pour nous une sorte d'existence, et que nous prenons plaisir à les voir agir et parler : mais il faudroit que le héros du poëme fût né dans les siècles et dans les pays fabuleux. On auroit grand tort de faire venir Vénus, Lucine ou Junon, avec Cupidon armé de ses flèches,

aux couches de la vierge Marie, comme a fait Sannazar, dans son poëme *de Partu Virginis*, et plusieurs autres auteurs modernes, dans des sujets chrétiens.

> Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien
> Un auteur follement idolâtre ou païen,

dit le judicieux Despréaux. Mais, dans tout autre sujet, la fable peut avoir lieu, et il faudroit entendre par Jupiter, le maître des dieux; par Junon, sa sœur et son épouse; par Vénus, la mère de l'Amour et des Grâces, et la déesse de la beauté. On siffleroit un auteur qui, par ces noms, auroit la sottise de désigner la puissance de Dieu, sa justice et sa miséricorde, lesquels se combattroient et se querelleroient au sujet des hommes. Lorsqu'on a intention de parler de Dieu et de ses attributs, il faut s'expliquer clairement. Auroit-on entendu Desbarreaux, si, dans son fameux sonnet, au lieu de s'exprimer ainsi :

> Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
> Ne me pardonnera sans blesser ta justice,

il eût dit :

Mais je suis si coupable, ô mon Dieu! que jamais Vénus ne pourra me pardonner, sans offenser Junon?

Après avoir exposé son sentiment sur la nature des dieux poétiques, le P. Le Bossu parle de leurs mœurs. Doivent-elles être bonnes ou mauvaises? Elles peuvent être mauvaises, elles peuvent être bonnes, suivant l'espèce de divinité qu'on introduit. Les divinités allégoriques ou morales, ne désignant que des vertus, ou des vices, ou des êtres abstraits, sont ou bonnes, ou mauvaises, ou indifférentes. La Renommée, par exemple, peut ne faire ni bien ni mal, en racontant des choses indifférentes; elle est bonne, ou du moins regardée comme telle, lorsqu'elle publie de bonnes actions; mais elle est souvent fausse, ou médisante, ou mé-

chaute, et mérite alors l'épithète de *fœda*, que lui donne Virgile. Qu'entend-on, en effet, par la Renommée, sinon ce qu'on appelle dans le langage vulgaire de *bonnes ou de mauvaises langues?* Vénus est aimable et douce, Vénus est une divinité trompeuse, cruelle et honteuse. Ces expressions répondent à celles-ci : Le plaisir des sens a des attraits, le plaisir des sens est honteux, infame, il nous séduit et nous trompe, et ses suites sont cruelles. Il en est de même des divinités *physiques;* Neptune est perfide : que veut dire cela? Que la mer est un élément dangereux, à l'inconstance duquel il ne faut pas s'exposer sans précaution. Ainsi, *en morale et en physique*, les dieux peuvent avoir des mœurs bonnes ou mauvaises, parce qu'ils ne sont autre chose que des êtres allégoriques. Mais quelles doivent être les mœurs des divinités théologiques? ne manque-t-on point de respect à Dieu, en représentant Junon furieuse, colère et vindicative? Non. Junon est la justice divine; elle doit donc punir les criminels, venger le ciel, s'armer, pour ainsi dire, de colère, à la vue des offenses que les hommes commettent envers Dieu. C'est ainsi que, dans les livres saints, Dieu, quoique par lui-même non susceptible de passion, est appelé le Dieu des vengeances, *Deus ultionum, Deus æmulator, et habens furorem.* Si les divinités, que nous appelons *théologiques*, se battent, se disputent, n'en soyez point scandalisés. Vénus, que le P. Le Bossu prend, tantôt pour le plaisir des sens, et tantôt pour la miséricorde divine, Vénus, dis-je, en cette dernière qualité, est naturellement opposée à Junon, qui est la justice : ainsi le P. Le Bossu rend raison de tout. Je ne suis pas embarrassé d'expliquer, en suivant son système, les actions de Mars et de Minerve, parce que ce sont là des êtres allégoriques moraux. Mais quelquefois, lorsqu'il s'agit des dieux théologiques, il y a des choses dans Homère et dans Virgile qui me paroissent inintelligibles, et qui ne me présentent qu'un pur galimatias. Par exemple, comment trouver le sens caché de l'adul-

tère de Vénus et de Mars, si Vénus est la miséricorde de Dieu ? On sera moins embarrassé, si Vénus est la déesse de l'amour, et on concluera de ce passage que les guerriers sont fort adonnés aux plaisirs des sens, qu'ils commettent souvent des adultères ; mais que Vulcain, qu'on prend ici, en général, pour un époux, découvre quelquefois les intrigues les plus secrètes, et couvre de honte sa femme et le galant. Je voudrois bien encore savoir ce que je dois entendre par Junon, qui, au premier livre de l'*Énéide*, est irritée de la préférence que Pâris donna sur elle à Vénus, lorsqu'il fut établi le juge de la beauté des trois déesses. Apparemment que la Justice divine ne pouvoit souffrir que Pâris eût méprisé sa beauté, et qu'il eût donné la pomme à la Miséricorde. Elle se souvient aussi avec douleur que Jupiter, c'est-à-dire la puissance éternelle, enleva autrefois Ganymède pour lui verser à boire. Ce Ganymède, ce Pâris, dont on ne peut trouver l'allégorie, étoient du sang troyen ; c'est pour cela que la justice de Dieu poursuit les Troyens. Je ne pousserai pas plus loin cette burlesque interprétation ; le système du P. Le Bossu est si ridicule, qu'il se réfute de lui-même. Concluons qu'il y a dans l'*Énéide* et dans l'*Iliade* des divinités allégoriques, telles que la Renommée, la Discorde, etc., et qu'il y en a d'autres qui du moins ne l'étoient pas pour le commun des lecteurs Grecs et Romains. Il est sûr qu'il seroit absurde de chercher un sens caché dans cet endroit de l'*Énéide*, où Junon est furieuse contre tous les Troyens, dont elle hait la race, à cause de Pâris, qui avoit méprisé sa beauté, et de Ganymède, qui avoit pris sa place dans le lit de Jupiter. Avouons de bonne foi que les poëtes, ou, pour mieux dire, les peuples païens, pour autoriser leurs vices, ont donné aux dieux leurs passions et leurs mœurs. C'est aux poëtes modernes à leur conserver les mœurs que les anciens leur ont données ; la fable reçue a le même poids, et mérite de la part des poëtes les mêmes égards et le même respect que l'histoire. Le Destin est au-dessus de

Jupiter même; c'est un dieu aveugle, dur, inflexible, et dont les arrêts ne sont jamais révocables. Jupiter est le premier après le Destin; d'un signe de tête, il ébranle l'univers jusque dans ses fondemens, tout cède à sa puissance, et tous les dieux ensemble ne peuvent la balancer. Mais ce redoutable Jupiter dépose souvent sa majesté, et prend toutes sortes de figures pour tromper les belles:

Satyre, aigle, serpent, cygne aux brillantes ailes
Ou taureau traversant les flots,
Cent fois nous l'avons vu, sous cent formes nouvelles,
Peupler le monde de héros. (La Mothe.)

Junon est fière de sa grandeur et de sa beauté; c'est l'ennemie implacable de Vénus, depuis le jugement de Pâris; elle a tous les défauts qu'on attribue communément aux femmes: il n'est point de déesse plus jalouse de son mari, plus méchante, plus acariâtre, plus tracassière ni plus vindicative. Vénus, au contraire, est douce, aimable, touchante; c'est la mère des Plaisirs, de l'Amour, de la Volupté; des pigeons trainent son char en se becquetant; sa présence inspire la mollesse, les desirs et la gaieté. Minerve n'est point une divinité indolente comme elle; c'est la déesse de la sagesse, des arts, des sciences et de la guerre: on pourroit la comparer au dieu Mars ou aux Muses. Apollon, dieu des beaux arts, est remarquable par ses longs cheveux blonds, son arc et sa lyre; il n'est pas aussi chaste que Diane, sa sœur, mais comme elle il poursuit sans cesse les monstres des bois: tous deux dans le ciel sont le soleil et la lune, tous deux règlent le cours de l'année et des mois. Cette Diane, si chaste, a aimé cependant le jeune Endymion, qu'elle avoit vu du haut du ciel; elle daigna descendre pour lui sur la terre: ainsi, malgré sa vertu, malgré sa sévérité envers les Nymphes, qui n'avoient pu se défendre de quelque tendre folie, elle n'étoit pas aussi insensible qu'elle vouloit

le paroître. C'est en vain que Pluton, après l'avoir enlevée et épousée, l'avoit dérobée aux regards des vivans; la femme du dieu des enfers quittoit souvent le séjour des morts. Eh! que pouvoit-il se promettre d'une épouse qui passoit loin de lui une partie de ses jours à la chasse, et une partie de ses nuits à courir, tandis que tous les autres dieux dormoient profondément? Si toutes ces fictions ont un sens moral, c'est de quoi le poëte ne se met pas plus en peine que le lecteur, il s'en tient à l'écorce : il est vrai qu'elles paroissent quelquefois assez extravagantes; mais aussi il faut convenir qu'elles ont un côté brillant, et c'est ce qui nous suffit. La poésie n'est qu'un enchantement, qu'un art qui tient de la magie. Les Muses, armées d'une baguette puissante, opèrent une infinité de métamorphoses, comme Circé, et et se changent elles-mêmes en mille formes différentes, comme Protée :

Omnia transformant sese in miracula rerum.

Nous venons de donner une idée des mœurs et du caractère des divinités, disons maintenant comment elles doivent agir dans nos poëmes. Elles agissent de trois manières; 1° par une inspiration secrète et imperceptible : ainsi Junon aide, sans paroître visible, Turnus engagé dans le camp des Troyens :

Juno vires animumque ministrat.

Ainsi Vénus inspire à son fils Énée d'aller attaquer la ville des Latins :

Hic mentem Æneæ genitrix pulcherrima misit
Iret ut ad muros.

2° par des inspirations plus sensibles et plus marquées, comme certains songes mystérieux, ou par des oracles. De la première manière, on ne soupçonne pas l'action de la

divinité; dans la seconde, cette action devient facile à apercevoir. Ce n'est pas, à la vérité, ce qu'on appelle un miracle, elle ne sort pas assez de l'ordre commun de la nature, elle n'est pas assez visiblement divine et surnaturelle pour mériter ce nom; mais aussi elle a quelque chose d'extraordinaire. Au troisième livre de l'*Énéide*, Apollon rend à Énée un *oracle;* ses dieux pénates lui en donnent l'explication en *songe*, et le devin Hélénus lui prophétise plusieurs événemens. On peut appeler tout cela des demi-machines. Tel est encore le discours de la Sibylle à Énée, au livre sixième, et l'évocation de l'ombre de Tirésias et de quelques autres, dans l'*Odyssée*. Mais ce qu'on peut nommer véritablement machine, c'est l'apparition, la présence de quelque dieu. On en trouve une bien réelle au quatrième livre de l'*Énéide*, lorsque Mercure apparoît à Énée dans Carthage, et le trouve occupé à donner des ordres pour l'édification de cette ville :

Æneam fundantem arces ac tecta novantem
Conspicit.

Il lui parle, il lui reproche sa foiblesse, et lui commande, de la part de Jupiter, d'abandonner Didon. Énée le voit et l'entend :

Ipse deum manifesto in lumine vidi
Intrantem muros, vocemque his auribus hausi.

Junon voit les Troyens arrivés en Italie, elle s'indigne; elle appelle *Alecto;* la Furie sort des enfers, et,

Un tison à la main, chez le roi Latinus,
Souffle la rage au sein d'Amate et de Turnus. (Boil.)

Elle va ensuite vanter à Junon les services qu'elle vient de lui rendre. J'ai, dit-elle, allumé la guerre entre deux nations rivales; réconciliez-les, si vous le pouvez; j'ose vous en défier. Si vous l'ordonnez, je vais encore appeler au

secours des Latins tous les peuples d'Italie, et embraser tous les cœurs de mes fureurs. C'en est assez, répond la reine des dieux, je me charge du reste; pour toi, quitte les régions que le soleil éclaire, et rentre dans l'abyme. A ces mots, le monstre infernal étend ses ailes bruyantes, fait siffler ses serpens, et reprend le chemin du Cocyte. Le P. Le Bossu ne regardera pas ceci comme une machine, à cause de l'allégorie; mais moi j'aime mieux, pour mon plaisir, prendre ce morceau à la lettre.

L'inspiration ordinaire des dieux, ainsi que celle qui est plus sensible, les songes, les oracles, sont communes à l'épopée et à la tragédie. Ce qu'on appelle machine, proprement dite, entre toujours dans le poëme épique, mais très-rarement dans la tragédie. Un dieu qui descendroit du ciel pour s'introduire parmi les acteurs, ne seroit pas souffert sur le Théâtre Français dans une tragédie sérieuse; nous le renverrions à l'Opéra. Les Romains et les Grecs étoient moins difficiles, parce que leurs tragédies étoient des espèces d'opéra, où les dieux avoient la liberté de se montrer. Cependant ils étoient presque toujours exclus de cette partie du drame, qu'on nomme le dénouement; il falloit, pour qu'ils pussent alors intervenir, que l'action fût très-importante, et demandât la présence d'un tel personnage. L'action épique peut, au contraire, être dénouée par une divinité; il faudroit pourtant, ce me semble, que son intervention ne fût pas si absolument nécessaire, que le dénouement ne pût se faire autrement. Mais la machine que nous bannissons, nous autres Français, du corps de la tragédie régulière, peut assurément avoir lieu dans le corps du poëme épique. La raison de cette différence est que l'oreille n'est pas aussi aisément blessée que les yeux de ce qui est extraordinaire. On passeroit dans un récit bien des choses que l'on ne supporteroit pas si elles étoient offertes à notre vue : les yeux sont plus incrédules que les oreilles. Dans la tragédie même, qui est une action proprement

dite, et dont nous sommes les témoins oculaires, ce qui pourroit nous révolter sur le théâtre se fait derrière, et nous est raconté ensuite :

> Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
> Les yeux, en la voyant, saisiroient mieux la chose;
> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

C'est la règle d'Horace, renouvelée par Boileau. Puisque ces objets, que l'œil du spectateur ne souffriroit qu'avec peine, sont réservés pour le récit, il est clair qu'ils plairont dans le poëme épique, qui n'est qu'un récit d'un bout à l'autre. Il y a néanmoins des choses qui ne seroient pas plus admissibles dans l'épopée que dans la tragédie, parce qu'elles renferment un merveilleux trop absurde et trop dégoûtant. Qui croira jamais qu'on puisse retirer un enfant tout vivant du ventre d'un monstre qui l'auroit avalé? qui pourra supporter une pareille image même en récit?

Nec pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.

On pourroit peut-être souffrir à l'Opéra la métamorphose du vaisseau d'Ulysse en rocher, et de ceux d'Énée en belles Nymphes marines; mais j'avoue que ces transformations me blessent dans l'*Odyssée* et dans l'*Énéide*, quoique la dernière paroisse admirable au P. Le Bossu. Ce merveilleux sent trop celui des *Mille et une Nuits*. Virgile semble lui-même en avoir aperçu le ridicule, lorsqu'il dit :

Prisca fides facto, sed fama perennis.

C'est comme s'il disoit : *C'est un bruit ancien et populaire, mais on le croira toujours.* M. de Voltaire défend ainsi Virgile contre le reproche qu'on lui fait d'avoir inséré ce conte de grand'mère dans un ouvrage aussi grave que l'*Énéide*. Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile,

et qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappelant la croyance publique. Si on considéroit dans cette vue plusieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on seroit moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un auteur Français qui prendroit Clovis pour son héros, de parler de la sainte ampoule qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, et qui se conserve encore avec foi dans cette ville? Un Anglais qui chanteroit le roi Arthus n'auroit-il pas la liberté de parler de l'enchanteur Merlin? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité dans le même temps qu'on rit de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudroit encore mieux les rejeter entièrement : un seul lecteur sensé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit. Virgile (pour le dire en passant) auroit encore mieux fait, suivant cette maxime judicieuse, de retrancher de son poëme la prophétie comique de la harpie Céléno, et l'accomplissement non moins comique de cette prédiction. *Vous mangerez vos tables*, dit ce monstre aux Troyens : Énée tremble et frémit dans l'attente de cet affreux événement; mais *parturient montes nascetur ridiculus mus.* A peine il est descendu sur le rivage du Latium, qu'ils se mettent tous sur l'herbe et font leur diner : au dernier service, on leur présente du fruit sur des gâteaux plats; les fruits mangés, un reste de faim les oblige d'entamer les gâteaux qui leur servoient d'assiette, et le petit Iule s'écrie, en plaisantant : *Ah! nous mangeons aussi nos tables!* Alors Énée, frappé de ces paroles, reconnoit la vérité de l'oracle de Céléno, confirmé par le devin Hélénus et par Anchise même. Il s'étonne, il admire la solution de la prophétie, et garde un moment le silence. Énée avoit lieu en effet d'être confus

d'avoir été si long-temps inquiet pour si peu de chose. Mais ne nous éloignons pas davantage de notre premier objet.

Il nous reste une grande question à résoudre et je ne me charge pas de le faire ; je rapporterai les raisons que chaque parti apporte pour étayer son sentiment. On demande *si le merveilleux est nécessaire au poëme épique?* Ceux qui sont pour l'affirmative, disent que sans *la fiction* il n'y a point de poésie; que sur-tout il ne peut y avoir de poëme épique, puisqu'alors l'écrivain n'a plus, pour le distinguer de l'historien, que le nombre et la mesure, c'est-à-dire les vers; son imagination n'a plus de jeu ni de ressort; il n'invente plus et ne fait que raconter. Sans l'intervention des êtres *extra-naturels* (je demande grace pour ce terme), rien ne peut exciter, ou du moins rien ne peut entretenir cette fureur divine, cet enthousiasme qui fait l'ame de la poësie; on se trouve resserré dans les bornes de la terre, on ne peut s'élancer, avec la force de l'aigle, dans la profondeur des cieux, on ne peut planer dans l'espace immense que l'on regarde comme le séjour des dieux et des êtres immatériels, on ne sauroit descendre dans l'abyme des enfers et pénétrer dans les régions souterraines; il faut alors renoncer aux oracles, aux prédictions de l'avenir, aux songes prophétiques, aux visions mystérieuses, à l'apparition des êtres supérieurs à notre nature, et dont l'intervention jette tant d'enchantement dans nos ouvrages poëtiques. Notre foible cerveau est frappé avec plaisir, comme on le sait, par tout ce qui est au-dessus de son intelligence bornée; ces objets inconnus, ces beautés chimériques, mais brillantes, piquent notre curiosité, attachent notre esprit, et l'agrandissent en étendant la sphère de ses idées. Or il est nécessaire, dans un poëme sans machine, de renoncer à ces flatteuses images qui nous trompoient si agréablement. Gardez, dira-t-on, de tristes vérités, nous aimons mieux de charmantes erreurs

n'abaissez point l'ame de vos lecteurs lorsqu'elle veut s'élever vers un monde métaphysique ou vers des régions étrangères et nouvelles; vous nous ôtez tout le charme qui nous attiroit à la lecture de vos ouvrages, vous leur ôtez la vigueur et la vie, vous en effacez tout le coloris et la magie. Apprenez-nous des vérités utiles, mais ne faites pas pour cela des traités de morale, nous en avons assez. Nous ne cherchons pas à *penser*, à raisonner, quand nous lisons un poëme épique; nous nous attendons à sentir, à être émus, et toujours amusés. Que la Mothe nous dise :

On offense les dieux; mais, par des sacrifices,
De ces dieux irrités on fait des dieux propices,

cette misérable prose, qui n'apprend d'ailleurs rien de nouveau, nous fait bâiller; mais que les Prières, ces filles de Jupiter, peintes par Homère, cheminent tristement à la suite de l'Injure altière, qui va foulant sous ses pieds la tête des mortels, nous sommes éblouis et flattés de ce tableau qui personnifie tout. Cette allégorie nous ramène au système du merveilleux, dont vous voulez nous priver. Mais quelles beautés ne retranchez-vous pas de vos écrits en vers, si vous vous interdisez des idées aussi hardies que celle-ci :

Tel Neptune, marchant dans les humbles campagnes,
Fait trembler sous ses pieds et forêts et montagnes.

Sans ces heureuses fictions, Homère auroit-il dit :

Autant qu'un homme assis au rivage des mers
Voit, d'un roc élevé, d'espace dans les airs,
Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut ?

Toutes vos spéculations métaphysiques ou tous vos traits

historiques, quelque grands, quelque sublimes que vous les supposiez, valent-ils ceux-ci :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu dans cet obscur séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour;
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée;
Ne découvre aux humains cet empire odieux
Abhorré des mortels, et craint même des dieux?

Corneille est admirable, sans doute; mais s'il a des endroits de la plus grande sublimité, tels que le *moi* de Médée, le *qu'il mourût* du vieil Horace; s'il étonne, s'il maîtrise l'esprit et subjugue son lecteur, je doute qu'un poëme épique composé par cet homme unique, et rempli de beautés de ce genre, fût satisfaisant pour l'imagination; je doute même qu'on pût en achever la lecture sans une sorte d'ennui. Ces réponses d'un héros, ces élans d'une grande ame, ces maximes étonnantes de politique; celle-ci, par exemple :

Et quiconque peut tout ne doit pas tout oser;

tout cela, dis-je, est mieux placé et fait plus d'effet dans la bouche des acteurs qui dialoguent, et qu'on est charmé de voir quelquefois s'attaquer, se répondre; on voit avec surprise et avec plaisir leurs ames faire, pour ainsi dire, assaut de grandeur et de fierté. Mais si de pareils morceaux semés dans l'épopée y plaisent et nous flattent; si on admire aussi l'action de Pompée qui brûle généreusement, sans les lire, des lettres où son ennemi étoit accusé et ses secrets trahis; si Rodogune, buvant elle-même le poison qu'elle destinoit à son fils, nous remplit d'une horreur sublime (qu'on me pardonne cette expression); si, en un mot,

Auguste pardonne avec tant de noblesse à Cinna ; si Léontine, par son seul silence, fait trembler un tyran en la puissance duquel elle se trouve, et lui lie, d'un seul mot, les mains lorsqu'il veut la faire mourir ; transportez, s'il est possible, toutes ces paroles, toutes ces actions différentes dans un poëme épique, ajoutez-y mille autres choses aussi frappantes par leur éclat, sans rompre cependant l'unité, je serai bien surpris si on vous lit aussi avidement, aussi souvent qu'Homère. Lucain avoit un génie, non pas aussi fier peut-être que celui de Corneille; mais si beau, si sublime, que Corneille lui-même le préféroit à Virgile. Un tel homme auroit dû balancer ou surpasser l'auteur de l'*Énéïde*, si l'on en croit ses partisans. Il n'a point employé de machines (apparemment qu'il trouvoit ce ressort trop foible et trop indigne de l'épopée); il étoit le seul peut-être qui pût n'en pas faire usage, s'il est vrai qu'on puisse s'en passer. Pourquoi donc appelle-t-on la *Pharsale* une gazette ampoulée? Pourquoi n'a-t-il point réussi, lui qui avoit tout ce qu'il falloit pour cela? N'y a-t-il pas de grands traits dans son poëme? Ne fait-il pas le récit d'un événement très-intéressant, d'une action si importante qu'elle a changé la face du monde? C'est que l'esprit le plus élevé ne l'est jamais assez sans le secours du merveilleux, quand il s'agit de satisfaire et d'enchanter le lecteur pendant dix ou douze chants; c'est que, quand même Lucain auroit jeté dans sa *Pharsale* une variété et un intérêt qui n'y sont point, quand il l'auroit ornée de détails plus agréables, d'épisodes plus amusans, il ne seroit jamais parvenu à répandre sur tout l'ouvrage un certain vernis magique et séduisant qui ne se trouve que dans ce qui porte le nom de *merveilleux*. Les amours, sans cela, je dis les plus attendrissans, les amours des personnages les plus héroïques, ressemblent trop à ceux des romans; il faut quelque chose qui ennoblisse cette passion, qui lui donne une certaine dignité. Vénus fait descendre Cupidon chez la reine de Carthage; on excuse cette princesse, on lui pardonne sa

foiblesse pour Énée : pouvoit-elle résister à une divinité? C'est ce que dit Junon à cette déesse :

Egregiam verò laudem et spolia ampla refertis
Una dolo divûm si fœmina victa duorum est.

D'ailleurs cet amour est plus respectable, il ne ressemble point à un amour ordinaire; cette fiction lui donne je ne sais quoi de grand que je ne trouve point dans les *Cyrus* et les *Cléopâtre*. Le merveilleux enfin ôte de nos poëmes une certaine sécheresse qu'ils auroient sans cela. Que Turnus et son rival commencent un combat singulier, on a du plaisir sans doute à les voir se mesurer, s'atteindre, parer les coups, en porter, etc.; mais malgré l'attention que l'on prête à ce duel, malgré la vivacité de la peinture, on ne sera jamais aussi affecté, aussi curieux, aussi intéressé à l'événement; cet événement même aura moins d'éclat et de pompe que si le poëte y mêloit des choses merveilleuses. Ce n'est pas assez que les deux armées en silence attachent les yeux sur les deux chefs :

Jam verò et Rutuli certatim et Troes et omnes
Convertêre oculos Itali, quique alta tenebant
Mœnia, quique imos pulsabant ariete muros,
Armaque deposuêre humeris.

Ce n'est pas assez que chacun mette bas les armes pour n'être plus que spectateur; Jupiter et Junon baissent eux-mêmes la vue sur les deux combattans; ils prennent intérêt à ce qui doit arriver. C'est dans ce moment que le dieu souverain prend en main ses balances éternelles, pèse le sort des deux héros, pour voir de quel côté la mort va pencher. Il apprend à Junon que les Troyens, autorisés par le Destin, doivent, malgré elle, régner dans l'Ausonie. La déesse y consent enfin, mais à condition que ces peuples changeront leur nom, et seront confondus avec les Auso-

niens, etc. (On peut lire ce détail dans le douzième livre de l'*Eneïde.*) Juturne, sœur de Turnus, que Jupiter avoit autrefois aimée et rendue immortelle (*), avoit pris la figure de l'écuyer de son frère, et conduisoit elle-même son char. Jupiter, qui vouloit lui faire connoître sa volonté, et l'avertir par un signe de ne plus prêter son secours à Turnus, lui envoie une des Dires ou Furies, qui sont sans cesse au pied de son trône. Le monstre, hérissé de serpens qui sifflent sur sa tête et sur son sein, déploie ses ailes, traverse les airs avec rapidité et descend au lieu du combat. Alors il prend la forme de ce petit oiseau (**) qui se perche sur les tombeaux et sur le toit des maisons solitaires, et qui, pendant la nuit, fait entendre ses cris lugubres. La Furie, sous cette figure, s'approche de Turnus, voltige continuellement autour de lui, et frappe son bouclier du bout de ses ailes bruyantes. A ce signal, un froid inconnu saisit le malheureux Turnus; Juturne reconnoît la fatale messagère de Jupiter, et après avoir déploré la mort trop certaine de son frère chéri, elle cesse à regret de l'aider: ses plaintes sont si touchantes qu'elles arrachent des larmes; elle gémit, se couvre la tête d'un voile azuré, et se plonge dans un fleuve. Cette fiction est de la plus grande beauté, elle répand un éclat brillant sur cet endroit, et rend Turnus plus intéressant.

Malgré l'art et la versification enchanteresse de M. de Voltaire, l'épisode de Daumale et de Turenne qui se livrent pareillement un combat singulier, est bien ennobli par le merveilleux dont l'auteur fait usage dans ce morceau :

Le peuple de Paris aux remparts accourut :
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent,
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent :

(*) Cétoit la Naïade d'un lac d'Italie.

(**) La chouette. Les Athéniens regardoient son vol comme

Chacun, dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste et de la voix excitoit sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevoit un nuage
Qui sembloit apporter le tonnerre et l'orage;
Ses flancs noirs et brûlans, tout à coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers :
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats, respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, dieux dignes des ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré :
Il tenoit d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix desirée;
Dans l'autre étinceloit ce fer d'un dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Éternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive, interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
Tomba ce fier dragon, ce dieu des Philistins,

---

favorable; mais le bruit qu'elle faisoit en volant, et son chant, étoient toujours funestes : aussi, dans cet endroit, elle voltige autour du bouclier de Turnus, qu'elle fait retentir du battement de ses ailes.

Lorsque du Dieu des dieux, en son temple apportée,
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.
Paris, le roi, l'armée, et l'enfer et les cieux,
Sur ce combat illustre avoient fixé les yeux.

J'ai fait parler jusqu'ici les partisans du merveilleux; voici ce que répondent ceux qui pensent autrement :

Rien de plus éblouissant, mais rien de plus solide que les merveilles qu'on veut nous faire approuver. N'est-il pas vrai que ce ne sont là que des contes pour nous, et que des personnes sensées ne souffrent qu'avec peine un tissu de fables, bonnes tout au plus pour amuser les enfans? Du temps d'Homère, elles faisoient fortune sans doute, parce que dans ces temps d'ignorance et de simplicité, on n'étoit pas aussi éclairé qu'on l'a été depuis; et d'ailleurs c'étoit la théologie du temps mise en action. Les Romains adoptèrent les dieux de la Grèce, auxquels ils en ajoutèrent d'autres. Il n'est donc pas étonnant que l'*Énéïde*, d'ailleurs si bien écrite, ait réussi à Rome et dans toute l'Italie. Les peuples modernes la lisent et l'admirent, mais en se prêtant aux superstitions du paganisme. Il ne faut pas trouver étrange qu'un poëte fasse parler et agir les dieux de son pays. Mais nous, en supposant que le merveilleux fût nécessaire dans un poëme épique, où le puiserions-nous? Celui des Grecs et des Romains étoit consacré par la religion, et le peuple du moins n'en étoit point choqué. Chez nous, si nous le mettions en usage, cet ancien merveilleux, il ne plairoit ni aux savans, qui n'ont garde d'y croire, ni au peuple, qui déteste l'idolâtrie, et qui ignore la fable ancienne : il faudroit d'ailleurs, si on employoit la mythologie dans un poëme épique, choisir un sujet non seulement profane, mais même pris dans l'antiquité grecque ou romaine. Les Gaulois ou d'autres peuples avoient aussi leurs dieux, mais ils sont peu connus; et leurs noms, aussi barbares que l'étoient ces climats, sonneroient mal à l'oreille.

Conservez, on vous le permet, les noms d'Amphytrite, d'Éole, de Vénus, de Minerve, etc. dans des pièces de poésie légère : mais un poëme épique est d'une toute autre importance. Dans Charles XII, ce nouvel Alexandre, ou son digne rival Pierre le Grand, ne peuvent être censés avoir recours à Jupiter ni à Neptune. Que fera donc un poëte qui entreprend de chanter leurs fameuses querelles? Il ne sauroit dans un tel ouvrage faire intervenir le vrai Dieu, ni les anges, ni les diables; ou du moins il ne le peut sans beaucoup d'inconvéniens. Charles XII n'étoit point dévot, et on gâteroit son caractère si on lui donnoit de la piété. On ne pense pas non plus qu'elle convînt au czar : tous deux d'ailleurs n'étoient point catholiques, et ils n'ont rien changé dans la religion de leur pays. La Suède n'en est pas moins luthérienne, et la réforme de l'empereur de Russie ne s'est point étendue jusqu'au culte divin : les Russes sont encore schismatiques grecs, d'un rit particulier. Quel rôle joueroit-il donc dans un tel ouvrage? Il ne s'agit que d'une heureuse révolution dans l'état civil de la Moscovie. Il seroit pourtant bien singulier qu'on ne pût célébrer un héros qui a métamorphosé des brutes en hommes, et changé de vastes déserts en villes opulentes et bien policées.

Mais en supposant que des sujets pareils fussent susceptibles des embellissemens du merveilleux, il seroit à craindre qu'on n'y pût faire entrer en même temps certains épisodes agréables, et, pour me servir du terme de Despréaux, certains ornemens *égayés*, qui choqueroient par leur contraste trop marqué avec le sérieux de la religion chrétienne. Et puis, quels noms que Satan, Belzébuth, Michel, Roch, Sébastien! Ne serions-nous pas révoltés de retrouver dans nos poëmes les saints de nos Litanies? Si Le Tasse a réussi non seulement à les introduire dans sa *Jérusalem délivrée;* si toutes les cérémonies pieuses, jusqu'aux processions, y sont décrites avec dignité,

il faut en savoir gré au génie des Italiens, qui sont bien plus dévots que nous, et à leur langue, dans laquelle les termes du rituel et les noms des héros du calendrier n'ont rien que de noble, et sont aussi poétiques que les nôtres le sont peu. M. de Voltaire dit qu'*il s'est formé* (en France) *un goût général qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée. On se moqueroit également*, ajoute-t-il, *d'un auteur qui emploieroit les dieux du paganisme, et de celui qui se serviroit de nos saints. Vénus et Junon doivent rester dans les anciens poëmes grecs et latins. Sainte Geneviève, saint Denis, saint Roch et saint Christophe, ne doivent se trouver ailleurs que dans notre légende.* Quel intérêt pouvons-nous prendre à des êtres célestes et invisibles, que nous ne connoissons point, tels que les anges? Que nous importe le caractère de Raphaël, d'Uriel et des autres, que Milton s'est donné la peine de peindre? Nous ne pouvons, comme le remarque encore M. de Voltaire, nous former aucune idée de ces êtres imaginaires et surnaturels. *Homère* (c'est le même auteur qui parle) *caractérisoit ses dieux par leurs attributs qui sont connus; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connoître à fond Nisroth, Moloch et Abdiel.* Il faut avouer que notre langue et notre religion sont deux obstacles presque insurmontables lorsqu'on veut employer le merveilleux dans nos poëmes : notre religion, parce qu'elle est trop respectable; notre langue, parce que les noms consacrés à ce qui a rapport à la religion, ont je ne sais quoi de barbare et de choquant. Apparemment que la langue anglaise ressemble à la nôtre à cet égard. Citons encore ici M. de Voltaire : *Le Tasse*, dit-il, *a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de Pluton et d'Alecton, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des poëtes modernes soient tombés dans cette même faute. On diroit que nos diables et notre enfer chrétien auroient quelque chose de bas et de ridicule qui de-*

manderoit d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que Pluton, Proserpine, Rhadamante, Tisiphone, sont des noms plus agréables que Belzébut et Astarot : nous rions du mot de diable, nous respectons celui de furie. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité, il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne. Si notre enfer n'est pas assez noble, s'il a quelque chose de trop commun et de trop bourgeois, voilà déjà une des principales branches de notre merveilleux retranchée.

Pour prouver que dans toute religion il est aisé de se passer de ce ressort, nous répondrons à l'objection tirée de l'exemple de Lucain, et nous la tournerons contre les partisans du merveilleux, en nous servant toujours des paroles de l'auteur de l'*Essai sur le poëme épique :*

« La proximité des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique et peu superstitieux où vivoient César et Lucain, la solidité de son sujet, ôtoient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse.

« La grandeur véritable des héros réels qu'il falloit peindre d'après nature, étoit une nouvelle difficulté. Les Romains, du temps de César, étoient des personnages bien autrement importans que Sarpedon, Diomède, Mézence et Turnus. La guerre de Troye étoit un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines et les plus puissans hommes qui aient jamais été, disputoient l'empire de la moitié du monde connu.

« Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire ; par là il a rendu son poëme sec et aride : il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'Achille et Énée, qui étoient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans Homère et dans Virgile, et que César et Pompée sont petits quelquefois dans Lucain.

Il n'y a donc dans son poëme aucune disposition brillante, comme dans Homère. Il n'a point connu comme Virgile l'art de narrer et de ne rien dire de trop : il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés qui ne sont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Énéide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées il y a de ces pensées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rempli : quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de Tite-Live et la force de Tacite : il peint comme Salluste; en un mot il est grand par-tout où il ne veut point être poëte. Une seule ligne telle que celle-ci, en parlant de César, *Nil actum reputans si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poëtique.

« Virgile et Homère avoient fort bien fait d'amener les divinités sur la scène. Lucain a fait tout aussi bien de s'en passer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus, étoient des embellissemens nécessaires aux actions d'Énée et d'Agamemnon. On savoit peu de chose de ces héros fabuleux; ils étoient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que Pindare chantoit, et dont il n'avoit presque rien à dire. Il falloit qu'il se jetât sur les louanges de Castor, de Pollux et d'Hercule. Les foibles commencemens de l'empire Romain avoient besoin d'être relevés par l'intervention des dieux; mais César, Pompée, Caton, Labiénus, vivoient dans un autre siècle qu'Énée : les guerres civiles de Rome étoient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César joueroit-il dans la plaine de Pharsale, si Iris venoit lui apporter son épée, ou si Vénus descendoit dans un nuage d'or à son secours?

« Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même sont persuadés qu'un poëme ne sauroit subsister sans divinités, parce que l'*Iliade* en est pleine; mais ces divinités sont si peu essentielles au poëme, que le plus bel endroit qui soit dans Lucain, et

peut-être dans aucun poëte, est le discours de Caton, dans lequel ce stoïque ennemi des fables refuse d'entrer seulement dans le temple de Jupiter-Ammon. Je me sers de la traduction de Brébeuf :

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre,
Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers,
Je ne consulte point les dieux ni les enfers.
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être,
Le ciel mit dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître.
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous;
Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux,
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Pensez-vous qu'à ce temple un Dieu soit limité,
Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité ?
Faut-il d'autre séjour à ce monarque auguste
Que les cieux, que la terre, et que le cœur du juste ?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit,
C'est sa main qui nous guide et son feu qui nous luit;
Tout ce que nous voyons est cet Être suprême, etc.

C'est bien assez, Romains, de ces vives leçons
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons :
Si nous n'y savons pas lire nos aventures,
Percer, avant le temps, dans les choses futures,
Loin d'appliquer en vain nos soins à le chercher,
Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

« Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que Lucain est si infé-

rieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint César, Pompée, Caton, avec des traits si forts, il soit si foible quand il les fait agir? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me semble que je vois un portique hardi et immense qui me conduit à des ruines. »

On a donc tort, selon M. de Voltaire, d'attribuer le peu de succès de la *Pharsale* au défaut de *machines ;* on voit qu'elle est défectueuse à beaucoup d'égards, et que c'est là l'unique cause de sa chûte.

Après avoir ainsi rapproché les raisons qui favorisent *le pour* ou *le contre* dans cette question, qu'il me soit permis de faire aussi quelques réflexions à ce sujet, sans cependant prétendre décider cette matière problématique.

Il me semble d'abord que l'exemple tiré de Lucain pour faire voir que *la machine* n'est pas nécessaire dans un poëme épique, ne prouve rien, ou du moins prouve peu de chose. Le discours de Caton est un morceau détaché, qui marque seulement que Lucain étoit fort éloquent lorsqu'il n'étoit pas pas enflé. Est-il bien sûr qu'un poëme de longue haleine, enrichi fréquemment de semblables morceaux, pût absolument se passer du secours du *merveilleux?* je dis, même quand il seroit écrit, quant à la partie de la narration, aussi bien que l'*Énéïde*. M. de Voltaire conviendra sans doute que, malgré les traits d'éloquence et de force qu'il a répandus lui-même dans la *Henriade*, ce poëme seroit bien moins beau sans les descriptions poétiques qui le rendent si brillant. Il avouera que le voyage de la Politique, de Rome à Paris, les troubles qu'excite la Discorde en poussant Jacques Clément au meurtre de Henri III, la description du temple de l'Amour, de ses plaisirs et de ses peines, quoique tout cela ne soit qu'allégorique, répandent déjà la vie dans le corps de l'ouvrage, et soutiennent agréablement l'attention du lecteur, lors même que l'on cesse pour un moment de faire agir les personnages humains. Mais quel feu, quelle ame, quel coloris dans ce chant admirable où

saint Louis apparoit à Henri IV, lorsque ce héros, emporté par son courage, s'écrie en approchant des portes de Paris :

Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux !

C'est alors que le poëte avoit besoin, si je puis le dire, d'un surcroit d'enthousiasme pour se soutenir dans son vol, et qu'il paroissoit difficile que cet enthousiasme, porté au comble, en apparence, pût encore s'augmenter. Le *merveilleux* vient à son secours; il accroit la pompe et la magnificence des images, et donne lieu au poëte de déployer avec éclat son beau génie dans toute son étendue. Le discours de Caton semble apparteuir également à l'orateur et au poëte, au lieu que ce qu'on va lire appartient uniquement et en propre à la poésie épique :

Comme il parloit ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendoit vers Bourbon sur les ailes des Vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etaloient sur son front des beautés immortelles;
Ses yeux sembloient remplis de tendresse et d'horreur :
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur;
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage;
Ravager ton pays, mes temples, leurs trésors,
Égorger tes sujets et régner sur des morts !
Arrête.... A ces accens, plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammoit dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise et qui gronde :
O fatal habitant de l'invisible monde !

Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis, qui jadis combattoit comme toi;
Ce Louis, dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louis, qui te plaint, qui t'admire et qui taime :
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mon fils! tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence et non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie.
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie;
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Étrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête:
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triste et tranquille :
Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple foible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi ?
Alors, ainsi que l'astre auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et, plus grand à nos yeux, paroît fuir loin de nous,

Loin des murs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.

Quiconque ne sent pas tout le mérite de ces vers ne sait assurément pas ce que c'est que la poésie. Le morceau de Lucain est plus philosophique, et celui-ci, de M. de Voltaire, est incomparablement plus poétique. Je prie le lecteur de bien remarquer la différence que j'établis entre eux : c'est par la comparaison de ces deux exemples qu'il pourra se former une idée nette, juste et précise, de ce que l'on appelle proprement poésie, idée que peu de personnes, sur-tout dans ce siècle philosophique, ont assez présente. De là tant de jugemens faux et hasardés que tout homme qui a de l'esprit se croit en droit de porter sur les poëtes et sur leur art. Ce n'est pas assez d'avoir un esprit juste pour bien juger de tout; c'est en vain qu'on a de bons yeux, on ne discernera jamais bien des objets, si le milieu qui est entre eux et nous est capable de changer à notre vue leurs traits et leur couleur. L'esprit est ce milieu infidèle; il nous peint faussement les objets poétiques, s'il n'est pas accompagné du sentiment et de l'imagination : c'est là le télescope poétique; on n'est pas poëte sans ces deux facultés, comme, sans elles, on ne peut citer les poëtes à son tribunal.

Ceci posé comme un principe incontestable, il m'est permis de demander comment l'imagination peut être libre et prendre tout son essor dans un sujet qui l'empêche nécessairement de se développer autant qu'elle le pourroit si les dieux y étoient admis? On peut sans doute varier son style et ses tableaux, en leur donnant tour à tour de la grandeur et des graces; mais on conviendra que ces graces auroient encore plus de brillant, et les grands morceaux plus de sublimité, si l'on introduisoit des êtres surnaturels dans la composition de ces tableaux. Quel coloris enchanteur dans *Esther* et dans *Athalie!* C'est là, ainsi que dans *Phèdre*, que Racine est vraiment poëte.

Je ne doute nullement qu'on ne fît un des plus beaux poëmes du monde sur le sujet que Saint-Amand a si platement défiguré. Il faudroit, en suivant la méthode de Virgile, que le poëte commençât son récit vers la fin de l'action totale, c'est-à-dire vers le temps où Moïse est sur le point d'arriver enfin dans la terre de Chanaan, et que ce saint personnage en trouvât quelque autre à qui il seroit, en quelque sorte, obligé de raconter tous ses travaux, en commençant son histoire par les persécutions qu'il eut à souffrir de la part de Pharaon. La difficulté seroit de trouver ce personnage digne d'entendre notre héros. Ce projet paroîtra peut-être ridicule; car les Français pédans ou petits-maîtres commencent toujours par condamner au ridicule tous les projets nouveaux qui ne sont pas encore exécutés. C'est là qu'on auroit la permission de se servir du langage des prophètes, et d'étaler les images les plus hardies. On observeroit seulement, dans le style figuré, d'éviter la déclamation, l'enflure, et tous les défauts qu'on reproche aux Orientaux : le goût français ne peut souffrir ce qui est inintelligible, quoiqu'il paroisse sublime. Il faudroit encore se garder de l'affectation de ceux qui veulent à toute force être toujours, dans leurs images, ou grands ou nerveux; ce style uniforme devient, à coup sûr, ennuyeux : le lecteur, au contraire, aime à suivre de près un auteur qui, sans tomber subitement du haut des airs sur la terre, descend doucement, après avoir plané dans les cieux, et s'abaisse légèrement et peu à peu, comme le cygne, sur des prés fleuris ou sur les bords fertiles d'un fleuve délicieux.

Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent, chez Barbin, entouré d'acheteurs.

N'oublions jamais cette règle de goût que nous donne l'homme du monde dont le goût étoit le plus délicat et le

plus épuré; beaucoup d'auteurs modernes auroient besoin d'avoir souvent devant les yeux de pareils préceptes.

On peut être à la fois et pompeux et plaisant,
Et je hais un sublime ennuyeux et pédant.

Je conseillerois donc, si j'avois le droit de donner des conseils, de ne pas transporter dans notre langue toutes les figures de l'*Apocalypse*, ni toutes les métamorphoses qui nous paroissent outrées dans les prophètes : on doit toujours se conformer sur ce point au goût de sa nation. Je le répète, Racine est le plus excellent modèle qu'on puisse proposer à celui qui entreprendroit cet ouvrage difficile : on pourroit cependant mettre quelquefois dans ses expressions un peu plus de force et de grandeur; car, on me permettra de le dire, on desireroit de temps en temps que Racine ne s'en fût pas tenu à l'élégance des vers. Rousseau le lyrique semble avoir ce qui lui manque peut-être de ce côté-là. Je ne sais si je me trompe, mais Racine n'eût probablement pas fait cette strophe :

Mais de leurs langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent :
Je le verrai, ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes;
Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main et brisera leurs dents.

C'est ainsi encore que le même auteur traduit ce magnifique endroit du *Cœli enarrant* : « *Exultavit ut gigas ad currendam viam, à summo cœlo egressio ejus, et occursus ejus usque ad summum ejus, nec est qui se abscondat a calore ejus. Lex Domini immaculata*, etc. »

L'univers en sa présence
Semble sortir du néant.

Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Oh! que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits, etc.

Rousseau ne semble-t-il pas inspiré par Dieu lui-même? Quelle majesté, quelle hauteur, quelle rondeur et quelle harmonie! Voyez comment, après avoir pris un vol si élevé, il descend, sans tomber, et passe, sans perdre sa chaleur, à des idées moins vives, mais plus douces et plus affectueuses, par ces mots qui commencent la strophe suivante: *Oh! que tes œuvres sont belles!* Voilà certainement de la poésie; et comme l'épique est voisin du lyrique, des beautés de ce genre ne seroient pas déplacées dans l'ouvrage dont je parle. J'ai dit que je ne prononcerois pas sur le fond de la question ci-dessus proposée, *si le merveilleux est nécessaire dans le poëme épique;* je tiens parole, et j'ajoute seulement que peut-être on ne sera bien éclairci de ce point que lorsqu'un poëte excellent versificateur, et aussi fécond écrivain dans son genre que MM. Prévôt et Rousseau de Genève le sont dans le leur (*), aura échoué ou réussi

(*) Nous considérons ces auteurs uniquement comme romanciers: on sait que l'un et l'autre, plein de génie et d'imagination, ont particulièrement excellé dans ce genre, celui de tous qui a, même en prose, le plus de ressemblance avec le poëme épique.

dans l'épopée sans le secours de ce qu'on nomme *les machines*.

Le P. Le Bossu demande quand il faut les employer : est-ce dans le commencement, à la fin ou dans le corps du poëme ? C'est, répond-il, dans toutes ses parties, il n'en est aucune dont il faille les exclure. Horace, le législateur des poëtes, bannit les machines du dénouement de la tragédie, ou du moins il exige qu'on n'en fasse usage que lorsque le sujet est assez important pour exiger la présence et l'entremise d'un dieu. Mais il n'en est pas de même de l'épopée, par les raisons que nous avons déjà alléguées : aussi Homère et Virgile se sont servis du merveilleux dans le dénouement de leurs poëmes, comme ils avoient fait dans tout le reste des mêmes ouvrages. Saint Louis, qui s'intéresse toujours à Henri IV dans le cours de la *Henriade*, paroît aussi au dénouement ; sans son intervention, la fin n'eût pas répondu au commencement et au milieu, elle eût été foible et froide, au lieu qu'elle est pompeuse et magnifique :

A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui, du plus haut de la voûte divine,
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les temps alloient être accomplis,
Et que le Roi des rois adopteroit son fils.
Aussitôt de son cœur il chassa les alarmes,
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes,
Et la douce espérance, et l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Éternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers ;

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés composent son essence;
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins:
Il parle, et de la terre ils vont changer la face,
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans:
Mais cette impénétrable et juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots, d'une voix gémissante:

Père de l'univers, si tes yeux quelquefois,
Honorent d'un regard les peuples et les rois,
Vois le peuple Français à son prince rebelle;
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidèle:
Aveuglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur et l'amour de la terre:
Avec tant de vertu n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A son Dieu, qu'il adore, offre un coupable hommage?

Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connoître;
Donne à l'Église un fils, donne à la France un maître;
Des ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rends les sujets au prince et le prince aux sujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice!

L'Éternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent,
La terre en tressaillit, les ligueurs en tremblèrent,
Le roi qui dans le ciel avoit mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressoit pour lui.

Soudain la Vérité, si long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du roi descend du haut des cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoît, aime enfin sa lumière immortelle;
Il avoue avec foi que la religion
Est au-dessus de l'homme et confond la raison;
Il reconnoît l'Église, ici-bas combattue,
L'Église, toujours une, et par-tout étendue,
Libre, mais, sous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix,
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les rois :
Les ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les prêtres sont muets; les Seize, épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés;
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnoît son vrai roi, son vainqueur et son père.

Voici encore une autre question que se fait à lui-même le P. Le Bossu. Comment, dit-il, doit-on faire usage des machines? Horace ne veut pas qu'on les emploie sans nécessité dans la tragédie; mais c'est, au contraire, sans nécessité qu'on doit les employer dans le poëme épique. Il faut que le poëte, lorsqu'il s'en sert, puisse absolument s'en passer, sans faire tort à son action. Virgile ne pouvoit-il pas se dispenser d'avoir recours à ces moyens extraordinaires pour exciter la tempête que son héros essuie en quittant la Sicile? Ce n'est point du tout par nécessité qu'il se sert du ministère de Junon, puisqu'aussi bien cette tempête étoit un effet naturel du lever d'Orion, constellation orageuse. C'est ce que dit Ilionée à Didon :

Cum subito assurgens fluctu nimbosus Orion
In vada cæca tulit.

Les dieux poétiques, disent les commentateurs, ne peuvent nuire, si quelque occasion ne les favorise; il n'en est aucun

qui puisse exciter des orages pendant les jours où les alcyons font leurs nids, parce que la mer dans ces temps est toujours calme, et que cette supposition choqueroit la vraisemblance. On peut, dans tous les autres temps de l'année, faire naître des tempêtes : cependant toutes celles que l'on trouve dans l'*Énéide* arrivent pendant le lever d'Orion. Un poëte ne peut donc trop se garder d'employer des machines pour se tirer d'un mauvais pas où il se seroit mal à propos engagé. « *Mais il fera honneur à son poëme et à son héros de l'assistance des dieux, et on ne lui reprochera pas que, faute d'art et d'invention, il a été obligé d'implorer le secours des puissances surnaturelles.* » Parcourez tout Virgile, vous ne le verrez jamais se servir du *merveilleux* par besoin ; mais tous les événemens auxquels il intéresse les dieux n'en seroient pas moins arrivés sans leur intervention : ils ne sont donc appelés que pour l'ornement et l'embellissement du poëme.

J'accorde au P. Le Bossu que sa règle peut avoir lieu dans un ouvrage où l'assistance marquée de la divinité n'est pas essentiellement nécessaire à l'action ; mais il n'en est pas de même d'un sujet qui seroit en soi et de sa nature presque tout merveilleux. Tel est, par exemple, la fuite du peuple de Dieu, malgré les Égyptiens, et son retour dans la terre promise. On ne peut pas supposer que, sans l'assistance divine, Moïse eût pu opérer tant de miracles aux yeux de Pharaon, ni toutes les merveilles qu'on lit dans l'*Exode*, dans le *Lévitique*, au livre des *Nombres*, et dans le *Deutéronome*. L'action ne seroit donc plus la même, ou, pour mieux dire, il n'y auroit plus d'action, si Dieu cessoit d'agir conjointement avec Moïse. La règle du P. Le Bossu n'est donc pas applicable à tous les sujets ; elle n'est donc pas aussi générale qu'il l'avoit pensé.

La dernière chose qu'il examine, c'est l'effet de l'assistance des dieux, par rapport au héros. Leur présence n'affoiblit-elle point son mérite, et n'est-il point déshonoré,

lorsqu'ils paroissent faire toutes les actions qu'on lui attribue? Le P. Le Bossu répond ainsi :

« Le soin que nos poëtes ont pris de faire réussir les actions et les desseins de leurs héros par l'assistance d'une divinité, me fait ajouter les réflexions suivantes à ce que j'ai déjà dit. Il semble que l'on ne puisse douter avec quelque apparence de raison, si l'amour et les faveurs de Dieu honorent les hommes qu'il aime et qu'il favorise, ou s'ils les déshonorent; et toutefois nous nous laissons tellement préoccuper par les choses sensibles et ordinaires, que nous nous rendons capables des sentimens les plus étranges. Nous jugeons de la justice de Dieu, de ses graces et, s'il est permis de parler ainsi, de ses devoirs, de la même manière que nous jugeons de la justice, des faveurs et des devoirs des hommes. En un combat de deux personnes l'une contre l'autre, si un troisième prend parti, et aide l'un des deux à tuer l'autre, on blâme ce troisième, et l'on condamne avec lui cet ami qui a été assez lâche pour user d'un secours qui les couvre tous deux d'infamie. Ces sentimens n'ont rien de mauvais, et cette indignation est juste : mais on traite Dieu de la même manière. Jupiter, dira-t-on, n'a pas dû aider Énée : ce héros n'étoit-il pas assez brave pour combattre seul contre Turnus, et assez vaillant pour le vaincre? à quoi sert donc ce secours étranger? n'est-il pas honteux au héros et au dieu même? et Turnus auroit-il moins fait qu'Éuée, s'il eût eu le même avantage? Voilà comme on raisonne; d'où il faudra conclure que l'amitié et la faveur de Dieu ne servira qu'à faire paroître foibles, impuissans, lâches et indignes de la victoire, ceux qu'il voudra aider, et qui oseront se servir de son secours. Il ne faudra donc jamais le lui demander, ni le remercier d'aucun succès; et le caractère de Mézence sera ainsi le caractère d'un héros parfait et d'un véritable vaillant. Ce brave ne veut point que sa gloire soit souillée par le secours d'aucune divinité; son épée et son bras sont les dieux seuls qu'il reconnoît et

qu'il invoque. Il fait vœu d'élever un trophée pour sa gloire; mais ce vœu ne s'adresse qu'à Lausus, son fils, qu'il revêtira des dépouilles d'Énée vaincu. Voilà quelles prières il fait pour la victoire, et quelles actions de graces il se dispose de rendre; et voilà aussi quels doivent être les héros de ceux qui trouveroient mauvais que Jupiter et que Minerve donnent la victoire à Énée, à Achille et à Ulysse.

« Il est vrai qu'il y auroit quelque honte pour un héros, s'il ne faisoit rien, si l'espérance et la confiance qu'il auroit dans les promesses et dans la faveur de sa divinité, le rendant plus négligent, il en attendoit l'effet en repos; ou même si, faisant paroitre sa foiblesse et son peu de vertu, et étant sur le point de succomber, il ne devoit sa conservation et sa victoire qu'aux dieux et aux miracles. Mais la conduite de nos poëtes lève cet inconvénient, et nous y avons pleinement satisfait, quand nous avons dit que la présence et l'action des dieux doivent être ménagées de telle sorte, que l'on puisse retrancher tout ce qu'il y a d'extraordinaire et de miraculeux, sans faire prendre un autre cours à l'action des hommes. Ainsi l'épopée ne sera, ni une école d'impiété et d'athéisme, ni d'oisiveté et de négligence; mais on y apprendra à adorer Dieu, et à le reconnoitre comme le principe unique et nécessaire de tout ce que l'on peut faire de bien, et sans lequel les plus puissans princes et les héros les plus parfaits ne peuvent achever heureusement aucun dessein. C'est lui qui inspire les bons desseins; c'est lui qui donne le courage pour les entreprendre; c'est lui qui donne les forces pour les exécuter. On apprendra à le respecter et à se soumettre à lui, parce que cette soumission et cette humilité, qui abaisse les grands hommes au-dessous de Dieu, est la cause et la source de leur élévation au-dessus du reste des hommes; on apprendra à le craindre, par la considération des misères où se précipitent ceux qui l'abandonnent, et parce que, quand nos passions nous ont rendus aveugles et sourds à ses ordres et à ses avertisse-

mens, on reconnoît trop tard combien c'est une chose terrible de se l'être fait ennemi. On aura une entière confiance en ses paroles et en ses promesses; mais, sachant aussi qu'elles supposent que l'on en méritera l'effet par toutes sortes d'efforts, un héros s'emploiera en toutes ses actions, comme s'il les devoit faire réussir seul, sans le secours de la divinité; parce que, comme disoient les anciens, les dieux ne nous donnent pas ce qu'ils nous donnent, ils le vendent au prix de nos travaux.

« Mais si, d'une part, Dieu est l'auteur de tout ce que nous faisons de bien, il est vrai aussi de dire que c'est nous qui faisons véritablement tout ce que Dieu fait en nous et par notre moyen; et puisque ces actions que Dieu nous inspire, qu'il nous procure, et pour lesquelles il nous donne tout le courage et toutes les forces nécessaires, sont véritablement et proprement nos actions, il s'ensuit que plus Dieu nous aide et nous favorise, plus il nous donne de gloire et d'honneur. Et c'est la différence qu'il y a entre le secours de Dieu et celui des hommes; les actions des hommes appartiennent seulement à ceux qui les font : ainsi leur aide diminue autant notre gloire que le secours divin l'augmente. Nos poëtes nous enseignent cela; et Achille, qui étoit jaloux de son honneur, sait bien faire la distinction que nous proposons ici. Il étoit trop fier pour souffrir le moindre secours qui pût diminuer sa gloire; il défend aux Grecs de toucher au corps d'Hector qu'il poursuit. Mais quand Minerve s'offre de l'assister dans cette poursuite, et de l'assister à le vaincre et à le tuer, non seulement il ne rejette pas ce secours divin, mais il en fait gloire, et il le dit à Hector même.

« M. de Corneille me permettra de terminer cette question par ce qu'il a dit dans son *Andromède*. Phinée fait à Persée, son rival, les mêmes reproches que l'on pouvoit faire à Énée; mais il est jeune, il est passionné, il est impie, et porte le caractère de Mézence, en ce qu'il ne reconnoît

point d'autres divinités que les yeux d'Andromède : ainsi il est très-propre à prendre ce parti. La reine Cassiope lui répond :

PHINÉE.

Qu'a-t-il fait, après tout, si digne de vous plaire,
Qu'avec un tel secours tout autre n'eût pu faire ?
Et, tout héros qu'il est, qu'eût-il osé pour vous
S'il n'eût eu que sa flamme et son bras comme nous ?
Mille et mille auroient fait des actions plus belles
Si le ciel, comme à lui, leur eût prêté des ailes ;
Et vous les auriez vus encore plus généreux,
S'ils eussent vu le monstre et le péril sous eux.
On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre :
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir sa victoire sûre et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter ;
Et je ne comprens pas ni quelle en est la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE.

Et votre aveuglement sera bien moins compris,
Qui d'un sujet de gloire en fait un de mépris.
Le ciel, qui, mieux que nous, connoît ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes ;
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce sont graces d'en-haut rares et singulières,
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires ;
Ou, pour mieux en parler, la justice des cieux
Garde ce privilége au digne sang des dieux. »

Quoi que puisse dire la reine Cassiope, Persée avoit mérité, je le veux, la protection du ciel, et en cela seulement il étoit louable ; mais il ne l'étoit assurément pas pour avoir combattu le monstre, lorsqu'il n'avoit rien à craindre. Il

seroit bon que ces héros protégés par les dieux ignorassent qu'ils le sont, lorsqu'ils vont courir quelques périls, autrement ils n'ont aucune gloire à acquérir. Tout le monde sait ce vers :

> A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

M. de Voltaire a bien senti que Henri IV seroit moins grand, s'il étoit toujours sûr du secours céleste, lorsqu'il s'expose dans les combats ; aussi le poëte prend-il soin de faire cette remarque dès le commencement de la *Henriade* :

> Mais Henri s'avancoit vers sa grandeur suprême
> Par des chemins cachés inconnus à lui-même :
> Louis, du haut des cieux, lui prêtoit son appui ;
> Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,
> De peur que ce héros, trop sûr de sa victoire,
> Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

DES SENTIMENS ET DE L'EXPRESSION.

Un auteur, tel qu'il soit, n'écrit point simplement pour écrire, mais pour faire passer dans l'esprit de ses lecteurs ses propres pensées. Un orateur et un poëte ne doivent pas se borner à faire recevoir leurs pensées à ceux qui les lisent, ils doivent encore leur communiquer les sentimens dont ils sont affectés. Pour parvenir à cet effet, il ne suffit pas de se servir d'une expression nette ; souvent cette expression fera connoître, il est vrai, ma pensée ; mais mon lecteur, quoiqu'il la connoisse, ne l'adopte pas toujours, et il s'agit de la lui faire adopter, ce qui ne se peut faire qu'en le prenant, pour ainsi dire, par ses inclinations, et en affectant en lui le sentiment. Souvent, pour donner aux autres nos idées, il faut leur en proposer de contraires : l'estime et l'amitié que nous témoignons pour quelqu'un en présence d'un rival jaloux, ne donneront point à ce rival l'estime et l'amitié que

nous avons pour la personne louée, mais, au contraire, ce sera un sujet pour lui de la détester. Quelquefois nos pensées exprimées figurément frapperont mieux ceux qui nous écoutent, que si l'expression ne disoit rien de plus ou de moins que ce que nous pensons : l'hyperbole dit plus que nous ne concevons et ne voulons faire concevoir ; l'ironie dit précisément le contraire de ce que nous pensons. Ainsi, dit le P. Le Bossu, trois choses sont nécessaires pour cet effet : la première est de bien concevoir l'idée que l'on veut mettre dans l'esprit des auditeurs ; elle doit être pure et dégagée de toutes celles qui peuvent nuire à notre dessein ; la seconde est de connoître les sentimens les plus propres à faire recevoir cette idée, en considérant l'humeur, l'intérêt et la disposition présente de nos auditeurs ; et la troisième est de bien choisir les expressions les plus propres et les meilleures.

Ce qui nuit le plus ordinairement à la première de ces connoissances, je veux dire à la pureté des idées, c'est que, outre chaque idée particulière que nous nous imaginons être seule, il y en a encore une générale qui ne manque presque jamais de se mêler par-tout : c'est celle que nous avons de nous-mêmes, et que nous voulons recevoir grande, belle, avantageuse, enfin telle que nous l'avons.

C'est cet amour propre qui corrompt tout dans les trois genres d'éloquence. Quelque chose que l'on écrive, on veut briller, et l'on n'a que soi en vue, au lieu du sujet que l'on traite. Un orateur chrétien cherche moins à vous convertir qu'à dire de belles phrases et à se faire admirer.

Il y a des gens qui ont une vanité à l'épreuve de toutes sortes d'occasions et de rencontres ; il sont si pleins de cette haute idée d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent la contenir ; il faut qu'elle se répande par-tout, dût-elle noyer tout ce qu'ils ont de jugement et de sens commun. On en a assez d'exemples, même dans le genre judiciaire, quoiqu'il soit le plus limité de tous.

Encore, si ces personnes savoient en quoi consiste la véritable louange, et qu'ils eussent la seconde qualité que nous demandons ici, qui est de connoître quelles pensées et quels sentimens un homme doit proposer pour donner une grande idée de sa personne à ceux qui l'écoutent, ils corrigeroient le premier défaut, ils parleroient juste, et ne diroient rien que de bien suivi et de bien à propos; mais comme leur première erreur vient d'un défaut de jugement, elle ne peut être seule : ainsi ils s'imaginent que la véritable estime d'un orateur ou d'un poëte consiste surtout dans les belles pensées, en des expressions fortes et magnifiques, en des passions poussées à outrance, ou en d'autres choses semblables qui ne sont que les dehors de l'éloquence, et qui quelquefois ont des effets contraires aux desseins d'un auteur sans jugement.

Un avocat, par exemple, se sera imaginé que son estime dépend de prononcer un discours bien figuré, et rempli d'un grand nombre de belles antithèses, il ne manquera pas d'entasser figure sur figure dans son plaidoyer; il aimera mieux énerver une bonne raison, et laisser convaincre sa partie d'un vol dont on l'accuse, que de ne pas donner à ses antithèses tous les embellissemens dont il les juge capables. Voilà comme faisoit Pédius, au rapport de Perse :

Fur es; ait Pedio. Pedius quid? crimina rasis
Librat in antithesis. Doctus posuisse figuras
Laudatur.

Le posthume de Martial avoit une autre manie; il estimoit infiniment la connoissance de l'histoire, et il croyoit que cette science le devoit faire passer pour un fort habile homme. Il quittoit donc aisément sa matière pour déclamer contre Annibal et contre Mithridate, et pour plaider la cause des Romains, comme s'il eût été question de leur gagner l'empire du monde, dans un jugement où il ne s'a-

gissoit que de trois chèvres. Ce n'étoit pas assez d'instruire ce plaideur de la matière du procès et de quoi il s'agissoit, il falloit encore l'instruire de quoi il ne s'agissoit pas :

Non de vi neque cæde, nec veneno;
Sed lis est mihi de tribus capellis.
Vicini queror has abesse furto,
Hoc judex sibi postulat probari.
Tu, Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et Perjuria Punici furoris,
Et Scyllas, Mariosque, Muciosque,
Magnâ voce tonas, manuque totâ :
Jam dic, Posthume, de tribus capellis.

Plus un homme est vain, plus il est sujet à ces vices. C'est pourquoi les poëtes doivent être sur leurs gardes beaucoup plus soigneusement que les orateurs; ceux-ci ne composent ordinairement que pour parler et pour acquérir une réputation présente; mais un poëte a tellement l'immortalité dans la tête, qu'il croit en avoir de reste, et il la promet aux autres avec autant d'assurance, que si la sienne étoit incontestable, et que tous ses ennemis fussent morts, jusqu'au dernier rat et jusqu'à la dernière beurrière. Ces poëtes rempliront un ouvrage de descriptions mal placées ou mal conduites, de figures affectées et inutiles (*), de sentences

(*) Ce n'est pas parce qu'il a l'immortalité dans la tête qu'il s'amuse à ces colifichets, à ces ornemens hors de saison; on peut dire seulement qu'il a de la vanité et un goût faux. Celui qui envisage la postérité lorsqu'il écrit, et qui ne songe qu'à rendre son nom immortel, ne croit jamais assez bien faire pour parvenir à son but. Cette louable ambition est la source de presque toutes les beautés qu'on admire dans les grands poëtes. Ce n'est donc point pour avoir eu l'immortalité dans la tête,

froides et forcées, de comparaisons plus belles que justes, et d'ornemens semblables; et ils corrompent ainsi l'idée qu'ils devroient donner de leur sujet, pour ne laisser dans l'esprit de leurs lecteurs que l'idée de leur science, de leur éloquence et de leur bel-esprit, quand ils s'imaginent que la beauté de l'esprit et la gloire d'un auteur consistent en ces choses. Ils jugent des anciens et des modernes selon ces idées, et ils croiront avoir surpassé Homère et Virgile, et tous les autres poëtes, quand, sans penser au caractère, ni à tout ce qu'il y a de particulier et de propre à chaque poëme, ils auront ramassé en celui qu'ils composent tout ce qui leur aura semblé beau dans tous, et quand ils auront transplanté ces beautés prétendues avec aussi peu de façon, que si le nez ou la bouche d'une belle personne avoit la même grace sur toutes sortes de visages, sans différence d'âge, de sexe et de proportion.

Ce n'étoit pas la pensée de Virgile, quand il imitoit le poëte Grec. Il avoit donné un autre caractère à son *Enéide*, et il voyoit bien que cela l'obligeoit à donner aux choses qu'il empruntoit un tour bien différent. Cela lui faisoit dire qu'il étoit plus difficile d'arracher un vers à Homère, que sa massue à Hercule. Ce grand homme avoit des idées justes et pures, et connoissoit parfaitement la manière de les inspirer à ses auditeurs, sans s'écarter de son dessein, pour courir après quelques faux brillans et quelques pensées éclatantes, par une vanité indiscrète, et plus digne de la jeunesse d'un écolier, que de la maturité d'un maitre. Selon ces principes, qui me paroissent bien solides, on peut assurer que les auteurs en général, et les poëtes en particulier, sur-tout les épiques et les dramatiques, réussiront à coup

---

mais plutôt pour n'avoir pas eu cette idée assez profondément gravée dans l'esprit, que tant d'auteurs n'ont que des beautés éphémères.

sûr, si premièrement *ils ne disent que ce qu'ils doivent dire*, soit lorsqu'ils parlent eux-mêmes, soit lorsqu'ils font parler leurs personnages, suivant leur caractère et leurs intérêts, suivant les temps, les lieux, les personnes et toutes les circonstances; si secondement ils ne se contentent pas de dire ce qui est à propos, mais qu'ils le *disent le mieux qu'il est possible et de la meilleure manière.* Ce dernier point regarde l'expression, et lui seul il mériteroit une explication très-détaillée; nous nous réservons à en dire quelque chose, lorsque nous parlerons de l'expression. Revenons au premier : voyons comment les bons poëtes *ne disent que ce qu'ils doivent dire*, et comment les médiocres, ou, si l'on veut, les mauvais, car c'est la même chose, bravent cette règle fondée sur le bon sens et la raison. Ainsi, dans ce qu'on va lire d'abord, il s'agit particulièrement des pensées et des sentimens.

Le P. Le Bossu, pour faire une juste application de ses principes, choisit quelques-unes des figures les plus usitées, enseigne aux poëtes à s'en servir à propos, et prouve, par des exemples tirés de différens auteurs, que si elles embellissent un ouvrage, quand elles sont employées avec goût, elles le rendent ridicule lorsque des mains mal habiles les mettent en œuvre. Les descriptions, par exemple, produisent l'un ou l'autre de ces effets, selon l'usage que l'on en sait faire.

Les descriptions sont proprement des discours qui expliquent les parties et les propriétés de quelque chose. Si ces discours expliquoient aussi sa nature et ses différences, ce seroient des définitions. La description porte le nom de récit lorsqu'elle est d'une certaine longueur; telle est celle des jeux du cinquième livre de l'*Énéide*. Une description doit donc toujours être courte; et celle de la tempête du premier livre est, à proprement parler, un récit.

Mais la brièveté ne suffit pas; il faut encore que, pour être bonne, une description ne soit pas un simple ornement.

Quiconque ne décrit que pour décrire n'est qu'un écolier. Il faut, ou que le poëte soit dans une espèce de nécessité de faire une description lorsqu'il en fait, ou que, si elle n'est pas absolument nécessaire, elle soit au moins naturelle, et qu'elle ajoute à ce qui précède ou à ce qui suit; de manière qu'elle ne soit pas tout à fait inutile à l'endroit où elle est placée.

C'est ce qu'on ne peut pas dire de la description de Carthage, au premier livre de l'*Enéide; elle nous apprend en six vers que cette ville est opposée à l'Italie et à l'embouchure du Tibre, qu'elle est puissante en guerre, et que Junon en vouloit faire le siége de l'empire du monde. Voilà la cause de la colère de cette divinité, et ce qui fait le nœud du poëme.*

Les lecteurs, continue le P. Le Bossu, n'auroient pas deviné comment Éole retient et lâche les vents comme il lui plait, si on ne leur eût fait concevoir qu'ils sont renfermés en des cavernes. Le poëte y emploie douze vers.

Les vaisseaux d'Énée, maltraités par la tempête, et en une saison qui exposoit la mer à des orages fréquens et imprévus, avoient besoin d'un port éloigné de ce péril et fort tranquille; et étant en un pays étranger et inconnu, il étoit bon que ce port fût caché et secret. C'est ce que Virgile décrit en onze vers.

Vénus se présente à son fils, déguisée en fille. Le poëte doit dire comment cette fille se rencontre en un bois écarté. Il lui donne un habit de chasse. Il doit encore faire rentrer dans la vraisemblance une chose aussi extraordinaire qu'est une fille armée. Une description de sept vers fait tout cela.

Les descriptions sont quelquefois mêlées avec quelque passion. En ce cas, non seulement la suite du discours les doit rendre extrêmement naturelles, mais elles doivent encore servir aux passions auxquelles elles sont jointes. Cette belle description d'une nuit douce et tranquille, dans le quatrième livre, rend beaucoup plus touchantes

les cruelles inquiétudes qui ôtoient à Didon un repos dont jouissoit toute la nature, jusqu'aux animaux les plus vils et les plus misérables :

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras; silvæque et sæva quiêrant
Æquora : cùm medio volvuntur sidera lapsu;
Cùm tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres,
Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent : somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa; neque unquàm
Solvitur in somnos, etc.

Au lieu de cette admirable reprise, *at non infelix*, si le poëte, transportant plus loin sa description, avoit mis :

Æneas celsâ in puppi, jam certus eundi,
Carpebat somnos, rebus jam ritè paratis,

elle auroit été froide et sans effet.

La description des Troyens ardens au travail et empressés de quitter Carthage, est encore admirablement bien placée : elle fait voir d'un côté l'effet de la présence d'un maître; car c'est la présence d'Énée qui redouble leurs travaux :

Classemque revisit.
Tùm verò Teucri incumbunt, et littore celsas
Deducunt toto naves : natat uncta carina,
Frondentesque ferunt remos et robora silvis
Infabricata, fugæ studio.
Migrantes cernas, totâque ex urbe ruentes.

Et, d'autre part, la suite est telle, que le poëte semble moins exposer cette ardeur aux yeux du lecteur qu'à ceux de Didon : elle y voyoit l'appareil de sa mort, et tous les coups de cognée et de marteau étoient autant de coups de

poignard qui lui perçoient le cœur. Se peut-il rien de plus tendre que l'application ingénieuse que Virgile en fait?

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?
Quosve dabas gemitus, cùm littora fervere latè
Prospiceres arce ex summâ, etc.

Si, au lieu d'une grande action, on décrit quelque chose qui semble l'interrompre et en distraire l'esprit des lecteurs, il faut que l'effet de ces descriptions en fasse voir la raison et la nécessité, et qu'elles rentrent ainsi dans le corps de l'action, s'il est permis de s'exprimer de la sorte. Nous en avons un exemple dans le combat du livre onzième de l'*Énéide*, où le poëte décrit si curieusement les armes et l'habit de Chlorée:

Fortè sacer Cybele Chloreus, olimque sacerdos,
Insignis longè Phrygiis fulgebat in armis:
Spumantemque agitabat equum, quem pellis ahenis
In plumam squamis auro conserta tegebat.
Ipse, peregrinâ ferrugine clarus et ostro,
Spicula torquebat Lycio Gortynia cornu:
Aureus ex humeris sonat arcus, et aurea vati
Cassida: tum croceam chlamydemque, sinusque crepantes
Carbaseos, fulvo, in nodum, collegerat auro.
Pictus acu tunicas, et barbara tegmina crurum.

Les lecteurs judicieux auroient pu être dégoûtés de cette beauté si soigneusement décrite au milieu d'un combat, si le poëte n'eût fait une semblable description moins pour eux que pour Camille. Cette fille en est tellement charmée, qu'elle ne pense plus qu'à en faire la conquête. Le desir qu'elle en a lui coûte la vie, donne la victoire aux Troyens, et rompt toutes les mesures que Turnus avoit prises contre Énée. Voilà des descriptions justes et bien

ménagées; elles ne sont point pour elles-mêmes : ce ne sont point de simples ornemens.

Sénèque est bien éloigné de cette méthode : s'il a quelque récit à faire, si triste et si épouvantable qu'il soit, il le commence par des descriptions, non seulement inutiles, mais enjouées et badines : il en faut voir quelque exemple. Créon avoit à faire à Œdipe un récit le plus triste, le plus terrible et le plus désobligeant que l'on puisse faire à un roi. Il se fait prier, il se fait menacer; et après de grands témoignages de la douleur qu'il a de se voir forcé de lui dire des choses si épouvantables et si affligeantes, il les commence par la description d'un bois qu'Œdipe connoissoit, comme le roi connoît les bois de Vincennes, de Boulogne et de Saint-Germain. Mais quand Œdipe n'en auroit jamais oui parler, étoit-il alors en état d'apprendre qu'il étoit rempli de cyprès, de chênes, de lauriers, de myrtes, d'aunes et de pins; que les cyprès sont toujours verts, que les lauriers portent des fruits amers, que les aunes sont propres à faire des navires qui courent par les espaces immenses de la mer; que les chênes de ce bois avoient les branches tortues et pourries de vieillesse, que le temps avoit rongé le côté de celui-ci, que la racine de cet autre n'étoit plus en état de le soutenir, et qu'il tomberoit en effet s'il ne se trouvoit appuyé sur le tronc d'un autre?

Est procul ab urbe lucus ilicibus niger,
Dircæa circa vallis irriguæ loca.
Cupressus altis exerens silvis caput
Virente semper alligat trunco nemus,
Curvosque tendit quercus et putres situ
Annosa ramos : hujus abrupit latus
Edax vetustas : illa jam fessâ cadens
Radice, fulta pendet alienâ trabe.
Amara baccis laurus, et tiliæ leves,

Et Paphia myrthus, et per immensum mare
Motura remos alnus, et Phœbo obvia
Enode Zephyris pinus opponens latus.
Medio stat ingens arbor, atque umbrâ gravi
Silvas minores urget; et magno ambitu
Diffusa ramis, una defendit nemus, etc.

Voici encore quelques exemples de ces descriptions mal placées dont parle le P. Le Bossu. Nous tirerons le premier du même Sénèque dans sa tragédie de Médée. La confidente de cette princesse vient sur le théâtre annoncer que sa maîtresse prépare des poisons et des enchantemens. Il suffisoit de le dire ; mais chez Sénèque tout, jusqu'aux suivantes, se perd dans des descriptions qui ne finissent point : chacun de ses personnages sait à fond la géographie et toutes les sciences, même jusqu'à la magie. On va voir, dans le morceau qui suit, tous les pays qui nourrissent des serpens et des herbes vénimeuses. Souvenons-nous toujours que c'est une suivante qui parle :

Postquam evocavit omne serpentûm genus,
Congerit in unum frugis infaustæ mala,
Quæcumque generat invius saxis Erix,
Quæ fert opertis hieme perpetuâ jugis
Sparsus cruore Caucasus Promethei;
Pharetrâque pugnax Medus, aut Parthus levis;
Et queis sagittas divites Arabes linunt;
Aut quos sub axe frigido succos legunt
Lucis Suëvi nobiles Hercyniis.
Quodcumque tellus vere nidifico creat;
Aut rigida cum jam bruma discussit decus
Nemorum, et nivali cuncta constrinxit gelu.
Quodcumque gramen flore mortifero viret,
Dirusve tortis succus in radicibus
Causas nocendi gignit, attrectat manu.

Æmonius illas contulit pestes Athos ;
Has Pindus ingens ; illa Pangæi jugis
Teneram cruentâ falce deposuit comam :
Has aluit altum gurgitem Tigris premens,
Danubius illas : has per arentes plagas
Tepidis Hydaspes gemmifer currens aquis,
Nomenque terris qui dedit Bætis suis,
Hesperia pulsans maria languenti vado, etc.

Je suppose que Médée eût enseigné la magie à sa confidente, je suppose qu'elle lui eût donné des leçons de géographie, il falloit outre cela que cette suivante eût beaucoup de mémoire et une furieuse démangeaison de babiller toute seule, pour faire cette ennuyeuse, inutile et interminable énumération ; elle qui devoit s'occuper du sort de sa maîtresse, après un crime aussi noir que celui qui étoit projeté, et trembler pour elle-même, qu'on pouvoit regarder comme la complice de ces horreurs. Voilà de quoi elle avoit lieu certainement de s'entretenir ; ou plutôt elle auroit mieux fait de se taire ; tout ce qu'elle pouvoit dire étoit froid : on ne prend garde aux discours d'une suivante qu'autant qu'ils ont pour objet des personnages plus considérables. Au reste, cette tirade finit par une peinture dégoûtante de la composition du philtre. On croiroit peut-être qu'il seroit inutile de rapporter ces exemples de mauvais goût ; mais je pense qu'il en faut de pareils aux jeunes gens pour leur inspirer de bonne heure de l'aversion pour ce qu'on peut appeler la manie des descriptions. C'est ainsi que les Lacédémoniens, pour inspirer à leurs enfans de l'horreur pour l'ivrognerie, faisoient danser devant eux des esclaves ivres. Cette manie d'ailleurs est plus commune qu'on ne pense, et c'est de là en partie que vient l'ennui qu'on éprouve, sans savoir pourquoi, en lisant tant de poésies modernes. On ne cesse aujourd'hui d'enfler ses descriptions, de les rendre fréquentes, et de charger ses peintures. Eh ! qui peut se pro-

mettre de n'être pas séduit par je ne sais quel brillant que portent toujours avec elles ces déclamations ampoulées que l'on prend aisément pour une heureuse fécondité? Les plus grands maîtres eux-mêmes ont eu bien de la peine à se défendre de la contagion. On aime naturellement à amplifier, parce que rien n'est plus facile. C'est ce qui faisoit dire à Boileau :

Un auteur quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet;
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
Il me promène après de terrasse en terasse;
Ici, s'offre un perron; là, règne un corridor;
Là, ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile:
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.

Nous avons déjà remarqué plus d'une fois que Corneille s'étoit gâté le goût par la lecture trop fréquente de Sénèque et de Lucain. Son esprit mâle, vigoureux et naturellement porté au grand, ne distinguoit pas toujours la vraie grandeur de ce qui n'en a que l'apparence; c'est pourquoi Boileau disoit de lui :

Tel excelle à rimer, qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Aussi Corneille, dans sa *Médée*, a-t-il trop imité Sénèque :

il a eu assez de goût pour ne pas copier entièrement ce que nous venons de voir; mais s'il en avoit eu davantage, il n'auroit pas dit, à l'exemple de son mauvais original :

Vois comme ces serpens, à mon commandement,
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment;
Et, contraints d'obéir à mes clameurs funestes,
Ont sur ce don fatal vomi toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune,
Moi-même, en les cueillant, je fis pâlir la Lune,
Quand, les cheveux flottans, les bras et le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Vois mille autres venins : cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nesse.
Python eut cette langue ; et ce plumage noir
Est celui qu'une harpie, en fuyant, laissa cheoir.
Par ce tison, Althée assouvit sa colère,
Trop pitoyable sœur et trop cruelle mère.
Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton,
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton;
Et celui-ci, jadis, remplit en nos contrées,
Des taureaux de Vulcain les gorges ensouffrées.
Enfin, tu ne vois là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux.
Ce présent déceptif a bu toute leur force,
Et, bien mieux que mon bras, vengera mon divorce.

Quelle différence entre ces objets désagréables et, pour trancher le mot, entre cette plate et maussade description, et celle de Rousseau dans sa fameuse cantate de *Circé* :

Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate et l'horrible Alecton.

Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour,
Les astres de la nuit interrompent leur course,
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour, etc.

Tout le reste est de cette beauté. Rousseau n'avoit pas laissé corrompre son goût par des déclamations, comme avoit fait Corneille. Au reste, il semble que la ridicule description que nous avons rapportée soit passée comme un héritage des premiers auteurs aux derniers, dans l'ordre du temps. Corneille l'avoit prise dans Sénèque, et Sénèque dans Ovide. Oui, l'ingénieux Ovide avoit le premier fait un étalage ridicule d'érudition, en parlant de *Médée*, dans ses *Métamorphoses*. Il avoit fait une tragédie qui portoit aussi ce titre; mais je ne crois pas qu'il l'eût défigurée par de pareils morceaux; on les tolère peut-être dans un ouvrage de la nature de ses *Métamorphoses*, mais ils révolteroient dans la bouche d'un acteur. Voici cette tirade :

Quo simul ascendit, frænataque colla draconum
Permulsit, manibusque leves agitavit habenas,
Sublimis rapitur, subjectaque Thessala Tempe
Despicit, et visis regionibus applicat angues
Et quas Ossa tulit, quas altus Pelion herbas,
Othrysque et Pindus, et Pindo major Olympus,
Perspicit, et placitas partim tellure revellit,
Partim succidit curvamine falcis ahenæ.
Multa quoque Apidani placuêrunt gramina ripis,
Multa quoque Amphrysi: neque eras, immunis Enipeu,
Nec non Peneæ, nec non Spercheïdes undæ
Contribuêre aliquid, juncosaque littora Bœbes.
Carpsit et Euboïcâ vivax Anthedone gramen,
Nondum mutato vulgatum corpore Glauci.

Médée fait tous ces voyages pour cueillir des herbes capables de rendre la jeunesse au vieil Éson, père de Jason, son amant; ensuite elle les fait bouillir ensemble, et y ajoute une infinité d'autres choses dont Ovide n'a pas voulu nous épargner le détail :

Intereà calido positum medicamen aheno
Fervet, et exsultat, spumisque tumentibus albet.
Illic Æmoniâ radices valle resectas,
Seminaque et flores, et succos incoquit acres.
Adjicit extremo lapides Oriente petitos,
Et quas Oceani refluum mare lavit arenas.
Addit et exceptas Lunâ pernocte pruinas,
Et Strygis infames, ipsis cum carnibus alas;
Inque virum soliti vultus mutare ferinos
Ambigui prosecta lupi : nec defuit illic
Squamea Cyniphii tenuis membrana Chelydri,
Vivacisque jecur cervi; quibus insuper addit
Ora, caputque novem cornicis secula passæ.
His et mille aliis postquàm sine nomine rebus
Propositum instruxit, etc.

On trouve dans Ovide ce même défaut à chaque page; c'étoit un beau génie, sans doute, mais il auroit eu besoin d'être émondé quelquefois, il en auroit porté plus de fruits, et moins de branches inutiles :

Retranchez ces rameaux de la sève affamés.

Quel poëte qu'Ovide, si Horace eût été son guide et son précepteur, comme Boileau fut celui de Racine! J'entends dire tous les jours qu'Ovide avoit bien plus d'esprit que Virgile, cela peut être; mais on ne diroit pas la même chose, si Virgile se fût abandonné comme lui à toutes les saillies de son imagination. Virgile eut le courage (et il en faut beaucoup pour cela) de rejeter toutes les pensées plus brillantes

que solides qui se présentoient à lui dans la chaleur de la composition. Ovide auroit eu regret d'en laisser échapper aucune ; il étoit pourtant assez riche pour n'être pas si avare.

Ovide, en vers doux et mélodieux,
Sut débrouiller l'histoire de ses dieux ;
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond,
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.

On est étonné de le voir entrer dans les plus petits détails, lorsqu'il décrit quelque chose ; il oublie qu'il faut peindre à grands traits. Voyez la tempête de Ceïx. Ce n'est pas ainsi qu'en use Virgile, comme nous le verrons au premier livre de l'*Énéide*. M. de Voltaire l'imite en cela, comme en bien d'autres choses ; il décrit en peu de mots, ou plutôt il peint. Tout le monde connoît sa description du temple de l'Amour, description aussi bien faite que bien placée, et qu'on ne peut pas regarder comme inutile, puisqu'il est nécessaire que l'on sache ce que c'est que ce temple où se rend la Discorde, et où il est situé. Dans le premier chant de la *Henriade*, le héros, qui aborde à Jersey, va trouver un vieillard retiré loin de la cour dans une solitude : il est naturel que le poëte dépeigne la demeure de ce vieillard, et il le fait ainsi en peu de mots :

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asile :
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos :
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.

Cet endroit me rappelle la description de la grotte de Calypso, dans le *Télémaque*. L'auteur ne l'a pas fait seulement pour le plaisir de décrire, mais il étoit nécessaire de donner au lecteur le tableau d'un lieu où Télémaque demeure si long-temps : il n'étoit pas inutile d'ailleurs de faire observer que tout concouroit dans cette île pour enchanter les sens de ce jeune homme. Enfin, comme ce roman est tout moral, M. de Fénélon prend cette occasion de nous faire voir que les beautés naturelles et champêtres sont préférables à celles de l'art et aux superfluités du luxe. « On n'y voyoit, dit-il, ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues. Cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur; des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal; mille fleurs naissantes émailloient ces tapis verts dont la grotte étoit environnée; là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer; là, on n'entendit jamais que le chant des oiseaux ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie. »

Terminons cet article par deux ou trois morceaux tirés encore de la *Henriade* :

Cependant des soldats, dans les murs de Paris,
Apportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale,

Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée et de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs. (Ch. X.)

Voici une description courte et serrée ou plutôt un tableau des crimes qu'on suppose habiter dans les enfers :

Là, gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans;
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire.
La Foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur);
Le faux Zèle, étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt, enfin, père de tous les crimes.

Il décrit ainsi le ciel et ses plaisirs :

Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'Innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue :
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent tou empire.

Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire,
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux, sur la terre ignoré :
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
Ils desirent sans cesse et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.

(Ch. VII.)

Ne semble-t-il pas qu'on lise Virgile lui-même ; c'est sa douceur, son ton, son élégance et son harmonie. Comparez cet endroit avec la description des Champs Élysées, au sixième livre de l'*Énéide*, vous y trouverez peu de différence. Quand on est nourri de la lecture de cet excellent poëte, on peut se vanter d'avoir un goût pur. La lecture d'Ovide est souvent propre à gâter celui des jeunes gens ; ses descriptions sont presque toutes trop longues, et on y trouve plus d'esprit que de traits de génie : il en a cependant qui lui font le plus grand honneur, telles sont celles de la Faim, de l'Envie, du palais de la Renommée et de celui du Sommeil, etc.

Il est aussi plus ingénieux que naturel dans ses comparaisons, lesquelles sont, pour la plupart, assez déplacées. En voici un exemple : Thisbé arrive au lieu où Pyrame lui avoit donné rendez-vous ; elle voit un homme étendu à terre, nageant dans son sang et luttant contre la mort ; elle recule deux pas, elle pâlit, dit l'auteur, *comme le buis ;* elle frémit d'horreur *comme la mer, lorsqu'un vent léger en trouble la surface.* Le lecteur se passeroit assurément bien de cette comparaison, et il n'est personne qui ne soit comme révolté de voir Ovide montrer son esprit si à contre-temps. S'amuse-t-on à faire ces petites comparaisons où l'imagination se joue, lorsqu'on est occupé de choses aussi intéressantes ? Le poëte devoit être tout rempli de l'événement tragique qu'il décrivoit, et se hâter

de faire reconnoître Pyrame par son amante, et passer tout de suite à ce vers,

Sed postquàm remorata suos cognovit amores,

sans comparer la pâleur de Thisbé à du buis, et son frémissement à celui des flots.

On peut quelquefois employer une comparaison comme un simple ornement; mais, en ce cas, il faut qu'elle soit extrêmement naturelle et qu'elle se présente comme d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de l'aller chercher au loin; observez encore de ne la mettre jamais dans une circonstance où elle peut refroidir la passion. Dans ces occasions, s'il en vient quelqu'une à l'esprit, et qu'on puisse se déterminer à en faire usage, on doit prendre garde qu'elle ne soit trop longue, de peur qu'elle ne détourne l'attention du lecteur de choses plus intéressantes.

M. Pascal se moque des comparaisons poétiques, et s'imagine que l'on s'en sert pour prouver quelque chose. Selon lui, les poëtes disent que la foudre frappe les montagnes et les lieux élevés, afin de prouver par là que les grands sont en butte aux traits du sort plus que les petits; mais ils manqueroient de preuves, si le contraire arrivoit, c'est-à-dire, si le feu du ciel tomboit plus fréquemment dans les vallons que sur les collines. Pourquoi donc M. Pascal, qui n'avoit pas la moindre idée de la poésie, se méloit-il toujours d'en parler? Une comparaison n'est point une preuve; c'est ou un ornement pour les poëmes, ou un moyen de rendre sa pensée plus sensible. On en fait usage fréquemment dans la société, et il n'est personne qui n'en mêle souvent quelques-unes dans ses discours, sans les chercher; tant cette figure est naturelle, tant l'esprit humain aime à comparer et à saisir les rapports. Les comparaisons doivent toujours être justes; mais elles ne cessent pas de l'être, pour être exagérées, parce que souvent elles sont accompagnées de l'hyperbole. On sait bien que l'auditeur ne pren-

dra pas tout à la lettre. Un capitaine, qui combat vaillamment, peut fort bien être comparé à un torrent qui tombe des montagnes, et qui entraine dans sa course impétueuse les rochers, les arbres, les troupeaux et les bergers. Un ancien proverbe dit : *Claudicat omnis comparatio.* Celles dont on ne se sert que pour faire mieux concevoir ce que l'on dit, doivent avoir une qualité que ne demandent pas les autres; il faut qu'un des objets de comparaison, celui que l'on emprunte, soit plus connu et plus clair que l'autre; mais cela n'est absolument nécessaire que lorsqu'on auroit de la peine à se faire entendre sans la comparaison. Au reste, je laisse cette matière à traiter plus amplement aux rhéteurs, et je me contente de donner quelques exemples des comparaisons bonnes ou défectueuses. Je remarquerai en passant que l'objet de comparaison emprunté d'ailleurs ne doit pas toujours être plus noble que l'autre, comme quelques personnes l'ont avancé. Le gui de chêne n'est sûrement pas plus noble, il ne l'est pas même autant, à beaucoup près, que l'or. Cependant Virgile, en parlant du rameau d'or, qui, comme une substance étrangère, fleurit sur un chêne, le compare au gui que le chêne porte également. C'est que le point de la comparaison n'est point du tout l'éclat que reçoit le chêne par l'un ou l'autre, mais le rapport qu'ont ensemble l'or et le gui, en ce qu'ils naissent l'un et l'autre sur le chêne, ou, si l'on veut, sur un arbre qui est d'une nature différente de la leur. Au premier coup d'œil, on seroit tenté de trouver la comparaison peu noble, parce qu'on se persuade que l'or est comparé avec le gui; ce n'est point cela, le poëte compare l'or qu'Énée voit sur le chêne, au gui que l'on voit également sur cet arbre : comme ce sont deux phénomènes du même genre, ils méritent bien d'être comparés ensemble. Il y a mieux; celui du gui, qui est connu, rend l'autre plus croyable. Tout autre poëte se fût peut-être pesamment efforcé de prouver la possibilité du premier par celle du second; Virgile le fait, sans pa-

roitre vouloir le faire; une comparaison lui suffit, il met par là le lecteur en état de faire de lui-même cette réflexion. Voici les vers admirables qui expriment cette comparaison :

Discolor unde auri per ramos aura refulsit.
Quale solet silvis brumali frigore viscum
Fronde virere novâ quod non sua seminat arbos,
Et croceo fœtu teretes circumdare truncos.
Talis erat species auri frondentis opacâ
Ilice, sic leni crepitabat bractea vento.

Virgile, comme l'observe encore le P. Le Bossu, pouvoit très-bien comparer à Diane la jeune fille qui se présente à Énée dans un bois (*En.*, liv. I). La comparaison étoit noble et plus brillante que celle qu'il en fait avec une Amazone ou avec une fille de Sparte; mais le poëte a mieux aimé cette dernière comparaison, parce qu'elle sert à faire voir en même temps qu'il n'est pas extraordinaire de voir une fille armée, chassant seule dans une forêt. Cette rencontre rentre par là dans l'ordre de la vraisemblance. C'étoit un grand maître que Virgile!

Sénèque, bien différent de lui, ne se contente pas de faire lui-même des comparaisons sans justesse et déplacées, il en fait faire à ses personnages de pareilles ou de plus monstrueuses. Telle est celle-ci : « *Ma fureur*, dit Médée, *ne cessera jamais de punir, elle croîtra de jour en jour. Rien ne pourra égaler ma cruauté, ni les monstres des bois, ni Scylla, ni Charybde, qui engloutit la mer de Sicile et celle d'Ionie, ni le géant qui, accablé du poids de l'Etna, fait trembler cette montagne et vomit des flammes vers le ciel.* »

Numquam meus cessabit in pœnas furor,
Crescetque semper. Quæ ferarum immanitas,
Quæ Scylla, quæ Charybdis Ionium mare

Siculumque sorbens, quæque anhelantem premit
Titana, tantis Ætna fervebit minis?

Voilà une femme furieuse, qui ne laisse pas d'avoir assez de présence d'esprit pour se rappeler que Charybde engloutit dans son gouffre deux mers, qu'un des Titans vomit des flammes, etc.; elle est d'ailleurs bien savante, et elle le prouve à chaque mot, même au fort de sa colère. Quelle proportion entre elle et un géant tel qu'Encelade, et un rocher tel que Charybde! Comment de telles sottises sont-elles entrées dans la tête, je ne dis pas de Médée, mais de Sénèque? Que Quinaut, après Euripide, donne à Médée bien un autre caractère et un autre langage, même dans sa fureur!

Dépit mortel, transports jaloux,
Je m'abandonne à vous.

Et toi, meurs pour toujours, tendresse trop fatale.
Que le barbare Amour, que j'avois cru si doux,
Se change dans mon cœur en furie infernale!
Dépit mortel, etc.

Inventons quelque peine affreuse et sans égale;
Préparons avec soin nos plus funestes coups:
Ah! si l'ingrat que j'aime échappe à mon courroux,
Au moins, n'épargnons pas mon heureuse rivale.
Dépit mortel, etc.

Il ne lui met pas dans la bouche des comparaisons gigantesques, et même il ne lui en fait faire d'aucune espèce que ce soit. Nous en citerons encore une de Sénèque, dans son *Hercule au mont Œta*. Hyllus vient raconter à sa mère le triste effet du présent qu'elle a envoyé à Hercule. *Mon père*, dit-il, *en adressant sa prière à Jupiter, pousse un gémissement subit et involontaire. Ce simple gémissement se fait entendre dans l'air comme un cri affreux; il res-*

semble au mugissement d'un taureau que la hache a frappé, ou plutôt à un horrible coup de tonnerre; les cieux et les mers en sont frappés; il retentit jusqu'aux îles Cyclades et aux côtes les plus lointaines.

Mais il est temps de donner quelques exemples qui fassent oublier ceux de cet auteur ampoulé.

Euryale, tué d'un coup d'épée, laisse en mourant tomber sa belle tête sur son épaule. Virgile le compare à une fleur coupée par le tranchant de la charrue, et qui languit à terre, ou à des pavots qui, surchargés de pluie, penchent leur tête superbe et courbent leur cou fatigué.

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languet humi moriens, lassave papavera collo
Demisêre caput, pluviâ cum forte gravantur.

Il n'est pas possible de rendre en français la douceur et l'élégance de ces vers. M. de Fénélon en a transporté une partie dans son beau roman, en parlant du fils d'Idoménée, que son père vient de sacrifier à Neptune. « L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumière, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus. Il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée, etc. » L'auteur du *Télémaque*, comme on le voit, ajoute à la comparaison; mais ce qu'il ajoute appartient encore à Virgile, qui, dans un autre endroit, s'exprime ainsi au sujet du jeune Pallas, lequel, ayant été tué, fut mis sur un brancart d'osier, garni de feuillages et couronné de rameaux entrelacés, pour être transporté chez son père : « Son visage est semblable à une jeune violette, ou à une tendre hyacinthe que la main d'une Nymphe a

récemment moissonné. La fleur conserve encore quelques restes de son éclat et de sa beauté première ; mais la terre ne la nourrit plus de son suc maternel, et cesse de renouveler ses forces et sa vigueur : »

Qualem virgineo demessum pollice florem,
Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi :
Cui neque fulgor adhuc, nec dum sua forma recessit :
Non jam mater alit tellus, viresque ministrat.

Je citerai quelques comparaisons prises au hasard dans nos poëtes modernes. On lit dans le *Cantique d'Ezéchias*, dont tout le monde sait par cœur la traduction, par J.-B. Rousseau :

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle va couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus :
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivans,
Comme une feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Et dans une de ses odes profanes, où il parle de troupes taillées en pièces :

La nuit les vit rassemblées,
Le jour les vit écoulées
Comme de foibles ruisseaux,
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Nous en trouvons d'admirables dans M. de Voltaire. Voici

comme il parle des excursions que faisoit d'Aumale contre les troupes de Henri IV :

Avec eux, sans relâche, il fond dans la campagne.
Tantôt, dans le silence et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeans son bras couvroit la terre.
Tels, du front du Caucase ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur les prés, déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Il dit ailleurs :

La Discorde a choisi seize séditieux
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse ;
Et jusque sous le dais, par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés :
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes
S'élève en bouillonant sur la face des ondes ;

Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
Qui changeant les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollisent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Potier demande audience, lorsque les états de la ligue sont assemblés pour élire un roi :

Il élève sa voix ; on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse :
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante :
Tel paroissoit Potier dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisoit à sa voix.

Les Anglais envoyés par Élisabeth se mêlent aux troupes de Henri IV. Essex les conduit :

Essex avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paroît s'enorgueillir de sa tige étrangère.

Mayenne perd la bataille d'Ivry ; il ordonne à d'Aumale de rassembler les restes de son armée :

D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage ;
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paroît menacer, même en obéissant. »

Homère, Hésiode et les anciens poëtes de la Grèce, usoient

de comparaisons qui auroient mauvaise grace dans notre langue ; mais il ne faut pas pour cela les condamner. Chaque siècle, chaque nation, chaque pays, a nécessairement des comparaisons différentes qui se tirent de la diversité des usages, des mœurs, des opinions, du génie des peuples, de leur goût et des objets qu'ils ont le plus communément devant les yeux, etc. Les Asiatiques compareront une belle femme, d'une taille haute et bien proportionnée, à un palmier, parce que c'est le plus beau, le plus droit et le plus brillant de leurs arbres. Ajax, dans l'*Iliade*, est comparé à un âne; mais nous avons tort d'en rire. Chez nous, cet animal,

Dont le nom seul en soi comprend une satire,

n'est plus qu'un animal vil, parce qu'il est employé aux usages les plus bas ; mais parmi les Grecs il étoit en honneur : il servoit de monture aux princes et aux reines, comme le chameau dans l'Orient. Le Saint-Esprit même, qui, comme le dit le P. Le Bossu, *ne peut avoir le goût mauvais*, fait l'éloge de David en le comparant à de la graisse détachée de la chair : *Quasi adeps separatus à carne; sic David à filiis Israël.* David est séparé du peuple d'Israël comme la graisse l'est de la chair ; les Israélites, au contraire, étoient la chair séparée de la graisse : c'est que la graisse et le sang étoient ce qu'il y avoit de plus noble et de plus précieux dans les victimes que l'on immoloit au Seigneur; ainsi les fils d'Israël sont aux yeux de Dieu ce qu'il y a de plus vil et de plus abject. Salomon compare les joues de sa bien-aimée à celles d'une tourterelle, et son cou à un collier. Ce qui paroîtra bien singulier dans notre langue, et suivant notre goût, c'est qu'il fait l'éloge de son nez en le comparant à la tour du mont Liban qui regarde Damas : elle compare, à son tour, les yeux de son bien-aimé à des pigeons qui se promènent sur le bord des ruisseaux lors-

qu'ils sont rassasiés de lait. Un berger, dans Virgile, trouve sa maîtresse plus douce que le thym :

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hiblæ,
Candidior cycnis, hæderâ formosior albâ ;

elle lui paroît plus blanche que le cygne et plus belle que du lierre blanc. Les complimens que fait Polyphême à Galatée ne sont pas ridicules en eux-mêmes, ils ne le sont que parce qu'ils sont dans la bouche d'un énorme géant pour qui ce langage doucereux n'est pas fait. Il la compare, pour la blancheur, à la feuille du troène; Galatée ressemble à un pré émaillé de fleurs, sa taille est aussi droite que le tronc d'un aune, sa peau plus polie que l'intérieur d'une coquille que les flots de la mer lavent sans cesse; Galatée est aussi agréable que le soleil dans l'hiver, que l'ombre dans l'été ; Galatée a la beauté des fruits les plus vermeils ; Galatée s'élève avec majesté comme un plane ; elle est plus brillante que la glace, plus douce que le raisin mûr, plus flatteuse que ne le sont au toucher les plumes du cygne ou le lait caillé.

Candidior folio nivei Galatea ligustri,
Floridior prato, longâ procerior alno,
Levior assiduo detritis æquore conchis,
Solibus hibernis, æstivâ gratior umbrâ,
Nobilior pomis, platano conspectior altâ,
Lucidior glacie, maturâ dulcior uvâ,
Mollior et cycni plumis, et lacte coacto. (Metam. XIII.)

Ne blâmons donc point les comparaisons des anciens ni celles des étrangers : chacun parle et s'exprime comme il sent, comme il est affecté, et aucune nation n'a tort d'avoir le goût que lui donne la nature. Si on faisoit toujours cette réflexion, peut-être ne trouveroit-on pas si ridicules les expressions, les figures de ceux qui, étant nés en d'autres climats et en

d'autres siècles que les nôtres, ne doivent être ni affectés ni s'exprimer toujours comme nous.

Tout ce que nous disons ici ne regarde pas directement ni uniquement le poëme épique. Le P. Le Bossu a jugé à propos d'ajouter à son traité un seizième livre, qui renferme quelques préceptes sur les sentimens et l'expression ; c'est une partie de la poétique utile à tous les poëtes en général. Il ne traite pas même à fond cette matière, il ne fait que l'effleurer : ainsi il passe rapidement et sans *transition* d'un objet à l'autre ; il vient de parler des comparaisons, il passe tout de suite aux sentences.

Ce mot est ambigu en latin : *sententia* veut dire les sentimens et les pensées, ce qui fait la matière d'un livre, ou bien il signifie une maxime grave et courte : c'est dans ce dernier sens que nous l'entendons en français, et qu'il doit être entendu ici.

Les sentences sont bonnes dans des poëmes philosophiques, dans des épitres morales, etc. ; mais elles sont mal placées ordinairement dans un poëme plein d'action, tel que le poëme épique. On s'imagine que leur utilité, jointe à un certain éclat qui éblouit, sont deux qualités qui doivent les faire admettre par-tout. « Le grand nombre des sentences, dit judicieusement le P. Le Bossu, fait retomber le poëme en un style qui est trop philosophe, et le rejette en un sérieux qui appartient moins à la majesté du poëme qu'à l'étude des savans et à la gravité des dogmatiques. Ces pensées ont d'elles-mêmes et inspirent une certaine sagesse tranquille qui est contraire aux passions : elle les refroidit dans les auditeurs et dans ceux qui les prononcent. Enfin, l'affectation de parler par sentences fait que l'on en dit de fausses et de badines, ou qu'on les met dans la bouche de ceux à qui leur condition et leur état présent ne permettent pas tant de sagesse ni tant de doctrine. Nous avons un bon nombre de ces mauvais exemples dans les tragédies de Sénèque.

« Les misères d'Hécube dans la perte de son royaume, de son mari, de ses enfans et de sa liberté, ne la rendoient plus capable que d'aboyer, de hurler et de mordre, pour me servir du langage des poëtes, qui pour cela l'ont judicieusement métamorphosée en chienne. De qui donc sont ces sentences graves et tranquilles et ces belles réflexions morales?

Quicumque regno fidit, et magnâ potens
Dominatur aulâ, nec leves metuit deos,
Animumque rebus credulum lætis dedit;
Me videat, et te, Troja. Non unquam tulit
Documenta fors majora quàm fragili loco
Starent superbi, etc.

« Assurément ce ne sont point les pensées de cette Hécube dont on emprunte le nom; elles sont du philosophe Sénèque écrivant en repos dans son cabinet, et méditant sur les malheurs auxquels nous exposent les grandes fortunes. L'unique intérêt qu'il prend est d'en tirer des maximes utiles et cette belle morale que lui fournissent les trônes brisés et la chûte terrible des monarchies les plus puissantes. »

Dans la tragédie d'*Œdipe*, du même auteur, Créon, par l'ordre du roi, a consulté l'ombre de Laïus : elle a enseigné l'unique remède aux maux qui désoloient la ville de Thèbes. Créon vient apprendre au roi en quoi il consiste; mais il craint de le dire et s'obstine à se taire. Voici ce qu'il dit au roi :

Ubi turpis est medicina sanari piget.
Odere reges dicta, quæ dici jubent.
Tacere liceat. Nulla libertas minor
A rege petitur.
Ubi non licet tacere, quid cuiquam licet?

Chacun de ces vers renferme une sentence :

« On doit craindre de guérir quand le remède est honteux.

« Souvent les discours que les rois nous arrachent leur déplaisent.

« Permettez-moi de taire : la moindre liberté qu'un roi puisse accorder, c'est de se taire.

« Quelle liberté nous accordera-t-on, si celle-là nous est refusée ? »

C'est là une singulière façon de faire parler ses personnages. Il s'agit ici du salut de la patrie, Créon en sait le moyen, il est sujet d'Œdipe, et il trouve mauvais qu'Œdipe veuille le forcer à parler ; et tout cela est exprimé par maximes. Le roi, qui d'abord s'étoit mis en colère contre Créon au point de le menacer de la mort, est tout d'un coup si frappé de lui entendre dire de si belles choses, que l'envie de moraliser par sentences le prend à son tour. « Souvent, dit-il, la liberté de se taire est plus nuisible aux rois et aux états que la parole même : qui se tait quand on lui ordonne de parler, est désobéissant. »

Sæpè vel linguâ magis,
Regi atque regno muta libertas obest.
Imperia solvit, qui tacet jussus loqui.

Nous emprunterons encore d'autres exemples du même Sénèque dans son *Hercule au mont Œta*. Iole et quelques captives paroissent sur le théâtre, et pleurent leur esclavage par sentences. En voici une :

Nunquam est ille miser cui facile est mori
Felices sequeris, mors, miseros fugis !

« On n'est point malheureux quand on peut mourir.

« O mort ! tu n'es que pour les heureux, tu fuis les infortunés. »

Ces jeunes filles avoient assurément un goût décidé pour les sentences et pour les antithèses.

Déjanire, déterminée à se donner la mort quand elle aura immolé Hercule et Iole, se console en disant :

Felix jacet quicumque quos odit premit.

ce que Rotrou traduit ainsi :

Et qui tue en mourant doit mourir satisfait.

Tout le monde, jusqu'aux nourrices, ne parle que par antithèses et par sentences, chez Sénèque : Déjanire, qui, sans le vouloir, a envoyé du poison à Hercule, et qui apprend l'effet terrible de ce présent sur son époux, veut absolument mourir. Sa nourrice lui dit qu'elle n'est point coupable, et qu'elle va le paroître en se donnant la mort. La reine répond, l'autre réplique, et toujours antithétiquement et sentencieusement :

NUTRIX. *Nocens videri qui cupit, mortem cupit.*
DEJAN. *Mors innocentes sola deceptos facit.*
NUTRIX. *Titana fugies?*
DEJAN. *Ipse me Titan fugit.*
NUTRIX. *Vitam relinques, misera?*
DEJAN. *At Alcidem sequar.*
NUTRIX. *Superest, et auras ille cœlestes trahit.*
DEJAN. *Vinci Hercules cum potuit, hinc cœpit mori.*

LA CONFIDENTE. « Qui veut mourir veut paroître coupable.

DÉJANIRE. La mort seule peut rendre innocens ceux que la surprise a rendus coupables.

LA CONFIDENTE. Vous abandonnerez le jour !

DÉJANIRE. C'est le jour qui m'abandonne.

LA CONFIDENTE. Hélas ! vous quitterez donc la vie ?

DÉJANIRE. Du moins je suivrai Hercule.

LA CONFIDENTE. Il vit, il voit encore la lumière des cieux.

DÉJANIRE. Hercule, dès qu'on a pu le vaincre, a commencé de mourir. »

Dans la *Troade* de Sénèque, le chœur veut aussi dire des sentences. Andromaque est destinée à Pyrrhus comme esclave, Cassandre à Agamemnon, Hécube à Ulysse. Toutes ces princesses sont malheureuses, sans doute; mais Hécube l'est plus que toutes les autres, elle qui, après avoir perdu tant d'enfans, vient de voir égorger encore Polydore son fils, et sacrifier Polyxène sa fille sur le tombeau d'Achille, et tombe enfin au pouvoir d'Ulysse, le plus cruel de tous ses ennemis. Le chœur fait ces réflexions, et conclut que les malheureux aiment à voir des malheureux, et qu'on ne l'est que par comparaison :

Est miser nemo nisi comparatus.

Dès le commencement de son *Agamemnon*, Sénèque fait faire des sentences par le chœur des femmes d'Argos, au sujet des rois, et celle-ci entre autres : « Ils veulent être craints, mais ils craignent de l'être » :

Metui cupiunt, metuique timent.

Clytemnestre s'exhorte elle-même à tuer son époux, pour combler ses crimes. « Les forfaits, dit-elle, ouvrent toujours une route assurée aux forfaits » :

Per scelera semper sceleribus tutum est iter.

Elle suppose des crimes à son époux, elle le regarde comme son ennemi : « Mourons, s'il le faut, s'écrie-t-elle, pourvu qu'il meure; la mort est douce quand notre ennemi périt avec nous : »

Mors misera non est commori cum quo velis.

Égisthe paroît, et dit à la reine qu'il va tuer son mari; et en discourant au sujet des rois, il laisse échapper beaucoup de sentences; car pourquoi n'en diroit-il pas aussi bien que les autres ? En voici une : « C'est le privilége le plus grand

des rois, suivant eux, que de pouvoir faire sans crime tout ce qui est défendu aux autres : »

Id esse regni maximum pignus putant
Si quidquid aliis non licet, solis licet.

Agamemnon étant revenu dans ses états, on voit paroître des captives Troyennes. Les Argiennes leur cèdent la place; mais à condition, à ce qu'on croiroit, du moins, que ce nouveau chœur débitera autant de sentences que le premier : toutes les captives s'écrient « que c'est un grand malheur de ne savoir pas mourir » :

O quam miserum est nescire mori!

Tandis qu'Égiste et Clytemnestre tuent Agamemnon, Électre sort précipitamment, portant entre ses bras le petit Oreste, qu'elle veut dérober au carnage. Strophius et Pylade son fils paroissent tout à coup sur le théâtre comme par miracle : Électre donne à Strophius le jeune Oreste comme un dépôt sacré qu'elle lui confie; il le reçoit en disant une belle sentence : « La prospérité demande de la fidélité, mais l'adversité l'exige : »

Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt.

L'*Hippolyte* de ce même poëte abonde également en sentences; en voici une qui est belle : « Les grandes douleurs se taisent, les douleurs légères s'exhalent en paroles : »

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

Si les maximes fréquentes sont déplacées dans le poëme épique, elles le sont incomparablement davantage dans la tragédie, où les passions règnent bien plus, et où l'action est poussée avec beaucoup plus de vivacité : or les sentences ralentissent l'action dans sa marche et refroidissent les passions. Lorsqu'il s'agit de courir à l'événement ou d'en-

tretenir dans l'ame des spectateurs cette chaleur rapide que produisent les grands intérêts, il seroit ridicule de les glacer par la gravité d'une morale qui vient plutôt à l'esprit d'un philosophe tranquille et méditatif que dans la tête d'un personnage occupé de soins plus importans. Voilà pourtant ce que fait Sénèque, dont la lecture a rempli la plupart de nos auteurs tragiques de son amour pour les sentences. Rotrou le premier l'a imité en cela comme en bien d'autres choses; et il est à craindre que ce mauvais goût, qui se répand en France depuis plusieurs années, n'étouffe enfin le sentiment sous la réflexion, et ne corrompe tout à fait la tragédie. On permet plus volontiers les maximes sur le théâtre comique, encore ne faut-il pas les multiplier à l'excès ni en mettre à chaque vers. On peut cependant en faire dire par des valets et des gens du petit peuple, parce que, comme on le sait, la populace ne parle presque jamais que par adages. Les personnes d'un certain état n'adoptent pas ces façons de parler proverbiales, parce qu'elles sont accoutumées à penser et à ne dire que ce qu'elles ont pensé elles-mêmes, et que le nombre de leurs maximes est par conséquent beaucoup plus borné. Mais les petites gens qui ne font pas de grandes réflexions sont obligées d'emprunter celles des autres : ils disent tant de proverbes dans la suite de leurs entretiens, que les trois quarts de leur discours ne leur appartiennent point, ils n'ont presque rien tiré de leurs têtes; et c'est peut-être par cette raison qu'ils parlent si long-temps et avec une si grande volubilité, ce qui n'arriveroit pas si leur esprit étoit obligé d'enfanter tout ce que leur bouche débite. Il arrive même souvent qu'ils appliquent très-mal à propos la plupart de leurs proverbes. C'est ainsi que Sancho Pança, lorsqu'il avoit fait l'application d'un proverbe avec assez de justesse, au discours présent, se rappeloit ensuite tous ceux qu'il savoit et les enfiloit tous l'un après l'autre, sans qu'il fût possible de l'interrompre ni d'arrêter le cours de sa langue une fois

débordée. On pourroit regarder les personnages de Sénèque dans ses tragédies comme autant de *Sancho Pança;* mais ces personnages sont agités de passions qui ne devroient pas leur laisser la liberté de suivre leur goût, d'autant plus que les proverbes ne coûtoient rien à Sancho qui ne les composoit pas, au lieu que des personnages tragiques, s'ils débitent quelques sentences, les imaginent eux-mêmes; ce qui suppose une liberté d'esprit, laquelle s'accorde mal avec la chaleur de la passion.

Mais, dira-t-on, faut-il entièrement exclure les sentences de la tragédie? Je réponds qu'il faut les employer dans la tragédie, comme le P. Le Bossu veut qu'on les emploie dans les poëmes épiques. Ce qu'il dit à ce sujet est si excellent que je me ferois un scrupule d'en rien dérober à mes lecteurs.

« Nous venons de dire qu'il falloit déguiser les sentences; nous proposerons ici, dans quelques exemples de Virgile, les manières dont il a fait ces déguisemens. La plus générale est de ne point énoncer l'instruction morale universellement, mais d'en faire l'application à l'action dont il s'agit. Voici, par exemple, une sentence pure, et prononcée universellement: *Ceux qui haïssent leurs frères en cette vie en seront sévèrement punis dans les enfers.*

Hic, quibus invisi fratres, dum vita manebat,
Inclusi pœnam expectant. (Æn. lib. VI.)

« Virgile l'applique à son action, en disant qu'Énée étant dans les enfers y trouva dans les peines ceux qui avoient haï leurs frères sur la terre.

« Il y a diverses manières de déguiser les sentences et de les appliquer à l'action. Quelquefois la suite seule a cet effet, quand le poëte est adroit à la bien ménager:

Tantùm series juncturaque pollet.

« Dans le second livre de l'*Énéide*, les Troyens étoient en peine de ce qu'ils feroient du cheval de bois que les Grecs avoient laissé. Énée, qui fait ce récit, rapporte les sentimens de quelques personnes considérables, de Timætes, de Capis, de Laocoon et autres; et il y mêle les discours du peuple, qui, dans la contrariété de ses sentimens, ne savoit à quoi se résoudre :

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

« On ne voit là qu'un simple récit de ce qui se passoit en cette occasion particulière entre les Troyens : cela se peut concevoir sans sentence et sans proposition générale et universelle. Mais si cette pensée est retirée de la suite et considérée seule, elle est sans doute une sentence, et un discours qui fait connoître en général le naturel et les inclinations inquiètes d'un peuple qui délibère en tumulte, et qui ne sait à quoi se résoudre.

« Il n'importe en quelle personne et en quel nombre ces sentimens soient énoncés :

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito
Quò tua te fortuna sinet.....
....Quò fata trahunt retrahuntque sequamur
Quidquid erit, superanda omnis fortuna ferendo est.

« Une sentence s'exprime également bien en toutes ces manières; et ces pensées tirées de leurs places et considérées sans suite, comme je les présente ici, sont de véritables sentences et des préceptes moraux qui nous affermissent contre toutes sortes d'accidens fâcheux, et contre les oppositions de la fortune. Mais dans la suite du poëme ce ne sont proprement ni sentences, ni préceptes généraux; mais des avis que l'on donne à Énée pour les occasions particulières où il se rencontre.

« La phrase latine a en cela sur la française un avantage qu'elle tire de l'ellipse. Il est souvent aussi bon en latin de supprimer un mot que de l'exprimer. De sorte que, supprimant le mot qui fait l'application particulière, on laisse la pensée dans cette espèce d'ambiguité ingénieuse que nous venons de trouver aux exemples précédens, où il n'y a rien de sous-entendu. Voici un exemple de cette ellipse. Les Troyens, réduits à la dernière extrémité par Turnus et près d'être forcés, voient Énée qui vient les secourir, le poëte dit : *Spes addita suscitat iras.* Cette expression signifie également, ou en particulier, que *l'espérance qu'ils reçoivent rétablit et augmente leur courage;* ou, en général, que *l'espérance d'un secours prochain et assuré relève le courage et donne de nouvelles forces.* Si le poëte eût ajouté un mot, et s'il eût dit : *Ollis spes addita suscitat iras*, le premier sens seroit manifestement exprimé, et ce ne seroit pas une sentence pure, mais l'application d'une sentence. La suppression de ce mot fait une sentence en forme : mais cette suppression étant si naturelle que l'on peut sans difficulté y sous-entendre ce mot, elle fait rentrer la sentence dans le corps du discours, et l'empêche, pour ainsi dire d'être en saillie. C'est une de ces liaisons fines et délicates que Perse demande :

Ut per læve severos
Admittat juncturа ungues.

« La seconde manière de déguiser les sentences est de les appliquer sensiblement à l'action particulière. Cela se fait en mettant la conclusion particulière d'un raisonnement fondé sur une proposition générale que l'on n'exprime point. En voici un exemple. Didon se plaint de ce qu'elle n'avoit pas attaqué Énée pendant qu'il étoit en son pouvoir, et elle se fait cette objection ; que cette attaque auroit été aussi dangereuse pour elle que pour son ennemi : *Verum*

anceps pugnæ fuerat fortuna. On peut y répondre par ce raisonnement : Quiconque est résolu de mourir n'a rien à craindre : je n'avois donc rien à craindre, puisque je suis résolue de mourir. Il eût été ridicule d'exprimer tout cela dans un poëme, et de faire ainsi raisonner une personne aussi emportée que Didon étoit alors. Il falloit donc choisir l'une ou l'autre de ces deux propositions; chacune est assez intelligible. L'esprit de celui qui compose détermine ordinairement cela sans réflexion, et il prend le parti où le jette sa sagesse trop tranquille, ou bien son imagination judicieusement échauffée et transformée en celle du personnage qui agit et qui parle. Ainsi le sage et sententieux Sénèque n'eût pas manqué de prendre la proposition générale : qu'importe, eût-il dit, *Nil timet certus mori.* Virgile a suivi son feu et son style ordinaire : *Fuisset!* dit-il : *Quem metui moritura?*

« Souvent dans les tragédies, où la morale doit moins paroître que dans l'épopée, Sénèque énonce ses pensées moralement et par sentences; et Virgile, au contraire, dans le poëme épique et dans les endroits qui sont pour la morale, cache ses sentences sous des figures et sous des applications particulières. Ce tragique, dans le dessein de joindre l'utile à l'agréable, en use de telle sorte, qu'il fait disparoître l'agréable, et qu'il étouffe la passion qui doit régner, pour mal placer une sentence, dont souvent tout l'effet n'est que de choquer ceux qui y font de justes réflexions, comme dans ce que nous avons dit de l'*Œdipe.* Et Virgile, retenant dans une sentence qu'il emploie tout ce qu'elle a d'utile et d'instructif, à quoi il est obligé, y mêle l'éclat et la tendresse des passions, avec un jugement et une adresse qui lui sont particuliers.

« Si quelque chose nous doit exciter à la vertu et à la fuite des crimes, c'est sans doute cette maxime : que la première et la plus belle récompense d'une bonne action sont la vertu même et les bonnes habitudes que l'on contracte

par ses bonnes actions; comme, au contraire, les actions vicieuses impriment en nous l'amour des vices et les habitudes de les commettre, qui quelquefois passent en une espèce de malheureuse nécessité. Ces habitudes sont tellement enracinées en nous, que la mort ne nous les fait point quitter. Nous conservons éternellement les amours et les inclinations que nous avons contractées en cette vie, et avec lesquelles nous mourons : de sorte que ceux qui sont assez malheureux pour sortir de cette vie avec des inclinations criminelles, s'engagent en des supplices effroyables, dans la connoissance qu'ils ont alors de la difformité des crimes dont ils ne peuvent plus se défaire, et de la beauté de la justice et de la vertu dont ils se sont privés pour jamais. Virgile enseigne tout cela en diverses sentences déguisées d'une manière admirable.

« La première est : Que les mœurs et les habitudes sont la plus belle récompense des bonnes actions. Il joint cet excellent précepte à tant de tendresse, qu'il est difficile de dire qui l'emporte en cet endroit, ou de l'utile ou de l'agréable. Un jeune seigneur, c'est Euryale, le plus aimable et le plus aimé des Troyens, trouve une occasion importante de servir son prince, à laquelle rien ne l'oblige que sa seule vertu. Il l'embrasse avec ardeur, et il va s'exposer à une mort qui peut-être coûtera la vie à sa mère. Elle aimoit ce fils avec tant de passion qu'elle fut la seule qui le suivit en Italie, sans craindre les périls ni les fatigues qui avoient arrêté toutes les autres femmes en Sicile. Euryale, qui répondoit parfaitement à cet amour de mère, n'ose aller prendre congé d'elle, parce qu'il ne pourroit supporter la tendresse de ses larmes. Il la recommande donc au jeune Ascagne : Ascagne la reçoit en sa protection; et ils expriment de part et d'autre tous les mouvemens qu'un grand poëte étoit capable de leur inspirer. C'est au milieu de ces mouvemens qu'un sage vieillard, les larmes aux yeux, embrasse Euryale et son cher Nisus; qu'il les con-

gratule, et que, pour récompense de tant de vertu, il leur promet ce dont nous venons de parler :

Humeros dextrasque tenebat
Amborum, et vultum lacrymis atque ora rigabat.
Quæ vobis, quæ digna, viri, pro talibus ausis
Præmia posse rear solvi? Pulcherrima primum
Dii moresque dabunt vestri.

« La seconde sentence est : Que nous perdons la vie sans perdre les habitudes que nous y avons contractées. Le poëte fait mention des habitudes fâcheuses et affligeantes, à l'occasion des amans qu'Énée rencontre dans les mêmes misères qu'ils souffroient avant leur mort :

Curæ non ipsâ in morte relinquunt.

« Et il en dit autant des inclinations agréables, lorsque, dans les champs Élysiens, Énée trouve les héros qui prenoient les mêmes divertissemens auxquels ils avoient pris plaisir avant leur mort :

Quæ gratia currum,
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos : eadem sequitur tellure repostos.

« Le poëte fait une application particulière de celle-ci par les termes de *chars* et de *chevaux* qu'il y joint. On les en peut entièrement retrancher, et ce qui restera sera une sentence pure et en forme : *Quæ gratia fuit vivis, quæ cura, eadem sequitur tellure repostos.* La précédente est pure et générale dans les termes et dans l'expression : *Curæ non ipsâ in morte relinquunt.* C'est la suite seule qui la rend singulière, et qui la fait rentrer dans le corps de l'action. Ces deux applications particulières disent en général la même chose, et enseignent que l'*on garde éternellement les mêmes passions et les mêmes habitudes que*

l'on a contractées pendant cette vie, et dont on ne s'est pas défait avant la mort.

» C'est encore ce que notre poëte nous enseigne, lorsqu'entre les supplices de son enfer il met celui que les criminels y souffrent à la vue de la justice et de la vertu qu'ils ont méprisée, et dont ils se sont éternellement privés. « Le malheureux Thésée, dit Virgile, est dans le Tartare et y sera éternellement; et Phlégie, encore plus misérable, fait entendre ces paroles à tous ceux qui sont en ce lieu : Écoutez, dit-il à ces malheureux, et apprenez ce que c'est que la justice et la piété : »

Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus, Phlegiasque miserrimus omnes
Admonet et magna testatur voce per umbras :
Discite justitiam, moniti, et non temnere divos.

« Cet endroit présente une sentence déguisée d'une manière bien différente de celles dont nous avons parlé; car les premières sont cachées dans l'expression qui les contient : mais celle-ci, au contraire, n'est point contenue dans l'expression qui la présente. Qui est-ce qui d'abord ne prendra pas ce vers de Virgile pour une sentence et pour un avertissement d'être juste et pieux :

Discite justitiam, moniti, et non temnere divos ?

« En effet, on ne peut douter que ce ne soit le dessein du poëte, si l'on ne considère que sa personne et celle des lecteurs; et l'on ne peut lui reprocher qu'il ne lui a pas donné toute sa force : au contraire, c'est sans doute rendre cette sentence bien touchante et bien convaincante que de la faire prononcer dans cet épouvantable lieu de supplice, où sont cruellement punis ceux qui en ont négligé la pratique.

« Mais lorsque, sans considérer la personne du lecteur,

on jette les yeux sur la suite, et qu'on n'a égard qu'à celui qui parle et qu'à ceux à qui il s'adresse, il est difficile de se persuader que Virgile ait voulu inspirer la piété et la justice à des ames qui n'en sont plus capables, étant condamnées à souffrir des peines éternelles dans un lieu d'où elles ne doivent jamais sortir : *Sedet æternumque sedebit.* Le sens du poëte est donc autre, puisqu'il fait dire ces paroles en un endroit où il ne s'agit que de crimes et de châtimens. Les peines des sens qu'il a marquées par les chaines, les fouets, les roues et les feux, ne sont pas les plus grandes : la couscience en forme, à qui celles-là n'out rien de comparable. Et comme notre auteur a dit que les choses qui sont hors de nous ne sont pas même en cette vie la plus grande récompense des actions vertueuses, il a voulu aussi que nous sussions qu'il en étoit de même des supplices, et que notre ame n'avoit point de plus cruel bourreau qu'elle-même.

« Perse, qui a pris plusieurs choses de Virgile, peut bien aussi en avoir tiré cette pensée. Ce poëte n'a pu imaginer de supplice plus horrible, que de voir la vertu, quand on s'est jeté dans la malheureuse nécessité de ne pouvoir plus la suivre :

Magne pater divûm, sævos punire tyrannos
Non aliâ ratione velis, cùm tetra libido
Moverit ingenium ferventi tincta veneno :
Virtutem videant, intubescantque relictâ.
Anne magis siculi gemuerunt ora juvenci ?
Et magis auratis pendens laquearibus ensis,
Purpureas subter cervices terruit ?

« Platon disoit que si la vertu pouvoit être vue des yeux du corps, elle attireroit tout le monde. Quel supplice donc ne souffrent pas ceux qui la voient plus clairement que par les yeux du corps, et qui, loin de pouvoir jouir de sa beauté,

se voient inséparablement attachés à la difformité des vices contraires, avec lesquels on les force de faire cette comparaison, quand on leur crie au milieu de leurs tourmens :

Discite justitiam, moniti, et non temnere divos? »

S'il ne se trouvoit pas dans le sixième livre de l'*Énéide* des difficultés plus grandes que celle que présente ce vers, M. Warburton auroit pu s'épargner la peine qu'il a prise de donner une *nouvelle explication* de ce livre (*). Le P. Le Bossu lui seul a rendu ce vers d'une manière qui ne rend point Virgile ridicule. Quel emploi, en effet, pour Thésée (et non pour Phlégyas, comme l'entend le P. Le Bossu) de prêcher la justice à des ombres qui ne sont plus en état de mettre le sermon à profit! C'est ce qui a fait dire très-plaisamment à ce fou de Scarron :

Cette sentence est bonne et belle;
Mais en enfer de quoi sert-elle?

Dans le sens du P. Le Bossu, Thésée fait souvenir les coupables de la beauté de la vertu : *Songez*, dit-il, *à la justice, et au respect qui est dû aux dieux;* ou, en d'autres termes, *apprenez ce que c'est que la justice et la piété.* L'auteur du *Télémaque*, qui suit Virgile pas à pas, semble avoir entendu ainsi ce passage; il en a profité, et a mis cette idée dans tout son jour :

« Enfin, dit-il, Télémaque aperçut les rois qui étoient dans les supplices, pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une Furie vengeresse leur présentoit *un miroir* qui montroit toute la difformité de leurs vices : là, ils voyoient et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière et

(*) On la trouve dans le *Virgile* de l'abbé Desfontaines : elle est savante et curieuse.

avide des louanges les plus ridicules, leur dureté pour les hommes, etc., etc..... Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir, plus horribles et plus monstrueux que n'est la Chimère vaincue par Bellérophon, ni l'hydre de Lerne, abattue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

« En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit *un autre miroir* où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints. L'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité..... On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir..... C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature; ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité, elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps; dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux; ils demandent aux abymes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute; mais ils sont réservés à la vengeance, qui distille sur eux goutte à goutte et qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux: sa vue les perce, le déchire, les arrache à eux-mêmes; elle est comme la foudre, sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles; semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fondue par

ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien ; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir ; on est arraché à soi-même, on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on n'y tient plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance qui rend forcené. »

Le P. Le Bossu parle encore de quelques autres espèces de pensées. « Les pointes, dit-il, et les belles rencontres sont dans l'agréable ce que les sentences sont dans l'utile ; leurs brillans éblouissent les jeunes gens et les autres qui ont plus d'esprit que de jugement. » Si les sentences, par une gravité hors de saison, refroidissent l'action et font tort aux mouvemens de l'ame, les pointes dégradent la majesté d'un poëme sérieux par des gentillesses déplacées. Les jeux de mots sont encore plus insupportables ; ils ne sont bons que dans la bouche d'un fat ou d'une petite-maitresse, qui n'ont que cette pitoyable espèce d'esprit. Pourquoi Ovide, qui avoit reçu de la nature un esprit excellent, a-t-il couru puérilement après ces ornemens si méprisables et si indignes de lui ? Son plaidoyer d'Ulysse, au treizième livre des *Métamorphoses*, est, comme on l'a déjà dit, un chef-d'œuvre. Il fait cependant faire à Ulysse un jeu de mots dès le commencement :

Quis magno meliùs succedet *Achilli*
Quàm per quem magnus Danaïs successit *Achilles ?*

Il joue sur ces deux mots, *succedet* et *successit*, qui rappellent deux fois le même verbe, mais dont la signification est bien différente. Ce prétendu agrément ne roule point du tout sur la pensée, mais uniquement sur les mots ; c'est un agrément d'écolier, que Virgile auroit rejeté avec mépris. Traduisez ces deux vers en français, vous verrez bientôt disparoitre cette gentillesse enfantine : « Qui peut mieux succéder au grand Achille, qui doit à meilleur

titre hériter de ses armes, que celui par qui ce héros s'est joint à l'armée des Grecs? »

Sénèque, qui nous fournit des exemples de presque tous les défauts de style et de pensées, fait dire très-souvent des pointes à ses personnages. Dans son *Hercule au mont Œta*, une nourrice vient demander à Philoctète un récit détaillé de la mort d'Hercule. Philoctète a la complaisance de la satisfaire, et même de dire des pointes en racontant toutes les circonstances de la mort de son ami.

NUTRIX. *Effare casus, juvenis, Herculeos precor,*
Vultuque quonam tulerit Alcides necem.
PHIL. *Quo nemo vitam.*
NUTRIX. *Lætus adeone ultimos*
Invasit ignes?
PHIL. *Esse jam flammas nihil*
Ostendit ille.

Après un détail ridicule, il dit encore:

Vultus petentis astra, non ignes, erant.

Sénèque, dans son *Thyeste*, prétend que le feu qui doit consumer le fils de ce prince, gémit autant en l'approchant que le corps à l'approche du feu; que la fumée est triste, chargée, et ne monte pas directement:

Stridet in verubus jecur.
Nec facilè dicam corpora an flammæ magis
Gemuêre. Piceus ignis in fumos abit,
Et ipse fumus tristis ac nebulâ gravis
Non rectus exit.

Que les gens qui font des pointes ont l'esprit petit, et qu'ils retombent quelquefois pitoyablement, si, par hasard, ils se sont élevés! Ce Sénèque est toujours guindé, précieux ou pointilleux, et par conséquent toujours frelaté,

faux et loin de la nature. Je ne puis trop recommander ici aux jeunes gens d'éviter, autant qu'il est possible, les antithèses, qui sont aussi une sorte de pointes, et qu'un homme de goût appelle la figure des écoliers. Tout cela est opposé à la simplicité, et la simplicité, dans les pensées comme dans l'expression, distingue le génie du faux bel-esprit. Je ne puis m'empêcher de citer encore un trait bien singulier de Sénèque, dans sa *Troade*.

Œdipe paroît dès le commencement sur la scène, avec sa fille Antigone : il se souvient de ses malheurs, et veut absolument s'en punir. Il prie sa fille de le faire mourir par le fer, par le poison, ou de le précipiter. Sur le refus qu'elle en fait, il a recours à ses mains ; mais il ne sait par quelle partie de son corps ses mains commenceront à le déchirer. Pourquoi cet embarras? Oh ! le voici ; remarquez bien cette pointe ingénieuse : c'est qu'il est criminel tout entier, *totus nocens sum*. Il exhorte donc ses mains à commencer par où elles voudront, à arracher ses entrailles, à déchirer son cœur, à mettre tout son corps en pièces ; l'énumération est longue ; enfin il se détermine à se mutiler la tête, puisque aussi bien ses mains en ont déjà arraché les yeux. On croit entendre une parade sur les boulevards de Paris. Voilà où conduit la manie des pointes. C'est dans les situations les plus tristes que les personnages de ce poëte les sèment, pour ainsi dire, à pleines mains. Il me souvient que, dans la *Troade*, Hélène fait croire à Polixène, fille de Priam, qu'elle va épouser Pyrrhus. Polixène pleure de dépit ; mais lorsque Hélène lui avoue enfin la vérité, c'est-à-dire, qu'elle va épouser Achille aux enfers, la jeune princesse change de ton, se réjouit, se pare de ses plus beaux ornemens : en un mot, « elle regardoit comme une mort véritable son hymen avec Pyrrhus ; mais elle regarde sa mort comme un hymen. »

Mortem putabat illud, hoc thalamos putat.

Bientôt après un personnage vient faire le récit de la mort du jeune Astyanax ; entre autres traits d'esprit, il dit, par une antithèse admirable, que « cet Astyanax que l'on pleure, est le seul qui ne pleure pas. »

Non flet è turbâ omnium
Qui fletur.

Le narrateur ajoute qu'Astyanax, s'étant précipité lui-même, est déchiré par morceaux ; et Andromaque, sa mère, au lieu de se taire ou de pleurer, s'avise de faire spirituellement cette réflexion : « Et c'est en cela qu'il est semblable à son père Hector. » Racine ne la faisoit pas parler avec tant de finesse, et Despréaux ne l'auroit pas souffert. Sénèque tombe encore à chaque moment dans deux défauts considérables : il *amplifie* tout ; c'est-à-dire, qu'il pousse toujours ses pensées à toute outrance, et il veut sans cesse paroître savant à contre-temps.

Quant à ce que nous appelons une *amplification* défectueuse, je ne finirois pas, si je rapportois la millième partie de celles de Sénèque ; chez lui tout est gigantesque. Il fait dire à Hercule, entre autres, tant de rodomontades, qu'on prendroit ce héros pour l'Artabaze des *Visionnaires* de Desmarets. Ses actions ne sont pas moins outrées que ses paroles : « Ce qu'il veut vaincre est déjà vaincu ; » *Vincere quod parat jam victum est.* Monte-t-il sur le bûcher, son poids écrase et brise les arbres dont il est composé : *Omnes fregit impositus trabes.* Son corps, comme celui de l'éléphant, renverse des murailles : *Muros Œchaliæ corpore propulit*, etc. Il dit lui-même à Jupiter, entre autres forfanteries : « Que tardes-tu à me recevoir parmi les dieux ? Tu crains peut-être qu'Atlas ne puisse porter le ciel, quand je l'habiterai ». Ceci me rappelle une idée toute pareille de Lucain : Il conseille à Néron, lorsqu'il daignera prendre sa place parmi les dieux, de ne point s'approcher de l'un ou de l'autre pôle, de peur que son poids ne fasse incliner la

partie du globe qu'il occupera, mais de choisir précisément le milieu du ciel. Quelle monstrueuse amplification ! et quelle louange fade et ridicule ! Je ne puis dissimuler que Virgile avoit donné aux poëtes l'exemple de cette servile adulation. Terminons cet article par deux exemples que le P. Le Bossu emprunte de Stace. Quand il veut relever la valeur de Capanée, toutes les forces de Jupiter paroissent suffire à peine pour le combattre, et ce dieu craindre d'être obligé, après avoir lancé sur lui un coup de foudre, d'en lancer encore un second :

Toto Jove fulmen adactum.
Potuit fulmen meruisse secundum.

Mais, pour parler dignement ensuite de la puissance de Jupiter, le poëte dit qu'il méprise la foiblesse de cet audacieux, et qu'il a peine à se résoudre à le percer de ses traits brûlans :

Ipse furentem
Risit, et incussâ sanctarum mole comarum :
Quænam spes hominum tumidæ post prœlia Phlegræ ?
Tune etiam feriendus ? aït.

C'est encore à Sénèque que nous aurons recours pour donner à nos lecteurs un exemple de cette affectation vicieuse de paroître savans, qu'on reprend dans les poëtes. On voit chez lui des femmes qui se piquent de savoir à fond la géographie, l'histoire et la fable, et qui étalent à chaque mot et sans aucune nécessité toute leur érudition. En parlant de cruauté, elles nomment tous les tyrans qui n'ont jamais existé, et distinguent savamment les différens genres de cruautés les uns des autres. Elles savent que Diomède, tyran de Thrace, faisoit manger les étrangers par ses chevaux, et que Busiris les immoloit sur les autels ; elles savent non seulement que les Scythes sont cruels, mais encore que ces peuples sont errans. Andromaque n'ignoroit

rien de tout cela, et elle s'en occupoit tandis qu'on lui racontoit la mort de son cher Astyanax :

Quis Colchus aut quis sedit incertæ Scytha
Commisit? aut quæ Caspium tangens mare
Gens juris expers ausa? non Busiridis
Puerilis aras sanguis aspersit feri,
Nec parva gregibus membra Diomedes suis
Epulanda posuit.

Je ne dis pas pour cela qu'un poëte doive être ignorant ; au contraire, il n'est aucune science dont il ne doive avoir au moins une teinture, aucun art sur lequel il ne doive être un peu instruit, puisque dans ses vers il est de temps en temps exposé à parler, mais poétiquement et sans pesanteur, de toutes sortes d'arts et de sciences. Il seroit honteux pour lui, lorsqu'il est obligé de faire une description des cinq zones qui partagent le monde, de n'avoir pas une idée générale d'astronomie et de cosmogonie. Boileau, Racine, M. de Voltaire, n'ont jamais eu à craindre de montrer dans leurs écrits, ni dans le commerce de la société, une ignorance honteuse. Pradon n'étoit pas aussi heureux : le prince de Conti lui dit un jour que, dans une de ses tragédies, il avoit transporté en Europe une ville d'Asie. « *Votre Altesse*, répondit Pradon, *voudra bien m'excuser, je ne sais pas trop la chronologie.* » Nous ne blâmons ici dans les poëtes qu'une affectation marquée de faire parade de leur érudition.

Nous avons dit que ce n'étoit pas assez qu'un poëte dit toujours ce qu'il devoit dire, et qu'il falloit encore qu'il le dit de la meilleure manière : ceci regarde l'expression et le style. Deux personnes auront les mêmes choses à dire, et cependant les diront différemment. Le style de Virgile n'est pas celui d'Homère ; mais la différence de leurs styles vient aussi en partie de la différence de leurs

héros. Si Virgile avoit conçu et arrangé l'*Iliade*, il auroit mis plus de feu dans son style en la versifiant, parce qu'elle renferme, en général, des caractères fougueux et violens. Homère, en écrivant l'*Énéide*, auroit un peu adouci la force de son pinceau, comme il a fait dans l'*Odyssée*. Il suit de là que le caractère du style dépend, en poésie comme en prose, des choses que l'on traite; il suit encore que plus les caractères des personnages d'un même poëme sont différens, plus on mettra de différence dans le style en les faisant parler les uns et les autres; que plus les épisodes seront d'un genre différent, plus chacun d'eux sera différemment écrit. Il faut cependant observer que, malgré cette différence, le style d'un même poëme doit avoir de la ressemblance, de manière qu'on ne puisse pas dire qu'il y a plusieurs styles dans un ouvrage : c'est le genre de l'ouvrage même qui décide le caractère général du style. Plusieurs personnages, de différens caractères, agissent et parlent dans une fable seule de La Fontaine; le Lion parle avec fierté, le Bouc avec une certaine bassesse, l'Agneau avec timidité : le style de chacun de ces animaux est par conséquent tout différent, mais le style général de la fable, dont ils sont les acteurs, a je ne sais quoi de familier qui convient parfaitement au genre de poésie dont il s'agit. Dans l'épopée, le style doit avoir toujours non seulement de l'élégance, mais encore de la noblesse, même lorsque des personnages méprisables expriment des sentimens peu relevés. Tel est le style général du poëme épique; il n'exige point de grands mots, lorsqu'il s'agit de décrire des jeux ou d'exprimer des plaintes; mais l'expression, dans l'un et l'autre cas, quoique conforme à la douleur ou à la gaieté la plus folâtre, doit cependant avoir une certaine noblesse qui réponde à la dignité du poëme épique : en un mot, tous les caractères de style, quoique différens dans un seul poëme, sont entre eux comme ces sœurs dont parle Ovide, qui n'ont pas la même figure, mais qui cependant

se ressemblent et ont au premier coup d'œil uncertain air de famille :

Facies non omnibus una
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Il y a une certaine bienséance de style, si je puis me servir de ce terme, que tout le monde ne connoît pas, et que Virgile a parfaitement connue. « Je ne ferai point naître l'Aurore en riant, pour voir les tristes fureurs auxquelles Didon s'abandonne, quand la première clarté du jour lui présente la fuite d'Énée, » dit le P. Le Bossu.

Septima post Trojæ excidium jàm vertitur æstas.

Ce vers a été traduit ainsi :

Le septième printemps peint la terre de fleurs.

Il y a deux fautes dans cette traduction : il falloit exprimer le mot *été*, parce que *æstas* ne signifie pas ici généralement l'année, mais l'été, temps auquel Énée étoit parti de Troye : il falloit donc dire le septième été. Mais à cette faute d'inadvertance il se joint un défaut de goût : le traducteur n'a pas pris garde aux personnes dans la bouche desquelles Virgile met le vers que nous avons cité. Ce sont les dames Troyennes qui parlent et qui se plaignent amèrement, et les larmes aux yeux, de la longueur de leurs peines et de leurs misères. Voici, disent-elles, le septième été depuis la ruine de Troye ; voilà sept années entières que nous courons toutes les mers : nos courses vagabondes ne finiront-elles jamais ? Les dames Troyennes n'avoient garde d'avoir dans l'esprit les idées agréables et les images riantes contenues dans ce vers :

Le septième printemps peint la terre de fleurs.

Elles regardoient tristement la vaste étendue de la mer ; elles soupiroient à la vue des nouveaux dangers qu'elles

avoient encore à essuyer : c'est le sens de ces vers admibles de Virgile :

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes : heu ! tot vada fessis
Et tantum superesse maris !

Voilà, pour le dire en passant, une expression pittoresque qui rend bien toute la profondeur de la tristesse et de la rêverie des dames Troyennes, et cela par la cadence même du vers et par ce spondée pesant rejeté d'un vers à l'autre :

Cunctæque profundum
Pontum.

Mais cette partie de l'expression, qui consiste dans l'harmonie imitative, nous mèneroit trop loin, et ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Disons seulement que le vers du traducteur est très-joli et très-poétique, mais qu'il n'a été mis ici que par un défaut de goût qui marque une grande ignorance de ce que nous appelons *bienséance de style* : un tel homme n'étoit pas digne de traduire Virgile. Ajoutons un mot à ce que nous avons dit à ce sujet. On ne fait pas assez de réflexions sur l'expression et sur le style : c'est cependant ce qui distingue le plus les grands poëtes des poëtes médiocres. Racine et Pradon ne sont jamais plus différens, dit M. de Voltaire, que lorsqu'ils ont les mêmes choses à dire, et qu'ils paroissent le plus semblables. Lisez les exemples qu'il tire, pour le prouver, de la *Phèdre* de Pradon, et de celle de Racine.

S'il est difficile d'éviter tous les défauts de style, il ne l'est pas moins de juger toujours sainement de l'élocution des autres, et sur-tout de celle des anciens, et même de leurs pensées. « Le jugement qu'on en porte dépend, dit le P. Le Bossu, de la nature du poëme qu'on lit et que l'on doit connoître ; et de plus, des qualités de l'esprit de celui qui le lit. »

Il faut donc premièrement connoître bien la nature du

poëme que l'on veut juger. *Les peintures ont*, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, *leurs jours, leurs distances et leur point de vue, hors desquels elles perdent leurs graces et leurs irrégularités*. Regardez les figures qui ornent la voûte d'un dôme, regardez-les, dis-je, de près, elles seront monstrueuses. On se souvient que nous avons déjà fait cette comparaison ; mais c'est ici le lieu d'en faire plus particulièrement l'application aux ouvrages des anciens poëtes. « Il est aisé, dit notre auteur, de railler les plus excellens et les plus admirables. On invectivera contre Homère de ce qu'il pousse la bravoure d'Achille jusqu'à la brutalité ; et de ce qu'il rabaisse la patience d'Ulysse jusqu'à souffrir l'état de mendiant. On rira de la douceur et de la dévotion d'Éuée, et on lui préfèrera la valeur de Turnus. Et néanmoins ce qui paroît défectueux en ces héros poétiques, ne l'est que comme certaines peintures sont irrégulières, quand on les a tirées hors de leur place, et qu'on les considère seules et sans leurs accompaguemens. Ces défauts prétendus ont bien plus de justesse et d'artifice, et sont beaucoup plus difficiles à manier, que les beautés plates et les froides et languissantes perfections, que les poëtes les plus médiocres peuvent transporter de la morale dans leurs premiers personnages. »

On nous permettra, après ce que nous avons dit du héros de l'*Énéïde*, de n'être pas à son égard du sentiment du P. Le Bossu. Je sais qu'Éuée est à la fois capitaine, législateur et pontife ; j'avoue qu'il ne manque pas de bravoure, qu'il est aussi sage et aussi religieux qu'il puisse l'être ; j'avoue enfin que sa débonnaireté et sa sagesse adoucissent son caractère martial : en un mot, Énée est parfait, de quelque côté qu'on le considère. Mais il me semble que ce n'est point la perfectiou morale, poussée le plus loin qu'il est possible, qui fait la bonté du caractère poétique ; une certaine fierté, une certaiue éuergie d'ame, que n'a point Énée, et qu'on trouve dans Jules-César, quoique ce der-

nier fût aussi clément que l'autre, en un mot, je ne sais quoi d'éblouissant, tout cela convient mieux à un héros épique qu'un caractère plus doux que fier. Il ne s'agit pas, pour bien juger, de considérer celui d'Énée en lui-même, et d'examiner si toutes les qualités qui le composent se rapportent bien entre elles; mais il faut considérer ce caractère par rapport au poëme épique, et voir s'il est bien placé. Le poëme épique, voilà la voûte du dôme; voyez si le caractère d'Énée est assez éclatant pour être placé si haut, et s'il paroîtra assez de loin : c'est ce que je ne crois pas.

Sur tout le reste, je suis d'accord avec le P. Le Bossu, et je dis que, pour connoître la beauté et l'artifice de quelque endroit d'un poëme, il ne faut pas l'examiner seul et sans ses accompagnemens, il faut les lire avec le même esprit et les mêmes emportemens avec lesquels il a été écrit : agir autrement, c'est faire comme Eschine quand il reprochoit à Démosthènes que ses termes étoient moins des paroles que des monstres dans un discours : *Verborum portenta*. Pour le prouver, il déplaçoit ces mêmes paroles et les proposoit sans cette ardeur avec laquelle elles avoient été prononcées : c'est un artifice grossier, mais qui a presque toujours son effet, parce qu'on ne le soupçonne pas.

On peut aussi critiquer les anciens faussement, soit faute d'un esprit assez étendu, soit faute des connoissances nécessaires. Nous ne saurions nous persuader que les mœurs, les usages, et jusqu'aux noms anciens, étoient bien différens des nôtres. L'habitude continuelle où nous sommes de ne trouver rien de bon chez les autres qu'autant qu'il se rapproche de nous, et de juger d'autrui par nous-mêmes, est la source la plus commune de nos erreurs. Voilà pourquoi on se trompe souvent avec beaucoup d'esprit, parce qu'on a en même-temps peu d'équité ou trop d'ignorance. On se souvient de cette ligue de petits géans qui entassoient des montagnes d'argumens pour s'élever jusqu'à Homère, et le chasser de son trône poétique. Perrault, La Motte,

et d'autres écrivains, faits pour raisonner plutôt que pour sentir, et qui d'ailleurs ne vouloient pas concevoir la prodigieuse différence, à tous égards, qui est entre Athènes et Paris, se servirent de toute la finesse de leur esprit très-subtil pour rendre le poëte grec ridicule : ils se moquoient d'un héros qui mettoit lui-même trois gros gigots dans une marmite, et qui n'étoit pas poudré comme nos courtisans de Versailles : ils rioient d'un poëte qui, dans l'Épopée, nommoit un âne et un cochon, sans songer que ces animaux, qui n'étoient pas aussi méprisés chez les Grecs qu'ils le sont chez nous, avoient des noms agréables, sonores, et faits pour entrer dans des vers épiques. Qu'est-il arrivé? Les écrits de ces petits messieurs, quoique très-récens, sont déjà oubliés; et Homère, quoique très-ancien, vivra toujours, malgré le soin qu'a pris M. de la Motte de parodier son *Iliade* en voulant l'abréger. Nous finirons par les paroles du P. Le Bossu lui-même :

« Nous trouvons de grandes bassesses dans les termes de chaudrons et de marmites, dans le sang, dans les graisses, dans les intestins et autres parties des animaux, parce que tout cela n'est plus que dans nos cuisines et dans nos boucheries, et que ces choses nous font bondir le cœur. Et nous ne prenons pas garde que tout cela, au temps d'Homère et de Virgile, étoit au goût du Saint-Esprit même, qui n'a jamais pu l'avoir mauvais; que Dieu avoit très-soigneusement ordonné toutes ces choses à Moïse, comme les plus augustes et les plus vénérables qu'il vouloit qu'on employât dans la religion et dans le culte qu'il exigeoit des hommes; et qu'enfin les reines, les princesses et les personnes les plus délicates, les regardoient avec attention, avec respect et avec vénération.

« L'expression n'a pas moins d'étendue en son genre, et ne demande pas moins d'étude. Le grec et le latin sont deux langues mortes dont nous ne sommes plus les maîtres : elles ont leur tour, leur délicatesse et leur beauté, que

nous devons étudier dans les originaux les mieux reçus. Ce seroit être vain que de présumer entendre des langues que nous ne parlons plus aussi bien que les peuples qui les ont cultivées pendant tant de siècles, et que les hommes qui les ont le mieux perfectionnées et qui y ont le mieux réussi. Un Français oseroit-il aujourd'hui prétendre qu'il a plus de conditions nécessaires à un parfait critique d'Homère que n'en avoit Aristote? Il faut donc le croire quand il nous assure que ce poëte a surpassé tous les autres dans l'art de bien écrire, soit pour ce qui regarde les sentimens et les pensées, soit pour ce qui regarde l'expression; et que non seulement il a excellé sur tous les autres, mais qu'il a parfaitement bien réussi.

« Nous pouvons donc conclure en finissant comme nous avons commencé. Les langues, comme les poëmes, sont des inventions de l'art et du génie qui leur donnent leur forme et leur perfection. Si nous voulons les bien connoître et bien juger des anciens, nous devons, avant tout, nous former le jugement. De même que quand on veut connoître si une ligne est droite, on ne prend pas un morceau de bois tel qu'on le rencontre pour l'y appliquer; il faut que ce morceau de bois ait lui-même été premièrement dressé sur quelque chose de bien droit, si l'on veut qu'il serve de règle : sans cela, si on l'applique, et qu'il ne touche pas à tous les endroits de la ligne, on ne devinera pas si le défaut est dans la ligne ou dans le morceau de bois. Ainsi, avant que de juger d'un poëme, il faut rendre notre jugement régulier, et l'éprouver sur les ouvrages excellens des meilleurs maîtres. S'ils ne nous plaisent pas, nous devons plutôt croire que le défaut est dans notre jugement que dans ces modèles; et s'ils nous plaisent, nous pouvons nous fier à nous-mêmes avec plus d'assurance, suivant cette judicieuse pensée de Quintilien : Que celui à qui Cicéron plaît doit par là reconnoître qu'il a beaucoup profité. »

On peut appliquer à l'Épopée la plupart des préceptes

que Boileau donne pour la tragédie, et j'y renvoie le lecteur. Mais nous terminerons nos réflexions par ce que dit cet excellent critique sur le poëme épique en particulier. Ce morceau de son *Art poétique* renferme en abrégé presque tout ce que nous avons détaillé dans le cours de notre ouvrage :

D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amour de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache :

Sans tous ces cornemens, le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur,
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes,
Mettent, à chaque pas, le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébut, Lubifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles;
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités,
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ses vérités donne l'air de la fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire?
Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
Je ne veux point ici lui faire son procès;
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien
Un auteur follement idolâtre et païen;
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;

D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'Allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur;
Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur;
Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers:
Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers;
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Énée.
Oh le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand!
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous long-temps plaire et jamais ne lasser,
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque;
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs;
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis;
Non tel que Polynice et son perfide frère:
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez pas un sujet d'incidens trop chargé:
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif et pressé dans vos narrations;
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions;
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
N'y présentez jamais de basse circonstance;
N'imitez pas ce fou, qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui *va, saute, revient,*
Et, joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient;
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Donnez à votre ouvrage une juste étendue;
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas, dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre:
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux:
Je chante les combats, et cet homme pieux,
Qui des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du Destin des Latins prononcer les oracles;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errans.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage,
Que tout y fasse aux yeux une riante image;
On peut être à la fois et pompeux et plaisant,
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.

J'aime mieux Arioste et ses fables comiques
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui, dans leur sombre humeur, se croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture;
Son livre est d'agrémens un fertile trésor;
Tout ce qu'il a touché se convertit en or,
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace;
Par-tout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours,
Il ne s'égare point en de trop longs détours;
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique,
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément,
Chaque vers, chaque mot, court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère,
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.
Un poëme excellent, où tout marche et se suit
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit;
Il veut du temps, des soins, et ce pénible ouvrage,
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque;
Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.

345

L'ÉNÉIDE.

Digitized by Google

3 L G

347

LE GÉNIE DE VIRGILE.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Le poëte débute par la *proposition*, c'est-à-dire par l'exposition de son sujet, et par l'*invocation*. Sa narration commence à la septième année de l'expédition de son héros, au temps où Junon, toujours ennemie des Troyens, engage Éole à exciter contre eux une violente tempête. Énée est jeté sur les côtes d'Afrique, avec sept vaisseaux qui lui restent, les autres sont dispersés. Vénus va trouver Jupiter, et se plaint à lui des malheurs de son fils : Jupiter la console, et lui dévoile les destins d'Énée et de ses descendans. Il envoie Mercure à Carthage, pour disposer en faveur des Troyens les Tyriens, et Didon, leur reine. Vénus, en chasseuse, se présente à Énée tandis qu'il visite ce pays inconnu avec Achate : elle lui apprend quelle est cette contrée, et l'histoire de Didon, qui est occupée à élever les murs de sa nouvelle ville. Elle les enveloppe d'un nuage, à la faveur duquel ils pénètrent dans le palais de la reine. Ils y voient des peintures qui contiennent toute l'histoire de Troye. Leurs compagnons,

qu'ils croyoient engloutis dans la mer, paroissent en supplians, et sont présentés à Didon, assise sur son trône : elle les reçoit avec humanité. Énée sort du nuage et paroît tout à coup. Il est favorablement accueilli, et envoie chercher son fils Ascagne, qui étoit resté sur les vaisseaux. Mais Vénus, qui craignoit pour Énée la perfidie carthaginoise et quelque changement de la part de la reine, pour l'intéresser véritablement au sort des Troyens, enlève Ascagne dans l'île de Chypre, et lui substitue Cupidon, qui prend les traits du jeune prince. Cupidon est conduit au palais de Carthage, et enflamme Didon pour le héros Troyen. A la fin d'un repas qu'elle donne à tous les capitaines, elle prie Énée de lui raconter la prise de Troye, et toutes ses aventures depuis son départ de la Phrygie.

Je chante (1) ce héros, qui, des bords du Scamandre,
Aux champs Laviniens le premier vint descendre;
Qui, long-temps fugitif de cités en déserts,
Par Junon poursuivi sur la terre et les mers,
Eut à souffrir encore une guerre cruelle
Quand il voulut fonder une ville nouvelle;
Quand il voulut enfin, par l'ordre des Destins,
Fixer ses dieux errans chez les peuples Latins,
Dans ces lieux où l'on vit les fils de ce grand homme
Bâtir Albe, et les murs de la superbe Rome.

Muse, raconte-moi ces grands événemens;
Dis quel crime attira ces affreux châtimens;
Dis pourquoi de Junon les fureurs inflexibles,
Par des travaux si longs, des courses si pénibles,
Exercèrent jadis un héros vertueux.
Muse, tant de courroux est-il fait pour les dieux? (2)

Carthage fut une ville antique, fondée par une

colonie de Tyriens, à l'opposite des côtes d'Italie et vis-à-vis les embouchures du Tibre. Junon préféroit à Samos même et au reste de la terre cette ville guerrière et puissante. Là, étoient ses armes et son char, et elle auroit voulu, si les Destins l'eussent permis, en faire la maîtresse et la capitale de l'univers. Mais elle avoit appris qu'une nation descendue des Troyens renverseroit un jour les remparts de Carthage; que ce peuple roi, vainqueur du monde, soumettroit la Lybie à ses armes triomphantes; que tels étoient les décrets des Parques. Cette crainte, le souvenir de la guerre qu'elle avoit eu tant de peine à terminer par la ruine de Troye en faveur de ses Grecs chéris; celui du jugement de Pâris, si injurieux à sa beauté, et l'enlèvement de Ganimède, entretenoient sa fureur et nourrissoient sa vengeance.

Dans son ressentiment, elle éloignoit du Latium les Troyens échappés à la cruauté des Grecs et de l'impitoyable Achille; et ces restes malheureux d'Ilion, agités, errans sur toutes les mers, étoient le jouet des vents et le rebut des flots : tant il étoit difficile de jeter les fondemens de l'empire Romain !

A peine ils avoient perdu de vue la Sicile et fendoient le sein des ondes amères, que Junon, conservant dans son cœur sa profonde blessure, se dit à elle-même : Faut-il que je renonce à mes desseins ? ne pourrai-je empêcher le chef des Troyens d'aborder en Italie ? Sans doute que les

Destins s'opposent à mon entreprise. Quoi! Pallas aura pu brûler la flotte des Grecs, et les ensevelir eux-mêmes dans les gouffres de la mer, pour se venger de l'offense et de la témérité du seul Ajax, fils d'Oïlée; elle aura pu, du haut de l'Olympe, lancer la foudre de Jupiter sur ses vaisseaux, bouleverser les ondes écumantes, envelopper dans un tourbillon rapide son ennemi percé des traits brûlans du tonnerre, et le jeter sur la pointe d'un rocher, où il rendit son ame parmi des flots de sang et des torrens de feu; et moi, reine des dieux, moi, sœur et femme de Jupiter, je combats vainement une seule nation depuis tant d'années! Eh! qui désormais invoquera le pouvoir de Junon? qui voudra faire fumer l'encens sur mes autels? (3)

La déesse roulant dans son esprit ces pensées, sent redoubler son courroux, vole sur son char dans l'Éolie, séjour des vents orageux (4), patrie des nuages et des tempêtes. Là, règne Éole :

Il enferme les vents dans des antres profonds,
Les vents tumultueux, dont les mugissemens
Ébranlent leur prison jusqu'en ses fondemens.
Éole, armé d'un sceptre, assis sur leurs montagnes,
S'oppose à leurs efforts et calme leur furie.
Sans lui, les vents fougueux dans l'espace des airs
Entraîneroient le ciel, et la terre et les mers.
Mais le père des dieux, sous des rochers énormes,
Les plongea pour jamais dans des cavernes sombres,
Établit un tyran, qui, borné dans ses droits,

Reçoit des lois lui-même en leur donnant des lois,
Et qui, toujours soumis à ses lois souveraines,
Les arrête, et sur eux laisse flotter les rênes.

Junon l'aborde en suppliante :

« On me brave, dit-elle, et les poupes troyennes
Couvrent de pavillons les mers tyrrhéniennes;
Un peuple que je hais, un peuple audacieux
Porte dans l'Italie et Pergame et ses dieux.
Toi qui, maître des vents sur les humides plaines,
A ton gré les retiens, à ton gré les déchaînes,
Poursuis mes ennemis, écarte leurs vaisseaux,
Ou les ensevelis dans l'abyme des eaux. »

Elle lui promet ensuite pour épouse Deïopée, la plus belle des nymphes qui la servoient. « Je vous obéirai, répond Éole, je le dois; c'est à vous que je suis redevable de l'empire qui m'est donné sur les tempêtes, c'est par vous que Jupiter m'est favorable, et que je suis admis à la table des Immortels. En disant ces mots, il frappe de sa lance le flanc de la montagne, et l'entr'ouvre. Tous les vents sortent avec impétuosité par ce passage, se répandent sur la terre et sur la mer, bouleversent les ondes émues jusque dans le fond de l'abyme, et font rouler les vagues en fureur vers les rivages; les cris des matelots se mêlent au bruit des cordages (5); les nuages dérobent aux Troyens la vue du ciel, le jour s'éteint, une nuit épaisse enveloppe la vaste étendue des mers, le ciel tonne,

les éclairs lumineux fendent la nue, tout présente l'image d'une mort prochaine.

Énée gémit (*non pas de foiblesse, comme on le lui reproche amèrement, mais de regret de n'être pas mort dans le champ de l'honneur, au lieu qu'il se voit sur le point de périr sans gloire*), il élève ses mains vers le ciel.

« O trop heureux, dit-il, ô mille fois heureux (6)
Les enfans d'Ilion, dont le fer de la Grèce
Aux yeux de leurs parens moissonna la jeunesse!
Vaillant fils de Tydée, au milieu des combats,
Que n'ai-je avec honneur expiré sous ton bras,
Aux champs où succomba le prince de Lycie,
Où, sous le fer d'Achille, Hector perdit la vie;
Où, dans les flots grossis du Xante désolé,
Tant de casques, de dards et de corps ont roulé! » (*)

Tandis qu'il parle, l'aquilon souffle et gronde avec fureur dans ses voiles, en élevant les vagues jusqu'au ciel. Les rames se brisent, les proues, repoussées par les ondes en courroux, changent de direction, et les vaisseaux présentent le flanc à la tempête. Les uns sont élevés et suspendus sur des montagnes humides; les autres, précipités dans les abymes profonds, voient la terre au milieu des flots entr'ouverts. Les bancs de sable bouillonnent impétueusément; trois vaisseaux sont poussés avec

(*) Becquey.

violence contre ces écueils cachés que nous appelons autels (7); trois autres, jetés vers les rivages, sur les syrtes, y demeurent misérablement engagés dans de vastes amas de sable (8). Une vague fait pencher la proue de celui qui portoit le fidèle Oronte et ses Lyciens; le pilote est renversé, le vaisseau tourne trois fois sur lui-même avec rapidité, et la mer l'engloutit aux yeux d'Énée. On voit nager quelques-uns de ceux qui le montoient, au milieu des débris de leur naufrage. Les navires d'Ilionée, d'Achate, d'Abas et du vieux Aléthès, succombent sous les efforts redoublés de la tempête; tous, brisés et entr'ouverts, se remplissent d'eau, et s'enfoncent déjà sous le poids.

Mais Neptune, étonné de ce désordre affreux,
Lève au-dessus des flots un front majestueux;
Il voit de toutes parts, sur l'onde courroucée,
Du héros d'Ilion la flotte dispersée,
Les Troyens accablés par l'orage en fureur;
Il le voit, il frémit, et reconnoît sa sœur. (9)

Il appelle à lui les Vents, les menace, et leur ordonne de se retirer loin de son empire, sur lequel Eole n'a point de droit. Neptune parle, et d'un mot,

Il chasse la tempête, il appaise les mers:
Le soleil reparoît sur le trône des airs;
Triton (10), Cymothoë, d'une main secourable,
Délivrent les vaisseaux de leurs prisons de sable,

Leur ouvrent une route, et le dieu cependant
Les soulève, à son tour, du fer de son trident,
Et dans son char, volant sur les plaines profondes,
Parcourt légèrement la surface des ondes.

Ainsi, lorsqu'une populace mutinée (11) se livre à une fureur aveugle, lorsque les esprits d'une multitude insensée s'échauffent de plus en plus, que les pierres et les flambeaux volent de toutes parts, et que leur rage effrénée leur fournit des armes; si tout à coup un homme recommandable par son mérite et son autorité se présente à leurs yeux, ils se taisent, ils l'écoutent, et sa voix les appaise : ainsi tomba la tempête lorsque le dieu des mers, jetant ses regards sur les flots, promena son char léger sur son vaste empire.

Les Troyens tournent leurs proues vers les rivages de Lybie, qui étoient les plus prochains, ils entrent dans un port formé par une île placée à l'entrée d'une baie. Les deux pointes de cette baie sont deux rochers élevés qui s'avancent dans la mer, et dont la tête est couronnée de vastes forêts. Au pied des rochers, les vaisseaux trouvent sous cet ombrage un asile agréable, la mer y est tranquille : de chaque côté, entre le continent et l'île, ils trouvent un passage aisé; ils voient dans le fond de la baie des rochers suspendus, qui servent de voûte naturelle à une grotte où coule une eau douce et pure. La grotte est ornée de siéges naturels, de pierre vive : c'est la retraite des Nymphes.

Les navires que ce port embrasse n'ont pas besoin du secours des câbles et des ancres contre le caprice des vents; les vents y sont inconnus. (12)

C'est là que relâche le héros, avec sept vaisseaux qui lui restoient. On descend avec joie sur le rivage, et tous reposent sur le gazon leurs membres fatigués. Achate fait sortir des étincelles (13) des veines d'un caillou : le feu, reçu sur des feuilles sèches, s'allume à l'aide des matières combustibles répandues à l'entour, et qui lui servent d'aliment. On tire des vaisseaux les vivres que la mer avoit endommagés, et les instrumens propres à faire du pain; on rôtit les présens de Cérès et on les écrase sur une pierre.

Énée, monté, avec le fidèle Achate, sur une éminence, pour voir s'il ne découvrira point les vaisseaux commandés par Anthée, Capys, Caïcus ou quelques autres de ses compagnons, aperçoit une troupe de cerfs; il en tue sept, et les distribue à ses sept vaisseaux, avec le vin qu'il a reçu d'Aceste, roi de Sicile, en quittant les rivages de cette île (14). « O mes amis, leur dit-il, vous n'avez pas oublié les maux que nous avons soufferts avant ce jour : ceux que nous éprouvons sont moins cruels, et finiront comme eux. Souvenez-vous des périls que vous avez courus auprès des rochers de Scylla, battus par les flots mugissans; souvenez-vous du rivage des Cyclopes; rappelez votre courage, bannissez la tristesse et la crainte; peut-être qu'un jour vous songerez avec plaisir aux malheurs

qui vous affligent aujourd'hui. A travers ces dangers et ces obstacles nous parviendrons en Italie, dans cette contrée où les Destins nous promettent un séjour tranquille, où les dieux nous montrent de loin une nouvelle Troye. Supportez votre sort avec constance, et conservez-vous pour un heureux avenir. » Ainsi Énée dissimule ses inquiétudes, et tâche de cacher sous un front serein la douleur dont son cœur est accablé (15). Ses compagnons préparent leur repas : une partie dépouillent les animaux qu'on a tués, quelques-uns les coupent par morceaux et font rôtir leurs membres palpitans, d'autres les font bouillir dans des vases d'airain placés sur le rivage ; tous ensuite, couchés sur l'herbe, appaisent leur faim, réparent leurs forces épuisées, et retrouvent leur premier courage dans le vin délicieux qui leur est versé.

Après ce repas, ils déplorent la perte des compagnons qu'ils ont perdus et dont ils ignorent le sort, sur-tout Oronte, Amycus, Lycus, Gyas et Cloanthe.

Cependant Jupiter, du plus haut de l'olympe,
De la terre et des mers mesurant l'étendue,
Sur les bords Africains arrêta ses regards.
Vénus, en ce moment, s'approche de son trône,
Lève, en tremblant, vers lui ses beaux yeux pleins de
larmes :
« O père des humains ! ô roi des immortels !
Dont la foudre, dit-elle, ébranle l'univers,
Quel crime ont pu commettre Énée et les Troyens ?

Pourquoi leur fermez-vous, après tant de malheurs,
Les chemins d'Italie et ceux du monde entier ?
Vous nous aviez promis que du sang de Teucer
Naîtroit dans l'Ausonie un peuple de héros,
Qui sur les nations étendroit son empire :
Vous nous l'aviez promis, et vous avez changé !
Hélas ! ce doux espoir me consoloit du moins
De la chûte de Troye et des maux de mon fils.
Ces maux ne cessent point; quel en sera le terme ?
A la fureur des Grecs Anténor échappé (16)
A pu franchir les mers qui baignent l'Illyrie,
Les bords Liburniens, les sources du Timave
De qui les flots naissans, par neuf canaux divers
A grand bruit élancés du sein d'une montagne,
Tels qu'une vaste mer, inondent la campagne ;
Il a fondé Padoue en ces heureux climats ;
Dans une autre Ilion, par ses soins élevée,
Ses mains ont suspendu les armes des Troyens ;
A ses nouveaux sujets il a donné son nom ;
Il règne en paix sur eux, et jouit du repos :
Et nous, nous vos enfans, à qui vous destinez
Les honneurs immortels et le nectar divin,
Jouets infortunés d'une seule déesse,
Sans appui, sans secours, et presque sans vaisseaux,
Vous nous voyez poussés par sa rage implacable
Sur des bords inconnus et loin de l'Italie !
Nous rendez-vous ainsi notre chère patrie ?
Est-ce donc là le prix de notre piété ? »

Jupiter, souriant à Vénus (17) avec cette majesté qui appaise les tempêtes et répand la sérénité dans l'air, lui donna un baiser, et lui dit :

« Dissipez votre crainte, ma fille, les destins d'Énée et des Troyens ne peuvent changer. Vous verrez s'élever les murs de Lavinie; vous la verrez cette ville si long-temps promise, et vous conduirez vous-même dans le palais des dieux votre illustre fils : ma volonté est immuable. Pour calmer votre inquiétude, je veux vous dévoiler toute l'histoire de sa destinée. Il aura de grandes guerres à soutenir en Italie, il subjuguera des peuples belliqueux, leur donnera des lois dans les murs qu'il bâtira, et règnera sur eux pendant trois hivers et trois étés. Ascagne lui succèdera, règnera trente ans, et transportera de Lavinie à sa ville d'Albe la Longue le siège de l'empire; Ascagne, son fils, qui porte aujourd'hui le surnom d'Iule, et qui portoit celui d'Ilus, tandis qu'Ilium subsistoit encore sur ses fondemens. Les descendans d'Hector règneront trois cents ans révolus, jusqu'à ce qu'une princesse consacrée à Vesta mette au monde deux jumeaux fils du dieu Mars. Romulus, l'aîné, couvert de la peau d'une louve, sa nourrice, sera le chef d'un nouveau peuple, jettera les fondemens de la ville de Mars, et donnera son nom aux Romains. Je ne donne aucune borne à l'étendue et à la durée de cette nation; cet empire sera éternel. Junon même, l'implacable Junon, qui fatigue de ses plaintes et de ses fureurs le ciel, la terre et les mers, s'adoucira enfin, et protègera comme moi le peuple Romain : tels sont les décrets de Jupiter. Un temps vien-

dra, dans la révolution des siècles, où la maison d'Assaracus asservira Phthie, Argos et Mycènes. Jules-César, ainsi appelé d'Iule son auguste aïeul, et digne de ce beau sang dont il sortira, portera ses conquêtes jusqu'à l'Océan et son nom jusqu'aux astres : vous le recevrez vous-même un jour dans l'olympe, chargé des dépouilles de l'Orient, et les mortels lui adresseront des vœux.

« Alors les douceurs de la paix succèderont à des temps de trouble. On verra régner la candeur de l'âge d'or, Vesta, Romulus et Remus son frère. On fermera les portes du temple de la Guerre. Dans ce temple frémira de rage la Discorde, les bras liés derrière le dos de cent chaînes d'airain, et la bouche teinte de sang (18). »

Il dit, et envoie aussitôt le fils de Maïa vers Didon et ses Tyriens, pour les disposer de sa part à recevoir favorablement les Troyens.

Énée, dès que la nuit eut fait place à la lumière, laissa sa flotte à l'abri des rochers et des bois, pour aller reconnoître ce pays qui lui paroissoit désert. Il part avec le fidèle Achate, et porte dans une main deux grands javelots.

Au milieu de la forêt, sa mère se présente à lui armée et vêtue comme les filles de Sparte, ou semblable à la reine de Thrace, Harpalyce, cette célèbre amazone, lorsqu'elle monte un superbe cheval, dont la course devance les flots de l'Ebre.

Un carquois a chargé l'épaule de Vénus;
Ses longs cheveux épars sont le jouet des vents,

Et sur l'ivoire nu de ses genoux brillans
Un nœud retient les plis de sa robe flottante. (19)

« Guerriers, dit-elle, le hasard ne vous a-t-il point fait rencontrer quelqu'une de mes compagnes armée d'un arc, couverte d'une peau de lynx, errante comme moi dans ces bois, ou poursuivant un sanglier? » Énée répondit : « Aucune de vos compagnes ne s'est offerte à mes yeux : mais de quel nom dois-je vous appeler? Vos traits et votre voix n'annoncent point une mortelle. O déesse! soit que vous soyez la sœur d'Apollon, ou une des Nymphes de ces lieux, qui que vous soyez enfin, daignez nous être favorable, et prenez pitié de l'embarras de deux étrangers. Apprenez-nous sous quels cieux nous sommes et dans quelles contrées de l'univers. Jetés sur cette côte par des vents contraires, nous n'en connoissons point les habitans. Éclairez notre ignorance, et notre main reconnoissante immolera sur vos autels de nombreuses victimes. » « Tant d'honneurs ne me sont pas dus, reprit Vénus. Les filles de Tyr suspendent un carquois sur leurs épaules, et chaussent, comme vous le voyez, un cothurne de pourpre. Ce royaume est celui des Phéniciens, fondé nouvellement par une princesse du sang d'Agenor, au milieu de la Lybie, et parmi des peuples indomptables et féroces. Didon est cette princesse; elle est venue ici à la tête d'une colonie de Tyriens, pour se dérober à la tyrannie de son frère. Cette histoire

est longue, je ne vous en rapporterai que les principaux traits.

« Didon, fille de Bélus, roi de Tyr, fut unie par l'amour et par l'hyménée à Sichée, le plus riche des Phéniciens. Pygmalion, fils de Bélus, ayant succédé à son père, n'écouta que la soif de l'or qui le tourmentoit, et massacra Sichée au pied d'un autel, tandis que ce prince offroit aux dieux un sacrifice secret. Ce crime fut long-temps enseveli dans l'ombre du silence; et Pygmalion, pour tromper la douleur de sa sœur, la flattoit du retour prochain de cet époux chéri; mais l'ombre de Sichée apparut en songe à la malheureuse Didon : il se présente à ses yeux, pâle et sanglant, lui découvre sa poitrine déchirée, lui montre l'autel fatal où il avoit été immolé, et révèle le forfait de Pygmalion. Il conseille ensuite à son épouse de quitter sa patrie en secret, et d'emporter avec elle des trésors cachés qu'il lui indique. Didon, accompagnée de ceux qui craignoient le tyran ou qui le détestoient, charge les vaisseaux qui se trouvoient dans le port des richesses de l'avare Pygmalion. Une femme conduisit et fit réussir cette grande entreprise. Ils arrivèrent dans ces lieux où vous allez voir s'élever les murs de Carthage. Ils ont acheté, pour en marquer l'enceinte, autant de terrain que peut en conte-nir la peau d'un bœuf, coupée en courroies. C'est de là que la citadelle a pris le nom de Byrsa. Mais vous, ô étranger, qui êtes-vous?

Voler, battre de l'aile autour de ces rivages,
Et de leur voix brillante enchanter les bocages.
Ainsi vos compagnons, sur leurs douze vaisseaux,
Échappés aux fureurs et des vents et des eaux,
Ont sauvé dans le port ce qui reste de Troye,
Ou vers le port du moins s'avancent avec joie. »

Elle dit, et, en se détournant, sa tête parut couronnée de rayons; ses cheveux, parfumés d'ambroisie, embaumèrent l'air : elle laissa tomber sa robe légère, et à sa démarche on reconnut une déesse. « O ma mère, s'écria Énée, en la voyant s'éloigner, pourquoi vous jouez-vous aussi de votre fils infortuné? Pourquoi me refusez-vous le plaisir de toucher votre main et de savoir que je m'entretiens avec ma mère? » En se plaignant ainsi, il suit avec son cher Achate le chemin de Carthage. Vénus les enveloppe d'un nuage, pour les dérober aux regards et à la curiosité importune de ceux qui pourroient les arrêter; elle s'envole ensuite dans son char à Paphos, et revoit avec plaisir cette île chérie où, dans un temple célèbre, toujours orné de fleurs nouvelles, elle voit sans cesse sur cent autels des flots d'encens fumer en son honneur.

Énée, accompagné d'Achate, prend la route qui mène à Carthage. Arrivé sur une colline, il voit de loin s'élever une ville brillante et des cabanes changées en palais : il entend le bruit des ouvriers, il admire les portes de cette superbe

cité et la beauté de ses rues. Un peuple nombreux s'empresse de rouler de grosses pierres, de construire des édifices; les uns demandent du terrain pour bâtir leur maison, et, la charrue en main, ils en tracent l'enceinte. On élève les murs du temple où doit se rendre la justice; on creuse un port; on jette les fondemens d'un théâtre; on taille dans les carrières les immenses colonnes qui doivent en former les décorations. (21)

Ainsi dans les beaux jours de l'été renaissant,
On voit à leurs travaux s'exercer les abeilles:
Les unes, de leurs toits font sortir leur jeunesse
Aux rayons du soleil et dans les champs fleuris,
Épaississent le miel, ou, dans leurs alvéoles,
De ce nectar si doux amassent les trésors;
D'autres, en bourdonnant, vont veiller à la porte,
Prêtes à recevoir le butin qu'on apporte.
En bataillons volans quelquefois rassemblées,
Aux frelons importuns elles livrent la guerre;
Tout agit, tout s'empresse, et la ruche embaumée
Répand au loin l'odeur dont elle est parfumée. (22)

« Heureux, dit Énée, ceux qui voient déjà s'élever les murs de leur ville! » Il s'avance toujours environné du nuage; il se mêle parmi les Tyriens sans être apperçu de personne.

Au milieu de la ville est un bois vaste et sombre. Là les Phéniciens avoient trouvé, en creusant, la tête d'un cheval, présage heureux dont ils se croyoient redevables à Junon, et qu'ils regardoient comme

un signe de la gloire que la ville devoit se procurer par les armes. C'est en ce lieu que Didon faisoit bâtir à Junon un temple riche et magnifique. Dans le temps qu'Énée, invisible aux guerriers, parcourt ce temple auguste, un objet qui s'offrit à ses yeux suspendit sa tristesse et ranima son courage. Il vit dans une suite de tableaux toute la guerre de Troye, Priam, les Atrides et Achille, si redoutable aux uns et aux autres. Il s'arrête en pleurant à cet aspect. « Quel lieu, dit-il, mon cher Achate, quel pays dans l'univers ignore nos malheurs? Voici Priam : les illustres revers ne trouvent pas ici des cœurs insensibles, on y connoît le prix des grandes actions, et on y rend justice à la vertu. Dissipez votre inquiétude, la connoissance qu'on a de notre histoire à Carthage ne nous sera pas inutile. » En parlant ainsi, il considéroit ces peintures qui touchoient son cœur, et lui rappeloient un tendre et funeste souvenir.

Il voyoit dans les divers combats donnés sous les remparts de Troye, tantôt les Grecs vaincus et mis en fuite par les Troyens; tantôt Achille, remarquable par son panache flottant, devant lequel fuyoient à leur tour les Troyens épouvantés;

Il reconnut Rhésus et ses blancs pavillons. (23)
Diomède, au milieu des ombres de la nuit,
Égorgeoit dans son camp ce prince infortuné,
Massacroit ses soldats, trahis par le sommeil;
Enlevoit, d'une main de carnage fumante,

Ces superbes coursiers, ces monstres pleins d'ardeur,
Lorsqu'ils n'avoient encor ni bu des eaux du Xante
Ni des champs Phrygiens goûté les pâturages.
Plus loin paroît le jeune et malheureux Troïle
Dont l'audace imprudente osa combattre Achille :
Par ce fier ennemi mortellement blessé,
De son char, en fuyant, Troïle est renversé;
Il tombe, et par ses pieds, que les guides retiennent,
Ses chevaux effrayés rapidement l'entraînent;
Son front, ses beaux cheveux, ces cheveux teints du sang
Qu'on voit à gros bouillons s'échapper de son flanc,
Et du fils de Thétis la pique meurtrière,
A la suite du char sillonnent la poussière. (24)

D'un autre côté marchoient les dames Troyennes, les cheveux épars et se frappant la poitrine. Elles portoient tristement et d'un air suppliant une robe au temple de Pallas irritée, pour en parer la statue de cette déesse. Pallas détournoit ses yeux et attachoit fixement ses regards à la terre.

Achille revenoit de traîner avec joie
Le vainqueur de Patrocle autour des murs de Troie;
Et dans sa tente assis, il vendoit à prix d'or
Le corps défiguré du déplorable Hector :
Énée, en soupirant, et les yeux pleins de larmes,
Voit d'un ami si cher la dépouille et les armes,
Et ses membres sanglans, et Priam à genoux
Levant ses foibles mains vers Achille en courroux.

Il se reconnut lui-même combattant contre les héros Grecs; et Memnon, menant au secours des Troyens les troupes de l'Inde et de l'Éthiopie.

Penthésilée s'avançoit à la tête de ses Amazones, couvertes de boucliers en forme de croissant. Cette reine guerrière, brûlant de fureur, se signaloit parmi des hommes combattans, et portoit une écharpe d'or nouée au-dessous de son sein découvert.

Tandis qu'Énée considéroit attentivement ces objets, la belle Didon entra dans le temple, environnée d'une superbe cour. Elle parut telle que Diane lorsqu'elle mène des danses sur le mont Cinthus ou près des rives de l'Eurotas : le cœur de Latone tressaille d'une joie secrète à la vue de sa fille, qui, l'épaule chargée d'un carquois, marche avec grace au milieu des Oréades qui la suivent en foule, et au-dessus desquelles elle s'élève de toute la tête (25). Ainsi marchoit Didon, ainsi brilloit son front majestueux et serein, au milieu de la jeunesse de sa suite. En donnant ses soins à l'avancement des édifices et à la sûreté de sa nouvelle ville, elle arrive au milieu du temple de Junon et à la porte du sanctuaire. Là s'élève un trône éclatant sur lequel monte la reine, entourée de sa garde (26). Elle s'assied pour rendre la justice à ses sujets, pour leur donner des lois, et pour partager entre eux ou faire tirer au sort les différens travaux. Soudain une troupe de Tyriens remplit le temple et conduisit aux pieds de Didon Anthée, Sergète, le brave Cloanthe et les autres compagnons d'Énée que la tempête avoit dispersés, et que le héros croyoit

ensevelis dans les gouffres de la mer. Malgré le desir qu'il avoit de se rendre visible et d'embrasser ses amis, il se contraignit pour voir en liberté l'accueil qu'ils recevroient de la princesse, et pour entendre ce qu'ils alloient révéler touchant l'état de la flotte et le sort de tout l'équipage. Ilionée, le plus âgé de tous les capitaines députés de chaque vaisseau, prit ainsi la parole, après en avoir obtenu la permission :

« O reine (27), qui élevez, sous les auspices de Jupiter, une superbe ville, et dont la justice retient dans le devoir des peuples barbares, défendez contre leurs fureurs les vaisseaux des malheureux Troyens que la tempête a jetés sur vos bords. Nous ne sommes pas venus sur ces côtes pour ravager votre pays et charger notre flotte de vos dépouilles. Nous faisions voile dans cette contrée que les Grecs appellent l'Hespérie, contrée fertile, habitée autrefois par les Œnotriens, et qui porte aujourd'hui le nom d'Italie ; un orage excité par la constellation d'Orion, nous a poussés sur vos rivages; nous nous sauvons en petit nombre. Mais quelle espèce d'hommes habite ces climats? quelle nation peut se permettre des usages aussi cruels? On s'arme pour nous défendre l'accès de la terre; on nous refuse un asile contre la tempête et les flots. O peuple qui m'écoutez! si vous méprisez les hommes, redoutez du moins les dieux dont l'œil éclaire les bonnes et les mauvaises actions. Nous avions un chef aussi juste que

brave : s'il n'a pas péri, s'il jouit encore de la lumière, vous ne vous repentirez pas de nous avoir prêté du secours. Daignez, grande reine, nous permettre de radouber nos vaisseaux, de prendre dans vos forêts de nouvelles rames; nous reprendrons avec lui la route d'Italie : mais s'il n'est plus, si la mer de Lybie t'a englouti dans ses abymes, cher conducteur des Troyens, si enfin nous avons perdu aussi ton fils Ascagne, nous irons du moins nous fixer en Sicile dans les états du roi Aceste, issu du sang troyen. »

Didon répond ainsi à ce discours : « Dissipez vos frayeurs, héros Troyens, et bannissez toute inquiétude. La crainte d'une surprise dans les commencemens d'un établissement mal affermi, m'oblige de me défier des étrangers, et de faire garder les confins de mes états. Nous connoissons les malheurs de Troye, et le cœur des Phéniciens n'est point assez barbare pour être insensible à vos disgraces. Soit que vous fassiez voile vers la grande Hespérie, soit que vous cherchiez un asile chez Aceste, mes secours vous sont assurés : mais si vous voulez vous établir dans mon empire, ma ville et mes ports vous sont ouverts, les Troyens et les Tyriens ne feront qu'un même peuple, et je les regarderai du même œil. Et plût aux dieux qu'Énée, votre roi, fût présent ! Mais je veux envoyer dans toute la Lybie et sur toutes les côtes, pour savoir s'il n'est point errant de ville en ville, ou égaré dans quelque forêt. »

Énée et le fidèle Achate, rassurés par ces paroles, brûloient de sortir du nuage, lorsqu'il se rompit de lui-même et s'évanouit dans les airs. Énée parut subitement avec l'air et la taille d'un dieu : Vénus, sa mère, avoit pris soin de donner plus de grace à sa chevelure flottante, plus de feu et de sérénité à ses yeux; elle avoit répandu sur son visage le coloris et la fraîcheur de la jeunesse. Tel est l'ivoire poli par un habile ouvrier : ainsi l'argent ou le marbre de Paros reçoit un nouvel éclat de l'or qui l'environne.

« Vous le voyez, dit-il, cet Énée dont le sort vous intéresse; il a évité le naufrage, et les dieux l'ont conservé. O grande reine! ô vous que les malheurs de Troye ont trouvée sensible, vous qui nous recevez dans votre ville et dans votre palais, nous, le rebut des flots et le jouet de la fortune, quelles graces vous rendrai-je pour tant de bienfaits? Votre récompense est dans la main des dieux et dans vous-même; mais notre reconnoissance vivra dans notre cœur tant que la mer recevra les fleuves dans son sein, tant que les astres éclaireront la voûte des cieux, en quelque pays que me jettent les Destinées. » Énée tendit ensuite la main à Séreste, à Gyas et à ses autres compagnons.

Didon, étonnée de cette apparition soudaine, et frappée des revers qu'un si grand homme avoit éprouvés, lui dit : « Digne sang des dieux, quelle divinité vous poursuit si cruellement? Êtes-vous

cet Énée que Vénus donna à Anchise aux bords du Simoïs? Je me souviens d'avoir entendu votre nom de la bouche de Teucer, lorsqu'exilé de sa patrie, il vint à Sidon demander à Bélus, mon père, une retraite dans l'île de Chypre dont nous venions de nous rendre maîtres. Teucer, quoiqu'ennemi des Troyens, rendoit justice à leur valeur et à la vôtre. Énée, depuis ce temps, m'est connu, et j'ai conservé le souvenir de votre nation. Suivez-moi donc, illustre héros, entrez avec moi dans mon palais : j'ai moi-même éprouvé les rigueurs de la fortune; c'est après de longues traverses qu'elle m'a jetée dans cette terre. Venez, mes malheurs m'ont appris ce qu'on doit aux malheureux. (28) »

A ces mots, Didon conduit ses nouveaux hôtes dans son palais, et fait faire des sacrifices dans tous les temples. Elle envoie des vivres en abondance aux vaisseaux, et fait préparer pour Enée et ses capitaines Troyens un superbe festin. La vaisselle et les vases d'or et d'argent, où étoient gravés les exploits des ancêtres de la reine, brilloient dans des appartemens magnifiques, enrichis de tapisseries de pourpre, ornées de broderie. Énée, qui ne perdoit jamais le souvenir d'Ascagne, envoie Achate vers ce cher fils, pour lui annoncer ces heureuses nouvelles et pour l'amener. Achate fut chargé en même-temps de rapporter des vaisseaux des présens pour la reine.

Mais Vénus, qui craint toujours pour Énée la

haine de Junon, l'inconstance de la reine et la perfidie carthaginoise, parle à Cupidon, son fils et le frère d'Énée. Elle l'engage à prendre pour une nuit la figure et la taille du jeune Ascagne, à porter à Didon les présens qui lui sont destinés, et à verser dans le cœur de cette princesse et dans toutes ses veines le poison de l'amour, lorsqu'au milieu du repas elle le prendra sur ses genoux, le pressera dans son sein, et l'embrassera tendrement. « Cependant, dit-elle, j'endormirai cet enfant, et je le transporterai dans Cythère et dans mes bosquets sacrés d'Idalie. »

L'Amour obéit aux orders de sa mère; il quitte ses ailes, et paroît sous la figure d'Iule : tandis que ce jeune prince, endormi par Vénus, est transporté dans les bois d'Idalie et couché mollement sur un lit de fleurs odoriférantes.

Cupidon (29) cependant accompagnoit Achate et portoit les présens d'Énée. Dès qu'ils furent arrivés, la reine se plaça au milieu des Troyens, sur des coussins de drap d'or et sous un superbe pavillon. Énée est auprès d'elle, et tous les seigneurs Troyens se rangent sur des lits de pourpre. On présente l'eau, les serviettes et les dons de Cérès dans des corbeilles. Cinquante femmes, dans l'intérieur du palais, prennent soin du service et font fumer l'encens à l'honneur des dieux pénates. Cent jeunes hommes et autant de jeunes filles présentent les mets sur la table, et versent le vin. On admire les présens du héros, on admire le

faux Iule : tous les regards se tournent vers lui. Le son de sa voix, l'éclat de son teint, la vivacité de ses yeux, charment les Tyriens et leur reine. Elle commence à sentir l'ardeur dont elle doit brûler; elle s'enivre du plaisir de regarder ce bel enfant, et s'enflamme en le regardant. Après qu'il eut embrassé son père, il s'approche de la malheureuse Didon : les yeux de cette princesse, son ame entière et tous ses sens s'attachent à cet objet; et, sans connoître le dieu redoutable qu'elle prend sur ses genoux, elle l'approche de son sein et le couvre de baisers. Le dangereux enfant, trop fidèle aux ordres de sa mère, s'empare par degrés de ce cœur insensible pour tout autre que Sichée; il en chasse cet époux si chéri, et l'embrase d'une nouvelle flamme.

A la moitié du repas, on apporte de grands vases remplis d'un vin exquis; la gaieté des convives redouble, et les accens de leur joie font retentir les voûtes de ces vastes appartemens. Tout enchante les sens dans ce festin somptueux, éclairé par cent lustres suspendus aux plafonds dorés de la salle.

La reine alors demande une coupe d'or enrichie de pierreries, dont s'étoient servis Bélus et, depuis lui, tous les rois de Phénicie. Elle la fait remplir; et, tout le monde gardant un silence profond :

« O puissant Jupiter! grande divinité,
Qui présides, dit-elle, à l'hospitalité,

Favorise mes vœux, et rends cette journée
Pour les Troyens, pour nous, à jamais fortunée!
Dans les deux nations, aux siècles à venir,
Daignes en conserver l'éternel souvenir!
Venez, Junon; venez, Bacchus, dieu de la joie!
Et vous, aux étrangers que le ciel nous envoie,
Faites, ô Tyriens! agréer ce séjour,
Et, d'accord avec moi, célébrez ce grand jour! »

Elle dit, et répandit sur la table une partie du vin qu'elle tenoit, pour faire une libation : elle porta ensuite le bord de ses lèvres dans la coupe, et la donna à Bitias, qui but après elle la liqueur mousseuse et petillante; chacun reçut à son tour la coupe sacrée. Ils écoutoient cependant les chants d'Iopas, remarquable par sa longue chevelure. (30)

Sur une lyre d'or le savant Iopas
Répétoit les leçons de l'immortel Atlas:
Il chantoit du soleil les éclipses profondes,
Et des globes errans les clartés vagabondes:
Il chantoit les saisons, l'astre changeant des mois,
L'origine de l'homme et des hôtes des bois,
La cause des frimas, la source du tonnerre;
Pourquoi, dans les hivers, le flambeau de la terre
Va sitôt se plonger dans l'humide élément;
Pourquoi les nuits d'été viennent si lentement.

Les applaudissemens redoublés des Troyens et des Carthaginois suivoient les accords d'Iopas; et Didon les interrompoit souvent par les ques-

tions qu'elle faisoit à Énée. Elle prolongeoit le repas et buvoit l'amour à longs traits; elle interrogeoit le héros sur Priam, sur Hector, sur Achille, sur les chevaux rares que Diomède enleva au roi de Thrace, et sur les armes que portoit le fils de l'Aurore lorsqu'il vint au secours d'Ilion. « Mais, dit-elle à son hôte, satisfaites entièrement ma curiosité. Apprenez-moi vos malheurs dès leur origine, les artifices des Grecs, la chûte de Troye, et vos longues aventures depuis sept ans que vous errez sur toutes les mers. »

FIN DU LIVRE PREMIER.

37c

NOTES ET IMITATIONS

DU PREMIER LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit, d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats, et cet homme pieux,
Qui, des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muse, en arrivant, ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du Destin des Latins prononcer les oracles ;
Du Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errans.

(Boileau, *Art poét.*, ch. III.)

Que les vers qui sont communément à la tête de l'*Énéïde*, et qui commencent par ces mots, *Ille ego qui quondam*, etc., soient ou ne soient pas de Virgile, j'ai cru devoir les retrancher dans cette traduction. Le début du poëme en devient plus noble, outre qu'il ne paroît pas convenable que l'auteur parle de lui dans un ouvrage de cette nature. Je penserois volontiers que Virgile les avoit composés, afin de mettre, en quelque sorte, son cachet à l'*Énéïde*, et qu'il auroit pu les laisser au commencement, mais en les séparant des autres. Quoi qu'il en soit, il n'avoit plus besoin de cette précaution ; son style et son génie étoient trop connus, pour qu'aucun plagiaire osât désormais s'attribuer le fruit de ses veilles.

A l'égard de la postérité, il n'avoit à craindre que les *Hardouin;* mais leurs opinions extravagantes ne tirent point à conséquence. Au reste, voici des vers qui rendent le sens et le tour de ceux que nous supprimons :

Le grand Virgile enseigne à ses bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers;
Au laboureur, par des leçons utiles,
Fait de Cérès hâter les dons fertiles;
Puis tout à coup, la trompette à la main,
Dit les combats du fondateur Romain,
Ses longs travaux couronnés de victoire,
Et des Césars prophétise la gloire.

(Rousseau, *Épître à Clément Marot.*)

Addition de l'Éditeur. M. Théveneau, poëte et mathématicien distingué, a rendu ainsi le début de l'*Énéide :*

Je chante ce Troyen, qui, fuyant l'esclavage,
Du Tibre, le premier, aborda le rivage :
Victime de Junon, et jouet des Destins,
Il erra sur les flots, chez des peuples lointains :
Sur lui la guerre encor déploya sa furie,
Lorsqu'à ses dieux vaincus fixant une patrie,
Aux champs du Latium il creusa ces remparts,
Le berceau des Latins et d'Albe et des Césars.
De la reine des dieux ses maux furent l'ouvrage.

Dis-moi, Muse, dis-moi quel crime ou quel outrage
Lui fit persécuter un héros si pieux ?
La haine devroit-elle habiter dans les cieux!

Vers les bords où le Tibre achève sa carrière,
Fut une ville antique, opulente et guerrière :
Tyr éleva ses murs, et Carthage est son nom.
Samos, dit-on, Samos fut moins chère à Junon;

Là, reposoit son char, et là brilloient ses armes :
Là, si le sort un jour est sensible à ses larmes,
Elle doit à son peuple asservir l'univers.
Mais du Sort, à ses yeux, les livres sont ouverts.
Un jour, du sang troyen, un guerrier doit descendre,
Qui, sur Carthage en feu, vengera Troye en cendre :
De la Lybie, un jour, la ruine et l'effroi,
Doit sur la terre au loin s'étendre un peuple roi.

(2) Tout le monde sait comment Boileau a rendu cette pensée en français dans son *Lutrin*, par un vers très-heureux :

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ?

(3) Segrais a rendu en assez beaux vers ce discours de Junon :

Ont-ils vaincu, dit-elle, et ma haine impuissante
Verra-t-elle aborder leur flotte triomphante ?
Je ne puis l'écarter du rivage Latin,
Et par-tout je me trouve esclave du Destin.
Qui ne sait que Pallas, pour mettre Ajax en poudre,
Sur la flotte des Grecs a pu lancer la foudre,
A pu la dissiper, l'abymer sous les eaux,
Pour la faute d'un seul perdre mille vaisseaux ?
Tout percé, tout brûlant, sa colère implacable
Dans un noir tourbillon enlève le coupable,
Et le précipitant par d'inhumains efforts,
Aux pointes d'un rocher elle brise son corps;
Et moi, reine des dieux, du ciel et de la terre,
Moi, la femme et la sœur du maître du tonnerre,
Je combats contre un peuple en tous lieux étranger,
Et depuis tant d'hivers je ne puis me venger !
Qui me reconnoîtra désormais pour déesse,
Et qui craindra Junon après tant de foiblesse ?

Boileau a imité ainsi les deux derniers vers dans le *Lutrin :*

Suis-je donc la Discorde? et parmi les mortels
Qui voudra désormais encenser mes autels?

Les vers de Virgile rappellent ceux du dix-huitième livre de l'*Iliade*, traduits par M. Rochefort :

Quoi! répondit Junon, dieu juste et redoutable,
Un foible et vil mortel peut punir son semblable,
Et moi, qui dans les cieux m'assieds au premier rang,
Moi, qui vantois en vous mon hymen et mon sang,
Moi, l'épouse et la sœur du maître du tonnerre,
Il faudra dans mon cœur étouffer ma colère;
Et, laissant triompher un peuple que je hais,
Ne former contre lui que des vœux sans effets!

On retrouve encore à peu près les mêmes idées dans le cinquième livre de l'*Odyssée*. Neptune, furieux à la vue d'Ulysse, qui est au moment d'aborder chez les Phéaciens, dit une partie de ce que nous venons d'entendre; et plus loin, au livre treizième, il se plaint à Jupiter que sa divinité ne sera plus en honneur, puisque, contre sa volonté, les Phéaciens osent reconduire en Ithaque ce héros, meurtrier de son fils Polyphème. Le trait de Pallas est raconté différemment par Homère; et Virgile paroît l'avoir emprunté des *Troades* d'Euripide.

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) Rien de plus noble et de plus hardi que cette expression. La Fontaine a dit aussi très-poétiquement :

Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,

Où maint mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs.

(5) Virgile dit :

Insequitur clamorque virum stridorque rudentum.

Et Ovide, après lui :

Quippe sonant clamore viri, stridore rudentes.
(Metam. lib. XIII, fab. XIII).

Peu d'auteurs ont bien peint une tempête, parce que presque tous veulent trop bien la peindre. Ovide, au lieu de présenter les principaux traits qui frappent vivement le lecteur, entre dans tous les plus petits détails ; il épuise son sujet, et seroit fâché de rien oublier. Il n'a fait, dans l'endroit dont j'ai cité un vers, qu'une très-longue amplification dont Virgile lui avoit fourni la matière. Il a mis beaucoup d'esprit, mais tout cela ne vaut pas un grand trait, et Ovide n'est, à proprement parler, dans cette occasion, que l'écolier de Virgile. Ce n'est pourtant pas qu'on ne trouve de belles pensées dans la description de la tempête de Céyx. Rien de si vivement exprimé, par exemple, que celle qui suit :

Ecce cadunt largi resolutis nubibus imbres,
Inque fretum credas totum descendere cœlum.

On seroit tenté de croire que ces deux vers sont de Virgile, s'ils n'étoient déparés par l'antithèse du troisième :

Inque plagas cœli tumefactum ascendere pontum.

Cette antithèse est d'autant plus déplacée, que l'auteur avoit déjà dit :

Et nunc sublimis (navis) *veluti de vertice montis*
Despicere in valles, imumque Acheronta videtur;
Nunc, ubi demissam curvum circumstetit æquor,
Suspicere inferno summum de gurgite cœlum.

Je m'arrêterai plus long-temps sur ce morceau, quand je rendrai compte des *Métamorphoses;* qu'il me soit seulement permis de citer encore quelques vers qui me semblent admirables pour l'idée et pour l'énergie de l'expression :

Frangitur incursu nimbosi turbinis arbos,
Frangitur et regimen : spoliis animosa superbit
Unda, velut victrix . . . :
Nec levius quàm si quis Athon Pindumve revulsos
Sede suâ, totos in apertum mitteret æquor,
Præcipitata cadit, pariterque et pondere et ictu
Mergit in ima ratem.

Il a comparé le vaisseau, assailli par les vents et les flots, à une ville assiégée. Cette comparaison est grande et noble, mais, à son ordinaire, il la pousse trop loin. Au reste, c'est Ovide qui a fourni à M. de Crébillon une partie de la description qu'il fait d'une tempête, dans son *Idoménée.* Nous en parlerons ci-dessous.

Lucain a voulu peindre avec plus de force que Virgile, cette fameuse tempête dont Jules-César fut surpris sur les côtes d'Épire ; mais il porte l'hyperbole jusqu'à l'extravagance, et pousse la prolixité dans les détails jusqu'aux plus intolérables excès ; son enflure gigan-

tesque contredit sans cesse la raison et la vérité. Citons seulement quelques vers :

Tum superûm convexa tremunt, atque arduus axis
Insonuit, motâque poli compage laborant.
Extimuit natura cahos : rupisse videntur
Concordes elementa moras, rursùsque redire
Nox manes mistura Deis....
Nubila tanguntur velis et terra carinâ.

Ainsi il ébranle la terre et le ciel, il soulève toutes les mers du globe, il fait craindre à la nature de retomber dans le chaos, et tout cela pour décrire le danger d'une barque battue d'un orage dans la mer d'Épire. Une description si longue et si ampoulée fait oublier César, et c'est de lui sur-tout qu'il falloit nous occuper. « Combien le tableau eût été plus frappant, dit à ce sujet M. de la Harpe, si, dans cet endroit de son poëme, comme dans beaucoup d'autres, il eût employé la fiction dont il a été par-tout trop avare ; s'il nous eût représenté l'Olympe attentif et partagé, les dieux observant avec curiosité si l'ame de César éprouveroit un moment de trouble et de frayeur ; incertains eux-mêmes si les flots n'engloutiroient point le maître qui menaçoit le monde, et si Neptune n'effaceroit pas du livre des Destins le jour de Pharsale et l'esclavage de Rome ! »

Voici comme s'exprime M. de Crébillon :

La Crète paroissoit, tout flattoit mon envie :
Je distinguois déjà le port de Cydonie ;
Mais le ciel ne m'offroit ces objets ravissans
Que pour rendre toujours mes desirs plus pressans.
Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout à coup ces objets à ma vue.

La mort seule y parut..... le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde, comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux,
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin ?.... dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même.
Pour appaiser les dieux, etc.

Pour M. de Voltaire, il s'est contenté de dire noblement, dans la *Henriade :*

On découvroit déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,
Montroient par-tout la mort aux pâles matelots.

Le sage Fénélon décrit aussi la même chose avec précision et très-poétiquement (*Télémaque*, liv. XI) :

« Une soudaine tempête troubla le ciel et la mer; les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoit les flancs du navire, qui gémissoit sous leurs coups : tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées; tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abyme : nous apercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. »

pête ; Virgile, dans l'*Énéïde ;* Ovide, dans ses *Métamorphoses ;* Lucain, dans sa *Pharsale ;* Voltaire, dans sa *Henriade.* Comparez leurs différentes manières, elles vous donneront l'idée du génie de tous ces hommes célèbres dans l'art de peindre. Celle d'Homère fait frémir ; elle a le tumulte, l'horreur, le bruit effrayant, le désordre même de la nature dans ces momens terribles. Celle de Virgile est composée avec plus de calme ; il a choisi avec art tous les traits de son tableau ; il peint à l'oreille et aux yeux, mais il ne fait point passer jusqu'à l'ame la sensation et le trouble de sa tempête : on admire son talent, et on reste de sang froid. Celle d'Ovide a tout le luxe de son imagination ; il ne choisit rien, il décrit tout, il a l'air de s'amuser lui-même à tracer son tableau ; mais toutes les circonstances d'une grande tempête sont saisies : le lecteur cependant est plus occupé du poëte que de l'objet. Lucain, dans la sienne, veut tout agrandir, et l'on voit ses efforts pour inspirer la terreur ; il tâche, pour ainsi dire, de remplir de son mieux son devoir de poëte ; il choque quelquefois le goût, mais il étonne l'imagination ; l'effet général est manqué, mais plusieurs des détails sont pleins de force, et son expression, même âpre et heurtée, et quelquefois énergique et sombre, a quelque chose qui convient assez au ton du tableau où l'ordonnance et le dessin manquent encore plus que la couleur. Pour Voltaire, il raconte en quatre vers, et avec les circonstances les plus communes, cette grande agitation de la nature, sur laquelle s'étoient exercés tour à tour les plus fameux poëtes de l'antiquité. En la décrivant, il n'est qu'historien ; et si même on compare sa description à celle de Tacite, lorsqu'il nous représente la flotte de Germanicus, au retour d'une

expédition contre les Germains, attaquée d'une tempête violente sur l'Océan, on verra que l'historien a peint avec beaucoup plus de vigueur que le poëte. »

L'exagération ridicule de Lucain pouvoit plaire à M. Thomas, dont le style emphatique se rapproche beaucoup du sien; et les peintures de Virgile devoient lui paroître froides et communes auprès de celles du poëte de Cordoue. M. Delille a remarqué avec raison que ce qui manque sur-tout à la description de la tempête de César, c'est la rapidité et le mouvement : en effet, tandis que Lucain fait arriver les vents à la file, comme dans un dénombrement d'armée, « déjà, dans l'impétuosité des vers de Virgile, la montagne s'est renversée sous le sceptre d'Éole; les vents, échappés et répandus en tourbillon, se sont déchaînés en mugissant sur la mer, qu'ils bouleversent dans ses plus profonds abymes; déjà le cri des matelots et le froissement des câbles se font entendre; le jour s'est éclipsé, la nuit couvre tout de ses ombres; on entend dans l'harmonie des vers le roulement de la foudre et le petillement répété des éclairs; toute la nature enfin est conjurée contre les Troyens. » Citons la belle traduction qu'il nous a donnée de ce morceau :

Il dit; et, du revers de son sceptre divin
Du mont frappe les flancs : ils s'ouvrent, et soudain
En tourbillons bruyans l'essaim fougueux s'élance,
Trouble l'air, sur les eaux fond avec violence;
Le rapide zéphyr, et les fiers aquilons,
Et les vents de l'Afrique, en naufrages féconds,
Tous bouleversent l'onde, et des mers turbulentes
Roulent les vastes flots sur leurs rives tremblantes :

On entend des nochers les tristes hurlemens,
Et des câbles froissés les affreux sifflemens;
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde;
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde;
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,
Tout présente la mort aux pâles matelots.

Énée, à cet aspect, frissonne d'épouvante.
Levant au ciel ses yeux et sa voix suppliante:
« Heureux, trois fois heureux, ô vous qui sous nos tours,
Aux yeux de vos parens, terminâtes vos jours!
O des Grecs le plus brave et le plus formidable,
Fils de Tydée, hélas! sous ton bras redoutable,
Dans les champs d'Ilion, les armes à la main,
Que n'ai-je pu finir mon malheureux destin;
Dans ces champs où d'Achille Hector devint la proie,
Où le grand Sarpédon périt aux yeux de Troye,
Où le Xante effrayé roule encor dans ses flots
Les casques et les dards, et les corps des héros! »

Il dit. L'orage affreux qu'anime encor Borée
Siffle et frappe la voile à grand bruit déchirée;
Les rames en éclats échappent au rameur;
Le vaisseau tourné au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit: les uns sur la cime des flots
Demeurent suspendus; d'autres au fond des eaux
Roulent, épouvantés de découvrir la terre:
Aux sables bouillonnans l'onde livre la guerre.
Par le fougueux Autan rapidement poussés,
Contre de vastes rocs trois vaisseaux sont lancés;
Trois autres, par l'Eurus, ô spectacle effroyable!
Sont jetés, enfoncés, enchaînés dans le sable.
Oronte, sur le sien, tel qu'un mont escarpé,
Voit fondre un large flot: par sa chûte frappé,

Le pilote tremblant, et la tête baissée,
Suit le flot qui retombe; et l'onde courroucée
Trois fois sur le vaisseau s'élance à gros bouillons,
L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons;
Et, cédant tout à coup à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abyme, et disparoît sous l'onde :
Alors, de toutes parts, s'offre un confus amas
D'armes et d'avirons, de voiles et de mâts,
Les débris d'Ilion, son antique opulence,
Et quelques malheureux sur un abyme immense.
Déjà d'Ilionée et du vaillant Abas
L'eau brise le tillac, le vent courbe les mâts;
Déjà du vieil Alète et du fidèle Achate
Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate;
Et les torrents vainqueurs entrent de tous côtés.

Cependant de ses flots, sans son ordre agités,
Neptune entend le bruit : il entend la tempête
Mugir autour d'Énée, et gronder sur sa tête;
Il voit flotter épars les débris d'Ilion,
En devine la cause, et reconnoît Junon.

Aussitôt, appelant Eurus et le Zéphyre,
« Eh quoi! sans mon aveu, quoi! dans mon propre empire,
D'une race rebelle enfans audacieux,
Vents, vous osez troubler et la terre et les cieux!
Je devrois... Mais des flots il faut calmer la rage;
Un autre châtiment suivroit un autre outrage.
Fuyez, et courez dire à votre souverain
Que le sort n'a pas mis le trident en sa main;
Que moi seul en ces lieux tiens le sceptre des ondes.
Son empire est au fond de vos roches profondes :
Qu'il y tienne sa cour; et, roi de vos cachots,
Que votre Éole apprenne à respecter mes flots. »

Il dit, et d'un seul mot il calme les orages,
Ramène le soleil, dissipe les nuages.

Les Tritons, à sa voix, s'efforcent d'arracher
Les vaisseaux suspendus aux pointes du rocher;
Et, lui-même, étendant son sceptre secourable,
Les soulève, leur ouvre un chemin dans le sable,
Calme les airs, sur l'onde établit le repos,
Et de son char léger rase, en volant, les flots.
Ainsi, quand signalant sa turbulente audace
Se déchaîne une ardente et vile populace,
La rage arme leur bras: déjà volent dans l'air
Les pierres, les tisons, et la flamme et le fer.
Mais d'un sage orateur si la vue imposante
Dans l'ardeur du tumulte à leurs yeux se présente,
On se tait, on écoute, et ses discours vainqueurs
Gouvernent les esprits et subjuguent les cœurs:
Ainsi tombe la vague; ainsi des mers profondes
Neptune d'un coup d'œil tranquillise les ondes,
Court, vole, et, sur son char roulant sous un ciel pur,
De la plaine liquide il effleure l'azur.

M. Dorange a rendu ainsi la même description. Nous citons d'autant plus volontiers ce jeune auteur, qu'aucune de ses imitations des *Géorgiques* et de l'*Énéïde* n'a été encore imprimée, et qu'au mérite réel de la versification, elles réunissent le charme de la nouveauté:

Il dit (Éole), frappe le mont, l'entr'ouvre, et de son sein
S'échappe en mugissant le turbulent essaim;
L'agile Eurus, l'Autan, moteur des noirs orages,
L'Aquilon, dont le souffle enfante les ravages,
Tous sifflent sur la terre, ils s'emparent des cieux,
Et, bientôt réunis en tourbillon fougueux,
Bouleversent la mer dans ses grottes profondes,
Et sur les bords tremblans roulent les vastes ondes;
Des cordages brisés, des nochers éperdus,
Les sifflemens, les cris, dans l'air sont confondus;

Le jour meurt dans la nuit dont les eaux s'environnent,
L'éclair brûlant parcourt les deux pôles qui tonnent,
Et la mort, en tous lieux présente aux matelots,
Vole avec la tempête et gronde avec les flots.

Énée à cet aspect a frémi d'épouvante;
Il lève au ciel ses mains et sa voix gémissante :
« Heureux, trois fois heureux, ceux que des traits mortels
Frappèrent dans nos murs sous les yeux paternels!
Vaillant fils de Tydée, oh, que ta main funeste
Ne m'a-t-elle ravi ce jour que je déteste!
Que n'a-t-elle épuisé tout ce sang malheureux!
Que n'ai-je succombé dans ce champ glorieux
Où sous Achille Hector a mordu la poussière,
Où le grand Sarpédon a fini sa carrière,
Où le Xante, couvert de casques et de dards,
Roule encor des héros les cadavres épars! »

La tempête, à ces mots, sur l'Aquilon portée,
Vient fondre sur la voile avec fracas heurtée;
La rame en est brisée : à ces bruyans assauts,
La nef tourne, et son flanc demeure en butte aux flots.
En liquide montagne, au sein du noir abyme,
Le flot tombe; les uns sont portés à sa cime,
D'autres penchent dans l'onde, et, saisis de terreur,
Découvrent le limon bouillonnant en fureur.
Sur d'invisibles rocs, écueil inévitable,
Trois vaisseaux sont jetés par l'Eurus indomptable;
Trois autres, par l'Autan sur les syrtes lancés,
Dans les sables profonds demeurent enfoncés.
Sur la poupe d'Oronte, une vague effrayante
Tombe à grand bruit; frappé par sa chûte pesante,
Le pilote la suit dans le gouffre entrouvert,
Et la nef, en tournant, sous les ondes se perd.
Alors on voit épars, aux tempêtes en proie,
Des armes, des drapeaux, riches débris de Troye,

Et quelques malheureux sur l'abyme flottans.
Déjà, cédant aux coups de l'orage et des vents,
Les vaisseaux d'Aléthès, d'Abas, d'Ilionée,
Recevoient les torrens de l'onde mutinée,
Quand Neptune, frappé d'un bruit tumultueux,
Élevant sur les eaux son front majestueux,
Voit au loin des Troyens la flotte dispersée.
A ce spectacle affreux, de sa sœur offensée
Sans peine il reconnoît la vengeance et les coups:
Il appelle les Vents, et, bouillant de courroux:

« Perfides! répondez: dans votre obscure race
De ces hardis complots avez-vous pris l'audace?
Quoi! troublant sans mon ordre et la terre et les airs,
Usurper mon empire, et soulever les mers!
Traîtres, si j'écoutois ma rage impatiente,
Je..... mais il faut calmer cette mer turbulente.
Hâtez-vous; pour jamais fuyez vers votre roi.
Le trident est mon sceptre, il n'appartient qu'à moi;
Maître de ses rochers, de vos prisons profondes,
Qu'Éole y règne en paix et respecte mes ondes. »

Il dit; des flots grondans il calme la fureur,
Rend au ciel son azur, au soleil sa splendeur.
Cymothoë, Triton, à son ordre fidèles,
Arrachent les vaisseaux de leurs roches cruelles.
Le dieu baisse pour eux son trident souverain,
Sur des monceaux de sable il leur ouvre un chemin;
Il abaisse les flots, vole, et son char rapide
Effleure le cristal de la plaine liquide.

Ainsi, quand tout à coup dans une nation
Éclatent les fureurs de la sédition,
La rage arme à grands cris une tourbe insensée,
Les traits volent, la pierre et la flamme est lancée;

Mais si, parmi les flots de ce peuple égaré
Paroît le front serein d'un vieillard révéré,
Soudain chacun s'arrête et l'écoute en silence;
Il parle, il persuade, et sa douce éloquence
Étouffe dans les cœurs le germe des complots:
Tels à la voix du dieu s'appaisèrent les flots,
Lorsque, sous un ciel pur, rasant ses vastes plaines,
Il eut à ses coursiers abandonné les rênes.

Le discours que Neptune adresse aux vents est de la plus grande noblesse, même dans l'ironie qui le termine. Le *quos ego*.... si justement fameux, a été d'autant plus admiré, que les anciens étoient extrêmement sobres de ces sortes de réticences. Racine a hasardé dans *Athalie* une imitation de ce beau mouvement:

Je devrois, sur l'autel où ta main sacrifie,
Te.... mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

M. Dorange, prenant pour guide ce grand poëte, qui a quelquefois si bien réussi à transporter dans notre langue les beautés de Virgile, nous offre ici précisément la même coupe de vers; mais son admiration pour Racine l'a égaré: ce monosyllabe muet, rejeté au commencement du second vers, n'a ni la vivacité, ni l'harmonie imposante du *quos ego*. Le *par la mort*..... de Scarron est très-heureux dans son genre.

Nous avons parlé de la description d'Homère. Nous croyons devoir la rapporter ici, d'après l'imitation de Boileau, dans le *Traité du Sublime*, traduit de Longin:

Comme l'on voit les flots, soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit,
La mer blanchit d'écume, et l'air au loin gémit:

Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

« Aratus, observe Longin, a tâché d'enchérir sur ce dernier vers, en disant :

Un bois mince et léger les défend de la mort.

« Mais, en fardant ainsi cette pensée, il l'a rendue basse et fleurie, de terrible qu'elle étoit ; et puis, renfermant tout le péril dans ces mots, *un bois mince et léger les défend de la mort*, il l'éloigne et le diminue plutôt qu'il ne l'augmente. Mais Homère ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les matelots ; il les représente, comme en un tableau, sur le point d'être submergés à tous les flots qui s'élèvent, et imprime jusque dans ses mots et ses syllables l'image du péril. Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage, non plus que Démosthènes, dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens, à la nouvelle de la prise d'Élatée, quand il dit : *Il étoit déjà fort tard*, etc. ; car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainsi dire, et ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point insérer dans leurs discours des particularités basses et superflues, ou qui sentissent l'école. En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout, et c'est comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangés et comme entassés les uns sur les autres pour élever un bâtiment. »

(6) Il n'est personne qui, en lisant ce passage, ne se rappelle celui du cinquième livre de l'*Odyssée*, où Ulysse, prêt à périr dans une tempête, tient à peu près le même

langage. Nous empruntons la traduction de M. Rochefort :

Heureux, trois fois heureux ceux que les fils d'Atrée
Ont vu mourir pour eux dans les champs Phrygiens!
Que n'ai-je ainsi péri sous le fer des Troyens,
Quand, repoussant l'effort de leur rage inutile,
J'arrachai de leurs bras le cadavre d'Achille!
Une superbe tombe, aux rives d'Ilion,
En conservant ma cendre, eût conservé mon nom:
Aujourd'hui, vil rebut des vents et de l'orage,
Une mort déplorable est mon dernier partage.

Plutarque rapporte que le consul Mummius, lors de la prise de Corynthe, se voyant entouré d'un certain nombre de citoyens qu'on lui avoit amenés prisonniers, voulut, par bizarrerie, ou pour les éprouver, qu'ils écrivissent chacun un vers grec. Un jeune homme écrivit sur-le-champ ce vers d'Homère : Τρὶς μάκαρες Δαναοὶ, etc. Mummius en fut si touché, qu'il en versa des larmes, et qu'il ordonna de délivrer tous les prisonniers parens ou amis de ce jeune homme.

Quelques critiques, à l'occasion de ce passage, ont osé accuser de lâcheté un guerrier qui gémit de mourir sans gloire, un prince religieux qui n'a pas même l'espoir d'obtenir les honneurs funèbres. Ils ignoroient sans doute que les anciens ne connoissoient pas de mort plus affreuse que celle d'un naufragé : la pompe funèbre de Misène, au sixième livre, et la prière de Palinure, prouvent de quelle importance étoient les funérailles pour la vie future. (*Note de l'Éditeur.*)

(7) Les Romains appeloient *autels* les petites éminences, et en particulier trois îles nommées autrement

Egates, qui sont dans la mer entre la Sicile et l'Afrique. Les vaisseaux d'Énée furent emportés par un tourbillon autour de ces îles, et fracassés sur les rochers à fleur d'eau qui les bordent.

(8) *Les Sèches de Barbarie*, et *le Golfe de Capes*, sont ce qu'on appeloit la grande et la petite Syrte. Elles sont des deux côtés de Tripoli, la grande à l'orient, l'autre à l'occident : il s'agit ici seulement de la dernière. *Syrte* signifie des bancs de sable.

(9) Junon étoit sœur de Neptune, de Pluton et de Jupiter.

(10) *Cymothoé*, Néréide. *Triton*, fils de Neptune et d'Amphitrite, ou, selon d'autres, de la Nymphe Salacie. Il étoit homme, de la ceinture en haut; le reste du corps se terminoit en poisson : Neptune en faisoit son trompette. Triton embouchoit une conque, ou coquille, en forme de trompette : on donnoit ce nom à la plupart des dieux marins.

Ce morceau paroissoit admirable à Despréaux. Voici ce qu'il en dit (*Art Poétique*, ch. III) :

Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,

Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache :
Sans tous ces ornemens, le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur,
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

(11) On a vu dans la note 5 comment MM. Delille et Dorange ont rendu cette comparaison. Voici la traduction de M. Fayolle :

Ainsi, quand d'un état la classe la plus vile
Excite dans sa rage une émeute civile,
Les pierres et les feux volent de toute part;
Tout arme sa fureur et le sert au hasard:
Qu'un vieillard vertueux, dans ce désordre extrême,
Se présente, il exerce un empire suprême;
On s'arrête, on l'écoute, et, soumis à la fois,
Les partis confondus se taisent à sa voix:
Ainsi tomba des eaux la fureur mugissante,
Lorsqu'élevant sur l'onde une tête imposante,
Neptune, d'un coup d'œil, rasséréna les airs
Et fit glisser son char sur la face des mers.

Autre, de M. Rosset, dans le sixième chant de son poëme de l'*Agriculture :*

Ainsi, quand dans nos murs une subite audace
Soulève et met en feu la vile populace,
Tout respire soudain le tumulte et l'horreur;
Ce que la main saisit, tout arme la fureur:
Si ce peuple aperçoit un mortel vénérable,
Que son rang, sa vertu, lui rendent respectable,
On se tait, on l'écoute, et ses discours vainqueurs
Commandent aux esprits et captivent les cœurs.

Autre de M. Michaud, dans le Précis historique sur Virgile, placé en tête de la traduction des *Bucoliques*, par M. de Langeac :

Ainsi, dans la chaleur d'une émeute soudaine,
Quand d'un peuple fougueux la tourbe se déchaîne,
Les bras s'arment de fer, de cailloux et de feux,
Et tout dans leur audace est une arme pour eux :
Mais que dans ce désordre un homme à leur furie
Se présente, unissant la valeur au génie,
On l'admire... en silence on l'écoute, et sa voix
Entraîne tous les cœurs et les range à ses lois.

Les deux derniers vers de M. Rosset, qui sont très-beaux, se retrouvent à peu près dans la traduction de M. Delille, qui les lui a empruntés.

(*Note de l'Éditeur.*)

(12) Il suffit d'avoir navigué, d'avoir habité une île, ou même d'en avoir visité les rochers, pour sentir la grace et le charme de cette description, qui semble avoir été faite d'après nature.

Les siéges naturels, de *pierre vive*, dont parle Virgile, nous rappellent une justification assez plaisante d'un auteur Anglais, qui, après avoir dit que la *terre vivante* avoit formé, avec un peu d'aide, des siéges commodes pour deux amans, ajoute en forme de note : « Nous sommes portés à soupçonner que, dans sa terrible fureur, la race moderne des critiques tombera, à bras raccourci, sur notre *terre vivante*. Nous voyons d'ici qu'ils vont nous opposer le *bruta tellus* d'Horace, et cinquante autres expressions erronées qu'une semblable espèce d'écrivains hors nature se sont permises à l'égard de leur mère commune ; mais, quand nous nous rappe-

lons que Virgile parle des *vivo sedilia saxo*, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y a autant de vie dans la terre que dans une pierre, et que nous, qui faisons de la poésie en prose, nous avons la licence de nous exprimer ainsi, tout aussi bien que ceux qui font de la poésie rimée. » (*Note de l'Éditeur.*)

(13) J'ai déjà remarqué avec Despréaux que les choses les plus communes sont celles qui ont le plus d'éclat, lorsqu'elles sont élégamment exprimées. Si Virgile eût dit simplement *Achate allume du feu*, cette idée, loin d'être agréable, eût été triviale. Ce même Despréaux, fidèle imitateur des anciens, décrit aussi heureusement que Virgile la manière dont le feu s'allume : l'expression ennoblit tout.

Quand Boirude qui voit que le péril approche,
Les arrête, et tirant un fusil de sa poche;
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant,
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
(*Lutr.*, ch. III.)

(14) . . . . *Teucer Salamina patremque*
Cum fugeret, tamen uda Lyæo
Tempora populeâ fertur vinxisse coronâ,
Sic tristes affatus amicos :
Quò nos cumque feret melior fortuna parente
Ibimus, ô socii, comitesque.
Nil desperandum Teucro duce, et auspice Teucro.
Certus enim promisit Apollo
Ambiguum tellure nova Salamina futuram.
O fortes, pejoraque passi

Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas;
Cras ingens iterabimus æquor.
(Hor., lib. I, od. VI.)

(15) Voltaire, dans la *Henriade*, a imité ainsi ce passage :

Il s'empresse, il s'agite, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

(16) *Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,*
Illyricos penetrare sinus, atque intima tutus
Regna Liburnorum et fontem superare Timavi,
Undè per ora novem, vasto cum murmure montis
It mare præruptum, et pelago premit arva sonanti:
Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
Teucrorum.

Un savant Anglais, M. Wood, a fait, au sujet de ce passage, quelques observations qui ne sont pas sans intérêt : quoique étrangères peut-être à l'objet de cet ouvrage, on nous pardonnera d'en rapporter ici la substance.

Une traversée directe, dit-il, devoit conduire Antenor à Padoue, avant qu'il pût atteindre le Timave, et les vers semblent ainsi manquer d'exactitude. Pour résoudre cette difficulté, on a formé diverses conjectures : les uns accusent ici Virgile d'erreur ; d'autres changent la situation de Padoue, plutôt que de convenir qu'il s'est trompé ; et ceux-là, contre le témoignage de l'antiquité, et en dépit de la description de l'auteur, changent la rivière, et veulent que la *Brenta* soit le *Timavus* des anciens : tous conviennent cependant de l'obscurité du passage. Dans ces premiers temps, la côte d'Italie étoit très-dangereuse, et l'on serroit celle de Dalmatie avec encore plus de soin. Virgile fait prendre cette route à

Anténor, qui, n'ayant pas de pilote pour abréger sa navigation, longea la côte jusqu'à la dernière extrémité du golfe. Les Romains la suivoient certainement au temps du chantre de Mantoue; mais, comme la nécessité de tant détours ne peut point s'offrir à l'esprit de ceux qui, ne connoissant pas les côtes de la Dalmatie et d'Italie, ne jugent le voyage d'Anténor que d'après les cartes, il n'est point étonnant que les commentateurs se soient trompés sur la géographie d'une des descriptions les plus exactes de l'*Énéide*. Si, d'après les difficultés de cette navigation, on conduit Anténor le long de la côte d'Illyrie, il doit passer le Timave avant d'arriver à sa destination, et sa route est précisément celle que trace le poëte; c'est-à-dire, l'Illyrie, la Liburnie, le Timave et Padoue.

Le même savant ne se montre point satisfait de la manière dont les commentateurs ont interprété le *mare præruptum*; ces mots lui semblent signifier littéralement la mer, et non pas le fleuve Timave, comme on le traduit communément : selon lui, Virgile parle ici, non d'une rivière qui se précipite avec violence dans la mer, mais de la mer qui se précipite dans le canal jusqu'à la source du fleuve, et qui inonde la terre. En effet, dit-il, le Timave est composé de plusieurs ruisseaux qui se réunissent en un même courant, et se jettent paisiblement dans la mer au moment du reflux; à la marée montante, le flot repousse violemment en arrière l'eau douce, et même il inonde les environs et rend les chemins impraticables, comme les voyageurs l'éprouvent souvent entre Vicence et Venise. Ainsi, ajoute-t-il, l'expression du poëte a un mérite particulier, et elle peint mieux les vagues montantes du flot.

Il est à remarquer que la situation du Timave, au haut du golfe, et la manière singulière dont il communique avec la mer Adriatique, avoient introduit chez le peuple des anciens temps cette croyance, que le Timave étoit la mère de la mer Adriatique. Polybe et Strabon en font mention; et l'on assure que même aujourd'hui les gens du pays l'appellent encore *la madre del mare.*

(*Note de l'Éditeur.*)

(17) L'auteur du *Télémaque*, imitateur fidèle d'Homère et de Virgile, a fait passer dans notre langue une partie des graces de ce morceau, et l'a, pour ainsi dire, ajusté à son beau roman.

« Elle (Vénus) monte vers l'éclatant olympe, où les dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter.... Toutes les divinités célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus se présente avec tous les charmes qui naissent dans son sein; sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau temps. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle sont représentées les Graces; les cheveux de la déesse étoient attachés par derrière négligemment par une tresse d'or : tous les dieux furent surpris de sa beauté comme s'ils ne l'eussent jamais vue, et leurs yeux en furent éblouis comme ceux des mortels, quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours sur Vénus; mais ils aperçurent que les yeux de cette déesse étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage. Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espâce immense des airs.

Il la regarda avec complaisance ; il lui fit un doux souris, et se levant, il l'embrassa : « Ma chère fille, lui dit-il, quelle est votre peine ? je ne puis voir vos larmes sans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; vous connoissez ma tendresse et ma complaisance. » Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs : « O père des dieux et des hommes ! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe ville de Troye que je défendois, et de s'être vengée de Pâris, qui avoit préféré ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres et par toutes les mers le fils d'Ulysse ce cruel destructeur de Troye, etc. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso et de ses Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour, n'ont pu surmonter les artifices de Minerve ; elle l'a arraché de cette île : me voilà confondue, un enfant triomphe de moi. »

Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit : « Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens, pour l'amour de vous, qu'il soit encore errant par mer et par terre ; qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux et de dangers ; mais les Destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille ; soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros et tant d'immortels. » En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace et de majesté. Un éclat de lumière semblable aux plus perçans éclairs sortit de ses yeux ; en baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont tout l'olympe fut parfumé. La déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des dieux ; malgré ses larmes et sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage ; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses

joues et l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des dieux applaudit aux paroles de Jupiter ; et Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque. » (*Liv.* IX.)

C'est ainsi que, dans l'*Énéide*, Junon va trouver Éole, pour perdre les Troyens. Tout le *Télémaque*, ainsi que je l'ai dit, est dans le goût virgilien. Cette imitation devient plus sensible, à mesure que l'on connoît mieux Virgile, et qu'on se l'est rendu familier. Heureux ceux qui savent profiter des beautés des anciens, et les transplanter dans une terre étrangère, comme Fénélon, Racine et Despréaux !

Addition de l'Éditeur. Mettons en parallèle la traduction suivante de M. Delille avec les vers blancs de notre auteur.

. . Jupiter, du haut de la voûte éthérée,
Contemplant et la terre et la mer azurée,
Et les peuples nombreux dans l'univers épars,
Sur la Lybie enfin arrête ses regards.
Son esprit des humains rouloit la destinée,
Lorsque Vénus, sa fille et la mère d'Énée,
Gémissante, et de pleurs inondant ses beaux yeux :
« Arbitre souverain de l'empire des cieux,
Toi qui, régnant dans l'air, sur la terre et sur l'onde,
Tiens en main et la foudre et les rênes du monde,
Qu'a donc fait mon Énée, et qu'ont fait les Troyens ?
Sauvés par mes secours du fer des Argiens,
Faut-il, pour leur fermer les chemins d'Ausonie,
Que de tout l'univers leur race soit bannie!
Un jour, du grand Teucer rejetons glorieux,
Les Romains, disiez-vous, règneroient en tous lieux ;
Un jour leur race illustre, en conquérans féconde,
Gouverneroit la terre, assujettiroit l'onde.

Vous me l'aviez promis : qui vous a fait changer?
Hélas! par cet espoir j'aimois à me venger;
A nos malheurs passés j'opposois cette joie,
Et Rome adoucissoit les désastres de Troye :
Chaque jour cependant reproduit nos malheurs.
Grand roi! quand mettrez-vous un terme à nos douleurs?
Anténor, de la Grèce affrontant la furie,
A bien pu pénétrer dans les mers d'Illyrie,
A bien osé franchir ce Timave fameux
Dont l'onde impétueuse, en torrens écumeux,
Par sept bouches sortant et tombant des montagnes,
Court d'une mer bruyante inonder les campagnes.
Là, lui-même à Padoue, en dépit de Junon,
A son peuple a donné ses armes et son nom,
Et, confiant sa cendre à sa nouvelle Troye,
Pourra vivre avec gloire et mourir avec joie;
Et nous, nous vos enfants, attendus dans les cieux,
Privés de nos vaisseaux par les vents furieux,
Victimes du dépit d'une fière déesse,
Sa main du Latium nous écarte sans cesse!
Grand dieu! de notre encens est-ce donc là le prix? »

(18) Cette peinture de la Discorde est d'une grande beauté. Racine le fils l'a imitée dans ces vers :

Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste fermera le temple de la Guerre.
Il est fermé, ce temple, où par cent nœuds d'airain
La Discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.

Traduction de M. Delille :

Je vois la foi, les mœurs et les arts rappelés;
De cent verroux d'airain les robustes barrières
Refermeront de Mars les portes meurtrières.

La Discorde au dedans, fille affreuse d'enfer,
Hideuse, y rugira sous cent câbles de fer,
Et, sur l'amas rouillé des lances inhumaines,
De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes.

M. de Guerle, dans un poëme inédit (*Œnone* et *Pâris*) dont il n'a encore publié que quelques fragmens, et dont les amis des lettres attendent la publication avec impatience, nous offre une élégante imitation de ce passage de Virgile : ici, comme dans l'*Énéïde*, c'est Jupiter qui parle; il prédit l'alliance future de la France et de l'Italie :

Alors se calmeront les fureurs de la guerre ;
L'âge d'or et Vesta souriront à la terre.
De cent câbles de fer, de cent verroux d'acier
Sera fermé de Mars le temple meurtrier.
Là, dans son antre affreux, la Discorde impuissante,
Sur des glaives brisés assise frémissante,
Dévorera sa rage ivre de sang humain ;
Et, les bras enchaînés de mille nœuds d'airain,
Mordant en vain ses fers de sa dent menaçante,
Rugira, l'œil horrible, et la bouche écumante.

M. Becquey croit-il avoir traduit Virgile, en disant :

Au dedans, la Discorde *expiant vos revers*,
Et secouant en vain ses bras chargés de fers,
Sur un monceau de dards encor *teints de carnage*,
Hideuse, frémira d'impuissance et de rage ?

(*Note de l'Éditeur.*)

(19) Traduction de M. Delille :

Un souple brodequin compose sa chaussure ;
Au-dessus du genou, les nœuds de sa ceinture

De ses légers habits serrent les plis mouvans,
Et ses cheveux épars flottent au gré des vents.

Traduction de M. H. Gaston :

Vénus livre aux zéphyrs ses cheveux vagabonds,
Et d'un voile d'azur leur caprice folâtre
Balance les nœuds d'or sur un genou d'albâtre.

Traduction de M. Becquey :

Un nœud jusqu'au genou relevant ses habits,
Autour de sa ceinture en rassemble les plis;
Sur son dos, où flottoit sa longue chevelure,
D'un arc et d'un carquois pend la légère armure.

Je ne sais si je m'abuse, mais, à la rime près, les vers de Malfilâtre me semblent l'emporter de beaucoup sur tous ceux-ci : ils respirent la grace et la majesté d'une déesse, et toutes les expressions en sont poétiques.

(*Note de l'Éditeur.*)

(20) Traduction de M. Delille :

« Voyez voler en troupe et s'applaudir ces cygnes :
Tout à l'heure l'oiseau du puissant Jupiter
D'un vol impétueux les poursuivoit dans l'air;
Enfin leur troupe heureuse, échappée à sa serre,
S'abat, ou va bientôt s'abattre sur la terre.
Tels que vous les voyez dans les airs rassemblés,
Et, remis de l'effroi qui les avoit troublés,
En chantant battre l'air de leurs ailes bruyantes;
Ainsi vos compagnons et leurs nefs triomphantes
Voguent à pleine voile; et, rendant grace au Sort,
Ils entrent, ou bientôt vont entrer dans le port. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(21) L'auteur du *Télémaque* a imité une partie de cette description, à laquelle il ajoute de nouvelles graces :

« Télémaque regardoit avec admiration cette ville puissante, semblable à une jeune plante, qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles ; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat : ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer : chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, et elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel ; toute la côte retentissoit des cris des ouvriers et des coups de marteau ; les pierres étoient pendues en l'air par des grues avec des cordes ; tous les chefs animoient les peuples au travail dès que l'aurore paroissoit ; et le roi Idoménée, donnant par-tout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence. » (*Liv.* IX.)

(22) Cette comparaison a été ainsi traduite par M. Delille :

Au retour du printemps, tel aux essaims nouveaux
Leur nouveau roi partage et prescrit leurs travaux :
Sur les eaux, sur les fleurs, tout vole, tout s'empresse ;
Les unes de l'état élèvent la jeunesse ;
D'autres, d'un vol prudent, interrogent le ciel ;
D'autres forment la cire, et pétrissent le miel ;
D'autres viennent porter les tributs des campagnes ;
D'autres de leur fardeau déchargent leurs compagnes ;
Celles-ci font la guerre au frelon dévorant :
Tout agit, tout s'emplit d'un neotar odorant.

Et par M. Fayolle, qui s'est appliqué à rimer les vers blancs de Malfilâtre :

Des abeilles ainsi tout le peuple agité
Exerce ses travaux sous les feux de l'été.
Les unes, loin du toit conduisent la jeunesse,
Et des jardins fleuris dépouillent la richesse;
D'autres, se renfermant dans leurs cellules d'or,
Épaississent les flots du liquide trésor;
D'autres, pour recevoir le butin qu'on apporte,
Volent en bourdonnant, et veillent à la porte.
Du diligent essaim les nombreux bataillons,
De leurs remparts de cire éloignent les frelons;
Par-tout l'ardeur s'anime, et la ruche embaumée
Répand l'odeur du thym dont elle est parfumée.

Nous devons remarquer que Virgile a placé ici plusieurs vers de l'endroit du quatrième livre des *Géorgiques*, où il compare les travaux des abeilles à ceux des Cyclopes, et qu'il a reporté ces beaux vers au huitième livre de l'*Énéide*. (*Note de l'Éditeur.*)

(23) Imitation de l'auteur de *Télémaque :*

« Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé; les chapiteaux étoient d'argent; le temple étoit tout incrusté de marbre, avec des bas-reliefs qui représentoient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe et son passage en Crète au milieu des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance et la jeunesse de Minos; enfin, ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé, des lois à toute son île, pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siége de Troye,

où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son père : il le reconnut prenant les chevaux de Rhésus, que Diomède venoit de tuer ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée grecque assemblés ; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens. Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions dont il avoit souvent ouï parler, et que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux ; il changea de couleur, son visage parut troublé. Idoménée l'aperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. « N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire et des malheurs de votre père. »

Addition de l'Editeur. Voici comment M. Delille a traduit cette description des peintures qui rappellent les principales circonstances du siége de Troye :

Ici, devant Hector les Grecs fuyoient épars ;
Là, les siens, foudroyés par l'aigrette d'Achille,
Devant son char tonnant s'enfonçoient dans leur ville ;
Plus loin, des flots de sang couloient à gros bouillons.
Il reconnoît Rhésus et ses blancs pavillons ;
Il dormoit sous sa tente : amené par un traître,
Diomède l'égorge, et, sous leur nouveau maître,
Loin de lui sont menés ses superbes chevaux,
Avant que du Scamandre ils aient goûté les eaux.
Là, fuyoit désarmé le malheureux Troïle,
Foible enfant dont l'audace osa braver Achille ;
A son char suspendu, les rênes à la main,
Il emporte le dard enfoncé dans son sein ;
D'un long sillon de sang le trait marque la plaine,
Et son front tout poudreux est traîné sur l'arène.
Là, les femmes de Troye, avançant lentement,
A Pallas apportoient un riche vêtement,
Se meurtrissant le sein, humblement gémissantes ;

L'habit sacré brilloit dans leurs mains suppliantes :
Pallas baissoit les yeux, et repoussoit leur don.
Là, le fils de Thétis, sous les murs d'Ilion,
Avoit traîné trois fois Hector dans la poussière,
Et d'un bras teint de sang le rendoit à son père.
Alors un long soupir s'échappe de son sein,
Quand il voit et le char et le fer assassin,
Et ces restes chéris ; et, de ses mains tremblantes,
Priam du meurtrier pressant les mains sanglantes.
Lui-même il se retrouve au plus fort des combats.
Il voit le noir Memnon de ses ardens climats
Traîner ses noirs guerriers ; il voit Penthésilée,
Terrible, au vol des dards, au choc de la mêlée,
Opposant le croissant d'un léger bouclier ;
Sur son sein découvert nouant un baudrier,
Tourner, voler, frapper, signaler sa grande ame,
Et montrer un héros sous l'habit d'une femme.

(24) Le tableau de l'Adraste, au sixième livre de l'*Iliade*, a servi de modèle à celui de Troile. Racine a imité ce morceau dans sa description de la mort d'Hippolyte :

La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix ;
En efforts impuissans leur maître se consume,
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume ;....
. . . . . .
A travers les rochers la peur les précipite,
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclat tout son char fracassé,
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé....
. . . . . .
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent, tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

Leur fougue impétueuse enfin se ralentit....
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit,
Les rochers en sont teints; les ronces dégoûtantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes;
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.

Citons encore une imitation par M. de Guerle, dans son poëme inédit d'*Œnone* et *Pâris :*

Et toi, bel Évenor, que t'ont servi tes charmes?
Rival trop foible, hélas! vaincu, pâle et sans armes,
Du char où tu brillois, à demi-renversé,
Tu fuis, chargé du fer dans tes flancs enfoncé.
Les yeux prêts à s'éteindre, en tes mains incertaines
Des coursiers vagabonds tu tiens encor les rênes:
Ton front si doux, qu'ornoit un panache mouvant,
Nu, traîné sur le roc, résonne en bondissant;
Et le trait, qui ressort par ta double blessure,
Sillonne au loin l'arène et rougit la verdure.

(*Note de l'Éditeur.*)

(25) M. de Fénélon a donné plus d'étendue à cette idée.

« Télémaque suivoit la déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grace, le feu qui sortoit de ses yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité. » (*Liv.* I.)

Addition de l'Éditeur. Cette comparaison est imitée d'Homère, au sixième livre de l'*Odyssée*. Nous empruntons toujours la traduction de M. Rochefort :

Nausicaa commence et brille dans ses jeux ;
Ses graces et son air, et l'éclat de ses yeux,
Effaçoient les appas de ses jeunes compagnes.
Telle qu'on voit Diane au milieu des campagnes,
Parcourant le Taygète et ses vastes forêts,
Sur le daim fugitif faire voler ses traits :
Des nymphes de ses bois un essaim l'environne ;
Sa démarche et son air font sourire Latone,
Qui la voit élever son front auguste et fier
Entre tant de beautés filles de Jupiter.
Eh ! qui méconnoîtroit cette jeune Immortelle ?
Elles ont mille attraits ; mais Diane est plus belle.
Telle Nausicaa, rebelle aux feux d'amour,
Brille entre les beautés qui composent sa cour.

Valérius Probus et Macrobe critiquoient l'imitation de Virgile, et la regardoient comme une des moins heureuses qu'il eût empruntées du poëte grec. Nous n'entrerons point dans l'examen critique des deux passages ; nous demanderons seulement quelles sont les beautés qui sont dans Homère, et qui ne se retrouvent point dans sa copie ?

Citons d'abord la traduction de M. Fayolle :

Telle de l'Eurotas parcourant les rivages,
Ou du Cynthus altier les montagnes sauvages,
Diane vient en chœurs rassembler à sa voix
Et les Nymphes des eaux et les Nymphes des bois.
Un carquois brillant d'or pare son dos d'albâtre ;
Du front elle domine une troupe folâtre :
Latone en est émue ; et son cœur un moment
A palpité de joie et d'attendrissement.

M. Delille est moins concis, mais bien plus élégant et plus poétique :

Telle, dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paroît, quand ses jeunes compagnes,
Les Nymphes des forêts, des vallons, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, au bord de l'Eurotas,
Bondissant en cadence, accompagnent ses pas :
A la tête des chœurs, Diane, au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes ces immortelles :
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle marche ; sa grace en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpite de joie.

Le *pertentant gaudia pectus* de Virgile semble avoir fourni l'idée de ces vers de Racine, dans *Iphigénie :*

Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.

(26) Didon rendoit la justice dans un temple. Cet usage des Carthaginois passa depuis aux Romains.

(27) On n'a mis ici que le sommaire du discours d'Ilionée, quoiqu'il soit très-beau ; mais il faudroit traduire tout Virgile, si l'on entreprenoit de ne passer aucune de ses beautés.

(28) Mes malheurs m'ont rendu l'ami des malheureux.

C'est ainsi qu'on a rendu heureusement ce beau vers de Virgile.

Addition de l'Éditeur. Nous croyons que la traduction suivante de Gilbert, adoptée par M. Delille, est encore plus heureuse :

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

D'autres préfèreront peut-être, pour l'exactitude seulement, cette traduction de M. Gaston :

Mes malheurs m'ont appris à soulager les vôtres.

(29) Tout ce morceau est imité et amplifié par M. de Fénélon :

« Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit ses plaintes à Jupiter; mais le père des dieux, souriant sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythère et à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes; elle appelle son fils, et la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi : « Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne? qui voudra désormais nous adorer? Va percer de tes flèches ces deux cœurs insensibles. Descends avec moi dans cette île, je parlerai à Calypso. » Elle dit; et, fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine, assez loin de sa grotte : « Malheureuse déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris. Mais l'Amour vient lui-même pour vous venger; je vous le laisse : il demeurera parmi vos Nymphes comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri par les Nymphes de l'île de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. « Elle dit, et remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie

dont tous les bois de Calypso furent parfumés. L'Amour demeura entre les bras de Calypso : quoique déesse, elle sentit la flamme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussitôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis; mais, hélas! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord, rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, plus gracieux que cet enfant : à le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir; mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on sentoit je ne sais quoi d'empoisonné : l'enfant malin et trompeur ne caressoit que pour trahir, et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit, et il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable; en sorte qu'aucune de ses flèches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs. Cependant Télémaque voyant cet enfant qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté; il l'embrasse, le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras : il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause; plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. » (*Liv.* VII.)

(36) Voici un des plus brillans morceaux du *Télémaque*, dont cet endroit de Virgile peut avoir fourni l'idée :

« Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas; et pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs. On brûla les plus exquis parfums de l'Orient; tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûte :

Architoas les interrompoit de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendus à la table des dieux et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides, toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins même, sortoient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaisseau. Charmés par cette mélodie, une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus d'un fin lin plus blanc que la neige, dansèrent long-temps les danses de leur pays, puis celles d'Egypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune, répandue sur la surface des ondes, le sombre azur du ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau. » (*Liv.* VIII.)

Addition de l'Éditeur. Un des plus beaux morceaux de Lucain est la description de la fête que Cléopâtre donne à César, à son entrée dans Alexandrie. S'il est vrai que Virgile, comme l'ont dit quelques critiques, ait péché par trop de sobriété dans la description du festin que donne au prince Troyen la reine de Carthage, Lucain, à son ordinaire, est tombé dans la profusion des peintures, mais ce morceau est plein de poésie. Nos lecteurs en jugeront :

Ipse locus templi, quod vix corruptior ætas
Exstruat, instar erat : laqueataque tecta ferebant
Divitias, crassumque tabes absconderat aurum.
Nec summis crustata domus sectisque nitebat
Marmoribus : stabatque sibi non segnis Achates,
Purpureusque lapis, totâque effusus in aulâ
Calcabatur Onyx : hebenus Mareotica vastos
Non operit postes, sed stat pro robore vili
Auxilium, non forma domus. Ebur atria vestit,

Et suffixa manu foribus testudinis Indæ
Terga sedent, crebro maculas distincta Smaragdo.
Fulget gemma toris, et jaspide fulva supellex :
Strata micant : Tyrio quorum pars maxima fuco
Cocta diu, virus non uno duxit aheno;
Pars auro plumata nitet; pars ignea cocco,
Ut mos est Phariis miscendi licia telis.
Tum famulæ numerus turbæ populusque minister,
Discolor hos sanguis, alios distinxerat ætas :
Hæc Lybicos, pars tam flavos gerit altera crines,
Ut nullis Cæsar Rheni se dicat in arvis
Tam rutilas vidisse comas. Pars sanguinis usti
Torta caput, refugosque gerens à fronte capillos.
Nec non infelix ferro mollita Juventus,
Atque exsecta virum. Stat contra fortior ætas,
Vix ullâ fuscante tamen lanugine malas.

Discubuêre illic reges, majorque potestas
Cæsar : et immodicè formam fucata nocentem,
Nec sceptris contenta suis, nec fratre marito,
Plena maris rubri spoliis, colloque, comisque
Divitias Cleopatra gerit, cultuque laborat.
Candida Sidonio perlucent pectora filo,
Quod nilotis acus compressum pectine Serum
Solvit, et extenso laxavit stamina velo.
Dentibus hic niveis sectos Atlantide silvâ
Imposuêre orbes; quales ad Cæsaris ora
Nec capto venere Jubâ.
Infudere epulas auro, quod terra, quod aër,
Quod pelagus, Nilusque dedit, quod luxus inani
Ambitione furens toto quæsivit in orbe,
Non mandante fame. Multas volucresque, ferasque
Ægypti posuêre Deos : manibusque ministrat
Niliacas crystallus aquas : gemmæque capaces
Excepere merum, sed non Mareotidos uvæ,

Nobile sed paucis senium cui contulit annis
Indomitum Meroë cogens spumare Falernum.
Accipiunt sertas nardo florente coronas,
Et nunquam fugiente rosâ : multumque madenti
Infudere comæ, quod nondum evanuit aura,
Cinnamon, externâ nec perdidit aëra terrâ;
Advectumque recens vicinæ messis Amomum.
(Pharsal., lib. X.)

Voici comment ce morceau a été traduit en vers français par M. Parseval-Grandmaison :

Cléopâtre étala, prodiguant ses trésors,
Un luxe des Romains ignoré jusqu'alors.
Son palais ressembloit au plus superbe temple.
Sous des toits opulens l'œil étonné contemple
L'or des lambris pompeux, brillans de toutes parts;
Le marbre, en murs épais, éblouit les regards;
Le porphyre éclatant rivalisoit l'ivoire;
Par-tout l'onyx aux pieds étoit foulé sans gloire,
Et l'ébène employé dans ce beau monument
Y servoit de support et non pas d'ornement.
L'Inde sur le portique étend sa riche écaille
Que la nacre embellit, que l'émeraude émaille;
Le feu des diamans, des rubis fastueux,
Des perles qui paroient cent lits voluptueux,
Brilloient sur des tissus de pourpre et d'écarlate;
En vases façonnés plus loin le jaspe éclate :
On voyoit à servir mille esclaves tout p rês,
Que distinguoient leur sang et leur âge et leurs traits :
Les uns, le front brûlé par la zone africaine,
De leurs cheveux noircis montrent la sombre laine;
Les autres, d'un teint frais tendrement colorés,
Étonnent par l'éclat de leurs cheveux dorés,
Et jamais les Gaulois, dans leurs plaines fécondes,
N'offrirent à César des tresses aussi blondes.

Quelques-uns qu'a du fer mutilés la rigueur,
D'une mâle jeunesse ont perdu la vigueur;
Plusieurs sont parvenus à la force de l'âge;
A peine un fin duvet rembrunit leur visage.

Cléopâtre et son frère en un festin pompeux
Sont déjà réunis, et César avec eux,
César, maître des rois. La fière Cléopâtre,
Ne bornant plus ses vœux au roi qui l'idolâtre,
Veut encor enchaîner le premier des humains.
Pour orner ses attraits, d'industrieuses mains
Ont prodigué les dons les plus beaux, les plus rares
Que la mer ait cachés dans ses gouffres avares.
En chaînes sur son col ils flottent mollement;
Son front, d'où rejaillit le feu du diamant,
De ses cheveux dans l'or emprisonne les tresses;
Sa beauté s'embellit encor de ses richesses,
Et son voile, que l'art éclaircit à dessein,
Laisse entrevoir aux yeux les charmes d'un beau sein.
Là, ces bois que d'Atlas les noirs sommets nourrissent,
Sur des trépieds d'ivoire en tables s'arrondissent;
L'or en mets somptueux présente mille oiseaux,
Mille poissons ravis à l'empire des eaux,
Mille animaux surpris sous leurs abris sauvages;
Là, ces dieux dont le Nil a peuplé ses rivages,
Sont immolés au goût du convive enchanté;
On voyoit réunis, par un luxe effronté,
S'entasser tous les dons de la terre féconde,
Apportés à grands frais des limites du monde.
L'Égypte prodiguoit de son fleuve natal
Les flots purs épanchés dans l'or et le cristal;
Des coupes recevoient dans la nacre brillante,
Non de Maréotis la liqueur petillante,
Mais ce divin nectar, ce vin pur et vermeil
Que Méroë mûrit sous un ardent soleil,

Et qui, tout jeune encor, quand il bouillonne et fume,
Semble s'être enrichi du temps qui le parfume.
La rose, de l'Égypte ornement éternel,
Embellit de ses dons ce banquet solennel;
Des convives joyeux que le plaisir enflamme
Le nard couvre les fronts, et l'odorant cinname
Embaume leurs cheveux d'essences dont ces bords
N'ont jamais dans les airs dissipé les trésors,
Mais dont Memphis a vu dans ses fertiles plaines
Les moissons s'élever sur des rives prochaines.

M. Delille a rendu ainsi les beaux vers où Virgile chante les merveilles de la nature, et dont quelques-uns sont empruntés de l'épisode inimitable du livre II des *Géorgiques :*

Iopas prend alors sa harpe enchanteresse :
Chantre inspiré du ciel, il commence, et sa voix
Répète ce qu'Atlas enseignoit autrefois,
De la reine des nuits la course vagabonde,
Et les feux éclipsés du grand astre du monde;
Le pouvoir qui, créant l'homme et les animaux,
Leur versa de la vie et les biens et les maux;
Les orages, les feux, le char glacé de l'Ourse,
Et les astres gémeaux qui conduisent sa course,
L'Hyade et ses torrens; dit pourquoi des hivers
Les jours si promptement se plongent dans les mers,
D'où vient des nuits d'été la lenteur paresseuse.
Enfin, sur mille tons sa voix mélodieuse
Chantoit l'ordre des cieux et des astres divers,
Et sa noble harmonie imitoit leurs concerts.
On l'admire; il se tait, et recueille avec joie,
Les suffrages rivaux de Carthage et de Troie.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DEUXIÈME.

ARGUMENT.

Énée raconte à Didon la ruine de Troye. Les Grecs, las d'un siége de dix années, eurent recours à un dernier artifice : ils construisent un cheval de bois rempli de soldats armés, le placent devant les murs de la ville, et, faisant semblant de retourner dans la Grèce, ils vont se cacher derrière l'île de Ténédos. Les Troyens enhardis sortent de leurs remparts. Le fourbe Sinon, que les Grecs avoient laissé exprès pour être l'instrument de leur projet, a l'adresse d'engager Priam à introduire ce cheval dans la ville. Les Troyens le crurent d'autant plus facilement, qu'ils virent deux serpens dévorer Laocoon, qui avoit lancé sa javeline sur cette machine fatale. On suit le conseil de Sinon, qui, pendant la nuit, ouvre les flancs du cheval et fait sortir les Grecs qu'il renfermoit. Ceux-ci se répandent dans la ville, égorgent les sentinelles, s'emparent des portes et les ouvrent à leurs compagnons, qui étoient revenus secrètement de l'île de Ténédos. L'ombre d'Hector apparoît en songe à Énée, lui recommande les dieux de Troye, et lui conseille de fuir. Énée s'éveille, préfère la mort à la fuite, rassemble quelques Troyens, tue plusieurs Grecs dont il prend et fait prendre les habits à ses compatriotes; mais ce déguisement leur devient funeste; ils sont accablés par le nombre des Troyens, qui les prennent pour des Grecs. Le palais de Priam est forcé et ravagé; Priam lui-même tombe sous la main de Pyrrhus. Énée craint pour

Anchise; il retourne à sa maison, charge son père de ses dieux, le prend sur ses épaules, et, accompagné de Créüse, sa femme, et de son fils Iule, il se sauve au pied du mont Ida. Il revient sur ses pas pour chercher Créüse, qui s'étoit perdue, mais l'ombre de cette épouse lui apparoit et lui apprend que Cybèle la retient dans la Phrygie. Il retourne à l'endroit où il avoit laissé son père, son fils et quelques amis; là il se tient caché, et fait des préparatifs pour s'éloigner de ces funestes rivages.

On se tut pour écouter Énée, qui commence ainsi, élevé sur le lit (1) où il étoit placé auprès de Didon :

Reine, vous m'ordonnez de vous raconter nos malheurs, de me rappeler un douloureux souvenir et de r'ouvrir la source cruelle de mes chagrins et de mes larmes. Il faut vous obéir, malgré la répugnance que je sens, malgré moi, à me retracer ces funestes images. (2)

Les Grecs, ennuyés d'une guerre longue et inutile, inventèrent un nouvel artifice qui perdit ma patrie. Avec le secours de Pallas, ils construisirent un énorme cheval de bois, et le remplirent de soldats armés. Il répandirent en même-temps le bruit que c'étoit une offrande qu'ils faisoient à Minerve, pour obtenir de cette déesse un heureux retour dans la Grèce.

Ils partirent en effet, et allèrent se cacher derrière Ténédos, île voisine de Troye, à quelque distance dans la mer. Nous nous crûmes assurés de leur départ, et la joie succéda parmi nous à

dix ans d'alarmes. Nous ouvrons les portes de la ville, pour visiter en liberté ses environs, occupés si long-temps par les Grecs : ici, disions-nous, campoient les Dolops; là, étoit la tente de l'impitoyable Achille; sur ce rivage, étoient les vaisseaux de nos ennemis : cet endroit fut mille fois le théâtre de nos sanglans combats.

On admiroit la masse prodigieuse du cheval offert par les Atrides à Minerve : les uns vouloient le transporter dans nos murs; les autres prétendoient qu'il falloit au contraire le mettre en pièces, le précipiter dans les ondes, ou le rendre la proie des flammes. Laocoon, à la tête d'un peuple nombreux, accourt vivement du haut de la citadelle : « Malheureux citoyens, s'écrie-t-il, quoi! vous vous endormez sur la foi des apparences? Est-ce ainsi que vous connoissez Ulysse? Cette machine sera funeste à notre ville; elle renferme sans doute des Grecs dans son sein; défiez-vous de ces dons empoisonnés :

Je redoute les Grecs et même leurs présens. »

A ces mots, il lance contre le cheval une longue javeline qui pénètre dans ses flancs, et frémit de la violence du coup. On entendit résonner le ventre creux de ce monstre fatal, et gémir ses entrailles profondes. Hélas! si notre destin ne nous eût pas aveuglés, l'exemple de Laocoon nous invitoit à sonder avec le fer et à ouvrir les flancs de ce

colosse ; et vous seriez encore, ô murs sacrés de Troye, et vous, palais antique de Priam !

Un nouveau spectacle attira notre attention : des bergers amenoient, avec de grands cris vers le roi Priam, un jeune homme chargé de liens, qui s'étoit présenté à eux tout exprès pour avoir occasion de nous perdre. Il étoit déterminé à périr ou à nous faire tomber dans ses piéges. Apprenez, grande reine, à connoître le génie perfide des Grecs, et jugez de tous par un seul.

Aussitôt qu'il se vit au milieu de nous, il s'arrête comme interdit et tremblant, et mesure des yeux les Troyens armés qui l'environnent. « Hélas! dit-il, quel asile, quelle ressource me reste-t-il dans l'univers ? Je n'ose plus me présenter aux Grecs, et les Troyens demandent mon sang et ma vie. » Ces paroles nous touchèrent de compassion : on le rassure et on le presse de s'expliquer et de se faire connoître. Il paroît enfin mettre bas toute crainte; et s'adressant à Priam : « Grand roi, dit-il, je vous avouerai tout, et je ne chercherai point à vous déguiser la vérité. Je suis Grec, je ne le nierai point. La fortune a bien pu rendre Sinon malheureux, mais elle ne pourra du moins le rendre capable de mentir et de tromper. Vous avez ouï parler sans doute du fameux Palamède, que les Grecs condamnèrent à la mort sur une fausse accusation, et dont ils pleurent aujourd'hui la perte. Je lui étois uni par les liens du sang. Mon père, qui étoit pauvre, me mit auprès de ce héros

dès ma jeunesse; je m'attachai à sa fortune, et je le suivis à la guerre : mon crédit dura autant qu'il vécut; mais quand il eut succombé sous les artifices d'Ulysse (personne n'ignore la vérité des faits que je rapporte), je promis assez publiquement de le venger aussitôt que je serois de retour à Argos. Depuis ce temps, Ulysse a cherché toutes les occasions de me perdre, et il n'a point cessé de me poursuivre, jusqu'à ce que, par l'organe de Calchas..... Mais que dis-je? et pourquoi vous fatiguer inutilement du récit de mes malheurs? Si tous les Grecs sont égaux pour vous, hâtez-vous de presser mon supplice; vous obligerez le roi d'Ithaque et les Atrides. »

Nous renouvelons alors nos instances, et nous le pressons avec ardeur de satisfaire à notre curiosité. Il poursuit enfin son discours avec de nouvelles marques de frayeur : « Souvent les rois assemblés ont tenté d'abandonner leur entreprise et de retourner dans leur pays; et plût aux dieux qu'ils l'eussent fait!

« Mais, ou le vent contraire, ou l'affreuse tempête,
Souvent retint leur flotte à partir déjà prête;
Sur-tout depuis le jour qu'élevée en ces lieux,
Cette masse de bois eût étonné vos yeux,
Tout le ciel retentit des éclats de sa foudre.
Dans ces extrémités, incertains, que résoudre, (*)

(*) Delille.

on eut recours à l'oracle d'Apollon; voici sa réponse: *Vous avez répandu le sang grec pour appaiser les vents, et vous rendre aux bords de la Phrygie; c'est au même prix que vous devez acheter votre retour dans la Grèce.* Calchas interrogé par Ulysse, avec lequel il étoit sécrètement d'intelligence, refusa publiquement de faire connoître la victime, et garda le silence pendant dix jours. On m'avertit souvent alors de ce que j'avois à craindre. Enfin, les clameurs de mon ennemi, qui coloroit ses ressentimens particuliers de l'intérêt commun, parurent forcer Calchas à déclarer celui dont le ciel demandoit le sang. Calchas me nomma. Déjà le jour fatal étoit arrivé, déjà mon front étoit couronné de bandelettes sacrées,

« Déjà brilloit le fer. Je l'avoûrai, Troyens, (3)
J'échappai de l'autel; je brisai mes liens;
Et, caché dans les joncs d'un fameux marécage, (4)
J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage.
Malheureux que je suis! jamais mes tristes yeux
Ne reverront ces champs qu'habitoient mes aïeux,
Ni mes tendres enfans, ni le meilleur des pères.
Que dis-je, hélas! peut-être, ô comble de misères!
Ils expieront ma fuite, hélas! et de leur sang
Teindront ce fer cruel qui dut percer mon flanc.
Grand roi, prenez pitié de mon destin funeste;
Par les dieux immortels, par la foi que j'atteste,
Plaignez mon innocence, épargnez mes malheurs! » (*)

(*) Delille.

Attendris sur son sort, nous lui donnons la vie; Priam lui-même le délivre de ses liens, et lui demande ce qu'on doit penser du dessein des Grecs en construisant cette monstrueuse machine. Sinon levant alors vers le ciel ses mains que nous avions rendues libres :

« Chaste Vesta ! dit-il, sainte divinité !
Sacrés bandeaux ! autels parés pour mon supplice !
Fer que j'ai vu briller pour l'affreux sacrifice !
Je vous atteste ici, qu'infidèle envers moi,
Mon pays pour toujours a dégagé ma foi ;
Que je puis rompre enfin le serment qui m'enchaîne,
Révéler ses secrets, et lui vouer ma haîne.
Mais vous, si je vous sers, ô généreux Troyens !
Si je sauve vos jours, qu'on épargne les miens !... (*)

« Les Grecs fondoient tout le succès de leur entreprise sur le secours de Pallas. Mais depuis que l'impie Diomède et le fourbe Ulysse osèrent profaner le temple de Pallas, après en avoir égorgé les gardes, et enlever le palladium ; depuis qu'ils eurent porté leurs mains sanglantes sur la statue de la déesse, tout devint contraire à notre armée, et nos espérances s'évanouirent de jour en jour. Pallas indignée nous annonça sa colère par des prodiges manifestes. A peine son image fut-elle placée dans le camp, que ses yeux jetèrent des flammes menaçantes : trois fois elle s'éleva de

(*) Delille.

terre remuant son égide et secouant sa lance foudroyante. Calchas nous annonça que Troye ne tomberoit jamais sous nos efforts, si nous ne retournions dans la Grèce chercher de nouveaux auspices, et si nous ne ramenions dans nos vaisseaux Pallas, après l'avoir rendue aussi favorable à notre nation qu'elle l'étoit lorsque nous la transportâmes, pour la première fois, d'Argos dans la Phrygie. C'est pour cela que les Grecs sont retournés dans leur patrie, et vous les verrez bientôt reparoître inopinément sur vos bords. Avant de partir, ils ont fait construire la machine que vous voyez; ils l'ont consacrée à Minerve pour appaiser sa colère : mais Calchas lui a fait donner cette hauteur colossale afin qu'elle ne pût entrer dans vos murs dont elle deviendroit l'appui. Il a déclaré que si vous insultiez ce présent fait à la déesse, cette profanation entraîneroit la perte infaillible de votre ville; mais que si, au contraire, vos mains conduisoient ce cheval dans vos murs, les Grecs verroient un jour les peuples de l'Asie passer dans le Péloponèse, et ravager Argos et Mycènes. »

Nous crûmes le perfide Sinon, et ceux que n'avoient pu vaincre Diomède ni Achille lui-même, furent vaincus par l'adresse d'un imposteur. Un prodige effrayant servit encore à nous confirmer dans notre erreur. Laocoon, que le Sort avoit rendu prêtre de Neptune, sacrifioit à ce dieu un taureau sur le rivage. (5)

Quand deux affreux serpens, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur !) s'alongent sur les flots;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers;
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs,
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand prêtre; et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de long ruisseaux de sang.
Le père accourt : tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent;
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Par deux fois sur son cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons,
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Exhale sa douleur en hurlemens horribles :
Tel, d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau, de l'autel échappé,
Qui, du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.

Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire.... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne; et, de Pallas gagnant l'auguste asile;
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier. (*)

Le malheur de Laocoon fut regardé comme un juste châtiment de son crime. On résolut de transporter dans l'enceinte de nos murs ce cheval sacré. Aussitôt on abat une partie des murailles, on place des roues sous ses pieds, on lui attache au cou des cordes pour le traîner; les jeunes garçons et les jeunes filles l'environnent et le suivent dans sa marche, en chantant des hymnes. Il entre en portant fièrement sa tête au-dessus de nos remparts, et semble menacer la ville. O ma patrie! ô Ilion, demeure des dieux! ô cité guerrière, dont la gloire s'élevoit jusqu'aux astres! Quatre fois la machine fatale s'arrête à l'entrée de nos murs, quatre fois on entendit retentir dans son sein le bruit des armes; mais rien n'étoit capable de nous faire sortir de notre ivresse, ni de rompre notre funeste enchantement, et nous plaçâmes ce monstre terrible à la porte du temple de Minerve. En vain la prophétesse Cassandre nous annonçoit nos destins; le sien étoit de n'être jamais écoutée. Nous ornâmes de fleurs et de guirlandes tous les

(*) Delille.

temples des dieux, et nous nous livrâmes à la joie. Malheureux! nous ignorions que ce jour devoit être le dernier de nos jours.

Cependant le ciel change, et la nuit sort du sein des eaux pour envelopper de sa grande ombre les cieux, la terre et les embûches des Grecs. Les Troyens s'abandonnoient aux douceurs du sommeil. La flotte des Grecs revenoit de Ténédos vers nos rivages, éclairée par l'astre de la nuit (6), et favorisée par le vaste silence des ondes. Le vaisseau d'Agamemnon voguoit à leur tête, et portoit un fanal. Sinon ouvre en secret les flancs du cheval qui renfermoit les Grecs; ils en sortent avec joie, et descendent à la faveur d'un câble : ils s'emparent de la ville, noyée dans le vin et plongée dans le sommeil, égorgent les sentinelles, ouvrent les portes, et introduisent leurs compagnons.

On étoit au moment où Morphée en nos cœurs (7)
Verse d'un calme heureux les premières douceurs;
Déjà d'un doux repos je savourois les charmes,
Quand je crus voir Hector, les yeux noyés de larmes,
Pâle, et [illegible] qu'autrefois sur la terre étendu,
Au char d'u[illegible] fier vainqueur tristement suspendu,
Hélas! et sous [illegible] tours de Troye épouvantée
Il marquoit de son front l'arène ensanglantée.
Dieux! qu'il m'attendrissoit! qu'Hector ressembloit peu
A ce terrible Hector qui dans leur flotte en feu
Poussoit des ennemis les cohortes tremblantes,
Ou d'Achille emportoit les dépouilles fumantes!

Sa barbe hérissée, et ses habits poudreux,
Le sang noir et glacé qui colloit ses cheveux,
Ses pieds qu'avoient gonflés, par l'excès des tortures,
Les liens dont le cuir traversoit leurs blessures;
Son sein encor percé des honorables coups
Qu'il reçut sous nos murs en combattant pour nous:
Tout de ses longs malheurs m'offroit l'image affreuse.
Et moi, je lui disois d'une voix douloureuse:
« O vous, l'amour, l'espoir et l'orgueil des Troyens,
Hector, quel dieu vous rend à vos concitoyens?
Que nous avons souffert de votre longue absence!
Que nous avons d'Hector imploré la présence! »
Il ne me répond rien. Puis, d'un ton plein d'effroi,
Poussant un long soupir: « Fuis, dit-il, sauve-toi;
Sauve-toi, fils des dieux; contre nous tout conspire:
Il fut un Ilion, il fut un grand empire.
Tout espoir est perdu; fuis: tes vaillantes mains
Ont fait assez pour Troye, assez pour nos destins.
Notre règne est fini, notre heure est arrivée;
Si Troye avoit pu l'être, Hector l'auroit sauvée:
Je combattis Achille, et me soumis aux dieux.
Pars, emmène les tiens de ces funestes lieux,
Du triomphe des Grecs épargne-leur l'insulte:
Ilion te remet le dépôt de leur culte.
Cherche-leur un asile, et qu'au-delà des mers
Leur nouvelle cité commande à l'univers! »
Il dit, et va chercher au fond du sanctuaire
De la chaste Vesta l'image tutélaire,
Et les feux immortels, et le bandeau sacré. (*)

(*) Delille.

Cependant un bruit affreux retentit dans toute la ville et pénètre jusqu'à la maison de mon père Anchise, malgré son éloignement et l'épaisseur des arbres qui l'environnent. Ce bruit affreux redouble, se fait entendre de plus en plus, et jette dans tous les cœurs l'épouvante et l'effroi ; je m'éveille, je monte précipitamment sur la plate-forme, et je prête une oreille attentive :

Tel, au sein des moissons quand la flamme rapide
Au gré des vents s'élance, ou lorsqu'à gros bouillons,
Engloutissant l'espoir de nos riches sillons,
Entraînant les forêts dans ses vagues profondes,
Un torrent en grondant précipite ses ondes,
Le berger s'épouvante, et d'un roc escarpé
Prête de loin l'oreille au bruit qui l'a frappé. (*)

Alors je connus clairement la perfidie de Sinon et de nos ennemis. Déjà la maison de Déiphobus étoit en cendres, celle d'Ucalégon, voisine de la nôtre, étoit la proie des flammes, et l'embrasement de Troye éclairoit le port de Sigée. On entend à la fois des clameurs confuses et les sons éclatans des trompettes. (8) Je prends les armes, dans le dessein de mourir au moins en défendant ma patrie. Panthée se présente le premier à mes yeux, Panthée, fils d'Otrée et prêtre d'Apollon. « C'en est fait, dit-il, le jour fatal de Troye est venu ! Ilion périt, et la gloire des Troyens est

(*) Delille.

tombée : Jupiter s'est tourné du côté des Grecs ; il leur livre la ville ; elle brûle jusqu'en ses fondemens. Ce cheval sinistre vomit de son sein les combattans ; Sinon est vainqueur : une partie de nos ennemis assiège les portes, et fait entrer plus de soldats que Mycènes n'en a jamais envoyés contre nous ; le reste occupe l'entrée des rues et massacre tout ce qui se présente » (9). A ces funestes nouvelles je brûle de combattre ; Érinnys et toutes les furies s'emparent de mon ame ; je me joins à quelques amis pleins de valeur, et je les exhorte à espérer tout de leur désespoir. Nous courons en fureur, nous combattons au hasard dans l'ombre de la nuit. Nuit affreuse ! qui pourroit exprimer tout le carnage qu'elle cacha dans ses ténèbres ? Les rues, les maisons, les temples des dieux sont arrosés de sang (10) : tout périt, tout tombe sous le fer ennemi, et les Grecs eux-mêmes achètent leur victoire par la perte d'un grand nombre de leurs soldats.

Le premier des Grecs qui s'offrit à nous fut Androgée, qui nous prit pour ses compagnons. Nous l'envelopâmes, et la troupe qu'il conduisoit fut en partie taillée en pièces, en partie dissipée. Corèbe, un de nos compagnons, nous exhorte à nous revêtir des habits des vaincus. Nous suivons son conseil et son exemple : sous ce déguisement nous envoyons aux enfers un grand nombre d'ennemis : plusieurs se réfugient dans leurs vaisseaux, d'autres cherchent un asile dans le

cheval de bois; mais ce succès n'étoit que passager. Que peut-on espérer lorsqu'on a les dieux contraires?

Une troupe furieuse entraînoit la malheureuse Cassandre, arrachée du temple de Minerve : elle élevoit vers le ciel ses yeux indignés; ses yeux, car ses mains étoient chargées d'indignes chaînes. Corèbe, amant de Cassandre, et qui, dans l'espérance d'obtenir sa main, étoit venu depuis quelques jours au secours de Priam, l'infortuné Corèbe, qui n'avoit pas voulu croire les prédictions de son amante, frémit de douleur lorsqu'il la voit entre les mains des Grecs, et se jette le premier sur ses ravisseurs. Nous le suivons en foule; mais les Troyens, trompés par l'armure grecque que nous portions, nous lancent du haut du temple une grêle de traits, et accablent leurs concitoyens. Les Grecs, furieux de se voir enlèver leur proie, se rassemblent contre nous en plus grand nombre : nous eûmes à combattre le terrible Ajax, les deux Atrides et toute l'armée des Dolopes :

Tels, quand des vents rivaux les fières légions
Se disputent de l'air les vastes régions,
Le rapide Zéphire, l'Autan, plus prompt encore,
L'Eurus, fier de monter les coursiers de l'Aurore,
Ébranlent les forêts, troublent la paix des airs,
Et Neptune en courroux bouleverse les mers. (*)

(*) Delille.

Ceux que nous avions mis en fuite, revenant sur leurs pas, furent les premiers qui nous reconnurent, malgré notre déguisement : ils firent remarquer aux autres la différence de notre langage. Nous ne pûmes résister au nombre ; Corèbe tomba le premier sous les coups de Penelée, au pied de l'autel de Minerve : je vis périr Rhipée, le plus juste des Troyens ; Hypanis et Dymas furent percés par la main de leurs compatriotes : toi-même, ô Panthée ! tu mourus les armes à la main, et ni ta piété ni le bandeau sacré d'Apollon ne purent te défendre. Je vous atteste, ô vous, cendres de ma patrie, et vous, ombres des Troyens, que je m'exposai sans réserve à toute la furie des Grecs, et que si c'eût été mon destin de périr dans cette journée, je ne cherchai point à l'éviter. Un bruit horrible nous appela vers le palais de Priam : c'est là que paroissoit rassemblé tout le feu de la guerre, comme si on n'eût combattu qu'en cet endroit. Les ennemis attaquent le palais avec fureur : les uns se réunissent pour former sur leur tête une espèce de tortue avec leurs boucliers, et pour assiéger en sûreté la première porte ; les autres, montant à l'escalade, présentent d'une main leurs boucliers à nos traits, et de l'autre se tiennent suspendus et grimpent vers le faîte. Les Troyens, dans l'intérieur du palais, arrachent le toit et les lambris dorés de ces superbes appartemens, pour en accabler les assiégeans. Mon premier soin fut de voler au secours de la maison

royale. Il y avoit une porte secrète qui conduisoit, par des détours inconnus aux ennemis, dans tous les appartemens de ce vaste édifice. C'est par là qu'Andromaque alloit autrefois, sans suite, porter le petit Astyanax à son aïeul (11). Je me glisse par ces routes cachées pour monter à l'endroit le plus élevé du palais : les Troyens se rassemblent autour de moi, et ma présence ranime leur courage.

Une tour, dont le front s'élevoit jusqu'aux cieux,
Placée au bord du comble, y sembloit suspendue;
De là de Troye entière on voyoit l'étendue,
Les pavillons des Grecs, et leur mille vaisseaux :
Au pied de cette tour ils pressoient leurs assauts.
Aux endroits mal unis, où sa tremblante masse
De nos communs efforts favorisoit l'audace,
Par des leviers de fer attaquant ce grand corps,
On l'ébranle alentour avec de longs efforts :
Tout à coup on le pousse; et cette masse horrible,
Déployant à grand bruit sa ruine terrible,
S'écroule, tombe, écrase en se précipitant
Des bataillons entiers, remplacés à l'instant.
Sans cesse l'on attaque, on repousse sans cesse;
D'un côté la Phrygie, et de l'autre la Grèce,
Font voler, font pleuvoir les pierres et les traits. (*)

Pyrrhus, qui commandoit l'attaque, étoit suivi du grand Péryphas et d'Automédon, écuyer d'A-

(*) Delille.

chille : toute la jeunesse de Scyros se précipite sur leurs pas, et lance des traits et des feux sur les assiégés. Pyrrhus saisit une hache, frappe à coups redoublés les portes garnies d'airain, les ébranle sur leurs gonds, fait voler les éclats d'un bois dur et solide, et s'ouvre enfin un passage : l'œil découvre aussitôt l'intérieur du palais et une longue suite de magnifiques appartemens. Les Grecs pénètrent dans le vestibule, et s'y répandent à grands flots : ils attaquent les gardes qui s'opposoient à leur entrée et qui défendoient le fond de ce lieu respectable, où l'on n'entendoit que des cris et des gémissemens, où l'on voyoit s'agiter les mères et les filles des rois, qui, toutes tremblantes d'effroi, couroient çà et là dans les salles dorées, embrassoient avec ardeur les portes et y tenoient leurs lèvres attachées. La garde est forcée, les portes sont arrachées de leurs gonds; nul obstacle ne résiste à la fureur des Grecs, qui livrent tout aux flammes et au pillage.

Tel, enfin triomphant de sa digue impuissante, (12)
Un fier torrent s'échappe, et l'onde mugissante
Traîne, en précipitant ses flots amoncelés,
Pâtre, étable et troupeaux confusément roulés. (*)

J'ai vu Pyrrhus, aussi redoutable que son père (13), et enflammé par sa victoire, presser le

(*) Delille.

carnage; j'ai vu les deux Atrides semer par-tout l'horreur: hélas! j'ai vu Hécube au milieu de ses filles éplorées, et le vieux Priam arrosant de son sang les feux sacrés qu'il avoit allumés lui-même: enfin mes yeux ont vu ravager et détruire les cinquante demeures des fils de ce grand roi, si fier de sa nombreuse postérité; renverser ces murs antiques, ces lambris dorés, ces salons superbes, chargés des richesses et des dépouilles de l'Asie: ce que le feu épargne devient la proie des ennemis. Vous voudrez peut-être, grande reine, apprendre le destin de Priam. Dès qu'il vit la chûte de sa ville et de son palais, il couvre ses épaules tremblantes et affoiblies par l'âge, d'une armure inutile, prend une épée, et va chercher la mort au milieu des ennemis. (14)

Dans la cour du palais, de ses rameaux antiques
Un laurier embrassant ses autels domestiques
Les couvroit de son ombre : en ces lieux révérés,
Hécube et ses enfans ensemble retirés,
Ainsi qu'aux sifflemens des tempêtes rapides
S'attroupe un foible essaim de colombes timides,
Se pressoient, embrassoient les images des dieux.
Dès qu'elle voit Priam vainement furieux,
Moins couvert qu'accablé d'une armure inutile :
« Quelle aveugle fureur ! quel courage stérile !
Lui crie Hécube en pleurs. Où courez-vous ? Hélas !
Contre un destin cruel que peut ce foible bras ?
Mon Hector même en vain renaîtroit de sa cendre.
Approchez : de nos dieux l'autel va nous défendre,

Ou sous le même fer nous expirerons tous. »
Par ces mots, du vieillard désarmant le courroux,
La reine enfin l'entraîne et le place auprès d'elle.
Tout à coup, de Pyrrhus fuyant la main cruelle,
A travers mille dards, un dernier fils du roi
S'échappe, et du palais dépeuplé par l'effroi
Traverse tout sanglant la longue galerie.
Pyrrhus le suit ; déjà, tout bouillant de furie,
Il le presse, il le touche, il l'atteint de son dard :
Enfin au saint autel, asile du vieillard,
Son fils court éperdu, tend les bras à son père,
Hélas ! et dans son sang tombe aux pieds de sa mère.
A ce spectacle affreux, quoique sûr de la mort,
Priam ne contient plus son douloureux transport :
« Que les dieux, s'il en est qui vengent l'innocence,
T'accordent, malheureux ! ta juste récompense ;
Toi qui d'un sang chéri souilles mes cheveux blancs,
Qui sous les yeux d'un père égorges ses enfans ;
Toi, fils d'Achille ! Non, il ne fut point ton père.
D'un ennemi vaincu respectant la misère,
Le meurtrier d'Hector, dans son noble courroux,
Ne vit pas sans pitié Priam à ses genoux,
Et, pour rendre au tombeau des dépouilles si chères,
Il me renvoya libre au palais de mes pères.
Tiens, cruel ! » A ces mots, au vainqueur inhumain
Il jette un foible trait qui, du solide airain
Effleurant la surface avec un vain murmure,
Languissamment expire, et pend à son armure.
« — Hé bien, cours aux enfers conter ce que tu vois ;
A mes nobles aïeux va dire mes exploits ;
Dis au fils de Thétis que son sang dégénère ;
Mais avant, meurs ! » Il dit, et, d'un bras sanguinaire,

Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,
Et nageant dans le sang du dernier de ses fils,
Il pousse vers l'autel la vieillesse tremblante;
De l'autre, saisissant l'épée étincelante,
Lève le fer mortel, l'enfonce, et de son flanc
Arrache avec la vie un vain reste de sang.
Ainsi périt Priam; ainsi la destinée
Marqua par cent malheurs sa mort infortunée.
Il périt, en voyant de ses derniers regards
Brûler son Ilion et tomber ses remparts.
Ce potentat, jadis si grand, si vénérable,
N'est plus qu'un tronc sanglant, qu'un débris déplorable,
Dans la foule des morts tristement confondu,
Hélas! et sans honneur sur le sable étendu. (*)

Son malheur et son âge me rappelèrent le souvenir de mon vieux père : je frémis en songeant à quels périls il étoit exposé avec mon épouse et mon fils Ascagne. Je regarde autour de moi, et je me trouvai presque seul; tous mes compagnons m'avoient abandonné, en se précipitant du haut des toits, les uns à terre, les autres dans le sein des flammes. A la lueur de l'embrasement, j'apperçus Hélène qui cherchoit un asile dans le temple de Vesta (15). Elle craignoit également les Grecs, les Troyens, et la vengeance de son époux qu'elle avoit si lâchement trahi. Furie commune de Troye et de sa patrie, elle s'étoit retirée en tremblant à

(*) Delille.

l'ombre de l'autel. Quoi! me dis-je à moi-même, Priam aura perdu la vie, Troye sera la proie des flammes, le sang de ses habitans aura inondé tant de fois ses murailles, et l'auteur de tant de maux retournera impunément à Mycènes, et sera conduit en triomphe à Lacédémone! Elle reverra son époux, son palais, ses parens, ses enfans, et les dames Troyennes seront ses esclaves! Non. Si la mort d'une femme n'a rien d'honorant pour moi, on me louera du moins d'avoir purgé la terre d'un monstre, et vengé ma patrie. Au milieu de ma fureur, Vénus, ma mère, se présente à moi, se fait reconnoître, et se montre à mes regards brillante de lumière, et telle qu'elle paroît aux yeux des divinités de l'Olympe. Elle me saisit la main, et sa belle bouche me parle en ces mots: « Quelle fureur te transporte, mon fils? Faut-il qu'elle te fasse oublier ton père courbé sous le poids de l'âge? Tu n'es pas même jaloux d'apprendre si Créuse, ton épouse, si ton fils Iule, respirent encore? Sans mes soins, ta famille entière seroit déjà la proie des Grecs qui enveloppent ta demeure. N'accuse de la ruine de Troye, ni Hélène, ni Pâris, mais les dieux. Regarde, je vais dissiper le nuage épais qui couvre tes yeux:

« Vois-tu ces traits de feu dans les airs élancés?
Vois-tu sur les débris les débris entassés?
Ici, le dieu des mers, de son trident funeste
Sape les fondemens de ces murs qu'il déteste;

Là, de la porte Scée, une lance à la main,
Junon à Diomède aplanit le chemin,
Et, du haut d'une tour, Minerve, qui le guide,
Dans un nuage d'or balance son égide.
Que dis-je! Jupiter s'est armé contre vous,
Et lui-même des dieux approuve le courroux.
Fuis donc, et sans former un dessein téméraire,
Certain de mon appui, vole au secours d'un père. »

Elle dit, et soudain disparut à mes yeux.
Je vis avec effroi ces implacables dieux
Qui renversoient nos murs, autrefois leur ouvrage.
Ainsi des laboureurs (16), sur un rocher sauvage
Font crier sous la hache un orme audacieux
Dont le front par degrés s'ébranle dans les cieux;
Il menace.... le fer s'attache à sa racine,
Et du tronc lentement prépare la ruine;
L'orme gémit, chancelle, il succombe, et des monts,
Par bonds retentissans, tombe dans les vallons. (*)

J'obéis, et je reprends le chemin de la maison d'Anchise. Une main invisible écarte de moi les traits et les flammes des ennemis. (17) J'arrive, et mon dessein étoit de transporter mon père dans quelques asiles éloignés; mais il refuse constamment de survivre à sa patrie et de chercher un exil. « Pour vous, nous dit-il, qui êtes encore dans la fleur de l'âge, et qui jouissez des forces de la jeu-

(*) H. Gaston.

nesse, il vous est facile de fuir et de vous exposer aux fatigues d'une vie errante;

« Fuyez : en détruisant mon antique demeure,
Les Destins n'ont que trop marqué ma dernière heure.
Déjà mes yeux ont vu nos remparts renversés;
Je leur ai pu survivre une fois, c'est assez.
Je reste, et n'attends plus que votre adieu suprême :
Je saurai bien du jour me délivrer moi-même;
Ou les Grecs, soit pitié, soit espoir du butin,
A défaut de mon bras finiront mon destin.
Aux honneurs du tombeau je renonce sans peine;
Inutile à la terre, avec regret je traîne
Des jours haïs du ciel, à moi-même odieux,
Depuis que Jupiter m'atteignit de ses feux, (18)
Et grava sur mon front le sceau de sa colère. » (*)

En vain Créuse, en vain Ascagne et moi nous le conjurâmes de changer de sentiment, il demeura inflexible et ferme dans sa résolution, et rien ne put l'engager à sortir de sa maison. Je pris le parti de retourner, les armes à la main, au milieu des Grecs : car, que pouvois-je faire autre chose? « Quoi! je fuirois sans vous? Est-ce vous, mon père, qui avez pu me donner cet affreux conseil? Ah! si vous desirez de voir périr votre famille après votre patrie, Pyrrhus saura vous satisfaire, Pyrrhus, qui vient d'égorger le fils

(*) F. Becquey.

aux yeux du père, et le père au pied des autels. O Vénus! ô ma mère! si vous m'avez conduit en ces lieux, comme par la main, à travers le feu et les flammes, étoit-ce donc pour voir ma femme, mon père et mon fils massacrés dans le sang les uns des autres? Donnez, donnez-moi mes armes : nous ne mourrons pas du moins sans vengeance. » Je partois. Créuse m'arrête et me présente le jeune Ascagne : « Cher époux, si vous voulez périr, souffrez que nous périssions avec vous; mais si vous avez quelque confiance dans la force de votre bras, défendez d'abord votre maison. A quel sort abandonnez-vous notre cher Iule et une épouse que vous n'avez pas jugée indigne de ce nom? » Ses gémissemens faisoient retentir ma maison, lorsqu'un prodige soudain frappa nos yeux :

Aux yeux et dans les bras de ses parens en pleurs,
Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne,
Tourne autour de son front en brillante couronne,
Et, d'un léger éclair l'effleurant mollement,
Autour de ses cheveux se joue innocemment.
On s'alarme, on s'empresse, et d'une onde abondante
On arrose à grands flots sa chevelure ardente;
On secoue à l'envi ses cheveux allumés,
Lorsque levant ses yeux par l'espoir animés,
Tendant au ciel ses mains : (*)

« Grand Jupiter, dit mon père, si vous vous lais-

(*) Delille.

sez attendrir par nos prières, daignez seulement jeter sur nous un regard ; secourez-nous, dieu puissant, si notre piété vous touche, et confirmez ce présage. »

Vers la gauche, à ces mots, éclate le tonnerre ;
Et, des voûtes des cieux s'élançant vers la terre,
Un astre dans la nuit traînant de longs éclairs,
Semble sur le palais tomber du haut des airs :
De là le feu divin, pour nous guider sans doute,
Vers la forêt d'Ida suit sa brillante route,
Prolonge dans les airs ses sillons radieux,
Jette une odeur de soufre, et se perd à nos yeux. (*)

Mon père ne put résister à tant de prodiges ; il se lève, il adore cet astre sacré : « C'en est fait, nous dit-il, je consens à vous suivre. O dieux, dieux de ma patrie ! veillez sur ma triste famille, et sur-tout protégez mon petit-fils. Cet augure vient de vous, je me rends à vos ordres souverains, je vais avec mon fils où votre voix nous appelle. »

Cependant le bruit de l'incendie se faisoit entendre clairement autour de nous, et les flammes roulant en tourbillons étoient déjà prêtes à nous envelopper. J'ordonne à mes domestiques de se rendre par divers chemins au-delà de la ville, près d'une colline, dans un temple de Cérès aban-

(*) Delille.

donné : « Pour vous, ô mon père, je vous porterai sur mes épaules, et ce fardeau me sera doux ; je prendrai mon fils par la main, et Créuse nous suivra : chargez-vous des dieux de Pergame, je ne puis les toucher avant de m'être purifié dans une source d'eau vive, et d'avoir lavé le sang dont je suis souillé. »

Nous partons ; nous marchons dans l'ordre que j'avois prescrit. Moi qui bravois, un moment auparavant, tous les dangers, moi qui défiois tous les Grecs, je tremble maintenant au moindre souffle ; le moindre bruit m'alarme pour le cher dépôt que je porte et pour ceux qui m'accompagnent. Déjà j'approchois des portes de la ville, et je croyois n'avoir plus de périls à craindre, lorsqu'un bruit de gens armés frappa nos oreilles ; nous nous crûmes poursuivis. « Pressez votre fuite, mon fils, me dit Anchise, en se retournant, je vois les Grecs derrière nous, et mes yeux sont éblouis de l'éclat de leurs boucliers. »

Je ne sais quelle divinité ennemie m'inspira une frayeur mortelle qui m'ôta le jugement. Hélas ! tandis que je prenois un chemin détourné, je perdis ma tendre épouse ; soit que le Destin l'ordonnât ainsi, soit qu'elle se fût égarée ou que la lassitude l'eût obligée de se reposer un moment, elle disparut, et jamais depuis ce jour funeste mes yeux ne l'ont revue (19). Je ne m'aperçus de ce malheur que lorsque nous fûmes arrivés au temple de Cérès. Tous ceux que j'at-

tendois s'y étant rendus, elle seule ne parut point. Quels cris ne poussai-je pas! par quelles plaintes amères n'accusai-je pas les dieux et les hommes!

Je laisse sous la conduite de mes compagnons, Ascagne, Anchise et nos dieux pénates, cachés dans le fond d'une vallée; je retourne dans la ville, et je parcours toutes les rues par où nous avions passé. Après avoir cherché inutilement, j'arrive à notre maison, dans l'espérance de l'y trouver peut-être; mais ce n'étoit plus qu'un amas de ruines que la flamme dévoroit encore. Je porte mes pas vers le palais du roi et jusqu'à la citadelle : le portique du temple de Junon, désormais sans défenseur, étoit rempli de tout le butin que les Grecs avoient fait. On y voyoit des vases sacrés, des tables destinées aux sacrifices, des coupes d'or pur, des étoffes précieuses, et une troupe de femmes et d'enfans captifs : Phénix et le cruel Ulysse étoient les gardiens de ces dépouilles et de ce riche trésor. Je continuai mes recherches en appelant à haute voix Créuse; mais tous mes soins furent inutiles. Dans l'excès de ma douleur, mes yeux furent frappés par le fantôme même de cette épouse chérie, dont la taille me parut d'une hauteur démesurée. Je fus saisi d'étonnement, mes cheveux se dressèrent sur ma tête, et ma voix expira sur mes lèvres. « Dissipez, me dit-elle, votre douleur, tendre époux; ce prodige arrive par la volonté des dieux : ils ne permettent point à Créuse de vous accom-

pagner sur les vastes mers que vous avez à parcourir. Vous arriverez sans moi dans l'Hespérie que le Tibre arrose de ses paisibles eaux : là, vous fonderez un grand royaume, et vous épouserez la fille du roi de ces contrées. Perdez le souvenir de Créuse qui vous fut si chère; elle ne sera point l'esclave des Myrmidons ou des Dolopes; elle n'aura point à essuyer les superbes dédains des dames d'Argos ou de Mycènes : Cybèle, la mère des dieux, m'arrête dans ces climats. Adieu, je vous laisse le soin du fruit de notre tendresse, n'abandonnez point Iule. » Tandis que je versois des torrens de larmes, et que ma voix cherchoit à se faire un passage pour lui répondre, je la vis s'évanouir dans les airs. Trois fois je lui tendis les bras,

Trois fois *Créuse* échappe à mes embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents. (*)

Je repris, sur la fin de la nuit, le chemin de la vallée, où mes compagnons m'attendoient: leur nombre étoit considérablement augmenté. Je vis avec compassion cette troupe infortunée d'hommes, de femmes, de tous les états, qui me

(*) Ces vers, qui sont de M. de Voltaire, peuvent passer pour une traduction élégante et littérale de ceux de Virgile.

choisirent pour leur chef, prêts à me suivre, en quelque pays que je voulusse les conduire.

Déjà l'astre de Vénus, ma mère, éclairoit de ses feux les sommets du mont Ida, et ramenoit le jour. Les Grecs occupoient toutes les portes de la ville, et il n'étoit plus possible de lui porter aucun secours. Je repris mon père sur mes épaules, et je gagnai le haut de la montagne.

FIN DU SECOND LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU SECOND LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) Les anciens ne s'asseyoient pas, comme nous, pour manger; ils se couchoient sur des lits plus ou moins semblables à nos lits de salle, dont l'usage peut nous être resté de l'antiquité. La somptuosité particulière des lits de table consistoit dans l'ébène, le cèdre, l'ivoire, l'or, l'argent, dans les superbes couvertures de diverses couleurs chamarrées d'or et de pourpre, et enfin dans les trépieds d'or et d'argent.

Le lit sur lequel Énée est placé à côté de la reine, est censé élevé sur une estrade au fond de la salle du festin, d'où il domine les tables inférieures, rangées des deux côtés. Ces tables, n'ayant chacune que trois lits, et chaque lit trois ou quatre personnes au plus, doivent être en nombre proportionné à la multitude de convives annoncée au livre précédent. (*Note de l'Éditeur.*)

(2) Rien ne convenoit mieux à la situation où se trouve Énée, et au sujet qu'il va développer, que ce début plein de noblesse et de sensibilité, si propre à commander l'attention et à exciter la curiosité. D'autres poëtes nous offrent des débuts du même genre, dont plusieurs sont imités de celui-ci; mais aucun ne mérite mieux de lui être comparé que ce que Voltaire met dans la bouche du héros de la Henriade, à la fin du premier chant:

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la déplorable histoire!

Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon sang les fureurs et la honte?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourroit avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur foiblesse;
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

(*Note de l'Éditeur.*)

(3) Traduction par M. Gaston :

J'ai vu le fer briller sur les autels sacrés,
J'ai vu les noirs festons pour mon front préparés;
J'osai, je l'avoûrai, rompre une injuste chaîne,
J'osai fuir le poignard aiguisé par la haine.
Caché dans un marais entouré de roseaux,
Je trompai dans la nuit l'espoir de mes bourreaux;
Mais je dois renoncer à revoir ma patrie,
Mon père, mes enfans, une épouse chérie...
Puissent-ils échapper à ce prêtre odieux
Qui trafique à son gré des oracles des dieux!
J'ose attester ces dieux redoutés du parjure;
Ils savent si mon ame abhorre l'imposture:
Grand roi, soyez sensible au cri de ma douleur!
Quelque pitié peut-être est due à mon malheur.

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) M. Dryden, dans sa *Vie de Virgile*, prétend que ce poëte fait ici allusion à Marius, caché dans les marais de Minturnes. Tout cet épisode de Sinon est généralement admiré pour l'artifice de la composition, et il est si bien lié au sujet principal, qu'on ne pourroit l'en détacher sans détruire l'ensemble. (*Note de l'Éditeur.*)

(5) Voici comment Malfilâtre, dans son poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus*, a imité le Laocoon de Virgile :

Un bruit s'entend, l'air siffle, l'autel tremble.
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux ;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons ;
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leur col mouvant gonflé de noirs poisons ;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur *unanime*,
Suit son objet, va droit à la victime, (*)
L'atteint, recule, et de terre élancé,
Forme cent nœuds autour d'elle enlacé ;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps ;
Perce des traits d'une langue assassine
Son col nerveux, les veines de son flanc ;
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.
Mais l'animal que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,

(*) Il s'agit d'un taureau qu'on alloit immoler.

Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève,
Le feu jaillit de ses larges naseaux :
A sa douleur, à ses horribles maux,
Les deux dragons ne laissent point de trêve.
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux et les forêts profondes.
Il tombe enfin, il meurt dans les tourmens;
Il meurt : alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

M. de la Harpe, qui cite ces vers dans son *Cours de Littérature*, ajoute les réflexions suivantes : « Il n'est pas d'usage de se servir du mot *unanime*, si ce n'est par rapport à ce qui est en nombre; mais c'est peut-être la seule imperfection de ce grand morceau, qui est dans la manière antique. C'étoit celle de cet infortuné jeune homme, qui étoit né poëte, et c'est sur la manière qu'il faut juger les poëtes et les peintres, et non pas seulement sur un sujet. L'envie se hâte trop souvent de condamner un auteur, quand ce choix n'a pas été heureux; mais le talent sait bientôt leur répondre dès qu'il a mieux choisi, et c'est ce qu'auroit fait Malfilâtre, s'il eût vécu. »

Pétrone nous offre, sur la mort de Laocoon et l'entrée des Grecs dans Troye, un fragment assez considérable, qui, sans le bel épisode de l'*Énéide*, pourroit passer pour un chef-d'œuvre. Il est écrit en vers ïambes; nous le citerons en entier, malgré son étendue, afin qu'on puisse le comparer avec celui de Virgile :

Jam decuma mœstos inter ancipites metus
Phrygas obsidebat messis, et vatis fides

Calchantis atro dubia pendebat metu.
Quum, Delio profante, cæsi vertices
Idæ trahuntur; scissaque in molem cadunt
Robora, minacem quæ figurarent equum.
Aperitur ingens claustrum, et obducti specus
Qui castra caperent. Huc decenni prælio
Irata virtus additur, stipant graves
Equi recessus Danai, et in voto latent.
O patria! pulsas mille credidimus rates,
Solumque bello liberum: hoc titulus ferro
Incisus, hoc ad fata compositus Sinon
Firmabat et mendacium in damnum potens.
Jam turba portis libera ac bello carens
In vota properant: fletibus manant genæ,
Mentisque pavidæ gaudium lacrymas habet,
Quas metus abegit. Jam Neptuno sacer,
Crinem solutus omne Laocoon replet
Clamore vulgus; mox reductâ cuspide
Uterum notavit; fata sed tardant manus,
Ictusque resilit, et dolis addit fidem.
Iterum tamen confirmat invalidam manum,
Altaque bipenni latera pertentat. Fremit
Captiva pubes intùs, et dum murmurat,
Roborea moles spirat alieno metu.
Ibat juventus capta, dum Trojam capit,
Bellumque totum fraude ducebat novâ.
Ecce alia monstra. Celsa quà Tenedos mare
Dorso repellit, tumida consurgunt freta,
Undaque resultat scissa tranquillo minor.
Qualis silenti nocte remorum sonus
Longè refertur, quum premunt classes mare,
Pulsumque marmor abiete impositâ gemit.
Respicimus: angues orbibus geminis ferunt
Ad saxa fluctus; tumida quorum pectora,
Rates ut altæ, lateribus spumas agunt;
Dant caudæ sonitum: liberæ ponto jubæ,

Consentiunt luminibus, fulmineum jubar
Incendit æquor, sibilisque undæ tremunt.
Stupuêre mentes. Infulis stabant sacri
Phrygioque cultu gemina nati pignora
Laocoonte, quos repentè tergoribus ligant
Angues corusci. Parvulas illi manus
Ad ora referunt: neuter auxilio sibi,
Uterque fratri transtulit pias vices,
Morsque ipsa miseros mutuo perdit metu.
Accumulat ecce liberûm funus parens,
Infirmus auxiliator. Invadunt virum
Jam morte pasti, membraque ad terram trahunt.
Jacet sacerdos inter aras victima,
Terramque plangit. Sic profanatis sacris,
Peritura Troja perdidit primùm Deos.
Jam plena Phœbe candidum extulerat jubar
Minora ducens astra radianti face,
Quum inter sepultos Priamidas nocte et mero
Danai relaxant claustra et effundunt viros.
Tentant in armis se duces, ceu uti solet
Duro remissus Thessali quadrupes jugo
Cervicem, et altas quatere ad excursum jubas.
Gladios retractant, commovent orbes manu,
Bellumque sumunt. Hic graves alius mero
Obtruncat, et continuat in mortem ultimam
Somnos; ab aris alius accendit faces,
Contràque Troas invocat Trojæ sacra.

M. de Guerle, un de nos littérateurs les plus distingués et de nos plus habiles professeurs, à qui l'on doit des recherches sceptiques, pleines d'érudition et de goût, tant sur la satyre de Pétrone, que sur son auteur, a ainsi imité ce morceau :

Pergame, après dix ans de siége, de carnage,
Bravoit encor des Grecs le superbe courage.

Ces Grecs si fiers, armés sur la foi de Calchas,
Comptoient en frémissant leurs stériles combats.
Mais l'oracle a parlé : sous la hache abattues,
L'Ida voit ses forêts à ses pieds descendues.
De leurs débris formé, l'œil fixe, menaçant,
Un cheval monstrueux s'élève, et dans son flanc
Mille guerriers cachés, contre dix ans d'offense,
Méditent sans honneur une lâche vengeance.

D'Atride cependant la flotte a disparu.
Ilion ! à la paix tu crus ton sol rendu !
Vers des bords étrangers ces voiles fugitives,
Un perfide (*) à dessein rejeté sur tes rives,
Et ce coursier nouveau qu'un repentir pieux
Pour les calmer, dit-on, offre enfin à tes dieux ;
Tout flattoit ta pensée, et l'heureuse Phrygie
Ressaisit en espoir le sceptre de l'Asie.

Déjà de ses remparts le peuple, à flots pressés,
S'élance ; humide encor des pleurs qu'il a versés,
Son œil sur chaque objet librement se promène.
Il sourit, mais son cœur se rassure avec peine ;
Et, dans ce camp désert si long-temps redouté,
Un reste de frayeur se mêle à sa gaîté.

Laocoon paroît. Prêtre cher à Neptune,
Vers ce cheval hideux dont l'aspect l'importune
Il marche, tourmenté d'un noir pressentiment.
Ses cheveux sur son sein descendent tristement,
Et la cendre a souillé sa barbe vénérable ;
« Fuyez ! fuyez ! dit-il, d'une voix lamentable ;
Ce présent vient des Grecs, c'est le don de la mort ! »
A ces mots, de sa main qu'anime un noble effort

(*) Le fourbe Sinon.

Un trait part... Mais quel dieu rend ce trait inutile?
Il tombe, et meurt aux pieds du colosse immobile.
Un vain peuple applaudit à cet arrêt des cieux.
La hache cependant porte un coup plus heureux,
Le monstre est ébranlé : ses entrailles mugissent;
Sous leur abri douteux les Grecs tremblans pâlissent.
Pour la première fois dans le crime incertains,
Il redoutent la nuit ouvrage de leurs mains;
Un moment peut les perdre.... O funeste vertige!
Le malheureux Troyen crie encore au prodige.
« Contre Ilion, dit-il, un prêtre criminel
Arma par son forfait la colère du ciel!
Ce cheval est sacré! protecteur de Pergame,
Qu'il habite en son sein, un temple l'y réclame...! »
Peuple aveugle! en tes murs, avec pompe escorté,
Il s'avance; et demain, tes murs auront été.

Des bords où Ténédos s'élève au sein de l'onde,
Un bruit sourd est parti. La mer s'émeut et gronde;
Le flot poursuit le flot qui murmure et s'enfuit :
Tel Neptune se plaint dans l'ombre de la nuit,
Quand la rame docile à la main qui la guide,
Fend à coups redoublés son domaine liquide.
Soudain, à nos regards, deux dragons furieux
Se présentent : la foudre étincelle en leurs yeux;
Sous leurs bonds convulsifs, en temps égaux pressée,
L'onde écume, et jaillit jusqu'aux cieux élancée;
Leur crête se hérisse : à leurs mugissemens
La rive au loin répond par ses gémissemens;
Un triple dard s'agite en leur gueule enflammée,
Et de leurs naseaux roule un torrent de fumée.
Tout tremble : fruits jumeaux d'un hymen plein d'appas,
Tes fils, Laocoon, avoient suivi tes pas;
Tes fils, portraits vivans d'une mère adorée,
Comme toi revêtus de la robe sacrée.

Le couple affreux s'élance; et, l'œil rouge de sang,
Sur sa double victime il s'enlace en sifflant.
La peur éteint leur voix sur leurs lèvres glacées;
De replis écailleux leurs mains embarrassées
Appellent, mais en vain, un secours fraternel:
Sur leurs yeux déjà pèse un sommeil éternel.
Et toi, vieillard débile! ô trop malheureux père!
Quel transport t'a poussé sous la dent meurtrière?
Pour la combattre, hélas! tu n'as que ton amour:
Ton trépas à tes fils rendra-t-il donc le jour?...
Tu tombes! et vers Troye, à ton heure dernière,
Se tourne avec douleur ta mourante paupière.

Bientôt Phœbé, du haut de son char argenté,
Vint colorer les airs de sa pâle clarté:
Les enfans d'Ilion dormoient dans le silence.
Ils dormoient! et, bercé d'une douce espérance,
Ce bon peuple rêvoit un heureux lendemain;
Mais du cheval fécond le flanc s'ouvre, et soudain
La mort avec les Grecs dans nos murs est vomie.
Leur fer, long-temps captif, s'agite avec furie.
Comme, affranchi du mors, vole un coursier fougueux,
L'œil fier, et de ses crins battant ses flancs poudreux;
Tel, au palais des rois, affamé de carnage,
Sur des monceaux de morts Pyrrhus s'ouvre un passage.
Là, malgré quarante ans de gloire et de vertus,
Priam expire aux pieds d'un trône qui n'est plus.
Le sang troyen ruisselle, et le glaive homicide
Moissonne au même instant et la vierge timide,
Et le foible vieillard, et l'enfant au berceau:
Ilion n'offre plus qu'un immense tombeau;
Et l'autel même où fume une flamme sacrée
Fournit les feux vengeurs dont Troye est dévorée.

Nous citerons encore les vers suivans, extraits des

Mois de Roucher, auquel le Laocoon de Virgile n'a pas été inutile dans la description qu'il donne du serpent du Sénégal, d'après la relation du célèbre voyageur Adamson :

Quel monstrueux serpent
Étale de son corps le volume rampant ?
Alongé sur la terre, il la couvre : sa tête
S'ombrage des replis d'une sanglante crête ;
Et d'écume après lui laissant un long sillon,
Sa langue à coups pressés darde un triple aiguillon.
Sous les traits de ce monstre informe, horrible, immense,
Qu'irritoit du midi la fougueuse inclémence,
Vélose, né pasteur dans les champs Lusitains,
Et son fils Almandès finirent leurs destins.
. . . . . .

Un jour, en un désert, tous deux à l'aventure
Erroient : mais le midi tourmentoit la nature,
Et sur le front noirci du couple voyageur,
Dardoit ses javelots armés d'un feu vengeur.
Hors d'haleine, vaincus de sa brûlante rage,
Ils s'arrêtent enfin, et sous un vaste ombrage,
Attendent que des cieux le globe moins ardent
Précipite son cours vers l'humide occident.
Couchés sur le gazon, Almandès et son père
Se livroient à l'espoir d'un voyage prospère ;
L'un et l'autre buvoient l'oubli de leurs travaux,
Et sur eux le sommeil distilloit ses pavots.

Bientôt de la forêt perçant le long silence,
Un horrible dragon glisse, siffle, s'élance ;
Il se dresse ; et déjà le rampant ennemi
Serre de vingt liens le jeune homme endormi.
Almandès, juste ciel ! Almandès, sent à peine
Les cercles redoublés dont le dragon l'enchaîne,

Que d'affreux hurlemens sa voix remplit les airs,
Et fait au loin mugir l'écho de ces déserts.
Le père, quel objet pour les regards d'un père!
S'éveille, et dans les nœuds d'une immense vipère
Voit le corps de son fils de mille coups ouvert,
Tout dégouttant d'écume, et de sang tout couvert.
D'un glaive étincelant il arme sa tendresse;
Et taudis que le fer sur le monstre se dresse,
Le monstre, plus agile et plus impétueux,
Dénouant de son corps le réseau tortueux,
Abandonne le fils, vole au père, et l'enferme
Dans les nombreux anneaux d'une chaîne plus ferme.
En vain du malheureux les bras emprisonnés
S'efforcent de briser leurs nœuds empoisonnés;
Le monstre, redoublant sa rage et ses morsures,
Le trempe de venin, le couvre de blessures,
Le déchire, l'étouffe, et de sang enivré,
Le renverse mourant sur le fils expiré.

On assure que M. de Fontanes a imité aussi le Laocoon; mais on n'en rapporte que deux vers qui sont admirables. Les serpens sont aperçus :

Leur corps, dont la moitié dans les ondes se plonge,
D'orbe en orbe étendu vers la rive s'alonge.

Enfin, c'est à ce chef-d'œuvre que nous devons le beau récit de *Phèdre*, et quoique tout le monde sache par cœur les vers de Racine, nous croyons devoir les transcrire ici :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève, à gros bouillons, une montagne humide;
Elle approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage:
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté, etc.

M. Gaston a rendu ainsi les premiers vers de Virgile:

Du port de Ténédos on vit près du rivage,
(Je frémis en traçant cette effroyable image!)
Sur ces paisibles mers, deux serpens monstrueux
Dérouler les longs plis de leurs flancs tortueux.
Leurs crêtes sur les flots se dressent, la mer gronde
Sous les cercles bruyans qui sillonnent son onde;
Ils rassemblent soudain leurs immenses anneaux,
Glissent, et vers l'autel s'avancent hors des eaux;
Leurs yeux roulent du sang, et leur gueule béante
Par de longs sifflemens sème au loin l'épouvante.

De tous les traducteurs, le moins heureux est M. F. Becquey, quoiqu'il soit peut-être le plus fidèle au sens littéral. On en jugera suffisamment par cette citation:

Soudain (puis-je en parler sans que mon cœur frémisse!)
Fondant de Ténédos sur les paisibles mers,
De front, deux longs serpens fendent les flots amers:
Hors des gouffres profonds que leur crête domine,
Se dresse fièrement leur luisante poitrine;
Le reste déroulant ses immenses anneaux,
A replis sinueux glisse au loin sur les eaux.
Mais sortant à grand bruit de l'onde bouillonnante,
Roulant une prunelle enflammée et sanglante,

De leur langue, en sifflant, ils dardent l'aiguillon.
Tout fuit glacé d'effroi.

Les serpens n'ont point de crête, quoique Virgile et les autres poëtes anciens ne manquent jamais d'en mettre de sanglantes sur la tête de leurs serpens miraculeux ou dragons. En cela, ils se sont conformés aux idées populaires.

Il n'est personne qui n'ait admiré le Laocoon du Muséum, ce fameux monument de sculpture antique, naguère conquis par la France sur l'Italie. Pline assure l'avoir vu dans le palais de Titus; et quelques auteurs pensent que ce groupe inimitable, attribué à Phidias, inspira les beaux vers de Virgile, soit que déjà il fût à Rome, ou qu'il en eût lu la description. D'autres prétendent, au contraire, que le beau groupe de Laocoon fut l'ouvrage d'Agesander, Polydore et Athénodore, tous trois sculpteurs Rhodiens, qui vivoient sous Vespasien; et, dans cette supposition, remarquant la différence qui existe entre la sculpture, la peinture et la poésie, ils font voir jusqu'à quel point le sculpteur a pu se conformer aux idées du poëte, ou a dû s'en écarter. Il ne nous appartient pas de décider la question de la priorité; nous ne pouvons qu'indiquer les savantes dissertations de Winkelmann, de Lessing, de Falconet, et les recherches sur l'art statuaire par M. Emeric David, aux personnes qui desireroient de plus grands éclaircissemens sur ce point de fait.

Le morceau suivant pourra peut-être suppléer, d'une manière agréable pour le lecteur, aux détails qui n'ont pu entrer dans les tableaux de Virgile et de Pétrone; c'est un fragment de la description en vers latin du Lao-

coon, pris dans le moment où il sortit des ruines du palais de Titus. Cette pièce, que nous devons à la Muse du cardinal Sadolet, témoin de la découverte de ce monument inestimable, sur la fin du seizième siècle, passe pour un petit chef-d'œuvre:

Prolixum vivi spiris glomerantur in orbem
Ardentes colubri, et sinuosis orbibus oram,
Ternaque multiplici constringunt corpora nexu.
Vix oculi sufferre valent crudele tuendo
Exitium, casusque feros. Micat alter, et ipsum
Laocoonta petit, totumque infràque supràque
Implicat, et rabido tandem ferit ilia morsu.
Connexum refugit corpus; torquentia sese
Membra, latusque retrò sinuatum à vulnere cernas.
Ille, dolore acri et laniatu impulsus acerbo,
Dat gemitum ingentem; crudosque avellere dentes
Connixus, lævamque impatiens ad terga chelidri
Objicit: intendunt nervi: collectaque ab omni
Corpore, vis frustrà summis conatibus instat.
Ferre nequit rabiem, et de vulnere murmur anhelum est.
At serpens, lapsu crebrò redeunte, subintrat
Lubricus, intortoque ligat genua infima nodo.
Crus tumet, obsepto turgent vitalia pulsu,
Liventesque atro distendunt sanguine venas.
Nec minus in natos eadem vis effera sævit,
Amplexuque angit rabido, miserandaque membra
Dilacerat: jamque alterius depasta cruentum
Pectus, supremâque genitorem voce cientis,
Circumjectu orbis, validoque volumine fulcit.
Alter, adhuc nullo violatus corpora morsu,
Dum parat adductâ caudam divellere plantâ,
Horret ad adspectum miseri patris, hæret in illo;
Et jamjam ingentes fletus, lacrymasque cadentes
Anceps in dubio retinet timor.

Il est à remarquer que Laocoon, ses enfans et les serpens, sont d'un seul bloc.

Nous ne pouvons mieux terminer toutes ces remarques, qu'en rapportant sur ce groupe inappréciable le sentiment de M. Emeric David, dans son Mémoire sur les causes de la perfection de la sculpture antique, couronné par l'Institut de France en 1800. « Saisi par d'énormes serpens qui l'enchaînent, qui l'oppressent, qui sont prêts à l'étouffer, plein d'une vigueur que la force des serpens surmonte, et qui doit bientôt défaillir, Laocoon, dans cette lutte mortelle, fait voir, par des mouvemens énergiques, mais décens et retenus, la grandeur de son ame et son respect pour les dieux. Les nœuds que forment les serpens autour de ses fils, les soulèvent et les attachent contre lui : il ressent leurs souffrances. Ses yeux cherchent le ciel ; sa douleur est profonde, elle est noble ; il se plaint, il ne crie pas. Dans le soulèvement et la contraction de tous ses muscles, la vérité, la beauté des formes n'ont été altérées en rien ; la vie et la douleur circulent dans tous ses membres, et tous présentent l'image de la beauté. Les sentimens différens qui agitent les enfans et le père, produisent des mouvemens variés qui développent par-tout des beautés nouvelles. L'artiste est arrivé par conséquent au sommet de l'art, puisqu'il a excité la pitié, l'amour et l'admiration, par la représentation fidelle de la vie, de la beauté, de la douleur et de la vertu. » (*Note de l'Éditeur.*)

(6) *Tacitæ per amica silentia lunæ.* Ce passage a beaucoup embarrassé les interprètes. Selon M. Delille, Virgile a voulu dire que la lune favorisoit les Grecs de son absence, parce que sa présence les auroit trahis. Le

P. Catrou avoit déjà émis la même opinion. M. Desfontaines cite un grand nombre d'historiens qui assurent que Troye fut prise pendant la pleine lune, et il soûtient que l'expression latine ne peut signifier autre chose que la clarté de cet astre. M. Gaston, qui combat cette assertion, ajoute que les nuits obscures sont les seules favorables aux surprises, et qu'Ulysse étoit trop fin pour choisir un temps de pleine lune : il cite à son tour Pline et Pétrone, qui emploient le silence de la lune pour exprimer son absence. A la vérité, il ne se dissimule pas qu'on peut opposer à cette décision le vers de Virgile, qui nous montre plus loin Hypanis et Dymas, reconnus par Énée au clair de lune, *oblati ad lunam*. Mais à cela il répond que la lune s'est levée quelques heures après l'entrée des Grecs, et qu'elle n'éclaira que leur victoire; il observe ensuite qu'il eût même été dangereux de choisir une nuit continuellement obscure; car, dans le tumulte et la confusion, les vainqueurs auroient pu se détruire eux-mêmes en croyant immoler les vaincus. Un autre traducteur, M. Binet, est également d'avis que ce silence de la lune, favorable aux Grecs, ne désigne qu'un temps plus sombre, par l'effet d'une éclipse ou des nuages dont le ciel auroit été couvert dans ce moment. Quoique je me range plus volontiers à cette opinion, je n'ai pas pensé qu'il me fût permis de changer la version de Malfilâtre, qui, sans doute aussi, a cru avoir d'assez bonnes raisons pour interpréter ce passage ainsi qu'il l'a fait; mais j'ai dû rendre compte de cette petite discussion grammaticale, qui ne roule au surplus que sur une circonstance assez indifférente dans un poëme épique.

(*Note de l'Éditeur.*)

(7) Quelques critiques ont prétendu que ce songe

fameux étoit un luxe poétique, un ornement superflu; ils n'ont pas fait attention qu'ici le merveilleux étoit lié au sujet; qu'Énée, plongé dans un profond sommeil, au fond de son palais isolé, ne pouvoit être instruit de ses dangers que par un moyen surnaturel; et que l'apparition d'Hector étoit le plus heureux que le poëte pût choisir. Racine a imité ce beau mouvement dans le songe d'Athalie, mais en changeant les temps :

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille indigne de moi,
Le dieu cruel des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

M. de Châteaubriant, dans son *Génie du Christianisme*, a comparé entre eux ces deux songes, et il donne la préférence à celui de Racine, à cause de la péripétie, qui est, dit-il, « une de ces beautés vagues, une de ces circonstances terribles de la nature du fantôme. » Cet estimable littérateur cite une traduction inédite du songe d'Hector, qu'on nous saura gré sans doute de rapporter :

on y reconnoîtra sans peine la touche d'un de nos meilleurs poëtes vivans (M. de Fontanes) :

Cétoit l'heure où du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grace aux dieux, se glisse dans nos veines.
Tout à coup, le front pâle et chargé de douleurs,
Hector près de mon lit a paru tout en pleurs,
Et tel qu'après son char la Victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang le traîna sur l'arène.
Je vois ses pieds encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés.
Hélas! qu'en cet état de lui-même il diffère!
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui, des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,
Dans les murs paternels revenoit en vainqueur;
Ou, courant assiéger les vingt rois de la Grèce,
Lançoit sur leurs vaisseaux la flamme vengeresse.
Combien il est changé! le sang de toutes parts
Souilloit sa barbe épaisse et ses cheveux épars,
Et son sein étaloit à ma vue attendrie
Tous les coups qu'il reçut autour de sa patrie:
Moi-même il me sembloit qu'au plus grand des héros,
L'œil de larmes noyé, je parlois en ces mots :

« O des enfans d'Ilus la gloire et l'espérance!
Quels lieux ont si long-temps prolongé ton absence?
Oh! qu'on t'a souhaité! mais pour nous secourir
Est-ce ainsi qu'à nos yeux Hector devoit s'offrir?
Quand à ses longs travaux Troye entière succombe,
Quand presque tous les tiens sont plongés dans la tombe,
Pourquoi ce sombre aspect, ces traits défigurés,
Ces blessures sans nombre et ces flancs déchirés? »

Hector ne répond point; mais du fond de son ame
Tirant un long soupir : « Fuis les Grecs et la flamme,

Fils de Vénus, dit-il, le Destin t'a vaincu;
Fuis, hâte-toi, Priam et Pergame ont vécu.
Jusqu'en leurs fondemens nos murs vont disparaître;
Ce bras nous eût sauvés, si nous avions pu l'être.
Cher Énée, ah! du moins, dans ses derniers adieux,
Pergame à ton amour recommande ses dieux:
Porte au-delà des mers leur image chérie,
Et fixe-toi près d'eux dans une autre patrie. »
Il dit, et dans ses bras emporte à mes regards
La puissante Vesta qui gardoit nos remparts,
Et ses bandeaux sacrés, et la flamme immortelle
Qui veilloit dans son temple et brûloit devant elle.

Autre traduction inédite du songe d'Énée, par M. Dorange :

On étoit au moment où Morphée en nos veines
Glisse avec le repos l'heureux oubli des peines,
D'un sommeil bienfaisant je goûtois les douceurs,
Quand je crois voir Hector pâle et les yeux en pleurs,
Tel que de son vainqueur la rage meurtrière
Le traîna tout noirci de sang et de poussière.
Des liens qui jadis les avoient traversés
Ses pieds à mes regards sembloient encor percés.
Quel changement, o ciel! quel appareil terrible!
Ce n'étoit plus Hector, ce guerrier invincible
Qui des Grecs autrefois repoussant les assauts
Lançoit les feux vengeurs sur leurs mille vaisseaux,
Ou, d'un pas triomphant regagnant son asile,
Y paroissoit couvert des dépouilles d'Achille:
Son flanc étoit encor percé des coups mortels
Qu'il reçut à nos yeux sous les murs paternels;
Des flots de sang couvroient sa tête échevelée
Et d'un sang endurci sa barbe étoit mêlée;

Et moi, l'œil attendri, regardant ce héros,
D'un accent douloureux je lui disois ces mots :

« Prince, l'honneur de Troye et l'appui de nos armes,
Quel dieu te rend enfin à ta patrie en larmes ?
De quels bords reviens-tu ? quels odieux climats
Loin de nous si long-temps ont enchaîné tes pas ?
Après nos longs travaux, après les funérailles
Des Troyens immolés autour de nos murailles,
Retour inespéré ! mais, hélas ! quelle main
A souillé ton visage et déchiré ton sein ?
Pourquoi de tous ces coups la trace encor récente ? »
Hector, à ce discours, d'une voix gémissante,
Poussant un long soupir : « Fils des dieux, hâte-toi,
Fuis ; ton bras a servi ta patrie et ton roi.
Les Grecs sont dans nos murs, nos murs vont disparoître ;
Hector vous eût sauvés si vous aviez pu l'être.
Fuis ; mais en recevant tes funestes adieux
Ilion à tes soins recommande ses dieux ;
Prends ce dépôt sacré que ma main te confie ;
Va pour eux et pour toi chercher une patrie ;
Et qu'au-delà des mers, après mille hasards,
Une nouvelle Troye élève ses remparts. »
Il dit ; et, pénétrant au fond du sanctuaire,
Rapporte de Vesta l'image tutélaire,
Et les bandeaux sacrés, et les feux immortels
Qui veilloient suspendus sur ses divins autels.

Voici le même morceau rendu assez fidèlement par M. H. Gaston :

C'étoit l'heure où, glissant sur les ailes des Songes,
Morphée aux malheureux verse les doux mensonges.
Hector dans mon sommeil apparut à mes yeux,
Pâle, et tel qu'à son char un vainqueur odieux

Le traîna sous nos murs, où l'attendoit son père,
Sanglant, les pieds meurtris, le front noir de poussière.
Quel je le vis alors!... Ce n'est plus ce héros
Qui des Grecs fugitifs embrasoit les vaisseaux
Et du fils de Pélée avoit conquis l'armure.
Mon œil avec effroi comptoit chaque blessure
Dont il fut autrefois atteint sous nos remparts.
Le sang souilloit sa barbe et ses cheveux épars,
Il pleuroit.... et moi-même en répandant des larmes:
« Toi, l'appui des Troyens, toi l'espoir de nos armes,
Hector, lui dis-je, hélas! qui te rend à nos vœux?
Viens-tu sauver enfin un peuple généreux?
Ton bras a trop long-temps négligé sa défense;
Dis-moi, quel dieu jaloux lui ravit ta présence?
Tandis que nos guerriers, au milieu des assauts
S'élançoient, combattoient et mouroient en héros,
Dans quels lieux.... mais pourquoi ces larges cicatrices
D'un outrage récent trop funestes indices? »
Il se taisoit: enfin, à travers ses sanglots,
Sa voix avec effort fit entendre ces mots:
« Hâte-toi, fuis ces murs que dévore la flamme!
Si le bras d'un mortel eût pu sauver Pergame,
Ce bras l'auroit sauvée. Ah! du moins à tes mains
Je viens de ses débris confier les destins.
Porte au-delà des mers les dieux de la patrie,
Et triomphe avec eux dans une autre Phrygie. »
Il dit, et de Vesta prit le feu révéré,
Me remit son image et son bandeau sacré.

Nous ne citerons de la traduction de M. Becquey que les premiers vers, qui sont assez exacts pour le sens, mais dénués de poésie :

C'étoit l'heure si douce aux mortels malheureux,
Où le premier sommeil est versé par les dieux.

Voilà qu'en songe Hector devant moi se présente,
Triste, baigné de pleurs, tel que jadis le Xante
Trois fois l'a vu traîné sous les remparts troyens :
Poudreux, et traversés par d'indignes liens,
Ses pieds *gardoient encor leur enflure* sanglante.
Dieux! quelle horrible image! et *combien différente*
De ce superbe Hector, d'Hector par-tout vainqueur,
Qui, sur les vaisseaux Grecs lance le feu vengeur,
Ou revient *tout brillant de l'armure* d'Achille.

M. Le Franc de Pompignan, dans sa tragédie de *Didon*, nous offre une traduction élégante du discours d'Hector :

Et des mânes d'Hector ne vous souvient-il plus?
C'est par vous que j'ai su qu'en cette nuit terrible
Qui suivit de nos murs l'embrasement horrible,
Vous trouvâtes son ombre aux pieds de nos autels.
« Fuyez, vous cria-t-il, enfant des immortels!
Recueillez les débris de ma triste patrie,
Et ces dieux protecteurs qu'Ilion vous confie.
Vesta, le feu sacré, sont remis dans vos mains,
Comme un gage éternel du respect des humains :
Qu'ils suivent sur les mers la fortune d'Énée;
Cherchez l'heureuse terre aux Troyens destinée;
Partez, d'un nouveau trône auguste fondateur. »
Ainsi parloit Hector.

Au sujet de ces vers, *Hei mihi qualis erat, quantùm mutatus ab illo!* etc., M. Segrais remarque avec raison que cette manière d'expliquer les choses par une double peinture est d'un merveilleux effet pour le pathétique, et que ces deux images opposées et jointes se relèvent mutuellement. C'est ainsi, ajoute-t-il, que Corneille,

dans le récit du songe de Pauline, lui fait dire, en parlant de Sévère :

> Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
> Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux.

Mais, comme cette adresse est une des plus grandes du poëte, il la faut ménager. (*Note de l'Éditeur.*)

(8) Nous rapporterons ici une remarque de madame Dacier : « Lorque le poëte, dit-elle, parle de son chef, il lui est permis de tirer ses comparaisons de choses qui n'étoient pas connues avant lui. Homère en a emprunté de la trompette et des chevaux de selle, quoique ni les chevaux de selle, ni la trompette, ne fussent pas encore en usage en Grèce du temps d'Achille et de la guerre de Troye. Virgile n'y a pas regardé de si près, car, en parlant du sac de Troye, il dit :

> *Exoritur clamorque virûm*, clangorque tubarum.

Comme Virgile écrivoit dans un temps plus éloigné de ces temps héroïques, peut-être que cet éloignement suffit pour excuser cette liberté. Mais je crois qu'un poëte fait toujours mieux de s'assujettir aux coutumes, comme les peintres, et que c'est une faute aux uns et aux autres de donner à des temps et à des peuples ce qu'ils n'ont pas connu. »

(9) Cette rencontre de Penthée, prêtre d'Apollon, fuyant avec ses dieux Péuates et son petit-fils, est une manière très-ingénieuse de présenter au lecteur l'image de Troye livrée à la flamme et au fer. La description

que Virgile met dans la bouche de cet auguste personnage est tout à la fois énergique et touchante. Nous croyons devoir rapporter ici la belle imitation que Voltaire en a faite dans l'*Orphelin de la Chine*. Le vaste empire du Catai est envahi par les Tartares, sous la conduite du féroce Gengis-Kan. La ville capitale, Cambalu, nage dans le sang; l'empereur s'est réfugié dans le palais de ses pères avec sa famille et les mandarins lettrés, interprètes des lois et ministres des autels. Un de ces derniers, Zamti, s'est échappé, emportant avec lui le dernier fils de son souverain, pour le soustraire à la rage d'un barbare vainqueur; Idamé, son épouse, le rencontre et lui demande ce qui se passe au palais; il répond :

Le malheur est au comble; il n'est plus, cet empire :
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde:
Vainement par nos lois l'univers fut instruit :
La sagesse n'est rien; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive et les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendoit le trépas.
La reine évanouie étoit entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençoit vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvoient mourir les armes à la main,
Étoient déjà tombés sous le fer inhumain.

Il restoit près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avoient que la foiblesse et des pleurs pour défense :
On les voyoit encore autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux, qu'ils tenoient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche, en frémissant, de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans et leur mourante mère.

(*Note de l'Éditeur.*)

(10) M. Delille fait remarquer ici une belle gradation dans les idées : les morts qui jonchent les rues, dit-il, sont moins touchans que ceux qui périssent dans leurs maisons, et moins encore que ceux qui sont immolés dans les temples où ils ont cherché un asile. Corneille, dans le récit de Cinna, paroît s'être souvenu de ce passage de Virgile, témoin ces vers :

Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques.

(*Note de l'Éditeur.*)

(11) Comme Virgile ennoblit les moindres détails ! Cette porte obscure et écartée pouvoit figurer mal dans le poëme ; mais l'épique latin sait la relever et attacher sur elle l'esprit du lecteur par une image touchante, qui le repose agréablement de l'horrible peinture des combats précédens. (*Note de l'Éditeur.*)

(12) Cette comparaison a été imitée ainsi par M. Mazoyer :

Tel un torrent grossi dans sa course orageuse,
S'enfle, écume en fureur ; de son onde fangeuse,

Vainqueur impétueux, assiège les remparts;
Les *renverse*, et gonflé de leurs débris épars,
Rompt digues et rochers, *renverse*, roule, entraîne,
Toits, murs, bergers, troupeaux, emportés dans la plaine.

(*Note de l'Éditeur.*)

(13) Ce tableau de Pyrrhus au milieu du carnage, rappelle les beaux vers de Racine dans *Andromaque :*

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.

Le vers latin, *Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum*, paroit aussi avoir fourni au même poëte l'idée de ceux-ci, qu'il met dans la bouche d'Aricie :

Mes yeux ont vu périr, dans leur jeune saison,
Six frères : quel espoir d'une illustre maison!

M. Delille a traduit ainsi :

J'ai vu Pyrrhus, j'ai vu les féroces Atrides
Rassasier de sang leurs armes homicides;
Hécube échevelée errer sous ces lambris,
Le glaive moissonner les femmes de ses fils;

Et son époux, hélas! à son moment suprême,
Ensanglanter l'autel qu'il consacra lui-même.
De sa postérité les rejetons naissans,
Dont la foule chérie entouroit ses vieux ans,
De ses cinquante fils les couches nuptiales,
Ces dépouilles des rois, ces pompes triomphales,
Trésors, enfans, grandeurs, tout périt sous ses yeux,
Et le glaive détruit ce qu'épargnent les feux...

(*Note de l'Éditeur.*)

(14) M. Mazoyer a traduit aussi ce morceau; nous n'en connoissons que les vers suivans, où il s'agit du laurier sous lequel Hécube et ses enfans se sont réfugiés:

Sous son ombre sacrée, Hécube et ses enfans,
Vers ces dieux entourés de leurs bras supplians,
Reposoient, comme on voit par l'orage chassées,
Fugitives, s'unir des colombes pressées.

Rapprochons des beaux vers de M. Delille la traduction de M. H. Gaston, qu'on ne lira pas sans intérêt:

Au milieu du palais un laurier tutélaire
Protégeoit de son ombre un vaste sanctuaire
Aux Lares paternels par nos rois consacré.
Hécube gémissante, à l'autel révéré,
Pareille à la colombe au milieu des orages,
Vainement de nos dieux embrassoit les images,
Et pressoit vainement ses filles sur son sein.
Elle aperçoit leur père, elle apprend son dessein:
« Cher époux, lui dit-elle, ah! laisse à la jeunesse
Ces armes dont le poids accable ta foiblesse.
Dans ce jour, où ton bras trahiroit ta valeur,
A peine mon Hector eût rassuré mon cœur.
Viens, et que cet autel, lorsqu'Ilion succombe,
Soit de ta race entière ou l'asile, ou la tombe. »

Elle dit : le vieillard s'arrête consterné,
Et se plaint de ses dieux qui l'ont abandonné.
Vers lui, l'un de ses fils, le généreux Polite,
Atteint d'un trait mortel, fuit et se précipite.
Ses pas font retentir les portiques déserts,
De son sang jeune encor les marbres sont couverts ;
Il fuit, Pyrrhus le presse, il tombe, et sa paupière
En se fermant au jour se tourne sur son père.

Indigné de sa mort, sans craindre son vainqueur,
Le monarque en ces mots exhale sa fureur :
« Monstre ! s'il est des dieux qui punissent le crime,
Il tombera sur toi, le sang de ta victime ;
Toi qui l'osas verser sous les yeux paternels,
Crains ces dieux dont ta main a souillé les autels.
Es-tu le fils d'Achille ? ah ! d'un malheureux père,
Il ne rejeta point la timide prière ;
Il respecta mon rang, mon âge, mes aïeux,
Et me rendit d'Hector les restes précieux.
Non, tu n'es pas son fils, non... » D'une main tremblante,
A ces mots il lui lance une flèche impuissante
Qui frappe d'un bruit sourd l'armure du guerrier,
Expire sur l'airain et pend au bouclier.
« Hé bien, dit le héros, va donc trouver Achille ;
Va, dis-lui que Pyrrhus, à la Grèce inutile,
Se montre indigne fils de ce père immortel.
Meurs. » Alors, sans pitié, le traînant vers l'autel,
Où ses pas chanceloient sur l'arène fumante
Que couvroit de son fils la dépouille récente,
Pyrrhus lève le bras, et, lui perçant le flanc,
Dans le sang de Polite il fait couler son sang.

Telle fut de Priam l'affreuse destinée ;
Sur les débris de Troye aux flammes condamnée,
Ce roi victorieux, qui voyoit autrefois
Les peuples de l'Asie obéir à ses lois,

Expire confondu dans une foule obscure,
Et son corps ignoré languit sans sépulture.

Nous pouvons y joindre encore celle de M. Becquey, qui présente d'assez beaux vers, quoique, en général, ils sentent un peu trop le travail :

Au milieu du palais, sous la voûte du ciel,
En l'honneur de nos dieux s'élevoit un autel
Qu'un vieux laurier couvroit de ses branches touffues.
Là, les filles d'Hécube, avec elle accourues,
Telles qu'au sombre aspect d'un orage prochain,
De colombes s'assemble un innocent essaim,
Tremblantes, se pressoient sous les pieux ombrages,
Et des dieux vainement embrassoient les images.
Dès qu'elle voit Priam accablé sous le poids
D'une armure pour lui si légère autrefois :
« Quel aveugle courroux, lui dit l'auguste reine,
Époux trop malheureux, aux combats vous ramène ?
Où courez-vous ? Pourquoi vous offrir au trépas ?
Le temps et nos malheurs demandent d'autres bras.
Non, s'il vivoit encor, non, mon Hector lui-même...
Venez à mes côtés ; dans ce péril extrême,
Cet asile sacré nous protègera tous ;
Ou, s'il vous faut mourir, vous mourrez avec nous. »
Elle dit, et l'entraîne au fond du sanctuaire.

Mais, fuyant de Pyrrhus la rage sanguinaire,
Au milieu du portique et des cours du palais,
Déjà blessé, s'échappe, à travers milles traits,
Un des fils de Priam, l'infortuné Polite.
La lance en main, Pyrrhus vole, presse sa fuite ;
Il est près de l'atteindre, et son bras est levé.
Polite aux yeux d'un père à peine est arrivé,
Il tombe, et tout son sang se répand sur l'arène.

Sans être retenu par une mort certaine,
Priam laisse aussitôt éclater sa fureur :

« Puisse, s'écria-t-il, puisse le ciel vengeur,
(S'il est des dieux que touche une semblable offense)
Payer à ton forfait sa digne récompense,
Exécrable assassin, toi dont le bras cruel
Souille du sang d'un fils le regard paternel !
Bien différent de toi, celui que ton audace
Réclame faussement comme auteur de ta race,
Achille, dans Priam ennemi confiant,
Sut respecter les droits du malheur suppliant,
Du corps glacé d'Hector permit les funérailles,
Et me renvoya libre au sein de nos murailles. »
A ces mots le vieillard au superbe guerrier
Lance un trait impuissant ; et sur le bouclier,
Dont le bronze poli recouvre l'étendue,
La flèche vaine expire et reste suspendue.
Mais Pyrrhus : « Va sur l'heure au ténébreux séjour,
De ma honte informer ceux dont je tiens le jour ;
Va les faire rougir de leur Néoptolème.
Meurs. » Il dit, et soudain, jusques à l'autel même,
Dans le sang de son fils, sous ses pas ruisselant,
Traîne par les cheveux le monarque tremblant.
Là, d'un bras il l'arrête, et de l'autre qu'il lève,
Tout entier dans le flanc il lui plonge son glaive.

Ainsi finit Priam, dont les derniers regards,
Virent de Troye en feu s'écrouler les remparts.
Ce prince si puissant, qui, par l'Asie entière,
Fit long-temps révérer son sceptre tutélaire,
N'est plus qu'un tronc hideux sur l'arène étendu,
Qu'un cadavre sans nom dans la foule perdu.

Il y a dans le texte : *Avulsumque humeris caput, et sine nomine corpus.* Ce *corps sans nom* rappelle une idée

sublime de Bossuet : « La mort, dit-il, ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre....ne lui demeure pas long-temps; il devient un *je ne sais quoi qui n'a plus de nom* dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes. » C'est ainsi que les hommes de génie ont une langue qui leur est propre, et à la beauté de laquelle ne peuvent atteindre leurs prétendus imitateurs.

On ne peut guère voir de renversement de fortune aussi effrayant que celui de Priam, ni de malheur aussi accablant que celui d'Hécube : aussi l'a-t-on toujours citée comme un exemple de l'inconstance et de la cruauté du sort. La Fontaine, dans sa fable de *la Lionne et l'Ourse* (liv. XIII, fab. x), la propose aux mères infortunées comme un objet bien capable de les consoler :

Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube, il rendra grace aux dieux.

N'oublions pas de remarquer que Virgile a entouré cette scène de tout ce qui pouvoit la rendre plus pathétique et plus touchante. C'est sous un arbre sacré, c'est au pied d'un autel qu'il nous représente Hécube et ses brus rassemblées; c'est là qu'elles forcent le vieux monarque à prendre place à leurs côtés : car, dans le malheur, c'est toujours au pied des autels qu'on se réfugie; c'est là qu'on s'empresse de se mettre sous la protection de la divinité, cette première des puissances. Ce tableau est animé et fortifié de tout l'effet des teintes

religieuses : il accroît la pitié pour Priam, et l'horreur pour son meurtrier. (*Note de l'Éditeur.*)

(15) Tucca et Varius, chargés par Auguste de revoir l'*Énéïde*, avoient supprimé ici vingt-deux vers qui regardent Hélène, par l'intérêt qu'ils portoient à la gloire de l'auteur : ils ne vouloient pas, dit-on, qu'on pût lui reprocher d'avoir donné à son héros, qui n'a pas osé braver Pyrrhus, le lâche dessein d'assassiner une femme. Heureusement ces vers ont été retrouvés dans les *catalectes*, ou fragmens de Virgile, ajoutés à quelques manuscrits : sans cela, le beau discours de Vénus n'auroit pour nous aucun sens, et l'on seroit fort embarrassé d'expliquer pourquoi la déesse arrête le bras de son fils. Les critiques eussent voulu sans doute qu'Enée seul, et abandonné de tous ses compagnons, comme il le dit lui-même, allât se battre contre Pyrrhus et tous les Grecs ensemble ; mais alors il se fût précipité dans un péril évident, sans gloire et sans nécessité. Il est à remarquer d'ailleurs qu'Énée est encore sur le toit où il s'étoit porté pour abattre une vieille tour, lorsqu'il est témoin de la fureur de Pyrrhus et du massacre de toute cette famille de rois dans une des cours, près de l'autel sacré ; c'est l'affaire d'un instant, d'un seul regard ; et cet horrible spectacle lui rappelant le souvenir de son père, il descend pour voler à son secours : l'inutilité de ses efforts le rend naturellement à la défense de sa famille. On ne peut donc l'accuser ici, ni de lenteur, ni de circonspection déplacée : il est prudent et prend le meilleur parti. La rencontre qu'il fait d'Hélène, première cause de tant de désastres, a bien pu exciter en lui un emportement violent : ce n'est plus une femme à ses yeux, c'est un monstre, c'est le fléau de son pays, c'est une victime

qu'il veut immoler, pour satisfaire les manes de tant de Troyens qu'elle a fait périr. Mais ce premier mouvement dure peu, il revient bientôt ; et si la seule idée qu'il en a conçue paroît indigne de son courage et de son respect pour les autels qui protègent la fille de Léda, ce défaut est bien racheté par les beautés qu'il produit. Quoi de plus beau que cette vision merveilleuse qui frappe un instant les yeux d'Énée ! Ce n'étoit pas assez de vingt rois armés contre la cité de Priam ; les dieux mêmes, et Jupiter à leur tête, sont occupés à sa destruction : doit-il s'étonner qu'elle ait enfin succombé ? Ce n'est donc ni à Hélène, ni à Pâris, qu'il doit s'en prendre, mais à la rigueur des Destins : il feroit mieux de penser à sa famille. Tel est l'art du poëte : la conspiration de tous les dieux contre Troye peut seule déterminer son héros à se retirer. (*Note de l'Éditeur.*)

(16) Cette comparaison est sans contredit une des plus magnifiques de l'*Énéïde*. Ce vieux frêne, qui, du sommet d'une montagne, domine au loin tout le paysage, représente bien une ville antique et puissante. L'acharnement des bûcherons rappelle celui des dieux ennemis de Troye. Cet arbre balance dans l'air sa tête ébranlée ; il menace de sa chûte ceux même qui le déracinent ; enfin il succombe, pousse un dernier gémissement, et couvre la montagne d'une ruine immense. Cette image de la destruction de Pergame est de la plus grande beauté. Voici la traduction de M. Delille :

Ainsi contre un vieux pin, qui du haut des montagnes
Dominoit fièrement sur les humbles campagnes,
Lorsque des bûcherons, réunissant leurs bras,
De son tronc ébranlé font voler les éclats,

L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa chûte pesante;
Attaqué, mutilé, déchiré lentement,
Enfin dans un dernier et long gémissement,
Il épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines:
Ainsi tombe Ilion.

Imitation par M. Fayolle :

Ainsi l'orme, assailli par le coin et la hache,
Agite au haut des monts son verdoyant panache:
L'arbre est long-temps encor debout et menaçant;
Mais son tronc par degrés s'ébranle en frémissant;
Et vaincu, déchiré dans toutes ses racines,
Il crie, éclate et roule, entouré de ruines.

Autre, par M. Chenedollé :

Tel l'orme au haut des monts sous la hache gémit;
Sa cime en menaçant à chaque instant frémit.
Des bûcherons long-temps il brave les injures;
Mais succombant enfin à force de blessures,
Il crie, éclate, tombe et va de bonds en bonds
Rouler avec fracas jusqu'au fond des vallons.

La comparaison de Virgile est imitée de celle-ci de Catulle, dans les noces de Thétis et de Pélée :

Nam velut in summo quatientem brachia Tauro
Quercum, aut conigeram sudanti corpore pinum,
Indomitus turbo contorquens flamine robur
Eruit : illa procul radicibus exturbata
Prona cadit, latè quæcumvis obvia frangens.

« Tel que l'ouragan bat de son souffle impétueux et fait fléchir la tête majestueuse du chêne ou du pin résineux; l'arbre

déraciné chancelle, tombe, et brise au loin tout ce qu'il rencontre dans sa chûte. »

(*Note de l'Éditeur.*)

(17) Voltaire semble avoir imité ce passage dans ces vers tirés du sixième chant de la *Henriade :*

La vertu du Très-haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.

(18) Anchise s'étoit vanté des faveurs de Vénus ; et Jupiter, en punition de cette indiscrétion, lança la foudre près de lui, *fulminis afflavit ventis*, ce qui étoit un signe de la colère céleste.

(19) Il ne faut pas prendre sérieusement et à la lettre la plaisanterie de J. B. Rousseau, au sujet de la perte de Créuse :

De la veuve de Sichée
L'histoire vous a fait peur ;
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur ;
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle ;
Ce fut sa faute, en un mot :
A quoi songeoit cette belle
De prendre un amant dévot ?

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme,
Tenant son fils par la main,

Sans prendre garde à sa femme
Qui se perdit en chemin ?

La mort de Créuse étoit nécessaire pour justifier les amours de Didon et l'hymen de Lavinie. Il est peut-être à regretter que Virgile n'ait pas trouvé d'autre moyen d'en débarrasser Énée. Au surplus, que de beautés résultent de sa perte, et quel parti le poëte en a su tirer ! Énée fait tout ce qui est en lui pour la retrouver ; il rentre seul dans Troye enflammée, il ne craint pas de l'appeler à plusieurs reprises ; les dieux en ont pitié : elle lui apparoît, et lui prédit ses hautes destinées. Cette circonstance fournit au poëte une foule de détails intéressans sur la suite des événemens du sac de cette ville célèbre, dont, sans cela, il n'auroit pu instruire ses lecteurs.

(*Note de l'Éditeur.*)

L'ÉNÉIDE.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Énée raconte à Didon la seconde partie de ses aventures, c'est-à-dire sa navigation. Au commencement de l'été, il met à la voile avec une flottte de vingt vaisseaux fabriqués secrètement; il aborde dans la Thrace et y jette les fondemens d'une ville. Mais Polydore, tué en cet endroit par Polymnestor, roi de Thrace, lui apprend lui-même son malheur, et lui conseille de fuir. Énée va consulter l'oracle. Recherchez, dit Apollon, votre *ancienne mère*. Anchise, trompé par l'ambiguité de cette réponse, conduit les Troyens dans l'île de Crète; mais une peste qui survint, et l'apparition des dieux pénates, déterminent le héros à fuir. Ses Pénates lui apprirent que c'étoit de l'Italie qu'il devoit entendre ce qu'Apollon avoit dit de l'*ancienne mère* des Troyens. Une tempête les jette aux îles Strophades, où la harpie Céléno leur prédit qu'ils ne verront point finir leurs courses avant d'avoir été contraints par la faim de dévorer jusqu'à leurs tables. Arrivé au promontoire d'Actium, il y célèbre les jeux *Actiens*. Il aborde en Épire : Pyrrhus, roi de cette contrée, étoit mort; Enée trouve sa veuve Andromaque remariée au devin Hélénus, et régnant avec lui sur cette partie de l'Épire appelée *Chaonie*. Il apprend de ce devin que le lieu que les Destins lui promettent en Italie est celui où il trouvera une laye blanche avec trente marcassins autour d'elle. Hélénus l'avertit de ne pas approcher de cette

partie de l'Italie qui regarde l'Épire, d'éviter le détroit de Sicile, et de faire le tour de cette île. Énée quitte l'Épire et suit exactement tous les conseils d'Hélénus. En passant vers le détroit de la Sicile, il reçoit dans ses vaisseaux Achéménide, un des compagnons d'Ulysse, abandonné sur ce rivage. Achéménide lui fait connoître la cruauté de Polyphème et des Cyclopes, et lui fait éviter la rencontre de ces géants. Le héros relâche au port Drépan, dans la partie occidentale de la Sicile. Aceste, du sang troyen, le reçoit avec amitié dans ses états. Anchise meurt. Énée quitte cette côte dans l'été pour prendre la route d'Italie. La tempête excitée par Junon le jette en Afrique. C'est par cette longue suite d'aventures, dit Énée à Didon, que la Fortune m'a fait aborder dans vos états. C'est là que finit le récit du prince Troyen.

Lorsque les Destins eurent détruit un des plus célèbres empire de l'Asie, renversé le trône antique de Priam, et réduit en cendres la superbe Ilion, les présages et les augures des dieux nous ordonnèrent de chercher de nouveaux climats, et de nous y établir. Nous équipâmes une flotte nombreuse au pied du mont Ida, et près de la ville d'Antandre. Par le conseil de mon père Anchise, nous partîmes avec les compagnons de notre fuite, dans les premiers jours de l'été; nous quittons, les larmes aux yeux, les rivages de notre patrie,

Les bords du Simoïs et les champs où fut Troye.

Je m'exile avec mes compagnons, mon fils, mon père Anchise et les dieux de Pergame; j'aborde

dans la Thrace, vaste pays consacré au dieu Mars, et gouverné autrefois par le féroce Lycurgue : cette contrée, voisine de la Troade, fut notre alliée dans les temps de notre splendeur. Arrivé sur ces bords sous de malheureux auspices, j'y jetai les fondemens d'une ville, et je donnai mon nom à ses habitans.

Un jour que je faisois des sacrifices à Vénus, ma mère, je voulus arracher de jeunes myrtes plantés sur le rivage, pour couvrir les autels de leurs rameaux; mais un prodige effrayant vint me glacer d'effroi : un sang noir coula du premier arbrisseau que j'arrachai. Je m'efforce d'en arracher un second pour pénétrer la cause d'un événement si extraordinaire; sa racine parut également dégouttante de sang. Épouvanté de ce que je voyois, j'adressai mes prières aux Nymphes de ces campagnes et à Mars, qui en est le dieu, et je leur demandai de détourner de moi cet horrible présage. Mais tandis que je tâchois d'arracher un troisième arbrisseau, le dirai-je? un gémissement lamentable sort du sein de la terre, et j'entends avec horreur ces tristes paroles: « Pourquoi, Énée, déchirez-vous un malheureux après sa mort? cessez de souiller de sang vos mains pures. Polydore ne vous est point étranger; ces arbrisseaux que vous arrachez sont les traits dont je fus percé, et ils sont changés en une forêt de jeunes arbres; c'est de mon sang que leur racine est dégouttante : fuyez cette terre où

règne la cruauté et l'avarice. » Je frémis de terreur à ces affreuses paroles. Priam avoit autrefois confié ce jeune Polydore au roi de Thrace, avec des trésors précieux, lorsqu'il commençoit à craindre pour sa ville et pour son peuple. Mais Polymnestor, voyant que la fortune abandonnoit les Troyens, ne ménagea plus rien, égorgea Polydore (1), et s'empara de ses trésors. Insatiable avidité de l'or, à quoi ne portes-tu pas les aveugles humains ! Mon père et les principaux chefs, à qui je fis part de ce prodige, résolurent tous de quitter cette rive criminelle et de remettre à la voile.

Mais Polydore attend les suprêmes honneurs :
On relève sa tombe, on l'arrose de pleurs ;
Les autels sont parés de festons funéraires ;
Le cyprès joint son deuil au deuil de ces mystères ;
Des femmes d'Ilion les cheveux sont épars ;
Le lait, le sang sacré, coulent de toutes parts ;
Nous renfermons son ame en son asile sombre,
Et d'un dernier adieu nous saluons son ombre. (*)

Nous rentrons dans nos vaisseaux, nous quittons le port, et nous voyons la ville et le rivage s'éloigner.

Au milieu de la mer Égée est une île sacrée, agréable à Neptune et à la mère des Néréïdes :

(*) Delille.

elle étoit autrefois errante sans place fixe ; mais Apollon, dont elle fut le berceau, la rendit immobile entre les deux îles de Gyare et de Mycone, et lui donna de braver l'impétuosité des flots et la fureur des vents. C'est dans son port que nous jetâmes l'ancre : nous descendons sur le rivage et nous entrons avec respect dans la ville d'Apollon. Anius, prêtre de ce dieu et roi de l'île, vient au-devant de nous, le front couronné de bandelettes et de laurier, tend la main à Anchise, son ancien ami, et nous conduit dans son palais.

Je visite du dieu le temple tutélaire,
Et je m'écrie : « O toi, que dans Thymbre on révère,
A ce malheureux peuple, errant, persécuté,
Donne un asile sûr, une postérité !
Où faut-il transporter, nous, nos dieux, et Pergame ?
Viens, parle, éclaire-nous, et descends dans notre ame ! »
Je dis ; et tout à coup je sens de l'immortel
S'agiter le laurier, et le temple, et l'autel.
Le mont tremble ; chacun vers la terre s'incline,
Et ces mots sont sortis de l'enceinte divine :
« Troyens ! c'est au berceau de vos premiers parens
Que je promets un terme à vos destins errans ;
Allez, et recherchez la terre paternelle :
Là, naîtra de vainqueurs une race éternelle ;
Là, règneront Énée et ses derniers neveux,
Et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront d'eux. »
Ainsi parle Apollon. On tressaille, on s'écrie :
« Quels sont ces bords ? quelle est cette antique patrie

Où le sort nous appelle, où le ciel pour toujours
De nos longues erreurs doit terminer le cours ? » (*)

Mon père alors nous expliqua d'anciennes traditions : « Écoutez, dit-il, héros Troyens, et connoissez vos destins. Non loin d'ici est l'île de Crète, consacrée à Jupiter ; c'est là qu'est le véritable mont Ida, et c'est de cette île que notre nation tire son origine : elle renferme des royaumes florissans, et cent villes célèbres. Teucer vint le premier de ces bords au promontoire de Rhétée, avec une colonie de Crétois, pour s'établir dans nos climats. Ilion et les citadelles de Troye n'étoient point encore ; ces étrangers habitoient dans de profondes vallées ; ils apportèrent dans la Phrygie le culte de Cybèle, les danses et les cérémonies des Corybantes : de là le mystère qui règne dans les fêtes de cette déesse, et la coutume de faire traîner son char par des lions ; enfin c'est du mont Ida de Crète que celui de la Troade a tiré son nom. Partons sous la conduite des dieux, et nous arriverons en trois jours dans l'île de Jupiter. » Il dit, et immola un taureau à Neptune, un autre à Apollon, une brebis noire aux vents orageux, et une blanche aux paisibles zéphyrs. Nous avions tout à craindre d'Idoménée, roi de Crète ; mais nous apprîmes qu'il venoit d'être chassé de ses états par ses propres sujets.

(*) Delille.

Nous quittons Délos, nous voyons en passant l'île de Naxos, consacrée à Bacchus; Donyse, célèbre par ses marbres verts; Paros, si connue par la blancheur des siens; enfin toutes les îles dont cette mer est semée, et nous abordons le rivage des Curètes. J'y fonde une ville, je la voyois s'élever, et je commençois à y donner des lois,

Lorsqu'on vit de la terre une vapeur fétide (2)
Sortir, et pressant l'air de son poids homicide,
Infecter à la fois les hommes, les troupeaux,
Les trésors de Cérès et la source des eaux.
Vers son ami mourant l'ami vole et succombe,
L'autre, languissamment se traîne sur sa tombe;
Sur son urne de feu Sirius est penché,
Et dévore des fruits le germe desséché. (*)

Je me préparois déjà à retourner à Délos, pour y consulter une seconde fois Apollon, lorsque j'appris sa volonté.

La nuit couvroit le ciel, tout dormoit, quand mes dieux,
Ravis dans Troye en cendre à la fureur des feux,
Aux rayons de Phébé qui brilloit toute entière,
M'apparoissent en songe, éclatans de lumière: (**)

(*) H. Gaston.

(**) Delille.

« C'est Apollon, dirent-ils, qui nous envoie : il vous apprend par notre bouche le lieu où vous devez nous fixer, après nous avoir transportés de mers en mers. Vous vous arrêterez dans la grande Hespérie, patrie antique d'Iasius et de Dardanus, père des Troyens. » Après cette vision mystérieuse, que je ne pouvois regarder comme une illusion du sommeil, puisque je veillois alors, je me lève, et j'adore avec reconnoissance mes Pénates. Anchise reconnut son erreur, fondée sur l'ambiguité de l'oracle d'Apollon, et il me confessa qu'autrefois Cassandre avoit annoncé aux Troyens qu'ils habiteroient un jour les bords de l'Hespérie. Mais, dit-il, qui de nous ajoutoit foi aux prédictions de Cassandre ? Aussitôt nous nous remîmes en mer. Dès que nous eûmes perdu la terre de vue, et que nous ne vîmes plus que le ciel et les eaux,

Tout à coup la tempête, apportant la terreur (3)
Sur l'onde au loin répand sa ténébreuse horreur;
Le vent tonne en courroux sur les mersqu'il tourmente;
Le flot monte et retombe en montagne écumante;
L'œil ne distingue plus ni le jour, ni la nuit;
Le pilote éperdu, que la frayeur conduit,
Abandonne au hasard sa course vagabonde.
Sur nous le ciel mugit; sous nos pieds la mer gronde;
Le tonnerre redouble, et de l'air ténébreux
Mille horribles éclairs sont les astres affreux.
Le jour est sans soleil, et la nuit sans étoiles;
L'onde brise la rame, et le vent rompt les voiles;

Et la troisième aurore a revu nos vaisseaux
Abandonnés, sans guide, à la merci des eaux. (*)

Dès l'aube du quatrième jour, nous découvrîmes les îles Strophades au milieu de la mer Ionienne, et nous nous y arrêtâmes. Là, habitoient les Harpies (4), chassées de la table de Phinée par les Argonautes. Ces monstres, toujours affamés, pâles, difformes par leur maigreur, et tels que n'en produit point le Tartare dans ses gouffres profonds, portent, avec des ailes, un visage de femme, des mains crochues, un ventre énorme. A peine fûmes-nous entrés dans ces îles, que nous aperçûmes des troupeaux de bœufs et de chèvres sauvages. Nous tuâmes quelques-uns de ces animaux, pour en faire un sacrifice à Jupiter, et nous commencions à peine un repas champêtre, assis sur l'herbe, lorsque nous vîmes les Harpies s'élancer avec un grand bruit du haut des montagnes voisines, fondre sur nos tables, et enlever les mets que nous avions préparés. En les souillant de leurs mains impures, elles répandirent une odeur putride, et firent entendre des cris affreux. Nous nous retirâmes dans une grotte éloignée, que des arbres épais protégeoient de leur ombrage. Là, nous recommençons le sacrifice, et nous dressons de nouvelles tables; mais leur troupe bruyante se jette une seconde fois

(*) Delille.

avec voracité sur les viandes, et répand de nouveau la même infection. Nous prîmes les armes contre ces oiseaux malfaisans ; mais quel fut notre étonnement, lorsque nous vîmes qu'ils étoient invulnérables : nous les mîmes cependant en fuite. La harpie Céléno s'arrêta seule sur une roche élevée, et nous annonça ce terrible oracle: « Après avoir tué nos troupeaux, vous osez encore, Troyens téméraires, déclarer la guerre aux Harpies, et les chasser de leur séjour ! Mais écoutez en frémissant ce qu'Apollon m'a révélé, après l'avoir appris de la bouche de Jupiter même. Nous serons vengées : vous allez en Italie, mais vous ne pourrez vous y établir qu'après avoir mangé vos tables dans l'excès d'une faim dévorante. » Elle dit, et ses ailes l'emportèrent subitement dans le fond des forêts. La crainte nous saisit, nous mîmes bas nos armes, nous adressâmes nos prières à ces êtres inconnus, et mon père Anchise promit aux dieux de nouveaux sacrifices, en les conjurant de détourner de nous l'accomplissement de ces funestes prédictions. Nous nous pressons de sortir de ces îles ; nous cotoyons successivement Zacinthe, Dulichium, Samos, Nérite ; nous découvrons les rochers d'Ithaque, et nous nous hâtons de fuir loin de ces bords, en chargeant d'exécrations une terre qui avoit donné naissance au cruel Ulysse. Nous apercevons enfin, sur la montagne de Leucate, le temple d'Apollon, si redouté des Nautonniers ;

nous jetons l'ancre, nous sacrifions à Jupiter, et nous célébrons des jeux troyens sur le rivage d'Actium (5). Les jeunes gens, nus et dégouttans d'huile, s'exercèrent à la lutte, transportés de joie d'avoir évité tant de périls dans le voisinage des villes grecques devant lesquelles ils venoient de passer.

Cependant le soleil acheva sa révolution annuelle. J'osai attacher à la porte du temple le bouclier que j'avois enlevé à Abas, et j'y gravai cette inscription : *Énée suspend ici ces dépouilles enlevées aux Grecs vainqueurs.* Nous reprenons notre course ; nous rasons l'île des Phéaciens, les rivages d'Épire ; nous mouillons dans le port de la Chaonie, et nous marchons vers la ville de Buthrote. Là, nous apprîmes avec surprise qu'Hélénus, fils de Priam, régnoit sur les Grecs, et que Pyrrhus, fils d'Achille, lui avoit laissé sa veuve Andromaque avec une partie de ses états. Je me hâtai de voir ce prince, et d'apprendre de lui ces grands événemens :

Non loin de la cité, dans une forêt sombre, (6)
Andromaque d'Hector en vain évoquoit l'ombre,
Couronnoit son tombeau de funèbres festons,
Versoit sur deux autels, et ses pleurs, et ses dons,
D'un autre Simoïs parcouroit le rivage,
Et d'un époux absent y poursuivoit l'image.
J'approche : elle aperçoit des boucliers troyens ;
Ses regards égarés s'attachent sur les miens :
Un nuage à ses yeux dérobe la lumière.

Pâle, ouvrant par degrés sa débile paupière :
« Fils de Vénus, dit-elle, est-ce vous que je vois ?
N'est-ce qu'une ombre vaine ? Hélas ! qui que tu sois,
En quels lieux est Hector ? » Je vis couler ses larmes,
Et les rochers émus redirent ses alarmes.
Ma voix s'ouvre un passage à travers mes sanglots :
« Les dieux avec ma vie ont prolongé mes maux,
Lui dis-je ; devant vous ils conduisent Énée.
Vous, qu'ils ont fait déchoir d'un si grand hyménée,
Leur courroux a-t-il fait, malgré tant de vertus,
De la veuve d'Hector l'épouse de Pyrrhus ? »
« O fille de Priam que je te porte envie !
Dit-elle en soupirant, toi qui, dans ta patrie,
Sur le tombeau d'Achille immolée à mes yeux,
N'as point courbé le front sous un joug odieux.
Aux bras d'un ennemi, dans un long esclavage,
Tu n'as point dévoré tes pleurs et son outrage. (*)
. . . . . .
Moi, d'un jeune orgueilleux trop digne de son père,
Souffrant l'amour superbe et la fierté sévère,
J'ai rampé sous un maître, et, par mille revers,
Passé de Troye en cendre à l'opprobre des fers.
Bientôt, nouveau Pâris, jusqu'à Lacédémone
Mon dédaigneux époux court ravir Hermione ;
Et fuyant des plaisirs par la force obtenus,
Il m'abandonne esclave à l'esclave Hélénus.
Mais Oreste en fureur, qu'incessamment tourmente
Le fouet de Némésis, le regret d'une amante,
Jette au pied de l'autel son rival égorgé,
Et ce rapt criminel par un crime est vengé. (**)

(*) H. Gaston.
(**) Delille.

« Après la mort de Néoptolême, une partie de l'Épire tomba en partage à Hélénus, qui lui donna le nom de Chaonie, en mémoire de Chaon, son frère. C'est pour se rappeler aussi l'image de notre patrie qu'il a nommé Pergame la citadelle que lui-même a élevée sur cette hauteur.

« Mais vous, Énée, où tend votre course? Est-ce au hasard, au caprice des vents ou à quelque divinité, que je dois votre arrivée dans ces lieux? Où est Ascagne? Est-il vivant, ce jeune Ascagne que vous donna Créuse lorsque Troye.....? Est-il bien sensible à la perte de sa mère? Montre-t-il déjà un courage digne du fils d'Énée et du neveu d'Hector? »

Tandis qu'Andromaque prononçoit ces paroles, accompagnées de soupirs et de larmes, nous vîmes paroître Hélénus au milieu d'une cour nombreuse: il reconnut ses compatriotes, et nous conduisit, en pleurant de joie, dans sa ville.

Nous entrons dans Pergame, et mon œil étonné
Reconnoît dans ses murs les murs où je suis né.
Là, je revois le Xante, ici, la porte Scée;
J'attache sur le seuil ma bouche et ma pensée,
Et d'un art enchanteur la douce illusion
Aux Troyens sans patrie offre encore Ilion. (*)

Hélénus nous reçut dans un superbe palais dé-

(*) H. Gaston.

coré de vastes portiques. Il nous servit un magnifique repas dans des plats d'or, et le vin étinceloit dans des coupes précieuses.

Cependant, après quelques jours, les vents favorables nous appelèrent et nous obligèrent de quitter l'Épire. Je voulus avant mon départ consulter cet interprète du ciel, qui connoît la volonté d'Apollon par le trépied, par le laurier de ce dieu, ce devin qui lit l'avenir dans les astres, qui l'entend dans le chant des oiseaux, et le voit dans leur vol.

Il offrit d'abord un sacrifice, dénoua les bandelettes attachées sur sa tête sacrée et les laissa flotter; ensuite il me conduisit au temple d'Apollon : « Fils de Vénus, dit-il, ce n'est pas sans la protection des dieux que vous formez ces grandes entreprises ; Jupiter lui-même a sur vous les yeux ouverts. Les Parques me cachent une partie de vos hautes destinées, et Junon m'ordonne de garder le silence sur ce que j'en connois : il m'est permis cependant de vous donner quelques conseils, pour rendre plus facile l'exécution de vos projets. L'Italie, qui vous paroît si voisine, est encore bien éloignée; vous avez de vastes mers à parcourir avant d'y arriver. Vous naviguerez sur celle de Sicile et sur les flots qui baignent l'Ausonie; vous descendrez sur les bords du Styx, et vous verrez l'île de Circé. Évitez la côte d'Italie qui regarde l'Épire, elle est habitée par des Grecs. Là, les Locriens se sont établis; ici, Idoménée,

roi de Crète, vient de fonder Salente. Dans ces mêmes campagnes, la petite ville de Pétilie s'élève par les ordres de Philoctète, prince de Mélibée. Lorsque vous serez arrivé au détroit de Pélore, et que vous le verrez enfin s'ouvrir et devenir plus large à vos yeux, continuez votre navigation, en prenant toujours à gauche, pour éviter les dangers de ce passage. La Sicile et l'Italie se joignoient autrefois et ne faisoient qu'un continent.

« Mais qui peut s'opposer aux ravages du temps?
L'Isthme fut arraché de ses vieux fondemens,
Et la mer, entr'ouvrant ses rives fraternelles,
Posa des deux états les bornes éternelles.
Carybde ici trois fois boit la mer, et trois fois
Dans les airs à grand bruit en rejette le poids.
Là, se cache Scylla sous les vagues bruyantes,
Entraînant les vaisseaux dans ses gueules béantes;
Homme, vierge, dauphin, loup, poisson monstrueux,
Scylla soulève au loin les flots tumultueux;
Et, dans son antre immonde épiant sa pâture,
De cent chiens dévorans fait hurler sa ceinture. (*)

« Craignez ce détroit périlleux, et faites plutôt le tour de la Sicile, en doublant le promontoire de Pachyn.

« N'oubliez pas sur-tout, lorsqu'après avoir quitté la Sicile, vous arriverez en Italie, de faire un sa-

(*) H. Gaston.

crifice à la redoutable Junon. Mais toutes les fois que vous sacrifierez, vous et vos descendans, souvenez-vous de couvrir votre tête d'un voile de pourpre, de peur que, pendant la cérémonie, quelque objet sinistre ne vienne frapper vos yeux et vous troubler lorsque vous prendrez les auspices. Au reste, écoutez à quelles marques vous pourrez reconnoître le lieu où les Destins vous ordonnent de vous arrêter et de bâtir une ville. Choisissez l'endroit où vous verrez sous des arbres une laie blanche avec trente marcassins; cette vue vous annoncera la fin de vos courses pénibles. Ne craignez point la prédiction de Céléno, son accomplissement n'aura rien de funeste; invoquez Apollon, et soyez sûr de son secours.

« Cependant, dès que vous verrez l'Italie, et que vous aborderez le rivage de Cumes, aussitôt que vous serez dans le voisinage du lac Lucrin et de ces forêts au milieu desquelles l'Averne roule à grand bruit ses flots tumultueux, souvenez-vous, avant tout, de consulter la Sibylle, et de lui demander un oracle annoncé de vive voix; car la prophétesse écrit ses prédictions sur des feuilles volantes qu'elle arrange dans sa vaste caverne : ces feuilles restent immobiles dans l'ordre où elle les a disposées : mais aussitôt que la porte de la grotte est ouverte, le moindre souffle les met en désordre, elles voltigent au hasard, et jamais la prêtresse ne consent à les replacer une seconde fois et à les remettre dans leur première situation. On s'en

retourne ainsi, après d'inutiles efforts pour fléchir la Sibylle, et l'on sort de sa caverne sans réponse. » (7)

Après ce discours, Hélénus fit porter dans mes vaisseaux des ouvrages d'or et d'ivoire, des vases d'argent et d'airain de Dodone; il fit des présens à mon père, et me donna une cotte de maille de fil d'or; un casque précieux, surmonté d'aigrettes ondoyantes : toute cette armure avoit été celle de Néoptolême. Hélénus nous fournit encore des chevaux, des guides, des rameurs. Il nous fit ensuite des adieux touchans, et ne nous laissa partir qu'à regret.

Andromaque, sensible à notre départ, me donna à son tour des habits tissus d'or et nuancés de mille couleurs, et à mon fils Iule des vêtemens superbes, ouvrage de ses mains :

« Ah ! reçois d'une mère
Ce présent.... le dernier qu'elle puisse te faire !
Ce manteau phrygien dont la veuve d'Hector
Pour son Astyanax.... Mais je le vois encor;
Dans tes traits, dans tes yeux respire son image;
Et s'il vivoit, hélas !.... il seroit de ton âge. »

« Goûtez, tendres époux, les douceurs du repos,
Leur dis-je en soupirant : après de longs travaux
Enfin, vous jouissez d'un bonheur que j'envie.
Tandis que sur les mers nous verrons l'Ausonie
Fuir devant nos vaisseaux et tromper nos efforts,
Vos regards attendris contempleront ces bords

Où votre main creusa les replis du Scamandre,
Et de notre Ilion ressuscita la cendre.
Puisse votre cité jouir d'un sort plus doux,
Et des Grecs et des dieux éviter le courroux!
Mais si le ciel un jour seconde mon courage,
Et si je puis du Tibre asservir le rivage,
J'espère qu'on verra les fils de Dardanus,
Unis par leurs malheurs, unis par leurs vertus,
Aux rives de l'Épire, aux bords de l'Hespérie,
Confondre leur fortune et leur double patrie. » (*)

Nous avançons jusqu'auprès des monts Céraunien, d'où le trajet est court en Italie. Nous tirons au sort ceux qui doivent rester dans les vaisseaux; les autres descendent à terre au retour des ténèbres, et se livrent au sommeil. La nuit n'étoit pas encore au milieu de sa course; le vigilant Palinure se lève pour observer les vents, pour suivre des yeux les astres qui roulent en silence dans les airs, l'Ourse, les Hyades orageuses, les deux Trions, et l'or brillant de l'armure d'Orion. Dès qu'il vit que le ciel serein lui promettoit une heureuse navigation, il monte sur la poupe, donne le signal du départ, et nous nous remettons en mer. Déjà l'aurore répandoit sur les cieux sa lumière de rose, et mettoit en fuite les astres de la nuit; nous apercevons dans l'éloignement et à l'extrémité de l'horizon des collines semblables à de foibles nuages. Achate le premier nous annonce l'Italie,

(*) H. Gaston.

et tous nos compagnons saluent l'Italie par mille cris de joie.

Anchise de festons orne sa large coupe,
La remplit d'un vin pur, et du haut de sa poupe :
« Souverains de la terre et des vents et des eaux,
Dieux ! par un souffle heureux secondez nos vaisseaux. »
(*)

A peine eut-il achevé cette prière, qu'un vent favorable vint enfler nos voiles : nous avançons avec vîtesse, et déjà nous voyons distinctement le temple de Minerve bâti sur une hauteur.

Nous plions les voiles, et nous nous disposons à entrer dans le port. Courbé en arc, il est caché et fermé par deux rochers voisins qui, s'élevant comme deux tours, avancent leurs grands bras dans la mer. Le temple est éloigné du rivage. En touchant la terre, je vis pour premier présage quatre chevaux plus blancs que la neige qui paissoient l'herbe et bondissoient dans les prairies. A cet aspect mon père s'écrie :

« O notre unique asile ! ô bords hospitaliers !
Pourquoi nous offrez-vous ces animaux guerriers ?
Les coursiers des combats sont l'effrayant présage ;
Ils sont nés pour la guerre, on les dresse au carnage.
Mais ces mêmes coursiers, domptés par les humains,
Traînent d'accord un char, se soumettent aux freins :
J'espère encore la paix. » (**)

(*) F. Becquey.
(**) Delille.

Alors nous adorons Minerve dans son temple, la guerrière Minerve, qui la première nous a reçus en Italie. Nous couvrons notre tête d'un voile, et, suivant les ordres absolus d'Hélénus, nous faisons un grand sacrifice à Junon Argienne. Nous nous pressons de quitter cette côte peuplée de Grecs; nous continuons notre route, et nous voyons en passant le golfe de Tarente, ville, dit-on, consacrée à Hercule; le temple de Junon Lacinienne, les citadelles de Caulon et de Sylace, élevées sur des rochers, et qui voient souvent à leurs pieds des naufrages. Nous découvrons de loin le mont Etna; nous entendous avec effroi la mer gémissante qui se brise contre les rochers, le bruit continuel des vagues écumantes qui semblent, dans l'éloignement, jeter des cris entrecoupés et plaintifs. Le sable, bouleversé par les flots, s'élève du fond de l'abyme et bouillonne avec fureur le long des rivages. « Ah! c'est là Charybde sans doute, s'écria mon père, voilà les écueils qu'Hélénus nous conseilloit d'éviter: faisons force de rames, dérobons-nous à cet affreux danger. » Palinure fait aussitôt tourner les proues à gauche, et les autres vaisseaux suivent son exemple:

De ces bords orageux
Nous fuyons à l'envi l'éternelle tempête:
Les vagues quelquefois nous portent sur leur faîte,
Nous poussent vers les cieux, et des voûtes des airs
Retombent avec nous au gouffre des enfers;

Trois fois le flot mugit sous la roche profonde;
Trois fois jusques aux cieux la mer lance son onde. (*)

Le vent et le jour cessèrent en même-temps. Épuisés de lassitude, nous relâchons au port des Cyclopes, que nous ne connoissions pas:

Ce port à nos vaisseaux offre un abri tranquille;
Là, jamais n'ont régné l'orage ni les vents;
Mais plus loin l'Etna tonne et roule ses torrens: (8)
Tantôt la cendre obscure au bitume mêlée
S'échappe en tourbillon de sa cime ébranlée;
Tantôt il fait jaillir et des gerbes de feux,
Et des globes de flamme élancés jusqu'aux cieux;
Tantôt, parmi les flots de ses laves brûlantes,
Il arrache, il vomit ses entrailles fumantes.
Par les traits de la foudre à demi consumé,
Encelade gémit sous ce mont enflammé;
Et lorsqu'avec effort, du fardeau qui l'accable,
Il cherche à soulever la masse épouvantable,
L'Etna tremble, bouillonne, et ses gouffres ouverts
D'une épaisse fumée obscurcissent les airs. (**)

Cachés pendant toute la nuit dans les forêts, nous fûmes troublés de ce bruit épouvantable dont la cause nous étoit inconnue:

Les astres s'éteignoient dans un ciel ténébreux,
Et le flambeau des nuits me refusoit ses feux;

(*) Delille.
(**) Dorange.

Mais aux portes du jour je vois naître l'aurore,
Et d'un pourpre argenté l'orient se colore. (*)

Nous vîmes alors sortir des bois et marcher vers nous un homme d'un aspect étrange : maigre, hideux et presque nu, il nous tendoit les bras d'un air suppliant. Son habit, déchiré par lambeaux, n'étoit joint que par des pointes d'épines dont il étoit hérissé ; sale, dégoûtant, le visage ombragé d'une barbe longue et épaisse, ce fantôme excitoit à la fois l'horreur et la compassion. Au reste, il nous parut Grec, et il l'étoit en effet. Il avoit vu le siége de Troye et combattu contre nous : aussi, dès qu'il eut vu nos armes et notre vêtement, il s'arrête tout à coup avec des marques d'effroi ; mais bientôt il continua de venir à nous en poussant des cris et des gémissemens :

« Par ces dieux que j'atteste,
Par ce soleil, témoin de mon destin funeste,
Par ce ciel, par cet air que nous respirons tous,
O Troyens! me voici ; je m'abandonne à vous ;
Que l'un de vos vaisseaux loin d'ici me transporte
Dans une île, un désert, où vous voudrez, n'importe.
Je suis Grec ; j'ai, comme eux, marché contre Ilion.
Si c'est un attentat indigne de pardon,
Voici votre ennemi, qu'il soit votre victime :
Frappez, tranchez ses jours, plongez-le dans l'abîme!
Mais ne le laissez point sur ce bord désolé :
Mourant des mains d'un homme, il mourra consolé. » (**)

(*) H. Gaston.
(**) Delille.

En parlant ainsi, il embrassoit nos genoux, et se traînoit contre terre. Nous lui demandons son nom, celui de sa famille, et le récit de ses aventures. Anchise le premier se presse de le relever et de le rassurer par cette marque de bienveillance. Il nous répond enfin avec plus de confiance : « Mon nom est Achéménide (9), ma patrie Ithaque, mon père Adamaste : il étoit pauvre; et plût aux dieux que je me fusse contenté de sa fortune! Je le quittai pour suivre le malheureux Ulysse à la guerre de Troye.

« Depuis, je fus jeté sur ces terres sauvages.
Du Cyclope inhumain, terreur de ces rivages,
Fuyant l'antre cruel sans s'occuper de moi,
Les Grecs m'ont laissé seul dans ce séjour d'effroi.
Rien n'égale l'horreur de sa caverne affreuse :
Dans l'ombre au loin s'étend sa voûte ténébreuse;
Toujours la mort, le deuil, habitent dans son sein;
D'horribles ossemens pavent l'antre assassin.
Lui, (dieux, d'un tel fléau n'affligez plus la terre!)
Semble d'un front hautain défier le tonnerre.
Laisse-t-il un instant son antre ensanglanté,
A son farouche aspect tout fuit épouvanté.
Rien ne l'émeut : la chair, le sang des misérables,
Sont sa boisson affreuse et ses mets exécrables.
J'ai vu, j'ai vu moi-même, oui, j'ai vu l'inhumain,
Saisissant deux de nous de sa terrible main,
Les briser contre un roc; j'ai vu sur les murailles
(j'en tremble encor d'horreur!) rejaillir leurs entrailles;
J'ai vu le monstre affreux, dans son antre étendu,
S'abreuver par torrens de leur sang répandu.

Et briser de ses dents, de meurtres dégouttantes,
Leurs membres tout vivans et leurs chairs palpitantes. (*)

« Cette affreuse inhumanité ne demeura pas impunie, et Ulysse ne perdit pas dans ce danger sa présence d'esprit et sa prudence ordinaire. Polyphême, rassassié de ces abominables mets, et vaincu par le vin, succomba au sommeil, s'étendit dans sa vaste caverne, et en dormant vomit parmi des flots de vin les membres qu'il avoit dévorés. Nous faisons des vœux au ciel, nous réglons en secret l'ordre de l'attaque, nous formons un cercle autour du géant : avec une grande pièce de bois pointue nous lui crevons l'œil unique qu'il portoit au milieu du front, et qui ressembloit à un bouclier grec ou au disque du soleil. Ainsi nous vengeâmes les manes de nos compagnons.

« Mais vous, ô Troyens ! fuyez cette odieuse terre ; elle est habitée par cent autres Cyclopes aussi cruels et aussi monstrueux que Polyphême :

« La lune a, par trois fois, réparé sa lumière,
Depuis qu'à l'ours cruel disputant sa tanière,
Je traîne (**) dans ces bois mon destin malheureux,
Et que du haut d'un roc, suivant ce peuple affreux,
J'écoute, en frissonnant, d'une oreille tremblante,
Et leur marche terrible et leur voix effrayante.

(*) Delille.

(**) Voyez la description que fait Philoctète de la vie qu'il menoit dans l'île de Lemnos (*Télémaque*, l. XV.)

Des herbes, quelques glands, dépouille des forêts,
Quelques sauvages fruits, voilà mes tristes mets.
Mes yeux des vastes mers parcouroient l'étendue;
Vos vaisseaux, les premiers, ont consolé ma vue.
Quels qu'ils fussent, Troyens, Grecs, amis, ennemis,
J'ai couru, j'ai volé : mon sort vous est soumis.
Mais ne me livrez pas à ce peuple effroyable. »

A peine il achevoit ce récit incroyable,
Sur la cime du mont nous voyons se mouvoir
Un monstre immense, informe, aveugle, horrible à voir,
Qui, regagnant des mers la rive solitaire,
Cherchoit de ses troupeaux le pacage ordinaire,
Posant sa large main sur un tronc sans rameaux.
Seul plaisir qui lui reste en ses horribles maux,
Son troupeau réuni suit sa marche pesante:
Nous remarquons sa flûte à ses côtés pendante.
Il descend, il arrive au bord des flots grondans;
Là, tout sanglant encor, hideux, grinçant les dents,
Au plus profond des mers, pour laver sa blessure.
Il plonge; et l'onde à peine atteint à sa ceinture. (*)

Nous recevons Achéménide dans nos vaisseaux. On coupe précipitamment les câbles, et, à force de rames, on gagne la haute mer.

Au bruit de ce départ, notre horrible ennemi
Se tourne, et devant lui chasse les mers profondes;
Mais en vain dans leur course il veut suivre les ondes,
En vain étend vers nous ses gigantesques bras,
Le rapide vaisseau laisse bien loin ses pas.

(*) Delille.

Alors il jette un cri lugubre, épouvantable.
La mer en a tremblé : de sa voix redoutable
Les monts de l'Ausonie ont prolongé les sons;
L'Etna même en mugit en ses antres profonds.
Alors de leurs forêts, de leurs grottes sauvages,
Ses affreux compagnons accourent aux rivages.
De loin nous découvrons, d'un œil épouvanté,
De ces fils de l'Etna le conseil redouté,
Qui d'un œil menaçant nous poursuivent encore :
Famille impitoyable, et que la terre abhorre,
Debout, cachant dans l'air leurs fronts audacieux.
Tels du bois de Diane, ou du maître des cieux,
Les chênes, les cyprès, au-dessus des tempêtes,
Lèvent leurs bras altiers et leurs pompeuses têtes. (*)

La frayeur nous fait déployer toutes nos voiles, et nous abandonner aux vents ; ils nous poussoient dans le détroit dangereux qu'Hélénus nous avoit conseillé d'éviter, et nous songions déjà à faire nos efforts pour gagner la haute mer, lorsque nous y fûmes heureusement jetés par le vent du nord, qui, soufflant du cap Pélore, nous délivra de ce péril. Nous passons devant l'embouchure du fleuve Pentagie, hérissée de rochers, devant la baie de Mégare et la petite île de Thapse. Achéménide, qui avoit parcouru toute cette côte avec Ulysse, nous la faisoit remarquer en retournant sur ses pas, et nous nommoit tous les lieux qu'il avoit déjà vus.

(*) Delille.

Dans la baie Sicanienne, vis-à-vis le promontoire de Plemmyre, est une île que les anciens ont nommée Ortygie. C'est là que se rend, dit-on, l'Alphée, fleuve d'Élide, par des chemins secrets qu'il s'ouvre sous la mer, pour venir, ô belle Aréthuse, joindre ses eaux avec les vôtres. Nous rendons hommage aux divinités de ces lieux. Nous admirons en passant la beauté des plaines délicieuses que le fleuve Hélore fertilise par ses débordemens réglés. Nous doublons le promontoire Pachyn dont les rochers s'avancent dans la mer, et menacent les nues. Après la ville de Camarine se présentent successivement à nos yeux celle de Géla, les champs qui l'environnent et le fleuve qui lui donne son nom; le mont Acragas qui porte fièrement dans les cieux des murs bâtis sur son sommet, et qui nourrit des chevaux si renommés dans les jeux olympiques. Un vent favorable me pousse au-delà de Sélinonte, si fertile en palmiers; et, après avoir doublé le cap Lilybée, si dangereux par les écueils cachés dont il parsème la mer qui le baigne, je relâche au port Drépan, si funeste pour moi.

Là, périt mon vieux père, après tant de travaux;
Anchise, mon seul bien, seul espoir de mes maux.
Là, tu laisses ton fils, ô père vénérable!
Au moment où me rit un sort plus favorable:
Sauvé de tant d'écueils, tu péris dans le port!
Ah! le sage Hélénus, interprète du sort,

Des oracles divins les terribles ministres,
L'horrible Céléno, ses menaces sinistres,
Dont la voix m'annonça tant d'effroyables coups,
Ne m'avoient pas prédit le plus cruel de tous ! (*)

Drépan fut le terme de ma longue navigation : c'est, grande reine, en quittant cette côte que les dieux m'ont jeté sur vos rivages.

(*) Delille.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU TROISIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(1) C'EST ainsi, à quelques circonstances près, que s'exprime Ovide (*Métamorphoses*, liv. XIII). Voici les vers qui répondent à ceux de Virgile :

Est, ubi Troja fuit, Phrygiæ contraria tellus,
Bistoniis habitata viris; Polymestoris illic
Regia dives erat, cui te commisit alendum
Clam, Polydore, pater, Phrygiisque removit ab armis :
Consilium sapiens, sceleris nisi præmia magnas
Adjecisset opes, animi irritamen avari.
Ut cecidit fortuna Phrygum, capit impius ensem
Rex Thracum, juguloque sui demisit alumni;
Et tanquam tolli cum corpore crimina possent,
Exanimem scopulo subjectas misit in undas, etc.

« Vis-à-vis les champs où fut Troye est un pays habité par les Thraces. Là, s'élève le palais superbe du roi Polymestor, à qui Priam avoit confié son jeune fils Polydore pendant le trouble de la guerre; précaution sage, s'il n'eût confié en même temps au tyran une somme d'or trop capable de tenter l'avarice de cet infidèle allié. Quand Polymestor vit Troye ensevelie sous ses ruines, il prit un poignard, et immola le jeune prince dont il devoit être le protecteur; et comme s'il eût pu cacher ce crime aussi bien que le cadavre de Polydore, il précipita ce corps inanimé dans les flots de la mer. »

Virgile a supposé seulement que Polymestor, au lieu de jeter le corps de Polydore du haut d'un rocher dans

la mer, après l'avoir égorgé, l'a fait tuer à coups de flèches, et laissé couvert de ces mêmes flèches, qui depuis se sont converties en arbrisseaux. L'ingénieux Ovide n'a point profité de cette supposition qui lui fournissoit une nouvelle métamorphose; mais il s'en est dédommagé par une beauté plus réelle : il a mieux aimé laisser le cadavre de Polydore étendu sur le rivage, afin qu'Hécube le vît plus aisément, ce qui produit une situation frappante et tragique.

Le prodige que raconte Virgile nous donne plus d'une leçon importante : il nous apprend que les alliés, fidèles par intérêt, abandonnent presque toujours leurs amis avec la fortune, et que de grands attentats ne restent jamais impunis. Ces révélations mystérieuses, que l'on aime à voir sortir des tombeaux, produisent toujours un merveilleux effet. L'histoire de Polydore est d'ailleurs de l'intérêt le plus touchant par les idées accessoires qu'elle réveille : elle offre le complément des malheurs de l'auguste famille de Priam, et, par cela seul, elle tient essentiellement au sujet du poëme. (*Note de l'Éditeur.*)

(2) Traduction de M. Delille :

Un air contagieux exhalant son poison,
Charge de ses vapeurs la brûlante saison;
L'eau tarit, l'herbe meurt, et la stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
Chaque jour a son deuil; l'animal expirant
Perd la douce lumière ou traîne un corps mourant :
Plus d'épis pour l'été, plus de fruit pour l'automne,
Et sur ces bords affreux la mort seule moissonne.

Ces vers offrent quelques idées qui ne sont pas dans Virgile, mais qu'ils n'eût pas désavouées, quoi qu'en

aient dit certains critiques qui veulent toujours s'en tenir à la lettre dans une traduction poétique. M. Dauteroche a bien pris d'autres libertés ; non seulement il emploie huit vers pour en rendre deux, mais il défigure tellement son texte, qu'il en devient tout à fait méconnoissable :

Tous nos vaisseaux à sec étoient sur le rivage;
Des terreins à chacun je faisois le partage :
Déjà de mes travaux goûtant les plus doux fruits,
Des champs, nouveaux semés, j'attendois les produits :
Ma colonie enfin croissant sous mes lois sages,
S'étendoit, s'augmentoit par d'heureux mariages,
Bâtissoit des maisons, élevoit des troupeaux,
Et d'un temple posoit les fondemens nouveaux,
Quand l'air se corrompant soudain, l'horrible peste,
Aux arbres, aux moissons également funeste,
Sur nous et sur les champs vient fondre tout à coup :
La canicule en feu flétrissoit, brûloit tout.
Les épis desséchés trompant notre espérance,
Nous montrent la famine au lieu de l'abondance.
Je voyois tous les jours mes malheureux amis
Ou périr, ou traîner leurs pas mal affermis.

Qu'on rapproche du texte cette mauvaise prose rimée, et l'on conviendra sans doute qu'une traduction de Virgile, écrite toute entière dans ce goût-là, seroit bien faite assurément pour faire tomber en discrédit l'*Énéide travestie* de Scarron. (*Note de l'Éditeur.*)

(3) Voici comment M. Dorange a traduit cette description d'une tempête :

Nous partons; loin de nous s'est enfui le rivage :
Par-tout l'azur des cieux, par-tout l'azur des mers.

Tout à coup un nuage enveloppe les airs,
Noircit le sein des eaux, se roule, et sur nos têtes
Promène en s'étendant la nuit et les tempêtes.
Le vent gronde en fureur sur les flots courroucés;
Le jour fuit, nos vaisseaux sont au loin dispersés;
De sa route écarté le pilote se trouble;
De l'horreur de la nuit l'horreur des flots redouble,
L'éclair seul dans les cieux est l'astre qui nous luit.
Ne pouvant distinguer ni le jour ni la nuit,
Aux caprices des flots le nocher s'abandonne;
Au bruit des vents, au bruit de la foudre qui tonne,
Nous marchons; et trois fois l'aurore de retour
Sans éclairer nos yeux a ramené le jour.

Les navigateurs Grecs et Phéniciens ne connoissoient d'autre moyen de direction dans leurs voyages que l'observation de l'*Ourse*, qui leur servoit de point de reconnoissance, et avec laquelle ils s'orientoient : aussi avoient-ils perpétuellement les yeux fixés sur cette constellation polaire, au point qu'ils se croyoient perdus lorsqu'ils ne l'apercevoient plus. C'est ce que Virgile nous fait sentir, lorsqu'il nous peint l'embarras où le défaut de lumière et d'aspect des cieux met les navigateurs Troyens.

(*Note de l'Éditeur.*)

(4) L'histoire de Phinée et des Harpies se trouve dans tous les Dictionnaires de Mythologie; nous ne nous y arrêterons pas, non plus que sur la prédiction de Céléno, tant reprochée à Virgile, qui, au surplus, n'a fait que consacrer une tradition historique rapportée par Strabon, Denys d'Halycarnasse et Varron. Ce que nous ferons remarquer dans ce morceau, c'est le talent descriptif du poëte latin, qui a su faire oublier, par la beauté de l'harmonie et de l'expression, ce que sa peinture peut

offrir de révoltant pour notre délicatesse française. Le Laocoon et sa description des Harpies ont sans doute fourni à Boileau l'idée de ces vers :

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

« *Aimable*, dit à ce sujet M. Delille, n'est sûrement point le mot propre : un objet affreux, peint avec vérité, peut devenir intéressant, mais jamais aimable. A cela près, Boileau a raison. » Le même auteur observe qu'aucune langue n'est aussi dédaigneuse, ni aussi délicate que la nôtre dans le choix de ses tableaux. Il rappelle que Cicéron, dans une de ses *Philippiques*, a osé peindre Antoine vomissant, aux yeux du peuple Romain, le vin et les viandes dont il s'étoit gorgé la veille, et il demande quel orateur, dans notre barreau, oseroit risquer une pareille peinture, que tout le talent de Cicéron peut à peine rendre supportable à la bonne compagnie de Rome ? Quoi qu'il en soit, cette description des Harpies est écrite avec une élégance et une énergie qu'on ne sauroit trop admirer. Nous allons citer quelques-unes des meilleures traductions qui en ont été faites.

Commençons par celle de M. Delille, qui l'emporte incontestablement sur toutes les autres :

Les Strophades (la Grèce ainsi nomma ces îles)
Aux nochers rassurés présentent leurs asiles ;
Et, de loin dominant les flots Ioniens,
Sur leurs tranquilles bords appellent les Troyens.
Vain espoir ! Céléno, la reine des Harpies,
Infecta ces beaux lieux de ses troupes impies :

Depuis que Calaïs à leur brutale faim
Du malheureux Phinée arracha le festin,
La terre ne vit pas de fléau plus terrible,
L'enfer ne vomit pas de monstre plus horrible.
Leurs traits sont d'une vierge; un instinct dévorant
De leur rapace essaim conduit le vol errant;
Une horrible maigreur creuse leurs flancs avides,
Qui, toujours s'emplissant, demeurant toujours vides,
Surchargés d'alimens, sans en être nourris,
En un fluide infect en rendent les débris,
Et de l'écoulement de cette lie impure
Empoisonnent les airs et souillent la verdure.
Nous abordons : soudain sur le rivage épars
Des troupeaux sans bergers s'offrent à nos regards.
Sur eux, le fer en main, nous fondons avec joie,
Et nos dieux sont admis à cette riche proie.
Une table, dressée au bord courbé des mers,
Se couvre de ces mets par le hasard offerts;
Mais des monstres ailés la troupe redoutable
Soudain d'un vol bruyant s'abat sur notre table,
Fond sur nos alimens dans sa vorace ardeur,
Souille tout, remplit tout de son infecte odeur,
Et mêle un cri sinistre à son toucher immonde.
Plus loin, et sous l'abri d'une roche profonde,
De la voûte des bois par-tout environnés,
Déjà nous reprenions nos mets abandonnés,
Déjà le feu brûloit sur l'autel de nos Lares :
Alors l'avide essaim de ces oiseaux barbares,
Aux mains, aux pieds crochus, de ses réduits secrets
Sort, s'élance à grand bruit, s'empare de nos mets,
Et d'excrémens impurs empoisonne le reste.
« C'en est trop : écartons cette horde funeste,
M'écriai-je aussitôt. Aux armes, compagnons!
Courons! délivrons-nous de ces monstres gloutons! »
Je dis, on obéit : nos lances détachées

Sous des gazons épais avec soin sont cachées.
Dès qu'il entend de loin fondre l'essaim fatal,
Du haut d'un roc Misène a donné le signal.
Un combat tout nouveau de tous côtés s'engage,
Sur les monstres ailés nous fondons avec rage;
Mais leur plume défend ces oiseaux de la mer:
Leur troupe, impénétrable aux atteintes du fer,
Part, et laisse, en fuyant dans sa retraite obscure,
Les mets demi rongés, et son odeur impure.

Traduction de M. Gaston :

Dans la mer d'Ionie, après de longs travaux,
Les Strophades enfin reçurent nos vaisseaux.
C'étoit l'affreux séjour des cruelles Harpies,
De Phinée autrefois implacables furies;
L'Achéron enfanta ces monstres odieux
Qui d'une jeune vierge ont la voix et les yeux,
Étendant sur leur proie une griffe sanglante,
Et pâles d'une faim sans cesse renaissante.

Nous entrons dans le port, et nos yeux étonnés
Voient des troupeaux *sans guide* errer *abandonnés*.
La chèvre, aux pieds légers, bondit sur la colline;
Sur le gazon fleuri la génisse rumine.
Nous invoquons les dieux, nous frappons, et soudain
La victime nous sert d'offrande et de festin.
De nos pieux banquets nous couvrons le rivage.
Le ciel sembloit déjà sourire à notre hommage;
Quand, du haut des rochers, ces monstres glapissans
Frappèrent les échos de leurs cris menaçans.
Ils dévorent nos mets, ou d'une haleine impure
Sur leurs débris rongés impriment la souillure.
Tout fuit, et, dans un bois *de rochers entouré*,
Sur des autels nouveaux *fume le feu* sacré.

Des *vautours* dévorans la troupe vagabonde
Ose encor les souiller de son atteinte immonde.
« C'en est trop, accourez, digne sang des héros!
Armons-nous, détruisons ces monstres infernaux. »
Soudain chaque guerrier, dans un profond silence,
Ensevelit sous l'herbe et son glaive et sa lance.
La plage retentit d'un *hurlement fatal*,
Misène sur l'airain a donné le signal;
Les monstres sont frappés; ô prodige incroyable!
Leur corps à tous nos traits résiste impénétrable,
Et rejetant leurs mets, ces filles des enfers,
Infectent le rivage et planent dans les airs.

Ce morceau offre beaucoup de négligences; nous avons indiqué les plus importantes. En le comparant avec l'original, on y remarquera un défaut encore plus essentiel, c'est que M. Gaston a esquivé presque toutes les difficultés de la description; mais, en ne traduisant pas ce qu'elle a de dégoûtant, il en a fait disparoître la poésie et l'intérêt.

M. de la Tresne, qui s'occupe, dit-on, d'une nouvelle traduction complète de l'*Énéïde*, a rendu ainsi cet épisode :

Les Strophades enfin, ces îles renommées,
Dans la mer d'Ionie en désordre semées,
Sur leurs tranquilles bords accueillent nos vaisseaux
Échappés avec peine à la fureur des eaux.
C'est là qu'ont autrefois abordé les Harpies,
Quand, chassés par la peur, ces convives impies
Eurent du roi Phinée abandonné la cour.
Jamais monstres pareils ne souillèrent le jour;
Et des marais du Styx la colère céleste
Ne fit sortir jamais un fléau plus funeste.
Ces oiseaux, d'une vierge ont l'aspect et la voix,
Et d'un ventre hideux traînent l'énorme poids;

Leurs bouches de la Faim offrent les traits livides,
Et des ongles crochus arment leurs mains avides.

Nous entrons dans le port, lorsque, de toutes parts,
Des troupeaux sans pasteurs s'offrent à nos regards.
Nous saisissons le fer ; on vole, et, pleins de joie,
Nous invitons les dieux à partager la proie.
Le banquet sur la rive est préparé soudain,
Et des mets abondans appaisoient notre faim,
Quand, sur le dos d'un mont dès long-temps accroupies,
S'élèvent tout à coup les immondes Harpies.
Leurs ailes, dont le choc accroît les battemens,
Épouvantent les airs de leurs longs sifflemens.
Elles fondent sur nous, et leurs bouches impures
Sur tous nos alimens impriment leurs souillures;
Et, s'exhalant du sein d'une horrible vapeur,
Une effroyable voix répand au loin la peur.
Nous fuyons. Dans les flancs d'un roc immense et sombre,
Qu'entoure un bois épais du rempart de son ombre,
Le banquet par nos mains est de nouveau dressé,
Et sur d'autres autels le feu saint est placé :
Mais dans les airs bientôt prenant une autre voie,
Le bruyant escadron plane encor sur sa proie,
Et verse sur nos mets son souffle dégoûtant.
« Aux armes! compagnons, m'écriai-je à l'instant,
Et que le fer vengeur combatte ces furies! »
Chaque guerrier, soudain, dans l'herbe des prairies
Va cacher son épée avec son bouclier.
Déjà, dans les forêts prompte à se replier,
La horde de ses cris remplissoit la colline ;
Quand Misène, placé sur la roche voisine,
Donne aux accens du cor le signal convenu.
Engageant un combat jusqu'alors inconnu,
Nous lançons mille dards sur ces monstre sauvages;
Mais nos traits impuissans glissent sur leurs plumages,

Et, sans blesser leurs corps, le fer tombe émoussé.
Aussitôt dans les airs l'escadron élancé
Remonte, et laisse aux lieux qu'ont souillés ses atteintes,
De sa voracité les hideuses empreintes.

Nous pourrions citer encore la traduction de M. F. Becquey, s'il n'avoit pas, en cet endroit, trouvé le secret de rendre Virgile tout à fait méconnoissable.

Il est à remarquer que cet épisode, qui a été l'objet de tant de critiques, est habilement lié au sujet, par la prédiction que fait Céléno des malheurs qui doivent arriver aux Troyens. (*Note de l'Éditeur.*)

(5) Le poëte, pour flatter Auguste, feint ici qu'Énée célébra sur le rivage d'Actium les mêmes jeux que cet empereur prétendoit avoir rétablis, après la bataille célèbre qui le rendit maître de tout l'empire Romain, par la défaite de Marc-Antoine. Il semble que la présence du héros Troyen dans cette ville, que les sacrifices qu'il y fait aux immortels, les fêtes qu'il donne et les jeux qu'il célèbre, aient en quelque sorte consacré cette côte, et l'aient à jamais rendu favorable à sa postérité. Aussi Auguste y fit-il bâtir un temple superbe à Apollon, le dieu protecteur d'Énée et de tous ses descendans.

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) Racine avoue que ce touchant épisode lui a fourni tout le sujet de sa tragédie d'*Andromaque*, le lieu de la scène, l'action, les principaux acteurs, et même leurs caractères. Quelle vérité, quel naturel, dans ce premier moment de l'entrevue d'Andromaque et du héros Troyen! L'aspect imprévu d'Énée, son costume, ont jeté le trouble dans son ame, elle s'est évanouie; en reprenant ses sens,

elle doute encore si c'est lui qu'elle voit, ou si ce n'est que son ombre. « Si vous revenez d'un autre monde, en quels lieux est mon Hector ? » Cette question est le sublime du sentiment : elle part d'une ame remplie de ce qu'elle aime et regrette.

Par cette belle expression, *Dejectam conjuge tanto*, Virgile nous représente la veuve d'Hector, *précipitée*, par la mort de son noble époux, comme du faîte de la grandeur et de la gloire ; c'est une de ces hardiesses de style qui n'ont point d'équivalent dans notre langue.

Et lorsque Andromaque, s'informant du sort d'Ascagne, elle ajoute : *Quem tibi jam Troja.....* « Il naquit lorsque Troye..... » Elle n'achève point, parce que Troye lui offre toujours des idées trop funestes. Cette heureuse réticence n'est que trop bien entendue d'Enée. On regrette que M. Delille ne l'ait point rendue dans sa traduction. Il est vrai que le vers latin n'est point terminé, et que c'est le seul de ce genre qui ne forme pas un sens complet ; mais on ne sauroit douter de l'intention de Virgile, et cette défectuosité est mille fois préférable au froid remplissage que de maladroits critiques ont voulu faire adopter. M. Tissot a publié, il y a quelques années, la traduction suivante de cet épisode :

Dans un bois de cyprès, au bord du foible Xante,
D'Hector, en ce moment, la veuve gémissante
Offroit à son époux les présens solennels,
L'appeloit au tombeau, l'appeloit aux autels,
Champêtres monumens où n'étoit point sa cendre,
Cause de tant de pleurs et d'un regret si tendre.
Tout à coup Andromaque apercevant les miens,
Voit briller mon armure et les casques troyens;

D'un prodige si grand éperdue et tremblante,
Son œil reste immobile et fixe d'épouvante;
Tout son corps se roidit : elle perd la chaleur,
Et tombe.... A peine, hélas! le trouble de son cœur
Permit, long-temps après, ces mots à sa foiblesse :
« Est-ce vous que je vois, ô fils d'une déesse ?
De grace, instruisez-moi; respirez-vous encor ?
Ou, si vous n'êtes plus, qu'avez-vous fait d'Hector ? »
Elle dit; et ses yeux de larmes se remplissent,
Et les échos voisins de ses cris retentissent.
A peine à ce transport *je réponds quelques mots :*
« Oui, dis-je, *interrompu par ses nombreux sanglots,*
Je vis, je traîne encor ma vie infortunée;
Croyez-en vos regards, *je suis vraiment Énée.*
O vous, *du premier rang tombée avec* Hector,
Comment les justes dieux, en vous offrant un port,
A de nouveaux honneurs vous ont-ils ramenée ?
Andromaque, d'Hector *gardez-vous* l'hyménée ? »
Elle baissa le front, et d'une foible voix :
« Heureuse, entre ses sœurs, la fille de nos rois
Dont le sang put couler sur la tombe ennemie,
A l'aspect des remparts de sa chère patrie!
D'un sort injurieux l'inflexible rigueur
Ne la fit point entrer dans le lit d'un vainqueur,
Captive, condamnée à recevoir sa flamme;
Et moi, quand l'incendie eut dévoré Pergame,
Un jeune homme insolent me traîna sur les mers,
Et le ciel, pour combler ma peine et mes revers,
Sous ce digne héritier de tout l'orgueil d'Achille,
Dans l'esclavage encor *rendit mon sein fertile!*
Bientôt, sans nul égard, *l'impétueux* Pyrrhus,
Esclave me transmit à l'esclave Hélénus,
Et *poursuivit le cœur et l'hymen* d'Hermione.
Le fils d'Agamemnon qu'une épouse abandonne,
Et *de crime et d'amour Oreste furieux*

Court chercher son rival jusqu'à l'autel des dieux,
Le surprend sans défense et l'immole à sa rage.
De Pyrrhus expiré le *fertile héritage*
Reconnut Hélénus, qui du Troyen Chaos
A ses nouveaux états voulut donner le nom;
Il fit plus : et sa main releva de leur cendre
Ilion et les forts qui devoient nous défendre.
Mais vous, quels vents, quels dieux, vous guidant sur les eaux,
Vers nos bords ignorés ont conduit vos vaisseaux ?
Que fait le jeune Ascagne ? *êtes-vous toujours père ?*
Cet enfant, notre amour et l'espoir d'Ilion,
Fait-il déjà briller la noble ambition
D'égaler les exploits et la vertu guerrière
Et d'un oncle fameux et d'un généreux *père ?* »

Ce morceau est plein de défauts de style; presque nulle part le traducteur n'a employé l'expression propre; il s'est d'ailleurs tout à fait écarté du ton de vérité et de sentiment qui en fait le caractère principal. Heureusement M. Tissot a prouvé depuis, par d'autres essais, qu'il savoit apprécier les beautés de Virgile, et qu'il étoit digne quelquefois de lui servir d'interprète.

(*Note de l'Éditeur.*)

(7) Ce discours d'Hélénus est peut-être un peu long, j'en conviens; mais il est tout à la fois curieux et nécessaire. Le poëte y présente toutes les leçons qui doivent diriger Énée dans sa navigation et sa conduite : il prend de là occasion de raconter l'origine des différens peuples d'Italie, de relever l'ancienneté de la religion des Romains, et de donner, par un tour prophétique, une sorte d'autorité aux traditions populaires de son temps. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce morceau, c'est

le tableau de la Sibylle, qui prépare adroitement la descente d'Énée aux enfers. Virgile est peut-être, de tous les auteurs de l'antiquité, celui qui possède au plus haut degré l'art de lier ainsi les choses les plus incroyables.

(*Note de l'Éditeur.*)

(8) M. Delille a rendu ainsi la description de l'Etna, où Virgile a rassemblé en peu de vers tout ce qu'en dit Cornélius Sévère dans un long poëme :

L'épouvantable Etna trouble, en grondant, ces lieux;
Bientôt déploie en l'air des colonnes de feux;
Tantôt, des profondeurs de son horrible gouffre,
De flamme et de fumée, et de cendre et de soufre,
Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrens;
Tantôt, des rocs noircis par ses feux dévorans
Arrachant les éclats, de ses voûtes tremblantes,
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes.
On dit que, par la foudre à demi consumé,
Encelade mugit dans l'abyme enflammé;
Sur lui du vaste Etna pèse l'énorme masse;
Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place,
L'Etna sur lui retombe, et d'affreux tremblemens
Ébranlent la Sicile et ses sommets fumans.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) Le tableau que Virgile fait ici de Polyphème est tiré en partie du neuvième livre de l'*Odyssée*, où Ulysse décrit la situation de l'île des Cyclopes, les mœurs de ses habitans, l'antre de Polyphème, les cruautés que ce géant exerça contre ses compagnons, et la manière dont il s'en vengea. Quelques autres détails sont imités de l'églogue de Théocrite, intitulée *Galatée*. Nous y renvoyons les lecteurs. Ovide, dans le quatorzième livre de

ses *Métamorphoses*, raconte aussi les aventures d'Achéménide, et ce récit est sans contredit un des plus beaux morceaux de son poëme. La crainte de ce Grec, son misérable état, dit notre auteur dans ses notes sur ce poëte, les cruautés de Polyphème, tout y est peint avec les couleurs les plus fortes, les plus vives; tout est énergique, et cette peinture est admirable. Peut-être la devons-nous à l'effort qu'a fait Ovide pour lutter contre Virgile, qui a employé toute son imagination pour nous mettre devant les yeux l'état du compagnon d'Ulysse, et le danger que courut la flotte troyenne sur la côte des Cyclopes. Jamais deux morceaux n'ont été si semblables pour le fond, et n'ont mieux mérité d'être mis à côté l'un de l'autre. Commençons par Ovide.

Macarée demande à son ancien ami comment il se peut faire qu'il vive, et pourquoi il le revoit avec des Troyens. Achéménide, bien différent alors de ce qu'il étoit lorsque les Troyens le reçurent, lui répond:

Talia quærenti, jam non hirsutus amictu,
Jam suus, et spinis concerto tegmine nullis,
Fatur Achæmenides: Iterum Polyphemon, et illos
Aspiciam fluidos humano sanguine rictus;
Hæc mihi ni potior domus est, Ithacique carina;
Si minus Ænean veneror genitore, nec unquam
Esse satis potero, præstem licet omnia gratus.
Quod loquor, et spiro; cœlumque, et sidera Solis
Respicio. (possimne ingratus, et immemor esse?)
Ille dedit quod non anima hæc Cyclopis in ora
Venit: et ut lumen jam nunc vitale relinquam;
Ut tumulo, aut certè non illâ condar in alvo.
Quid mihi tunc animi, nisi si timor abstulit omnem
Sensum animumque, fuit; cum vos petere alta relictus
Æquora conspexi? volui inclamare: sed hosti

Prodere me timui : vestræ quoque clamor Ulyssis
Pœnè rati nocuit. Vidi cum monte revulso
Immanem scopulum medias permisit in undas.
Vidi iterum veluti tormenti viribus acta
Vasta giganteo jaculantem saxa lacerto.
Et ne deprimeret fluctusve lapisve carinam,
Pertimui, jam me non esse oblitus in illâ.
Ut vero fuga vos ab acerbâ morte removit;
Ille quidem totam gemebundus obambulat Ætnam,
Prætentatque manu silvas, et luminis orbus
Rupibus incursat : fœtataque brachia tabo,
In mare protendens, gentem exsecratur Achivam ;
Atque ait : O si quis referat mihi casus Ulyssem,
Aut aliquem è sociis, in quem mea sæviat ira,
Viscera cujus edam, cujus vivacia dextra
Membra mea laniem, cujus mihi sanguis inundet
Guttur, et elisi trepident sub dentibus artus;
Quam nullum, aut leve sit damnum mihi lucis ademptæ!
Hæc et plura ferox. Me luridus occupat horror;
Spectantem vultus etiamnum cæde madentes,
Crudelesque manus, et inanem luminis orbem,
Membraque, et humano concretam sanguine barbam.
Mors erat ante oculos, minimum tamen illa malorum
Et jam prensurum, jamjam mea viscera rebar
In sua mersurum, mentique hærebat imago
Temporis illius quo vidi bina meorum
Ter quater affligi sociorum corpora terræ.
Quæ super ipse jacens, hirsuti more leonis,
Visceraque, et carnes, cumque albis ossa medullis,
Semianimesque artus avidam condebat in alvum,
Me tremor invasit, stabam sine sanguine mæstus,
Mandentemque videns, ejectantemque cruentas
Ore dapes. Et frusta mero glomerata vomentem.
Talia fingebam misero mihi fata parari :
Perque dies multos latitans, omnemque tremiscens

Ad strepitum, mortemque ämens, cupidusque moriri,
Glande famem pellens, et mistâ frondibus herbâ;
Solus, inops, exspes, lero pœnæque relictus.
Hanc procul adspexi longo post tempore navim:
Oravique fugam gestu, ad littusque cucurri:
Et movi: Grajumque ratis Trojana recepit.

M. de Saint-Ange a traduit ainsi ce morceau :

Échappé désormais au Cyclope homicide,
A lui-même rendu, le Grec Achéménide,
A l'abri de la crainte, et ne se cachant plus
Sous une peau grossière et sous de vils tissus :
« Je consens à revoir le Cyclope farouche,
A voir le sang humain distiller de sa bouche,
Si jamais, répond-il, je préfère aux Troyens
Ulysse et son palais, ma patrie et les miens.
Oui, je chéris leur chef comme on chérit un père.
Pour n'être point ingrat, je n'en puis assez faire.
Eh! puis-je l'oublier? c'est à lui que je dois
Cet air que je respire et ce jour que je vois;
C'est par lui que je peux te parler et t'entendre;
C'est par lui qu'une tombe est promise à ma cendre;
Sans lui, l'affreux Cyclope, abreuvé de mon sang,
M'auroit enseveli dans son horrible flanc.

Juge si de mes sens j'avois encor l'usage,
Quand je vous vis en mer, et moi sur le rivage.
Je voulus m'écrier : la peur me fit songer
Que j'allois sur ma tête appeler le danger.
Le signal du départ vous hasarda vous-même :
Le cri du roi d'Ithaque avertit Polyphème.
Je le vis, résolu de vous accabler tous,
Déraciner un mont qu'il lança contre vous;
Je le vis de ses bras gigantesques, difformes,
Dans la mer, au hasard, jeter des rocs énormes.

Je crus voir le vaisseau brisé sous leurs éclats ;
Et, tremblant, j'oubliai qu'il ne me portoit pas.

Lorsqu'enfin à la mort échappés par la fuite,
Vous eûtes de ce monstre évité la poursuite,
Aveugle et furieux, errant de tous côtés,
Du front heurtant les bois par ses mains écartés,
Du pied heurtant les rocs, il s'arrête au rivage :
Là, tendant ses longs bras encor teints de carnage,
Il vomit en ces mots ses horribles souhaits :
« Oh, si quelque hasard me ramène jamais
Ulysse ou quelque Grec complice de son crime !
Si je peux de mes mains déchirer ma victime,
Dévorer de ses flancs, sous mes dents écrasés,
Et la chair, et les os, craquetans et brisés ;
Si je peux à long traits boire un sang exécrable,
La perte de mon œil me devient supportable. »

Il parloit en ces mots : je frissonnois d'horreur
En voyant son visage enflammé de fureur,
La place où fut son œil encor toute sanglante,
Et sa barbe hideuse et de sang dégouttante.
Le trépas que j'attends n'est pas ce que je crains ;
Je craignois tout vivant de tomber dans ses mains,
De souffrir sous ses dents une torture horrible.
J'avois toujours présent ce moment si terrible
Où je le vis saisir deux de nos compagnons,
Se jeter sur leurs corps écrasés sur des troncs,
Comme un tigre cruel acharné sur sa proie,
Les mordre, de leur sang se repaître avec joie ;
Et, dévorant leur chair déchirée en lambeaux,
Sucer avidement la moelle de leurs os.
Je frémissois de voir ce Cyclope farouche
Rejeter les morceaux trop hâtés dans sa bouche,
Et, trop plein de ces mets entassés dans ses flancs,
Parmi des flots de vin les vomir tout sanglans.

Je croyois à mon tour devenir sa pâture.
Caché trois mois entiers sous une roche obscure,
Tremblant au moindre bruit, n'espérant rien du sort,
Craignant en même temps et desirant la mort,
Nourri de glands, livré, dans mon inquiétude,
Aux horreurs de la crainte et de la solitude,
Mon œil enfin découvre un navire : je cours;
D'un geste suppliant j'implore du secours :
J'excite des Troyens la pitié tutélaire,
Et leur poupe a d'un Grec accueilli la misère.

On a pu remarquer dans ces vers avec quel art, malgré la délicatesse de notre goût sur le choix des expressions, le traducteur a rendu supportable la description des repas inhumains de Polyphème, et des suites dégoûtantes de ses excès de nourriture et de vin. Cet exemple et celui de M. Delille, dans sa traduction de l'épisode des Harpies, prouvent, plus que tout ce qu'on pourroit dire, la vérité de cette assertion déjà citée de Boileau : *Il n'est point de serpent*, etc.

Voici le récit d'Achéménide dans Virgile, et la description de l'état dans lequel il fut trouvé par les Troyens :

Postera jamque dies primo surgebat Eoo,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram;
Quum subitò è silvis, macie confecta suprema,
Ignoti nova forma viri, miserandaque cultu,
Procedit, supplexque manus ad littora tendit.
Respicimus : dira illuvies, immissaque barba,
Consertum tegumen spinis; ad cetera Graius,
Et quondam patriis ad Trojam missus in armis.
Isque ubi Dardanios habitus et Troïa vidit
Arma procul, paulùm adspectu conterritus hæsit,
Continuitque gradum; mox sese ad littora præceps
Cum fletu precibusque tulit : Per sidera testor,

Per superos, atque hoc cœli spirabile lumen,
Tollite me, Teucri; quascumque abducite terras,
Hoc sat erit. Scio me Danais è classibus unum,
Et bello Iliacos fateor petiisse Penates.
Pro quo; si sceleris tanta est injuria nostri,
Spargite me in fluctus, vastoque immergite ponto.
Si pereo, hominum manibus periise juvabit.
Dixerat; et, genua amplexus, genibusque volutans,
Hærebat. Qui sit, fari, quo sanguine cretus,
Hortamur, quæ deinde agitet fortuna, fateri.
Ipse pater dextram Anchises, haud multa moratus,
Dat juveni; atque animum præsenti pignore firmat.
Ille hæc, depositâ tandem formidine, fatur:

Sum patriâ ex Ithacâ, comes infelicis Ulyssei,
Nomen Achemenides, Trojam genitore Adamasto
Paupere (mansissetque utinam fortuna!) profectus.
Hic me, dum trepidi crudelia limina linquunt,
Immemores socii vasto Cyclopis in antro
Deseruêre. Domus sanie dapibusque cruentis
Intus opaca, ingens: ipse arduus, altaque pulsat
Sidera: (Di, talem terris avertite pestem!)
Nec visu facilis, nec dictu affabilis ulli.
Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro.
Vidi egomet, duo de numero quum corpora nostro
Prensa manu magnâ, medio resupinus in antro,
Frangeret ad saxum, sanieque aspersa natarent
Limina: vidi, atro quum membra fluentia tabo
Manderet, et tepidi tremerent sub dentibus artus.
Haud impunè quidem; nec talia passus Ulysses,
Oblitusve sui est Ithacus discrimine tanto.
Nam simul expletus dapibus, vinoque sepultus,
Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum
Immensus, saniem eructans ac frusta cruento
Per somnum commixta mero; nos, magna precati
Numina, sortitique vices: unà undique circum

Fundimur, et telo lumen terebramus acuto
Ingens, quod torvâ solum sub fronte latebat,
Argolici clypei aut Phœbeæ lampadis instar,
Et tandem læti sociorum ulciscimur umbras.
Sed fugite, o miseri, fugite, atque ad littora funem
Rumpite.
Nam, qualis quantusque cavo Polyphemus in antro
Lanigeras claudit pecudes, atque ubera pressat,
Centum alii curva hæc habitant at littora vulgò
Infandi Cyclopes, et altis montibus errant.
Tertia jam lunæ se cornua lumine complent,
Quum vitam in silvis, inter deserta ferarum
Lustra domosque, traho, vastosque ab rupe Cyclopas
Prospicio. Sonitumque pedum vocemque tremisco.
Victum infelicem, baccas, lapidosaque corna,
Dant rami, et vulsis pascunt radicibus herbæ.
Omnia collustrans, hanc primùm ad littora classem
Conspexi venientem; huic me, quæcumque fuisset
Addixi: satis est gentem effugisse nefandam.
Vos animam hanc potiùs quocumque absumite leto.

Vix ea fatus erat, summo quum monte videmus
Ipsum inter pecudes vastâ se mole moventem
Pastorem Polyphemum, et littora nota petentem:
Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen
ademptum.
Trunca manu pinus regit et vestigia firmat.
Lanigeræ comitantur oves; ea sola voluptas,
Solamenque mali: de collo fistula pendet.
Postquam altos tetigit fluctus, et ad æquora venit,
Luminis effossi fluidum lavit indè cruorem,
Dentibus infrendens gemitu; graditurque per æquor
Jam medium, necdum fluctus latera ardua tinxit.
Nos procul indè fugam trepidi celerare, recepto
Supplice, sic merito; tacitique incidere funem:
Verrimus et proni certantibus æquora remis.

Sensit, et ad sonitum vocis vestigia torsit.
Verùm, ubi nulla datur dextrâ affectare potestas,
Nec potis Ionios fluctus æquare sequendo,
Clamorem immensum tollit, quo pontus et omnes
Intremuere undæ, penitùsque exterrita tellus
Italiæ, curvisque immugiit Ætna cavernis.
At genus è silvis Cyclopum et montibus altis
Excitum ruit ad portus, et littora complent.
Cernimus adstantes nequidquam lumine torvo
Ætneos fratres, cœlo capita alta ferentes,
Concilium horrendum: quales quum vertice celso
Aëriæ quercus aut coniferæ cyparissi
Constiterunt, silva alta Jovis, lucusve Dianæ.
Præcipites metus acer agit quocunque rudentes
Excutere, et ventis intendere vela secundis.

On a vu dans le texte la traduction de ce morceau. Nous rapporterons seulement ici le portrait de Polyphème, par divers interprètes. Citons d'abord M. Becquey :

Le monstre (que les dieux en délivrent la terre!)
Heurte du front la voûte où gronde le tonnerre.
On ne peut l'aborder, le voir qu'en pâlissant;
De carnage il s'engraisse, et s'abreuve de sang.
Je le vis étendu dans son antre exécrable,
Saisir tout à la fois, d'une main effroyable,
Deux Grecs qu'il a soudain sur la pierre écrasés;
Je vis les murs au loin de leur sang arrosés,
Et le monstre broyant, sous sa dent dévorante,
Leurs membres chauds encore et leur chair palpitante.
Mais, digne de lui-même en ce pressant danger,
Le courageux Ulysse a bien su les venger.
De sang gorgé, rempli de liqueur enivrante,
Lorsqu'il eut reposé sa tête chancelante,
Et son immense corps pesamment alongé;
Quand des vins et des chairs dont il est surchargé

Il rejette en dormant l'effroyable mélange,
On invoque les dieux, en ordre l'on se range,
Et nous crevons soudain, à l'aide d'un long pieu,
L'œil qui, seul sur son front, en remplit le milieu;
Œil énorme, égalant la grandeur circulaire
D'un bouclier d'Argos ou du disque solaire.

Traduction de M. Gaston :

La mort suit en tous lieux ce monstre impitoyable,
Qui du sang des humains avide, insatiable,
Entasse autour de lui leurs cadavres hideux.
Moi-même je l'ai vu, dans son repaire affreux,
(Enfers, pour le punir, entr'ouvrez vos abymes!)
D'une main, sur le roc écraser deux victimes
Dont le sang jaillissoit sur nos amis tremblans;
De l'autre, déchirer leurs membres palpitans:
Je l'ai vu, dévorant cette horrible pâture,
Étouffer sous sa dent le cri de la nature.
Mais de ses compagnons pleurant le triste sort,
Ulysse nous rassemble, et court venger leur mort.
Lorsqu'ivre des vapeurs de ce festin impie,
La tête du géant se trouve appesantie,
Sous ce poids qui l'accable, il s'endort, et soudain
Rejette en noirs torrens et le sang et le vin.
Nous invoquons les dieux; tous nos Grecs, en silence,
Autour de lui rangés dans sa caverne immense,
S'élancent, et cent bras armés par la fureur
Enfoncent dans son œil un javelot vengeur.
Cet œil rendoit son front aux humains formidable;
Au bouclier d'Ajax sa forme étoit semblable;
Que dis-je? il égaloit le disque du soleil.
Ulysse l'a puni; mais craignez son réveil.

Voici maintenant celle de M. Delille :

A peine ivre de vin et gorgé de carnage,
Sous le poids du sommeil, qui seul dompte sa rage,

Il a courbé sa tête, et, tombant de langueur,
De son corps monstrueux déployé la longueur;
Tandis que, rejetés par ce monstre farouche,
La chair, le vin, le sang, jaillissoient de sa bouche,
Nous invoquons les dieux; on l'entoure : à l'instant
Nous foudons à l'envi sur l'horrible géant;
Une poutre à l'instant a crevé l'œil énorme
Qui brilloit seul au front de ce géant difforme :
Moins grand nous apparoît, dans son vaste contour,
Un bouclier d'Argos ou l'œil ardent du jour.

Quelques critiques un peu chagrins ont dit que l'histoire de Polyphème ressembloit aux contes de l'Ogre du Petit-Poucet ou de la Barbe-Bleue, dont on berce les enfans, et ils ont paru s'étonner de la trouver dans deux des trois poëmes les plus célèbres de l'antiquité. Mais il falloit sans doute que ce morceau d'Homère fût très-goûté autrefois, puisque Virgile, et Ovide après lui, s'en sont emparés; et qu'Horace le mettoit au rang des choses merveilleuses enfantées par le poëte grec.

Au reste, on ne peut s'empêcher d'admirer dans cette description la fécondité du génie de Virgile, la raison et le goût qui guident toujours sa brillante imagination : le merveilleux naît du fond du sujet, et l'on ne pourroit l'en détacher sans nuire à l'ensemble du poëme. La rencontre d'Achéménide, abandonné par Ulysse, étoit une occasion naturelle de raconter les excès de Polyphème, et de rappeler la vengeance qu'en tira le prince Grec. (*Note de l'Éditeur.*)

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Considérations sur le poème épique. Page 1
De la manière de faire une fable. 7
De la matière du Poëme épique. 15
De l'intégrité de l'action. 20
De la durée du Poëme épique. 39
De l'importance de l'action. 43
De la forme du Poëme épique, ou de la Narration. 62
De la Narration proprement dite, et de ses qualités. 83
Des Mœurs. 179
Des Machines. 230
Des Sentimens et de l'Expression. 280

ÉNÉIDE. Livre Ier. 347
Notes et imitations. 376
Livre II. 421
Notes et imitations. 451
Livre III. 487
Notes et imitations. 515

FIN DE LA TABLE.

11. h. 174

Z

Digitized by Google

00566961b

Digitized by Google

LB